

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

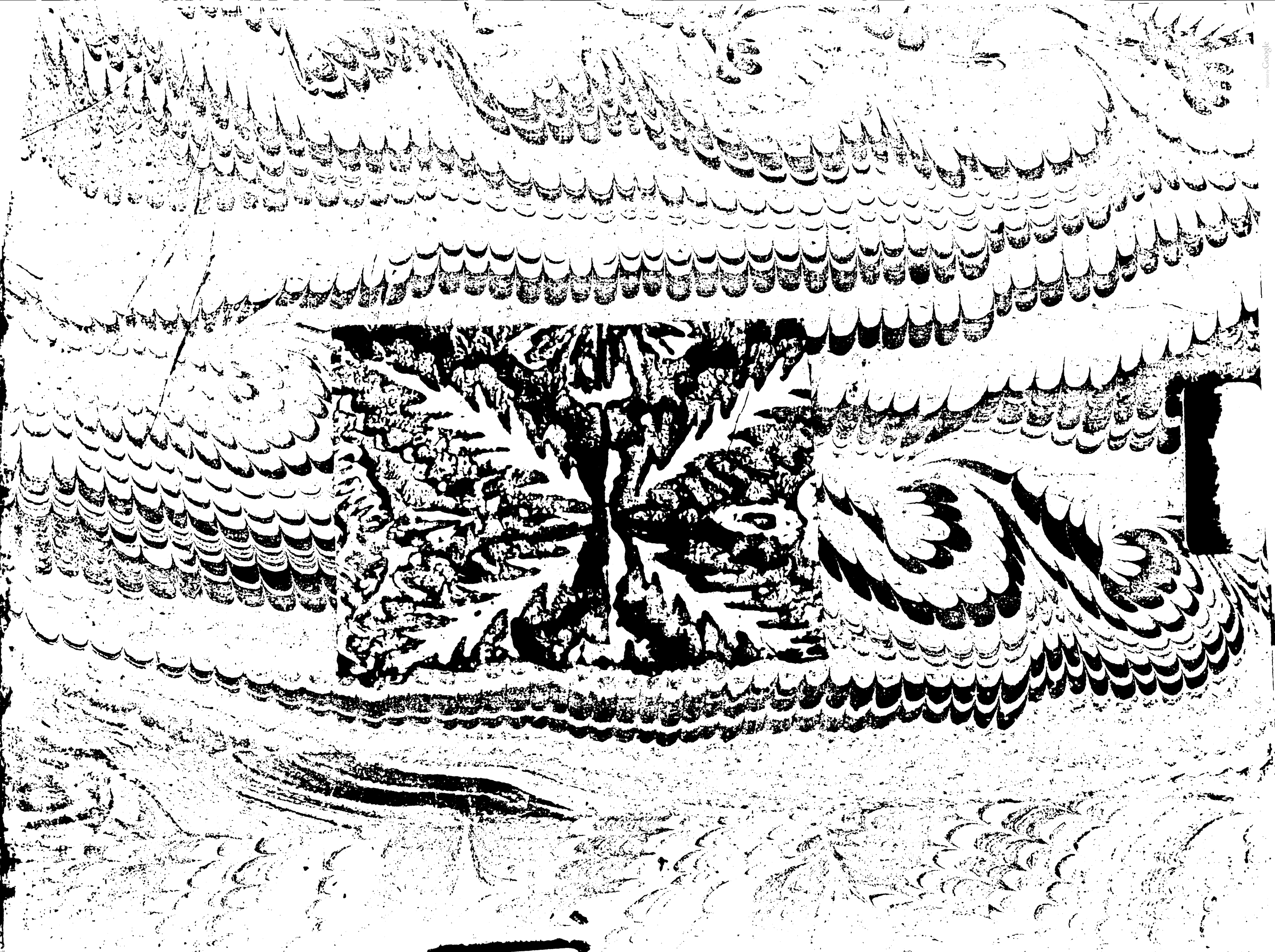
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

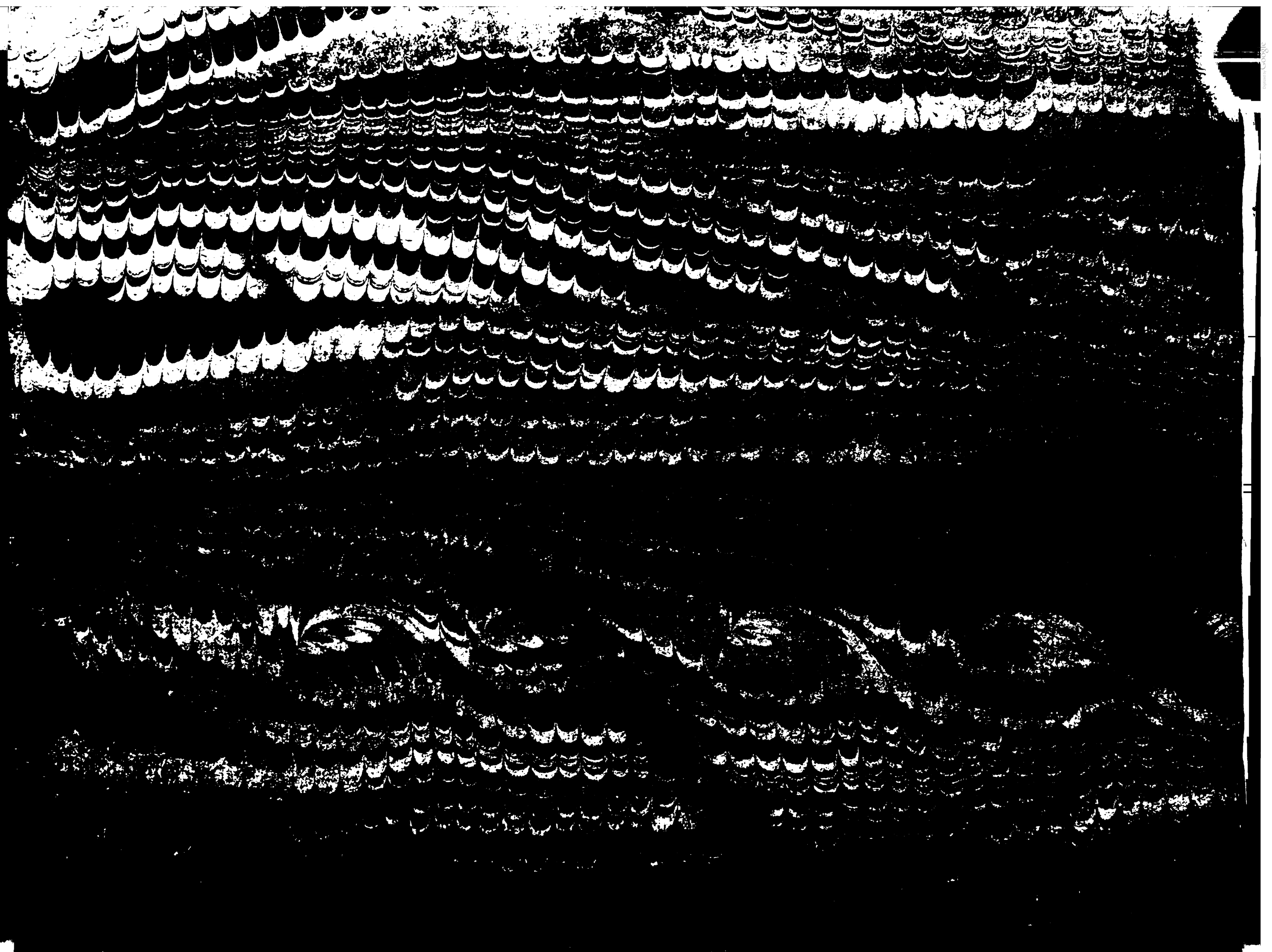
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google





Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

109113

Biblioth. Colleg. Lugd: SS. Trin: Soc. JESU. Cat. Ins. 1757.

OEUVRES SPIRITUELLES

DE FEU MONSEIGNEUR

FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTHE-FENELON,

Précepteur de Messeigneurs les Enfans de France, & depuis Archevêque Duc de Cambray, Prince du St. Empire &c.

NOUVELLE EDITION,

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT ENRICHIE.

SECOND VOLUME.

EX BIBLIOTH PUB COLLEG. LUGDUN.

BIBLIOTHEQUE DE LA VILLE LYON 1897

EVEQUE DE LA VILLE



A ROTTERDAM,

Chez JEAN HOFHOUT.

M. DCC. XXXVIII.

Digitized by Google

Digitized by Google



OEUVRES SPIRITUELLES

DE FEU MONSEIGNEUR

FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTHE-FENELON,

Archevêque-Duc de Cambray, &c.

SECOND VOLUME,

CONTENANT

SES LETTRES SPIRITUELLES.

LETTRE I.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE BOURGOGNE, DEPUIS DAUPHIN, PE'RE DU ROI LOUIS XV. PRE'SENTEMENT REGNANT.

Exhortation à la Piété ſolide & à l'humble Connoiſſance de ſoi-même.

JAmais rien ne m'a tant conſolé, que la lettre que j'ai reçue. J'en rends graces à celui qui peut ſeul faire dans les cœurs, tout ce qu'il lui plaît pour ſa gloire. Il faut qu'il vous aime beaucoup, puiſqu'il vous donne ſon amour, au milieu de tout ce qui eſt capable de l'éteindre dans votre cœur. Aimez-le

Digitized by Google

donc au deſſus de tout, & ne craignez que de ne l'aimer pas. Il ſera lui ſeul votre lumiére, votre force, votre vie, votre tout. O qu'un cœur eſt riche & puiſſant au milieu des croix, lorſqu'il porte ce tréſor au dedans de ſoi ! C'eſt là que vous devez vous accoutumer à le chercher, avec une ſimplicité d'enfant, avec une familiarité tendre, avec une confiance qui charme un ſi bon Pére.

Ne vous découragez point de vos foibleſſes. Il y a une maniére de les ſuporter ſans les flater, & de les corriger ſans impatience. Dieu vous la fera trouver, cette maniére paiſible & efficace, ſi vous la cherchez avec une entiére défiance de vous-même, & marchant toujours en ſa préſence, comme Abraham.

Au nom de Dieu, que l'oraiſon nourriſſe votre cœur, comme les repas nourriſſent votre corps. Que l'oraiſon de certains tems réglés ſoit une ſource de préſence de Dieu dans la journée ; & que la préſence de Dieu devenant fréquente dans la journée, ſoit un renouvellement d'oraiſon. Cette vue courte & amoureuſe de Dieu ranime tout l'homme, calme ſes paſſions, porte avec ſoi la lumiére & le conſeil dans les occaſions importantes, ſubjugue peu à peu l'humeur, fait qu'on poſſéde ſon ame en patience, ou plutôt qu'on la laiſſe poſſéder à Dieu. * *Renovamini ſpiritu mentis veſtræ.* Ne faites point de longue oraiſon ; mais faites en un peu, au nom de Dieu, tous les matins, en quelque tems dérobé. Ce moment de proviſion vous nourrira toute la journée. Faites cette oraiſon plus du cœur que de l'eſprit ; moins par raiſonnement, que par ſimple affection ; peu de conſidérations arrangées, beaucoup de foi & d'amour.

Il faut lire auſſi, mais des choſes qui vous puiſſent recueillir, fortifier, & familiariſer avec Dieu. Ne craignez point de fréquenter les Sacremens ſelon votre beſoin & votre attrait : il ne faut pas que de vains égards vous privent du pain deſcendu du

* Eph. IV. vſ. 23.

Digitized by Google

du ciel, qui veut ſe donner à vous. Ne donnez jamais aucune démonſtration inutile; mais auſſi, ne rougiſſez jamais de celui, qui fera lui ſeul toute votre gloire.

Ce qui me donne de merveilleuſes eſpérances, c'eſt que je vois par votre lettre, que vous ſentez vos foibleſſes, & que vous les reconnoiſſez humblement. O qu'on eſt fort en Dieu, quand on ſe trouve bien foible en ſoi-même! * *Cum infirmor, tunc potens ſum.* Craignez, mille fois plus que la mort, de tomber: mais ſi vous tombiez malheureuſement, hâtez-vous de retourner au Pére des miſéricordes & au Dieu de toute conſolation, qui vous tendra les bras; & ouvrez votre cœur bleſſé à celui qui peut vous guérir. Sur tout, ſoyez humble & petit: † *Et vilior fiam plus quam factus ſum*, diſoit David, & *humilis ero in oculis meis.* Appliquez-vous à vos devoirs: ménagez votre ſanté, & modérez vos goûts. Je ne vous parle que de Dieu & de vous: il n'eſt pas queſtion de moi. Dieu merci, j'ai le cœur en paix: ma plus rude croix eſt de ne vous point voir; mais je vous porte ſans ceſſe devant Dieu, dans une préſence plus intime que celle des ſens. Je donnerois mille vies comme une goûte d'eau, pour vous voir tel que Dieu vous veut. *Amen, Amen!*

LETTRE II.

AU MEME.

Que l'Amour de Dieu doit être notre principe, notre fin, notre régle & notre tout, en toutes choſes.

JE crois, MONSEIGNEUR, que la vraie maniére d'aimer vos proches, c'eſt de les aimer en Dieu & pour Dieu. Les hom-

* 2 Cor. XII. vſ. 10. † 2 Rois VI. vſ. 22.

Digitized by Google

hommes ne connoiſſent point l'amour de Dieu: faute de le connoître, ils en ont peur, & s'en éloignent. Cette crainte fait qu'ils ne peuvent comprendre la douce familiarité des enfans, dans le ſein du plus tendre de tous les péres. Ils ne connoiſſent qu'un maître tout-puiſſant & rigoureux. Ils ſont toujours contraints avec lui, toujours gênés dans tout ce qu'ils font. Ils font à regret le bien, pour éviter le chatiment: ils feroient le mal, s'ils oſoient le faire, & s'ils pouvoient eſpérer l'impunité. L'amour de Dieu leur paroît une dette onéreuſe: ils cherchent à l'éluder par des formalités & par un culte extérieur, qu'ils veulent toujours mettre à la place de cet amour ſincére & effectif. Ils chicanent avec Dieu même, pour lui donner le moins qu'ils peuvent. O mon Dieu, ſi les hommes ſavoient ce que c'eſt que vous aimer, ils ne voudroient plus d'autre vie & d'autre joye que votre amour!

Cet amour ne demande de nous, que des mœurs innocentes & réglées. Il veut ſeulement que nous faſſions pour Dieu, tout ce que la raiſon nous doit faire pratiquer. Il n'eſt pas queſtion d'ajoûter aux bonnes actions qu'on fait déja. Il n'eſt queſtion, que de faire par amour pour Dieu, ce que les honnêtes gens qui vivent bien, font par honneur & par amour pour eux-mêmes. Il n'y a à retrancher que le mal, qu'il faudroit retrancher, quand même nous n'aurions d'autre principe que la vraie raiſon. Pour tout le reſte, laiſſons-le dans l'ordre que Dieu a établi dans le monde: faiſons les mêmes choſes honnêtes & vertueuſes; mais faiſons-les pour celui qui nous a faits, & à qui nous devons tout.

Cet amour de Dieu ne demande point de tous les Chrétiens des auſtérités ſemblables à celles des anciens Solitaires, ni leur ſolitude profonde, ni leur contemplation. Il ne demande d'ordinaire, ni les actions éclatantes & héroïques, ni le renoncement aux biens légitimement acquis, ni le dépouillement des avantages de chaque condition. Il veut ſeulement, qu'on ſoit juſte, ſobre, modéré dans l'uſage convenable de toutes ces choſes. Il veut ſeulement, qu'on n'en faſſe pas ſon Dieu &

ſa

Digitized by Google

ſa béatitude; mais qu'on en uſe ſuivant ſon ordre, & pour tendre vers lui.

Cet amour n'augmente point les croix. Il les trouve déja toutes ſemées dans toutes les conditions des hommes. Nos croix nous viennent de l'infirmité de nos corps, & des paſſions de nos ames: elles viennent de nos imperfections, & de celles des autres hommes, avec qui nous ſommes obligés de vivre. Ce n'eſt pas l'amour de Dieu, qui nous cauſe ces peines; au contraire, c'eſt lui qui nous les adoucit par la conſolation dont il aſſaiſonne nos ſouffrances. Il diminue même nos croix, à meſure qu'il modére nos paſſions ardentes & notre ſenſibilité, qui ſont la ſource de tous nos véritables maux. Si l'amour de Dieu étoit parfait en nous, en nous détachant de tout ce que nous craignons de perdre, ou que nous deſirons d'acquérir, il finiroit toutes nos douleurs, & nous combleroit d'une paix bienheureuſe.

Pourquoi donc tant craindre l'amour, qui ne fait aucun de nos maux, qui peut les adoucir tous, & qui feroit entrer avec lui dans nos cœurs tous les biens? Les hommes ſont bien ennemis d'eux-mêmes, de réſiſter à cet amour, & de le craindre.

Le précepte de l'Amour, loin d'être une ſurcharge au deſſus de tous les autres préceptes, eſt au contraire ce qui rend tous les autres préceptes doux & légers. Ce qu'on fait par crainte & ſans amour, eſt toujours ennuyeux, dur, pénible, accablant. Ce qu'on fait par amour, par perſuaſion, par volonté pleinement libre, quelque rude qu'il ſoit aux ſens, devient toujours doux. L'envie de plaire à Dieu qu'on aime, fait que, ſi on ſouffre, on aime à ſouffrir; la ſouffrance qu'on aime, n'eſt plus une ſouffrance.

Cet amour ne trouble, ne dérange, ne change rien dans l'ordre que Dieu a établi. Il laiſſe les grands dans la grandeur, & les fait petits ſous la main de celui qui les a fait grands. Il laiſſe les petits dans la pouſſiére, & les rend contens de n'ê-

Digitized by Google

tre rien qu'en lui. Ce contentement dans le lieu le plus bas, n'a aucune baſſeſſe, & fait une véritable grandeur.

Cet amour régle & anime tous les autres amours, que nous devons aux créatures. Nous n'aimons jamais tant notre prochain, que quand nous l'aimons pour Dieu, & de ſon amour. Quand nous aimons les hommes hors de Dieu, nous ne les aimons que pour nous-mêmes. C'eſt toujours, ou notre intérêt groſſier, ou notre intérêt ſubtil & déguiſé, que nous cherchons en eux. Si ce n'eſt pas l'argent, la commodité, la faveur, que nous y cherchons, c'eſt la gloire de les aimer ſans intérêt; c'eſt le goût, c'eſt la confiance, c'eſt le plaiſir d'être aimés par des gens de mérite, qui flatent notre amour propre bien plus qu'une ſomme d'argent ne le flateroit. C'eſt donc nous-mêmes que nous aimons uniquement, dans tous nos amis que nous croyons aimer. Aimer autrui pour ſoi, c'eſt l'aimer bien imparfaitement: c'eſt plutôt amour propre, que vraie amitié.

Quel eſt donc le moyen d'aimer ſes amis? C'eſt de les aimer dans l'ordre de Dieu; c'eſt d'aimer Dieu en eux; c'eſt d'y aimer ce qu'il y a mis, & de ſuporter pour l'amour de lui, la privation de ce qu'il n'y met pas. Quand nous n'aimons nos amis que par amour propre, l'amour propre impatient, délicat, jaloux, plein de beſoins & vuide de mérite, ſe défie ſans ceſſe & de ſoi & de ſon ami: il ſe laſſe, il ſe dégoute: il voit bientôt le bout de ce qu'il croyoit le plus grand: il trouve par tout des mécomptes: il voudroit toujours le parfait, & jamais il ne le trouve; il ſe pique, il change, il ne peut ſe repoſer nulle part. L'amour de Dieu, aimant ſans raporter ſes amis à ſoi, les aime patiemment avec leurs défauts. Il ne veut point trouver en eux plus que Dieu n'y a mis: il n'y regarde que Dieu & ſes dons: tout lui eſt bon, pourvu qu'il aime ce que Dieu a fait, & qu'il ſuporte ce que Dieu n'a pas fait, mais qu'il a permis, & qu'il veut que nous ſuportions, pour nous conformer à ſes deſſeins.

L'Amour

L'Amour de Dieu ne s'attend jamais de trouver la perfection dans la créature. Il ſait qu'elle n'eſt qu'en Dieu ſeul ; & il eſt ravi de dire à Dieu, comme St. Michel : *Qui eſt ſemblable à vous ?* Tout ce qu'il voit d'imparfait, lui fait dire : Vous n'êtes point mon Dieu. Comme il n'attend la perfection d'aucune créature, il n'eſt jamais mécompté en rien. Il aime Dieu & ſes dons en chaque créature, ſuivant le degré de bonté de chacune. Il aime moins ce qui eſt moins bon : il aime mieux ce qui eſt meilleur ; il aime tout, parcequ'il n'y a rien qui n'ait quelque petit bien qui eſt le don de Dieu, & que les plus méchans, tandis qu'ils ſont encore en cette vie, peuvent toujours devenir bons, & recevoir les dons qui leur manquent.

Il aime pour Dieu tout ce qui eſt l'ouvrage de Dieu, & que Dieu lui commande d'aimer. Il aime davantage ce que Dieu a voulu lui rendre plus cher. Il regarde dans un pére mortel, le Pére céleſte ; dans un parent, dans un ami, les liaiſons étroites que la Providence a formées. Plus les liens ſont étroits dans l'ordre de la Providence, plus l'amour de Dieu les rend fermes & intimes. Peut-on aimer Dieu, ſans aimer toutes les choſes dont il nous a commandé l'amour ? C'eſt ſon ouvrage, c'eſt ce qu'il veut nous faire aimer ; ne le ferons-nous pas ?

Il eſt vrai que nous aimerions mieux mourir, que d'aimer quelque choſe plus que lui. Il nous dit dans l'Evangile : * *Si quelqu'un aime ſon pére ou ſa mére plus que moi, il n'eſt pas digne de moi.* A Dieu ne plaiſe donc, que j'aime plus que lui, ce que je n'aime que pour lui ! Mais, j'aime de tout mon cœur pour l'amour de lui, tout ce qui me le repréſente, tout ce qui renferme ſes dons, tout ce qu'il a voulu que j'aimaſſe. Ce principe ſolide d'amour fait que je ne veux jamais manquer à rien, ni à mes proches, ni à mes amis. Leurs imperfections n'ont garde de me ſurprendre ; car je n'attends qu'imperfection, de tout ce qui n'eſt pas mon Dieu. Je ne vois que lui ſeul, en tout ce qui a le moindre degré de bonté. C'eſt lui que j'aime dans

* Matth. X. vſ. 37.

Digitized by Google

dans ſa créature, & rien ne peut altérer cet amour. Il eſt vrai que cet amour n'eſt pas toujours tendre & ſenſible ; mais il eſt vrai, intime, fidéle, conſtant, effectif; & je le préfére par le fond de ma volonté, à tout autre amour. Il a même ſes tendreſſes & ſes tranſports. Une ame qui ſeroit bien à Dieu, ne ſeroit plus deſſéchée & reſſerrée par les délicateſſes & les inégalités de l'amour propre: n'aimant que pour Dieu, elle aimeroit comme Dieu d'un amour admirable ; car *Dieu eſt amour*, comme dit * St. Jean : Ses entrailles ſeroient une ſource inépuiſable d'eau vive, ſuivant la promeſſe. L'amour porteroit tout, ſouffriroit tout, eſpéreroit tout, pour notre prochain; l'amour ſurmonteroit toutes les peines ; du fond du cœur, il ſe répandroit juſques ſur les ſens: il s'attendriroit ſur les maux d'autrui, ne comptant pour rien les ſiens : il conſoleroit, il attendroit, il ſe proportionneroit, il ſe rapetiſſeroit avec les petits, il s'éleveroit pour les grands, il pleureroit avec ceux qui pleurent, il ſe réjouiroit par condeſcendance avec ceux qui ſe réjouiſſent : il ſeroit tout à tous, non par une apparence forcée & par une ſéche démonſtration; mais par l'abondance du cœur, en qui l'amour de Dieu ſeroit une ſource vive pour tous les ſentimens les plus tendres, les plus forts & les plus proportionnés. Rien n'eſt ſi ſec, ſi froid, ſi dur, ſi reſſerré, qu'un cœur qui s'aime ſeul en toutes choſes. Rien n'eſt ſi tendre, ſi ouvert, ſi vif, ſi doux, ſi aimable, ſi aimant, qu'un cœur que l'amour divin poſſéde & anime.

* 1 Jean IV. vſ. 8.

Digitized by Google

LETTRE III.

AU MEME.

Exhortation à imiter les vertus du Roi Saint Louis.

ENfant de Saint LOUIS, imitez votre pére. Soyez comme lui, doux, humain, acceſſible, affable, compatiſſant, & libéral. Que votre grandeur ne vous empêche jamais de deſcendre avec bonté juſqu'aux petits, pour vous mettre à leur place, & que cette bonté n'affoibliſſe jamais, ni votre autorité, ni leur reſpect. Ecoutez tout ce qui paroît mériter quelque attention. Etudiez ſans ceſſe les hommes : apprenez à vous en ſervir, ſans vous livrer à eux. Allez chercher le vrai mérite juſqu'au bout du monde : d'ordinaire il demeure modeſte & reculé. La vertu ne perce point la foule : elle n'a ni avidité, ni empreſſement; elle ſe laiſſe oublier. Ne vous laiſſez point obſéder par des eſprits flateurs & inſinuans : faites ſentir que vous n'aimez ni les louanges, ni les baſſeſſes. Ne montrez de la confiance, qu'à ceux qui ont le courage de vous contredire dans le beſoin avec reſpect, & qui aiment mieux votre réputation que votre faveur.

La force & la ſageſſe de St. LOUIS vous ſeront données, ſi vous les demandez, en reconnoiſſant humblement votre foibleſſe & votre impuiſſance. Il eſt tems que vous montriez au monde une maturité & une vigueur d'eſprit proportionnées au beſoin préſent. St. LOUIS, à votre âge, étoit déja les délices des bons & la terreur des méchans. Laiſſez donc tous les amuſemens de l'âge paſſé : faites voir que vous penſez & que vous ſentez tout ce que vous devez penſer & ſentir. Il faut que les bons vous aiment, que les méchans vous craignent,

Digitized by Google

gnent, & que tous vous eſtiment. Hâtez-vous de vous corriger, pour travailler utilement à corriger les autres.

La piété n'a rien de foible, ni de triſte, ni de gêné: elle élargit le cœur; elle eſt ſimple & aimable, elle ſe fait toute à tous, pour les gagner tous. Le Royaume de Dieu ne conſiſte point dans une ſcrupuleuſe obſervation de petites formalités. Il conſiſte pour chacun, dans les vertus propres à ſon état. Un grand Prince ne doit point ſervir Dieu, de la même façon qu'un Solitaire ou qu'un ſimple particulier. St. LOUIS s'eſt ſanctifié en grand Roi. Il étoit intrépide à la guerre, déciſif dans les conſeils, ſupérieur aux autres hommes par la nobleſſe de ſes ſentimens; ſans hauteur, ſans préſomption, ſans dureté. Il ſuivoit en tout les véritables intérêts de ſa nation, dont il étoit autant le Pére que le Roi. Il voyoit tout de ſes propres yeux dans les affaires principales. Il étoit appliqué, prévoyant, modéré, droit & ferme dans les négociations, en ſorte que les étrangers ne ſe fioient pas moins à lui, que ſes propres ſujets. Jamais Prince ne fut plus ſage pour policer les peuples, & pour les rendre tout enſemble bons & heureux. Il aimoit avec tendreſſe & confiance tous ceux qu'il devoit aimer; mais il étoit ferme pour corriger ceux qu'il aimoit le plus, quand ils avoient tort. Il étoit noble & magnifique ſelon les mœurs de ſon tems, mais ſans faſte & ſans luxe: ſa dépenſe, qui étoit grande, ſe faiſoit avec tant d'ordre, qu'elle ne l'empêchoit pas de dégager tout ſon domaine.

Long-tems après ſa mort, on ſe ſouvenoit encore avec attendriſſement de ſon régne, comme de celui qui devoit ſervir de modéle aux autres, pour tous les ſiécles à venir. On ne parloit que des poids, des meſures, des monnoyes, des coutumes, des loix, de la police du régne du bon Roi St. LOUIS: on croyoit ne pouvoir mieux faire, que de ramener tout à cette régle. Soyez l'héritier de ſes vertus, avant que de l'être de ſa couronne: invoquez-le avec confiance dans vos beſoins: baiſez ſouvent ſes reſtes précieux: ſouvenez-vous que ſon ſang coule dans vos veines, & que l'eſprit de foi qui l'a ſanctifié,

doit

Digitized by Google

doit être la vie de votre cœur. Il vous regarde du haut du Ciel, où il prie pour vous, & où il veut que vous régniez un jour en Dieu avec lui. Uniſſez votre cœur au ſien : * *Conſerva, fili mi, præcepta patris tui.*

LETTRE IV.

AU MEME,

Pendant la Campagne de 1708.

Conduite d'un Prince dans les triſtes événemens. Comment il peut plaire, & ſe faire eſtimer malgré les Critiques.

JE n'ai garde, MONSEIGNEUR, de parler des affaires qui ſont au-deſſus de moi, & principalement de celles de la guerre, que j'ignore profondément. Mais la connoiſſance de vos bontés, & un excès de zèle, me font prendre la liberté de vous dire par cette voye très-ſure & très-ſecréte, que, ſi Dieu permettoit que vous ne puſſiez pas ſecourir Lille, il conviendroit au moins, ſi je ne me trompe, que vous fiſſiez les derniéres inſtances, pour obtenir la permiſſion de demeurer à la tête des armées, juſqu'à la fin de la Campagne. Quand un grand Prince comme vous, MONSEIGNEUR, ne peut pas acquérir de la gloire par des ſuccès éclatans, il faut au moins qu'il tâche d'en acquérir par ſa fermeté, par ſon génie, & par ſes reſſources dans les triſtes événemens. Je ſuis perſuadé, MONSEIGNEUR, que toute la pente de votre cœur eſt pour ce parti. Il ne dépend pas de vous de faire l'impoſſible; mais ce qui peut ſoutenir la réputation des armées du Roi & la vôtre, eſt que vous faſſiez juſqu'à la fin, tout ce qu'un vieux &

* Prov. VI. vſ. 20.

Digitized by Google

& grand Capitaine feroit pour redreſſer les choſes. Les habiles gens vous feront alors juſtice; & les habiles gens décident toujours à la longue dans le public. Souffrez cette indiſcrétion du plus dévoué & du plus zèlé de tous les hommes.

MONSEIGNEUR, je remercie Dieu du fond de mon cœur, de voir la ſimplicité & la bonté, avec laquelle vous daignez me découvrir ce qui ſe paſſe au-dedans de vous. Plus Dieu a des deſſeins ſur vous, plus il eſt jaloux de tous vos talens naturels. Il veut que vous ſentiez des triſteſſes, des abbattemens, des ſerremens de cœur, des irréſolutions, des embarras qui vous ſurmontent, & des impuiſſances qui vous rendent mécontent de vous-même. O que cet état plaît à Dieu, & que vous lui déplairiez, ſi poſſédant toute la régularité des vertus les plus éclatantes, vous jouiſſiez de votre force, & du plaiſir d'être ſupérieur à tout. Dites avec David, MONSEIGNEUR: * *Et vilior fiam plus quàm factus ſum, & humilis ero in oculis meis.* Ne craignez rien, tant que vous ſerez petit ſous la puiſſante main de Dieu. Allez, non comme un grand Prince, mais comme un petit Berger avec cinq pierres contre le Géant Goliath. Pourvu que vous ne vous préveniez, ni pour ni contre perſonne, que vous écoutiez tranquillement tous ceux qu'il convient d'écouter ou de conſulter, & qu'enſuite, ſans aucun égard à vos goûts ou à vos dégoûts naturels, ni à vos préjugez, vous ſuiviez ce que Dieu préſent & humblement invoqué vous mettra au cœur, vous vous ſentirez libre, ſoulagé, ſimple, déciſif, & vous ne ferez des fautes, qu'autant que vous manquerez à agir dans cette dépendance continuelle de l'eſprit de grace. Si vous êtes fidéle à lire & à prier dans vos tems de réſerve, & ſi vous marchez pendant la journée en préſence de Dieu, dans cet eſprit d'amour & de confiance familiére, vous aurez la paix; votre cœur ſera élargi; vous aurez une piété ſans ſcrupule, & une joye ſans diſſipation.

Vous

* 2 Rois VI. vſ. 22.

Digitized by Google

Vous avez, plus qu'un autre Prince, de quoi contenter le public dans la converſation. Vous y êtes gai, obligeant, & ſi, on l'oſe dire, très-aimable. Vous avez l'eſprit cultivé & orné, pour pouvoir parler de tout, & pour vous proportionner à chacun. C'eſt un charme continuel qu'il ne tient qu'à vous de donner; il ne vous en coûtera qu'un peu de ſujettion & de complaiſance. Dieu vous donnera la force de vous y aſſujettir, ſi vous la deſirez. Vous n'y aurez que la gloire mondaine à craindre. C'eſt l'avantage des grands Princes, que chacun qui ſe ruine, ou qui s'expoſe à être tué pour eux, eſt enchanté par une parole obligeante & dite à propos. L'armée entiére chantera vos louanges, quand chacun vous trouvera acceſſible, ouvert & plein de bonté.

Pour vos défauts, MONSEIGNEUR, je remercie Dieu de ce qu'il vous les fait ſentir, & de ce qu'il vous apprend à vos dépens, & par de ſi fortes leçons, à vous défier & à deſeſpérer de vous-même. Mais cherchez en Dieu toutes les reſſources, que vous ne trouvez pas en vous. *Je puis tout*, dit Saint Paul, *en celui qui me fortifie.* Vivez de foi, & non de votre propre ſageſſe, ni de votre propre courage. Ne vous étonnez point de ce qui vous manque, travaillez à l'acquérir peu à peu avec patience, & en travaillant, ne comptez que ſur Dieu. O qu'il vous aime, puiſqu'il a ſoin de vous inſtruire par tant de mécomptes! Il vous fait ſentir, combien les guerres ſont à craindre, combien les plus puiſſantes armées ſont inutiles, combien les grands états ſont facilement ébranlés. Il vous montre, combien les plus grands Princes ſont rigoureuſement critiqués par le public, pendant que les flateurs ne ceſſent point de les encenſer. Quand on eſt deſtiné à gouverner les hommes, il faut les aimer pour l'amour de Dieu, ſans attendre d'être aimé d'eux, & ſe ſacrifier pour leur faire du bien, quoiqu'on ſçache qu'ils diſent du mal de celui qui les conduit avec bonté & modération. Il faut néanmoins, MONSEIGNEUR, vous dire que le public vous eſtime, vous reſpecte, attend de grands biens de vous, & ſera ravi qu'on lui

Digitized by Google

montre que vous n'avez aucun tort. Il croit ſeulement que vous avez une dévotion ſombre, ſcrupuleuſe, & qui n'eſt pas aſſez proportionnée à votre place, que vous ne ſavez pas aſſez prendre une certaine autorité modérée, mais déciſive, ſans bleſſer la fidelité inviolable que vous devez aux intentions du Roi. C'eſt ce que je ne fais que vous raporter d'une façon purement hiſtorique, parceque je ſuis hors de portée de voir les faits. Mais, ſuppoſé même qu'ils ſoient tels qu'on les raconte, il n'y a qu'un ſeul uſage que vous en deviez faire, c'eſt celui de voir humblement vos défauts, de ne vous en point décourager, & de recourir à Dieu avec confiance pour travailler à leur correction. Hé! Qui eſt-ce ſur la terre, qui n'a point de défauts, & qui n'a point commis de grandes fautes? Qui eſt-ce, qui eſt parfait à vingt ſix ans, pour le très-difficile métier de la guerre, quand on ne l'a jamais fait de ſuite? Pour votre piété, ſi vous voulez lui faire honneur, vous ne ſauriez être trop attentif à la rendre douce, ſimple, commode, ſociable. Il faut vous faire *tout à tous pour les gagner tous.* Allez tout droit à l'extirpation de vos principaux défauts par amour de Dieu, & par renoncement à l'amour propre. Cherchez au-dehors le bien public, autant que vous le pourrez, & retranchez les ſcrupules ſur des choſes qui paroiſſent des minuties. Vous ne devez avoir aucune peine de loger dans la maiſon du Saulzoir, vous n'avez rien que de ſage & de réglé auprès de votre perſonne; c'eſt une néceſſité à laquelle on eſt accoutumé pendant les campemens des armées. On eſt fort édifié du bon ordre & de la police que vous faites garder. Jamais rien ne vous ſera dévoué, MONSEIGNEUR, avec un plus grand zèle & un plus profond reſpect, que je le ſerai juſqu'au dernier ſoupir de ma vie.

LET-

Digitized by Google

LETTRE V.

AU MEME,

Pendant la même Campagne.

C'eſt dans l'adverſité que doit éclater le courage d'un Prince. Exemple de St. Louis. Se décider ſuivant un bon conſeil.

MONSEIGNEUR, je ne ſuis conſolé des mécomptes que vous éprouvez, que par l'eſpérance du fruit que Dieu vous fera tirer de cette épreuve. Dieu donne ſouvent, comme Saint Auguſtin le remarque, les proſpérités temporelles aux impies même, pour montrer combien il mépriſe ces biens, dont le monde eſt ſi ébloui. Mais pour les Croix, il les réſerve aux ſiens, qu'il veut détacher, humilier ſous ſa puiſſante main, & rendre l'objet de ſa complaiſance. *C'eſt parceque vous étiez agreable à Dieu*, * dit l'Ange à Tobie, *qu'il a été néceſſaire que la tentation vous éprouvât.* Il manque beaucoup à tout homme, quelque grand qu'il ſoit d'ailleurs, qui n'a jamais ſenti l'adverſité. Le ſage dit: † *Celui qui n'a point été tenté, que ſait il?* On ne connoît ni les autres hommes, ni ſoi-même, quand on n'a jamais été dans l'occaſion du malheur, où l'on fait la véritable épreuve & de ſoi & d'autrui. La proſpérité eſt un torrent qui vous porte; en cet état, tous les hommes vous encenſent, & vous vous enivrez de cet encens. Mais l'adverſité eſt un torrent qui vous entraîne, & contre lequel il faut ſe roidir ſans relâche. Les grands Princes ont plus de

* Tobie XII. vſ. 13. † Eccl. XXXIV. vſ. 9.

Digitized by Google

de beſoin que tout le reſte des hommes, des leçons de l'adverſité. C'eſt d'ordinaire ce qui leur manque le plus. Ils ont beſoin de contradiction pour apprendre à ſe modérer, comme les gens d'une médiocre condition ont beſoin d'appui. Sans la contradiction, les Princes *ne ſont point dans les travaux des hommes*, & ils oublient l'humanité. Il faut qu'ils ſentent que tout peut leur échaper, que leur grandeur même eſt fragile, & que tous les hommes qui ſont à leurs pieds leur manqueroient, ſi cette grandeur venoit à leur manquer. Il faut qu'ils s'accoutument à ne vouloir jamais hazarder de trouver le bout de leur pouvoir, & qu'ils ſachent ſe mettre par bonté en la place de tous les autres hommes, pour voir juſqu'où il faut les ménager. En vérité, MONSEIGNEUR, il eſt bien plus important au vrai bien des Princes & de leurs peuples, que les Princes acquiérent une telle expérience, que de les voir toujours victorieux. Ce que je craignois pour vous, étoit une joye flateuſe de commander une ſi puiſſante armée. Je priois Dieu que vous ne fuſſiez point, comme ce Roi dont il eſt dit dans l'Ecriture: *Gloriabatur quaſi potens in potentiâ exercitûs ſui.* Les plus grands Princes n'ont que des forces empruntées. Leur confiance eſt bien vaine, s'ils s'imaginent être forts par cette multitude d'hommes qu'ils aſſemblent. Un contretems, une ombre, un rien met l'épouvante & le deſordre dans ces grands corps. Je fus touché juſqu'aux larmes, lorſque je vous entendis prononcer avec tant de religion ces aimables paroles: * *Hi in curribus, & hi in equis: nos autem in nomine Domini.* Beaucoup de gens groſſiers s'imaginent que la gloire des Princes dépend des ſuccès: elle dépend des meſures bien priſes, & non des ſuccès que ces meſures préparent. Elle ne dépend pas même entiérement des meſures bien priſes; car les fautes que les Princes les plus habiles peuvent faire, ſe tournent à profit pour les perfectionner, & pour relever leur réputation, quand ils ſavent en faire un bon uſage.

Le

* Pſ. XIX. vſ. 8.

Digitized by Google

Le véritable honneur des Princes ne dépend que de leur vertu. Ils ne peuvent qu'être admirés, s'ils ſe montrent bons, ſages, courageux, patiens. L'adverſité leur donne un luſtre, qui manque à la proſpérité la plus éclatante. Elle découvre en eux des reſſources, que le monde n'auroit jamais vues, ſi tout fût venu au-devant d'eux, au gré de leurs deſirs. La plus grande de toutes les victoires eſt celle d'une ſageſſe, & d'un courage qui eſt victorieux du malheur même.

On n'en ſauroit donner un exemple plus déciſif que celui du Roi St. Louis. Il combattoit pour la Religion, & Dieu qui l'aimoit, lui donna toutes les croix que vous ſavez. Je prie très-ſouvent, afin que le petit-fils de ce grand Roi ſoit l'héritier de ſes vertus, & que vous ſoyez, comme lui, ſelon le cœur de Dieu. Ma joye ſeroit grande, ſi vous pouviez exécuter de grandes choſes pour le Roi & pour l'Etat; mais, ſi Dieu permet que vous ne puiſſiez pas les exécuter, je ſouhaite qu'au moins vous faſſiez juſqu'au bout tout ce qu'on peut attendre de vous. Vous le ferez ſans doute, MONSEIGNEUR, ſi vous êtes fidéle à Dieu. Il vous conduira comme par la main.

Oſerai-je vous dire ce que j'apprens que le public dit? Si je ſuivois les régles de la prudence, je ne le ferois pas. Mais j'aime mieux m'expoſer à vous paroître indiſcret, que manquer à vous dire, ce qui ſera peut-être utile dans un cœur tel que le vôtre. On vous eſtime ſincérement; on vous aime avec tendreſſe; on a conçu les plus hautes eſpérances des biens que vous pourrez faire. Mais le public prétend ſavoir que vous ne décidez pas aſſez, & que vous avez trop d'égards pour des conſeils très-inférieurs à vos propres lumiéres. Comme je ne ſai point les faits, j'ignore ſur qui tombent tous ces diſcours; & je ne fais que vous raporter ſimplement mot pour mot, ce que je ne ſai, ni ne puis démêler.

Il eſt vrai, MONSEIGNEUR, que votre ſoumiſſion aux volontés du Roi doit être inviolable; mais vous devez uſer de toute l'étendue des pouvoirs qu'il vous laiſſe, pour le bien de ſon ſervice. De plus, il convient que vous faſſiez les plus

Digitized by Google

fortes repréſentations, ſi vous voyez que vous ayez beſoin qu'on augmente vos pouvoirs. Un Prince ſérieux, accoutumé à l'application, qui s'eſt donné à la vertu depuis long-tems, & qui achéve ſa troiſiéme campagne à l'âge de vingt-ſept ans commencés, ne peut être regardé comme étant trop jeune pour décider. Mr. le Duc d'Orleans a des pouvoirs abſolus pour la guerre d'Eſpagne. On a déja vu par expérience qu'on ne peut attendre de vous, MONSEIGNEUR, qu'une conduite meſurée & pleine de modération. Il ne s'agit point des déciſions que vous pourriez faire tout ſeul, contre l'avis de tous les Officiers généraux de l'armée; il ſuffit ſeulement que vous ſoyez libre de ſuivre ce que vous croirez à propos, quand votre avis ſera confirmé par ceux des Officiers généraux, qui ont le plus de réputation & d'expérience. On hazardera beaucoup moins, en vous donnant de tels pouvoirs, qu'en vous tenant gêné & aſſujetti aux penſées d'un particulier, ou en vous faiſant toujours attendre les déciſions du Roi. Ce dernier parti vous expoſeroit à de très-facheux contretems. Il y a des cas preſſans, où l'on ne peut attendre ſans perdre l'occaſion, & où perſonne ne peut décider, que ceux qui voyent les choſes ſur les lieux.

Je vous demande pardon, MONSEIGNEUR, de cet excès de liberté, qui vient d'un excès de zèle. Je n'ai, Dieu merci, aucun intérêt en ce monde. Je ne ſuis occupé que du vôtre, qui eſt celui du Roi & de l'Etat. Je ſai à qui je parle, & je ne puis douter de la bonté de votre cœur. Le mien vous ſera dévoué le reſte de ma vie, avec l'attachement le plus inviolable, & avec le reſpect le plus profond.

A Cambray le 16. *Septembre* 1708.

LET-

Digitized by Google

LETTRE VI.

AU MEME,

Pendant la même Campagne.

Quelle doit être la dévotion d'un Prince. Son attention pour les gens de mérite : ſa fermeté & ſon courage dans les cas affligeans.

ON ne peut être plus édifié & plus charmé que je le ſuis, MONSEIGNEUR, de la ſolidité de vos penſées, & de la piété qui régne dans tous vos ſentimens. Mais, plus je ſuis touché de voir tout ce que Dieu met dans votre cœur, plus le mien eſt déchiré d'entendre tout ce que j'entens. Je donnerois non ſeulement ma vie pour l'Etat : mais encore pour la perſonne du Roi, pour ſa gloire, pour ſa proſpérité; & je prie Dieu tous les jours ſans relâche, afin qu'il le comble de ſes bénédictions.

Ce qui m'a conſolé de vous voir ſi traverſé & ſi contredit, eſt que je vois le deſſein de Dieu, qui veut vous purifier par les croix, & vous donner l'expérience des embarras de la vie humaine, comme au moindre particulier. D'ailleurs je ne ſaurois douter que Dieu ne ſoit votre conſeil, votre force, votre tout, pourvu-que vous rentriez ſans ceſſe au-dedans de vous pour l'y trouver, & pour agir enſuite ſans ſcrupule, ſelon les beſoins. *Eſto vir fortis & præliare bella Domini.* Ne vous mettez point en peine de me répondre, il me ſuffit que mon cœur ait parlé au vôtre en ſecret devant Dieu ſeul. C'eſt en lui que je mets toute ma confiance pour votre proſpérité, MONSEIGNEUR ; je vous porte tous les jours à l'autel avec le zèle le plus ardent.

Digitized by Google

Pourvu-que vous vous donniez à Dieu en chaque occaſion avec une humble confiance, il vous conduira comme par la main, & décidera ſur vos doutes. Quelque génie qu'il vous ait donné, vous courriez grand riſque de faire par irréſolution des fautes irréparables, ſi vous vous tourniez à une dévotion foible & ſcrupuleuſe. Ecoutez les perſonnes les plus expérimentées; & enſuite, prenez votre parti. Il eſt moins dangereux d'en prendre un mauvais, que de n'en prendre aucun, ou que d'en prendre un trop tard. Pardonnez, MONSEIGNEUR, la liberté d'un ancien ſerviteur qui prie ſans ceſſe pour vous, & qui n'a d'autre conſolation en ce monde, que celle d'eſpérer que, malgré ces traverſes, Dieu fera par vous des biens infinis.

Il ne m'appartient pas, MONSEIGNEUR, de raiſonner ſur la guerre: auſſi n'ai-je garde de le faire; mais on a de grandes reſſources, quand on eſt à la tête d'une puiſſante armée, & qu'elle eſt animée par un Prince de votre naiſſance pour la conduire. Il eſt beau de voir votre patience & votre fermeté, pour demeurer en campagne dans une ſaiſon ſi avancée. Notre jeuneſſe impatiente de voir Paris, avoit beſoin de cet exemple. Tandis qu'on croira encore pouvoir faire quelque choſe d'utile & d'honorable, il faut que ce ſoit vous, MONSEIGNEUR, qui tâchiez de l'exécuter. Les ennemis doivent être affoiblis; vous êtes ſupérieur en forces; il faut eſpérer que vous le ſerez auſſi en projets & en meſures juſtes, pour en rendre l'exécution heureuſe. Le vrai moyen de relever la réputation des affaires, eſt que vous montriez une application ſans relâche. Votre préſence nuiroit & aux affaires & à votre réputation, ſi elle paroiſſoit inutile & ſans action, dans des tems ſi facheux. Au contraire, votre fermeté patiente pour achever cette campagne, forcera le monde à ouvrir les yeux & à vous faire juſtice, pourvu-qu'on voye que vous prévoyez, que vous projettez, que vous agiſſez avec vivacité & hardieſſe. Dieu ſur qui je compte, & non ſur les hommes, bénira vos travaux; & quand même il permettroit que vous n'euſſiez aucun ſuccès;

vous

Digitized by Google

vous feriez voir au monde, combien on mérite les louanges des perſonnes ſolides & éclairées, quand on a le courage & la patience de ſe ſoutenir avec force dans le malheur.

Vos reſſources ſont infinies, ſi vous en voulez faire uſage. Vous avez beaucoup plus qu'un autre, MONSEIGNEUR, de quoi entretenir ceux qui vous environnent. En vous livrant à eux un peu plus, vous les charmerez.. Une parole, un geſte, un ſouris, un coup d'œil d'un Prince tel que vous, gagne les cœurs de la multitude. Quelques louanges données à propos au mérite diſtingué, attendrira pour vous les honnêtes gens. Si vous avez le pouvoir d'avancer ceux qui en ſont dignes, faites leur ſentir votre protection. Si vous ne pouvez pas les avancer, du moins qu'il paroiſſe que vous êtes affligé de ne le pouvoir pas, & que vous recommandez de bon cœur leurs intérêts. Rien n'intéreſſera tant pour vous, ceux qui peuvent décider de votre réputation, que de trouver en vous cette bonté de cœur, cette attention aux ſervices & aux talens, ce goût & ce diſcernement du vrai mérite, & cet empreſſement de le faire récompenſer. J'oſe vous dire, MONSEIGNEUR, qu'il ne tient qu'à vous de gagner les ſuffrages du public, & de vous attirer les louanges du monde entier. De ce côté là, il vous eſt facile de faire taire les critiques; mais d'un autre côté, il faut avoir un grand égard à l'improbation du public. J'avoue que rien n'eſt plus vain que de courir après les vaines louanges des hommes qui ſont légers, téméraires, injuſtes & aveugles dans leurs jugemens. Heureux qui peut être ignoré d'eux dans la ſolitude! Mais la grandeur, bien loin de vous mettre au-deſſus des jugemens des hommes, vous y aſſujettit infiniment plus qu'une condition médiocre. Ceux qui doivent commander aux autres, ne ſauroient le faire utilement, dès qu'ils ont perdu l'eſtime & la confiance des peuples. Rien ne ſeroit plus dur & plus inſuportable pour les peuples, rien ne ſeroit plus dangereux & plus deshonorant pour un Prince, qu'un gouvernement de pure autorité, ſans l'adouciſſement de l'eſtime, de la confiance, & de l'affection réciproque. Il

eſt donc capital, même ſelon Dieu, que les grands Princes s'appliquent ſans relâche à ſe faire aimer & eſtimer; non par une recherche de vaine complaiſance, mais par fidélité à Dieu, dont ils doivent repréſenter la bonté ſur la terre. Si cette attention leur coûte, il faut qu'ils la regardent comme leur prémier devoir, & qu'ils préférent cette pénitence à toutes les autres, qu'ils pourroient pratiquer pour l'amour de Dieu. Si vous vous donnez à lui ſans réſerve, il vous facilitera bientôt certaines petites ſujettions, qui vous paroiſſent épineuſes, faute d'y être aſſez accoutumé.

Je ne puis m'empêcher, MONSEIGNEUR, de vous répéter qu'il me ſemble, que vous devez tenir bon juſqu'à l'extrémité dans l'armée, comme Mr. le Marêchal de Boufflers dans la Citadelle de Lille. Si on ne peut rien faire d'utile & d'honorable juſqu'à la fin de la campagne, au moins vous aurez payé de patience, de fermeté & de courage, pour attendre les occaſions juſqu'au bout; au moins, vous aurez le loiſir de faire ſentir votre bonne volonté aux troupes & de gagner les cœurs. Si, au contraire, on fait quelque coup de vigueur, avant que de ſe retirer, pourquoi faut-il que vous n'y ſoyez pas, & que d'autres s'en réſervent l'honneur? Ce ſeroit faire penſer au monde qu'on n'oſe rien entreprendre de hardi & de fort, quand vous commandez; que vous n'y êtes qu'un embarras, & qu'on attend que vous ſoyez parti, pour tenter quelque choſe de bon. Après tout, s'il y a quelque choſe à eſpérer, c'eſt dans le tems où les ennemis ſeront réduits à ſe retirer, ou à prendre des poſtes dans le pays pour y paſſer l'hiver. Voilà le dénouement de toute la campagne. Voilà l'occaſion déciſive: pourquoi la manqueriez-vous? Il faut toujours obéir au Roi avec un zèle aveugle, mais il faut attendre & tâcher d'éviter un ordre abſolu de partir trop tôt.

Vous devez faire honneur à la piété & la rendre reſpectable dans votre perſonne. Il faut la juſtifier aux critiques & aux libertins. Il faut la pratiquer d'une maniére ſimple, douce, noble, forte & convenable à votre rang. Il faut aller tout droit

aux

Digitized by Google

aux devoirs essentiels de votre état, par le principe de l'amour de Dieu; & ne rendre jamais la vertu incommode, par des hésitations scrupuleuses sur les petites choses. L'amour de Dieu vous élargira le cœur, & vous fera décider sur le champ dans les occasions pressantes. Un Prince ne peut point à la Cour ou à l'armée régler les hommes, comme des Religieux; il faut en prendre ce qu'on peut, & se proportionner à leur portée. JESUS-CHRIST disoit aux Apôtres: * *J'aurois beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas maintenant les porter.* St. Paul dit: † *Je me suis fait tout à tous pour les gagner tous.* Je prie Dieu tous les jours que l'esprit de liberté sans rélachement vous élargisse le cœur, pour vous accommoder aux besoins de la multitude.

Il faut montrer que vous pensez d'une façon sérieuse, suivie, constante & ferme. Il faut convaincre le monde que vous sentez tout ce que vous devez sentir, & que rien ne vous échape. Si vous paroissiez mou & facile à entraîner, on vous entraîneroit, & on vous meneroit loin, aux dépens de votre réputation. Lorsque vous serez de retour à la Cour, vous devez, ce me semble, parler au Roi d'un ton ferme & respectueux, lui montrer clairement & en détail les véritables causes des mauvais événemens, avec les remédes qu'on peut y apporter. Si vous lui faites voir que vous n'avez manqué à rien d'essentiel, si vous lui représentez la situation très-embarrassante où vous vous êtes trouvé, enfin si vous appuyez vos bonnes raisons par les témoignages uniformes des principaux Officiers, qui doivent naturellement dire la vérité en votre faveur, si peu que vous ayez soin de gagner leurs cœurs, le Roi ne pourra pas s'empêcher d'avoir égard à votre bonne cause pour l'intérêt de l'Etat.

Votre ressource doit être celle des bonnes raisons, appuyées avec une fermeté qui ne peut être que louée, quand elle sera assaisonnée d'une soumission, d'un zèle & d'un respect à toute

* Jean XVI. vs. 12. † 1 Cor. IX. vs. 22.

Digitized by Google

te épreuve pour le Roi. Le moment de votre retour à la Cour ſera une criſe. Je redoublerai mes foibles priéres en ce tems-là.

Si vous vous accoutumez à rentrer ſouvent au-dedans de vous, pour y renouveller la poſſeſſion que Dieu doit avoir de votre cœur; ſi vous dites avec humilité: * *Audiam quid loquatur in me Dominus.* Si vous n'agiſſez ni par humeur, ni par goût naturel, ni par vaine gloire; mais ſimplement par mort à vous-même, & par fidélité à l'eſprit de grace, Dieu vous ſoutiendra. † *Angelis ſuis mandavit de te, ut cuſtodiant te in omnibus viis tuis.* § *Dabitur enim vobis in illâ horâ, quid loquamini.* Vous deviendrez grand devant tous les hommes, à proportion de ce que vous ſerez petit devant Dieu & ſouple dans ſa main; vous aurez des croix, mais elles entreront dans les deſſeins de Dieu, pour vous rendre l'inſtrument de ſa providence, & vous direz: *Superabundo gaudio in omni tribulatione noſtrâ.* Je ne ſçaurois être devant Dieu que je ne m'y trouve avec vous, pour lui demander que vous ſoyez, comme David, ſelon ſon cœur.

Extrait d'une des Réponſes du Prince, aux Lettres que l'on vient de voir, & dont les Originaux ſubſiſtent écrits de ſa propre main.

JE tâcherai de faire uſage des avis que vous me donnez, & priez Dieu qu'il m'en faſſe la grace; . . . . Demandez de plus en plus à Dieu qu'il me donne cet amour pour lui, au-deſſus de tout & de moi-même; amis, ennemis, pour lui & en lui . . . . . Je m'attens à bien des diſcours que l'on tient, & que l'on tiendra encore. Je paſſe condamnation ſur ceux

* Pſ. LXXXIV. vſ. 9. † Pſ. XC. vſ. 11. § Matth. X. vſ. 19.

Digitized by Google

ceux que je mérite, & mépriſe les autres, pardonnant véritablement à ceux qui me veulent ou font du mal, & priant pour eux. Voilà mes ſentimens, mon cher Archevêque, & malgré mes défauts, une détermination abſolue d'être à Dieu. Priez-le donc inceſſamment d'achever en moi ce qu'il y a commencé, & de détruire ce qui vient du Péché originel, & de moi. Vous ſavez que mon amitié pour vous eſt toujours la même.

LETTRE VII.

DIVERS AVIS POUR UNE PERSONNE, QUI ETANT DANS LE MONDE, VOULOIT SE CONVERTIR A DIEU.

Les voyes de Dieu ſont douces & ſatisfaiſantes à quiconque les ſuit avec amour.

JE ſuis ravi, Monſieur, de voir la bonté de cœur, avec laquelle vous avez reçu la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire. Dieu opére certainement en vous, puiſqu'il vous donne le goût de la vérité, & le deſir d'être ſoutenu dans vos bons projets. Je ne demande pas mieux que de vous y aider. Plus vous ferez pour Dieu, plus il fera pour vous. Chaque pas que vous ferez dans le bon chemin, ſe tournera en paix & en conſolation dans votre cœur. La perfection même que l'on craint tant, de peur qu'elle ne ſoit triſte & gênante, n'eſt perfection, qu'en ce qu'elle augmente la bonne volonté. Or, à meſure que ce qu'on fait augmente, l'ennui & la gêne diminuent en le faiſant : car on n'eſt point gêné, en ne faiſant que les choſes qu'on aime à faire. Quand on fait une choſe pénible avec un grand amour, ce grand amour adoucit la peine, & fait qu'on eſt content de la ſouffrir. On ne voudroit pas être ſoulagé en manquant à l'amour dont on eſt rem-

Digitized by Google

pli. On ſe fait même un plaiſir de ſe ſacrifier au Bien-aimé. Ainſi, plus on avance vers la perfection, plus on eſt content de ſuivre ce qu'on aime. Que voulez-vous de mieux que d'être toujours content, & de ne ſouffrir jamais aucune croix, qui ne vous contente plus que les plaiſirs oppoſés ? C'eſt ce contentement que vous ne trouverez jamais dans votre cœur, en vous livrant à toutes vos paſſions, & qui ne vous manquera jamais en cherchant Dieu.

Il eſt vrai que ce n'eſt pas toujours un contentement ſenſible & flateur, comme celui des plaiſirs profanes : mais enfin, c'eſt un contentement très-réel, & fort ſupérieur à ceux que le monde donne; puiſque les pécheurs veulent toujours ce qui leur manque, & que les ames pleines de l'amour de Dieu ne veulent rien que ce qu'elles ont. C'eſt une paix quelquefois ſéche, & même amére : mais que l'ame aime mieux que l'ivreſſe des paſſions. C'eſt une paix où l'on eſt d'accord avec ſoi, une paix qui n'eſt jamais troublée ni altérée que par les infidélités. Ainſi, moins on eſt infidéle, plus on jouit de cette heureuſe paix. Comme le monde ne peut la donner, il ne peut l'ôter. Si vous ne voulez pas le croire, eſſayez-le. * *Goûtez & voyez, combien le Seigneur eſt doux.*

Vous ne pouvez rien faire de mieux que de régler votre tems, enſorte que vous faſſiez tous les jours une petite lecture, avec un peu d'oraiſon en méditation affectueuſe pour repaſſer ſur vos foibleſſes, étudier vos devoirs, recourir à Dieu, & vous accoutumer à être familiérement avec lui. Que vous ſerez heureux, ſi vous apprenez ce que c'eſt que l'occupation de l'amour! Il ne faut point demander ce qu'on fait avec Dieu, quand on l'aime. On n'a point de peine à s'entretenir avec ſon ami : on a toujours à lui ouvrir ſon cœur : on ne cherche jamais ce qu'on lui dira; mais on le lui dit ſans réfléxion. On ne peut lui rien réſerver. Quand même on n'auroit rien à lui dire, on eſt content d'être avec lui. O que l'amour eſt bien plus

* Pſ. XXVIII. vſ. 6.

Digitized by Google

plus propre à ſoutenir que la crainte! La crainte captive & contraint, pendant qu'elle trouble; mais l'amour perſuade, conſole, anime, poſſéde toute l'ame, & fait vouloir le bien pour le bien même. Il eſt vrai que vous avez encore beſoin de la crainte des jugemens de Dieu, pour faire le contrepoids de vos paſſions; * *Confige timore tuo carnes meas.* Mais, en commençant par la crainte qui dompte la chair, il faut ſe hâter de tendre à l'amour qui conſole l'eſprit. O que vous trouverez Dieu bon & fidéle ami, quand vous voudrez entrer en amitié ſincére & conſtante avec lui!

Le point capital, ſi vous voulez bien vous donner à lui de bonne foi, c'eſt de vous défier de vous-même après tant d'expériences de votre fragilité, & de renoncer ſans retardement à toutes les compagnies qui peuvent vous faire retomber. Si vous voulez aimer Dieu, pourquoi voulez-vous paſſer votre vie dans l'amitié de ceux qui ne l'aiment pas, & qui ſe moquent de ſon amour? Pourquoi ne vous contenter pas de la ſociété de ceux qui l'aiment, & qui ſont propres à vous affermir dans votre amour pour lui?

Je ne demande point que vous rompiez d'abord ſans aucune meſure, avec tous vos amis & avec toutes les perſonnes, vers leſquelles une véritable bienſéance vous demande quelque commerce. Je demande encore moins, que vous abandonniez ce qu'on appelle les devoirs, pour faire votre cour, & vous trouver dans les lieux où l'on n'a beſoin que de paroître en paſſant. Mais il s'agit des liaiſons ſuivies, qui contribuent beaucoup à gâter le cœur, & qui rentraînent inſenſiblement, contre les meilleures réſolutions qu'on a priſes. Il s'agit de retrancher les converſations fréquentes de femmes vaines qui cherchent à plaire, & des autres compagnies qui réveillent le goût des plaiſirs, qui accoutument à mépriſer la piété, & qui cauſent une très-dangereuſe diſſipation. C'eſt ce qui eſt très-nuiſible pour le ſalut à tous les hommes les plus confirmés dans la

* Pſ. CXVIII. vſ. 120.

la vertu, & par conſéquent, c'eſt ce qui eſt encore bien plus pernicieux pour un homme, qui ne fait que les prémiers pas vers le bien, & dont le naturel eſt ſi facile pour ſe laiſſer dérégler.

De plus, vous devez vous reprocher vos longues infidélités, & l'abus que vous avez fait ſi long-tems des graces. Dieu vous a attendu, cherché, invité, preſſé, forcé, pour ainſi dire, à revenir à lui: n'eſt-il pas juſte que vous l'attendiez un peu à votre tour? N'avez-vous pas beſoin de mortifier vos goûts, & de réprimer vos habitudes, ſur tout à l'égard des choſes dangereuſes? Ne faut-il pas faire une ſérieuſe pénitence de vos péchés? Ne devez-vous pas appliquer votre pénitence à vous humilier & à vous ennuyer un peu, pour vous éloigner des compagnies contagieuſes? * *Celui*, dit le St. Eſprit, *qui aime le péril, y périra.* Il faut, quoi qu'il en coûte, quitter les occaſions prochaines. On eſt obligé, ſelon le commandement † de JESUS-CHRIST, de *couper ſon pied & ſa main;* & même *d'arracher ſon œil, s'ils nous ſcandaliſent;* c'eſt à dire, s'ils ſont pour nous des piéges, ou ſujets de chute.

J'avoue que vous ne devez point donner au public une ſcéne de converſion, qui faſſe diſcourir avec malignité: la vraie piété ne demande jamais ces démonſtrations. Il ſuffit de faire deux choſes: l'une eſt, de ne donner aucun mauvais exemple: c'eſt ſur quoi il n'eſt jamais permis de rougir de JESUS-CHRIST & de ſon Evangile: l'autre choſe eſt, de faire ſans affectation & ſans éclat, tout ce que le ſincére amour de Dieu demande. Suivant la prémiére régle, il ne faut paroître que modeſtement à l'Egliſe; & dans toutes les compagnies, on ne peut ni flater le vice, ni entrer dans les diſcours indécens des libertins. Suivant la ſeconde régle, il n'y a qu'à faire ſes lectures, ſes priéres, ſes confeſſions, ſes communions, & ſes autres bonnes œuvres en particulier. Par là vous éviterez la

* Eccl. III. vſ. 27. † Matth. V. vſ. 30.

Digitized by Google

la critique maligne du monde, ſans tomber dans une mauvaiſe honte & dans une timidité politique, qui vous rentraîneroient bien-tôt dans le torrent de l'iniquité. La principale démarche à faire eſt, de vous retirer doucement de tous les amuſemens, qui ſont encore plus à craindre pour vous que pour un autre, & de vous retrancher dans la ſociété d'un petit nombre de perſonnes choiſies, qui penſent comme vous voulez penſer toute votre vie.

LETTRE VIII.

Bonheur de ſe donner à Dieu, & de quitter tout le reſte par une véritable converſion.

VOus me trouverez bien indiſcret, Monſieur: mais je ne puis garder aucune meſure avec vous, quoique je n'aye point l'honneur d'en être connu. Ce qu'on m'a fait connoître de la ſituation de votre cœur, me touche tellement, que je paſſe au deſſus de toutes les régles. Vos amis, qui ſont les miens, vous ont déja répondu de la ſincérité de mon zèle pour votre perſonne. Je ne ſaurois ſentir une plus parfaite joye, que celle de vous poſſéder quelques jours. En attendant, je ne puis m'empêcher de vous dire qu'il faut céder à Dieu, quand il nous invite à le laiſſer régner au-dedans de nous. Avons-nous autant délibéré, quand le monde nous a invités à nous laiſſer ſéduire par les amuſemens & par les paſſions? Avons-nous autant héſité? Avons-nous demandé autant de démonſtrations? Avons-nous autant réſiſté au mal, que nous réſiſtons au bien? Eſt-il queſtion de s'égarer, de ſe corrompre, de ſe perdre, d'agir contre le fond le plus intime de ſon cœur & de ſa raiſon, pour chercher la vanité ou le plaiſir des ſens? On ne craint point d'aller trop loin; on décide, on s'abandonne ſans réſer-

Digitized by Google

ve. Eſt-il queſtion de croire qu'une main toute ſage & toute puiſſante nous a faits, puiſque nous ne nous ſommes pas faits nous-mêmes? S'agit-il de reconnoître que nous devons tout à celui de qui nous tenons tout, & qui nous a faits pour lui ſeul? On commence à héſiter, à délibérer, à douter avec ſubtilité des choſes les plus ſimples & les plus claires: on craint d'être trop crédule, on ſe défie de ſon propre ſentiment, on chicane le terrain: on appréhende de donner trop à celui à qui tout n'eſt pas trop, & à qui on n'a jamais rien donné: on a même honte de ceſſer d'être ingrat envers lui, & on n'oſe laiſſer voir au monde, qu'on le veut ſervir: en un mot, on eſt auſſi timide, auſſi tâtonnant & auſſi difficile pour la vertu, qu'on a été hardi & déciſif ſans examen pour le déréglement.

Je ne vous demande, Monſieur, qu'une ſeule choſe, qui eſt, de ſuivre ſimplement la pente du fond de votre cœur pour le bien, comme vous avez ſuivi autrefois les paſſions mondaines pour le mal. Toutes les fois que vous voudrez examiner les fondemens de la Religion, vous reconnoîtrez ſans peine qu'on n'y peut oppoſer rien de ſolide, & que ceux qui la combattent, ne le font que pour ne ſe point aſſujettir aux régles de la vertu: ainſi, ils ne refuſent de ſuivre Dieu, que pour ſe contenter eux-mêmes. De bonne foi, eſt-il juſte d'être ſi facile pour ſoi, & ſi retranché contre Dieu? Faut-il tant de délibérations, pour conclure qu'il ne nous a pas faits pour nous, mais pour lui? En le ſervant, que hazarderons-nous? Nous ferons toutes les mêmes choſes honnêtes & innocentes que nous avons fait juſqu'ici; nous aurons à peu près les mêmes devoirs à remplir, & les mêmes peines à ſouffrir patiemment: mais nous y ajoûterons la conſolation infinie, d'aimer ce qui eſt ſouverainement aimable, de travailler & de ſouffrir pour plaire au véritable & parfait ami, qui tient compte des moindres choſes, & qui les récompenſe au centuple dès cette vie, par la paix qu'il répand dans le cœur. Enfin, nous y ajoûterons l'attente d'une vie bienheureuſe & éternelle, en comparaiſon de laquelle celle-ci n'eſt qu'une mort lente.

Ne

Digitized by Google

Ne raiſonnez point. Ou croyez votre propre cœur, à qui Dieu ſi long-tems oublié, ſe fait ſentir amoureuſement, malgré tant de longues infidélités: ou du moins conſultez vos amis gens de bien, que vous connoiſſez pour ſincéres. Demandez-leur ce qu'il leur en coûte pour ſervir Dieu: ſachez d'eux, s'ils ſe repentent de s'y être engagés, & s'ils ont été, ou trop crédules, ou trop hardis dans leur converſion. Ils ont été dans le monde comme vous: demandez-leur, s'ils regrétent de l'avoir quitté, & ſi l'ivreſſe de Babylone eſt plus douce que la paix de Sion. Non, Monſieur, quelque croix qu'on ſouffre dans la vie Chrétienne, on ne perd jamais cette bienheureuſe paix du cœur, dans laquelle on veut tout ce qu'on ſouffre, & on ne voudroit aucune des joyes dont on eſt privé.

Le monde en donne-t-il autant? Vous le ſavez. Y eſt-on toujours content d'avoir tout ce qu'on a, & de n'avoir aucune des choſes qui manquent? Y fait-on toutes choſes par amour & du fond du cœur? Que craignez-vous donc? De quitter ce qui vous quittera bientôt, ce qui vous échape déja à toute heure, ce qui ne remplit jamais votre cœur, ce qui ſe tourne en langueur mortelle, ce qui porte avec ſoi un vuide triſte, & même un reproche ſecret du fond de la conſcience, enfin ce qui n'eſt rien dans le moment même où il éblouit? Et que craignez-vous? De trouver une vertu trop pure à ſuivre, un Dieu trop aimable à aimer, un attrait d'amour qui ne vous laiſſera plus à vous-même, ni aux vanités d'ici-bas? Que craignez-vous? De devenir trop humble, trop détaché, trop pur, trop juſte, trop raiſonnable, trop reconnoiſſant pour votre Pére qui eſt au Ciel? Ne craignez donc rien tant que cette injuſte crainte & cette folle ſageſſe du monde qui délibére entre Dieu & ſoi, entre le vice & la vertu, entre la reconnoiſſance & l'ingratitude, entre la vie & la mort.

Vous ſavez par une expérience ſenſible, ce que c'eſt que de languir, faute d'avoir au-dedans de ſoi une vie & une nourriture d'amour. On eſt inanimé & comme ſans ame, dès qu'on n'a plus ce je ne ſai quoi au-dedans, qui ſoutient, qui porte, qui

Digitized by Google

qui renouvelle à toute heure. Tout ce que les amans insensés du monde disent dans leurs folles passions, est vrai en un sens à la lettre. Ne rien aimer, ce n'est pas vivre; n'aimer que foiblement, c'est languir plutôt que vivre. Toutes les plus folles passions qui transportent les hommes, ne sont que le vrai amour déplacé, qui s'est égaré loin de son centre. Dieu nous a faits pour vivre de lui & de son amour. Nous sommes nés pour être brûlés & nourris tout ensemble de cet amour, comme un flambeau pour se consumer devant celui qui l'éclaire. Voilà cette bienheureuse flamme de vie, que Dieu a allumée au fond de notre cœur. Toute autre vie n'est que mort. Il faut donc aimer.

Mais qu'aimerez-vous ? Ce qui ne vous aime point sincérement? Ce qui n'est point aimable? Ce qui nous échape, comme une ombre qu'on voudroit saisir ? Qu'aimerez-vous dans le monde ? Des hommes qui seroient jaloux & rongés d'une infame envie, si vous étiez content? Qu'aimerez-vous? Des cœurs qui sont aussi hypocrites en probité, qu'on accuse les dévots d'être hypocrites en dévotion? Qu'aimerez-vous? Un nom de dignité qui vous fuira peut-être, & qui ne guériroit de rien votre cœur, si vous l'obteniez? Qu'aimerez-vous? L'estime des hommes aveugles, que vous mépriſez prèsque tous en détail? Qu'aimerez-vous? Ce corps de boue, qui salit notre raison & qui assujettit l'ame aux douleurs des maladies & de la mort prochaine? Que ferez-vous donc? N'aimerez-vous rien ? Vivrez-vous sans vie, plutôt que d'aimer Dieu qui vous aime, qui veut que vous l'aimiez, & qui ne veut vous avoir tout à lui, que pour se donner tout entier à vous ? Craignez-vous qu'avec ce trésor il puisse vous manquer quelque chose ? Croyez-vous que le Dieu infini ne pourra pas remplir & rassasier votre cœur ? Défiez-vous de vous-même & de toutes les créatures ensemble: ce n'est qu'un néant, qui ne sauroit suffire au cœur de l'homme fait pour Dieu. Mais ne vous défiez jamais de celui qui est lui seul tout bien, & qui vous dégoûte miséricordieusement de tout le reste, pour vous forcer à revenir à lui.

LET-

Digitized by Google

LETTRE IX.

INSTANCES A UNE PERSONNE IRRESOLUE SUR SA CONVERSION A DIEU.

QUoique je n'aye point reçu de vos nouvelles, je ne puis ni vous oublier, ni perdre la liberté que vous m'avez donnée. Souffrez donc, je vous en conjure, que je vous repréſente, combien vous ſeriez coupable devant Dieu, ſi vous réſiſtiez à la vérité connue, & au ſentiment très-vif que Dieu vous en a donné. Ce ſeroit réſiſter au St. Eſprit même. Le voyage que vous avez pris la peine de faire, ſe tourneroit en condamnation contre vous. Vous ne pouvez douter, ni de l'indignité du monde, ni de ſon impuiſſance de vous rendre heureux, ni de l'illuſion de tout ce qu'il promet de flateur. Vous connoiſſez les droits du Créateur ſur ſa créature, & combien l'ingratitude à l'égard de Dieu eſt encore plus inexcuſable, que celle où l'on tombe à l'égard des amis, qui ne ſont que des hommes. Vous ſentez la vérité de ce Dieu, par la ſageſſe qui reluit dans tous ſes ouvrages, & par les vertus qu'il inſpire aux hommes remplis de ſon amour. Qu'avez-vous à oppoſer à des choſes ſi touchantes, ſi ce n'eſt un goût de liberté & d'indocilité naturelle, qui forme votre irréſolution? On craint de porter le joug; & c'eſt là le vrai levain d'une certaine incrédulité qu'on s'objecte à ſoi-même. On veut ſe perſuader qu'on ne croit pas encore aſſez, & que dans cet état de doute, on ne pourroit faire aucun pas vers la religion, ſans le faire témérairement & avec danger de reculer bientôt. Mais ce n'eſt pas un vrai doute ſur la vérité du Chriſtianiſme, qui cauſe cette irréſolution: c'eſt au contraire l'irréſolution, qui ſe ſert du prétexte de ce doute, pour différer toujours d'exécuter ce que la nature craint. On ſe fait accroire à ſoi-même qu'on doute, pour

Digitized by Google

ſe diſpenſer de s'exécuter ſoi-même, & de ſacrifier une malheureuſe liberté, dont l'amour propre eſt jaloux.

De bonne foi, qu'avez-vous de ſolide & de précis à oppoſer aux vérités de la Religion? Rien, qu'une crainte d'être gêné, & de mener une vie triſte & pénible: rien, qu'une crainte d'être mené plus loin que vous ne voudriez, vers la perfection. Ce n'eſt qu'à force d'eſtimer la Religion, de ſentir ſa juſte autorité, & de voir tous les ſacrifices qu'elle inſpire, que vous la craignez & que vous n'oſez vous livrer à elle.

Mais permettez-moi de vous dire, que vous ne la connoiſſez pas encore auſſi douce, & auſſi aimable qu'elle eſt. Vous voyez ce qu'elle ôte; mais vous ne voyez pas ce qu'elle donne. Vous vous exagérez ſes ſacrifices, ſans enviſager ſes conſolations. Non; elle ne laiſſe aucun vuide dans le cœur. Elle ne vous fera faire que les choſes que vous voudrez faire, & que vous voudrez préférer à toutes les autres, qui vous ont ſi long-tems ſéduit. Si le monde ne vous demandoit jamais, que ce que votre cœur aimeroit & accepteroit par amour, ne ſeroit-il pas meilleur maître qu'il ne l'eſt? Dieu vous ménagera, vous attendra, vous préparera, vous fera vouloir, avant que de vous demander. S'il gêne vos inclinations corrompues, il vous donnera un goût de vérité & de vertu par ſon amour, qui ſera ſupérieur à tous vos autres goûts déréglés. Qu'attendez-vous? Qu'il faſſe des miracles pour vous convaincre? Nul miracle ne vous ôteroit cette irréſolution d'un amour propre, qui craint d'être ſacrifié. Que voulez-vous? Des raiſonnemens ſans fin, pendant que vous ſentez dans le fond de votre conſcience, ce que Dieu a droit de vous demander? Les raiſonnemens ne guériront jamais la playe de votre cœur. Vous raiſonnez, non pour conclure & exécuter; mais pour douter, vous excuſer, & demeurer en poſſeſſion de vous-même.

Vous mériteriez que Dieu vous laiſſât à vous-même, pour punition d'une ſi longue réſiſtance. Mais il vous aime plus que vous ne ſavez vous aimer. Il vous pourſuit par miſéricor-

de,

Digitized by Google

de, & trouble votre cœur pour le ſubjuguer. Rendez-vous à lui, & finiſſez vos dangereuſes incertitudes. Cette ſuſpenſion apparente entre les deux partis, eſt un parti véritable: cette apparence de délibération qui ne finit point, eſt une réſolution ſecréte & déguiſée d'un cœur que l'amour propre tient dans l'illuſion, & qui voudroit toujours fuir la régle. Vous n'avez que trop raiſonné. Si vous avez encore des difficultés ſolides & importantes, expliquez-les nettement par écrit, & on les approfondira ſimplement avec vous. Si, au contraire, vous n'avez qu'un doute confus, qui vient d'une crainte d'être trop preſſé par la régle de la foi, que tardez-vous à vous ſoumettre? Faites taire votre eſprit. Faut-il s'étonner que l'infini ſurpaſſe nos raiſonnemens, qui ſont ſi foibles & ſi courts? Voulez-vous meſurer Dieu & ſes myſtéres par vos vues? Seroit-il infini, ſi vous pouviez le meſurer & ſonder toutes ſes profondeurs?

Faites-vous juſtice à vous-même, & vous la ferez bientôt à Dieu. Humiliez-vous, défiez-vous de vous-même, apetiſſez-vous à vos propres yeux, rabaiſſez-vous, ſentez les ténébres de votre eſprit & la fragilité de votre cœur. Au lieu de juger Dieu, laiſſez-vous juger par lui, & avouez que vous avez beſoin qu'il vous redreſſe. Rien n'eſt grand, que cette petiteſſe intérieure de l'ame qui ſe fait juſtice. Rien n'eſt raiſonnable, que ce juſte deſaveu de notre raiſon égarée. Rien n'eſt digne de Dieu, que cette docilité de l'homme qui ſent l'impuiſſance de ſon eſprit, & qui eſt deſabuſé de ſes fauſſes lumiéres. O qu'une ame humble eſt éclairée! O qu'elle voit de vérités, quand elle eſt bien convaincue de ſes ténébres, & qu'elle ne laiſſe plus aucune reſſource à ſa préſomption! Pardon, Monſieur, d'une lettre ſi indiſcréte: je ne puis modérer le zèle que votre confiance m'a inſpiré.

Digitized by Google

LETTRE X.

PERIL D'UNE PERSONNE EN CHARGE DANS LE MONDE.

Il faut attendre Dieu, ſans rien précipiter.

JE plains fort M... Je comprens que ſon état eſt très-violent. Il commence à ſe tourner vers Dieu; ſa vertu eſt encore bien foible. Il eſt obligé à combattre contre tous ſes goûts, contre toutes ſes inclinations, contre toutes ſes habitudes, & même contre des paſſions violentes. Son naturel eſt facile & vif pour le plaiſir. Il eſt accoutumé à une diſſipation continuelle. Il n'a pas moins à combattre au-dehors qu'au-dedans. Tout ce qui l'environne, n'eſt que tentation & que mauvais exemple. Tout ce qu'il voit, le porte au mal. Tout ce qu'il entend, le lui inſpire. Il eſt éloigné de tous les bons exemples & de tous les conſeils. Voilà des commencemens expoſés à une étrange épreuve. Mais je vous avoue que je ne ſaurois croire, qu'il ſoit de l'ordre de Dieu qu'il quitte tout à coup ſon emploi, ſans garder ni meſures ni bienſéances. S'il eſt fidéle à lire, à prier, à fréquenter les Sacremens, à veiller ſur ſa propre conduite, à ſe défier de lui-même, à éviter la diſſipation, autant que ſes devoirs le lui permettront, j'eſpére que Dieu aura ſoin de lui, & qu'il ne permettra point qu'il ſoit tenté au-deſſus de ſes forces. Les choſes que Dieu fait faire pour l'amour de lui, ſont d'ordinaire préparées par une providence douce & inſenſible. Elle améne ſi naturellement les choſes, qu'elles paroiſſent venir comme d'elles-mêmes. Il ne faut rien de forcé ni d'irrégulier. Il vaut mieux attendre un peu, pour ouvrir la porte avec la clef, que de rompre la ſerrure par impatience. Si cette retraite vient de Dieu, ſa main ouvrira le chemin pour le retour. En attendant, Dieu gardera ce qui ſe donne à lui. Il le tiendra à l'ombre de ſes aîles.

Un

Digitized by Google

Un homme de condition distinguée, qui a une charge, avec de l'esprit, du talent, & de l'usage du monde, ne doit plus être embarrassé à un certain âge, pour soutenir un genre de vie réglé & sérieux, comme le seroit un jeune homme, que chacun se croit en droit de tourmenter. Ce n'est pourtant pas ce qui doit être sa principale ressource. Il faut qu'il ne compte que sur Dieu, & qu'il ne craigne rien tant que sa propre fragilité. Je voudrois donc qu'il prît de grandes précautions contre les tentations de son état; mais, qu'il ne l'abandonnât point d'une façon précipitée. Il doit craindre de se tromper: peut-être que son cœur tend moins à s'éloigner des périls du salut, qu'à se raprocher d'une vie plus douce & plus agréable. Il fuit peut-être beaucoup moins le péché, que les dégoûts, les embarras, les fatigues, & les contraintes de la situation où il se trouve. Il est naturel d'être dans cette disposition, & il est très-ordinaire à l'amour propre, de nous persuader que nous agissons par un motif de conscience, quand c'est lui qui a la plus grande part à notre détermination. Pour moi, je crois que Dieu ne demande point une démarche si irréguliére, & que la bienséance la défend. Il vaut mieux, ce me semble, attendre jusqu'à l'hiver. En attendant, Dieu, s'il lui est fidéle, le portera dans ses mains, de peur qu'il ne heurte contre quelque pierre.

O que Dieu est compatissant & consolant, pour ceux qui ont le cœur serré, & qui recourent à lui avec confiance! Les hommes sont secs, critiques, rigoureux, & ne sont jamais condescendans qu'à demi: mais Dieu suporte tout, il a pitié de tous, il est inépuisable en bonté, en patience, en ménagemens. Je le prie de tout mon cœur de tenir lieu de tout à notre ami.

Digitized by Google

LETTRE XI.

Du discernement certain des mouvemens de la grace, d'avec ceux de la nature, qui se déguise & contrefait la grace.

J'Ai fait attention, mon bon Duc, à votre difficulté, pour discerner les mouvemens de la grace, d'avec ceux de la nature déguisée. Nous ne saurions avoir de régle préciſe & certaine là-dessus au-dedans de nous-mêmes. Nous avons seulement la régle extérieure de nos actions, qui est la conformité aux préceptes, aux conseils, aux bienséances Chrétiennes. Si nous avions de plus au-dedans une régle, pour discerner avec certitude le principe surnaturel, d'avec celui de la nature, nous aurions une certitude de notre sainteté, & une infaillibilité pour nous conduire nous-mêmes par inspiration. C'est ce qui est préciſément contraire à l'obscurité de la vie de foi, à l'incertitude du pélerinage, & à la dépendance, où nous devons être ici à l'égard de nos supérieurs. Nous ne devons donc point chercher, ce que l'état présent ne nous permet pas de trouver; je veux dire, cette régle certaine, pour discerner les mouvemens de la grace, d'avec ceux de la nature, qui peuvent imiter la grace même. D'un autre côté, il semble que rien n'est si capital dans la pratique, contre l'illusion, que de faire ce discernement, & d'avoir une régle sure pour le faire. Il faut, dira-t-on, suivre l'attrait de la grace. Y manquer, c'est résister à Dieu, c'est contrister le St. Esprit, c'est s'éloigner de la perfection à laquelle on est appellé. Mais, comment suivra-t-on l'attrait de la grace, si on n'a pas une régle sure, pour la distinguer des mouvemens spécieux de la nature déguisée? Le défaut de certitude à cet égard met dans un danger

Digitized by Google

ger continuel, de faire tout le contraire de ce qu'on veut, & d'agir à tout moment par nature, croyant agir par grace. Voilà l'inconvénient: cherchons le reméde.

Ce doute ne peut jamais s'étendre, comme je l'ai déja remarqué, ſur les choſes défendues par les préceptes, par les conſeils, & par les bienſéances Chrétiennes. Non ſeulement, la grace ne nous porte jamais à violer les préceptes; mais, elle ne nous invite jamais à agir contre les conſeils évangéliques. Voilà déja la pureté & la perfection des mœurs, qui ſont entiérement hors de doute dans tous les cas. Il ne s'agit plus que du choix entre deux pratiques de perfection, pour diſcerner quelle eſt la plus convenable à notre attrait de grace.

Il eſt vrai que pour ce choix, nous n'avons point de certitude & d'évidence intérieure. Nous avons ſeulement au-dehors les régles de prudence Chrétienne, pour juger par les circonſtances, laquelle de deux choſes à choiſir eſt la plus convenable. Mais, nous n'avons point au-dedans une régle certaine, pour diſcerner, ſi la pente que nous éprouvons pour une pratique de perfection plutôt que pour une autre, eſt de la grace ou de la nature. Auſſi, ne convient-il point à notre état préſent, d'avoir cette régle certaine & évidente. Dieu veut nous tenir dans l'obſcurité & dans l'incertitude ſur notre juſtice; & nous n'y ſerions pas, ſi nous diſcernions clairement notre grace avec ſes opérations. Il faut donc néceſſairement, que cette grace ſoit accommodée aux ténébres de notre état, & qu'elle opére avec une continuelle obſcurité.

Faut-il s'étonner que nous ne puiſſions pas ſavoir, ſi nous agiſſons pour notre perfection, par une pure impreſſion de grace, puiſque nous ne ſavons jamais, ſi nous ſuivons la grace, ou ſi nous ſommes dominés par le péché? Le péril des illuſions véniellles ſur les pratiques de perfection, n'eſt pas étonnant dans un état, où l'on doit être accoutumé à l'incertitude même ſur les plus dangereuſes illuſions de l'amour propre, qui fait prendre la mort intérieure pour une vie véritable. Que faire dans cette profonde nuit? Ce qui dépend de nous, & nous en

Digitized by Google

en contenter. Cette conduite de fidélité & de paix tout enſemble, dans une ſi pénible incertitude, eſt le plus grand martyre des ames, qui ſont vives & ſenſibles pour les choſes de Dieu. Il eſt vrai qu'il y a, malgré l'obſcurité du pélerinage, certaines apparences ſans certitude, qui ſervent à nourrir dans le cœur une humble confiance, qu'on eſt en état de grace. Il y a auſſi certaines lueurs de grace dans les ténébres de la plus obſcure foi, qui font entrevoir de tems en tems qu'on va à la perfection ſuivant l'attrait de l'amour. Mais, quand Dieu veut mêler la lumiére & les ténébres, pour donner à une ame de quoi éviter l'égarement, ſans trouver néanmoins la pleine ſécurité, il tempére tellement ces deux choſes, qu'on ne ſauroit les démêler, ni y trouver aucun appui certain, ni fixe.

Ce qui marque le plus qu'on agit par grace, c'eſt, 1. Quand l'action extérieure eſt pure & conforme à la perfection des conſeils : 2. Quand on la fait ſimplement, tranquillement, ſans empreſſement pour la faire, content de ne la faire pas, s'il falloit s'en abſtenir : 3. Qu'après l'avoir faite, on ne cherche point par des réfléxions inquiétes à ſe juſtifier ſon action, mais qu'on eſt prêt à la laiſſer condamner, & à la condamner ſoi-même, ſi une lumiére ſupérieure y faiſoit découvrir quelque défaut; qu'enfin on ne s'approprie point ſon action, & qu'on la laiſſe au jugement de Dieu : 4. Quand cette action laiſſe l'ame dans ſa ſimplicité, dans ſa paix, dans ſa droiture, dans ſa petiteſſe, dans ſa deſappropriation.

Toutes ces choſes, il eſt vrai, ſont délicates dans l'opération intérieure, & tout ce qu'on en peut exprimer, ne ſauroit donner des démonſtrations. Mais, quoique la pratique en ſoit toujours mêlée des ténébres de l'état de foi, il eſt néanmoins vrai que Dieu, ſans marquer des régles fixes qui ſervent d'appui ſenſible, ſait accoutumer une ame à entendre ſa voix, à la reconnoître & à la ſuivre, quoiqu'elle ne puiſſe rendre compte par principes philoſophiques, des régles préciſes de ce diſcernement. Il lui donne des certitudes momentanées, quand elle

Digitized by Google

elle en a besoin, & les retire aussi-tôt après, sans en laisser aucun vestige. Le plus grand danger, est celui de l'interrompre par l'inquiétude avec laquelle nous voudrions toujours forcer notre état, & voir clairement au milieu même des ténébres, où il faut marcher sans cesse comme à tâtons.

Il y a seulement une chose qui me paroît bonne à observer; c'est que nous pouvons souvent plus facilement reconnoître ce qui est de la nature, que ce qui est de la grace. Laissons tomber paisiblement tous les mouvemens naturels, autant ceux de paresse que ceux d'empressement, autant ceux qui viennent des goûts rafinés de l'esprit, que ceux qui viennent de la chair grossiére; & dans cette paix faisons, sans sortir jamais des bornes des préceptes & des conseils, ce que notre fonds le plus simple nous demandera devant Dieu pour mourir à nous-mêmes, & pour plaire au Bien-aimé. Voilà ce que l'obscurité de la foi nous donne de plus apparent pour nous conduire par grace. * *Si spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis.*

Mais il faut bien se garder de tomber dans le scrupule, dans la gêne intérieure, dans un trouble très-dangereux, en voulant arranger toutes ces choses, pour s'assurer qu'on les fait par grace. Car ce seroit éteindre la grace, à force de vouloir s'assurer qu'on la suit: ce seroit rentrer, sous prétexte de sureté, dans toutes les recherches d'amour propre, qu'on prétend éviter: ce seroit perdre l'attrait réel de la grace, pour y chercher des certitudes, qu'on sait bien que Dieu n'a pas voulu y mettre: ce seroit passer sa vie à raisonner sur les opérations de la grace, sans oser jamais s'y abandonner pour la laisser opérer en nous: ce seroit suivre la nature, pour vouloir découvrir la grace & pour forcer l'état de foi. Pour vous dire quelque chose de propre & de personnel, mon bon Duc, il faut vous faire souvenir, qu'en vous la pente de la nature & le piége d'illusion n'est point dans les desordres grossiers; mais dans l'intempérance de la sagesse, & dans l'excès du raisonnement.

Craignez

* Rom. VIII. vs. 13.

Digitized by Google

Craignez de vouloir trop approfondir. Raiſonnez peu, & faites beaucoup; au lieu que vous ſeriez tenté de raiſonner beaucoup, & qu'en raiſonnant beaucoup, vous feriez peu. La ſageſſe même doit être ſobre & tempérée. Cette ſobriété & la ſimplicité d'eſprit ſont la même choſe. Le raiſonnement ne produit que l'irréſolution, qui arrête l'œuvre de Dieu. Marchez à la lumière pendant qu'elle luit, au lieu d'en examiner la ſource & les cauſes. La pratique du vrai amour diſſipe tous les doutes, & dégoûte de tous les raiſonnemens ſpéculatifs.

LETTRE XII.

Lettre de Conſolation.

C'Eſt, Madame, une triſte conſolation, que de vous dire qu'on reſſent votre douleur. C'eſt pourtant tout ce que peut l'impuiſſance humaine : & pour faire quelque choſe de plus, il faut qu'elle ait recours à Dieu. C'eſt donc à lui, Madame, que je m'adreſſe, à ce conſolateur des affligés, à ce protecteur des infirmes. Je le prie, non de vous ôter votre douleur, mais qu'il faſſe qu'elle vous profite, qu'il vous donne des forces pour la ſoutenir, qu'il ne permette pas qu'elle vous accable. Le ſouverain reméde aux maux extrêmes de notre nature, ce ſont les grandes & vives douleurs; c'eſt parmi les douleurs que s'accomplit le grand myſtére du Chriſtianiſme, c'eſt-à-dire, le crucifiement intérieur de l'homme. C'eſt-là que ſe développe toute la vertu de la grace, & que ſe fait ſon opération la plus intime, qui eſt celle qui nous apprend à nous arracher à nous-mêmes: ſans cela, l'amour de Dieu n'eſt point en nous. Il faut ſortir de nous-mêmes, pour être capables de nous donner à Dieu. Afin que nous ſoyons contraints de ſortir

Digitized by Google

tir de nous-mêmes, il faut qu'une playe profonde de notre cœur faſſe que tout le créé ſe tourne pour nous en amertume. Ainſi, notre cœur bleſſé dans la partie la plus intime, troublé dans ſes attaches les plus douces, les plus honnêtes, les plus innocentes, ſent bien qu'il ne peut plus ſe tenir en ſoi-même, & s'échape de ſoi-même pour aller à Dieu.

Voilà, Madame, le grand reméde aux grands maux, dont le péché nous accable. Le reméde eſt violent, mais auſſi le mal eſt profond. C'eſt-là le véritable ſoutien des Chrétiens dans les afflictions. Dieu frape ſur deux perſonnes ſaintement unies: il leur fait un grand bien à toutes deux: il en met l'une dans la gloire, & de ſa perte il fait un reméde à celle qui reſte au monde. C'eſt, Madame, ce que Dieu a fait pour vous. Puiſſe-t-il par ſon St. Eſprit réveiller toute votre foi, pour vous pénétrer de ces vérités! Je l'en prierai ſans ceſſe, Madame, & comme j'ai beaucoup de confiance aux priéres des gens de bien affligés, je vous conjure de prier pour moi au milieu de vos douleurs. Votre charité ſaura bien vous dire dequoi j'ai beſoin, & vous le faire demander avec inſtance.

LETTRE XIII.

Conſolation ſur la Mort d'un ami, homme de piété.

Dieu a pris ce qui étoit à lui: n'a-t-il pas bien fait? Il étoit bien tems que F.... ſe reposât de toutes ſes peines; il en a eu de grandes, & ne s'y eſt point regardé: il n'étoit pas queſtion de lui, mais de la volonté de celui qui le menoit. Les croix ne ſont bonnes, qu'autant qu'on ſe livre ſans réſerve, & qu'on s'y oublie. Oubliez-vous donc, M. autrement, toute ſouffrance eſt inutile. Dieu ne nous fait point ſouffrir pour ſouffrir, mais pour mourir à force de nous oublier nous-mêmes,

mes, dans l'état où cet oubli eſt le plus difficile, qui eſt celui de la douleur.

Je prends part à la peine du bon Abbé ſur F.... Je ſai combien ils étoient unis, & j'en ai été ravi. Une telle mort n'a rien que de doux. Il eſt plus près de nous, qu'il n'y étoit : il n'y a plus de rideau qui le cache: le voile même de la foi eſt levé, pour ceux qui ont l'amour pur & deſintéreſſé.

LETTRE XIV.

Il ne veut pas qu'on s'ouvre à lui, pour y chercher ſecrétement quelque appui.

VOus me faites un vrai plaiſir, M. en me témoignant l'ouverture de cœur que vous auriez pour moi: je vous parlerai dans l'occaſion avec la même franchiſe. Mais il ne faut point parler par une ſecréte recherche de quelque aſſurance : car il ne vous convient point d'en chercher. Dieu eſt jaloux de tout ce qui ſe tourne en appui, & encore plus, de tout ce qui eſt une recherche indirecte de ce que nous ne voudrions pas rechercher directement. Comptez que je ſai le fonds qu'il faut faire, ſur ceux que Dieu a fait paſſer par beaucoup d'épreuves : je ne puis être de même avec les autres, quoiqu'ils ſoient fidéles ſelon leur degré. Mais il ne faut tenir à rien, pas même à ſes dépouillemens, dont on peut ſe revêtir inſenſiblement. Oubliez-vous vous-même, & toutes vos peines ſe diſſiperont. On croit que l'amour de Dieu eſt un martyre : non, toutes les peines ne viennent que de l'amour propre. C'eſt l'amour propre qui doute, qui héſite, qui réſiſte, qui ſouffre, qui compte ſes ſouffrances, qui varie dans les occaſions, & qui empêche la paix profonde des ames délivrées d'elles-mêmes.

Digitized by Google

mes. En voilà trop : mais je ſuis ſûr que vous voulez que je parle ſelon mon cœur & ſans meſure.

LETTRE XV.

Sur la mort édifiante d'une Dame ; Et de ce qu'il y a à purifier en cette vie, ou en l'autre.

VOus avez perdu, Madame, une bonne amie, & je ſuis perſuadé que vous n'êtes pas inſenſible à cette perte. Pour moi, je la reſſens de tout mon cœur par raport à vous. De plus, je ſuis fort touché, & le ſerai toute ma vie, de tout ce que j'ai vu en cette Dame. Je vous dois toute l'édification qui m'en reſte. Elle eſt bien heureuſe d'être hors de cette vie, & de l'avoir finie dans la douleur. J'ai pourtant peine à croire, qu'il ne reſte plus rien à expier dans ces perſonnes qui ont aimé Dieu avec tant de goût, & qui ont eu tant de plaiſir à faire pénitence. Le Purgatoire de cette vie me paroît moins dans ces auſtérités ferventes, que dans les épreuves intérieures. Il me ſemble qu'il faut avoir fait de grands ſacrifices, pour avoir purifié tous les reſtes de l'amour propre, & pour avoir rempli parfaitement tout le précepte de l'Évangile, de ſe renoncer ſoi-même par le pur amour. Je prie Dieu, Madame, que ce feu conſume tout ce qu'il a de paille & de bois dans notre ouvrage, & qu'il n'y laiſſe que l'or de la charité deſintéreſſée.

Digitized by Google

LETTRE XVI.

A UNE PERSONNE DE PROFESSION MILITAIRE.

VOus voilà à la veille de la guerre, & dans les lieux où elle commencera apparemment. Je prie le Dieu de paix de réunir tous les Chrétiens, & de rendre nos jours tranquilles. Je lui demande auſſi votre conſervation ; j'entens, non ſeulement celle du corps, mais encore celle de l'ame ; & je ſuis ſûr que vous joignez de bon cœur pour cela vos priéres aux miennes.

La contagion des mauvais exemples n'eſt pas moins dangereuſe pour le ſalut, que les accidens de la guerre pour la vie corporelle. Tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, attaque l'ame, & lui donne des coups mortels, ſi Dieu ne la rend intérieurement invulnérable. C'eſt par la priére, que vous attirez ſur vous cette protection. La priére elle-même a beſoin d'être ſoutenue par la lecture de l'Evangile : car nos méditations, pour être ſolides, ne doivent point être fondées ſur nos propres penſées, mais ſur celles de Dieu.

Si vous avez le loiſir de lire les livres de Joſué, des Juges, des Rois, de Judith & des Machabées, vous prendrez plaiſir à y voir le Dieu des armées qui triomphe de l'orgueil de ſes ennemis, & qui méne, comme par la main, ceux qui eſpérent en lui. Ces livres vous inſpireront un courage fondé ſur la foi, & vous apprendront à ſanctifier la guerre. Vous y trouverez des exemples aimables de guerriers fidéles, humbles, modeſtes, & qui ſe préparoient à combattre en priant. Il faut auſſi, Monſieur, que vous regardiez Dieu comme le chef de votre armée, comme la force de votre camp, comme votre bouclier. Vous nous avez couvert, lui dit le Roi-Prophéte, du bouclier de votre amour. Soyez un homme fort, & combat-

Digitized by Google

battez les combats du Seigneur. Si vous êtes fidéle à vaincre le monde & vos paſſions, qui ſont vos plus redoutables ennemis, Dieu vous mettra au-deſſus de tous les autres. Vous pourrez lui dire comme David, ce héros ſi pieux: * *Quand même je paſſerois au travers des ombres de la mort, je ne craindrois rien, puiſque vous êtes avec moi.* Je ſouhaite de tout mon cœur, Monſieur, que Dieu vous rempliſſe de plus en plus de cet eſprit de foi & de confiance.

LETTRE XVII.

Apprendre à bien ſouffrir dans l'occaſion & juſqu'à la mort.

JE prends, M. une très-grande part à toutes vos peines domeſtiques: & je comprens qu'elles doivent être fort grandes: mais vous ſavez que la croix eſt faite pour nous, & nous pour elle. C'eſt notre place que d'y demeurer paiſiblement attaché avec JESUS-CHRIST juſqu'au dernier ſoupir de la vie. Il ſeroit glorieux d'y avoir été patiemment, ſi on pouvoit en deſcendre: mais y être cloué & y expirer, c'eſt ce qui eſt terrible. C'eſt ſeulement dans ce dernier moment qu'on peut dire, *tout eſt conſommé.*

Je prie N.... de faire le moins de réfléxions qu'elle pourra, ſur tout ce qui ne va qu'à troubler ſa paix & ſon avancement, en la jettant dans une occupation inquiéte d'elle-même, qui eſt une tentation véritable. Pour vous, M. prenez courage: † *Suſtine ſuſtentationes Dei.* Toute notre piété n'eſt qu'imagination, ſi nous ne ſommes pas contens, lorſque Dieu nous frape, & ſi nous cherchons par ragoût, des eſpérances dans

* Pſ. XXII. vſ. 4. † Eccl. II. vſ. 3.

Digitized by Google

dans les tems à venir de cette vie, pour nous consoler. Le détachement de ce monde ne sauroit être trop absolu, & trop de pratique.

LETTRE XVIII.

Se laisser exercer par les vicissitudes.

LAissez votre cœur aller comme Dieu le méne, tantôt haut, tantôt bas : cette vicissitude est une rude épreuve. Si on étoit toujours dans la peine, on s'y endurciroit, ou bien on n'y dureroit guéres : mais les intervalles de calme & de respiration renouvellent les forces, & préparent une plus douloureuse surprise dans le retour des amertumes. Pour moi, quand je souffre, je ne vois plus que souffrance sans bornes : & quand le tems de consolation revient, la nature craint de sentir cette douceur, de peur que ce ne soit une espéce de trahison, qui se tourne en surprise plus cuisante, quand la croix recommencera. Mais il me semble que la vraie fidélité est, de prendre également le bien & le mal comme ils viennent, voulant bien essuyer toute cette secousse. Il faut donc se laisser soulager, quand Dieu nous soulage ; se laisser surprendre, quand il nous surprend ; & se laisser désoler, quand il nous désole.

En vous disant tout ceci, j'ai horreur de tout ce que l'expérience de ces choses porte avec soi, je frémis à la seule ombre de la croix : mais la croix extérieure sans l'intérieure, qui est la désolation, l'horreur & l'agonie, ne seroit rien. Voilà N. ce que je vous dis sans dessein, parceque c'est ce qui m'occupe dans ce moment. J'ai aujourd'hui le cœur en paix séche & amére ; le demain m'est inconnu : Dieu le fera à son bon plaisir, & ce sera toujours le pain quotidien. Il est quelque-

Digitized by Google

quefois bien dur & bien pesant à l'estomac. Ecoutez Dieu, & point vous-même : là est la vraie liberté, paix & joye du Saint-Esprit. Tout à vous.

LETTRE XIX.

Avantages de se laisser rapetisser.

JE prie souvent Dieu qu'il vous tienne dans sa main. Le point essentiel est la petitesse. Il n'y a rien qu'elle ne racommode : parceque la petitesse rend docile, & que la docilité redresse tout. Vous seriez plus coupable qu'un autre, si vous résistiez à Dieu en ce point. D'un côté, vous avez reçu plus de lumiéres & de graces qu'un autre, pour vous laisser rapetisser : d'un autre côté, personne n'a plus éprouvé que vous, ce qui doit rabaisser le cœur, & ôter toute confiance en soi-même. C'est le grand fruit de l'expérience de nos infirmités, que de nous rendre petits & souples. J'espére que Notre Seigneur vous gardera ; & je le lui demande avec instance.

LETTRE XX.

SUR LA MORT D'UN AMI COMMUN.

Etre contens que Dieu fasse de nous tout ce qu'il lui plaît.

DIeu a fait sa volonté : il a pris ce qui étoit à lui, & il vous a ôté ce qui n'étoit pas à vous. Vous êtes vous-même tout entier à lui. Je sai combien vous voulez y être : il n'y a qu'à lui sacrifier tout dans les occasions. Il a pris soin de tout

Digitized by Google

lors même qu'il a retiré notre cher A... La ſurpriſe eſt un coup de providence, pour lui épargner des tentations. Quand Dieu a mené ſon œuvre au point qu'il a marqué, il fixe la bonne volonté qu'il a inſpirée, & il délivre ſes enfans de leurs irréſolutions. Il voile le dernier ſacrifice pour leur en dérober l'horreur. Laiſſons-le faire. Allons tout droit à lui. Ne vous écoutez point vous-même. Défiez-vous de votre tempérament un peu mélancolique, & plus encore de votre eſprit trop réfléchiſſant.

Je ſuis dans une paix très-amére, & je vous ſouhaite cette paix, ſans vous en ſouhaiter l'amertume. Il me ſeroit impoſſible de vous dire plus en détail de mes nouvelles : je ne comprens point mon état : tout ce que j'en veux dire me ſemble faux, & le devient dans le moment. Souvent la mort me conſoleroit : ſouvent je ſuis gai, & tout m'amuſe. De vous dire pourquoi l'un & pourquoi l'autre, c'eſt ce que je ne puis : car je n'en ai point de vraies raiſons. A tout prendre, je trouve que je ſuis dans ma place, & je ne ſonge point qu'il y ait au monde d'autres lieux, que ceux où mes devoirs m'attachent. Si je pouvois vous voir, j'en ſerois bien aiſe : mais ne le pouvant, il me ſuffit de me trouver tout auprès de vous en eſprit, malgré la diſtance des lieux. Demeurons unis de cette façon, pendant que la providence nous tient ſi ſéparés.

LETTRE XXI.

Quelle doit être la Souffrance, pour y conſerver la Paix.

POur N... je prie Notre Seigneur de lui donner une ſimplicité qui ſoit la ſource de la paix pour elle. Quand nous ſerons fidéles à laiſſer tomber d'abord toute réfléxion ſuperflue & inquiéte,

Digitized by Google

quiéte, qui vient d'un amour de nous-mêmes très-différent de la charité, nous ſerons au large au milieu de la voye étroite: & ſans manquer ni à Dieu ni aux hommes, nous ſerons dans la pure liberté, & dans la paix innocente des enfans de Dieu.

Je prends pour moi, M. ce que je donne aux autres, & je vois bien que je dois chercher la paix, où je leur propoſe de la chercher. J'ai le cœur en ſouffrance. C'eſt la vie naturelle qui nous fait ſouffrir: ce qui eſt mort ne ſent plus. Si nous étions morts, & ſi *notre vie étoit cachée avec* JESUS-CHRIST *en Dieu*, comme parle * l'Apôtre, nous n'aurions plus les peines de l'eſprit que nous reſſentons. Nous pouvons bien ſouffrir des douleurs du corps, comme la fiévre, la goute, &c. nous pourrions bien auſſi ſouffrir des douleurs ſpirituelles, c'eſt à dire, des douleurs imprimées dans l'ame, ſans qu'elle y eût aucune part. Mais pour les peines d'inquiétude, où l'ame ajoûte à la croix impoſée par la main de Dieu, une agitation de réſiſtance, & pour ainſi dire, une non-volonté de ſouffrir, nous n'avons ces ſortes de douleurs, qu'autant que nous vivons encore à nous-mêmes.

Une croix purement donnée de Dieu, & pleinement voulue, ſans retour inquiet par celui qui la porte, eſt tout enſemble douloureuſe & paiſible. Au contraire, une croix qui n'eſt pas pleinement & ſimplement voulue, & que la vie propre repouſſe encore un peu, eſt une double croix: elle eſt encore plus croix par la réſiſtance vaine que l'ame y apporte, que par l'impreſſion de douleur qu'elle fait néceſſairement. La douleur & la paix ſont dans un merveilleux mêlange en Purgatoire. On n'y ſouffre rien que de la main de Dieu: la réſiſtance de la volonté n'a aucune part à cette douleur. O heureux, qui pourroit ſouffrir dans cette paix ſimple de plein acquieſcement, ou de non-réſiſtance parfaite! Rien n'abrége & n'adoucit tant les peines, que de les recevoir ainſi.

Mais

* Coloſſ. III. v. 3.

Digitized by Google

Mais d'ordinaire, on marchande avec Dieu: on veut toujours poſer des bornes, & voir le bout de ſa peine. Le même fonds de vie opiniâtre & cachée, qui rend la croix néceſſaire, fait qu'on la repouſſe à demi par de petits coups ſecrets, & qu'on en retarde l'opération. Ainſi, c'eſt toujours à recommencer: on ſouffre, & on n'achéve point l'ouvrage pour lequel on ſouffre. Je prie Notre Seigneur que nous ne tombions, ni les uns ni les autres, dans cet état de langueur, où la croix ne ſe tourne point à profit. St. Paul dit * que *Dieu aime celui qui donne gaiement l'aumône:* combien plus doit-il aimer celui qui donne gaiement toute ſa volonté pour s'abandonner à ſes opérations crucifiantes!

LETTRE XXII.

Les cœurs réunis en Dieu, ſont enſemble, bien que ſéparés de lieux.

JE ſuis toujours uni à vous & à votre chére famille du fond du cœur; n'en doutez pas. Nous ſommes bien près les uns des autres, ſans nous voir; au lieu que les gens qui ſe voyent à toute heure, ſont bien éloignés dans la même chambre. Dieu réunit tout, & anéantit toutes les plus grandes diſtances, à l'égard des cœurs réunis en lui. C'eſt dans ce centre, que ſe touchent les hommes de la Chine avec ceux du Perou. Je ne laiſſe pas de ſentir la privation de vous voir; mais il la faut porter en paix tant qu'il plaira à Dieu, & juſqu'à la mort, s'il le veut. Renfermez-vous dans vos véritables devoirs. Du reſte, ſoyez retiré & recueilli, appliqué à bien régler vos affaires, patient dans les croix domeſtiques. Pour Mada-

* 2 Cor. IX. vſ. 7.

Digitized by Google

Madame... je prie Dieu qu'elle ne regarde jamais derriére elle, & qu'elle tende toujours en avant dans la voye la plus droite. Je ſouhaite que Notre Seigneur béniſſe toute votre maiſon, & qu'elle ſoit la ſienne.

LETTRE XXIII.

Bonheur des croix.

JE ne puis m'empêcher d'admirer la vertu de la croix: nous ne valons rien que par elle. Elle me fait frémir, & me donne des convulſions, dès qu'elle ſe fait ſentir; & tout ce que j'ai dit de ſes opérations ſalutaires, s'évanouit dans l'agonie, où elle met le fond du cœur. Mais, dès qu'elle me laiſſe reſpirer, je r'ouvre les yeux, je la vois admirable, & je ſuis honteux d'en avoir été ſi accablé. L'expérience de cette inégalité eſt une profonde leçon.

En quelque état que ſoit votre malade, & quelque ſuite que Dieu donne à ſon mal, elle eſt bienheureuſe d'être ſi ſouple dans la main de Dieu. Si elle meurt, elle meurt au Seigneur: ſi elle vit, elle vit à lui. * *Ou la Croix, ou la mort.*

Rien n'eſt au deſſus de la croix que le parfait régne de Dieu: & encore la ſouffrance en amour eſt un régne commencé, dont il faut ſe contenter, pendant que Dieu différe la conſommation. Vous avez beſoin de croix auſſi bien que moi. Le fidéle diſtributeur des dons nous a bien partagés. Qu'il en ſoit béni à jamais. O qu'il eſt bon, de nous châtier pour nous corriger!

* Parole de Sainte Théréſe.

Digitized by Google

LETTRE XXIV.

SUR LE MEME SUJET.

Souffrir ici-bas, comme les ames du Purgatoire.

JE n'ai rien à vous répondre ſur ce qui vous regarde : je ne vois rien à ajoûter ſur les choſes que Dieu vous fait voir, & qu'il eſt capital de ſuivre ſans relâche. Allez toujours mourant de plus en plus. La mort eſt bien plus mort, quand autrui nous la donne. Demeurez dans la dépendance où Dieu vous met : elle ſert à vous décider, à vous tirer de votre ſageſſe, & à vous apetiſſer, vous, dont la pente étoit de mener les autres. Mais ne laiſſez pas de dire à autrui votre ſimple penſée, à meſure qu'elle vous vient au cœur, ſans réfléxion ni meſure.

Je prends part à toutes vos croix, & je me ſens attendri pour vous tous, dans cette ſociété de crucifiement. Il me ſemble que je ſuis intimement uni à tous ceux qui ſouffrent en notre Seigneur : jugez par là de la maniére dont je ſuis touché de l'état de N.... Les ſouffrances ne ſont données, que pour l'avancement : quand Dieu veut ſe hâter de faire en peu de tems un grand ouvrage, il fait beaucoup ſouffrir, & il redouble ſes coups rigoureux. O qu'ils ſont pleins d'amour, & qu'ils épargnent, lors même qu'ils ſemblent écraſer impitoyablement!

La Croix eſt une bonne relique qu'il faut garder. L'amour ſans croix ſeroit un délice, & il ſe tourneroit en illuſion : mais la croix rabaiſſe bien tous les beaux ſentimens, toutes les hautes idées, toutes les ferveurs conſolantes. O qu'on eſt petit, quand on ſouffre, quand on ſouffre long-tems & qu'on a beaucoup de peine à ſouffrir ! La ſouffrance eſt un Purgatoire de miſéricorde en ce monde. Mais qui eſt-ce qui ſouffre comme les ames, que Dieu purifie dans l'autre monde?

Digitized by Google

de ? Qui eſt-ce qui ſouffre comme elles, ſans ſe remuer ſous la main de Dieu, ſans chercher de ſoulagement, & ſans impatience dans l'attente d'être délivré, ſans effort pour abreger l'épreuve, avec un amour paiſible, & qui croît tous les jours; avec une joye pure, au milieu de tout ce qui eſt douloureux; enfin, avec une petiteſſe & une ſimplicité qui font qu'en ſouffrant, on ne ſonge pas que l'on ſacrifie quelque choſe à Dieu? Tâchons de fonder ce Purgatoire en ce monde, comme on fonde des hôpitaux.

LETTRE XXV.

Souffrir avec réſignation les opérations les plus pénibles de la main de Dieu.

JE ne ſaurois vous exprimer, ma chére ſœur, à quel point je reſſens vos peines : mais ma douleur n'eſt pas ſans conſolation. Dieu vous aime, puiſqu'il ne vous épargne pas, & qu'il apeſantit la croix de JESUS-CHRIST ſur vous. Toutes les lumiéres & tous les ſentimens de ferveur ſe tournent en illuſion, ſi on n'en vient pas à la pratique réelle & continuelle de la mort à ſoi-même. On ne ſauroit mourir ſans douleur; on ne ſauroit mourir, qu'autant que la mort attaque tout ce qu'il y a de vif en nous. La mort que Dieu opére, va chercher juſques dans les moelles & dans les jointures, pour diviſer l'ame d'avec l'eſprit. Dieu qui voit en nous ce que nous n'y voyons pas, ſait préciſément où il faut appliquer l'opération de mort : il prend ce que nous craignons le plus de lui donner. La douleur montre la vie; & c'eſt la vie, qui fait le beſoin de la mort. Dieu ne s'arrêtera point à faire des inciſions dans ce qui eſt mort : il le feroit, s'il vouloit laiſſer vivre; mais il veut tuer : il coupe dans le vif. Il ne vous attaquera point dans

dans des attachemens profanes & groſſiers, auxquels vous avez renoncé, dès que vous vous êtes donnée à lui. Que peut-il donc faire ? Il vous éprouvera par le ſacrifice de votre liberté pour les conſolations les plus ſpirituelles.

Il faut tout ſouffrir. La mort qu'il veut opérer en vous, doit être volontaire. Vous ne mourrez à vous-même, qu'autant que vous voudrez bien y mourir. Ce n'eſt pas mourir, que de réſiſter à la mort, & de la repouſſer. Il faut donc ſe délaiſſer volontairement au bon plaiſir de Dieu, pour être privée de tous les ſecours, même ſpirituels, qu'il vous ôte. Que craignez-vous, perſonne de peu de foi? Craignez-vous qu'il ne puiſſe pas ſupléer par lui-même, ce qu'il vous ſouſtrait du côté des hommes? Eh ! Pourquoi vous le ſouſtrait-il, ſi-non pour le ſupléer, & pour purifier votre foi par cette douloureuſe épreuve ? Je vois que tous les chemins ſont fermés, & que Dieu veut faire ſon œuvre en vous, par le retranchement de toute main d'homme pour l'accomplir. Il eſt jaloux: il ne veut devoir qu'à lui ſeul, ce qu'il veut faire en vous.

Entrez dans ſes deſſeins, & laiſſez-vous y porter par ſa providence. Gardez-vous bien de chercher des reſſources dans les hommes, puiſque Dieu vous les ôte. Ils n'ont que ce qui vient de lui. Pourquoi vous troubler, quand la ſource vous ôte tout canal, & qu'elle ſe communique immédiatement à vous? D'un côté, vous n'avez aucun ſentiment qui ne ſoit pur, & entiérement ſoumis à l'Egliſe: ainſi, quand vos Supérieurs vous interrogent, vous n'avez qu'à leur dire avec ingénuité ce que vous penſez, & avec quelle docilité vous êtes prête à vous laiſſer redreſſer. D'un autre côté, vous n'avez qu'à vous taire, qu'à obéir, qu'à porter la croix. Tout eſt décidé pour vous, par la régle de votre maiſon. Laiſſez les autres faire & dire : votre ſilence ſera votre ſageſſe, & votre foibleſſe ſera votre force. A l'égard de vos Communions, évitez tout ce qui pourroit engager un Confeſſeur prévenu à faire des retranchemens : mais ſi l'on en faiſoit, il faudroit les porter en paix, & croire qu'on n'eſt jamais plus uni à JESUS-CHRIST,

Digitized by Google

CHRIST, que quand on eſt ſouvent privé de lui par pure obéiſſance, ſans attirer cette privation. Il ſait combien je ſuis touché de vos peines, & avec quel zèle je ſuis, &c.

LETTRE XXVI.

Effets contraires de l'amour propre & de l'Amour de Dieu.

COmment pouvez-vous douter, ma chére fille, du zèle avec lequel je ſuis inviolablement attaché à tout ce qui vous regarde. Je croirois manquer à Dieu, ſi je vous manquois. Je vous proteſte que je n'ai rien à me reprocher là-deſſus: mon union avec vous ne fut jamais ſi grande qu'elle l'eſt: je prie ſouvent le vrai conſolateur, de vous conſoler. On n'eſt en paix, que quand on eſt bien loin de ſoi; c'eſt l'amour propre qui trouble, c'eſt l'amour de Dieu qui calme. L'amour propre eſt un amour jaloux, délicat, ombrageux, plein d'épines, douloureux, dépité. Il veut tout ſans meſure, & ſent que tout lui échape, parcequ'il n'ignore pas ſa foibleſſe. Au contraire, l'amour de Dieu eſt ſimple, paiſible, pauvre & content de ſa pauvreté, aimant l'oubli, abandonné à tout, endurci à la fatigue des croix, & ne s'écoutant jamais dans ſes peines. Heureux qui trouve tout dans ce tréſor du dépouillement! JESUS-CHRIST, dit l'Apôtre, * nous a enrichis de ſa pauvreté; & nous nous appauvriſſons par nos propres richeſſes. N'ayez rien, & vous aurez tout. Ne craignez point de perdre les appuis & les conſolations; vous trouverez un gain infini dans la perte.

Vous êtes en ſociété de croix avec M.... il faut le ſoutenir dans

* 1 Cor. VIII. vſ. 9.

Digitized by Google

dans ſes infirmités. Dieu vous rendra ſelon le beſoin, tout ce que vous lui aurez donné. C'eſt à vous à être ſa reſſource, vous qui avez reçu une nourriture plus forte pour la piété, & qui avez été moins accoutumée à la diſſipation flateuſe du monde. Ne prenez pourtant pas trop ſur vous. Donnez-vous ſimplement & avec petiteſſe pour foible. Demandez au beſoin qu'on vous ſoulage, & qu'on vous épargne.

Je ne ſuis point ſurpris de ce que le torrent du monde entraîne un peu N.... Il eſt facile, vif, & dans l'occaſion; mais il eſt bon. Il ſent la vivacité de ſes goûts, & j'eſpére qu'il s'en défiera : ſe défier de ſoi & ſe confier à Dieu ſeul, c'eſt tout. G... a le cœur excellent; mais il ne commencera à ſe tourner ſolidement vers le bien, que quand le recueillement fera tomber peu à peu ſes ſaillies & ſes amuſemens. Il faut prier beaucoup pour lui, & lui parler peu, l'attendre & le gagner, en lui ouvrant le cœur.

LETTRE XXVII.

Exhortation à la dépendance d'une Mére, autant par grace que par nature.

VOus ſavez, Monſieur, combien ** eſt contredit & condamné dans le public: mais j'eſpére que ſi on veut écouter le détail, on ſaura qu'il a été fort à plaindre. * *Bonum mihi, quia humiliaſti me.* C'eſt le fondement des œuvres de Dieu, & le creuſet où ſe purifient ceux dont il veut ſe ſervir. J'en ai de la joye & de la douleur. Courage ſans courage, mon cher M...., ſoyez petit. St. Auguſtin dit, que *Saul* étoit grand, courageux, ſavant dans la loi, & zélateur des traditions; mais que devenant *Paul*, qui ſignifie *petit*, il devint effec-

* Pſ. CXVIII. vſ. 71.

Digitized by Google

effectivement petit, ſouple, inſenſé ſelon le monde; & que ce fut en le terraſſant, que Dieu l'inſtruiſit pour l'Apoſtolat. O la bonne inſtruction que d'être terraſſé & aveuglé ! Soyez aveugle & abbattu, ſi vous voulez être *Paul*, c'eſt à dire, *petit*.

Votre petiteſſe doit paroître principalement, dans une intime union avec Me. votre Mére, & dans une entiére dépendance d'elle; mais il faut que ce ſoit une dépendance toute intérieure, de jugement & de volonté; il faut une docilité ſans reſſource. Si vous réſervez dans votre docilité, le moindre petit recoin de propriété de penſée ou de volonté ſecréte, vous mentez au St. Eſprit, dans votre déſappropriation, comme Ananias & Saphira: * *Numquid manens tibi manebat?* Vous étiez libre de demeurer homme de bien dans un train commun, en gardant vos penſées & vos volontés : mais une déſappropriation qui cache une reſſource de propriété, eſt un menſonge au St. Eſprit, & un larcin ſur ſon propre ſacrifice.

Que votre cœur ſoit donc nu comme le corps d'un petit enfant qui téte ſa mére, & qui ne ſait pas ce que c'eſt que nudité. Dites-lui tout, pour & contre vous, ſans réfléxion; & après l'avoir dit, ne croyez & ne voulez que ce qu'elle vous fera croire & vouloir. Vous n'aurez de paix, que dans cette déſappropriation univerſelle. Il me ſemble que je ſuis toujours avec vous deux, & que Dieu eſt au milieu de nous. *Amen, Amen !*

* Act. V. vſ. 4.

Digitized by Google

LETTRE XXVIII.

A LA MERE DE LA PERSONNE PRECEDENTE.

Sur le même ſujet.

JE ſouhaite, ma chére Sœur, que Mr. votre fils ſoit petit, ſimple, & ſouple dans vos mains. Quelque tendreſſe que je reſſente pour lui, je ne puis l'aimer, qu'autant qu'il vous croira, & qu'il ſera fidéle à vous obéir. S'il vous laiſſe voir ſon intérieur ſans réſerve avec une naïveté de petit enfant, & s'il ſe laiſſe mener comme par la liſiére, toutes ſes foibleſſes ſe tourneront à profit pour lui; car on n'eſt fort, qu'autant qu'on ſe ſent foible & ſans aucune reſſource en ſoi-même. Les mendians ſentent leur miſére, la faim les chaſſe de chez eux, & les réduit à la mendicité qui leur procure des alimens. Il faut que l'expérience intime, violente, & continuelle de notre impuiſſance, nous faſſe ſortir de notre cœur, pour nous faire mendier à la porte de celui qui eſt *riche ſur tous ceux qui l'invoquent :* c'eſt là qu'il faut aller chercher conſeil, ſecours & vie empruntée : il ne faut plus vivre que d'emprunt, même pour penſer & pour vouloir. Malheur à qui vit du ſien propre! Il ne faut plus vivre que du bien d'autrui. Malheur à quiconque ſe tient renfermé chez ſoi! Il en faut ſortir comme Abraham, ſans ſavoir où l'on va, & n'y rentrer jamais ſous aucun prétexte.

Tenez donc Mr. votre fils pour le conduire pas à pas, ſans le laiſſer jamais rien décider à ſa mode. Il eſt votre enfant ſelon la grace, autant que ſelon la nature. Dès qu'il ſe ſouſtraira de votre conduite, il n'éprouvera que foibleſſe & que chute, avec un grand péril d'égarement. Si, au contraire, il ne s'éloigne jamais d'un pas de vous, s'il vous dit tout ſans réſerve & ſans retardement, s'il remédie à la foibleſſe par l'obéiſſance, ſes miſéres ſe tourneront à profit pour le deſ-

abuſer

Digitized by Google

abuſer à fonds de lui-même. Au moins, quand on eſt dans une entiére impuiſſance, faut-il ſe laiſſer ſoutenir & conduire.

LETTRE XXIX.

Périls de l'activité & de la diſſipation de l'eſprit.

ON ne peut être plus touché que je le ſuis, Monſieur, de la très-bonne lettre que vous avez pris la peine de m'écrire : j'y vois votre cœur, & je le goûte. Je ſouhaite que Dieu vous conſerve, au milieu de la contagion du ſiécle. Le principal pour vous, Mr., eſt de vous défier de votre facilité & de votre activité naturelle. Vous avez plus de penchant qu'un autre à vous diſſiper : dès que vous êtes diſſipé, vous êtes affoibli. Comme votre force ne peut être qu'en Dieu ſeul, il ne faut pas s'étonner, ſi la force vous manque, dès que vous manquez à Dieu. C'eſt bien aſſez que Dieu nous ſoutienne, quand nous ne nous éloignons pas de lui : mais il doit permettre en quelque ſorte notre chute, quand nous ne craignons pas de tomber, & quand nous nous éloignons témérairement de ſon ſecours. Nous ne pouvons eſpérer de reſſource contre notre fragilité, que dans le recueillement & dans la priére.

Vous avez plus de beſoin qu'un autre de ce ſecours : vous avez un naturel facile qui s'engage & qui ſe paſſionne bientôt, votre vivacité & votre activité naturelle vous jettant ſans ceſſe au-dehors : d'ailleurs vous avez un air ouvert, qui fait plaiſir & qui prévient le monde en votre faveur : il n'y a rien de ſi dangereux que de plaire ; l'amour propre en eſt charmé, & ce charme empoiſonne le cœur. D'abord on s'amuſe & on ſe flate, puis on ſe diſſipe & on ſent rallentir toutes ſes bonnes réſolutions, puis on s'enivre de ſoi-même & du monde, c'eſt à dire, de plaiſir & de vanité. Alors, on ſe trouve dans une

Digitized by Google

distance infinie de Dieu ; on n'a plus le courage d'y retourner ; on n'ose même plus songer à se faire cette violence.

Vous n'avez, Monsieur, de ressource qu'à vous précautionner contre la dissipation. Je vous conjure de donner tous les matins un petit quart-d'heure à une lecture méditée avec liberté, simplicité, & affection ; encore un petit moment de même vers le soir : de tems en tems dans la journée, renouvellez la présence de Dieu & l'intention d'agir pour lui : humiliez-vous de vos fautes ; travaillez de bonne foi à vous corriger ; ayez patience avec vous-même sans vous flater, comme vous feriez avec un autre : fréquentez les Sacremens dans des tems réglés. Je prierai de tout mon cœur pour vous.

LETTRE XXX.

Comment les infidélités d'une personne attristent l'Esprit de Dieu dans une autre, que la même grace unit.

JE comprens bien ce que vous me dites, sur une peine qui vous paroît trop forte & trop allongée dans N.... sur vos fautes. Mais ce n'est point à vous à juger, si cette peine va trop loin. Quand un homme qui, comme vous, est depuis si long-tems à Dieu, duquel il a reçu des graces capables de sanctifier cent pécheurs, tombe dans certaines infidélités, il ne faut pas s'étonner que l'esprit de grace en soit vivement & long-tems contristé dans les personnes, que la même grace unit intimement avec lui.

Vous vous impatientez de ce que Dieu fait souffrir votre prochain pour vous : c'est de la pénitence que vous devriez faire, que vous ne faites pas, & que N.... fait dans son cœur pour vous, que vous êtes dépité contre elle. C'est, au contraire, ce qui devroit vous attendrir, redoubler votre confiance, votre soumission, votre docilité. Peut-être même avez-vous

Digitized by Google

vous beſoin de cette triſte, forte & longue peine, afin qu'elle vous faſſe ſentir toute votre infidélité & tout le danger où vous êtes. Il vous faut cette petite ſévérité, pour faire le contrepoids de votre légéreté; vous avez beſoin dans votre foibleſſe d'être retenu par la crainte. Je la prie néanmoins de proportionner ſa triſteſſe à votre délicateſſe exceſſive. Je ne lui demande pas de la ſupprimer par effort & par induſtrie, pour vous épargner & pour flater votre amour propre dans vos fautes : à Dieu ne plaiſe. Je la prie ſeulement de n'agir que par grace, ſuivant le fond de ſon cœur, afin qu'elle ne s'attriſte point de vos infidélités par une triſteſſe naturelle. Vous me donnez une joye incroyable, en me marquant l'avancement où vous la voyez. Plus elle eſt avancée, plus vous devez la croire, & regarder toutes ſes peines à votre égard, comme des impreſſions de la grace qu'elle reçoit pour vous.

Pendant qu'elle avance, vous reculez. O mon cher! Si je pouvois vous voir, je ne vous laiſſerois pas reſpirer par amour propre; je ne vous laiſſerois échaper en rien; je vous ferois petit malgré vous. Il n'y a que la petiteſſe qui ſoit la reſſource des foibles. Un petit enfant ne peut marcher; mais il ſe laiſſe tourner & retourner, porter, emmailloter. Pour un grand homme qui eſt foible & ſe croit fort, il tombe au prémier pas qu'il fait; il n'a ni reſſource pour ſe conduire, ni ſoupleſſe pour ſe laiſſer conduire par autrui. Dès que vous ſentez de la répugnance à vous ouvrir & à croire, comptez que la tentation vous entraîne vers le précipice.

Digitized by Google

LETTRE XXXI.

Union des cœurs dans la ſimplicité & dans l'enfance en JESUS-CHRIST.

O Que vous me ſerez chers, vous & N.... ſi ce que nous avons dit ici enſemble, fait de nous un cœur & une ame! Je ne le répéte point, n'en ayant pas le tems; vous le ſavez. Ce n'eſt pas à la mémoire, mais au cœur, que je l'ai confié. S'il eſt entré dans votre cœur, vous le verſerez fidélement dans celui de N.... Non, mon cher, plus d'ambition, plus de curioſité ni de vivacité ſur le monde, plus de régularité politique. Que le dehors ſoit ſimple, droit & petit comme le dedans; * *Si ſpiritu vivimus, ſpiritu & ambulemus.*

Soyons ſages, mais de la ſageſſe de Dieu, & non de la nôtre. O la mauvaiſe ſureté, que celle qui vient d'une prudence mondaine! Laiſſez tomber tout empreſſement, toute activité, toute diſſipation : vous en avez un beſoin infini. Lors même qu'on ne ſe recueille point par méthode, on doit laiſſer tomber par ſimple fidélité tout ce qui diſſipe & diſtrait, tout ce qui ébranle l'imagination, qui réveille les goûts & les deſirs naturels, qui trouble la paix, le ſilence, la petiteſſe, & la nudité intérieure. On parle magnifiquement de la paſſivité, avec une activité perpétuelle. On veut des ſuretés, des lumiéres extraordinaires, & même des prédictions, pour ſe contenter dans l'obſcurité de la pure foi. C'eſt vouloir voir le Soleil à minuit.

Soyez bien petits, bien ſimples; qu'il n'y ait plus ni Céphas, ni Apollon, mais le ſeul Enfant JESUS, qui nous réuniſſe

* Gal. V. vſ. 25.

Digitized by Google

niſſe tous dans ſa ſeule enfance. Voilà l'Avent qui vient ; renaiſſons avec lui. Mille très-humbles complimens à M... ; aucun à N... ; car je ne veux plus qu'il y ait un quelqu'un chez elle, à qui nul compliment puiſſe s'adreſſer.

LETTRE XXXII.

A UNE PERSONNE MALADE.

Ce que c'eſt que la véritable vie, & la bonne & ſalutaire mort.

J'Apprens, ma chére fille, que votre ſanté n'eſt pas bonne, & mon cœur en ſouffre une ſenſible douleur ; quoique je veuille pour vous tout ce que Dieu veut, comme je le veux pour moi-même. Je ſuis perſuadé que vous acquieſcez à tout, & qu'au lieu de lui donner, vous lui laiſſez prendre tout ce qu'il lui plaît. On ne donne que du ſien, & c'eſt ce que vous ne voulez pas avoir en ce monde. Mais un domeſtique laiſſe prendre par ſon maître, le tout ou partie de ce que le maître lui a confié. Faites ainſi de votre vie corporelle : * *Mon ame eſt toujours dans mes mains ;* laiſſez-la paſſer dans celles de Dieu à ſon gré. O qu'on eſt vivant de la vie cachée avec JESUS-CHRIST en Dieu, quand on eſt mort à la fauſſe vie de la terre !

La véritable vie eſt inconnue & incompréhenſible au monde inſenſé. Il y a même une infinité de ſages & demi-dévots, qui bornent leur dévotion à regarder de loin la mort, avec une certaine ſoumiſſion à la Providence, ſans laiſſer Dieu opérer en eux le détachement foncier de la vie. Il n'y a que la mort de l'eſprit, qui prépare bien à celle du corps. Certaines gens penſent ſouvent à la mort du corps, ſans laiſſer mourir leur

* Pſ. CXVIII. vſ. 109.

Digitized by Google

leur esprit : au contraire, la mort de l'esprit rend indifférent à la mort du corps, lors même qu'on n'en est pas distinctement occupé. Ste. Monique disoit à son fils Augustin : * *Mon fils, il n'y a plus rien qui me plaise en cette vie : Je ne sai plus ce que je fais ici-bas, ni pourquoi j'y suis, toute espérance y etant éteinte pour moi.* Voilà la mort, après laquelle il ne coûte plus rien de mourir. Il n'y a de fausse vie, que l'amour propre ; il n'y a de véritable vie, que l'amour de Dieu. Dès que l'amour de Dieu a pris toute la place de l'amour propre, on est mort à toute fausse vie, & vivant de la véritable. Il n'y a de vie, que dans cette heureuse mort.

Voilà le nouvel homme qui se renouvelle de jour en jour pendant que le vieux se corrompt. *Faites cela, & vous vivrez*, dit JESUS-CHRIST † : Laissez Dieu être l'unique Dieu de votre cœur ; qu'il y brise l'idole du *moi* ; que vous ne pensiez plus à vous par amour propre ; que vous soyez uniquement occupée de Dieu, comme vous l'avez été du *moi* sous de beaux prétextes. Sacrifiez le *moi* à Dieu ; alors paix, liberté & vie, malgré la douleur, la foiblesse & la mort même.

Ménagez vos forces d'esprit & de corps. Suportez-vous avec petitesse. M.... est votre bâton : on porte le bâton dont on est soutenu. Que ne puis-je vous aller voir ! Mais que dis-je ? Dieu nous raproche & nous unit : je suis en esprit au milieu de vous tous. Je prie JESUS Enfant de vous apetisser de plus en plus. La force cachée de JESUS n'est que dans son enfance toute nue, toute pauvre d'esprit, toute abandonnée.

* Conf. de St. Aug. Liv. IX. Chap. 10. † Luc. X. vs. 28.

Digitized by Google

LETTRE XXXIII.

L'union des ames ne doit point être une ſociété de vie, mais de mort, tant pour le dehors que pour le dedans.

VOtre lettre, Monſieur, m'a donné une très-ſenſible conſolation. Béni ſoit Dieu, qui vous donne des lumiéres ſi utiles. Mais notre fidélité doit être proportionnée aux lumiéres que nous recevons. Puiſque vous connoiſſez que votre ſociété avec N.... ſe tourne en piége pour vous, au lieu d'être un ſecours, vous devez redreſſer cette ſociété. Il ne faut pas ſonger à la rompre, puis qu'elle eſt de grace auſſi-bien que de nature : mais il faut la mettre, quoi qu'il en coûte, au point où Dieu la veut. Hélas ! Que ſera-ce, ſi ceux qui ſont donnés les uns aux autres pour s'aider à mourir, ne font que ſe redonner des alimens de vie ſecréte ? Il faut que toute votre union ne tende qu'à la ſimplicité, qu'à l'oubli de vous-même, qu'à la perte de tous les appuis. En perdant ceux du dedans, vous en cherchez encore au-dehors. Le dedans eſt ſouvent ſimple & nu ; mais le dehors eſt compoſé, étudié, politique, & trouble la ſimplicité intérieure. Vous faites bon marché du principal, & vous chicanez le terrain ſur ce qui ne regarde que le monde.

Ce n'eſt point là cette unité, à laquelle il faut que tout l'homme ſoit réduit. Soyez tout un, ou tout autre. L'intérieur abandonné à Dieu, régle aſſez l'extérieur, par l'eſprit de Dieu même. Dieu fait aſſez faire dans cette ſimplicité d'abandon tout ce qu'il faut : mais, ſi on ſort de la ſimplicité pour le dehors par des vues humaines, cette ſortie eſt une infidélité qui dérange tout le dedans. Ce n'eſt point à vous, Mr., à vous laiſſer entraîner contre votre grace : c'eſt au contraire à

Digitized by Google

vous, à redreſſer les autres qui ſont encore trop humains. Vous devez borner votre docilité, à recevoir par petiteſſe les avis de tous ceux, qui vous montreront que vous ne ſuivez pas aſſez votre grace, & que vous agiſſez trop humainement; mais vous laiſſer entraîner dans l'humain par les autres, ſous de beaux prétextes, c'eſt reculer & leur nuire, comme ils vous nuiſent. Je ne manquerai pas de le dire à N...., quand il repaſſera.

Votre union ne doit faire qu'augmenter, mais pour la mort commune & totale, tant du dehors que du dedans. Quand celle du dehors manque, elle manque par le dedans, qui veut encore ſe réſerver quelque vie ſecréte par le dehors. Il eſt tems d'achever de mourir, Mr. En retardant le dernier coup, vous ne faites que languir, & prolonger vos douleurs. Vous ne ſauriez plus vivre, que pour ſouffrir en réſiſtant à Dieu. Mourez donc, laiſſez-vous mourir; le dernier coup ſera le coup de grace. Il ne faut plus vouloir rien voir: car vouloir voir, c'eſt vouloir poſſéder: & vouloir poſſéder, c'eſt vouloir vivre. Les morts ne poſſédent & ne voyent plus rien. Auſſi-bien, que verriez-vous ? Vous courriez après une ombre qui échape toujours. Mille fois tout à vous.

LETTRE XXXIV.

Néceſſité, pour ne ſe point évaporer en paroles, d'écouter Dieu & ceux qu'il nous donne pour nous conduire.

J'Ai vu N...; je l'ai beaucoup écouté; je lui ai peu parlé. J'ai ſuivi en ce point la pente de mon cœur: peut-être que Dieu a voulu lui montrer par là, comment il doit retrancher les diſcours ſuperflus. Je lui ai dit en peu de paroles, ce qui m'a paru convenir à ſes beſoins. Tout ſe réduit au ſilence intérieur; qui

Digitized by Google

qui régle toute la conduite extérieure. S'il n'amortit ſans ceſſe la vivacité de ſon imagination par le recueillement de ſon degré, il ne ſera jamais en état d'écouter Dieu & d'agir paiſiblement par l'eſprit de grace. La nature empreſſée préviendra toujours par ſes ſaillies, tous les mouvemens de Dieu qui doivent être attendus. S'il ne parloit que quand Dieu le fait parler, il parleroit peu, & très-bien: mais, comme ſon imagination l'entraîne à toute heure, la régle qui fera la ſureté de toutes les autres eſt, qu'il vous écoute, qu'il vous croye, qu'il vous obéiſſe, qu'il s'apetiſſe ſous votre main, & qu'il s'arrête tout court dès que vous parlez. Il faut qu'il vous aide, mais il faut que vous le décidiez.

Je le charge donc de vous écouter, ſans s'écouter ſoi-même; & je vous recommande de lui décider avec pleine autorité, de faire ce que vous lui direz. De votre côté, vous devez recevoir avec ſimplicité & petiteſſe, ce qu'il vous dira par grace ſur vos foibleſſes. Ne les craignez point par anticipation: à chaque jour ſuffit ſon mal. Ne craignez point pour le jour de demain; le jour de demain aura ſoin de lui-même. Celui qui fait la paix du cœur aujourd'hui, eſt tout-puiſſant & tout-bon pour la faire encore demain.

Ne vous tentez pas vous-même, en voulant prévenir des épreuves, dont vous n'avez pas encore la grace. Dès que vous appercevrez naître ces penſées, arrêtez-les dans leur commencement. On mérite la tentation, quand on l'écoute. Coupez court; non par des efforts ni par des méthodes, mais en laiſſant ces penſées ſans leur dire ni *oui* ni *non*. Les gens auxquels on ne répond rien, ſe taiſent bientôt. Livrez-vous à Dieu, ſans vous reprendre ſous aucun prétexte, & il aura ſoin de tout.

Digitized by Google

LETTRE XXXV.

Comment on doit agir envers une perſonne foible & diſſipée.

POur N..., ce n'eſt que foibleſſe & diſſipation. La guerre l'avoit trop diſſipé; d'autres tentations l'ont trouvé affoibli par celle là: mais j'eſpére que l'expérience de ſa foibleſſe ſe tournera à profit. Ayez une patience ſans bornes avec lui. Parlez-lui, quand Dieu vous donne des paroles, & n'en mêlez jamais aucune des vôtres. Ne le preſſez jamais par activité & par ſageſſe humaine; ne patientez jamais par politique & par méthode. Quand vous lui direz les paroles de Dieu, elles ſeront pleines d'autorité, & vous ſerez écouté. On peut parler avec force, & attendre avec patience tout enſemble: ſa foibleſſe même augmentera votre autorité. Elle doit lui faire ſentir, combien il a beſoin de ſe défier de lui, & d'être docile. Soyez ferme ſur les points eſſentiels, deſquels tous les autres dépendent.

Je l'aime toujours tendrement; & j'eſpére que Dieu ne lui aura montré le bord du précipice, que pour le guérir de ſa diſſipation, de ſon goût pour le monde, & de ſa confiance en lui-même: mais il tomberoit enfin bien-bas, s'il refuſoit d'être ſimple, docile & petit, parmi tant d'expériences de ſa fragilité & de ſa miſére. Quand nous ne nous humilions pas au milieu même de l'humiliation, que Dieu nous donne tout exprès pour nous réduire à la petiteſſe & à la ſoupleſſe, nous le forçons malgré lui à fraper des coups encore plus grands, & à nous faire éprouver de plus humiliantes foibleſſes. Au contraire, notre petiteſſe & notre docilité dans la miſére appaiſent le cœur de Dieu. On peut lui dire avec confiance:

Digitized by Google

fiance : * *Vous ne mépriſerez point un cœur abbattu & écraſé.* Dieu s'attendrit & ne réſiſte point à cette ſoupleſſe des petits.

Parlez donc, ſuivant qu'il vous ſera donné une bouche & une ſageſſe. Tenez l'enfant par la liſiére ; ne le laiſſez pas tomber. Ménagez votre ſanté, ſur laquelle on me met en quelque inquiétude : repoſez-vous & ſoulagez-vous en tout ce que vous le pourrez. Plus vous prendrez les croix journaliéres comme le pain quotidien, avec paix & ſimplicité, moins elles détruiront votre ſanté foible & délicate : mais les prévoyances & les réfléxions vous tueroient bientôt. Voulez-vous mener tout comme Dieu, qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force & douceur ? N'y mêlez rien d'humain, & ſur tout nulle volonté intéreſſée pour la réputation de votre famille.

LETTRE XXXVI.

AVIS POUR UNE PERSONNE VIVANT EN SOLITUDE.

JE ne manquerai à aucune des perſonnes que la providence m'envoye, que quand je manquerai à Dieu même : ainſi, ne craignez pas que je vous abandonne. D'ailleurs, Dieu ſauroit bien faire immédiatement par lui-même, ce qu'il ceſſeroit de faire par un vil inſtrument. *Ne craignez rien, homme de peu de foi.* Demeurez exactement dans vos bornes ordinaires : réſervez votre entiére confiance pour N.... qui vous connoît à fond, & qui peut ſeul vous ſoulager dans vos peines : il lui ſera donné de vous aider dans tous vos beſoins. Nul Convent ne vous convient ; tous vous gêneroient, & vous mettroient

* Pſ. L. vſ. 19.

Digitized by Google

troient ſans ceſſe en tentation très-dangereuſe contre votre attrait : la gêne cauſeroit le trouble. Demeurez libre dans la ſolitude ; & occupez-vous en toute ſimplicité entre Dieu & vous. Tous les jours ſont des fêtes, pour des perſonnes qui tâchent de vivre dans la ceſſation de toute autre volonté que de celle de Dieu. Ne lui marquez jamais aucune borne. Ne retardez jamais ſes opérations. Pourquoi délibérer pour ouvrir, quand c'eſt l'Epoux qui eſt à la porte du cœur ? Ecoutez & croyez N... Je veux au nom de Notre Seigneur, que vous ſoyez en paix. Ne vous écoutez point. Ne cherchez jamais la perſonne qui s'écarte : mais tenez-vous à portée de redreſſer & de conſoler ſon cœur, s'il ſe raproche.

Il y a une extrême différence entre la peine & le trouble. La ſimple peine fait le Purgatoire ; le trouble fait l'Enfer. La peine ſans infidélité eſt douce & paiſible, par l'accord où toute l'ame eſt avec elle-même, pour vouloir la ſouffrance que Dieu donne. Mais le trouble eſt une révolte du fonds contre Dieu, & une diviſion de la volonté contraire à elle-même : le fond de l'ame eſt comme déchiré dans cette diviſion. O que la douleur eſt purifiante, quand elle eſt ſeule ! O qu'elle eſt douce, quoiqu'elle faſſe beaucoup ſouffrir ! Vouloir ce qu'on ſouffre, c'eſt ne ſouffrir rien dans la volonté ; c'eſt y être en paix. Heureux germe du Paradis dans le Purgatoire ! Mais réſiſter à Dieu ſous de beaux prétextes, c'eſt engager Dieu à nous réſiſter à ſon tour. En ſortant de votre grace, vous ſortez d'abord de la paix ; & cette expérience eſt comme la colomne de feu pour la nuit, & celle de nuée pour le jour, qui conduiſoit dans le déſert les Iſraëlites. Vivez de foi, pour mourir à toute ſageſſe.

LET-

Digitized by Google

LETTRE XXXVII.

A UNE PERSONNE SCRUPULEUSE QUI RE'SISTOIT A SON ATTRAIT.

Source de ce mal. Deſcription d'une conduite oppoſée.

IL m'a paru dans notre converſation, que vos ſcrupules vous ont un peu retardée & deſſéchée. Ils vous feront des torts irréparables, ſi vous les écoutez. C'eſt une vraie infidélité. Vous avez la lumiére pour les laiſſer tomber: & ſi vous y manquez, vous contriſterez en vous le St. Eſprit. * *Où eſt l'Eſprit de Dieu, là eſt la liberté.* Où eſt la gêne, le trouble, & la ſervitude, là eſt l'eſprit propre, & un amour exceſſif de ſoi. O que le parfait amour eſt éloigné de ces inquiétudes! On n'aime guéres le Bien-aimé, quand on eſt ſi occupé de ſes propres délicateſſes. Vos peines ne ſont venues que d'infidélité. Si vous n'euſſiez point réſiſté à Dieu pour vous écouter, vous n'auriez pas tant ſouffert. Rien ne coûte tant que ces recherches d'un ſoulagement imaginaire. Comme un hydropique en buvant augmente ſa ſoif, un ſcrupuleux en écoutant les ſcrupules, les augmente, & le mérite bien.

Le ſeul reméde eſt, de ſe faire taire, & de ſe tourner d'abord vers Dieu. C'eſt l'oraiſon, & non pas la confeſſion, qui guérit alors le cœur. Travaillez donc à réparer le tems perdu; car franchement, je vous trouve un peu déchue & affoiblie: mais cet affoibliſſement ſe tournera à profit; l'expérience de la privation, de l'épreuve, & de votre foibleſſe, portera

* 2 Cor. III. vſ. 17.

ra ſa lumiére avec elle, & vous empêchera de tenir trop à ce que l'état de paix & d'abondance a de doux & de lumineux. Courage donc; ſoyez ſimple: vous ne l'êtes pas aſſez, & c'eſt ce qui vous empêche ſouvent de tout dire & de queſtionner.

Pour moi, je ſuis dans une paix ſéche, obſcure, & languiſſante, ſans ennui, ſans plaiſir, ſans penſée d'en avoir jamais aucun, ſans aucune vue d'avenir en ce monde, avec un préſent inſipide & ſouvent épineux, avec un je ne ſai quoi qui me porte, qui m'adoucit chaque croix, qui me contente ſans goût. C'eſt un entraînement journalier. Je vois tout ce que je porte: mais le monde me paroît comme une mauvaiſe comédie, qui va diſparoître dans quelques heures. Je me mépriſe encore plus que le monde. Je mets tout au pis aller; & c'eſt dans le fond de ce pis aller pour toutes les choſes d'ici-bas, que je trouve la paix. Il me ſemble encore, que Dieu me traite trop doucement, & j'ai honte d'être tant épargné. Mais ces penſées ne me viennent pas ſouvent; & la maniére la plus fréquente de recevoir mes croix, eſt de les laiſſer venir & paſſer, ſans m'en occuper volontairement. C'eſt comme un domeſtique indifférent, qu'on voit entrer & ſortir de ſa chambre ſans lui rien dire. Du reſte, je ne veux vouloir que Dieu ſeul pour moi, & pour vous auſſi. Qu'eſt-ce qui ſuffira à celui, à qui le pur amour ne ſuffit pas?

Digitized by Google

LETTRE XXXVIII.

A LA MEME PERSONNE.

Le tort que font les ſcrupules outrés.

J'Ai toujours pour vous au cœur ces paroles: *Comme l'eau éteint le feu, le ſcrupule éteint l'oraiſon.* Ne vous écoutez point vous-même ſur vos ſcrupules, & vous ſerez en paix. Il y a deux choſes qui doivent vous ôter toute crainte. L'une eſt l'expérience de votre vivacité, de votre ſubtilité, de vos tours ingénieux pour vous troubler vous-même ſur des riens. Vous l'avez ſouvent reconnu: tous vos Directeurs & Confeſſeurs vous l'ont unanimement déclaré. C'étoit une tentation, reconnue pour telle avant que vous fiſſiez oraiſon; l'oraiſon n'y doit rien ajoûter. Pour faire oraiſon, vous n'en devez pas moins rejetter vos ſcrupules comme des tentations anciennes, qu'on vous a de tout tems ordonné de n'écouter plus.

La ſeconde choſe qui vous doit raſſurer, eſt le préjudice qui vous vient de ces ſcrupules. Toutes les fois que vous voulez, contre l'obéiſſance & contre votre attrait intérieur, rentrer dans ces examens tant de fois condamnés par vos Directeurs, vous vous diſtrayez, vous vous troublez, vous vous deſſéchez, vous vous éloignez de l'oraiſon, & par conſéquent de Dieu; vous rentrez en vous-même, vous retombez dans votre naturel, vous réveillez vos vivacités, vos délicateſſes, & vos autres défauts; vous n'êtes prèſque plus occupée que de vous. Eſt-ce là l'ouvrage de Dieu? Y reconnoiſſez-vous ſa main? L'amour détourne-t-il d'aimer? D'ailleurs, dans la vie ſimple & réguliére que vous menez, depuis que vous fai-

Digitized by Google

tes oraiſon, encore plus qu'auparavant, vous ne pouvez repaſſer dans votre eſprit que des vétilles pour pluſieurs années. Ne ſeriez-vous pas bien coupable devant Dieu, ſi vous vous détourniez de ſa ſociété familiére dans l'oraiſon, par la recherche inquiéte de toutes ces vétilles, que vous groſſiſſez dans votre imagination. Je les mets toutes au pis, & je les ſuppoſe de vrais péchés; du moins, elles ne peuvent être que des péchés véniels, dont il faut s'humilier, & travailler fortement à ſe corriger, mais que la ferveur de l'amour dans l'oraiſon efface promptement. Vous devriez tourner votre délicateſſe ſcrupuleuſe, principalement contre vos ſcrupules mêmes.

Eſt-il permis, ſous prétexte de rechercher ſes plus legéres fautes, de ſe troubler, de faire tarir la grace de l'oraiſon, & de ſe faire tant de grandes difficultés, pour en ſubtiliſer de petites? Le ſcrupule eſt une illuſion en mal, comme la fauſſe oraiſon eſt une illuſion en bien. Pour l'oraiſon qui met en paix, qui nourrit le cœur, qui détache, qui humilie, qui ne ceſſe que quand on tombe dans le ſcrupule, & qu'on ne peut quitter qu'en s'éloignant de l'amour, elle ne peut être que bonne. Il ne peut y avoir aucune illuſion à croire ſans voir; à aimer ſans s'attacher à ce qu'on ſent, à recevoir ſimplement ſans s'arrêter à ce qu'on reçoit, à renoncer à toute imagination, au propre ſens, & à la propre volonté.

Ne héſitez point, je vous en conjure, à aller demain communier. La plus parfaite préparation au Sacrement d'amour, eſt l'amour même. Vous ferez un vrai ſacrifice à JESUS-CHRIST, pour participer au ſien. Un cœur ſcrupuleux craint trop, & n'aime point aſſez.

Digitized by Google

LETTRE XXXIX.

A LA MEME PERSONNE.

Sur le même ſujet.

IL s'en faut bien que je ne ſois rebuté. Je vous plains, & je ne ſonge point à vous gronder. Je n'ai d'autres peines, que celle de ne pouvoir guérir les vôtres : mais je voudrois que vous fuſſiez fidéle à faire, ce qu'il me ſemble que Dieu demande de vous. Les choſes que vous vous reprochez, & dont vous dites que vous avez horreur, ne ſont que des faits que vous dites en converſation, ſans malignité & ſans aucune véritable conſéquence pour le prochain. En vérité, eſt-ce là dequoi ſe troubler? Ces bagatelles excitent vos ſcrupules : vos ſcrupules excités troublent votre oraiſon, vous éloignent de Dieu, vous deſſéchent, vous diſſipent, réveillent vos goûts naturels, & vous mettent en tentation contre votre grace. Voyez combien le reméde eſt pire que le mal. Le mal n'eſt qu'imaginaire; le reméde eſt un mal réel.

Je ne m'étonne point que votre imagination trop vive, & une habitude de vous laiſſer trop aller à vos réfléxions, qui n'ont point été aſſez réprimées, vous faſſent de la peine: mais il ſeroit tems de vaincre ces obſtacles, qui vous arrêtent dans la voye de Dieu : au moins, vous devez vous défier de votre imagination, ſentir le mal qu'elle vous fait, reconnoître combien elle vous occupe de bagatelles, & vous dérobe la vue des plus grandes choſes, enfin être docile, & demeurer ferme dans la pratique des conſeils qu'on vous donne. Loin de vous abandonner, je vous perſécuterai ſans relâche. Je ne me décourage point pour tous vos ſcrupules. Ne vous découragez point de les vaincre. C'eſt de tout mon cœur que je vous con-

Digitized by Google

jure de communier demain, ſans vous confeſſer. Vous manquerez à Dieu, ſi vous ne faites pas ce que je vous demande en ſon nom, & pour l'amour de lui.

LETTRE XL.

A LA MEME PERSONNE.

Forcer ſes ſcrupules, élargir ſon cœur.

CE qui n'eſt point du tout volontaire, & que nous avons ſujet de croire de bonne foi, étranger à notre volonté, n'eſt ni péché ni imperfection. Ne craignez point ce que vous ne voulez point.

Je vous conjure de communier demain, & de forcer tous vos ſcrupules, pour donner à Dieu cette preuve de votre ſincére docilité à ſon Miniſtre. Vous pouvez croire que je n'ai envie de charger, ni votre conſcience ni la mienne : mais votre conſcience a beſoin d'être un peu élargie. L'amour, quand il ſe perfectionne, chaſſe la crainte; & quand il ne le fait pas, c'eſt qu'on le gêne & qu'on l'arrête dans ſa pente. Voulez-vous par crainte étouffer l'amour, & par une délicateſſe déplacée pour Dieu, réſiſter à Dieu même?

Digitized by Google

LETTRE XLI.

A LA MEME PERSONNE.

Obéiſſance & ſimplicité, remédes aux ſcrupules.

VOus vous conſumez en pluſieurs maniéres, qui ſont toutes contraires à Dieu, étant contraires à l'obéiſſance. Vous vous ôtez les conſolations, que Dieu ne vous ôte point. Il eſt auſſi dangereux de s'ôter ce qu'il n'ôte pas, que de ſe donner ce qu'il ne donne point. D'ailleurs, le ſcrupule vous dévore; & c'eſt ce ſcrupule qui ne vous laiſſe ni joye, ni repos, ni ſoulagement, ni reſpiration: en même tems il vous jette dans des confeſſions perpetuelles de vétilles. Il n'y auroit que l'obéiſſance qui pourroit remédier à un mal ſi preſſant; mais elle vous manque, & j'avoue que j'en ſuis ſcandaliſé. La docilité eſt la ſeule reſſource contre le ſcrupule. Vous êtes ſcrupuleuſe ſur des bagatelles, & vous ne l'êtes point ſur une ſi grande indocilité, qui eſt très-contraire au véritable eſprit d'oraiſon. Si vous étiez ſimple, vous obéiriez ſans raiſonner & ſans vous écouter. Les vrais enfans ſe taiſent, & font ce qu'on leur dit. L'amour véritable ne ſait ce que c'eſt, que de héſiter dans l'obéiſſance. C'eſt un grand malheur, de ſouffrir par infidélité.

LETTRE XLII.

A LA MEME PERSONNE.

Bon usage de la paix, & de la Simplicité.

JE suis ravi de vous savoir en paix & en abondance; mais ne dites point * *dans votre abondance* intérieure: *je ne serai jamais ebranlée.* Quand on est orgueilleux pour des biens empruntés, le prêteur prend plaisir à confondre l'emprunteur ingrat. Profitez de l'abondance, sans vous l'approprier.

Il faut que je parte demain de bonne heure, mais je vous donne la bénédiction de Dieu notre Pére, & de notre Sauveur JESUS-CHRIST. La paix soit avec vous. Elle y sera, si vous êtes simple; & vous mériterez de la perdre, si peu que vous sortiez de cet attrait de simplicité. Vous en avez l'expérience; & cette expérience si sensible vient d'une bonté qui veut vous convaincre, & vous faire honte de vos hésitations dans la foi. Le raisonnement subtil pour vous tourmenter vous-même, est pour vous comme le fruit défendu. Dès que vous appercevrez que vous vous serez écoutée vous-même, laissez tomber vos raisonnemens, & revenez à votre vrai centre, hors duquel vous ne trouverez aucun repos.

* Ps. XXIX. vs. 7.

LET-

Digitized by Google

LETTRE XLIII.

A LA MEME PERSONNE.

Auſtérités à contretems. Ne point s'écouter ſoi-même, mais l'attrait de Dieu.

VOus prenez le change, en cherchant à contretems les mortifications corporelles. Ce n'eſt point ce que Dieu demande de vous; c'eſt votre imagination trop vive, & non pas votre corps, qu'il faut affoiblir. La moindre docilité vous feroit plus mourir à vous-même, que toutes les auſtérités. Paſſer par deſſus vos vains ſcrupules, ce ſeroit l'holocauſte de votre cœur.

L'obéiſſance ſeule peut finir toutes vos douleurs. Ecoutez-vous vous-même; vous vous rongerez le cœur & dépérirez tous les jours. Ecoutez la voix de Dieu dans ceux qui vous le repréſentent; la paix renaîtra. Mais, quand on s'écoute contre l'attrait intérieur & contre l'autorité extérieure, on ſent la vérité de cette parole: * *Qui eſt-ce qui a réſiſté à Dieu, & qui a eu la paix?*

Vous avez voulu vous donner ce que Dieu ne vous donnoit pas, & vous ôter par courage ce qu'il ne vous ôtoit point, & qui vous étoit néceſſaire. Vous étiez un petit enfant à la mammelle, qui par fantaiſie quitte le lait, & veut manger du pain dur ſans avoir des dents. Revenez à la mammelle des divines conſolations. † *Voyez & goûtez, combien le Seigneur eſt doux.* Vous le ſentirez, pourvu que vous vous jettiez entre ſes bras ſans raiſonner, & que vous obéiſſiez à ſon ſerviteur. Eſſayez-le.

* Job. IX. vſ. 4. † Pſ. XXXIII. vſ. 9.

le. Priez bonnement & ingénûment Dieu, de vous ſoulager & de vous élargir le cœur. Cette priére ſimple & familiére ne peut que lui être agréable.

LETTRE XLIV.

A LA MEME PERSONNE.

La paix ne ſe trouve que dans l'obéiſſance & la ſimplicité.

DEmeurez en paix ; n'écoutez point votre imagination trop féconde en vues. Cette activité prodigieuſe conſume votre corps & deſſéche votre intérieur. Vous vous dévorez inutilement. Il n'y a que votre inquiétude, qui ſuſpende la paix & l'onction intérieure. Comment voulez-vous que Dieu parle de cette voix douce & intime qui fait fondre l'ame, quand vous faites tant de bruit par tant de réfléxions rapides? Taiſez-vous, & Dieu reparlera. N'ayez qu'un ſeul ſcrupule, qui eſt d'être ſcrupuleuſe en deſobéiſſant.

Vous demandez de la conſolation. Sachez que vous êtes ſur le bord de la fontaine, ſans vouloir vous deſaltérer. La paix & la conſolation ne ſe trouvent, que dans la ſimple obéiſſance. Soyez fidéle à obéir contre vos ſcrupules, & *les fleuves d'eau vive couleront*, ſelon la promeſſe. Vous recevrez ſelon la meſure de votre foi; beaucoup, ſi vous croyez beaucoup; rien, ſi vous ne croyez rien, & ſi vous continuez à écouter vos vaines réfléxions.

Vous deshonorez le vrai amour. Vous faites croire qu'il eſt ſans ceſſe occupé de toutes nos vétilles, au lieu qu'il va toujours droit à Dieu, en pleine ſimplicité. L'Ange de Satan ſe transforme en Ange de lumiére. Il ſe préſente à vous ſous la belle apparence d'un amour délicat & d'une conſcience tendre; mais vous devez connoître par votre expérience les troubles

Digitized by Google

bles & les dangers, où il vous jette par des ſcrupules violens. Tout dépend de la fidélité à repouſſer les prémiéres impreſſions.

Si vous deveniez ingénue & ſimple ſur vos beſoins, je croirois que vous auriez plus ſacrifié à Dieu, que ſi vous aviez ſouffert cent martyres. Tournez votre ſcrupule contre le retardement d'un ſacrifice, qui feroit tant de plaiſir au cœur de Dieu. Le vrai amour héſite-t-il, quand il s'agit de plaire au Bien-aimé? Vous ne lui voulez donner que des privations de ſoulagemens dont vous avez un vrai beſoin, & qu'il ne veut point recevoir; mais, pour le ſacrifice de vos réfléxions ſuperflues, de vos raiſonnemens ſubtils, de vos délicateſſes d'amour propre, de vos pratiques de propre volonté, vous ſavez bien que c'eſt ce qu'il demande, & vous le lui refuſez toujours ſur de beaux prétextes.

LETTRE XLV.

A LA MEME PERSONNE.

Sur la maniére de recevoir les graces de la main de Dieu, ſans s'attacher à la conſolation qu'elles donnent.

JE ſuis ravi de vos proſpérités intérieures. Elles vous ſont données pour vous apprendre tout ce que vous perdez, quand vous vous livrez à vos réfléxions ſcrupuleuſes, & combien Dieu veut vous attirer à une ſainte liberté. Les graces doivent être reçues avec fidélité, pour exécuter ce qu'elles inſpirent, ou pour le leur laiſſer opérer ſans réſiſtance. Mais il y a une maniére de les recevoir, & de n'y point tenir. C'eſt de n'être point attaché à la conſolation qu'elles donnent, & d'être tout prêt à en porter la privation, quand il plaira à Dieu de les ôter.

Digitized by Google

LETTRE XLVI.

Ne point éxiger des ames, plus qu'elles ne peuvent encore porter.

N.... a du courage & de l'amitié : ces deux choſes la portent au-delà de ſes forces. Elle croit pouvoir plus qu'elle ne peut. Ce que vous lui dites, la touche ; mais ſon fonds n'eſt pas encore capable de tous les ſacrifices que vous lui demandez. JESUS-CHRIST, qui connoiſſoit mieux ſes diſciples qu'ils ne ſe connoiſſoient eux mêmes, leur diſoit : * *Vous ne pouvez à préſent porter ces choſes.* Il leur diſoit : † *Vous ſerez tous ſcandaliſés de moi cette nuit.* St. Pierre ſoutenoit, que pour lui, il n'en ſeroit rien : *Quand même*, diſoit-il, *tous les autres ſeroient ſcandaliſés ; pour moi, je ne le ſerai pas : quand même il faudroit mourir avec vous, je ne vous renoncerai jamais.* JESUS-CHRIST inſiſte, & lui prédit, qu'il le reniera trois fois, avant que le coq chante ; & en effet l'interrogation d'une ſervante lui fait renier ſon Maître avec ſerment. Voilà ce qu'il donne, dès qu'il donne du ſien, & qu'il ſe promet quelque force de ſoi.

Laiſſez N... lire, goûter, prier, ſe nourrir. Il faut donner patiemment aux ames, avant que de leur demander. Il faut qu'elles ayent été nourries intérieurement de l'oraiſon, & avoir mis en elles un certain trait d'amour, avant que de pouvoir eſpérer qu'elles faſſent certains travaux extérieurs. Que fait la mére à ſon petit enfant ? Elle l'allaite, & le porte. Si elle vouloit d'abord le faire marcher, il tomberoit. Quand le lait l'a fortifié, vous voyez que de lui-même il cherche à former ſes prémiers pas. Il faut donc attendre, & porter l'enfant, pendant qu'il eſt encore à la mammelle. Quand Dieu commen-

* Jean XVI. vſ. 12. † Marc. XIV. vſ. 27-31.

Digitized by Google

mencera à ſe faire ſentir aſſez pour demander un dernier adieu au monde, ce ſera le moment où il faudra aider l'ame pour cette douloureuſe déciſion.

LETTRE XLVII.

Vraies ſources de la paix.

SOyez en paix, M... La ferveur ſenſible ne dépend nullement de vous. L'unique choſe qui en dépend, eſt votre volonté. Donnez-la à Dieu ſans réſerve. Il ne s'agit point de ſentir un goût de piété; il s'agit de vouloir tout ce que Dieu veut. Reconnoiſſez humblement vos fautes; détachez-vous; abandonnez-vous; aimez Dieu plus que vous-même, & ſa gloire plus que votre vie; du moins, deſirez d'aimer ainſi, & demandez ce véritable amour. Dieu vous aimera, & mettra ſa paix au fond de votre cœur. Je la lui demande pour vous, & je voudrois ſouffrir pour l'obtenir.

LETTRE XLVIII.

A LA MEME PERSONNE ALORS MALADE.

ON change tous les maux en biens, quand on les ſouffre en patience par amour pour Dieu. Au contraire, on change tous les biens en maux, quand on s'y attache pour flater ſon amour propre. Le vrai bien n'eſt que dans le détachement & l'abandon à Dieu. Voici le tems de l'épreuve. C'eſt dans cette occaſion, qu'il faut ſe tenir dans les mains de Dieu avec confiance & union ſans réſerve. Que ne voudrois-je point donner, pour vous voir au plutôt parfaitement guérie de vo-

Digitized by Google

votre maladie, & plus encore de l'amour de ce monde ? L'attachement à ſoi a cent fois plus de venin que la petite vérole. Le venin de l'amour propre demeure au-dedans. Je prie de tout mon cœur pour vous.

LETTRE XLIX.

* *Ecouter Dieu, & non l'amour propre.*

VOus vous laiſſez trop aller à votre goût & à votre imagination. Remette-vous à écouter Dieu dans l'oraiſon, & à vous écouter moins vous-même. L'amour propre eſt moins parleur, quand il voit qu'on ne l'écoute pas. Les paroles de Dieu au cœur ſont ſimples, paiſibles, & nourriſſent l'ame, lors même qu'elles la portent à mourir : au contraire, les paroles de l'amour propre ſont pleines d'inégalités, de trouble, & d'émotion, lors même qu'elles flatent. Ecoutez Dieu, ſans faire aucun projet : c'eſt mourir à ſon ſens & à ſa volonté.

LETTRE L.

Se remettre ſans effort en la préſence de Dieu.

NE vous inquiétez point ſur votre mal : vous êtes dans les mains de Dieu. Il faut vivre, comme ſi on devoit mourir chaque jour. Alors on eſt tout prêt ; car la préparation ne conſiſte, que dans le détachement du monde pour s'attacher à Dieu.

Pen-

* Cette Lettre & les ſuivantes juſqu'à la LVIII. ſont écrites à la même Perſonne & dans le même ordre.

Digitized by Google

Pendant que vous êtes ſi languiſſante, ne vous gênez point pour faire votre oraiſon ſi réguliérement. Cette exactitude & cette contention de tête pourroient nuire à votre foible ſanté. C'eſt bien aſſez pour votre état de langueur, que vous vous remettiez doucement en la préſence de Dieu, toutes les fois que vous appercevez que vous n'y êtes plus. Une ſociété ſimple & familiére avec Dieu, où vous lui direz vos peines avec confiance, & où vous le prierez de vous conſoler, ne vous épuiſera point, & nourrira votre cœur. Ne craignez point de me dire tout ce que vous aurez penſé contre moi. Cette franchiſe ne me peinera point, & ſervira à vous humilier.

LETTRE LI.

Ne point s'entretenir de ſes propres penſées.

JE crois que vous devez vous abſtenir entiérement de vos dialogues d'imagination. Quoique vous en faſſiez pluſieurs qui vous excitent à des ſentimens pieux, je crois que l'uſage en eſt trop dangereux pour vous. Des uns vous paſſeriez toujours inſenſiblement aux autres, qui nourriroient vos peines, ou qui flateroient le goût du ſiécle. Il vaut mieux les ſupprimer tous. Il ne faut pas les vouloir retrancher par violence; ce ſeroit vouloir ſuſpendre un torrent. Il ſuffit de ne vous en occuper point volontairement. Quand vous appercevrez que votre imagination commence, contentez-vous de vous tourner vers Dieu, ſans entreprendre de vous oppoſer directement à ces chiméres. Laiſſez-les tomber, en vous donnant quelque occupation utile. Si c'eſt l'heure de l'oraiſon, regardez toutes ces vaines penſées comme des diſtractions, & retournez doucement à Dieu dès que vous les appercevez; mais faites-le ſans trouble, ſans ſcrupule, ſans interrompre votre paix. Si, au con-

contraire, cela vous vient pendant que vous êtes occupée de quelque travail extérieur, votre travail ſervira à vous tirer de ces réveries. Il vaudroit même mieux, pour les commençans, aller trouver quelqu'un, ou vous appliquer alors à quelque choſe de difficile, pour rompre le cours de ces penſées, & pour en perdre l'habitude.

LETTRE LII.

Sur le même ſujet.

IL faut abſolument ſupprimer cette converſation d'imagination; c'eſt une pure perte de tems: c'eſt une occupation très-dangereuſe: c'eſt une tentation que vous vous procurez. Vous êtes obligée à n'y adhérer jamais volontairement. Peut-être que l'habitude ſera cauſe, que votre imagination vous occupera encore malgré vous de toutes ces chimères: mais il faut au moins n'y conſentir pas, & tâcher doucement de les laiſſer tomber, quand vous les appercevez. Le vrai moyen de vous en défaire, eſt de vous occuper alors de l'oraiſon, ou de quelque travail extérieur, ſi l'oraiſon ne peut pas arrêter votre imagination excitée.

LETTRE LIII.

Réponſes à diverſes difficultés de la même perſonne, ſur l'attrait, le recueillement, l'ouverture de cœur &c. & la maniére d'être avec les créatures.

JE ne vois rien que de bon & de ſolide, dans tout ce que vous me dites de votre oraiſon. L'attrait de Dieu que vous éprou-

Digitized by Google

éprouvez, eſt une grande grace, & vous ſeriez très-coupable, ſi vous manquiez à y correſpondre pleinement. Ne craignez point de ſuivre cet attrait : mais craignez de ne le ſuivre pas. Vous avouez que vous n'en êtes jamais détournée, que par votre imagination légére, ou par de vains dialogues au-dedans de vous-même, ou par des dépits d'orgueil. Si vous étiez toujours fidéle à n'admettre volontairement aucune de ces dangereuſes diſtractions, vous ſeriez toujours en paix & en union avec Dieu. Voici mes réfléxions.

I. Vous dites qu'après même que vous avez manqué à votre recueillement, & que vous ſentez le trouble de votre faute, *quelquefois la penſée vous vient de vous tenir tranquille dans votre douleur, & de vous unir à* JESUS *crucifié.* Vous ajoûtez : *Voilà le meilleur moyen que je trouve pour appaiſer ma peine.* Puiſque c'eſt le meilleur, pourquoi en cherchez-vous d'autres qui vous nuiſent?

II. Vous parlez des *chimères* qui vous occupent l'eſprit, & de *l'acquieſcement* à la penſée de me les dire, *qui vous rend la tranquillité;* & vous dites : *Je voudrois bien ſavoir, s'il ſuffit de m'humilier devant Dieu avec ce même acquieſcement, ſans vous le dire.* Non, cela ne ſuffit pas. Vous n'êtes point véritablement humiliée devant Dieu, quand vous ne voulez point vous humilier devant l'homme que vous conſultez comme ſon miniſtre. C'eſt l'orgueil qui vous donne tant de répugnance à parler. Il faut, quoi qu'il en coûte, dire tout avec ſimplicité. Vous n'aurez point de véritable paix, juſqu'à ce que vous vous y ſerez accoutumée; mais il faut le faire d'abord, ſans héſitation & ſans vous écouter. Plus vous héſiterez, plus vous aurez de peine à en venir à bout.

III. Ne vous étonnez point de faire *certaines communions ſans conſolation;* cette ſéchereſſe ne dépend pas de vous. On mérite ſouvent plus à être fidéle dans une ſéchereſſe pénible, & douloureuſe à l'amour propre, que dans une conſolation ſenſible qui flate & qui éléve le cœur. La lumiére que vous dites qui vous fait paſſer outre pour communier malgré vos ſcrupules, eſt très-bonne.

Digitized by Google

IV. Vous dites très-vrai, en disant : *La crainte que j'ai de mes peines, me les fait sentir doublement ; j'en suis même souvent quitte pour la crainte.* Ces peines qu'on veut voir de loin, accablent bien plus, que celles qu'on voit de près. Pourquoi vouloir les voir, avant qu'elles viennent ? C'est se tourmenter par avance, & se mettre soi-même à pure perte en tentation de succomber.

V. Il y a trois maniéres d'être avec les créatures. 1. Il faut être avec tout le monde en esprit de fidélité à son devoir, quand on a quelque affaire avec le prochain. 2. Il faut chercher quelque relâchement innocent d'esprit, avec les personnes honnêtes avec qui la Providence nous met en société. Ce délassement d'esprit ne doit être cherché qu'aux heures qui succédent au travail ; & il ne faut pas espérer de trouver avec ces personnes la confiance & l'union de sentimens ; il suffit d'y trouver un repos d'esprit pour se délasser. 3. Enfin, il faut être en simplicité & à cœur ouvert avec les personnes à qui on est uni par la grace ; & ces personnes se trouvent très-rarement. Il ne faut pas espérer d'en trouver beaucoup.

VI. Souvenez-vous que c'est *le goût de votre esprit*, que vous avouez que vous avez le plus de peine à sacrifier, pour le soumettre à la grace. C'est le point essentiel pour vous. Communiez, obéissez, renoncez à l'esprit. Je suis, en Notre Seigneur, tout à vous.

LETTRE LIV.

Divers avis à la même personne sur son oraison.

POur ce qui regarde votre oraison, proposez-vous-y toujours quelque sujet simple, solide, & de pratique pour les vertus évangéliques. Si vous ne trouvez point de nourriture dans ce sujet, & si vous vous sentez de l'attrait & de la facili-

té,

Digitized by Google

té, pour demeurer en union générale avec Dieu, demeurez-y dans les tems où vous vous y trouvez attirée; mais n'en faites jamais une régle, & ſoyez toujours fidéle à vous propoſer un ſujet, pour voir s'il pourra vous occuper & vous nourrir. Recevez ſans réſiſtance les lumiéres & les ſentimens qui vous viendront dans l'oraiſon; mais ne vous fiez point à toutes ces choſes qui peuvent flater votre orgueil, & vous donner une vaine complaiſance.

Il eſt meilleur d'être bien humble & bien confondu, après les fautes qu'on a commiſes, que d'être content de ſon oraiſon, & de ſe croire bien avancé, après qu'on a eu beaucoup de beaux ſentimens & de hautes penſées en priant Dieu. Laiſſez paſſer toutes ces choſes, qui peuvent être des ſecours de Dieu. Mais comptez qu'elles ſe tourneront en illuſion très-dangereuſe, ſi peu que vous vous y arrêtiez pour vous y complaire.

Le grand point eſt, de ſe mortifier, d'obéir, de ſe défier de ſoi, de porter la croix. Au reſte, je ſuis fort aiſe de ce que vous ne faites plus votre oraiſon, avec cet empreſſement forcé qui vous gênoit tant. L'oraiſon en eſt plus paiſible, & vous en êtes plus commode au prochain dans la ſociété. Mais il ne faut pas que cette ſainte liberté ſe tourne jamais en relâchement, ni diſſipation.

LETTRE LV.

De l'utilité des privations.

JE ſuis ſincérement fâché des contretems, qui m'ont empêché de vous voir. En attendant, ſuivez avec fidélité les lumiéres que Dieu vous donne, pour mourir aux délicateſſes & aux ſenſibilités de votre amour propre. Quand on ſe délaiſſe entiérement aux deſſeins de Dieu, on eſt auſſi content

d'être privé des consolations, que de les goûter. Souvent même une privation qui dérange & qui humilie, est plus utile qu'une abondance de secours sensibles.

Pourquoi ne vous seroit-il pas utile d'être privée de ma présence & de mes foibles avis, puisqu'il est quelquefois très-salutaire d'être privé de la présence sensible & des dons consolans de Dieu même ? Dieu est bien près de nous, lorsqu'il nous en paroît éloigné, & que nous souffrons cette absence apparente, dans un esprit d'amour pour lui & de mort à nous-mêmes. Accoutumez-vous donc un peu à la fatigue. Les enfans, à mesure qu'ils croissent, passent du lait d'une mére qui les porte dans son sein, à marcher seuls & à manger du pain sec.

LETTRE LVI.

Ne point s'arrêter à quelque épreuve sensible & particuliére.

NE faites aucune attention volontaire à ce que vous me mandez avoir éprouvé. De telles choses peuvent n'être que dans l'imagination: elles peuvent venir aussi d'une illusion du Tentateur, qui voudroit vous tendre un piége, tantôt de vaine complaisance, tantôt de découragement.

Il est vrai qu'il n'est pas impossible que ces choses viennent de Dieu. Aussi ne faut-il faire aucun effort, ni acte pour les rejetter. Il n'y a qu'à les laisser, sans les rejetter ni accepter, se contentant en général d'acquiescer à ce qu'il plaît à Dieu.

Par cette disposition simple & générale, vous tirerez tout le fruit de ces choses, supposé qu'elles viennent de Dieu, sans vous exposer à aucun retour de complaisance: & supposé qu'elles ne viennent pas de Dieu, vous serez à l'abri de toute illusion, en ne vous arrêtant à rien qu'à Dieu seul.

LET-

Digitized by Google

LETTRE LVII.

Préférer à la réputation & au desir de savoir, l'humilité, la charité & la pratique de ce qu'on sait déja.

JE suis très-content de vos dispositions, & vous faites très-bien de me mander avec simplicité, ce qui se passe en vous. Ne hésitez point à m'écrire les choses, que vous croirez que Dieu demande de vous.

Il n'est pas étonnant que vous ayez une espéce de jalousie & d'ambition, pour vous avancer dans la spiritualité, & d'être dans la confiance des personnes considérables qui servent Dieu. L'amour propre recherche naturellement ces sortes de succès qui peuvent le flater. Mais il s'agit, non de contenter une espéce d'ambition, en faisant un certain progrès éclatant dans la vertu; non d'être dans la confiance des personnes distinguées; mais de mourir aux goûts flateurs de l'amour propre, de s'humilier, d'aimer l'obscurité & le mépris, & de ne tendre qu'à Dieu seul.

Ce n'est point à force d'écouter & de lire un langage de perfection, qu'on devient parfait. Le grand point est, de ne s'écouter point soi-même, d'écouter Dieu en silence, de renoncer à toute vanité, & de s'appliquer aux vertus réelles. Peu parler, & faire beaucoup, sans se soucier d'être vu.

Dieu vous apprendra bien plus que toutes les personnes les plus expérimentées, & que tous les livres les plus spirituels. Eh! Que voulez-vous tant savoir? Qu'avez-vous besoin d'apprendre, si-non à être pauvre d'esprit, & à trouver toute votre science en JESUS crucifié? * *La science enfle*: il n'y a que *la charité qui édifie*. Ne cherchez donc que la charité. Eh! Faut-

* 2 Cor. VIII. vs. 1.

Faut-il être ſi ſavant pour ſavoir aimer Dieu, & pour ſe renoncer pour l'amour de lui? Vous ſavez beaucoup plus de bien, que vous n'en faites. Vous avez beaucoup moins beſoin d'acquérir de nouvelles lumiéres, que de mettre en pratique celles que vous avez déja reçues. O qu'on ſe trompe, quand on croit s'avancer en raiſonnant avec curioſité! Soyez petite, & n'attendez point des hommes les dons de Dieu.

LETTRE LVIII.

Divèrs avis pour la conduite de l'eſprit.

JE vous prie de ne vous point inquiéter. Votre oraiſon eſt bonne, & vous ne devez point la quitter. Ce que vous m'en avez écrit, fait fort bien comprendre en quoi elle conſiſte, & le fruit que vous en pouvez tirer. Continuez-la avec docilité, & laiſſez tomber toutes les réfléxions qui vous troublent à pure perte. Regardez-les comme de véritables tentations qui vous éloignent de la paix & de la confiance en Dieu. Voulez-vous éviter l'illuſion? Soyez docile: ne cherchez point ce qui flate votre amour propre: renoncez à ce que Dieu ne vous donne pas: n'écoutez ni vos dépits, ni vos tentations de reprendre les vanités & les amuſemens du monde. Portez humblement les croix de votre état: défiez-vous du goût de l'eſprit, qui n'eſt que vanité: cherchez ce qui eſt ſimple & uni: rejettez toute penſée qui ne vous vient que des dépits de votre amour propre. Je ſuis en vérité tout à vous en Notre Seigneur, comme j'y dois être, mais avec les précautions néceſſaires, pour ne flater point la délicateſſe de cet amour propre, qui veut qu'on le flate.

LET-

Digitized by Google

LETTRE LIX.

Ne point rejetter les dons de Dieu, à cauſe du canal par lequel il les communique.

VOus voyez ce que Dieu demande de vous: voudriez-vous le lui refuſer? Vous voyez que ce qui réſiſte en vous à l'attrait de grace, n'eſt qu'une délicateſſe d'amour propre: oſeriez-vous oppoſer aux miſéricordes de Dieu les rafinemens de l'orgueil, & les recherches les plus ſubtiles de vous-même? Vous, qui faites tant de ſcrupule d'une penſée involontaire, & par conſéquent très-innocente: vous, qui vous confeſſez ſi ſouvent pour les choſes qui ne méritent aucune confeſſion, ne ferez-vous aucun ſcrupule, & ne vous confeſſerez-vous point d'avoir réſiſté au St. Eſprit ſi long-tems, par une délicateſſe d'amour propre, qui rejette les dons de Dieu, à moins qu'ils ne viennent par un canal propre à vous flater.

Eh! Qu'importe, quand vous recevriez les dons de grace, comme les pauvres mendians reçoivent du pain! Ces dons n'en ſeroient que plus purs & plus précieux. Votre cœur n'en ſeroit que plus digne de Dieu, s'il attiroit par ſon humilité & par ſon anéantiſſement, le ſecours que Dieu lui prépare. Eſt-ce ainſi que vous vous déſappropriez de vous-même? Eſt-ce ainſi que vous regardez l'inſtrument de Dieu en pure foi? Eſt-ce ainſi que vous mourez à toute vie au-dedans de vous-même? A quoi ſervent les lectures ſur l'amour le plus pur, & vos oraiſons fréquentes? Comment pouvez-vous lire ce qui condamne le fond de votre cœur? Non ſeulement l'intérêt propre, mais l'intérêt d'un orgueil rafiné vous domine, juſqu'à vous faire rejetter le don de Dieu, parcequ'il ne vous vient pas d'une maniére à contenter votre délicateſſe. Comment pouvez-vous fai-

faire oraiſon ? Qu'eſt-ce que Dieu dit dans le ſilence amoureux de l'ame ? Il ne demande que mort : & vous ne voulez que vie propre. Lui pourriez-vous dire dans l'oraiſon : je ne veux de votre grace qu'à condition que vous la ferez paſſer par un canal qui ne m'arrache rien, & qui contente la vaine délicateſſe de mon cœur ?

LETTRE LX.

Ne point ſe défier de la bonté de Dieu. Union des ames en lui. Retour à lui.

NE vous défiez jamais de l'ami fidéle qui ne nous manque point, quoique nous lui manquions ſi ſouvent. Je ſuppoſe toutes les infidélités imaginables en vous, & je mets tout au pis aller. Hé bien, que s'enſuit-il de là ? Si vous avez manqué à Dieu, en vous éloignant du lieu où il vous veut, il n'y a qu'à ne lui plus réſiſter, & qu'à rentrer dans votre place. Dieu n'eſt pas comme les hommes, dont la vaine délicateſſe ſe tourne en dépit & en indignation ſans retour. Quand vous auriez manqué à Dieu cent & cent fois, revenez ſincérement, ceſſez de lui réſiſter ; auſſi-tôt il vous tend les bras. C'eſt lui-même qui vous a prévenu de miſéricorde, & qui a mis dans votre cœur le deſir de retourner vers lui. Comment ne recevroit-il pas avec bonté un ſentiment de votre cœur, que ſa bonté même y a formé ?

Que craignez-vous, ô ame de peu de foi ? Vous ſerez ſeule, il eſt vrai : mais eſt-ce être ſeule, que d'être avec Dieu ? Quand il nous unit à quelque créature, & nous aſſujettit à cette union, il faut être attaché, non par eſpérance en la créature, mais par pure fidélité à Dieu, qui veut ſe ſervir de cet inſtru-

Digitized by Google

inſtrument. Mais tout conſiſte à ne réſiſter point à cet ordre de Dieu, & à le ſuivre avec petiteſſe. Deſirez la choſe; ceſſez d'y réſiſter intérieurement: tout eſt fait.

Dieu n'a pas beſoin de la préſence ſenſible, pour tirer le fruit des unions qu'il opére. La ſeule volonté ſuffit: on demeure uni, la mer entre-deux: on eſt intimement en ſociété, dans le ſein de celui qui ne connoît aucune diſtance de lieux, & qui anéantit toutes les diſtances par ſon immenſité. On ſe communique, on s'entend, on ſe conſole, on ſe nourrit, ſans ſe voir, & ſans s'entendre. Dieu prend plaiſir à ſupléer tout. Eſt-on enſemble ſans correſpondre de cœur, & ſans acquieſcer à l'union que Dieu veut? On s'agite, on ſe deſſéche, on s'épuiſe, on dépérit, & la paix fuit d'un cœur qui réſiſte à Dieu. Eſt-on à mille lieues les uns des autres, ſans eſpérance de ſe voir ni de s'écrire? La ſeule correſpondance de volonté détruit toutes les diſtances. Il n'y a point d'entre-deux entre des volontés, dont Dieu eſt le centre commun. On s'y retrouve: & c'eſt une préſence ſi intime, que celle qui eſt ſenſible n'eſt rien en comparaiſon. Ce commerce eſt tout autre, que celui de la parole. Les ames mêmes qui ſont dans cette union, ſont ſouvent enſemble, ſans pouvoir ſe réſoudre à ſe parler. Elles ſont trop unies pour parler, & trop occupées de leur vie commune, pour ſe donner des marques d'attention. Elles ſont enſemble une même choſe en Dieu, comme ſans diſtinction; Dieu eſt alors comme une même ame dans deux corps différens.

Demeurez donc en paix dans le lieu où Dieu vous retient: mais que votre cœur ſoit tout entier où il vous appelle. La paix ne dépend que de la non-réſiſtance de la volonté. Reprenez doucement vos anciennes lectures. Faites comme une perſonne convaleſcente; il la faut nourrir d'alimens délicats, & lui en donner peu & ſouvent. C'eſt une eſpéce d'enfance. La lecture ramenera peu à peu l'oraiſon; l'oraiſon élargira le cœur, & rapellera la familiarité avec l'Epoux. Laiſſez faire Dieu. Continuez à vous ouvrir bonnement & ſimplement à

Digitized by Google

N.... Je lui donne puiſſance pour vous conſoler & ſoutenir, en attendant mon retour. C'eſt l'Eſprit conſolateur qui fait par lui-même tout ce qu'il lui plaît. Rien de tout ce qu'il ne fait pas dire, n'eſt parole de vie: ce qu'il fait dire par quelque bouche que ce ſoit, ſe fait ſentir & opére juſqu'au fond de l'ame. C'eſt la voix toute-puiſſante du Créateur. Un mot dit tout, & fait tout; les plus ſolides diſcours ne diſent & ne font rien.

LETTRE LXI.

Suporter ſes défauts en paix, ſans écouter l'imagination.

AUcun de vos défauts ne me laſſe. Je voudrois que vous les puſſiez voir, comme je les vois, & que vous les ſuportaſſiez avec la même paix, dont je les ſuporte: ils ſe tourneroient tous à profit pour vous. Quand Dieu vous laiſſe un peu reſpirer, vous voyez ſa bonté: mais, dès qu'il recommence en vous ſon ouvrage, vous défaites ce qu'il fait, à meſure qu'il y travaille. Vous écoutez votre imagination juſqu'à n'écouter plus ni Dieu, ni l'homme qui doit vous parler en ſon nom. Vous êtes alors indocile, révoltée, & comme poſſédée d'un eſprit de deſeſpoir. Ce n'eſt point la peine qui cauſe l'infidélité; mais c'eſt l'infidélité qui cauſe la peine. Une certaine douleur paiſible dans l'obſcurité & dans la ſéchereſſe, ne ſeroit rien que de bon. Il faut bien ſouffrir pour mourir. Le dépouillement ne ſe fait pas ſans douleur; mais le trouble du fonds ne vient, que de l'infidélité avec laquelle vous écoutez la tentation. C'eſt dès le commencement qu'il faudroit lui fermer vos oreilles. Votre imagination qui vous tente, eſt enſuite ce qui vous punit; car elle fait votre ſupplice. Ne la croyez plus.

LET-

Digitized by Google

LETTRE LXII.

De la vue & de la mort de l'Amour propre.

OUi, je conſens avec joye que vous m'appelliez votre pére; je le ſuis, & le ſerai toujours. Il n'y manque qu'une pleine perſuaſion & confiance de votre part : mais il faut attendre que votre cœur ſoit élargi. C'eſt l'amour propre qui le reſſerre. On eſt bien à l'étroit, quand on ſe renferme au-dedans de ſoi: au contraire, on eſt bien au large, quand on ſort de cette priſon, pour entrer dans l'immenſité de Dieu & dans la liberté de ſes enfans.

Je ſuis ravi de vous voir dans les impuiſſances, où Dieu vous réduit. Sans ces impuiſſances, l'amour propre ne pouvoit être ni convaincu, ni renverſé. Il avoit toujours des reſſources ſecrétes, & des retranchemens impénétrables dans votre courage, & dans vôtre délicateſſe. Il ſe cachoit à vos propres yeux, & ſe nourriſſoit du poiſon ſubtil d'une généroſité apparente, où vous vous ſacrifiiez toujours pour autrui. Dieu a réduit votre amour propre à crier les hauts cris, à ſe démaſquer, à découvrir l'excès de ſa jalouſie. O que cette impuiſſance eſt douloureuſe & ſalutaire tout enſemble! Tant qu'il reſte de l'amour propre, on eſt au deſeſpoir de le montrer. Mais, tant qu'il y a encore un amour propre à pourſuivre juſques dans les derniers replis du cœur, c'eſt un coup de miſéricorde infinie, que Dieu vous force à le laiſſer voir. Le poiſon devient un reméde. L'amour propre pouſſé à bout, ne peut plus ſe cacher & ſe déguiſer. Il ſe montre dans un tranſport de deſeſpoir; en ſe montrant, il deshonore toutes les délicateſſes, & diſſipe les illuſions flateuſes de toute la vie. Il paroît dans toute ſa difformité. C'eſt vous-même idole de vous-même, que Dieu met devant

Digitized by Google

vos propres yeux. Vous vous voyez ; & vous ne pouvez vous empêcher de vous voir. Heureuſement, vous ne vous poſſédez plus, & vous ne pouvez plus empêcher de vous laiſſer voir aux autres.

Cette vue ſi honteuſe d'un amour propre démaſqué, fait le ſupplice de l'amour propre même. Ce n'eſt plus cet amour propre ſi ſage, ſi diſcret, ſi poli, ſi maître de lui-même, ſi courageux pour prendre tout ſur ſoi & rien ſur autrui. Ce n'eſt plus cet amour propre, qui vivoit de cet aliment ſubtil de croire qu'il n'avoit beſoin de rien, & qui, à force d'être grand & généreux, ne ſe croyoit pas même un amour propre. C'eſt un amour propre d'enfant jaloux d'une pomme, qui pleure pour l'avoir. Mais à cet amour propre enfantin, eſt joint un autre amour propre bien plus tourmentant. C'eſt celui qui pleure d'avoir pleuré, qui ne peut ſe taire, & qui eſt inconſolable de ne pouvoir plus cacher ſon venin. Il ſe voit indiſcret, groſſier, importun ; & il eſt forcené de ſe voir dans cette affreuſe ſituation. Il dit, comme Job : * *Ce que je craignois le plus, eſt préciſément ce qui m'eſt arrivé.* En effet, pour faire mourir l'amour propre, cé que nous craignons le plus eſt préciſément ce qui nous eſt le plus néceſſaire. Nous n'avons pas beſoin pour mourir, que Dieu attaque en nous ce qui n'eſt ni vif ni ſenſible. L'opération de mort ne prend que ſur la vie du cœur. Tout le reſte n'eſt rien. Il vous falloit donc ce que vous avez, un amour propre convaincu, ſenſible, groſſier, palpable. Il ne vous reſte qu'à vouloir bien le voir en paix : voir en paix cette miſére, c'eſt ne l'avoir plus.

Vous demandez des remédes pour guérir. Il ne s'agit point de guériſon ; mais au contraire, de mort. Laiſſez-vous mourir. Ne cherchez par impatience aucun reméde. Mais prenez garde qu'un certain courage pour ſe paſſer de tout reméde, ſeroit un reméde déguiſé, & une reſſource de vie maudite. Il ne faut point chercher de reméde pour conſoler l'amour propre :

* Job. III. vſ. 25.

Digitized by Google

pre: mais il ne faut pas cacher le mal. Dites tout par ſimplicité & par petiteſſe; puis laiſſez-vous mourir.

Ce n'eſt pas ſe laiſſer mourir, que de retenir quelque choſe avec force. La foibleſſe eſt devenue votre unique partage. Toute force eſt à contretems: elle ne ſerviroit qu'à rendre l'agonie plus longue & plus violente. Si vous expirez de foibleſſe, vous en expirerez plutôt & moins rudement. Toute vie mourante n'eſt que douleur. Tous les cordiaux deviennent poiſon, au patient frapé à mort & attaché ſur la roue pour y expirer. Que lui faut-il? Rien que le coup de grace. Nul aliment; nul ſoutien. Si on pouvoit l'affoiblir pour avancer ſa mort, on abrégeroit ſes ſouffrances. Mais on n'y peut rien; & il n'y a que la main qui l'a attaché & frapé, qui puiſſe le délivrer de ce reſte de vie cruelle.

Ne demandez donc ni remédes, ni alimens, ni mort. Demander la mort, c'eſt impatience; demander des remédes ou des alimens, c'eſt vouloir retarder l'œuvre de mort. Que faut-il donc? Se délaiſſer: ne rien rechercher: ne rien retenir: dire tout, non par recherche de conſolation, mais par petiteſſe, & non-réſiſtance. Il faut me regarder, non comme la reſſource de vie, mais comme l'inſtrument de mort. De même qu'un inſtrument de vie ſeroit mauvais, s'il ne vivifioit pas; un inſtrument de mort ſeroit à contre-ſens, s'il nourriſſoit la vie, au lieu de l'éteindre & de donner le coup de la mort. Souffrez donc que je ſois, ou du moins que je vous paroiſſe ſec, dur, indifférent, impitoyable, importuné, dégoûté, plein de mépris. Dieu ſait combien tout cela eſt contraire à la vérité; mais il permet que tout cela paroiſſe; & c'eſt bien plus par ces choſes fauſſes & imaginaires, que par mon affection & mon ſecours réel, que je vous ſuis utile; puiſqu'il s'agit, non d'être appuyé & de vivre, mais de manquer de tout & de mourir.

Digitized by Google

LETTRE LXIII.

A UNE PERSONNE MARIE'E *.

Eſprit de St. François de Sales. L'eſprit de Dieu & ſa délicateſſe ne reſſemblent point à l'eſprit & à la fauſſe délicateſſe du ſiécle.

LE jour de St. François de Sales eſt une grande fête pour moi, M. Je prie aujourd'hui de tout mon cœur le Saint, d'obtenir de Dieu pour vous, l'eſprit dont il a été lui-même rempli. Il ne comptoit pour rien le monde. Vous verrez par ſes lettres & par ſa vie, qu'il recevoit avec la même paix & dans le même eſprit d'anéantiſſement, les plus grands honneurs & les plus dures contradictions. Son ſtile naïf montre une ſimplicité aimable, qui eſt au-deſſus de toutes les graces de l'eſprit profane. Vous voyez un homme, qui, avec une grande pénétration, & une parfaite délicateſſe pour juger du fond des choſes, & pour connoître le cœur humain, ne ſongeoit qu'à parler en bon-homme, pour conſoler, pour ſoulager, pour éclairer, pour perfectionner ſon prochain. Perſonne ne connoiſſoit mieux que lui, la plus haute perfection: mais il ſe rapetiſſoit pour les petits, & ne dédaignoit jamais rien. Il ſe faiſoit tout à tous; non pour plaire à tous, mais pour les gagner tous, & pour les gagner à JESUS-CHRIST, & non à ſoi.

Voilà l'Eſprit du Saint, que je ſouhaite de voir répandu en vous. Compter pour rien le monde, ſans hauteur ni dépit, c'eſt vivre de la foi. N'être point enivré de ce qui nous flate, ni

* Cette lettre & les ſuivantes juſqu'à la LXXXVIII. ſont écrites dans le même ordre à la même perſonne.

Digitized by Google

ni découragé par ce qui nous contredit; mais porter d'un esprit égal ces deux extrémités, & aller toujours devant soi avec une fidélité paisible & sans relâche, ne regardant jamais dans les divers procédés des hommes que Dieu seul, tantôt soulageant notre foiblesse par les consolations, & tantôt nous exerçant miséricordieusement par les croix. Voilà la véritable vie des enfans de Dieu.

Vous serez heureuse, si vous dites du fond du cœur avec JESUS-CHRIST, mais d'une parole intime & permanente: * *Malheur au monde à cause de ses scandales!* Ses discours & ses jugemens ont encore trop de pouvoir sur vous: il ne mérite point qu'on soit tant occupé de lui. Moins vous voudrez lui plaire, plus vous serez au-dessus de lui. Notre bon Saint étoit autant desabusé de l'esprit, que du monde. Et en effet, ce qu'on appelle *esprit*, n'est qu'une vaine délicatesse que le monde inspire. Il n'y a point d'autre vrai esprit, que la simple & droite raison. La raison n'est jamais droite dans les enfans d'Adam, si Dieu ne la redresse en corrigeant nos jugemens par les siens, & en nous donnant son Esprit pour nous enseigner toute vérité.

Si vous voulez que l'Esprit de Dieu vous possède, n'écoutez plus le monde; ne vous écoutez plus vous-même dans vos goûts pour ce qui est du monde. N'ayez plus d'autre esprit que celui de l'Evangile, plus d'autre délicatesse que celle de l'esprit de foi, qui sent jusqu'aux moindres imperfections. En vous perfectionnant avec cette simplicité humble, vous serez compatissante pour les infirmités d'autrui, & vous aurez la véritable délicatesse, sans mépris ni dégoût pour les choses qui paroissent foibles, petites & grossiéres. O que la délicatesse dont le monde se glorifie, est grossiére & basse, en comparaison de celle que je vous souhaite de tout mon cœur!

* Matth. XVIII. vs. 7.

LET-

Digitized by Google

LETTRE LXIV.

Se fier en Dieu, avec ſimplicité & pauvreté d'eſprit.

NE croyez point, M., que je manque de zèle, pour vous aider dans vos beſoins. Je vois vos bonnes intentions, & la ſoif que Dieu vous donne, pour toutes les vérités qui peuvent vous mettre en état de lui plaire. J'aimerois mieux mourir, que de manquer aux beſoins des ames qui me ſont confiées, & ſur tout de la vôtre, qui m'eſt très-chére en Notre Seigneur.

Votre piété eſt un peu trop vive & trop inquiéte. Ne vous défiez point de Dieu. Pourvu que vous ne lui manquiez point, il ne vous manquera pas, & il vous donnera les ſecours néceſſaires pour aller à lui. Ou ſa providence vous procurera des conſeils au-dehors, ou ſon Eſprit ſupléera au-dedans ce qu'il vous ôtera extérieurement. Croyez en Dieu, fidéle dans ſes promeſſes, & il vous donnera ſelon la meſure de votre foi. Fuſſiez-vous abandonnée de tous les hommes dans un déſert inacceſſible, la Manne y tomberoit du Ciel pour vous ſeule, & les eaux abondantes couleroient des rochers.

Ne craignez donc que de manquer à Dieu, & encore ne faut-il pas le craindre juſqu'à ſe troubler. Suportez-vous vous-même, comme on ſuporte le prochain ſans le flater dans ſes imperfections. Laiſſez-là toutes vos délicateſſes d'eſprit & de ſentimens. Vous voudriez les avoir avec Dieu, comme avec les hommes. Il ſe gliſſe dans ces merveilles un rafinement de goût, & un retour ſubtil ſur ſoi-même. Soyez ſimple avec celui qui aime à ſe communiquer aux ames ſimples. Devenez groſſiére, non par vraie groſſiéreté, mais par renoncement à toutes les délicateſſes que le goût de l'eſprit don-

Digitized by Google

donne. * *Bienheureux ſont les pauvres d'eſprit*, qui ont fait vœu de pauvreté ſpirituelle, & qui n'ont jamais pour l'eſprit que le néceſſaire dans une continuelle mendicité, & dans un abandon ſans réſerve à la Providence ! O que je ſerois ravi, ſi je vous voyois négligée pour l'eſprit, comme une perſonne pénitente l'eſt pour les parures du corps.

LETTRE LXV.

Avis pour ſe modérer en tout.

VOus ne vous trompez pas, en croyant qu'il ne ſuffit point d'avoir changé d'objet pour l'ardeur, & qu'il y a une ardeur inquiéte qu'il faut modérer, même dans le ſervice de Dieu & dans la correction de nos défauts. Cette vue pourra beaucoup ſervir à vous calmer, ſans relâchement dans votre travail. L'ardeur que vous mettez dans les meilleures choſes, les altére, & vous donne une agitation d'autant plus contraire à la paix de l'Eſprit de Dieu, que vous prenez davantage ſur vous, par pure bienſéance, pour la renfermer avec effort toute entiére au-dedans. Un peu de ſimplicité vous feroit pratiquer la vertu plus utilement, avec moins de peine.

J'approuve fort qu'on vous faſſe communier tous les quinze jours. Ce n'eſt point trop pour une perſonne retirée qui tâche de ſe renfermer dans ſes devoirs, & qui s'occupe à la lecture & à la priére. Vous avez beſoin de chercher dans le Sacrement de vie & d'amour, la nourriture, la conſolation, & la force pour porter vos croix, & pour vaincre vos imperfections. Laiſſez-vous donc conduire, ſans vous juger vous-même, & n'écoutez aucun ſcrupule pour vos communions.

A l'é-

* Matth. V. vſ. 3.

Digitized by Google

A l'égard de vos confeſſions, je ne ſaurois vous en rien dire. Il n'y a que votre Confeſſeur, qui puiſſe vous parler juſte là-deſſus. Dieu ne permettra pas qu'il vous manque à votre beſoin, ſi vous cherchez en ſimplicité ce que l'eſprit de grace demande de vous. Marchez avec une foi pleine & entiére. Tâchez de faire ce que le Confeſſeur vous dira. Si vous êtes gênée, faites-le moi ſavoir; je vous répondrai le mieux que je pourrai, ſur les doutes que vous me propoſerez.

Je ne ſaurois vous dire des choſes aſſez préciſes & aſſez proportionnées, ſur vos lectures & ſur votre oraiſon: je ne connois pas aſſez votre goût, votre attrait, votre beſoin. Une demi-heure de converſation me mettroit au fait; après quoi, je pourrois vous écrire, & même vous entendre ſur un billet d'une demi-page.

A l'égard de vos habits, il me ſemble que vous devez avoir égard au goût & à la pente de Monſieur votre Mari. C'eſt à lui à décider ſur les bienſéances. S'il panche à l'épargne là-deſſus, vous devez retrancher autant qu'il le croira à propos: s'il veut que vous ſouteniez un certain extérieur, faites par pure complaiſance ce que vous croirez appercevoir qu'il veut, & rien au-delà par votre propre goût ou jugement: s'il ne veut rien à cet égard, & qu'il vous laiſſe abſolument à vous-même, je crois que le parti de la médiocrité eſt le meilleur pour mourir à vous-même. Les extrêmités ſont de votre goût. Une entiére magnificence peut ſeule contenter votre délicateſſe & votre hauteur rafinée. Une ſimplicité auſtére eſt un autre rafinement d'amour propre; alors on ne renonce à la grandeur, que par une maniére éclatante d'y renoncer. Le milieu eſt inſuportable à l'orgueil. On paroît manquer de goût, & ſe croire paré avec un extérieur bourgeois. J'ai ouï dire qu'on vous a vue autrefois vêtue comme les Sœurs de communauté; c'eſt trop en apparence, & c'eſt trop peu dans le fonds. Un extérieur modéré vous coûtera bien davantage au fond de votre cœur. Vous ne deviendrez ſimple, que par la médiocrité. Toutes les extrêmités, même en bien, ont leur affectation rafinée.

Digitized by Google

finée. La médiocrité qui ne ſe fait point remarquer, ne laiſſe aucun ragoût à l'amour propre. Il n'y a que l'amour de Dieu, qui ne ſouffre point ces bornes étroites.

Mais votre régle abſolue eſt, de parler à cœur ouvert à Mr. votre mari, & de ſuivre ſans héſiter ce que vous verrez qui lui plaira le plus.

LETTRE LXVI.

Avis ſur l'Oraiſon, les lectures, la confeſſion, les bienſéances, & le ſoin néceſſaire de la ſanté.

POur l'oraiſon, faites-la non ſeulement dans les tems réglés, mais encore au-delà & dans les intervalles de vos occupations, autant que vous en aurez la facilité & l'attrait: mais prenez garde à ménager vos forces de corps & d'eſprit, & arrêtez-vous, dès que vous éprouverez quelque petite laſſitude. Votre maniére de faire oraiſon eſt très-bonne. Commencez toujours par les plus ſolides ſujets, qui vous ont touché dans vos lectures. Suivez la pente de votre cœur, pour vous nourrir d'une préſence amoureuſe de Dieu, des Perſonnes de la Ste. Trinité, & de l'Humanité de JESUS-CHRIST. Attachez-vous intimement à cette adorable ſociété. Demeurez-y avec une confiance ſans bornes, & dites-leur tout ce que la ſimplicité de l'amour vous inſpirera. Après leur avoir parlé de l'abondance du cœur, écoutez-les intérieurement, en faiſant taire votre eſprit délicat & inquiet.

Pour les diſtractions, elles tomberont comme d'elles-mêmes, pourvu que vous ne les ſuiviez jamais volontairement, que vous demeuriez toujours par votre choix occupée à aimer, que vous ne ſoyez point trop diſtraite par la crainte des diſtractions, & que ſans vous en mettre beaucoup en peine, vous

Digitized by Google

reveniez tranquillement à votre exercice, dès que vous avez apperçu que votre imagination vous en détourne. La facilité avec laquelle vous faites oraiſon, marque que Dieu vous aide beaucoup; car ſans une grace bien forte, votre naturel ſcrupuleux vous donneroit de grandes inquiétudes, pendant que vous voudriez penſer à Dieu.

Pour vos lectures, vous faites bien de lire l'Ecriture ſainte; mais n'abandonnez ni l'Imitation de JESUS-CHRIST, ni les ouvrages de St. François de Sales. Ses Lettres & ſes Entretiens ſont remplis de grace & d'expérience. Quand la lecture vous met en recueillement & en oraiſon, laiſſez le livre; vous le reprendrez aſſez, quand l'oraiſon ceſſera. Liſez peu chaque fois; liſez lentement & ſans avidité; liſez avec amour.

Ne ſongez plus à vos confeſſions générales, qui ne vous ont que trop embarraſſée, & qui ne feroient plus que vous troubler. Ce ſeroit un retour inquiet & hors de tout propos, qui ſeroit contraire à la paix où Dieu vous appelle, & qui réveilleroit vos ſcrupules. Tout ce qui excite vos réfléxions ardentes & délicates, vous eſt un piége dangereux. Suivez avec confiance le goût d'amour, que Dieu vous donne pour ſes perfections infinies. Aimez-le comme vous voudriez être aimée; ce n'eſt pas lui donner trop: cette meſure n'eſt point exceſſive. Aimez-le ſuivant les idées qu'il vous donne du plus grand amour.

Ne ſoyez point martyre des bienſéances & d'une certaine perfection de politeſſe. Cette délicateſſe dévore l'eſprit, & occupe toujours une ame d'elle-même. Agiſſez & parlez ſans tant de circonſpection. Si vous êtes bien occupée de Dieu, vous le ſerez moins de plaire aux hommes, & vous leur plairez davantage.

Ménagez vos forces dans l'exercice de l'oraiſon. C'eſt parceque cette occupation intérieure épuiſe & mine inſenſiblement, qu'il faut s'y donner des bornes, & éviter une certaine avidité ſpirituelle. La vie intérieure amortit l'extérieure, & cauſe ſouvent une eſpéce de langueur. Votre foible ſanté a be-

Digitized by Google

beſoin d'être épargnée, & votre vivacité eſt à craindre, même dans le bien. Dieu ſait combien il m'unit à vous dans ſon amour.

LETTRE LXVII.

Sur les Lectures, entremêlées d'Oraiſon de ſilence.

JE vois avec joye que Dieu vous donne certaines lumiéres, qui ne viennent point de l'eſprit, ni de la délicateſſe qui vous eſt naturelle, mais de l'expérience & d'un fonds de grace. C'eſt ainſi qu'on commence à penſer, quand Dieu ouvre le cœur, & qu'il veut mettre dans la vie intérieure.

Ne quittez point vos ſujets d'oraiſon, ni les livres d'où vous les tirez; mais, quand vous éprouvez un attrait au ſilence devant Dieu, & que vos lectures ou ſujets ſont ce que vous appellez un bruit qui vous diſtrait, laiſſez tomber le livre de vos mains, laiſſez diſparoître votre ſujet, & ne craignez point d'écouter Dieu au fond de vous-même, en faiſant taire tout le reſte. Les ſujets pris d'abord avec fidélité, vous meneront à ce ſilence ſi profond; & ce ſilence vous nourrira des vérités, plus ſubſtantiellement que les raiſonnemens les plus lumineux. Mais ne ceſſez point de prendre toujours des ſujets ſolides, & de choiſir ceux qui ſont les plus propres à vous occuper & à vous toucher le cœur.

Quand vous appercevez que vous êtes en diſtraction ou en ſéchereſſe, & en danger d'oiſiveté, remettez-vous doucement & ſans inquiétude en la préſence de Dieu, & reprenez votre ſujet. S'il vous tient en recueillement, continuez à vous en nourrir. Si, au contraire, vous éprouvez qu'il vous gêne, qu'il vous diſtraye, & qu'il vous deſſéche dans ce tems-là, &

Digitized by Google

que vous ayez de l'attrait pour le ſilence amoureux en la préſence de Dieu, ne craignez point de ſuivre librement cet attrait de grace. Cette liberté ne peut être ſuſpecte d'illuſion, quand on ſe propoſe toujours des ſujets ſolides, qu'on ne ſe permet aucune oiſiveté volontaire, qu'on s'occupe dans le tems de ſilence intérieur d'une vue amoureuſe de Dieu, qu'on revient à la méditation des ſujets, dès qu'on apperçoit la diſtraction & la ceſſation de ce ſilence amoureux, qu'enfin on ſe tient d'ailleurs dans toutes les régles communes pour juger de l'arbre par le fruit des vertus. Continuez à lire les livres de St. François de Sales: l'eſprit de ce bon Saint eſt ce qu'il faut pour vous éclairer, ſans nourrir en vous le goût de l'eſprit, qui eſt plus dangereux pour vous que pour un autre.

LETTRE LXVIII.

Ne point ſe troubler dans la crainte de la mort de ceux qu'on aime. Caractères de l'Oraiſon, où l'illuſion n'eſt point à craindre.

JE prends véritablement part à la douleur que vous cauſe l'extrêmité de la maladie de N... L'incertitude où vous êtes depuis deux jours, en attendant de ſes nouvelles, eſt encore une rude croix. Rien ne fait tant de peine à la nature, que cette ſuſpenſion entre une foible eſpérance & une forte crainte. Mais nous devons vivre en foi pour la meſure de nos peines, comme pour tout le reſte. Notre ſenſibilité fait que nous ſommes ſouvent tentés de croire, que nos épreuves ſurpaſſent nos forces: mais nous ne connoiſſons, ni les forces de notre cœur, ni les épreuves de Dieu. C'eſt celui qui connoît tout enſemble, & notre cœur qu'il a fait de ſes propres mains avec tous les

Digitized by Google

les replis que nous y ignorons, & l'étendue des peines qu'il nous donne, auquel eſt réſervé de proportionner ces deux choſes. Laiſſons-le donc faire, & contentons-nous de ſouffrir ſans nous écouter. Ce que nous croyons impoſſible, ne l'eſt qu'à notre délicateſſe & à notre lâcheté. Ce que nous croyons accablant, n'accable que l'orgueil & l'amour propre, qui ne peuvent être trop accablés. Mais l'homme nouveau trouve dans ce juſte accablement du vieil-homme, de nouvelles forces & des conſolations toutes céleſtes. Offrez à Dieu votre amie. Voudrez-vous la lui refuſer? Voudrez-vous la mettre entre vous & lui, comme un mur de ſéparation? Que ſacrifierez-vous, qu'une vie courte & miſérable d'une perſonne qui ne pouvoit que ſouffrir ici-bas, & voir ſon ſalut en danger? Vous la reverrez bientôt, non ſous ce ſoleil, qui n'éclaire que la vanité & l'affliction d'eſprit, mais dans cette lumiére pure de la vérité éternelle, qui rend bienheureux tous ceux qui la voyent. Plus votre amie étoit droite & ſolide, plus elle eſt digne de ne vivre pas plus long-tems dans un monde ſi corrompu. Il eſt vrai qu'il y a peu d'amis ſincéres, & qu'il eſt rude de les perdre : mais on ne les perd point, & c'eſt nous qui courons riſque de nous perdre, juſqu'à ce que nous ayons ſuivi ceux que nous regretons.

Pour votre oraiſon, ne craignez rien; il n'y a point d'illuſion à ſuivre l'attrait de Dieu, pour demeurer en ſa préſence, occupé à l'admirer & à l'aimer, pourvu que cette occupation ne nous donne jamais la folle perſuaſion que nous ſommes bien avancés; pourvu qu'elle ne nous empêche pas de ſentir nos fragilités, nos imperfections, & le beſoin de nous corriger; pourvu qu'elle ne nous faſſe négliger aucun de nos devoirs & pour l'intérieur & pour l'extérieur; pourvu que nous demeurions ſincéres, humbles, ſimples, & dociles dans la main de nos ſupérieurs. Ne héſitez donc point : recevez le don de Dieu; ouvrez-lui votre cœur; nourriſſez-vous-en. L'héſitation gêneroit votre cœur, troubleroit l'opération de la grace, & vous jetteroit dans une conduite pleine de contrariétés, où vous

Digitized by Google

vous déferiez ſans ceſſe d'une main, ce que vous auriez fait de l'autre. Tandis que vous ne ferez que penſer à Dieu, l'aimer, vous occuper de ſa préſence, & vous attacher à ſa volonté, ſans rien préſumer de vous, ſans négliger aucune régle, ſans vous relâcher dans la voye des préceptes & des conſeils, ſans vous écarter de l'obéiſſance & de la voye commune, vous ne ſerez point en péril de vous tromper. Suivez donc l'attrait; dites à l'Epoux : * *Attirez-moi après vous ; je ſuivrai l'odeur de vos parfums.*

Ne donnez de bornes à votre recueillement, qu'autant que le beſoin de ménager votre ſanté & de remplir les devoirs de votre état le demanderont. Prenez ſeulement garde que le corps ne ſouffre de ce que l'eſprit fait au-dedans. L'oraiſon la plus ſimple, la plus facile, la plus douce, la plus bornée au cœur, & la plus exemte de raiſonnement, ne laiſſe pas de miner ſourdement les forces corporelles, & de cauſer une eſpéce de langueur inſenſible. On ne s'en apperçoit pas, parcequ'on eſt trop plein de ſon goût, & que la peine douce ne paroît point peine. Voilà ce que je crains, & non pas l'illuſion dans une conduite auſſi droite & auſſi réguliére que la vôtre.

LETTRE LXIX.

Effets de l'Oraiſon en ſilence. Fidélité à l'attrait, quand Dieu nous attire à nous familiariſer avec lui.

VOus avez raiſon de croire que, dans les momens de recueillement & de paix dont vous m'avez parlé, on ne peut qu'aimer, & ſe livrer à la grace qu'on reçoit. Ce que vous

* Cant. I. vſ. 3.

Digitized by Google

vous ajoûtez, a encore un ſens très-véritable. Vous dites que vous avez cru ſentir que notre travail doit ceſſer, quand Dieu veut bien agir par lui-même. Ce n'eſt pas qu'on ceſſe alors de coopérer à la grace, & de correſpondre à ce que Dieu imprime intérieurement; car vous reconnoiſſez vous-même, qu'alors *on aime*, *& on ſe livre à la grace.* L'amour eſt ſans doute le plus parfait exercice de la volonté. *Se livrer à la grace* par un choix libre, c'eſt ſans doute y coopérer de la maniére la plus réelle & la plus parfaite. Il n'y a donc point d'oiſiveté, ni de ceſſation d'actes, dans ces momens de recueillement & de paix, où vous dites, *que notre travail doit ceſſer.* Ce ſont des momens, *où Dieu veut bien agir par lui-même*, c'eſt à dire, prévenir l'ame par des impreſſions plus puiſſantes, & la tenir en ſilence pour écouter ſes intimes communications: mais alors, elle n'eſt point ſans correſpondance. Elle *aime*, elle *ſe livre à la grace*, c'eſt à dire, qu'elle fait les actes les plus ſimples & les plus paiſibles, mais les plus réels, d'amour & de foi pour l'Epoux qu'elle écoute intérieurement: c'eſt à dire, qu'elle acquieſce à tout ce qui eſt dû à l'Epoux, & à tout ce qu'il demande par ſa grace: c'eſt à dire, que l'ame s'enfonce de plus en plus dans l'amour de l'Epoux, dans la mort à tous les deſirs terreſtres, & dans toutes les vertus que l'eſprit de grace peut inſpirer ſelon les divers beſoins. Ces actes, quoique très-réels, ne paroiſſent qu'une diſpoſition de l'ame; & ils ſont ſi généraux qu'ils paroiſſent confus: mais ils ne laiſſent pas de contenir dans cette généralité, le germe de chaque vertu particuliére pour les occaſions. Ne craignez donc pas de ſuivre l'attrait intérieur, dans ces momens de recueillement & de paix. Ces momens ne rempliſſent pas toute la vie. Vous en trouverez aſſez d'autres, où vous pourrez revenir aux régles communes.

Je ſuis ravi de vous entendre dire avec admiration: *Que la conduite de Dieu eſt aimable, & proportionnée à nos beſoins!* Oui, Madame, il ſe fait tout à tous pour ſe proportionner à chacun de nous. Il nous enſeigne par l'expérience de ſes com-

munications, qu'il eſt comme une mére, qui porte ſon enfant entre ſes bras. Nous ne ſaurions trop nous familiariſer avec lui. Cette confiance, comme vous le dites très-bien, *appartient toute à l'amour, & ne peut venir que de lui.* Cette familiarité ne diminue, ni le reſpect, ni l'admiration, ni la crainte filiale : au contraire, on ne craint jamais tant de contriſter l'Epoux, que quand on eſt dans cette union de cœur avec lui.

Il eſt vrai que plus cette union eſt douce, plus l'ame craint d'en être ſevrée. Quand on tient aux créatures, on ne ſent point les privations de Dieu : mais, quand on ſe détache des créatures, & qu'on commence à goûter les dons intérieurs, les moindres privations ſont très-rudes, & elles font tomber dans une ſolitude intérieure qui accable. Mais, quand Dieu ſe communique, il faut ſe nourrir; & quand il retire ſes communications ſenſibles, la croix eſt un autre aliment moins doux, mais très-pur. Il faut être prêt à ces deux états.

Je ſuis fort irrégulier, Madame; mais vous avez beſoin de mes irrégularités & de mes ſéchereſſes. En attendant que nos amis deviennent parfaits, il faut tourner à profit pour nous leurs imperfections. En nous mortifiant, & en nous détachant, elles nous ſeront plus utiles que leurs perfections. Pardonnez-moi donc toutes mes fautes, & comptez (je vous parle en toute ſimplicité Chrétienne) que perſonne au monde ne peut être à vous, avec plus d'union de cœur, & de zèle que moi.

LETTRE LXX.

Traitemens enfantins, que Dieu fait goûter à l'ame dans les commencemens.

VOus êtes emmaillotée; mais on démaillote les enfans, à meſure qu'ils croiſſent. Il y a néanmoins une maniére de

de croître, que je ne vous souhaite point. A Dieu ne plaise que vous soyez grande, comme on l'est dans le monde ! JESUS-CHRIST ne vouloit point que ses Apôtres, qui étoient encore grands, empêchassent les petits enfans de venir à lui: * *C'est à eux qu'appartient le Royaume du Ciel;* & malheur aux grands qui ne se rapetissent pas, pour leur ressembler ! J'aime cent fois mieux vos langes & votre honte enfantine, que cette grandeur roide & hautaine des sévéres Pharisiens.

Quand Dieu accoutume une ame à lui, elle se passe sans peine de tout ce qu'il ne lui laisse point au-dehors. L'amour est un grand Casuiste pour décider les doutes. Il a une délicatesse & une pénétration de jalousie, qui va au-delà de tous les raisonnemens des hommes. Il faut être dépendant de l'ordre extérieur, & docile aux hommes qui ont l'autorité: mais, quand le dehors manque, il faut être détaché, vivre de foi, & suivre l'amour.

Ce que vous sentez est une grande nouveauté pour vous: c'est une vie toute nouvelle & inconnue. On ne se connoît plus; on croit songer, les yeux ouverts. Recevez, & ne tenez à rien. Aimez, souffrez, aimez encore. Peu d'attention aux dons, si-non pour louer l'Epoux qui donne. Grande simplicité, docilité, fidélité dans l'usage de chaque moment. L'amour rend libre en simplifiant, sans dérégler.

Dormez autant que vous pourrez: votre corps en a besoin; & vous ne devez point y manquer par avarice d'oraison. L'esprit d'oraison fait quitter l'oraison même, pour se conformer aux ordres de la providence. Pendant que vous dormirez, votre cœur veillera. Dans le tems des insomnies, ne rejettez point la présence de Dieu; mais ne l'excitez pas au préjudice du sommeil. Ce que vous éprouvez, n'est qu'un commencement; ce qui est le plus vif & le plus sensible, n'est ni le plus pur, ni le plus intime. Cette vivacité d'amour naissant jette dans l'ame les principes de vie, qui sont nécessaires pour les suites.

* Matth. XIX. vf. 14.

Digitized by Google

ſuites. Succez donc le lait le plus doux de l'amour, à la mammelle des divines miſéricordes. Aimez, comme Dieu vous donne l'amour dans le tems préſent. Quand il voudra vous faire languir dans les privations, vous l'aimerez d'une autre ſorte, & ce ſera une autre nouveauté bien étrange.

LETTRE LXXI.

Sur le même ſujet.

VOtre derniére lettre m'a fait un ſenſible plaiſir : je vois que Dieu vous éclaire & vous nourrit. Prenez ce qu'il vous donne : demeurez à la mammelle. Vous avez vu des Saints, que l'amour a inſtruits ſans ſcience. Il n'y avoit là aucune œuvre de main d'homme. Faut-il s'étonner que l'amour apprenne à aimer ? Ceux qui aiment ſincérement & que l'Eſprit de Dieu *enivre de ſon vin nouveau*, parlent une langue nouvelle. Quand on ſent ce que les autres ne ſentent point & qu'on n'a point encore ſenti ſoi-même, on l'exprime comme on peut, & on trouve prèſque toujours que l'expreſſion ne dit la choſe qu'à demi. Si l'Egliſe trouve qu'on ne s'exprime pas correctement, on eſt tout prêt à ſe corriger ; & on n'a que docilité, que ſimplicité en partage. On ne tient ni aux termes, ni aux penſées. Une ame qui aime dans le véritable eſprit de deſappropriation, ne veut s'approprier, ni ſon langage, ni ſes lumiéres. On ne ſauroit rien ôter à quiconque ne veut rien avoir de propre.

Quand vous éprouvez un attrait de paix amoureuſe, qui eſt gêné par l'arrivée de l'heure où vous faites une oraiſon réglée, continuez ſans ſcrupule cette paix, autant qu'elle pourra durer. Elle ſera une très-bonne oraiſon. Si vous appercevez qu'elle tombe, & que vous ſoyez oiſive ou diſtraite, prenez alors la régle d'oraiſon, pour vous relever doucement.

L'avarice du tems eſt une vraie imperfection. C'eſt un empreſſe-

preſſement naturel, & une recherche des goûts ſpirituels. Mais Dieu ſe ſert de cette imperfection, pour tenir les commençans dans un plus grand dégoût, & dans une ſéparation plus fréquente de tout ce qui eſt extérieur. Le tems de l'enfance eſt celui, où l'homme ſe nourrit à la mammelle prèſqu'à toutes les heures: il téte même quelquefois, étant prèſque endormi. Il n'y a point de repas réglé. L'enfant eſt avide, mais il ſe nourrit & croît inſenſiblement. L'unique choſe à obſerver eſt, de ne manquer jamais à aucun devoir extérieur pour contenter cet attrait.

Je ne ſuis point preſſé de ravoir les livres. Ne les liſez, que quand vous n'avez rien de meilleur à faire : peut-être ne ſerez-vous pas fâchée de les relire en certains momens, ou du moins d'en revoir des morceaux. Ces traits de grace, qui ſont ſi originaux, ne ſont pas préciſément ce que vous éprouvez; mais c'eſt quelque choſe de la même ſource. Les paroles propres des Saints ſont bien autres, que les diſcours de ceux qui ont voulu les dépeindre. Sainte Catherine de Gênes eſt un prodige d'amour. Le Frére Laurent eſt groſſier par nature, & délicat par grace: ce mêlange eſt aimable, & montre Dieu en lui. Je l'ai vu; & il y a un endroit du livre où l'auteur, ſans me nommer par mon nom, raconte en deux mots une excellente converſation que j'eus avec lui ſur la mort, pendant qu'il étoit fort malade & fort gai.

LETTRE LXXII.

Croître en ſimplicité & confiance, ſans ſcrupule ni réſerve avec Dieu.

JE ſuis ravi, non ſeulement de ce que Dieu fait dans votre cœur, mais encore du commencement de ſimplicité qu'il vous

donne pour me le confier. Je voudrois que vous fussiez aussi simple pour vos confessions, que vous l'êtes dans votre oraison. Mais Dieu fait son œuvre peu à peu. Cette lenteur avec laquelle il opére, sert à nous humilier, à exercer notre patience à l'égard de nous-mêmes, à nous rendre plus dépendans de lui. Il faut donc attendre que votre simplicité croisse, & qu'elle s'étende insensiblement jusques sur la maniére dont vous vous confessez, & où je vois que vous écoutez trop vos réfléxions scrupuleuses.

Il n'y a aucun inconvénient que vous alliez à la communion, sans vous confesser les jours de communion, où vous n'avez aucune faute marquée à vous reprocher depuis la derniére confession. C'est ce qui peut vous arriver dans les courts intervalles d'une confession à l'autre. Dieu veut qu'on soit libre avec lui, quand on ne cherche que lui seul. L'amour est familier. Il ne réserve rien : il ne ménage rien : il se montre dans tous ses prémiers mouvemens au Bien-aimé. Quand on a encore des ménagemens à son égard, il y a dans le cœur quelque autre amour qui partage, qui retient, qui fait hésiter. On ne retourne tant sur soi avec inquiétude, qu'à cause qu'on veut garder quelque autre affection, & qu'on borne l'union avec le Bien-aimé. Vous, qui connoissez tant les délicatesses de l'amitié, ne sentiriez-vous pas les réserves d'une personne, pour qui vous n'en auriez aucune, & qui mesureroit toujours sa confiance, pour ne la laisser jamais aller au-delà de certaines bornes? Vous ne manqueriez pas de lui dire : je ne suis point avec vous comme vous êtes avec moi ; je ne mesure rien ; je sens que vous mesurez tout. Vous ne m'aimez point comme je vous aime, & comme vous devriez m'aimer.

Si vous, créature indigne d'être aimée, voudriez une amitié simple & sans réserve, combien l'Epoux sacré est-il en droit d'être plus jaloux? Soyez donc fidéle à croître en simplicité. Je ne vous demande point des choses qui vous troublent, ou qui vous gênent : je suis content, pourvu que vous ne résistiez point à l'attrait de simplicité, & que vous laissiez tomber

Digitized by Google

ber tous les retours inquiets qui y ſont contraires, dès que vous les appercevez.

Suivez librement la pente de votre cœur pour vos lectures: & à l'égard de l'oraiſon, que * *l'Epouſe ne ſoit point éveillée, juſqu'à ce qu'elle s'éveille d'elle-même.* N'y ménagez que votre ſanté, qui peut ſouffrir dans cet exercice, quoique le goût intérieur vous empêche de le remarquer. Amuſez un peu votre imagination & vos ſens, quand vous éprouverez que vous aurez beſoin de quelque petite occupation extérieure qui les ſoulage: ces amuſemens innocens ne troubleront point alors la préſence amoureuſe de Dieu.

Je ne vous manquerai jamais, s'il plaît à Dieu, en rien. Je ſuis ſec & irrégulier: mais Dieu eſt bon dans ceux qui ont beſoin de bonté pour faire ſon œuvre, & dont il ſe ſert. Confiez-vous donc à Dieu, & ne regardez que lui ſeul: c'eſt le bon ami, dont le cœur ſera toujours infiniment meilleur que le vôtre. Défiez-vous de vous-même, & non de lui. Il eſt jaloux; mais ſa jalouſie eſt un grand amour, & nous devons être jaloux pour lui contre nous, comme il l'eſt lui-même. Fiez-vous à l'amour; il ôte tout, mais il donne tout. Il ne laiſſe rien dans le cœur que lui, & il ne peut y rien ſouffrir: mais il ſuffit ſeul pour raſſaſier, & il eſt lui ſeul toutes choſes. Pendant qu'on le goûte, on eſt enivré d'un torrent de volupté, qui n'eſt pourtant qu'une goute des biens céleſtes. L'amour goûté & ſenti ravit, tranſporte, abſorbe, rend tous les dépouillemens indifférens: mais l'amour inſenſible, qui ſe cache pour dénuer l'ame au-dedans, la martyriſe plus que mille dépouillemens extérieurs. Laiſſez-vous maintenant enivrer dans les celliers de l'Epoux.

* Cant. III. vſ. 5.

Digitized by Google

LETTRE LXXIII.

Le vrai Amour de Dieu humilie, & fait tomber les ſcrupules.

VOus ne vous trompez point, Madame, en diſant que l'élévation que l'amour donne, n'enfle point le cœur. C'eſt une marque qui raſſure contre la crainte de l'illuſion. L'amour ſelon l'expérience intime, eſt bien plus *Dieu* que *Nous*. C'eſt Dieu qui s'aime lui-même dans notre cœur. On trouve que c'eſt quelque choſe qui fait toute notre vie, & qui eſt néanmoins ſupérieur à nous. Nous n'en pouvons rien prendre, pour nous en glorifier. Plus on aime Dieu, plus on ſent que c'eſt Dieu qui eſt tout enſemble l'amour, & le Bien-aimé. O qu'on eſt éloigné de ſe ſavoir bon gré d'aimer, quand on aime véritablement! L'amour eſt emprunté. On ſent qu'il fait tout, & que rien ne ſe feroit, s'il ne nous étoit donné pour tout faire. Hélas! Comment aimerois-je autre choſe que moi-même, ſi je n'aimois que de mon propre fonds? Dieu, qui ſait tout aſſaiſonner, ne donne jamais le plus ſublime amour ſans ſon contrepoids. On éprouve tout enſemble au-dedans de ſoi, deux principes infiniment oppoſés. On ſent une foibleſſe & une imperfection étonnante dans tout ce qui eſt propre: mais on ſent par emprunt un tranſport d'amour qui eſt ſi diſproportionné à tout le reſte, qu'on ne peut ſe l'attribuer. Un enfant qu'on éléve bien haut, loin de s'en croire plus grand, a peur de tomber, ſi on ne le tient à deux mains dans cette élévation. C'eſt l'amour qui rend véritablement humble; car il avilit infiniment tout ce qui n'eſt point le Bien-aimé. Il occupe tellement, qu'il fait qu'on s'oublie. Enfin, il fait ſentir quelque choſe de ſi différent de la nature, qu'il la convainc de ſa corruption

Digitized by Google

ruption & de ſon impuiſſance. Il reproche intimement avec une vivacité perçante, juſqu'aux moindres recherches de la nature.

Tenez ferme pour vos communions. Les conſciences ſcrupuleuſes ont beſoin d'être pouſſées au delà de leurs bornes, comme les chevaux rétifs & ombrageux. Plus vous héſiterez dans vos ſcrupules, plus vous les nourrirez ſecrétement. Il faut les gourmander pour les guérir. Plus vous les vaincrez, plus vous ſerez en paix. En paſſant au delà, vous trouverez, non ſeulement une paix véritable, mais encore une paix lumineuſe, qui vous apportera un profond diſcernement ſur le piége de vos ſcrupules, & qui ſera ſuivie de fruits ſolides. Voilà la marque, qu'une conduite eſt de Dieu. Rien n'eſt ſi contraire à la ſimplicité que le ſcrupule. Il cache je ne ſai quoi de double & de faux. On croit n'être en peine, que par délicateſſe d'amour pour Dieu; mais dans le fond, on eſt inquiet pour ſoi, & on eſt jaloux pour ſa propre perfection par un attachement naturel à ſoi. On ſe trompe, pour ſe tourmenter & pour ſe diſtraire de Dieu, ſous prétexte de précaution.

LETTRE LXXIV.

Différence de la bonne ſouffrance que Dieu opére, d'avec celle qui vient du courage de l'homme.

JE ſuis touché de ce que votre malade ſouffre, mais je me réjouis de ce qu'elle ſouffre ſi bien. Souvenez-vous de ce que dit Mr. de Berniéres : *Ceux qui ne veulent point ſouffrir, n'aiment point ; car l'amour veut toujours ſouffrir pour le Bien-aimé.* Vous ne vous trompez point, en diſtinguant la bonne volonté du courage. Le courage eſt une certaine for-

Digitized by Google

ce & une certaine grandeur de ſentiment, avec laquelle on ſurmonte tout.

Pour les ames que Dieu veut tenir petites, & à qui il ne veut laiſſer que le ſentiment de leur propre foibleſſe, elles font ce qu'il faut, ſans trouver en elles de quoi le faire, & ſans ſe promettre d'en venir à bout. Tout les ſurmonte ſelon leur ſentiment, & elles ſurmontent tout par un je ne ſai quoi, qui eſt en elles ſans qu'elles le ſachent, qui s'y trouve tout à propos au beſoin, comme d'emprunt, & qu'elles ne s'aviſent pas même de regarder comme leur étant propre. Elles ne penſent point à bien ſouffrir: mais inſenſiblement chaque croix ſe trouve portée juſqu'au bout, dans une paix ſimple & amére, où elles n'ont voulu que ce que Dieu vouloit. Il n'y a rien d'éclatant, rien de fort, rien de diſtinct aux yeux d'autrui, & encore moins aux yeux de la perſonne. Si vous lui diſiez qu'elle a bien ſouffert, elle ne le comprendroit pas. Elle ne ſait pas elle-même, comment tout cela s'eſt paſſé. A peine trouve-t-elle ſon cœur, & elle ne le cherche pas. Si elle vouloit le chercher, elle en perdroit la ſimplicité, & ſortiroit de ſon attrait. C'eſt ce que vous appellez *une bonne volonté*, qui paroît moins, & qui eſt beaucoup plus que ce qu'on appelle d'ordinaire courage. La bonne eau ne ſent rien. Plus elle eſt pure, moins elle a de goût: elle n'eſt d'aucune couleur: ſa pureté la rend tranſparente, & fait que n'étant jamais colorée, elle paroît de toutes les couleurs des corps ſolides où vous la mettez. La bonne volonté, qui n'eſt plus qu'amour de celle de Dieu, n'a plus ni éclat, ni couleur par elle-même. Elle eſt ſeulement en chaque occaſion, ce qu'il faut qu'elle ſoit pour ne vouloir que ce que Dieu veut. Heureux ceux qui ont déja quelque commencement & quelque ſemence d'un ſi grand bien!

C'eſt à vous à préparer, à ouvrir, à façonner peu à peu l'homme nouveau, dans votre prochain qui vous eſt ſi cher. Ne hâtez rien; ne prévenez rien; ne vous empreſſez ſur rien; mais ſuivez pas à pas tout ce que Dieu commence. Il y a une eſpéce de ſignal qu'il donne: il faut y être attentif, & être

aussi

Digitized by Google

auſſi éloigné de la négligence & de la retenue politique, que de l'empreſſement.

LETTRE LXXV.

Se proportionner à la foibleſſe des forces corporelles.

PUiſque vous êtes foible, repoſez-vous, & ne ſortez point. Le bon Saint que nous aimons tant, ſera avec vous au coin de votre feu. Vous ſavez combien il s'accommodoit à toutes les foibleſſes des corps & des eſprits. L'amour aime par tout. La foibleſſe du corps ne diminue point la force du cœur. L'amour n'eſt jamais ſi puiſſant, que quand il ſe repoſe dans le ſein du Bien-aimé. Vous avez apparemment trop pris ſur vous dans votre voyage. C'eſt un reſte de courage naturel & de délicateſſe de ſentiment, qui vous a mené au delà de vos forces corporelles. Les hommes pourront vous en tenir compte; mais Dieu veut des choſes moins belles & plus ſimples. Si vous ſentez que votre langueur ne vous permette pas d'aller demain à la Meſſe, renoncez-y bonnement. Souvenez-vous que, ſi St. François de Sales étoit au monde & qu'il fût votre Directeur, il vous défendroit d'y aller en ce cas: il ne vous le défend pas moins du Paradis. En quittant la ſolemnité de ſa fête, vous ſuivrez ſon eſprit. Vous le trouverez dans la foibleſſe & dans la ſimplicité, bien plus que dans une régularité forcée. Aimons comme lui, & nous aurons bien célébré ſa fête.

Ce bon Saint m'a donné le jour de ſa fête, les prémices de mes plus grandes croix. Ce fut ce même jour préciſément, que mon livre fut publié. Je dois faire de bon cœur l'anniverſaire de ce jour crucifiant pour moi.

Digitized by Google

LETTRE LXXVI.

Se ſouffrir ſoi-même, comme on ſouffre le prochain, avec charité ; & travailler paiſiblement à la correction de nos défauts.

LEs perſonnes, qui ne s'aiment que par charité, comme le prochain, ſe ſuportent charitablement ſans ſe flater, comme on ſuporte le prochain dans ſes imperfections. On connoît ce qui a beſoin d'être corrigé en ſoi, comme en autrui : on y travaille de bonne foi, & ſans molleſſe : mais on fait pour ſoi, comme on feroit pour une perſonne que l'on conduiroit à Dieu; on fait le travail avec patience; on ne ſe demande, non plus qu'au prochain, que ce qu'on eſt capable de porter dans les circonſtances préſentes : on ne ſe décourage point à force de vouloir être parfait en un ſeul jour : on condamne ſans adouciſſement ſes plus légéres imperfections : on les voit dans toute leur difformité; on en porte toute l'humiliation & toute l'amertume; on ne néglige rien pour ſe corriger; mais on ne ſe chagrine point dans ce travail. On n'écoute point les dépits de l'orgueil & de l'amour propre, qui mêlent leurs vivacités exceſſives avec les ſentimens forts, mais paiſibles, que la grace nous inſpire pour la correction de nos défauts.

Ces dépits ſi cuiſans ne ſervent qu'à décourager une ame, qu'à l'occuper de toutes les délicateſſes de ſon amour propre, qu'à la rebuter de ſervir Dieu, qu'à la laſſer dans ſa voye, qu'à lui faire chercher des ragoûts & des ſoulagemens contraires à ſa grace, qu'à la deſſécher, qu'à la diſtraire, qu'à l'épuiſer, qu'à lui préparer une eſpéce de dégoût & de deſeſpoir de pouvoir achever ſa route.

Rien n'arrête tant les ames que ces dépits intérieurs, quand on s'y laiſſe aller volontairement : mais, quand on ne fait que les ſouffrir ſans y adhérer, & ſans ſe les procurer par des réfléxions

Digitized by Google

fléxions d'amour propre, ces peines ſe tournent en pures croix, & par conſéquent en ſources de grace. Elles ſe trouvent au rang de toutes les autres épreuves, par leſquelles Dieu nous purifie & nous perfectionne. Il faut donc laiſſer paſſer cette ſouffrance, comme on laiſſe paſſer un accès de fiévre, ou une migraine, ſans faire aucune choſe qui puiſſe exciter ou entretenir le mal.

Cependant il faut demeurer dans ſon occupation intérieure, & dans ſes devoirs extérieurs, autant qu'on en conſerve la liberté. L'oraiſon en eſt moins douce, & moins apperçue; l'amour en eſt moins vif & moins ſenſible; la préſence de Dieu en eſt moins diſtincte & moins conſolante; les devoirs extérieurs mêmes en ſont remplis avec moins de facilité & de goût: mais la fidélité en eſt encore plus grande, lorſqu'elle ſe ſoutient dans ces circonſtances pénibles; & c'eſt tout ce que Dieu demande. Un bâtiment à rames va de plus grande force de rameurs, en ne faiſant qu'un quart de lieue contre vent & marée, que quand il fait une lieue à la faveur de la marée, & d'un bon vent.

Il faut traiter les dépits de l'amour propre, comme certaines gens traitent leurs vapeurs. Ils ne les écoutent point, & font comme s'ils ne les ſentoient pas.

Je vous conjure bien ſérieuſement de ne point ſupprimer les lettres que vous m'écrivez; il eſt bon que je vous voye au naturel dans ces prémiers mouvemens. Les ſupprimer, c'eſt une mauvaiſe honte de l'amour propre. Ces tours & retours ſont contraires à la ſimplicité. Faut-il s'étonner que nous ſoyons foibles, inégaux, & épineux?

Digitized by Google

LETTRE LXXVII.

Utilité des privations & des séchereſſes.

JE ſuis ſenſible à votre peine; & je comprens que les privations ſont fort améres, quand on eſt accoutumé à ſentir les dons de Dieu. Mais les privations ont je ne ſai quoi qui met Dieu plus avant dans le cœur, lorſqu'il ſemble s'éloigner. On voit bien plus facilement ce qui eſt ſur la peau, que ce qui eſt dans les chairs. Les ſuperficies ſont plus apparentes, & moins réelles. Dieu ne va pas ſe cacher loin, pour nous allarmer. Il n'eſt jamais ſi bien caché, que quand il ſe cache au fond de notre cœur. Ce que je crains des privations, n'eſt pas la ſéchereſſe & l'amertume qu'elles vous cauſent; car il faut ſouffrir, pour aller tout de bon à Dieu. Mais je crains ce qui cauſe les privations, je veux dire, les petites infidélités par leſquelles vous les attirez, pour vous ſoutenir dans vos ſcrupules. Si vous ne ſuiviez point vos réfléxions ſcrupuleuſes, votre ſimplicité vous tiendroit en paix, votre paix conſerveroit votre oraiſon, & votre oraiſon ſeroit votre vie. Tournez votre ſcrupule contre vos recherches ſcrupuleuſes, qui ſont des infidélités contre votre grace.

Pour l'état de ſéchereſſe & de privation ſenſibles, il faut s'y accoutumer. On eſt trop à ſon aiſe & on ſert Dieu à trop bon marché, quand il ſe fait ſentir. Une mére careſſe moins les grands enfans que les petits.

LET-

LETTRE LXXVIII.

Eviter les prévoyances, & vivre de foi & d'abandon à Dieu.

NE ſongez point à des choſes éloignées : cette inquiétude ſur l'avenir eſt contraire à votre grace. Quand Dieu vous donne un ſecours, ne regardez que lui ſeul dans le ſecours qui vous eſt donné, & prenez-le chaque jour, comme les Iſraëlites prenoient la manne, ſans en faire jamais de proviſion d'un jour à l'autre; la vie de pure foi a deux choſes. La prémiére eſt, qu'elle fait voir Dieu ſeul, ſous toutes les enveloppes imparfaites où il ſe cache; la ſeconde eſt, de tenir une ame ſans ceſſe en ſuſpens. On eſt toujours comme en l'air, ſans pouvoir toucher du pied à terre. La conſolation d'un moment, ne répond jamais de la conſolation du moment qui ſuivra. Il faut laiſſer faire Dieu dans tout ce qui dépend de lui, & ne ſonger qu'à être fidéles dans tout ce qui dépend de nous. Cette dépendance de moment à autre, cette obſcurité, & cette paix de l'ame dans l'incertitude de ce qui lui doit arriver chaque jour, eſt un vrai martyre qui s'opére ſans bruit. C'eſt être brûlé à petit feu. Cette mort eſt ſi lente & ſi interne, qu'elle eſt ſouvent prèſque auſſi cachée à l'ame qui la ſouffre, qu'aux perſonnes qui ignorent ſon état. Quand Dieu vous ôtera ce qu'il vous donne, il ſaura bien le remplacer, ou par d'autres inſtrumens, ou par lui-même. Les pierres mêmes deviennent dans ſa main des enfans d'Abraham. Un corbeau portoit tous les jours la moitié d'un pain à St. Paul hermite, dans un déſert inconnu aux hommes. Si le Saint eût héſité dans la foi, & s'il eût voulu s'aſſurer un jour d'un autre demi-pain pour le jour ſuivant, le corbeau ne ſeroit peut-être point revenu. Mangez donc

donc en paix le demi-pain de chaque jour, que le corbeau vous apporte. * *A chaque jour ſuffit ſon mal.* Le jour de demain aura ſoin de lui-même. Celui qui nourrit aujourd'hui, eſt le même qui nourrira demain. On reverra la manne tomber du Ciel dans le déſert, plutôt que de laiſſer les enfans de Dieu ſans nourriture.

LETTRE LXXIX.

S'accoutumer à la privation, ſans réfléxions & avec abandon.

IL y a long-tems que rien ne m'a fait un plus ſenſible plaiſir, que votre derniére lettre. Elle vient *d'un ſeul trait*, comme vous le dites: c'eſt ainſi qu'il faut s'épancher ſans réfléxion. Il faut vous accoutumer à la privation. La grande peine qu'elle cauſe, montre le grand beſoin qu'on en a. Ce n'eſt qu'à cauſe qu'on s'approprie la lumiére, la douceur & la jouiſſance, qu'il faut être dénué & déſapproprié de toutes ces choſes. Tandis qu'il reſte à l'ame un attachement à la conſolation, elle a beſoin d'en être privée. Dieu goûté, ſenti & bienfaiſant, eſt Dieu: mais c'eſt Dieu avec des dons qui flatent l'ame. Dieu en ténébres, en privations & en délaiſſemens, eſt tellement Dieu, que c'eſt Dieu tout ſeul & nu, pour ainſi dire. Une mére qui veut attirer ſon petit enfant, ſe préſente à lui les mains pleines de douceurs & de jouets: mais le pére ſe préſente à ſon fils déja raiſonnable, ſans lui donner aucun préſent. Dieu fait encore plus; car il voile ſa face, il cache ſa préſence, & ne ſe donne ſouvent aux ames qu'il veut éprouver, que dans la profonde nuit de la pure foi. Vous pleurez, comme un petit enfant, le bonbon perdu. Dieu vous en donne de tems en tems. Cet-

* Matth. VI. vſ. 34.

Digitized by Google

Cette viciſſitude conſole l'ame par intervalles, quand elle commence à perdre courage, & l'accoutume néanmoins peu à peu à la privation.

Dieu ne veut, ni vous décourager, ni vous gâter. Abandonnez-vous à cette viciſſitude, qui donne tant de ſecouſſes à l'ame, & qui en l'accoutumant à n'avoir, ni état fixe, ni conſiſtance, la rend ſouple & comme liquide, pour prendre toutes les formes qu'il plaît à Dieu. C'eſt une eſpéce de fonte du cœur. C'eſt à force de changer de forme, qu'on n'en a plus aucune à ſoi. L'eau pure & claire n'eſt d'aucune couleur, ni d'aucune figure. Elle eſt toujours de la couleur & de la figure, que lui donne le vaſe qui la contient. Soyez de même en Dieu.

Pour les réfléxions pénibles & humiliantes, ſoit ſur vos fautes, ſoit ſur votre état temporel, regardez-les comme des délicateſſes de votre amour propre. La douleur ſur toutes ces choſes, eſt plus humiliante que les choſes mêmes. Mettez le tout enſemble, la choſe qui afflige avec l'affliction de la choſe; & portez cette croix ſans ſonger, ni à la ſecouer, ni à l'entretenir. Dès que vous la porterez avec cette indifférence pour elle, & cette ſimple fidélité pour Dieu, vous aurez la paix; & la croix deviendra légére, dans cette paix toute ſéche & toute ſimple.

Pour moi, ſouvenez-vous que je ne vous ſuis donné, que pour vous appauvrir & vous dénuer. Vous voudriez vous trouver en Dieu, toute parfaite, toute digne de lui, toute pleine d'amour & ſans aucun défaut; mais il faut dire à la vue de l'Epoux, comme St. Jean: * *Il faut qu'il croiſſe, & que je diminue.* Je ne vous ſuis bon qu'à vous faire décroître, qu'à vous rapetiſſer, qu'à vous accoutumer au vuide, au néant, à porter les privations en pure foi. Quand vous y ſerez accoutumée, vous reconnoîtrez que ce n'eſt pas l'amour de Dieu, mais celui de nous-mêmes, qui nous rend ſi délicats & ſi déſolés,

* Jean III. vſ. 30.

Digitized by Google

ſolés, dès que nous ne ſentons pas en nous l'abondance ſpirituelle. Dieu vous béniſſe, & vous apprenne à être en paix, ſans paix ſenſible & goûtée. Tout le reſte eſt plus imagination, que réalité d'amour & de foi.

LETTRE LXXX.

Ne point perdre ſa paix, pour la vue de ſes imperfections.

IL y a une illuſion très-ſubtile dans vos peines : car vous vous paroiſſez à vous-même toute occupée de ce qui eſt du à Dieu, & de ſa pure gloire; mais dans le fond, c'eſt de vous dont vous êtes en peine. Vous voulez bien que Dieu ſoit glorifié: mais vous voulez qu'il le ſoit par votre perfection; & par là vous rentrez dans toutes les délicateſſes de votre amour propre. Ce n'eſt qu'un détour rafiné, pour rentrer ſous un plus beau prétexte en vous-même. Le vrai uſage à faire de toutes les imperfections qui vous paroiſſent en vous, eſt de ne les juſtifier ni condamner, (car ce jugement ramèneroit tous vos ſcrupules) mais de les abandonner à Dieu, conformant votre cœur au ſien, ſur ces choſes que vous ne pouvez éclaircir, & demeurant en paix; parceque la paix eſt l'ordre de Dieu, en quelque état qu'on puiſſe être. Il y a en effet une paix de confiance, que les pécheurs mêmes doivent avoir dans la pénitence de leurs péchés. Leur douleur eſt paiſible & mêlée de conſolation. Souvenez-vous de cette bonne parole qui vous a touchée : * *Le Seigneur n'eſt point dans le trouble.*

* 3 Rois XIX. vſ. 11.

LET-

Digitized by Google

LETTRE LXXXI.

Sur le même ſujet.

J'Eſpére que Notre-Seigneur vous aura gardée contre vous-même, pour vous conſerver la paix. L'état des Apôtres entre l'Aſcenſion du Fils de Dieu & la Deſcente du St. Eſprit, étoit un état d'oraiſon & de retraite, où ils attendoient la vertu d'enhaut. La préparation que je vous demande pour recevoir le St. Eſprit, eſt de ne point écouter le vôtre. L'inquiétude eſt le ſeul obſtacle que je crains: je ne me défie que de vous: laiſſez tomber toutes vos penſées de doutes & de ſcrupule: laiſſez-les bruire dans votre imagination, comme des mouches dans une ruche. Si vous les excitez, elles s'irriteront, & vous feront beaucoup de mal; ſi vous les laiſſez ſans y mettre la main, vous n'en aurez que le bourdonnement & la peur. Accoutumez-vous à demeurer en paix dans votre fonds, malgré votre imagination agitée.

LETTRE LXXXII.

Ce que Dieu permet pour nous faire mourir à nous-mêmes, doit être porté, ſans écouter les délicateſſes de l'amour propre.

VOus voyez bien que toutes vos peines ne viennent jamais que de jalouſie, ou de délicateſſe d'amour propre, ou d'un fonds de ſcrupule, qui eſt encore un amour propre enveloppé. D'ailleurs, ces peines portent toujours le trouble avec elles. Leur cauſe & leur effet montrent clairement, qu'elles

Digitized by Google

ſont de véritables tentations. L'Eſprit de Dieu ne nous occupe jamais des ſentimens de l'amour propre ; & loin de nous troubler, il répand la paix dans le cœur. Qu'y a-t-il de plus marqué pour la tentation, que de vous voir dans un demi-deſeſpoir, révoltée contre tout ce qui vous eſt donné de Dieu pour aller à lui ? Ce ſoulévement n'eſt point naturel : mais Dieu permet que la tentation vous pouſſe aux plus grandes extrémités, afin que la tentation ſoit plus facile à reconnoître. Il permet auſſi que vous tombiez dans certaines choſes très-contraires à votre exceſſive délicateſſe & diſcrétion, aux yeux d'autrui, pour vous faire mourir à cette délicateſſe, & à cette diſcrétion dont vous étiez ſi jalouſe. Il vous fait perdre terre, afin que vous ne trouviez plus aucun appui ſenſible, ni dans votre propre cœur, ni dans l'approbation du prochain. Enfin, il permet que vous croyiez voir le prochain tout autre qu'il n'eſt à votre égard, afin que votre amour propre perde toute reſſource flateuſe de ce côté-là. Le reméde eſt violent, mais il n'en falloit pas moins pour vous dépoſſéder de vous-même, & pour forcer tous les retranchemens de votre orgueil. Vous voudriez mourir ; mais mourir ſans douleur en pleine ſanté. Vous voudriez être éprouvée ; mais diſcerner l'épreuve, & lui être ſupérieure en la diſcernant. Les Juriſconſultes diſent ſur les donations : *donner & retenir, ne vaut.* Il faut de même donner tout ou rien. Quand Dieu veut tout, ſi vous n'avez pas la force de le donner, laiſſez-le prendre.

LETTRE LXXXIII.

Vie de croix & de foi. Mort profonde.

TOut eſt croix ; je n'ai aucun goût que d'amertume : mais il faut porter en paix ce qui eſt le plus peſant. Encore n'eſt-

n'eſt-ce point porter, ni traîner: c'eſt demeurer accablé, & enſeveli. Je ſouhaite que Dieu vous épargne autant qu'il le faut pour vous donner de quoi ſouffrir: c'eſt le pain quotidien; Dieu ſeul en ſait la juſte meſure; & il faut vivre de foi ſur les moyens de mort, pour croire, ſans le voir, que Dieu proportionne avec une ſecréte miſéricorde l'épreuve au ſecours, qui eſt en nous à notre inſçu. Cette vie de foi eſt la plus profonde de toutes les morts.

LETTRE LXXXIV.

Souffrir ſans réſiſtance les peines & humiliations, dont Dieu ſe ſert pour nous crucifier.

NOn, je ne ſaurois être en peine pour vous, des choſes qui vous agitent tant; mais je ſuis bien loin de les mépriſer. Je ſai que Dieu choiſit exprès ces choſes ſans fondement, pour nous éprouver d'une façon qui eſt tout enſemble rigoureuſe & humiliante. La délicateſſe de notre orgueil a beſoin de cet aſſaiſonnement de nos croix; il faut qu'elles ſoient imaginaires, & qu'elles nous ſurmontent: il faut que nous ſoyons accablés par notre propre imagination, & que nos propres chiméres nous crucifient.

Loin de mépriſer ces choſes, j'y reconnois le doigt de Dieu. C'étoit préciſément ce qu'il vous falloit. Je vous plains de tout mon cœur: mais je vois une grande miſéricorde dans cette grande miſére: conſolons-nous de la douloureuſe opération, par le bien qu'elle fera. Nous ne ſommes ici-bas que pour ſouffrir, mourir, ſacrifier, perdre ſans aucune reſſource. Comme la moindre partie morte dans les chairs vivantes, fait ſouffrir des douleurs étranges; de même le moindre reſte de vie dans une ame mourante, fait un ſupplice affreux. Ne laiſſons donc rien en nous, de cette vie ſecréte & maligne. Il faut que Dieu

Digitized by Google

nous arrache tout. Ne repouſſons pas ſa main crucifiante; ce ſeroit à recommencer. O que vos douleurs ſeroient douces, ſi vous ne faiſiez que ſentir ſimplement, & qu'adorer ſans réſiſtance ni réfléxion volontaire, les coups de la main de Dieu! Mais les coups que votre propre main vous porte, ſont les plus douloureux. Que celui qui commande aux vents & à la mer, commande votre imagination, pour y mettre le ſilence & le calme!

LETTRE LXXXV.

Comment la paix vient dans le fond de l'ame.

JE ne vous ſouhaite que le retranchement de vos réfléxions. La vue de nous-mêmes cauſe le trouble; c'eſt la juſte peine de l'amour propre. Au contraire, la ſimple vue de Dieu donne la paix; c'eſt la récompenſe d'un amour pur & direct: c'eſt un petit commencement de Paradis. Sans plaiſir ſenſible, & même avec des douleurs, on ſent un je ne ſai quoi très-profond & très-intime, qui ne veut rien au-delà, & qui fait un raſſaſiement de volonté. On ne ſort de ce Paradis, que par les ſubtilités inquiétes ſur ſoi-même.

Digitized by Google

LETTRE LXXXVI.

Le vrai amour consume les fautes, qu'il fait voir en paix.

NE vous inquiétez, ni sur vos fautes, ni sur vos confessions. Aimez sans cesse, & * *il* vous *sera beaucoup remis*, *parceque* vous aurez *beaucoup aimé*. On cherche des ragoûts d'amour propre & des appuis sensibles, au lieu de chercher l'amour. On se trompe même, en cherchant moins à aimer, qu'à voir qu'on aime. On est, dit St. François de Sales, plus occupé de l'amour que du Bien-aimé. C'est pour le Bien-aimé seul, qu'on s'occupe directement de lui : mais c'est par retour sur soi, qu'on veut s'assurer de son amour. Les fautes vues en paix, en esprit d'amour, sont aussi-tôt consumées par l'amour même : mais les fautes vues avec un dépit d'amour propre, troublent la paix, interrompent la présence de Dieu & l'exercice du parfait amour. Le chagrin de la faute est d'ordinaire encore plus faute, que la faute même. Vous tournez toute votre peine contre la moindre de vos infidélités, comme un homme que je viens de voir, qui ayant lu, dans le Noviciat des Bénédictins, la vie de St. Benoît, se dépita tellement de ne lui point ressembler, qu'il sortit du Noviciat. Je juge de votre fidélité par votre paix & par la liberté de votre cœur : plus votre cœur sera paisible & au large, plus vous serez unie à Dieu.

* Luc. VII. vs. 47.

LET-

Digitized by Google

LETTRE LXXXVII.

Se ſuporter comme le prochain.

JE ſuis conſolé de voir, que vous reconnoiſſez que Dieu eſt glorifié par votre humiliation. Nous ferions du poiſon de toutes nos vertus, ſi nous ne trouvions en nous rien dont l'amour propre ne fût content. Accoutumez-vous peu à peu, à n'être pas ſi délicate ſur vous-même. La délicateſſe du pur amour eſt ſimple, douce, paiſible; celle de l'amour propre eſt ombrageuſe, inquiéte, & tout auprès du deſeſpoir. Suportez-vous vous-même, comme le prochain: vous ne vous devez pas moins la charité qu'à autrui.

LETTRE LXXXVIII.

*Uſer bien du moment préſent; s'apetiſſer. Inſtruction * abregée.*

VIvez en paix, Mademoiſelle, ſans penſer qu'il y ait un avenir. Peut-être n'y en aura-t-il point pour vous. Le préſent même n'eſt pas à vous; & il ne faut que s'en ſervir ſuivant les intentions de Dieu, à qui ſeul il appartient. Faites les biens extérieurs que vous êtes en train de faire, puiſque vous en avez l'attrait & la facilité. Conſervez votre réglement, pour éviter la diſſipation & les ſuites de votre exceſſive vivacité. Sur tout, ſoyez fidéle au moment préſent, qui vous attirera toutes les graces néceſſaires.

Ce

* Cette Lettre & les ſuivantes, juſqu'à la CXIV. ſont écrites à une même perſonne.

Digitized by Google

Ce n'eſt pas aſſez de ſe détacher : il faut s'apetiſſer. En ſe détachant, on ne renonce qu'aux choſes extérieures; en s'apetiſſant, on renonce à ſoi. S'apetiſſer, c'eſt renoncer à toute hauteur apperçue. Il y a la hauteur de la ſageſſe & de la vertu, qui eſt encore plus dangereuſe que la hauteur des fortunes mondaines, parcequ'elle eſt moins groſſiére.

Il faut être petit en tout, & compter qu'on n'a rien à ſoi; ſa vertu & ſon courage, moins que tout le reſte. Vous vous appuyez trop ſur votre courage, ſur votre deſintéreſſement, & ſur votre droiture. L'enfant n'a rien à lui : il traite un diamant comme une pomme. Soyez enfant. Rien de propre. Oubliez-vous. Cédez à tout. Que les moindres choſes ſoient plus grandes que vous.

Priez du cœur ſimplement, par pure affection, point par la tête & en perſonne qui raiſonne.

La vraie *Inſtruction* pour vous eſt, le dépouillement, le recueillement profond, le ſilence de toute l'ame devant Dieu, le renoncement à l'eſprit, le goût de la petiteſſe, de l'obſcurité, de l'impuiſſance & de l'anéantiſſement. Voilà l'ignorance qui ſeule enſeigne toutes les vérités, que les ſciences ne découvrent point, ou ne montrent que ſuperficiellement.

LETTRE LXXXIX.

Préférer la paix & l'édification commune, à ſa propre juſtification.

PErmettez-moi de vous demander le nom de l'auteur d'une lettre, qui m'eſt venue de votre part. Je ne vous demande que ce que vous pourrez me confier. Cette lettre me paroît écrite par un homme droit, & qui juge ſans paſſion de la doctrine; mais il ne ſait pas les faits, & ne me fait pas juſtice là-deſſus.

Digitized by Google

Le moins que mes amis pourront parler, ſera le meilleur: il vaut mieux taire les raiſons déciſives. Le parti d'écouter patiemment des choſes fauſſes & injuſtes, eſt difficile aux cœurs bons & ſenſibles; mais il vaut mieux appaiſer les eſprits, que me juſtifier. Le ſilence, la patience, l'humilité, calment les eſprits; les hommes ſuperbes en ſont adoucis, & les hommes droits dans leur prévention en ſont édifiés. Tâchons d'appaiſer les méchans, & d'édifier les bons. La paix & l'édification de l'Egliſe valent mieux, que la juſtification de l'homme.

Dieu aura ſoin de diſſiper les vains ombrages, & de montrer la pureté de mes ſentimens avec mes bonnes intentions, s'il daigne vouloir ſe ſervir de mon travail pour le troupeau qu'il m'a confié. S'il me rejette de ſon œuvre, c'eſt à moi à porter l'opprobre, & à me contenter de rendre compte de ma foi, à tout homme qui aura la charité de m'écouter. Priez pour moi, & retenez ſans ceſſe le zèle qui preſſe votre cœur pour vos amis. Ce n'eſt qu'à force de ſimplicité, de patience, de défiance de ſes propres penſées, & de fidélité à porter ſa croix, qu'on eſt digne de contribuer à l'œuvre de Dieu.

LETTRE XC.

Péril d'être approuvé des hommes. Caractère de l'humilité. Régles de conduite.

LA bonne ſanté de M... & votre calme préſent me donnent de la joye. Je crains néanmoins pour vous, que l'amour propre ne goûte un peu trop cette douceur, ſi différente de l'amertume où vous étiez. La contradiction & toutes les autres peines humiliantes, ſont bien plus utiles que le ſuccès. Vous ſavez que cet état vous a fait découvrir ici en vous, ce que

vous

Digitized by Google

vous n'y aviez jamais vu ; & je crains que l'autorité, le succès & l'admiration qu'on s'attire à peu de frais parmi les gens grossiers de la province, ne nourrissent votre humeur impérieuse, & ne vous rendent contente de vous-même, comme vous l'étiez auparavant. Ce contentement de soi-même gâte la conduite la plus réguliére, parcequ'il est incompatible avec l'humilité.

On n'est humble, qu'autant qu'on est attentif à toutes ses miséres. Il faut que cette vue fasse la principale occupation de l'ame; qu'elle soit à charge à elle-même ; qu'elle gémisse; que ce gémissement soit une priére continuelle ; qu'il lui tarde d'être délivrée de la servitude de la corruption, pour entrer dans la gloire & dans la liberté des enfans de Dieu; & que se sentant surmontée par ses défauts, elle n'attende sa délivrance que de la pure miséricorde de JESUS-CHRIST. Malheur à l'ame, qui se complaît en elle-même, qui s'approprie les dons de Dieu, & qui oublie ce qui lui manque!

Pour remédier à la dissipation & à la sécheresse, c'est de vous réserver des heures pour vos priéres & pour vos lectures, qui doivent être réguliéres: c'est de n'entrer dans les affaires que par pure nécessité; c'est d'y songer encore plus à rompre la roideur de vos sentimens, à réprimer votre humeur, & à humilier votre esprit, qu'à faire prévaloir la raison même dans les partis à prendre ; enfin c'est de vous humilier, quand vous remarquerez qu'une chaleur indiscréte sur les affaires d'autrui, vous fait oublier votre unique affaire, qui est celle de l'éternité. * *Apprenez de moi*, vous dit JESUS-CHRIST, *que je suis doux & humble de cœur ; & vous trouverez le repos de vos ames.* En effet, la grace, la paix intérieure, l'onction du St. Esprit viendront sur vous, si vous conservez dans vos embarras extérieurs, la douceur & l'humilité.

* Matth. XI. vs. 29.

Digitized by Google

LETTRE XCI.

Souffrir les outrages, avec humilité & en ſilence.

JE ſuis touché, comme je dois l'être, de toutes vos peines; mais je ne puis que vous plaindre, & prier Dieu qu'il vous conſole. Vous avez grand beſoin qu'il vous donne ſon Eſprit, pour vous ſoutenir dans vos embarras, & pour tempérer votre vivacité naturelle dans des occaſions ſi capables de l'exciter. Pour la lettre qui regarde votre naiſſance, je crois que vous n'en devez parler qu'à Dieu ſeul, pour le prier en faveur de celui qui a voulu vous outrager. J'ai toujours entrevu, ou cru entrevoir, que vous étiez ſenſible de ce côté-là. Dieu nous attaque toujours par notre foible. On ne tue perſonne, en le frapant ſur les endroits morts, comme ſur les ongles ou ſur les cheveux, mais en attaquant les parties les plus vivantes, qu'on nomme nobles. Quand Dieu veut nous faire mourir à nous-mêmes, il nous prend toujours par ce qui eſt en nous le plus vif, & comme le centre de la vie. Il proportionne ainſi les croix. Laiſſez-vous humilier. Le ſilence & la paix dans l'humiliation, ſont le vrai bien de l'ame. On ſeroit tenté de parler humblement, & on en auroit mille beaux prétextes: mais il eſt encore meilleur de ſe taire humblement. L'humilité qui parle encore, eſt encore ſuſpecte. En parlant, l'amour propre ſe ſoulage un peu.

Ne vous échauffez plus le ſang ſur les diſcours des hommes. Laiſſez-les parler, & tâchez de faire la volonté de Dieu. Pour celle des hommes, vous ne viendriez jamais à bout de la faire: elle n'en vaut pas même la peine. Un peu de ſilence, de paix & d'union à Dieu, doit bien conſoler de tout ce que les hommes diſent injuſtement. Il faut les aimer, ſans compter ſur leur

Digitized by Google

leur amitié. Ils s'en vont; ils reviennent; ils s'en retournent: laiſſez-les aller & venir; c'eſt de la plume que le vent emporte. Ne regardez que Dieu ſeul en eux: c'eſt lui ſeul qui nous conſole, ou qui nous afflige par eux, ſelon nos beſoins.

Vous avez beſoin de votre fermeté dans la ſituation où vous êtes; mais auſſi votre vivacité a beſoin de mécomptes & d'obſtacles. Poſſédez votre ame en patience. Renouvellez-vous ſouvent en la préſence de Dieu, pour vous modérer, pour vous rapetiſſer, & pour vous proportionner aux petits. Il n'y a rien de grand que la petiteſſe, la charité, la défiance de ſoi-même, le détachement de ſon ſens & de ſa volonté. Toute vertu haute & roide eſt oppoſée à JESUS-CHRIST. Dieu ſait combien je ſuis à vous en lui.

LETTRE XCII.

S'appliquer fidélement au recueillement, s'humilier, & réſiſter à la curioſité.

JE ne ſai pour vous que ce que je vous ai toujours dit: obéiſſez ſimplement à votre Directeur, ſans écouter ni votre raiſon ni votre goût. Vous avez les conſeils d'un homme très-éclairé & très-pieux. Pour moi, voici ce que je puis vous dire en général. Vous devez, ce me ſemble, être ferme pour réſerver des heures de recueillement; autrement, vous ſerez la croix de celle qui veut que vous ſoyez ſon ſoutien. Vous avez un penchant terrible à la diſſipation & à la vaine complaiſance; vous aimez à être applaudie, & à vous applaudir vous-même; vous ſentez dans votre raiſon & dans votre courage naturel, une force qui nourrit votre orgueil. Il

n'y a que le recueillement qui puiſſe amortir cette vie ſuperbe, & tempérer votre inſuportable vivacité.

Remarquez ſeulement deux choſes, pour vos heures de recueillement ; l'une, que vous ne devez point les réſerver par eſprit de contradiction & d'impatience contre N..., qui voudroit toujours vous avoir. Quand vous ſentirez que vous agiſſez par ce mauvais eſprit, il faut vous en punir, en cédant pour ce jour-là, à ſes empreſſemens les plus importuns. L'autre régle eſt, de ne vous réſerver que les tems néceſſaires pour vous recueillir & pour nourrir votre ame. Rien pour l'amuſement en votre particulier; rien pour la curioſité, qui eſt un grand piége pour vous. Pour la maniére de réſerver du tems, elle doit être ferme, mais douce & tranquille.

Que vos lectures & vos oraiſons ſoient ſimples; que l'eſprit cherche moins, & que le cœur ſe livre davantage. Tout ce qui paroît remplir votre eſprit, ne fait que l'enfler: vous croyez nourrir votre zèle, & vous nourriſſez votre hauteur. Il n'eſt pas queſtion de ſavoir beaucoup, mais de ſavoir s'apetiſſer & devenir enfant ſous la main de Dieu. Je le prie, non ſeulement de vous faire petite, mais encore de vous anéantir ſans réſerve.

Pour les ſujets de crainte, je ne crois pas que vous deviez vous forcer pour y entrer. Vous trouverez ſouvent de bonnes ames qui vous preſſeront de le faire, & qui trembleront pour vous, quand elles ne vous verront pas trembler; mais ne vous gênez point: ſuivez ſimplement votre attrait: & pourvu que vous ſoyez fidéle au recueillement & à l'humilité, demeurez en paix. C'eſt aſſez craindre, que de craindre de déplaire à Dieu.

Pour votre curioſité ſur les meilleurs livres, il faut la réprimer. Vous avez éprouvé qu'elle vous eſt dangereuſe; & c'eſt une lumiére, ſur laquelle vous devez à Dieu une ſinguliére reconnoiſſance. Sous prétexte de chercher une ſolide inſtruction, on conſerve un goût qui flate l'amour propre, & qui entretient

Digitized by Google

tretient une certaine hauteur d'esprit, qui s'oppose à l'esprit de Dieu. Il faut s'abbaisser, se rendre simple, devenir enfant. C'est-là que se trouve la vraie instruction, qui est l'intérieure; & non dans les choses qui ont de l'éclat au dehors.

LETTRE XCIII.

Ne point prendre feu sur les déréglemens des hommes; mais remettre tout à Dieu en paix, dans l'accomplissement de nos devoirs.

LA chaleur d'imagination, la vivacité des sentimens, la foule des raisons, l'abondance des paroles, ne sont presque rien. L'effectif, c'est d'agir devant Dieu en parfait détachement, faisant par sa lumiére tout ce qu'on peut, & se contentant du succès qu'il donne. Cette continuelle mort est une bienheureuse vie, que peu de gens connoissent. Un mot dit simplement dans cette paix, opére plus, même pour les affaires extérieures, que tous les soins ardens & empressés. Comme c'est l'esprit de Dieu qui parle alors, il ne perd rien de sa force & de son autorité. Il éclaire, il persuade, il touche, il édifie. On n'a presque rien dit, & on a tout fait. Au contraire, quand on se laisse aller à la vivacité de son naturel, on parle sans fin, on fait mille réfléxions subtiles & superflues; on craint toujours de ne parler & de n'agir pas assez; on s'échauffe, on s'épuise, on se passionne, on se dissipe, & rien n'avance. Votre tempérament a un besoin infini de ces maximes. Elles ne sont guéres moins nécessaires à votre corps qu'à votre ame: votre Médecin doit être là-dessus d'accord avec votre Directeur.

Laissez couler l'eau sous les ponts; laissez les hommes être hommes; c'est à dire, foibles, vains, inconstans, injustes, faux

&

Digitized by Google

& préſomptueux. Laiſſez le monde être toujours monde; c'eſt tout dire: auſſi bien ne l'empêcheriez-vous pas. Laiſſez chacun ſuivre ſon naturel, & ſes habitudes; vous ne ſauriez les refondre; le plus court eſt de les laiſſer & de les ſouffrir. Accoutumez-vous à la déraiſon & à l'injuſtice. Demeurez en paix dans le ſein de Dieu, qui voit mieux que vous tous ces maux, & qui les permet. Contentez-vous de faire ſans ardeur le peu qui dépend de vous: que tout le reſte ſoit pour vous comme s'il n'étoit pas. Je ſuis ravi de ce que vous avez des heures de réſerve. N'en ſoyez, ni avare, ni prodigue.

LETTRE XCIV.

Chercher ſes amis en Dieu, & ſe mortifier.

IL faut s'accommoder ſans choix, de ce que Dieu donne. Il eſt juſte que ſa volonté ſe faſſe & non pas la nôtre; & que la ſienne devienne la nôtre même ſans réſerve, afin qu'elle ſe faſſe ſur la terre comme dans le ciel. Voilà ce qui vaut cent fois mieux que de ſe voir, que de s'entretenir, que de ſe conſoler. O qu'on eſt près les uns des autres, quand on eſt intimement réuni dans le ſein de Dieu! O qu'on ſe parle bien, quand on n'a plus qu'une ſeule volonté & qu'une ſeule penſée, en celui qui eſt toutes choſes en tous! Voulez-vous donc trouver vos vrais amis? Ne les cherchez, qu'en celui qui fait les pures & éternelles amitiés. Voulez-vous leur parler & les écouter? Demeurez en ſilence, dans le ſein de celui qui eſt la parole, la vie, & l'ame de tous ceux qui diſent la vérité, & qui vivent véritablement. Vous trouverez en lui, non ſeulement tout ce qui vous manque, mais encore tout ce qui n'eſt que très-imparfaitement, dans les créatures en qui vous vous confiez.

Vous ne ſauriez trop amortir votre vivacité naturelle & votre

Digitized by Google

tre grande habitude de ſuivre votre activité, pour vous taire, pour ſouffrir, pour ne juger jamais ſans néceſſité, pour écouter Dieu au-dedans de vous. C'eſt tout enſemble une oraiſon & une mort continuelle dans le cours de la journée.

LETTRE XCV.

Avantages de s'être vu près de la mort.

IL eſt bon d'aller aux portes de la mort: on y voit Dieu de plus près: on s'accoutume à faire ce qu'il faudra faire bientôt. On doit ſe mieux connoître, quand on a été ſi près du jugement de Dieu, & des rayons de la vérité éternelle. O que Dieu eſt grand, qu'il eſt tout, que nous ne ſommes rien, quand nous ſommes ſi près de lui, & que le voile qui nous le cache, va ſe lever! Profitez de cette grace pour vous détacher du monde, & encore plus de vous-même; car on ne tient aux autres choſes que pour ſoi, & tous les autres attachemens ſe réduiſent à celui-là.

Aimez donc Dieu, & renoncez-vous vous-même pour l'amour de lui. N'aimez ni votre eſprit, ni votre courage. N'ayez aucune complaiſance dans les dons de Dieu, tels que le desintéreſſement, l'équité, la ſincérité, la généroſité pour le prochain. Tout cela eſt de Dieu, mais tout cela ſe tourne en poiſon, tout cela nous remplit & nous enfle, dès que nous y prenons un appui ſecret. Il faut être anéanti à ſes propres yeux, & agir dans cet eſprit en toute occaſion. Il faut que nous ſoyons dans toute notre vie, cachés & comme anéantis, de même que JESUS-CHRIST dans le Sacrement de ſon amour.

Digitized by Google

LETTRE XCVI.

Sentimens qu'on doit avoir de ſoi-même. Facilité à laiſſer voir ſes petiteſſes.

QUand quelqu'un croiroit voir en vous des petiteſſes, vous ne devriez point écouter la peine que vous en reſſentiriez. Il y a une hauteur ſecréte & une délicateſſe d'amour propre, à ſouffrir impatiemment qu'on nous croye capables de petiteſſe & de foibleſſe dans nos ſentimens. Vous l'avez bien ſenti vous-même, quand vous avez dit : *Mon orgueil s'en ſeroit défendu : peut-être y en a-t-il à cette juſtification &c.* Pour moi, non ſeulement je veux bien que les hommes me croyent capable de petiteſſe, mais encore je veux le croire; & je ne trouve de paix au-dedans de moi, qu'autant que je n'y trouve aucune grandeur, aucune force, aucune reſſource, & que je me vois capable de tout ce qui eſt le plus mépriſable, pour ne trouver mon ſecours qu'en Dieu ſeul.

Au reſte, vous avez très-bien fait de dire ſimplement, ce que vous éprouviez dans votre cœur. Quand on ne ſuit point volontairement ces délicateſſes & qu'on les déclare avec ſimplicité, malgré la répugnance qu'on a à les dire, on a fait ce qui convient, & il faut demeurer en paix. Il eſt vrai que je vous ai dit, que vous n'aviez pas avancé vers la perfection, comme il auroit été à deſirer; mais vous devez vous en étonner moins que perſonne, vous, qui m'avez dit l'état de gêne, de diſſipation & de trouble ſans relâche, où vous avez été pendant tant d'années, ſans pouvoir pratiquer le recueillement. Ce que je trouve de bon, malgré ces cauſes de retardement, conſiſte dans les choſes ſuivantes. Vous revenez au recueillement & à l'oraiſon : vous avez la lumiére & l'attrait de travailler à éteindre votre vivacité : vous voulez être ſimple & docile pour renoncer

Digitized by Google

noncer à votre propre ſens. Voilà des fondemens ſolides : le reſte ſe fera peu à peu. Il s'agit de mourir ; mais Dieu travaille avec nous. Il agit par perſuaſion & par amour. Il faut croire & vouloir tout ce qu'il demande ; & il ne demande que de mettre ſon ſaint amour, en la place de notre amour propre trompeur & injuſte.

LETTRE XCVII.

Néceſſité & bonheur de ſouffrir dans cette courte vie.

JE prends part à toutes vos peines ; mais il faut bien porter la croix avec JESUS-CHRIST dans cette courte vie. Bientôt nous n'aurons plus le tems de ſouffrir : ce ſera celui de régner avec un Dieu conſolateur, qui aura eſſuyé nos larmes de ſa propre main, & devant qui les douleurs & les gémiſſemens s'enfuiront à jamais. Pendant qu'il nous reſte encore ce moment ſi court & ſi léger des épreuves, ne perdons rien du prix de la croix. Souffrons humblement & en paix. L'amour propre nous exagére nos peines, & les groſſit dans notre imagination. Une croix portée ſimplement, ſans ces retours d'un amour propre ingénieux à les augmenter, n'eſt qu'une demi-croix. Quand on ſouffre dans cette ſimplicité d'amour, non ſeulement on eſt heureux malgré la croix, mais encore on eſt heureux par elle ; car l'amour ſe plaît à ſouffrir pour le Bien-aimé ; & la croix qui rend conforme au Bien-aimé, eſt un lien d'amour qui conſole.

Portez le peſant fardeau d'une perſonne fort âgée, qui ne peut plus ſe porter elle-même. La raiſon s'affoiblit à cet âge ; la vertu même, ſi elle n'a été bien profonde, ſemble ſe relâcher ; l'humeur & l'inquiétude ont alors toute la force que l'eſprit perd, & c'eſt la ſeule vivacité qui reſte. O que voilà une bon-

Digitized by Google

ne & précieuſe croix ! Il la faut embraſſer, la porter tous les jours, & peut-être juſqu'à la mort. Il y a là dequoi faire mourir l'eſprit & le corps.

Mais encore eſt-ce un bonheur & un ſoulagement, que vous ayez des heures libres pour reſpirer en paix dans le ſein de Notre-Seigneur. C'eſt là qu'il faut ſe délaſſer & ſe renouveller pour recommencer le travail. Ménagez votre ſanté. Soulagez même votre eſprit par quelques intervalles de repos, de joye, & de liberté innocente. Plus l'âge avance, moins il faut eſpérer d'une perſonne qui n'a point de reſſources. Il ne faut prèſque rien prendre ſur elle : mais auſſi ne prenez pas trop ſur vous.

LETTRE XCVIII.

Amortir notre activité naturelle.

JE crains que votre vivacité naturelle ne vous conſume, au milieu des choſes pénibles qui vous environnent. Vous ne ſauriez trop laiſſer amortir votre naturel par l'oraiſon, & par un fréquent renouvellement de la préſence de Dieu dans la journée. Une perſonne chrétienne qui s'échauffe pour les bagatelles de ce monde, & que la préſence de Dieu vient ſurprendre dans cette vivacité, eſt comme un petit enfant qui ſe voit ſurpris par ſa mére, quand il ſe fâche dans quelqu'un de ſes jeux. Il eſt tout honteux d'être découvert. Demeurons donc en paix, faiſant le mieux, ou le moins mal que nous pouvons, pour tous nos devoirs extérieurs ; & occupons-nous intérieurement de celui qui doit être tout notre amour.

N'appercevez jamais vos mouvemens naturels, ſans les laiſſer tomber, afin que la grace ſeule vous poſſéde librement. Il faut ſuſpendre l'action, dès qu'on ſent que la nature y domine. Cette fidélité fait prèſqu'autant de bien au corps qu'à l'ame.

Digitized by Google

me. On ne néglige rien, & on ne ſe trouble point comme Marthe.

LETTRE XCIX.

Accorder la condeſcendance pour autrui, avec la fermeté néceſſaire pour ne ſe laiſſer point déranger dans la réſerve des tems pour prier & ſe recueillir.

JE vous plains; mais il faut ſouffrir. Nous ne ſommes en ce monde, que pour nous purifier en mourant à nos inclinations & à toute volonté propre. Mourez donc; vous en avez de bonnes occaſions: quel dommage de les laiſſer perdre! Je ſuis convaincu comme vous, qu'il ne faut rien relâcher ſur le réglement journalier; mais pour le jour entier, & la retraite de huit jours, il faut compatir à l'infirmité du prochain. Vous pourrez reprendre en menu détail, ce que vous perdrez en gros. Il faut un peu d'art avec les gens preſſés de vapeurs. Si on leur montre ſans adouciſſement, tout ce qu'on veut faire, on les met au deſeſpoir: d'un autre côté, ſi vous leur laiſſez la moindre eſpérance de vous envahir, ils ne lâchent jamais priſe, juſqu'à ce qu'ils vous ayent mis à leur point. Il faut donc couler adroitement, ſelon les occaſions, ſur certaines petites choſes; & pour celles qu'on croit eſſentielles, il faut toute la fermeté dont vous avez uſé ſur le réglement.

Mais ſouvenez-vous que la vraie fermeté eſt douce, humble & tranquille. Toute fermeté âpre, hautaine & inquiéte, eſt indigne de ſoutenir les œuvres de Dieu. * Dieu, dit l'Ecriture, agit *avec force & douceur*; agiſſez donc de même: & quand il vous échapera d'agir rudement, humiliez-vous auſſitôt,

* Sag. VIII. vſ. 1.

tôt, ſans vous amollir. Avouez que vous avez tort pour les maniéres; & pour le fonds, gardez votre réglement. D'ailleurs, vous ne ſauriez avoir trop de complaiſance, d'attachement & d'aſſiduité. Il n'y a ni lecture ni oraiſon, qui vous faſſe autant mourir à vous-même que cette ſujettion, pourvu que vous trouviez dans vos heures de réſerve, le recueillement néceſſaire pour apprendre à faire un bon uſage de cette eſpéce de ſervitude, & que la diſſipation des affaires ne vous deſſéche point le cœur. En un mot, recueillez-vous autant que vous le pouvez, ſelon votre réglement, & donnez enſuite le reſte de votre tems à la charité, qui ne s'ennuye jamais, qui ſouffre, qui s'oublie, qui ſe fait petit enfant pour l'amour d'autrui.

LETTRE C.

Le naturel ne ſe ſurmonte pas tout d'un coup.

JE prie Dieu, que cette nouvelle année ſoit pour vous un renouvellement de grace & de bénédiction. Je ne m'étonne point de ce que vous ne goûtez pas le recueillement, comme vous le goûtiez en ſortant d'une longue & pénible agitation. Tout s'uſe. Un naturel vif, qui eſt accoutumé à l'action, languit dès qu'il ſe trouve dans la ſolitude & dans une eſpéce d'oiſiveté. Vous avez été pendant un grand nombre d'années, dans une néceſſité de diſſipation & d'activité au-dehors. C'eſt-ce qui m'a fait craindre pour vous à la longue la vie morte d'ici. Vous étiez d'abord dans la ferveur du Noviciat, où l'on ne trouve rien de difficile. Vous diſiez comme St. Pierre; * *Il eſt bon que nous ſoyons ici.* Mais il eſt dit que St. Pierre *ne ſavoit pas ce qu'il diſoit*, & nous ſommes ſouvent de

* Marc. IX. vſ. 4, 5.

Digitized by Google

de même. Dans les momens de ferveur, nous croyons pouvoir tout : dans les momens de tentation & de découragement, nous croyons ne pouvoir plus rien, & que tout eſt perdu. Mais nous nous trompons dans ces deux cas.

La diſſipation que vous éprouvez, ne doit pas vous étonner : vous en portiez le fonds ici, lors même que vous ſentiez tant d'ardeur pour vous recueillir. Le naturel, l'habitude, tout vous porte à l'activité & à l'empreſſement. Il n'y avoit que la laſſitude & l'accablement, qui vous faiſoient goûter une vie toute oppoſée. Mais vous vous mettrez peu à peu, par fidélité à la grace, dans cette vie toute concentrée, dont vous n'avez eu qu'un goût paſſager. Dieu le donne d'abord, pour montrer où il méne ; puis il l'ôte, pour faire ſentir que ce bien n'eſt pas à nous, que nous ne ſommes maîtres, ni de l'avoir, ni de le conſerver, & que c'eſt un don de grace qu'il faut demander en toute humilité.

Ne ſoyez point allarmée de vous trouver vive, impatiente, hautaine, déciſive : c'eſt votre fonds naturel : il faut le ſentir. Il faut porter, comme dit St. Auguſtin, le joug de la confuſion quotidienne de nos péchés. Il faut ſentir notre foibleſſe, notre miſére, notre impuiſſance de nous corriger. Il faut deſeſpérer de notre cœur, & n'eſpérer qu'en Dieu. Il faut ſe ſuporter ſans ſe flater, & ſans négliger le travail pour notre correction. En attendant que Dieu nous délivre de nous-mêmes, nous devons en être deſabuſés. Laiſſons-nous rapetiſſer ſous ſa puiſſante main : rendons-nous ſouples & maniables, en cédant dès que nous ſentons quelque réſiſtance de la volonté propre. Demeurez en ſilence le plus que vous pouvez. Evitez de décider : ſuſpendez vos jugemens, vos goûts, & vos averſions. Arrêtez-vous, & interrompez votre action, dès que vous appercevez qu'elle eſt trop vive. Ne vous laiſſez point aller à vos goûts trop vifs, même pour le bien.

LET-

Digitized by Google

LETTRE CI.

Réſerver toutes ſes affections pour Dieu.

CE que je vous ſouhaite le plus, eſt un certain calme que le recueillement, le détachement, & l'amour de Dieu donnent. Quand on aime quelque choſe hors de Dieu, dit Saint Auguſtin, on en aime moins Dieu. C'eſt un ruiſſeau, dont on détourne un peu d'eau. Ce partage diminue ce qui va à Dieu; & c'eſt dans ce partage, que ſe reſſentent toutes les inquiétudes du cœur. Dieu veut tout, & ſa jalouſie ne laiſſe point en paix un cœur partagé. La moindre affection hors de lui, fait un entre-deux, & cauſe un méſaiſe. Ce n'eſt que dans un amour ſans réſerve, que l'ame mérite de trouver la paix.

La diſſipation, qui eſt oppoſée au recueillement, réveille toutes les affections des créatures: par là elle tiraille l'ame, & la fait ſortir de ſon vrai repos. De plus, elle excite les ſens & l'imagination: c'eſt un travail pénible que de les appaiſer; & cette occupation eſt encore une eſpéce de diſtraction inévitable.

Occupez-vous donc le moins que vous pourrez, de tout ce qui eſt extérieur. Donnez aux affaires dont la providence vous charge, une certaine attention paiſible & modérée aux heures convenables: laiſſez le reſte. On fait beaucoup plus par une application douce & tranquille en la préſence de Dieu, que par les plus grands empreſſemens & par les induſtries d'une nature inquiéte.

Digitized by Google

LETTRE CII.

Porter l'esprit d'oraison dans tout ce que l'on fait.

IL ne vous reste qu'à tourner vos soins vers vous-même. Ne vous découragez point pour vos fautes : supportez-vous en vous corrigeant, comme on supporte & on corrige tout ensemble le prochain dont on est chargé. Laissez tomber une certaine activité d'esprit, qui use votre corps, & qui vous fait commettre des fautes. Accoutumez-vous à étendre peu à peu l'oraison jusques sur les occupations extérieures de la journée. Parlez, agissez, travaillez en paix, comme si vous étiez en oraison; car en effet il faut y être.

Faites chaque chose sans empressement, par l'esprit de grace. Dès que vous appercevrez l'activité naturelle qui se glisse, rentrez doucement dans l'intérieur, où est le régne de Dieu. Ecoutez ce que l'attrait de grace demande: alors, ne dites & ne faites que ce qu'il vous mettra au cœur. Vous verrez que vous en serez plus tranquille, que vos paroles en seront plus courtes & plus efficaces, & qu'en travaillant moins, vous ferez plus de choses utiles. Il ne s'agit point d'une contention perpétuelle de tête, qui seroit impraticable: il ne s'agit que de vous accoutumer à une certaine paix, où vous consulterez familiérement le Bien-aimé sur ce que vous aurez à faire. Cette consultation très-simple & très-courte se fera bien plus aisément avec lui, que la délibération empressée & tumultueuse qu'on fait d'ordinaire avec soi, quand on se livre à sa vivacité naturelle.

Quand le cœur a déja sa pente vers Dieu, on peut facilement s'accoutumer à suspendre les mouvemens précipités de la nature, & à attendre le second moment, où l'on peut agir par gra-

Digitized by Google

ce, en écoutant Dieu. C'eſt la mort continuelle à ſoi-même, qui fait la vie de la foi. Cette mort eſt une vie douce; parceque la grace qui donne la paix, ſuccéde à la nature qui cauſe le trouble. Eſſayez, je vous conjure, de vous accoutumer à cette dépendance de l'eſprit intérieur : alors, tout deviendra peu à peu oraiſon. Vous ſouffrirez: mais une ſouffrance paiſible n'eſt qu'une demi-ſouffrance.

LETTRE CIII.

Ménagement des forces du corps pour une perſonne foible, & amortiſſement de l'activité de l'eſprit & des ſentimens.

VOus ne devez point écouter vos ſcrupules, ſur les ſoulagemens que votre Communauté vous donne. Votre complexion eſt très-délicate, & votre âge avancé; le moindre accident vous accableroit. N'attendez pas une maladie, pour ménager vos forces. Il faut prévenir les maux; & non pas attendre qu'ils ſoient venus. En l'état où vous êtes, il n'eſt plus permis de rien hazarder. Malgré ce petit ménagement, votre vie ne ſera pas fort voluptueuſe.

Pour l'eſprit, la mortification doit être d'un plus fréquent uſage. Il faut amortir votre vivacité; renoncer à votre propre ſens, retrancher les petites curioſités, les deſirs de réuſſir, & les empreſſemens pour s'attirer ce qui flate l'amour propre. Le ſilence, pour ſe familiariſer avec la préſence de Dieu, eſt le grand reméde à nos maux: c'eſt le moyen de mourir à toute heure dans la vie la plus commune.

Profitez de votre repos pour vous tranquilliſer, pour adoucir votre humeur, pour nourrir la charité, pour abbaiſſer la préſomption, pour amortir les ſaillies, pour conſerver le recueillement & la préſence de Dieu, avec la douceur & condeſcendance néceſſaires pour le prochain : *faites cela, & vous vivrez.*

Dieu

Digitized by Google

Dieu a mis dans votre tempérament un grand tréſor, en y mettant de quoi brûler à petit feu, & mourir à toutes les heures du jour. Ce qui échaufferoit à peine les autres, vous enflamme juſques dans la moëlle des os. Rien ne vous choque & ne vous plaît à demi. C'eſt ce qu'il eſt bon que vous connoiſſiez, afin que vous puiſſiez vous défier de vos goûts & de vos répugnances.

LETTRE CIV.

Avis ſur la vivacité & le ſentiment.

NE vous laiſſez point aller à la vivacité de vos goûts & de vos dégoûts. Défiez-vous même d'un certain zèle de ferveur, qui vous expoſeroit à des mécomptes dangereux. Ne vous preſſez jamais ſur rien, & principalement ſur les changemens de demeure. Evitez la diſſipation, ſans vous expoſer trop à la langueur & à l'ennui. Ne craignez point de ſoulager un peu votre eſprit, par une ſociété pieuſe & réglée. Contentez-vous de la ferveur intérieure que Dieu vous donne, ſans la vouloir forcer pour la rendre plus ſenſible & plus conſolante. Le grand point eſt, de faire fidélement la volonté de Dieu, pour mourir à ſoi, malgré les ſéchereſſes & les répugnances qu'on y reſſent. Je prie Notre-Seigneur de vous donner une paix, non de vie & de nourriture pour l'amour propre, mais de mort & de renoncement par amour pour lui. C'eſt en lui que je vous ſuis entiérement dévoué.

Digitized by Google

LETTRE CV.

Pourquoi Dieu permet que la ferveur diminue.

JE ne ſaurois recevoir de vos nouvelles, ſans en reſſentir une véritable joye. J'en ai une autre qui vous ſurprendra, & qu'il faut que vous me pardonniez: c'eſt celle de vous voir un peu moins dans une ferveur ſenſible, ſur laquelle vous comptiez trop. Il eſt bon d'éprouver ſa foibleſſe, & d'apprendre par expérience que cette ferveur eſt paſſagére. Quand nous l'avons, c'eſt Dieu qui nous la donne par condeſcendance, pour ſoutenir notre foibleſſe. C'eſt le lait des petits enfans: enſuite il faut être ſevré, & manger le pain ſec des perſonnes d'un âge mur.

Si on avoit, ſans aucune interruption, ce goût & cette facilité pour le recueillement, on ſeroit fort tenté de le compter pour un bien propre & aſſuré. On ne ſentiroit plus, ni ſa foibleſſe, ni ſa pente au mal. On n'auroit point aſſez de défiance de ſoi, & on ne recourroit point aſſez humblement à la priére.

Mais, quand cette ferveur ſenſible ſouffre des interruptions, on ſent ce qu'on a perdu: on reconnoît d'où il venoit; on eſt réduit à s'humilier pour le retrouver en Dieu; on le ſert avec d'autant plus de fidélité, qu'on goûte moins de plaiſir en le ſervant; on ſe contraint, on ſacrifie ſon goût; on ne va point à la faveur des vents & des voiles, c'eſt à force de rames & contre le torrent; on prend tout ſur ſoi; on eſt dans l'obſcurité, & on ſe contente de la pure foi; on eſt dans la peine & dans l'amertume, mais on veut y être, & ce n'eſt point par le plaiſir qu'on tient à Dieu; on eſt prêt à recevoir ce goût, dès que Dieu le rendra; on ſe reconnoît foible, & on comprend que,

quand

Digitized by Google

quand Dieu nous rend ce goût, c'eſt pour ménager notre foibleſſe: mais, quand il prive de ce goût, on en porte humblement en paix la privation, & on compte que Dieu ſait beaucoup mieux que nous, ce qu'il nous faut.

Ce qui dépend de nous & qui doit être toujours uniforme, eſt la bonne volonté. Cette volonté n'en eſt que plus pure, lorſqu'elle eſt toute ſéche & toute nue, ſans ſe relâcher jamais.

Soyez ferme à obſerver vos heures d'oraiſon, comme ſi vous y aviez encore la plus grande facilité. Profitez même du tems de la journée où vous n'avez qu'une demi-occupation des choſes extérieures, pour vous occuper de Dieu intérieurement; par exemple, travaillez à votre ouvrage dans une préſence ſimple & familiére de Dieu. Il n'y a que les converſations, où cette préſence eſt moins facile: on peut néanmoins ſe rapeller ſouvent une vue générale de Dieu, qui régle toutes les paroles, & qui réprime, en parlant aux créatures, toutes les ſaillies trop vives, tous les traits de hauteur ou de mépris, toutes les délicateſſes de l'amour propre. Suportez-vous vous-même, mais ne vous flatez point. Travaillez efficacement & de ſuite, mais en paix & ſans impatience d'amour propre, à corriger vos défauts.

LETTRE CVI.

Utilité de ſentir notre foibleſſe ſur la mort. Comment on doit porter la perte de ceux qu'on aime.

J'Apprens que votre ſanté a été fort dérangée, & j'en ſuis véritablement allarmé. Vous ſavez que l'infirmité eſt une précieuſe grace, que Dieu nous donne pour nous faire ſentir la foibleſſe de notre ame par celle de notre corps. Nous nous flations de mépriſer la vie, & de ſoupirer après la patrie céleſte:

Digitized by Google

mais, quand l'âge & la maladie nous font enviſager de plus près notre fin, l'amour propre ſe réveille, il s'attendrit ſur lui-même, il s'allarme: on ne trouve au fond de ſon cœur aucun deſir du Royaume de Dieu: on ne trouve au dedans de ſoi que molleſſe, lâcheté, tiédeur, diſſipation, attachement à toutes les choſes dont on ſe croyoit détaché. Une expérience ſi humiliante nous eſt ſouvent plus utile, que toutes les ferveurs ſenſibles, ſur leſquelles nous comptions peut-être un peu trop. Le grand point eſt, de nous livrer à l'Eſprit de grace, pour nous laiſſer détacher de tout ce qui eſt ici-bas.

Ménagez votre extrême délicateſſe: recevez avec ſimplicité les ſoulagemens qu'une très-bonne & très-prudente Supérieure vous donnera: ne hazardez rien pour une ſanté ſi ébranlée. Le recueillement, la paix, l'obéiſſance, le ſacrifice de la vie, la patience dans vos infirmités, feront d'aſſez grandes mortifications.

Je ſuis très-ſenſible à votre juſte douleur. Vous avez perdu une ſœur très-eſtimable, & qui meritoit parfaitement toute votre amitié. C'eſt une grande conſolation que Dieu vous ôte. C'eſt que Dieu l'a voulu retrancher par la jalouſie de ſon amour. Il trouve, juſques dans les amitiés les plus légitimes & les plus pures, certains retours ſecrets d'amour propre, qu'il veut couper dans leurs plus profondes racines. Laiſſez-le faire. Adorez cette ſévérité qui n'eſt qu'amour; entrez dans ſes deſſeins. Pourquoi pleurerions-nous ceux qui ne pleurent plus, & dont Dieu a eſſuyé à jamais les larmes? C'eſt nous-mêmes que nous pleurons, & il faut paſſer à l'humanité cet attendriſſement ſur ſoi. Mais la foi nous aſſure que nous ſerons bientôt réunis aux perſonnes, que les ſens nous repréſentent comme perdues. Vivez de foi, ſans écouter la chair & le ſang. Vous retrouverez dans notre centre commun, qui eſt le ſein de Dieu, la perſonne qui a diſparu à vos yeux. Encore une fois, ménagez votre foible ſanté dans cette rude épreuve; calmez votre eſprit devant Dieu; ne craignez point de vous ſoulager même l'imagination, par le ſecours de quelque ſociété douce & pieuſe.

Digitized by Google

ſe. Il ne faut point avoir honte de ſe traiter en enfant, quand on en reſſent le beſoin.

LETTRE CVII.

S'accoutumer à la perte de ce qui flate dans la ferveur & le recueillement ſenſibles.

JE ne ſuis nullement ſurpris de ce que vous ne retrouvez plus le même recueillement, qui vous étoit ſi facile & ſi ordinaire l'année paſſée. Dieu veut vous accoutumer à une fidélité moins douce & plus pénible à la nature. Si cette facilité à vous recueillir étoit toujours égale, elle vous donneroit un appui trop ſenſible, & comme naturel: vous n'éprouveriez en cet état, ni croix intérieures, ni foibleſſe. Vous avez beſoin de ſentir votre miſére; & l'humiliation qui vous en reviendra, vous ſera plus utile, ſi vous la portez patiemment ſans vous décourager, que la ferveur la plus conſolante.

Il eſt vrai qu'il ne faut jamais abandonner l'oraiſon. Il faut ſuporter la perte de ce qu'il plaît à Dieu de vous ôter: mais il ne vous eſt pas permis de vous rien ôter à vous-même, ni même de laiſſer rien perdre par négligence volontaire. Continuez donc à faire votre oraiſon. Mais faites-la en la maniére la plus ſimple & la plus libre, pour ne vous caſſer point la tête. Servez-vous-y de tout ce qui peut vous renouveller la préſence de Dieu ſans effort inquiet. Dans la journée, évitez tout ce qui vous diſſipe, qui vous attache & qui excite votre vivacité. Calmez-vous, autant que vous le pourrez, ſur chaque choſe, & laiſſez tomber tout ce qui n'eſt point l'affaire préſente. *A chaque jour ſuffit ſon mal.* Portez votre ſéchereſſe & votre diſſipation involontaire, comme votre principale croix. Vous pouvez eſſayer une petite retraite: mais ne la pouſſez pas trop loin, & ſou-

ſoulagez-vous l'imagination ſelon votre beſoin, par des choſes innocentes qui s'accordent avec la préſence de Dieu.

LETTRE CVIII.

Avis pour l'extérieur & l'intérieur, lorſqu'on eſt en ſéchereſſe.

OQu'il fait bon ne voir que les amis que Dieu nous donne, & d'être à l'abri de tout le reſte! Pour moi, je ſoupirerois ſouvent au milieu de mes embarras, après cette liberté que la ſolitude procure: mais il faut demeurer dans ſa route, & aller ſon chemin, ſans écouter ſon propre goût. Evitez l'ennui, & donnez quelque ſoulagement à votre activité naturelle. Voyez un certain nombre de perſonnes, dont la ſociété ne ſoit pas épineuſe, & qui vous délaſſent au beſoin. On n'a pas beſoin d'un grand nombre de compagnies, & il faut s'accoutumer à n'y être pas trop délicat. Il ſuffit de trouver de bonnes gens paiſibles & un peu raiſonnables. Vous pouvez lire, faire quelque ouvrage, vous promener quand il fait beau, & varier vos occupations, pour ne vous fatiguer d'aucune.

A l'égard de votre tiédeur & du défaut de ſentiment pour la vie intérieure, je ne ſuis nullement ſurpris que cette épreuve vous abbatte. Rien n'eſt plus déſolant. Vous n'avez que deux choſes à faire, ce me ſemble; l'une eſt, d'éviter tout ce qui vous diſſipe & qui vous paſſionne; par là, vous retrancherez la ſource de tout ce qui diſtrait dangereuſement & qui deſſéche l'oraiſon. Il ne faut pas eſpérer la nourriture du dedans, quand on eſt ſans ceſſe au-dehors. La fidélité à renoncer aux choſes qui vous rendent trop vive & trop épanchée dans les converſations, eſt abſolument néceſſaire pour attirer l'eſprit de recueil-

recueillement & d'oraiſon. On ne ſauroit goûter enſemble Dieu & le monde; on porte à l'oraiſon pendant deux heures, le même cœur qu'on a pendant toute la journée.

Après avoir retranché les choſes ſuperflues qui vous diſſipent, il faut tâcher de vous renouveller ſouvent dans la préſence de Dieu, au milieu même de celles qui ſont de devoir & de néceſſité, afin que vous n'y mettiez point trop de votre action naturelle. Il faut tâcher d'agir ſans ceſſe par grace, & par mort à ſoi. On y parvient doucement, en ſuſpendant ſouvent la rapidité d'un tempérament vif, pour écouter Dieu intérieurement, & pour le laiſſer prendre poſſeſſion de ſoi.

LETTRE CIX.

Moyens pour ſe conſerver en paix avec les autres.

IL y a bien-long-tems que je ne vous ai renouvellé les aſſurances de mon attachement en Notre-Seigneur. Il eſt néanmoins plus grand que jamais. Je ſouhaite de tout mon cœur que vous trouviez toujours dans votre Communauté, la paix & la conſolation que vous y avez goûtées dans les commencemens. Pour être content des meilleures perſonnes, il faut ſe contenter de peu, & ſuporter beaucoup. Les perſonnes les plus parfaites ont bien des imperfections: nous en avons auſſi de grandes. Nos défauts joints aux leurs, nous rendent le ſuport mutuel très-difficile: mais * on *accomplit la loi de* JESUS-CHRIST, en *portant les fardeaux réciproques.* Il en faut faire une charitable compenſation. Le fréquent ſilence, le recueillement habituel, l'oraiſon, le détachement de ſoi-même, le renoncement à toutes les curioſités de critique, la fidélité

* Gal. VI. vſ. 2.

Digitized by Google

lité à laiſſer tomber toutes les vaines réfléxions d'un amour propre jaloux & délicat, ſervent beaucoup à conſerver la paix & l'union. O qu'on s'épargne de peines par cette ſimplicité! Heureux qui ne s'écoute point, & qui n'écoute point auſſi les diſcours des autres!

Contentez-vous de mener une vie ſimple, ſelon votre état. D'ailleurs, obéiſſez, portez vos petites croix journaliéres: vous en avez beſoin, & Dieu ne vous les donne que par pure miſéricorde. Le grand point eſt, de vous mépriſer ſincérement, & de conſentir à être mépriſée, ſi Dieu le permet. Ne vous nourriſſez que de lui. St. Auguſtin dit, que ſa Mére ne vivoit que d'oraiſon: vivez-en, & mourez à tout le reſte. On ne vit à Dieu, que par mort continuelle à ſoi-même.

LETTRE CX.

Sur l'impreſſion pénible que l'on a de la mort.

JE ne ſuis nullement ſurpris d'apprendre que l'impreſſion de la mort eſt plus vive en vous, à meſure que l'âge & l'infirmité vous la font voir de plus près. Je la reſſens auſſi. Il y a un âge, où la mort ſe fait conſidérer plus ſouvent, & par des réfléxions plus fortes. D'ailleurs, il y a un tems de retraite, où l'on a moins de diſtractions par raport à ce grand objet. Dieu ſe ſert même de cette rude épreuve, pour nous deſabuſer de notre courage, pour nous faire ſentir notre foibleſſe, & pour nous tenir bien petits dans ſa main.

Rien n'eſt plus humiliant qu'une imagination troublée, où l'on ne peut plus retrouver ſon ancienne confiance en Dieu. C'eſt le creuſet de l'humiliation, où le cœur ſe purifie par le ſentiment de ſa foibleſſe & de ſon indignité. * *Aucun vivant*, dit

* Pſ. CXLII. vſ. 2.

Digitized by Google

dit le St. Esprit, *ne sera justifié devant vous.* Il est encore écrit, que * *les astres mêmes ne sont pas assez purs aux yeux* de notre Juge. Il est certain que † *nous l'offensons tous en beaucoup de choses.* Nous voyons nos fautes, & nous ne voyons pas nos vertus. Il nous seroit même très-dangereux de les voir, si elles sont réelles.

Ce qu'il y a à faire, est de marcher toujours tout droit & sans relâche avec cette peine, comme nous tâchions de marcher dans la voye de Dieu, avant que de sentir ce trouble. Si cette peine nous faisoit voir en nous quelque chose à corriger, il faudroit être d'abord fidéle à cette lumiére, mais le faire avec dépendance d'un bon conseil, pour ne point tomber dans le scrupule. Ensuite, il faut demeurer en paix, n'écouter point l'amour propre, qui s'attendrit sur soi à la vue de notre mort; se détacher de la vie, la sacrifier à Dieu, & s'abandonner à lui avec confiance. On demandoit à St. Ambroise mourant, s'il n'étoit pas peiné par la crainte des jugemens de Dieu? Il répondit: *Nous avons un bon Maître.* C'est ce qu'il faut nous répondre à nous-mêmes. Nous avons besoin de mourir dans une incertitude impénétrable, non seulement des jugemens de Dieu sur nous, mais encore de nos propres dispositions. Il faut, comme St. Augustin le dit, que nous soyons réduits à ne pouvoir présenter à Dieu, que *notre misére & sa miséricorde.* Notre misére est l'objet propre de la miséricorde; & cette miséricorde est notre unique titre. Lisez dans vos états de tristesse, tout ce qui peut nourrir la confiance & soulager votre cœur. § *O Israël, que Dieu est bon à ceux qui ont le cœur droit!* Demandez-lui cette droiture de cœur, qui lui plaît tant, & qui le rend si compatissant à nos foiblesses.

* Job. XV. vs. 15. † Jacq. III. vs. 2. § Ps. LXXII. vs. 1.

Digitized by Google

LETTRE CXI.

S'abandonner à Dieu: obéir : ſe taire: ſouffrir.

IL faut ſe détacher de la vie. C'eſt par la douleur & par les maladies, qu'on fait ſon apprentiſſage pour la mort. Sacrifions de bon cœur à Dieu une vie courte, fragile, & pleine de miſéres : c'eſt ſe procurer un mérite devant Dieu, en renonçant à ce qui n'eſt digne que de mépris.

Laiſſez faire votre Supérieure & votre Communauté, qui prennent ſoin de vous conſerver. La ſimplicité conſiſte à ſe laiſſer juger par ſes Supérieurs; à leur obéir, après leur avoir repréſenté ſa penſée; à faire dans cette obéiſſance, ce qu'on voudroit que les autres fiſſent; & à ne ſe plus écouter ſoi-même, après qu'on a dit ce qu'on croit convenable.

Demeurez en paix dans votre ſolitude, ſans prêter l'oreille aux diſputes préſentes. Bornez-vous à écouter l'Egliſe, ſans raiſonner. On eſt heureux, quand on veut bien être pauvre d'eſprit : cette pauvreté intérieure doit être notre unique tréſor. Les ſavans mêmes ne ſavent plus rien, dès qu'ils ne ſont plus de petits enfans entre les bras de leur Mére. Parlez à Dieu pour la paix de l'Egliſe; & ne parlez point aux hommes. Le ſilence humble & docile, ſera votre force. Portez patiemment votre croix, qui eſt l'infirmité. Voilà votre vocation préſente; ſe taire, obéir, ſouffrir, s'abandonner à Dieu pour la vie & pour la mort : c'eſt votre pain quotidien. Ce pain eſt dur & ſec ; mais il eſt au deſſus de toute ſubſtance, & très-nourriſſant dans la vie de la foi, qui eſt une mort continuelle de l'amour propre.

LET-

Digitized by Google

LETTRE CXII.

Ce que l'on fait ſans goût & avec peine pour Dieu, eſt de plus grand prix que ce qui ſe fait autrement.

J'Ai remarqué que vous comptiez un peu trop ſur votre recueillement & ſur votre ferveur. Dieu a retiré ces dons ſenſibles pour vous en détacher, pour vous apprendre combien vous êtes foible par votre propre fonds, & pour vous accoutumer à ſervir Dieu, ſans ce goût qui facilite les vertus. On fait beaucoup plus pour lui, en faiſant les mêmes choſes ſans plaiſir & avec répugnance. Je fais peu pour mon ami, quand je le vais voir à pied en me promenant, parceque j'aime la promenade, & que j'ai d'excellentes jambes, avec leſquelles je me fais un très-grand plaiſir de marcher; mais, ſi je deviens gouteux, tous les pas que je fais me coûtent beaucoup; je ne marche plus qu'avec douleur & répugnance; alors, les mêmes viſites que je rendois autrefois à mon ami, & dont il ne me devoit pas tenir un grand compte, commencent à être d'un nouveau prix; elles ſont la marque d'une très-vive & très-forte amitié: plus j'ai de peine à les lui rendre, plus il doit m'en ſavoir gré: un pas a plus de mérite, que cent n'en avoient autrefois. Je ne dis pas ceci pour vous flater, & pour vous remplir d'une vaine confiance. A Dieu ne plaiſe! C'eſt ſeulement pour vous empêcher de tomber dans une très-dangereuſe tentation, qui eſt celle du découragement & du trouble. Quand vous êtes dans l'abondance & dans la ferveur intérieure, comptez alors pour rien vos bonnes œuvres qui coulent, pour ainſi dire, de ſource. Quand, au contraire, vous vous ſentez dans la ſéchereſſe, l'obſcurité, la pauvreté, & prèſque l'impuiſſance intérieure, demeurez petite ſous la main de Dieu, en état de foi

Digitized by Google

nue; reconnoiſſez votre miſére; tournez-vous vers l'Amour tout-puiſſant, & ne vous défiez jamais de ſon ſecours. O qu'il eſt bon de ſe voir dépouillé des appuis ſenſibles qui flatoient l'amour propre, & réduit à reconnoître cette parole du St. Eſprit: * *Nul vivant ne ſera juſtifié devant vous!*

Marchez toujours, au nom de Dieu, quoiqu'il vous ſemble que vous n'ayez pas la force, ni le courage de mettre un pied devant l'autre. Tant mieux que le courage humain vous manque! L'abandon à Dieu ne vous manquera pas dans votre impuiſſance. St. Paul s'écrie: † *C'eſt quand je ſuis foible, que je ſuis fort:* & quand il demande à être délivré de ſa foibleſſe, Dieu lui répond: *C'eſt dans l'infirmité que la vertu ſe perfectionne.* Laiſſez-vous donc perfectionner par l'expérience de votre imperfection, & par un humble recours à celui qui eſt la force des foibles. Occupez-vous avec une liberté ſimple dans l'oraiſon, de tout ce qui vous aidera à être en oraiſon, & qui nourrira en vous le recueillement. Ne vous gênez point. Soulagez votre imagination, tantôt impatiente & tantôt épuiſée. Servez-vous de tout ce qui pourra la calmer, & vous faciliter un commerce familier d'amour avec Dieu. Tout ce qui ſera de votre goût & de votre beſoin, dans ce commerce d'amour, ſera bon. § *Là où eſt l'Eſprit de Dieu, là eſt la liberté.* Cette liberté ſimple & pure conſiſte, à chercher naïvement dans l'oraiſon, la nourriture de l'amour, qui nous occupe le plus facilement du Bien-aimé. Votre pauvreté intérieure vous ramenera ſouvent au ſentiment de votre miſére. Dieu, ſi bon, ne vous laiſſera pas perdre de vue, combien vous êtes indigne de lui; & votre indignité vous ramenera auſſi-tôt à ſa bonté infinie. Courage! L'œuvre de Dieu ne ſe fait, que par la deſtruction de nous-mêmes. Je le prie de vous ſoutenir, de vous conſoler, de vous appauvrir, & de vous faire ſentir cette aimable parole: *Bienheureux les pauvres d'eſprit.*

* Pſ. CXLII. vſ. 2. † 2 Cor. XII. vſ. 9, 10. § 2 Cor. III. vſ. 17.

LET-

Digitized by Google

LETTRE CXIII.

Ce qu'il faut faire, quand on se trouve en paix.

JE suis ravi de ce que vous êtes si contente de votre retraite, & de ce que Dieu vous donne autant de paix au-dedans qu'au-dehors. Je prie celui qui a commencé en vous cette bonne œuvre, qu'il l'achéve jusques au jour de JESUS-CHRIST. Il ne vous reste qu'à profiter de ces tems qui coulent avec tant de paix, pour vous recueillir. Il faut chanter dans votre cœur cet *Amen*, & cet *Alleluïa*, dont retentit la céleste Jérusalem. C'est un acquiescement continuel à la volonté de Dieu, & un sacrifice sans réserve de la nôtre, pour faire la sienne.

Il faut en même tems écouter Dieu intérieurement, avec un cœur dégagé de tous les préjugés flateurs de l'amour propre, pour recevoir fidélement sa lumiére, sur les moindres choses à corriger en nous. Quand Dieu nous montre ce qu'il faut corriger, il faut céder aussi-tôt, sans raisonner ni s'excuser, & abandonner, quoi qu'il en coûte, tout ce qui blesse la sainte jalousie de l'Epoux. Quand on se livre ainsi à l'esprit de grace pour mourir à soi, on découvre des imperfections jusques dans les meilleures œuvres, & on trouve en soi un fonds inépuisable de défauts rafinés.

Alors on dit, avec horreur de soi, que Dieu seul est bon. On travaille à se corriger d'une façon simple & paisible, mais continuelle, égale, efficace, & d'autant plus forte, que tout le cœur y est réuni sans trouble & sans partage. On ne compte en rien sur soi, & on n'espére qu'en Dieu. Mais on ne se flate, ni ne se relâche point. On connoît que Dieu ne nous manque jamais, & que c'est nous qui lui manquons sans cesse. On n'attend point la grace; on reconnoît que c'est elle qui nous

nous prévient, & qui nous attend: on la ſuit, on s'y abandonne: on ne craint que de lui réſiſter dans la voye ſimple des vertus Evangéliques. On ſe condamne, ſans ſe décourager: on ſe ſuporte, en ſe corrigeant.

Pour votre ſanté, il faut la ménager avec précaution: elle a toujours été très-foible; elle doit l'être plus que jamais. A un certain âge, il ne faut plus rien prendre ſur le corps; il ne faut abbattre que l'eſprit.

LETTRE CXIV.

Comment on doit porter la vue de la mort, quand l'affoibliſſement de l'âge nous la montre plus proche.

JE comprens ſans peine que l'âge & les infirmités vous font regarder la mort de près, bien plus ſérieuſement que vous ne la regardiez autrefois de loin. Une vue éloignée & confuſe, qu'on n'a dans le monde que dans certains momens, qu'avec de fréquentes diſtractions, n'eſt que comme un ſonge: mais cette même vue raproche & réaliſe triſtement l'objet, quand on le voit ſouvent dans la ſolitude & dans l'actuel affoibliſſement de l'âge. Il ne coûte prèſque rien de s'abandonner de loin, & en paſſant: mais s'abandonner de près, & avec un regard fixe de la mort, eſt un grand ſacrifice.

Il faut vouloir ſa deſtruction, malgré le ſoulévement de la nature, & l'horreur qu'elle fait ſentir. Feu M. Olier prenoit ſa main dans les derniers jours de ſa vie, & lui diſoit: *Corps de péché, tu pourriras bientôt. O Eternité, que vous êtes près de moi!* Il n'eſt nullement queſtion de ſentir de la joye de mourir; cette joye ſenſible ne dépend point de nous. Combien de grands Saints ont été privés de cette joye! Contentons-nous de

Digitized by Google

de ce qui dépend de notre volonté libre & prévenue par la grace. C'eſt de n'écouter point la nature, & de vouloir pleinement ce qu'il ne nous eſt pas donné de goûter. Que la nature rejette ce calice ſi amer : mais que l'homme intérieur diſe avec JESUS-CHRIST : * *Cependant qu'il arrive, non ce que je voudrois, mais ce que vous voudrez.* St. François de Sales diſtingue le conſentement d'avec le ſentiment. On n'eſt pas maître de *ſentir* ; mais on l'eſt de *conſentir*, moyennant la grace de Dieu.

Attendez la mort, ſans vous en occuper triſtement d'une façon qui abbat le corps, & qui affoiblit la ſanté. On attend aſſez la mort, quand on tâche de ſe détacher de tout; quand on s'humilie paiſiblement ſur ſes moindres fautes avec le deſir de les corriger; quand on marche en la préſence de Dieu ; quand on eſt ſimple, docile, patient dans l'infirmité; quand on ſe livre à l'eſprit de grace, pour agir dans ſa dépendance; enfin, quand on cherche à mourir à ſoi en toute occaſion, avant que la mort corporelle arrive. Mettez vos fautes à profit pour vous confondre; ſuportez le prochain : oubliez l'oubli des hommes; l'Ami fidéle, l'Epoux du cœur, ne vous oubliera jamais.

LETTRE CXV.

Ne pas trop pouſſer une ame que Dieu attire : mais s'accommoder à ſa grace & en attendre les momens.

POur la perſonne dont vous me parlez, vous n'avez qu'à faire ce que je m'imagine que vous faites, qui eſt, de l'attendre, de ne la pouſſer jamais, de la laiſſer preſſer intérieurement

* Matth. XXVI. vſ. 39.

Digitized by Google

ment à Dieu ſeul, de lui dire ce que Dieu vous donne quand elle vient à vous, de le lui dire doucement, avec amitié, ſuport, patience & conſolation. Elle aura des inégalités, des irréſolutions, des défiances, des tentations contre vous. Mais Dieu ne la laiſſera point ſans achever ſon ouvrage, & c'eſt à vous à la ſoutenir. Les opérations de la grace ſont douloureuſes. On vient juſqu'au bord du ſacrifice de toutes les choſes du monde, & on recule ſouvent d'horreur, avant que de s'y précipiter. Ces héſitations ſi pénibles, ſont les fondemens de ce que Dieu prépare. Plus on a été foible, plus Dieu donne ſa force. Voyez l'agonie du jardin, où JESUS-CHRIST eſt triſte juſqu'à la mort, & demande que le calice d'amertume ſoit détourné de lui : cet affoibliſſement de la nature eſt ſuivi du grand ſacrifice de la Croix.

Pourvu que vous ne pouſſiez jamais trop cette perſonne, elle reviendra toujours à vous, & ces retours vous donneront une force infinie. Il ne faut ſouvent qu'une demi-parole, qu'un regard, qu'un ſilence, pour achever la détermination d'une ame que Dieu preſſe. Quand vous ne pourrez lui parler, donnez-lui quelque bonne & courte lecture à faire, ou un moment d'oraiſon à pratiquer. Si ſon eſprit eſt trop peiné pour les exercices, demeurez en ſilence avec elle. De tems en tems, dites deux mots pour la calmer. Souffrez d'elle tout ce que l'humeur & l'eſprit de tentation lui feront faire, & qu'elle vous retrouve enſuite, bonne & ouverte comme auparavant. Il n'y a que l'infidélité qu'il ne faut jamais lui paſſer : mais pour les ſaillies qui échapent, il faut les ſuporter. Si vous pouviez lui faire voir quelque perſonne d'expérience & de grace qui vous aidât, ce ſeroit un ſoulagement pour elle & pour vous; mais, ſi vous n'avez perſonne qui convienne, ou bien ſi elle ne peut s'ouvrir qu'à vous ſeule, il faut que vous portiez ſeule tout le fardeau.

Digitized by Google

LETTRE CXVI.

Dieu humilie l'ame par le ſentiment de ſa foibleſſe.

JE ſuis dans une honteuſe laſſitude des croix. Il me ſemble qu'il ne me reſte plus, ni force, ni haleine pour reſpirer dans la ſouffrance. La croix me fait horreur, & ma lâcheté m'en fait auſſi. Je ſuis entre ces deux horreurs, à charge à moi-même. Je frémis toujours par la crainte de quelque nouvelle occaſion de ſouffrance. Ce n'eſt pas vivre, que de vivre ainſi : mais qu'importe ? Notre vie ne doit être qu'une mort lente. Il n'y a qu'à ſe délaiſſer à la volonté toute-puiſſante, qui nous crucifie peu à peu.

Mon cœur ſouffre dans ce moment ſur ce que vous m'avez mandé, & votre ſouffrance augmente la mienne : mais il y a en moi, ce me ſemble, un fond d'interêt propre, & une légéreté dont je ſuis honteux. La moindre choſe triſte pour moi, m'accable : la moindre qui me flate un peu, me reléve ſans meſure. Rien n'eſt ſi humiliant, que de ſe trouver ſi tendre pour ſoi, ſi dur pour autrui, ſi poltron à la vue de l'ombre d'une Croix, & ſi léger pour ſecouer tout à la prémiére lueur flateuſe. Mais tout eſt bon. Dieu nous ouvre un étrange livre pour nous inſtruire, quand il nous fait lire dans notre propre cœur.

Digitized by Google

LETTRE CXVII.

Sur le même ſujet.

CEtte triſteſſe qui vous fait languir, m'allarme & me ſerre le cœur. Je la crains plus pour vous, que toutes les douleurs ſenſibles. Je ſai par expérience ce que c'eſt que d'avoir le cœur flétri & dégouté de tout ce qui pourroit lui donner du ſoulagement. Je ſuis encore à certaines heures, dans cette diſpoſition d'amertume générale; & je ſens bien que, ſi elle étoit ſans intervalle, je ne pourrois y réſiſter long-tems.

Je viens de faire une miſſion à Tournai: tout cela s'eſt aſſez bien paſſé, & l'amour propre même y pourroit avoir quelque petite douceur: mais dans le fond, le bien que nous faiſons eſt peu de choſe. Si on n'étoit ſoutenu par l'eſprit de foi, pour travailler ſans voir le fruit de ſon travail, on ſe décourageroit; car on ne gagne prèſque rien, ni ſur les hommes pour les perſuader, ni ſur ſoi-même pour ſe corriger. O qu'il y a loin depuis le mépris & la laſſitude de ſoi-même, juſqu'à la véritable correction! Je ſuis à moi-même tout un grand diocéſe, plus accablant que celui du dehors, & que je ne ſaurois réformer. Mais il faut ſe ſuporter ſans ſe flater, comme on doit le faire pour le prochain.

LETTRE CXVIII.

Donner lieu aux moyens dont Dieu ſe ſert pour nous rapetiſſer.

JE ſouhaite fort que vous ayez la paix au-dedans. Vous ſavez qu'elle ne ſe peut trouver que dans la petiteſſe; & la petiteſſe n'eſt réelle, qu'autant que nous nous laiſſons ra-

Digitized by Google

rapetiſſer ſous la main de Dieu en chaque occaſion. Les occaſions dont Dieu ſe ſert, conſiſtent d'ordinaire dans la contradiction d'autrui qui nous deſapprouve, & dans la foibleſſe intérieure que nous éprouvons. Il faut nous accoutumer à ſuporter au-dehors la contradiction d'autrui, & au-dedans, notre propre foibleſſe.

Nous ſommes véritablement petits, quand nous ne ſommes plus ſurpris de nous voir corrigés au-dehors, & incorrigibles au-dedans. Alors, tout nous ſurmonte comme de petits enfans, & nous voulons être ſurmontés: nous ſentons que les autres ont raiſon, mais que nous ſommes dans une ſorte d'impuiſſance de nous vaincre pour nous redreſſer. Alors, nous deſeſpérons de nous-mêmes, & nous n'attendons plus rien que de Dieu. Alors, la correction d'autrui, quelque ſéche & dure qu'elle ſoit, nous paroît moindre que celle qui nous eſt due. Si nous ne pouvons pas la ſuporter, nous condamnons notre délicateſſe encore plus que nos autres imperfections. La correction ne peut plus alors nous rapetiſſer, tant elle nous trouve petits. La révolte intérieure, loin d'empêcher le fruit de la correction, eſt au contraire ce qui nous en fait ſentir le preſſant beſoin. En effet, la correction ne peut ſe faire ſentir, qu'autant qu'elle coupe dans le vif. Si elle ne coupoit que dans le mort, nous ne la ſentirions pas. Ainſi, plus nous la ſentons vivement, plus il faut conclure qu'elle nous eſt néceſſaire.

Je vous demande pardon de tout ce que j'ai pu vous écrire de trop dur: mais ne doutez pas de mon cœur, & comptez pour rien ce qui vient de moi. Regardez la ſeule main de Dieu, qui s'eſt ſervi de la rudeſſe de la mienne, pour vous porter un coup douloureux. La douleur prouve que j'ai touché à l'endroit malade. Cédez à Dieu; acquieſcez pleinement: c'eſt ce qui vous mettra en repos & d'accord avec tout vous-même. Voilà ce que vous ſavez ſi bien dire aux autres. L'occaſion eſt capitale; c'eſt un tems de criſe. O quelle grace ne coulera point ſur vous, ſi vous portez, comme un petit enfant, tout ce que Dieu fait pour vous rabaiſſer, & pour vous deſap-

Digitized by Google

proprier, tant de votre ſens, que de votre volonté! Je le prie de vous faire ſi petit, qu'on ne vous trouve plus.

LETTRE CXIX.

Se contenter de l'opération de Dieu, quoique cachée, & mélangée des ſaillies du naturel.

JE comprens, ce me ſemble, aſſez ce qui fait votre peine. Votre état eſt ſi ſimple, ſi ſec & ſi nu, que vous ne trouvez rien pour vous ſoutenir, & que toute ſureté ſenſible vous manque au beſoin. Mais votre conduite eſt droite & éloignée de tout ce qui peut cauſer l'illuſion. Il m'a même paru que vous êtes plus régulier qu'autrefois, ſans être moins libre & moins ſimple. Je vous trouve plus modéré, moins déciſif, plus accommodant, moins attentif aux défauts d'autrui, plus patient dans les occaſions, plus appliqué à vos devoirs. Quoiqu'il vous paroiſſe que tout ſe fait chez vous par naturel, il eſt pourtant vrai que votre naturel ne fait point tout cela, & qu'il faiſoit tout le contraire.

Il n'eſt pas étonnant que l'opération de la grace pour ſe cacher, ſe confonde inſenſiblement avec la nature. De plus, on fait toujours bien des fautes par les ſaillies du naturel, ſur tout quand on eſt fort vif: & le ſentiment intérieur qu'on en a, tente de croire que la vie eſt toute pleine de ces mouvemens naturels auxquels on ſe laiſſe aller: mais dans le fond on travaille, malgré ſes fautes, à réprimer ſes ſaillies, & quoique ce travail ſoit ſimple & peu ſenſible, il ne laiſſe pas d'être très-réel. D'un autre côté, les fautes qu'on voit, tiennent l'ame dans la défiance d'elle-même & dans une entiére pauvreté d'eſprit.

Ne vous attriſtez donc point: & quoique Dieu ne vous conſole guéres, ne vous rebutez point de demeurer dans ſon ſein. Le monde ne vous convient point dans votre état. La plupart des

Digitized by Google

des compagnies ne vous ſeroient pas propres, quand même elles ne ſeroient pas dangereuſes : mais je vous ſouhaiterois quelque petite ſociété innocente, qui vous pût amuſer & délaſſer l'eſprit. Pour moi, mon cœur eſt ſec & languiſſant : la vie ne me fait aucun plaiſir; mais il faut toujours aller en avant, & être chaque jour ce qu'il plaît à Dieu. Si j'oſois, je dirois que je le veux lui ſeul, & ſans meſure.

LETTRE CXX.

L'expérience de nos défauts & de notre peine à les corriger, ſert à nous rapetiſſer.

JE vous avoue que je ſuis ravi de vous voir accablé par vos défauts, & par l'impuiſſance de les vaincre. Ce deſeſpoir de la nature, qui eſt réduite à n'attendre plus rien de ſoi, & à n'eſpérer que de Dieu, eſt préciſément ce que Dieu veut. Il nous corrigera, quand nous n'eſpérerons plus de nous corriger nous-mêmes. Il eſt vrai que vous avez un naturel prompt & âpre, avec un fonds de mélancolie qui eſt trop ſenſible à tous les défauts d'autrui, & qui rend les impreſſions difficiles à effacer : mais ce ne ſera jamais votre tempérament que Dieu vous reprochera, puiſque vous ne l'avez pas choiſi, & que vous n'êtes pas libre de vous l'ôter. Il vous ſervira même pour votre ſanctification, ſi vous le portez comme une croix. Mais ce que Dieu demande de vous, c'eſt que vous faſſiez réellement dans la pratique, ce que ſa grace met dans vos mains. Il s'agit d'être petit au-dedans, ne pouvant pas être doux au-dehors. Il s'agit de laiſſer tomber votre hauteur naturelle, dès que la lumiére vous en vient. Il s'agit de réparer par petiteſſe, ce que vous aurez gâté par une ſaillie de hauteur Il s'agit d'une petiteſſe pratiquée réellement & de ſuite dans les occaſions. Il s'agit d'une ſincére deſappropriation de vos jugemens.

Il

Il n'eſt pas étonnant que la haute opinion, que beaucoup de perſonnes ont eue de toutes vos penſées depuis quelques années, vous ait inſenſiblement accoutumé à une confiance ſecréte en vous-même, & à une hauteur que vous n'apperceviez pas. Voilà ce que je crains pour vous, cent fois plus que les ſaillies de votre humeur. Votre humeur ne vous fera faire que des ſorties bruſques: elle ſervira à vous montrer votre hauteur, que vous ne verriez peut-être jamais ſans ces vivacités qui vous échapent : mais la ſource du mal n'eſt que dans la hauteur ſecréte, qui a été nourrie ſi long-tems par les plus beaux prétextes.

Laiſſez-vous donc apetiſſer par vos propres défauts, autant que l'occupation des défauts d'autrui vous avoit agrandi. Accoutumez-vous à voir les autres ſe paſſer de vos avis, & paſſez-vous vous-même de les juger. Du moins, ſi vous leur dites quelque mot, que ce ſoit par pure ſimplicité ; non pour décider & pour corriger, mais ſeulement pour propoſer par ſimple doute, & deſirant qu'on vous avertiſſe comme vous aurez averti. En un mot, le grand point eſt, de vous mettre de plein pied avec tous les petits les plus imparfaits. Il faut leur donner une certaine liberté avec vous, qui leur facilite l'ouverture de cœur. Si vous avez reçu quelque choſe pour eux, il faut le leur donner, moins par correction, que par conſolation & nourriture.

LETTRE CXXI.

Suport des défauts d'autrui, & facilité à ſe laiſſer reprendre.

IL m'a paru que vous aviez beſoin de vous élargir le cœur ſur les défauts d'autrui. Je conviens que vous ne pouvez, ni vous empêcher de les voir quand ils ſautent aux yeux, ni éviter

Digitized by Google

ter les penſées qui vous viennent ſur les principes qui vous paroiſſent faire agir certaines gens. Vous ne pouvez pas même vous ôter une certaine peine que ces choſes vous donnent. Il ſuffit que vous vouliez ſuporter les défauts certains, ne juger point de ceux qui peuvent être douteux, & n'adhérer point à la peine qui vous éloigneroit des perſonnes.

La perfection ſuporte facilement l'imperfection d'autrui: elle ſe fait tout à tous. Il faut ſe familiariſer avec les défauts les plus groſſiers dans de bonnes ames, & les laiſſer tranquillement, juſqu'à ce que Dieu donne le ſignal pour les leur ôter peu à peu: autrement, on arracheroit le bon grain avec le mauvais. Dieu laiſſe dans les ames les plus avancées, certaines foibleſſes entiérement diſproportionnées à leur état éminent, comme on laiſſe des morceaux de terre qu'on nomme des *témoins*, dans un terrain qu'on a raſé, pour faire voir par ces reſtes, de quelle profondeur a été l'ouvrage de la main des hommes. Dieu laiſſe auſſi dans les plus grandes ames, des *témoins* ou reſtes de ce qu'il en a ôté de miſére.

Il faut que ces perſonnes travaillent, chacune ſelon leur dégré, à leur correction, & que vous travailliez au ſuport de leurs foibleſſes. Vous devez comprendre par votre propre expérience en cette occaſion, que la correction eſt fort amére: puiſque vous en ſentez l'amertune, ſouvenez-vous combien il faut l'adoucir aux autres. Vous n'avez point un zèle empreſſé pour corriger, mais une délicateſſe qui vous ſerre aiſément le cœur.

Je vous demande plus que jamais, de ne m'épargner point ſur mes défauts. Quand vous en croirez voir quelqu'un que je n'aurai peut-être pas, ce ne ſera point un grand malheur. Si vos avis me bleſſent, cette ſenſibilité me montrera que vous aurez trouvé le vif: ainſi, vous m'aurez toujours fait un grand bien, en m'exerçant à la petiteſſe, & en m'accoutumant à être repris. Je dois être plus rabaiſſé qu'un autre, à proportion de ce que je ſuis plus élevé par mon caractère, & que Dieu demande de moi une plus grande mort à tout. J'ai beſoin de

cette ſimplicité ; & j'eſpére qu'elle augmentera notre union, loin de l'altérer.

LETTRE CXXII.

Circonſpection néceſſaire dans la correction d'autrui. On ne doit juger des défauts, que ſuivant que Dieu les fait voir, quand on l'écoute dans le recueillement.

VOtre derniére lettre m'a fait un ſenſible plaiſir: je remercie Dieu qui vous l'a fait écrire. Je ſuis également perſuadé, & de votre ſincérité pour vouloir dire tout, & de votre impuiſſance de le faire. Pendant que nous ne ſommes point encore entiérement parfaits, nous ne pouvons nous connoître qu'imparfaitement. Le même amour propre qui fait nos défauts, les cache très-ſubtilement, & aux yeux d'autrui, & aux nôtres. L'amour propre ne peut ſuporter la vue de lui-même: il en mourroit de honte & de dépit. S'il ſe voit par quelque coin, il ſe met dans quelque faux jour pour adoucir ſa laideur, & pour avoir de quoi s'en conſoler. Ainſi, il y a toujours quelque reſte d'illuſion en nous, pendant qu'il y reſte quelque imperfection & quelque fonds d'amour propre.

Il faudroit que l'amour propre fût déraciné, & que l'amour de Dieu agît ſeul en nous, pour nous montrer parfaitement à nous-mêmes. Alors, le même principe qui nous feroit voir nos imperfections, nous les ôteroit. Juſques-là, on ne ſe connoît qu'à demi, parcequ'on n'eſt qu'à demi à Dieu, étant encore à ſoi beaucoup plus qu'on ne croit, & qu'on n'oſe ſe le laiſſer voir. Quand la vérité ſera pleinement en nous, nous l'y verrons toute pleine: ne nous aimant plus que par pure charité, nous nous verrons ſans intérêt & ſans flaterie, comme nous verrons le prochain. En attendant, Dieu épargne notre foibleſſe, en ne nous découvrant notre laideur, qu'à proportion

du

du courage qu'il nous donne pour en ſuporter la vue. Il ne nous montre à nous-mêmes que par morceaux, tantôt l'un, tantôt l'autre, à meſure qu'il veut entreprendre en nous quelque correction. Sans cette préparation miſéricordieuſe, qui proportionne la force à la lumiére, l'étude de nos miſéres ne produiroit que le deſeſpoir.

Les perſonnes qui conduiſent, ne doivent nous développer nos défauts, que quand Dieu commence à nous y préparer. Il faut voir un défaut avec patience, & n'en rien dire au-dehors, juſqu'à ce que Dieu commence à le reprocher au-dedans. Il faut même faire comme Dieu, qui adoucit ce reproche, en ſorte que la perſonne croit que c'eſt moins Dieu, qu'elle-même, qui s'accuſe & qui ſent ce qui bleſſe l'amour. Toute autre conduite où l'on reprend avec impatience, parcequ'on eſt choqué de ce qui eſt défectueux, eſt une critique humaine, & non une correction de grace. C'eſt par imperfection, qu'on reprend les imparfaits. C'eſt un amour propre ſubtil & pénétrant, qui ne pardonne rien à l'amour propre d'autrui. Plus il eſt amour propre, plus il eſt ſévére cenſeur. Il n'y a rien de ſi choquant, que les travers d'un amour propre, à un autre amour propre délicat & hautain. Les paſſions d'autrui paroiſſent infiniment ridicules & inſuportables, à quiconque eſt livré aux ſiennes. Au contraire, l'amour de Dieu eſt plein d'égards, de ſuports, de ménagemens & de condeſcendances. Il ſe proportionne, il attend, il ne fait jamais deux pas à la fois. Moins on s'aime, plus on s'accommode aux imperfections de l'amour propre d'autrui, pour les guérir patiemment. On ne fait jamais aucune inciſion, ſans mettre beaucoup d'onction ſur la playe; on ne purge le malade, qu'en le nourriſſant: on ne hazarde aucune opération, que quand la nature indique elle-même qu'elle y prépare. On attendra des années, pour placer un avis ſalutaire. On attend que la Providence en donne l'occaſion au-dehors, & que la grace en donne l'ouverture au-dedans du cœur. Si vous voulez cueillir le fruit avant qu'il ſoit mur, vous l'arrachez à pure perte.

De plus, vous avez raiſon de dire que vos diſpoſitions changeantes vous échapent, & que vous ne ſavez que dire de vous. Comme la plupart des diſpoſitions ſont paſſagéres & mêlangées, celles qu'on tâche d'expliquer, deviennent fauſſes, avant que l'explication en ſoit achevée : il en ſurvient une autre toute différente, qui tombe auſſi à ſon tour dans une apparence de fauſſeté. Mais il faut ſe borner à dire de ſoi, ce qui en paroît vrai dans le moment où l'on ouvre ſon cœur. Il n'eſt pas néceſſaire de dire tout, en s'attachant à un examen méthodique: il ſuffit de ne rien retenir par défaut de ſimplicité, & de ne rien adoucir par les couleurs flateuſes de l'amour propre. Dieu ſuplée le reſte ſelon le beſoin, en faveur d'un cœur droit; & les ames éclairées par la grace, remarquent ſans peine ce qu'on ne ſait pas leur dire, quand on eſt devant elles, naïf, ingénu & ſans réſerve.

Pour nos amis imparfaits, ils ne peuvent nous connoître qu'imparfaitement. Souvent ils ne jugent de nous, que par les défauts extérieurs qui ſe font ſentir dans la ſociété, & qui incommodent leur amour propre. L'amour propre eſt un cenſeur âpre, rigoureux, ſoupçonneux & implacable. Le même amour propre qui leur adoucit leurs propres défauts, leur groſſit les nôtres. Comme ils ſont dans un point de vue très-différent du nôtre, ils voyent en nous ce que nous n'y voyons pas, & ils n'y voyent pas ce que nous y voyons. Ils y voyent avec ſubtilité & pénétration beaucoup de choſes, qui bleſſent la délicateſſe & la jalouſie de leur amour propre, & que le nôtre nous déguiſe; mais ils ne voyent point dans notre fond intime ce qui ſalit nos vertus, & qui ne déplaît qu'à Dieu ſeul. Ainſi, leur jugement le plus approfondi eſt bien ſuperficiel. Ma concluſion eſt, qu'il ſuffit d'écouter Dieu dans un profond ſilence intérieur, & de dire en ſimplicité pour & contre ſoi, tout ce qu'on croit voir à la pure lumiére de Dieu; dans le moment où l'on tâche de ſe faire connoître.

Vous me direz peut-être, que ce ſilence intérieur eſt difficile, quand on eſt dans la ſéchereſſe, dans le vuide de Dieu, &

dans

Digitized by Google

dans l'inſenſibilité que vous m'avez dépeinte. Vous ajoûterez peut-être, que vous ne ſauriez travailler activement à vous recueillir.

Mais je ne vous demande point un recueillement actif & d'induſtrie: c'eſt ſe recueillir paſſivement que de ne ſe diſſiper pas, & que de laiſſer tomber l'activité naturelle qui diſſipe. Il faut encore plus éviter l'activité pour la diſſipation, que pour le recueillement. Il ſuffit de laiſſer faire Dieu, & de ne l'interrompre pas par des occupations ſuperflues qui flatent le goût, ou la vanité. Il ſuffit de laiſſer ſouvent tomber l'activité propre par une ſimple ceſſation ou repos, qui nous fait rentrer ſans aucun effort dans la dépendance de la grace. Il faut s'occuper peu du prochain, lui demander peu, en attendre peu, & ne croire pas qu'il nous manque, quand notre amour propre eſt tenté de croire qu'il y trouve quelque mécompte. Il faut laiſſer tout effacer, & porter petitement toute peine qui ne s'efface pas.

Ce recueillement paſſif eſt très-différent de l'actif, qu'on ſe procure par travail & par induſtrie, en ſe propoſant certains objets diſtincts & arrangés. Celui-là * n'eſt qu'un repos du fond, qui eſt dégagé des objets extérieurs de ce monde. Dieu eſt moins, alors, l'objet diſtinct de nos penſées au-dehors, qu'il n'eſt le principe de vie qui régle nos occupations. En cet état on fait en paix, & ſans empreſſement ni inquiétude, tout ce qu'on a à faire. L'eſprit de grace le ſuggére doucement. Mais cet eſprit jaloux, arrête & ſuſpend notre action, dès que l'activité de l'amour propre commence à s'y mêler. Alors, la ſimple non-action fait tomber ce qui eſt naturel, & remet l'ame avec Dieu, pour recommencer au-dehors, ſans activité, le ſimple accompliſſement de ſes devoirs.

En cet état, l'ame eſt libre dans toutes les ſujettions extérieures; parcequ'elle ne prend rien pour elle, de tout ce qu'elle fait: elle ne le fait que pour le beſoin. Elle ne prévoit rien par

* Le paſſif.

Digitized by Google

par curioſité; elle ſe borne au moment préſent; elle abandonne le paſſé à Dieu; elle n'agit jamais que par dépendance. Elle s'amuſe pour le beſoin de ſe délaſſer, & par petiteſſe: mais elle eſt ſobre en tout, parceque l'eſprit de mort eſt ſa vie. Elle eſt contente, ne voulant rien.

Pour demeurer dans ce repos, il faut laiſſer ſans ceſſe tomber tout ce qui en fait ſortir. Il faut ſe faire taire très-ſouvent, pour être en état d'écouter le maître intérieur qui enſeigne toute vérité; & ſi nous ſommes fidéles à l'écouter, il ne manquera pas de nous faire taire ſouvent. Quand nous n'entendons pas cette voix intime & délicate de l'Eſprit, qui eſt l'ame de notre ame, c'eſt une marque que nous ne nous taiſons point pour l'écouter. Sa voix n'eſt point quelque choſe d'étranger: Dieu eſt dans notre ame, comme notre ame dans notre corps. C'eſt quelque choſe que nous ne diſtinguons plus de nous, mais quelque choſe qui nous méne, qui nous retient, & qui rompt toutes nos activités.

Le ſilence que nous lui devons pour l'écouter, n'eſt qu'une ſimple fidélité à n'agir que par dépendance, & à ceſſer dès qu'il nous fait ſentir que cette dépendance commence à s'altérer. Il ne faut qu'une volonté ſouple, docile, & dégagée de tout, pour s'accommoder à cette impreſſion. L'eſprit de grace nous apprend lui-même, à dépendre de lui en toute occaſion. Ce n'eſt point une inſpiration miraculeuſe, qui expoſe à l'illuſion & au fanatiſme; ce n'eſt qu'une paix du fond, pour ſe prêter ſans ceſſe à l'Eſprit de Dieu dans les ténébres de la foi, ſans rien croire que les vérités révélées, & ſans rien pratiquer que les commandemens Evangéliques.

Pour votre inſenſibilité dans un état de ſéchereſſe, de foibleſſe, d'obſcurité & de miſére intérieure, je n'en ſuis point en peine, pourvu que vous demeuriez dans ce *recueillement paſſif*, dont je viens de parler, avec une petiteſſe & une docilité ſans réſerve. Quand je parle de docilité, je ne vous la propoſe que pour N...., & je ſai combien votre cœur a toujours été ouvert de ce côté-là. Nous ne ſommes en ſureté, qu'autant

Digitized by Google

tant que nous ne croyons pas y être, & que nous donnons par petiteſſe, aux plus petits même, la liberté de nous reprendre. Pour moi, je veux être repris par tous ceux qui voudront me dire ce qu'ils ont remarqué en moi; & j'eſpére par la grace de Dieu, de ne m'élever point au-deſſus d'aucun des plus petits.

***

Pour vos défauts, ſuportez-les avec patience comme ceux du prochain, ſans les flater ni excuſer. Il ne faut pas les vouloir garder, puiſqu'ils déplaiſent à Dieu : mais il faut ſentir votre impuiſſance de les vaincre, & profiter de l'abjection qu'ils vous cauſent à vos propres yeux, pour deſeſpérer de vous-même. Juſqu'à ce deſeſpoir de la nature, il n'y a rien de fait. Mais il ne faut jamais deſeſpérer des bontés de Dieu ſur nous, & ne nous défier que de nous-mêmes. Plus on deſeſpére de ſoi pour n'eſpérer qu'en Dieu ſur la correction de ſes défauts, plus l'œuvre de la correction eſt avancée. Mais auſſi, il ne faut pas que l'on compte ſur Dieu, ſans travailler fortement de notre part. La grace ne travaille avec fruit en nous, qu'autant qu'elle nous fait travailler ſans relâche avec elle. Il faut veiller, ſe faire violence, craindre de ſe flater, écouter avec docilité les avis les plus humilians, & ne ſe croire fidéle à Dieu, qu'à proportion des ſacrifices qu'on fait tous les jours pour mourir à ſoi-même.

LETTRE CXXIV.

Se laiſſer juger & ſe corriger, en ſuivant l'eſprit de grace.

CEſt à N... à ſe laiſſer juger par les perſonnes qui le connoiſſent, & qui ſont unies avec lui dans la même voye. Ce n'eſt pas aſſez de croire ce dont nous avons l'expérience, il faut croire tout, quoiqu'on ne le voye pas, & le ſuppoſer vrai. Je compte que c'eſt faute d'attention que N... ne l'a pas vu. Il reſte le point principal, qui eſt de ſe corriger; c'eſt à quoi il faut travailler en la manière qui convient; il faut le faire avec paix, ſimplicité & petiteſſe. Dieu veuille qu'il le faſſe, comme je le dis.

Je crois qu'il ne doit point avoir d'activité pour ſa correction, &

Digitized by Google

& qu'elle doit venir par une ſimple fidélité à l'attrait de chaque moment, ſans former des projets, ni employer certains moyens. Il ſuffit de demeurer dans une certaine paix, où l'eſprit de grace fait ſentir ce qui ſeroit d'un mouvement propre, & d'une recherche ſecréte de ſa ſatisfaction.

LETTRE CXXV.

Souffrir avec acquieſcement, la vue de ſes défauts & la douleur qu'elle cauſe.

JAmais les cœurs ne vous furent plus ouverts qu'ils le ſont; mais Dieu permet que vous ne les voyiez pas, & que vous croyiez voir le contraire. Toutes vos ſenſibilités & toutes vos penſées ſans fondement, ſe tourneront à bien, pourvu que vous n'y ajoûtiez aucun conſentement libre. Quand même vous ſeriez rongé par la cruelle jalouſie, vous ne ſeriez que dans la peine des ames du Purgatoire, qui, comme vous ſavez, ſouffrent une extrême douleur dans une profonde paix. Une douleur qui n'ôte point la paix de la volonté, & qu'on accepte avec amour, peut être grande; mais elle porte avec ſoi une très-douce conſolation. On ſouffre beaucoup; mais on eſt content de ſouffrir, & on ne voudroit pas diminuer ſa ſouffrance. Si nous pouvions interroger les ames du Purgatoire ſur leur état, elles nous répondroient: Nous ſouffrons une douleur terrible; mais rien n'ôte tant à la douleur ſa cruauté, qu'un plein acquieſcement; nous ne voudrions pas avancer d'un moment notre béatitude. C'eſt le feu de l'amour jaloux & vengeur qui les brûle. C'eſt le feu de la jalouſie de l'amour propre qui vous brûle, & que Dieu tourne contre lui-même pour ſacrifier tout au pur amour. Acquieſcez avec abandon. Ne

vous écoutez plus, vous ne faites qu'allonger votre Purgatoire; & vous le changeriez en Enfer, ſi vous réſiſtiez à l'Eſprit de Dieu.

LETTRE CXXVI.

S'accoutumer à voir ſa laideur intérieure, en eſpérant toujours en Dieu.

J'Ai vu la lettre que vous avez reçue: elle eſt excellente; & vous lui reſſemblerez, ſi vous êtes fidéle à la ſuivre. Deſeſpérez toujours de vos propres efforts, qui vous épuiſent ſans vous ſoutenir; & n'eſpérez qu'en la grace, à l'opération ſimple, unie & paiſible de laquelle il faut s'accommoder. Ne réſiſtez point à Dieu, & vous aurez la paix dans vos ſouffrances mêmes. Dites-nous tout; non pour vous livrer à la tentation par des raiſonnemens ſans fin, mais par pure ſimplicité en écoutant ce qu'on vous dit. Votre grand mal n'eſt point dans le ſentiment involontaire de jalouſie, qui ne feroit que vous humilier très-utilement. Il eſt dans la révolte de votre cœur, qui ne peut ſouffrir un mal ſi honteux; & qui ſous prétexte de délicateſſe de conſcience, veut ſecouer le joug de l'humiliation. Vous n'aurez ni fidélité ni repos, que quand vous conſentirez pleinement à éprouver toute votre vie, tous les ſentimens indignes & honteux qui vous occupent. Vos vains efforts ne feront qu'irriter le mal à l'infini; mais ce mal ſera un merveilleux reméde à votre orgueil, dès que vous voudrez vous le laiſſer appliquer patiemment par la main de Dieu.

Accoutumez-vous donc à vous voir injuſte, jalouſe, envieuſe, inégale, ombrageuſe. La paix eſt-là: vous ne la trouverez jamais ailleurs. Quel fruit avez-vous eu juſqu'ici à deſ-

obéir?

Digitized by Google

obéir? Il faut que Dieu faſſe à chaque fois un miracle de grace pour vous dompter : vous uſez tout, & votre amour propre ſe déguiſe en dévotion bien empeſée, pour défaire l'ouvrage de Dieu, qui eſt une opération détruiſante. Laiſſez-vous détruire, & Dieu fera tout en vous.

LETTRE CXXVII.

Ne point écouter ce que nous dit l'amour propre, mais ce que nous dit l'amour de Dieu.

JE vous conjure de ne vous point écouter. L'amour propre parle à une oreille, & l'amour de Dieu à l'autre. L'amour propre eſt impétueux, inquiet, hardi, & entraînant. L'amour de Dieu eſt ſimple, paiſible, de peu de paroles. Il parle d'une voix douce & délicate. Dès qu'on prête l'oreille à l'amour propre qui crie, on ne peut plus diſcerner la voix tranquille & modeſte du ſaint amour. Chacun ne parle que de ſon objet. L'amour propre ne parle que du *moi*, qui, ſelon lui, n'eſt jamais aſſez bien traité. Il n'eſt queſtion que d'amitié, d'égards, d'eſtime : il eſt au deſeſpoir de tout ce qui ne le flate pas. Au contraire, l'amour de Dieu veut que le *moi* ſoit oublié, qu'on le compte pour rien, que Dieu ſeul ſoit tout, que le *moi*, qui eſt le Dieu des perſonnes profanes, ſoit foulé aux pieds, que l'idole ſoit briſée, & que Dieu devienne le *moi* des ames Epouſes, enſorte que Dieu ſoit ce qui les occupe, comme les autres ſont occupées du *moi*. Faites taire l'amour propre, parleur, vain & plaintif, pour écouter dans le ſilence du cœur cet autre amour, qui ne parle qu'autant qu'on le conſulte. Ne laiſſez pas de dire par ſimplicité, vos peines aux perſonnes qui peuvent vous ſoulager.

Digitized by Google

LETTRE CXXVIII.

Ne point écouter l'imagination, ni les ſentimens ; mais Dieu en toutes choſes, avec démiſſion d'eſprit.

JE ſuis véritablement en inquiétude ſur vos peines. Je vous envoye une perſonne qui vous parlera avec grace & ſimplicité, en attendant que je puiſſe vous aller voir. Ce que je me borne à vous demander, eſt que vous ne preniez point pour des jugemens arrêtés & volontaires, toutes les chimères qui paſſent dans votre imagination, comme dans celle de tout le genre humain. Plus on eſt ombrageux contre ces chimères, plus elles excitent une imagination vive & effarouchée. La crainte du mal le redouble. Pour la violence de vos ſentimens douloureux, il la faut porter comme la fiévre. Cette violence ſe calme bien-tôt, quand on ne l'entretient pas, en l'écoutant par des réfléxions d'amour propre. Un feu qu'on n'attiſe pas, eſt bien-tôt éteint.

Soyez foible, mais ſoyez petite. Soyez impuiſſante pour le bien, mais ſoyez ſimple. Suportez-vous, ſuportez les autres. Conſentez qu'ils vous ſuportent à leur tour. Ne vous occupez pour le fond, ni d'autrui, ni de vous. Le fond doit être tout occupé de Dieu : la vue volontaire de ſoi & d'autrui, ne doit venir que comme par occaſion, ſuivant que Dieu nous y applique pour remplir des devoirs.

Ne me regardez que comme un ſimple inſtrument de providence. Il faut que je vous ſois pour votre conduite vers Dieu, comme un cocher pour un voyage. Il faut mourir à moi, afin que je vous ſois un moyen de mort pour tout le reſte. Ne ſoyez point fâchée de trouver en moi tant de ſujets d'y mourir. Vous ne ferez jamais rien de bon par moi, qu'en eſprit de foi pure. Quand même je ſerois le plus indigne & le

plus

Digitized by Google

plus méchant des hommes, je ne laiſſerois pas de faire l'œuvre de Dieu en vous, pourvu que vous vous prêtiez à ſes deſſeins. Mais, par votre réſiſtance continuelle, ſous des prétextes imaginaires, vous défaites à toute heure d'une main, ce que vous faites de l'autre. Le grand mal vient de ce que vous ſuivez, non ſeulement votre eſprit, mais encore votre imagination, dans tout ce qu'elle vous préſente de plus faux & de moins vraiſemblable, par préférence à tout ce qu'on vous dit de plus conſtant & de plus néceſſaire. Cette indocilité brouille tout. Non ſeulement vous ne cédez point dans les tems de trouble; mais encore vous n'acquieſcez jamais pleinement par démiſſion d'eſprit, pour laiſſer tomber votre activité. O mon Dieu, quand ſerez-vous pauvre d'eſprit & conſentant à cette bienheureuſe pauvreté! Vous paſſez votre vie dans des ſonges douloureux. Soyez, je vous conjure, petite & docile.

LETTRE CXXIX.

Ne point s'entretenir avec ſoi-même; laiſſer Dieu nous parler, & l'écouter dans le ſilence.

QUoique vous ne m'écriviez point, je ne puis m'empêcher de vous écrire & de vous preſſer de me donner de vos nouvelles. Etes-vous en paix dans votre ſolitude? N'y êtes-vous point avec vous-même? On n'eſt jamais moins ſeul, que quand on eſt avec ſoi. Au moins, on ſe ſépare des autres à certaines heures, & on trouve des entre-deux pour ſe retrancher: mais, dès qu'on eſt livré à ſoi, il n'y a plus de milieu ni d'heure de réſerve. L'amour propre parle nuit & jour: plus il eſt ſolitaire, plus il eſt vif & importun. Je prie Dieu de prendre ſa place, & de faire lui ſeul toute la ſociété de votre cœur.

Digitized by Google

Heureuſe l'ame qui ſe tait, pour n'écouter que lui! O qu'il dit de vérités conſolantes, quand il parle en liberté! Comme on dit tout à Dieu ſans lui dire une certaine ſuite de paroles, il dit tout auſſi de ſon côté ſans ſuite de diſcours. Le cœur de l'homme ne parle jamais ſi parfaitement, que quand il ſe montre & ſe livre ſimplement à Dieu. C'eſt tout dire ſans parole diſtincte, que de s'expoſer au regard divin & que de s'abandonner à toute volonté du Bien-aimé. De même, Dieu dit tout ſans parole, quand il montre ſa vérité & ſon amour. Aimez, & vous avez tout dit. Laiſſez-vous à l'amour infini; & vous avez tout écouté & tout compris.

LETTRE CXXX.

Sacrifice abſolu de l'amour propre, par un abandon très-réel, quoique dans l'obſcurité.

N... Vous dira combien je ſuis occupé de vous, & avec quel plaiſir j'apprends que vous êtes en paix. O le grand ſacrifice que la ſimplicité! C'eſt le martyre de l'amour propre. Ne ſe plus écouter, c'eſt la véritable abnégation. On aimeroit mieux ſouffrir les plus cruels tourmens. Dix ans d'auſtérités corporelles ne ſeroient rien, en comparaiſon de ce retranchement des jalouſies & des délicateſſes de l'amour propre toujours curieux ſur ſoi.

Cet abandon ſeroit le plus grand de tous les ſoutiens, s'il étoit apperçu avec certitude; mais il ne ſeroit plus abandon, ſi on le poſſédoit; il ſeroit la plus riche & la plus flateuſe poſſeſſion de nous-mêmes. Il faut donc que l'abandon qui nous donne tout, nous cache tout, & qu'il ſoit lui-même caché. Alors, ce dépouillement total nous donne en réalité, toutes les choſes qu'il dérobe à notre amour propre. C'eſt que l'unique tréſor

Digitized by Google

ſor du cœur, eſt le détachement. Quiconque eſt détaché de tout & de ſoi, retrouve tout & ſoi-même en Dieu. L'amour de Dieu s'enrichit de tout ce que l'amour propre avare a perdu.

Vivez donc & mourez tous les jours ſur le fumier de Job. JESUS-CHRIST *nous a enrichis*, comme * parle St. Paul, *non de ſes richeſſes viſibles & éclatantes, mais de ſa ſeule pauvreté.* Nous voudrions des étoffes d'or; mais il ne nous faut que la nudité de JESUS-CHRIST ſur la croix, ou ſes vêtemens déchirés en pluſieurs morceaux, & abandonnés à ceux qui le crucifient. Je dis toutes ces choſes, bien à mon aiſe, moi qui cherche le repos & la conſolation, moi qui crains la peine & la douleur, moi qui crie les hauts cris dès que Dieu coupe dans le vif: mais enfin, c'eſt la vérité qui me condamne, & à la condamnation de laquelle je ſouſcris au fond de mon cœur, ſi je ne me trompe. Faites de même.

LETTRE CXXXI.

Abandon à la ſeule volonté de Dieu; détachement de tout le reſte.

J'Entre dans vos peines. Que ne puis-je faire quelque choſe de plus! Il faut imiter la foi d'Abraham, & aller toujours ſans ſavoir où. On ne s'égare, que pour ſe propoſer un but de ſon propre choix. Quiconque ne veut rien que la ſeule volonté de Dieu, la trouve par tout, de quelque côté que la providence le tourne; & par conſéquent, il ne s'égare jamais. Le véritable abandon n'ayant aucun chemin propre, ni deſſein de ſe contenter, va toujours droit, comme il plaît à Dieu. La voye

* 2 Cor. VIII. vſ. 9.

Digitized by Google

voye droite eſt, de ſe renoncer, afin que Dieu ſeul ſoit tout & que nous ne ſoyons rien. J'eſpére que celui qui nourrit les petits oiſeaux, aura ſoin de vous. Heureux celui qui, comme JESUS-CHRIST, n'a pas de quoi repoſer ſa tête! Quand on s'eſt livré à la pauvreté intérieure même, doit-on craindre l'extérieure? Soyez fidéle à Dieu; & Dieu le ſera à ſes promeſſes. Faites honneur à la religion, qui eſt ſi mépriſée; & elle vous le rendra avec uſure. Montrez au monde un courtiſan qui vit de pure foi.

Craignez votre vivacité empreſſée, votre goût pour le monde, votre ambition ſecréte, qui ſe gliſſe ſans que vous l'apperceviez. Ne vous engouez point de certaines converſations de politique ou de joli badinage, qui vous diſſipent, qui vous indiſpoſent au recueillement & à l'oraiſon. Parlez peu; coupez court; ménagez votre tems; travaillez avec ordre & de ſuite; mettez les œuvres en la place des beaux diſcours. Encore une fois, l'avenir n'eſt point encore à vous. Il n'y ſera peut-être jamais: bornez-vous au préſent: mangez le pain quotidien: * *Demain aura ſoin de lui-même: à chaque jour ſuffit ſon mal.* C'eſt tenter Dieu, que de faire proviſion de manne pour deux jours: elle ſe corrompt. Vous n'avez point aujourd'hui la grace de demain: elle ne viendra qu'avec demain lui-même. Moment préſent, petite éternité pour nous.

LETTRE CXXXII.

Porter la croix, & s'abandonner à la providence.

ON ne peut être plus vivement touché que je le ſuis, de tout ce qui vous eſt arrivé. Il faut porter la croix comme un tréſor; c'eſt par elle que nous ſommes rendus dignes de

* Matth. VI. vſ. 34.

Digitized by Google

de Dieu, & conformes à ſon Fils. Les croix ſont partie du pain quotidien. Dieu en régle la meſure ſelon nos vrais beſoins, qu'il connoît, & que nous ignorons. Laiſſons-le faire, & abandonnons-nous à ſa main. Soyez enfant de la providence. Laiſſez raiſonner vos parens & amis. Ne penſez point de loin à l'avenir. La manne ſe corrompoit, quand on vouloit par précaution en faire proviſion pour plus d'un jour. Ne dites point: qu'eſt-ce que nous ferons demain? *Le jour de demain aura ſoin de lui-même* *. Bornez-vous aujourd'hui au beſoin préſent: Dieu vous donnera en chaque jour les ſecours proportionnés à ce beſoin-là: † *Inquirentes autem Dominum non minuentur omni bono.* La providence feroit des miracles pour nous: mais nous empêchons ces miracles à force de les prévenir. Nous nous faiſons nous-mêmes, par une induſtrie inquiéte, une providence auſſi fautive, que celle de Dieu ſeroit aſſurée.

Quant à N..., il aime la religion, & a des principes de vertu; mais il a beſoin d'être nourri & ſoutenu. Il faut le ſecourir ſans le gêner. Vous connoiſſez ſon eſprit vif & ſes longues habitudes: il faut lui paſſer bien des choſes, que je ne vous paſſerois pas. Dieu ſait mieux que nous, ce qu'il a mis dans chaque homme, & ce qu'il doit exiger de lui. Ménagez, ſuportez, reſpectez, eſpérez, fiez-vous au maître des cœurs, qui eſt fidéle à ſes promeſſes. Soyez fidéle & docile vous-même. Mettez à profit vos foibleſſes par une défiance infinie de vous-même, & par une ſoupleſſe enfantine pour vous laiſſer corriger. La petiteſſe fera votre force dans la foibleſſe même.

* Matth. VI. vſ. 34. † Pſ. XXXIII. vſ. 11.

Digitized by Google

LETTRE CXXXIII.

Croix & abandon en soi.

JE ne doute point que Notre-Seigneur ne vous traite toujours comme l'un de ses amis, c'est à dire, avec des croix, des souffrances & des humiliations. Ces voyes & ces moyens dont Dieu se sert pour attirer à soi les ames, sont bien mieux & plus vîte l'ouvrage, que non pas les propres efforts de la créature; car cela détruit de soi-même, & arrache les racines de l'amour propre, que nous ne pourrions pas même découvrir qu'à grande peine : mais Dieu, qui connoît ses taniéres, le va attaquer dans son fort & sur son fonds.

Si nous étions assez forts & fidéles pour nous confier tout-à-fait à Dieu, & le suivre simplement par où il voudroit nous mener, nous n'aurions pas besoin de grandes applications d'esprit pour travailler à la perfection : mais, parceque nous sommes si foibles dans la foi, que nous voulons savoir par tout où nous allons, sans nous en fier à Dieu, c'est ce qui allonge notre chemin & qui gâte nos affaires spirituelles. Abandonnez-vous tant que vous pourrez à Dieu, & jusques au dernier respir; & il ne vous délaissera pas.

LETTRE CXXXIV.

Ne point agir par naturel, & amortir sa vivacité.

SUivez la voye de mort, dans laquelle Notre-Seigneur vous a mis; & travaillez à amortir cette vivacité de votre naturel, qui vous entraîne dans ce que vous faites. Soyez persua-

dé

Digitized by Google

dé que tout ce que nous faiſons par ce que nous ſommes, je veux dire, ſelon notre humeur & tempérament, n'ayant rien de ſurnaturel, nous rend ce que nous faiſons, inutile pour nous avancer en Dieu: & parceque ſa divine Majeſté demande des ames qu'elle attire à ſoi, un retour ou recoulement perpétuel dans notre fin derniére, & dans la plénitude du vrai bien, lorſque nous agiſſons par nous-mêmes & ſelon notre humeur, tout ce que nous faiſons ſe réfléchit ſur nous-mêmes, & en demeure-là; & Dieu n'y a point de part.

Vous voyez donc de quelle importance il vous eſt, de réprimer la vivacité de vos humeurs & paſſions; & que c'eſt très-peu de choſe de voir & pénétrer les ſecrets de la vie ſpirituelle, ſi on ne met point en exécution les moyens qui ſont néceſſaires pour parvenir à ſa fin, qui eſt, l'union réelle & véritable avec Dieu. Ceci ne demande point d'occupation de tête ni d'eſprit, mais de bonne volonté dans les occaſions qui ſe préſentent.

LETTRE CXXXV.

Agir ſimplement dans le choix des ſociétés. Les doutes viennent de trop raiſonner, & ne ſe guériſſent que par l'abandon en pure foi. Le ſacrifice doit ſe conſommer ſans compaſſion.

LA ſolitude vous eſt utile juſqu'à un certain point: elle vous convient mieux qu'une régle de communauté qui géneroit votre attrait de grace; mais vous pourriez facilement vous mécompter ſur votre goût de retraite. Contentez-vous de ne voir que les perſonnes, avec leſquelles vous avez des liaiſons intérieures de grace, ou des liaiſons extérieures de providence; encore-même ne faut-il point vous faire une pratique, de ne voir que les perſonnes de ces deux ſortes; & ſans tant raiſon-

ſonner, il faut en chaque occaſion ſuivre votre cœur, pour voir ou ne pas voir les perſonnes qu'il eſt permis communément de voir: ſur tout, ne vous éloignez point de celles qui peuvent vous ſoutenir dans votre vocation.

Je voudrois que vous évitaſſiez toute activité, par raport à la perſonne ſur laquelle vous me demandez mon avis. Ne vous faites point une régle, ni de vous éloigner, ni de vous raprocher d'elle. Tenez-vous ſeulement à portée de lui être utile, & de lui dire la vérité toutes les fois qu'elle reviendra à vous. Ne la rebutez jamais. Montrez-lui un cœur toujours ouvert & toujours uni. Quand elle paroîtra s'éloigner, écrivez-lui ſelon les occaſions avec ſimplicité, pour la rapeller à la véritable vocation de Dieu. Avertiſſez-la des piéges à craindre; mais ne vous inquiétez point, & n'eſpérez pas de corriger l'humain par une activité humaine.

Vous doutez, & vous ne pouvez porter le doute. Je ne m'en étonne pas. Le doute eſt un ſupplice: mais ne raiſonnez point, & vous ne douterez plus. L'obſcurité de la pure foi eſt bien différente du doute. Les peines de la pure foi portent leur conſolation & leur fruit. Après qu'elles ont anéanti l'homme, elles le renouvellent, & le laiſſent en pleine paix. Le doute eſt le trouble d'une ame livrée à elle-même, qui voudroit voir ce que Dieu veut lui cacher, & qui cherche des ſuretés impoſſibles, par amour propre. Qu'avez-vous ſacrifié à Dieu, ſi-non votre propre jugement & votre intérêt? Voulez-vous perdre de vue ce qui a toujours été votre but, dès le prémier pas que vous avez fait, ſavoir, de vous abandonner à Dieu? Voulez-vous faire naufrage au port, vous reprendre, & demander à Dieu qu'il s'aſſujettiſſe à vos régles, au lieu qu'il veut, & que vous lui avez promis, de marcher comme Abraham, dans la profonde nuit de la foi? Et quel mérite auriez-vous à faire ce que vous faites, ſi vous aviez des miracles & des révélations pour vous aſſurer de votre voye? Les miracles mêmes & les révélations s'uſeroient bientôt, & vous retomberiez encore dans vos doutes. Vous vous livrez à la tentation.

Digitized by Google

tation. Ne vous écoutez plus vous-même. Votre fonds, ſi vous le ſuivez ſimplement, diſſipera tous ces vains fantômes.

Il y a une extrême différence entre ce que votre eſprit raſſemble dans ſa peine, & ce que votre fonds conſerve dans la paix. Le dernier eſt de Dieu; l'autre n'eſt que votre amour propre. Pour qui êtes-vous en peine? Pour Dieu, ou pour vous? Si ce n'étoit que pour Dieu ſeul, ce ſeroit une vue ſimple, paiſible, forte, & qui nourriroit votre cœur, & vous dépouilleroit de tout appui créé. Tout au contraire, c'eſt de vous dont vous êtes en peine. C'eſt une inquiétude, un trouble, une diſſipation, un deſſéchement de cœur, une avidité naturelle de reprendre des appuis humains, & de ne vous laiſſer jamais mourir.

Que puis-je vous répondre? Vous demandez à être revêtue; je ne puis vous ſouhaiter que dépouillement. Vous voulez des ſuretés; & Dieu eſt jaloux de ne vous en ſouffrir aucune. Vous cherchez à vivre; & il ne s'agit plus que d'achever de mourir & d'expirer dans le délaiſſement ſenſible. Vous me demandez des moyens: il n'y a plus de moyens; c'eſt en les laiſſant tomber tous, que l'œuvre de mort ſe conſomme. Que reſte-t-il à faire à celui qui eſt ſur la roue? Faut-il lui donner des remédes ou des alimens? Lui faut-il donner les cordiaux qu'il demande? Non; ce ſeroit prolonger ſon ſupplice par une cruelle complaiſance, & éluder l'exécution de la ſentence du juge. Que faut-il donc? Rien, que ne rien faire, & le laiſſer au plutôt mourir.

LETTRE CXXXVI.

Souffrir avec patience & ſans ſe troubler, les ſentimens pénibles qui ne ſont pas dans la volonté, & qui humilient.

ON ne peut être plus en peine que je le ſuis, de l'état où vous êtes. Vos douleurs ſont involontaires; & elles ſe

Digitized by Google

tourneront en mérite, dès que vous les ſouffrirez avec patience & humilité. Vous feriez de vos ſouffrances agréables à Dieu, une infidélité dangereuſe, ſi vous les écoutiez trop. Ce n'eſt rien que d'avoir le ſentiment des paſſions les plus injuſtes, pourvu qu'on n'en ait pas la volonté. Ne vous troublez donc point. Dieu permet que votre imagination vous groſſiſſe les objets, pour vous faire ſouffrir & pour vous humilier. Entrez dans ſes deſſeins crucifians. Laiſſez-vous attacher à la croix que Dieu vous préſente : mais n'y en ajoûtez aucune de votre invention. C'eſt dans les commencemens de la tentation, qu'il faut en arrêter le progrès par une fidélité toute ſimple. Mon Dieu, quelle paix n'auriez-vous point au milieu de vos ſentimens les plus pénibles, ſi vous vouliez bien les ſouffrir, & vous délaiſſer ſans aucun retour volontaire de délicateſſe pour vous-même ! L'amour propre deſeſpéré crie les hauts cris. Je ne m'en étonne pas : tant mieux qu'il ait ſujet de bien crier. Allez toujours votre chemin, ſans écouter ſes cris. Cette fidélité toute ſimple feroit tomber les trois quarts de vos peines. Le trouble n'y ſeroit plus, & le trouble eſt ce qui les rend inſuportables. Demeurez dans le ſein de Dieu, & il vous ſoulagera.

LETTRE CXXXVII.

Souffrir avec petiteſſe & abandon, & en n'écoutant que Dieu.

J'Eſpére que Dieu calmera votre cœur. Je ne veux vous ôter, ni le ſentiment vif & douloureux, ni même les réfléxions involontaires qui vous tourmentent. Je voudrois ſeulement que vous n'y ajoûtaſſiez pas des réfléxions délibérées. Vous vous écoutez à pluſieurs repriſes. J'ai remarqué qu'a-

Digitized by Google

qu'après un peu de relâche, vous reprenez vos réfléxions. Voilà la vraie ſource de vos plus grandes peines. D'ailleurs, vous dites que vous ne ſauriez vous empêcher d'écouter vos raiſons, parcequ'elles vous paroiſſent claires. Mais prenez garde que toutes les perſonnes ſoupçonneuſes & indociles en diſent autant. Il faut ſe faire taire; non par effort, mais par ſimple & paiſible volonté de laiſſer faire Dieu, & par pur abandon à ſa grace.

Un rien vous dure des heures & des jours, parceque vous attiſez le feu; & par là il s'envenime dans votre cœur. Ne vous en faites donc point des croix, au-delà de celles que la main de Dieu vous fait elle-même. Vous ſentez ce qu'il veut: ne voyez & n'écoutez que cela: tout le reſte eſt tentation. Obéiſſez ſans conſulter, ni votre raiſon, ni vos forces. Dieu fera tout, ſi vous le laiſſez faire. Je vous conjure de l'écouter dans un vrai ſilence intérieur. Encore une fois, la tentation, quelque humiliante qu'elle paroiſſe, ſe tourne à profit, quand on la ſouffre en paix, ſans y conſentir. C'eſt l'humiliation même, qui en eſt le vrai profit. Ce qui fait horreur à l'amour propre, eſt préciſément de quoi nous avons beſoin. Il n'y a aucun ſentiment injuſte dont je ſois en peine, quand on le découvre avec ſimplicité, & qu'on n'y adhére pas volontairement. Sacrifiez votre peine à celui qui ne la permet, qu'afin que vous lui en faſſiez le ſacrifice. Cherchez en JESUS-CHRIST la paix, que vous ne trouverez jamais en vous-même.

LETTRE CXXXVIII.

Ne point prendre de réſolution, pendant que le trouble de la tentation dure.

L'Excès de votre peine eſt comme un torrent, qu'il faut laiſſer écouler. Nulle parole ne fait impreſſion ſur vous, & vous penſez voir avec la derniére évidence les choſes les moins réelles: mais c'eſt l'effet ordinaire des gran-

Digitized by Google

grandes peines. Dieu permet que nonobſtant tout votre bon eſprit, vous n'appercevez pas ce qui ſaute aux yeux, & vous croyez voir clairement ce qui n'eſt point. Dieu tirera ſa gloire de tout dans votre cœur, pourvu que vous ſoyez fidéle à vous délaiſſer dans ſes mains. Mais rien ne ſeroit plus inexcuſable, que de prendre des réſolutions dans un état de trouble, qui porte manifeſtement avec ſoi, l'impuiſſance de rien faire ſelon Dieu.

Quand vous ſerez calmé, faites en eſprit de recueillement, ce que vous croirez le plus conforme aux intentions de Dieu ſur vous. Remettez-vous peu à peu à l'oraiſon, à la ſimplicité, à l'oubli de vous-même. Allez communier. Ecoutez Dieu, ſans vous écouter. Alors, faites tout ce que vous aurez au cœur: je ne crains pas qu'un tel eſprit vous laiſſe prendre aucun mauvais parti. Mais, vouloir ſe croire ſoi-même, quand on eſt dans le dernier excès de la peine, & quand on s'eſt livré à une tentation violente d'amour propre, c'eſt vouloir s'égarer. Demandez-le à tel Confeſſeur droit & ſenſé qu'il vous plaira de choiſir. Il vous dira, qu'il ne vous eſt permis de prendre des réſolutions, qu'après que vous ſerez rentré dans la tranquillité & le recueillement. Il vous dira, que c'eſt vouloir ſe tromper ſoi-même, que de ne ſe défier pas de ſoi dans un état de peine, où la nature eſt ſi injuſte & ſi irritée.

Vous me répondrez, que je veux empêcher votre changement, en vous empêchant de le faire dans le ſeul tems, où vous êtes capable de l'exécuter. Non, Dieu le ſait: je ne ſonge, ni à le permettre, ni à l'empêcher: je ne ſonge qu'à faire en ſorte que vous ne manquiez pas à Dieu. Or, il eſt plus clair que le jour que vous lui manqueriez, ſi vous preniez conſeil d'un amour propre piqué au vif, & d'un dépit pouſſé au deſeſpoir. Voulez-vous changer pour contenter votre amour propre, quand même Dieu ne le voudroit pas? A Dieu ne plaiſe! Attendez donc que vous ſoyez en état de le conſulter. Pour mériter ſes lumiéres, il faut être également prêt à tout, & ne tenir à rien qu'on ne ſoit diſpoſé à lui ſacrifier.

LET-

Digitized by Google

LETTRE CXXXIX.

Tourment d'une ame que Dieu veut faire mourir à elle-même, & qui se défend contre le dernier coup de mort.

VOtre lettre me donne une vraie consolation. J'y vois Dieu qui ne se lasse point de vous poursuivre avec amour, lors même que vous faites tant d'efforts pour le fuir. O que vous vous donnez de peine pour lui échaper ! O si vous vous en donniez autant pour le laisser faire ! Pourquoi craignez-vous tant la mort, puisque vous vous donnez tant de torture, toutes les fois que vous voulez retenir un reste de vie mourante & douloureuse ? Laissez-vous achever. Vous ne voulez que des ragoûts d'amour propre. Il ne vous faut que de la simplicité & que de l'oubli de vous-même. Vous voudriez que je vous donnasse des remédes pour vivre encore, quand il ne faut plus que mourir. Allez au bout du monde : vous y trouverez votre cœur délicat, épineux, industrieux pour se ronger soi-même. Vous y trouverez Dieu jaloux & inéxorable pour demander l'entiére mort. Vous porterez en vous ces deux jalousies qui déchireront vos entrailles. Mourez : le moindre reste de vie n'est que douleur. Il n'y a que la mort qui ôte le sentiment. Délaissez-vous au coup de la main de Dieu.

LETTRE CXL.

Sur quoi tombe la jalousie de Dieu.

IL m'a paru par vos lettres que votre cœur est un peu élargi. O que je vous desire cette largeur ! L'amour la donne, la crainte l'ôte. Vous n'avez pas les craintes de l'amour propre

Digitized by Google

ſur les peines: mais vous les avez au dernier excès ſur les fautes. C'eſt faire injure au Bien-aimé que de le croire ſans condeſcendance, ſur les petites fautes qui échapent ſans mauvaiſe volonté. Sa jalouſie ne ſe tourne point de ce côté-là. Elle ſe tourne bien plus vers les rafinemens d'un amour propre compoſé, qui ſe mire dans la ſymmétrie de ſes vertus. L'amour dépris de ſoi-même, n'eſt pas ſi délicat ſur ſoi. Il eſt bien plus occupé du Bien-aimé. Il eſt ſimple, confiant, & ne fait qu'aimer. Soyez ainſi, & la paix abondera dans votre cœur.

LETTRE CXLI.

Conſolation ſolide dans une affliction accablante.

JE prie Dieu tous les jours qu'il vous conſole. Il y a une conſolation que notre cœur ne veut point; & c'eſt avec raiſon. Elle eſt vaine, & indigne de l'eſprit de grace. Mais il y a une autre conſolation qui vient de Dieu ſeul. Il appaiſe la nature déſolée: il fait ſentir qu'on n'a rien perdu, & qu'on retrouve en lui tout ce qu'on ſemble perdre: il nous le rend préſent par la foi & par l'amour: il nous montre que nous ſuivons de près ceux qui nous précédent: il eſſuye nos larmes de ſa propre main. J'eſpére que celui qui vous a affligé par un coup ſi accablant, modérera votre douleur. Il n'y a que lui qui le puiſſe faire.

LETTRE CXLII.

AU MEME,

Sur le même ſujet.

JE profite de cette occaſion, pour vous dire combien je ſuis occupé de vous & de toutes vos peines. Dieu veuille mettre

tre au fond de votre cœur bléſſé, ſa conſolation. La playe eſt horrible; mais la main du Conſolateur a une vertu toute-puiſſante. Non, il n'y a que les ſens & l'imagination qui ayent perdu leur objet. Celui que nous ne pouvons plus voir, eſt plus que jamais avec nous. Nous le trouvons ſans ceſſe dans notre centre commun. Il nous y voit, il nous y procure les vrais ſecours. Il y connoît mieux que nous nos infirmités, lui qui n'a plus les ſiennes; & il demande les remédes néceſſaires pour notre guériſon. Pour moi, qui étois privé de le voir depuis tant d'années, je lui parle, je lui ouvre mon cœur, je crois le trouver devant Dieu, & quoique je l'aye pleuré amérement, je ne puis croire que je l'aye perdu. O qu'il y a de réalité dans cette ſociété intime & inviſible, où les enfans de Dieu ſe retrouvent!

LETTRE CXLIII.

AU MEME,

Sur le même ſujet.

JE ſuis en peine de votre ſanté. Elle a été miſe à de longues & rudes épreuves. D'ailleurs, quand le cœur eſt malade, tout le corps en ſouffre. Je crains pour vous, tous les objets qui réveillent votre douleur. Il faut entrer dans les deſſeins de Dieu, & s'aider ſoi-même pour ſe donner du ſoulagement. Nous retrouverons bien-tôt ce que nous n'avons point perdu. Nous nous en approchons tous les jours à grands pas. Encore un peu, & il n'y aura plus de quoi pleurer. C'eſt nous qui mourons: ce que nous aimons, vit & ne mourra plus. Voilà ce que nous croyons: mais nous le croyons mal. Si nous le croyions bien, nous ſerions pour les perſonnes les plus chéres, comme JESUS-CHRIST vouloit que ſes diſciples fuſſent

pour lui, quand il montoit au ciel : * *ſi vous m'aimiez*, diſoit-il, *vous vous réjouiriez* de ma gloire. Mais on ſe pleure, en pleurant les perſonnes qu'on regréte. On peut être en peine pour les perſonnes qui ont mené une vie mondaine : mais, pour un véritable ami de Dieu, qui a été fidéle & petit, on ne peut voir que ſon bonheur & les graces qu'il attire ſur ce qui lui reſte de cher ici-bas. Laiſſez donc appaiſer votre douleur, par la main de Dieu même qui vous a frapé. Je ſuis ſur que notre cher Prince veut votre ſoulagement, qu'il le demande à Dieu, & que vous entrerez dans ſon eſprit, en modérant votre triſteſſe.

LETTRE CXLIV.

Avis à une Perſonne de profeſſion militaire.

GArdez-vous bien, Monſieur, de prendre au hazard des paſſages de l'Ecriture, pour vous occuper devant Dieu : c'eſt le tenter ; car, encore-que toute l'Ecriture ſoit inſpirée pour inſtruire les hommes, tous les endroits ne ſont, ni également deſtinés à nous donner des inſtructions directes & immédiates, ni proportionnés à l'intelligence de chaque particulier, ni propres aux beſoins de chaque fidéle. Choiſiſſez donc les endroits qui conviennent davantage à votre état & à la correction de vos défauts. Cherchez ce qui inſpire la vigilance, la confiance en Dieu, le courage contre ſoi-même, & la fidélité aux devoirs de ſa condition. Joignez à cette lecture méditée, une autre lecture dans la ſuite de la journée. Vous pouvez la prendre des Entretiens de St. François de Sales, qui vous inſtruiront du détail, vous en faciliteront les pratiques, vous encourageront, & vous montreront l'eſprit d'amour libre & ſimple, avec lequel il faut ſervir Dieu gaiement.

La conſidération de la grandeur & de la bonté de Dieu, peut

* Jean XIV. vſ. 28.

Digitized by Google

peut être ſouvent le ſujet de vos réfléxions. Mais vous ne devez point vous mettre à méditer, ſans avoir des paroles particuliéres qui arrêtent votre eſprit peu accoutumé à demeurer tranquille devant Dieu. Vous perdriez votre tems, & votre cœur ne ſeroit pas nourri. Il vous faut toujours un ſujet certain: mais un ſujet clair, ſimple, ſur lequel vous ne faſſiez aucune réfléxion ſubtile. Demandez plutôt à Dieu, des affections qui vous attachent à lui. Car ce n'eſt point par l'eſprit, ni par le raiſonnement, qu'il attire les ames; c'eſt par le mouvement du cœur, & par l'abaiſſement de notre eſprit. N'eſpérez pas parvenir dans la méditation, à n'être plus diſtrait: cela eſt impoſſible. Tâchez ſeulement de profiter de vos diſtractions, en les portant avec une humble patience, ſans vous décourager jamais. Chaque fois que vous les appercevez, retournez-vous tranquillement vers Dieu. L'inquiétude ſur les diſtractions, eſt une diſtraction plus dangereuſe que toutes les autres.

Une petite demi-heure de lecture méditée de l'Evangile le matin, & le ſoir une lecture réglée des Entretiens de St. François de Sales, vous ſuffiront, puiſque vous avez peu de tems à vous. Employez le reſte du tems libre, à lire des livres d'hiſtoire, de fortifications, & de tout le reſte qui eſt utile à un homme de votre rang. Jamais un moment de vuide. Le moment où vous ne faites rien de réglé & de bon, eſt le moment où vous faites un très-grand mal. Gourmandez-vous vous-même ſans pitié, ſur la vie molle, oiſive & amuſée.

Pour vos actions, quand elles ſont bonnes en elles-mêmes, repouſſez toutes les réfléxions ſur les motifs qui vous les font faire; vous ne finiriez jamais avec vous-même, vous vous troubleriez, vous tomberiez dans le découragement, & par de vains raiſonnemens ſur vos actions, vous perdriez tout le tems d'agir.

Il faut vous réſoudre à mener une vie plus active que la vôtre. Vous devez voir les gens de votre condition; mais il faut être gai, libre, affable; rien de timide, ni de ſauvage. Demandez à Dieu qu'il vous ôte votre air timide & trop com-

Digitized by Google

posé : donnez-vous à Dieu, quand vous allez voir les gens. Mais, pendant la conversation, ne soyez point distrait & rêveur, pour courir après la présence de Dieu qui vous échape. Alors, faites ce qu'il veut que vous fassiez, qui est, d'être honnête & complaisant. Dans la suite, la présence de Dieu vous deviendra plus facile.

Ne prenez point la piété par un certain sérieux, triste, austére, & contraignant. * *Là où est l'Esprit de Dieu, là est la vraie liberté.* Si une fois vous l'aimez de tout votre cœur, vous serez prèsque toujours en joye avec le cœur au large. Si vous n'allez à lui qu'en Juif par la crainte, vous ne le trouverez point, & vous ne trouverez, au lieu de lui, que gêne & trouble de cœur.

Ne manquez jamais d'aller à toutes les choses où les autres vont; non seulement pour les occasions de danger, mais encore pour tout ce qui peut montrer votre assiduité à votre Prince.

Soyez bon ami, obligeant, officieux, ouvert : cela vous fera aimer, & appaisera la critique. Qu'on voye que ce n'est point par grimace, ni par noirceur, mais par vraie religion & avec courage, que vous renoncez aux débauches des jeunes gens. D'ailleurs, gaieté, discrétion, complaisance, sureté de commerce, & nulle façon; peu d'amis, beaucoup de connoissances passagéres; soin de plaire à ceux qui passent pour les plus honnêtes gens & dont l'estime décide, ou à ceux qui excellent dans le métier dont vous souhaitez vous instruire. Ne craignez point de les interroger, quand vous serez parvenu à quelque commerce un peu libre avec eux.

* 2 Cor. III. vs. 17.

Digitized by Google

LETTRE CXLV.

Etre fidéle aux exercices de piété, indépendamment du goût ſenſible. Aimer Dieu, & tendre par la volonté à cet amour.

J'Ai ſouvent penſé, Monſieur, depuis hier, aux choſes que vous me fites l'honneur de me dire, & j'eſpére de plus en plus que Dieu vous ſoutiendra. Quoique vous ne ſentiez pas un grand goût pour les exercices de piété, il ne faut pas laiſſer d'y être auſſi fidéle que votre ſanté le permettra. Un malade convaleſcent eſt encore dégoûté: mais, malgré ſon dégoût, il faut qu'il mange pour ſe nourrir.

Il ſeroit même très-utile que vous puſſiez avoir quelquefois un peu de converſation chrétienne, avec les perſonnes de votre famille à qui vous pourrez vous ouvrir: mais pour le choix, agiſſez en toute liberté ſelon votre goût préſent. Dieu ne vous attire point par une touche vive & ſenſible, & je m'en réjouis, pourvu que vous demeuriez ferme dans le bien: car la fidélité ſoutenue ſans goût, eſt bien plus pure & plus à l'épreuve de tous les dangers, que les grands attendriſſemens qui ſont trop dans l'imagination. Un peu de lecture & de recueillement chaque jour, vous donnera inſenſiblement la lumiére & la force de tous les ſacrifices que vous devez à Dieu. Aimez-le; je vous quitte de tout le reſte: tout le reſte viendra par l'amour: encore-même ne veux-je point vous demander un amour tendre & empreſſé: il ſuffit que la volonté tende à l'amour, & que malgré les goûts corrompus qui reſtent dans le cœur, elle préfére Dieu au monde entier & à ſoi-même. Vous ſerez le plus ingrat de tous les hommes, ſi vous n'aimez pas Dieu qui vous aime tant, & qui ne ſe rebute point de fraper à la porte de votre cœur pour y répandre ſon amour. Quand vous ne trouvez point cet amour en vous, du moins demandez-le, deſirez de

de l'avoir, & attendez-le avec une ferme confiance. Voilà ce que je ne puis m'empêcher de vous dire: tant je ſuis plein de ce qui vous touche.

LETTRE CXLVI.

Effets de la molleſſe & de l'amuſement. Régles de conduite, pour les combattre & ſe ſurmonter.

CE que vous avez le plus à craindre, Monſieur, c'eſt la molleſſe & l'amuſement. Ces deux défauts ſont capables de jetter dans les plus affreux deſordres, les perſonnes même les plus réſolues à pratiquer la vertu, & les plus remplies d'horreur pour le vice. La molleſſe eſt une langueur de l'ame, qui l'engourdit, & qui lui ôte toute vie pour le bien; mais c'eſt une langueur traitreſſe, qui la paſſionne ſecrétement pour le mal, & qui cache ſous la cendre un feu toujours prêt à tout embraſer. Il faut donc une foi mâle & vigoureuſe, qui gourmande cette molleſſe, ſans l'écouter jamais. Si-tôt qu'on l'écoute & qu'on marchande avec elle, tout eſt perdu. Elle fait même autant de mal ſelon le monde, que ſelon Dieu. Un homme mou & amuſé ne peut jamais être qu'un pauvre homme: & s'il ſe trouve dans de grandes places, il n'y ſera que pour ſe deshonorer. La molleſſe ôte à l'homme, tout ce qui peut faire les qualités éclatantes. Un homme mou n'eſt pas un homme; c'eſt une demi-femme. L'amour de ſes commodités l'entraîne toujours malgré ſes plus grands intérêts. Il ne ſauroit cultiver ſes talens, ni acquérir les connoiſſances néceſſaires dans ſa profeſſion, ni s'aſſujettir de ſuite au travail dans les fonctions pénibles, ni ſe contraindre long-tems pour s'accommoder au goût & à l'humeur d'autrui, ni s'appliquer courageuſement à ſe corriger.

C'eſt

Digitized by Google

C'eſt le *pareſſeux* de l'Ecriture, qui veut & ne veut pas; qui veut de loin ce qu'il faut vouloir, mais à qui les mains tombent de langueur, dès qu'il regarde le travail de près. Que faire d'un tel homme? Il n'eſt bon à rien. Les affaires l'ennuyent, la lecture ſérieuſe le fatigue, le ſervice d'armée trouble ſes plaiſirs, l'aſſiduité même de la Cour le gêne. Il faudroit lui faire paſſer ſa vie ſur un lit de repos. Travaille-t-il? Les momens lui paroiſſent des heures. S'amuſe-t-il? Les heures ne lui ſont plus que des momens. Tout ſon tems lui échape, il ne ſait ce qu'il en fait, il le laiſſe couler comme l'eau ſous les ponts. Demandez-lui ce qu'il a fait de ſa matinée: il n'en ſait rien; car il a vécu ſans ſonger s'il vivoit: il a dormi le plus tard qu'il a pu, s'eſt habillé fort lentement, a parlé au prémier venu, a fait pluſieurs tours dans ſa chambre, a entendu nonchalamment la Meſſe. Le dîner eſt venu: l'après-dînée ſe paſſera comme le matin, & toute la vie comme cette journée. Encore une fois, un tel homme n'eſt bon à rien. Il ne faudroit que de l'orgueil pour ne ſe pouvoir ſuporter ſoi-même, dans un état ſi indigne d'un homme. Le ſeul honneur du monde ſuffit pour faire crever l'orgueil de dépit & de rage, quand on ſe voit ſi imbécille.

Un tel homme, non ſeulement ſera incapable de tout bien, mais il tombera peu à peu dans les plus grands maux. Le plaiſir le trahira. Ce n'eſt pas pour rien, que la chair veut être flatée. Après avoir paru indolente & inſenſible, elle paſſera tout d'un coup à être furieuſe & brutale; on n'appercevra ce feu, que quand il ne ſera plus tems de l'étouffer.

Il faut même craindre que vos ſentimens de religion ſe mêlant avec votre molleſſe, ne vous engagent peu à peu dans une vie ſérieuſe & particuliére, qui aura quelques dehors réguliers, & qui dans le fond n'aura rien de ſolide. Vous compterez pour beaucoup de vous éloigner des compagnies folles de la jeuneſſe, & vous n'appercevrez pas que la religion ne ſera que votre prétexte pour les fuir; c'eſt que vous vous trouverez gêné avec eux; c'eſt que vous ne ſerez pas à la mode par-

Digitized by Google

mi eux ; c'eſt que vous n'aurez pas les maniéres enjouées & étourdies qu'ils cherchent. Tout cela vous enfoncera par votre propre goût, dans une vie plus ſérieuſe & plus ſombre ; mais craignez que ce ne ſoit un ſérieux auſſi vuide & auſſi dangereux que leurs folies gaies. Un ſérieux mou, où les paſſions régnent triſtement, fait une vie obſcure, lâche, corrompue, dont le monde même, tout monde qu'il eſt, ne peut s'empêcher d'avoir horreur. Ainſi, peu à peu vous quitteriez le monde, non pour Dieu, mais pour vos paſſions, ou du moins pour une vie indolente qui ne ſeroit guéres moins contraire à Dieu, & qui ſeroit plus mépriſable ſelon le monde, que les paſſions mêmes les plus dépravées. Vous ne quitteriez les grandes prétentions, que pour vous entêter de colifichets & de petits amuſemens, dont on doit rougir dès qu'on eſt ſorti de l'enfance.

Venons aux moyens de vous précautionner contre vous-même là-deſſus.

Le prémier eſt, de vous faire un projet pour remplir votre tems, & de le ſuivre quoi qu'il vous en coûte. Le ſecond, c'eſt de mettre dans ce projet comme l'article le plus eſſentiel, celui de faire tous les jours une demi-heure de lecture méditée, où vous ne manquerez jamais de renouveller vos réſolutions contre votre molleſſe. Le troiſiéme, c'eſt que vous ferez tous les ſoirs un examen de votre journée, pour voir ſi la molleſſe vous a entraîné, & ſi vous avez perdu du tems. Le quatriéme eſt, de vous confeſſer réguliérement de quinze en quinze jours à un Confeſſeur qui connoiſſe votre penchant, & que vous engagiez à vous ſoutenir vigoureuſement contre vous-même. Le cinquiéme moyen eſt, d'avoir quelque bon ami, ou quelque domeſtique aſſez diſcret & aſſez zèlé pour pouvoir vous avertir ſecrétement, quand il verra que votre molleſſe commencera à vous engourdir. Pour ſe mettre en état de recevoir de tels avis, il faut les demander cordialement, montrer aux gens qu'on leur ſait bon gré de ce qu'ils les donnent, & leur faire voir qu'on tâche d'en profiter.

Ja-

Digitized by Google

Jamais ne leur montrez, ni chagrin, ni indocilité, ni hauteur, ni jalousie.

Pour vos occupations, il faut les régler, soit à l'armée, ou à la Cour. Par tout il faut se faire une régle, & ranger si bien toutes choses, qu'on y manque fort rarement. Le matin, votre lecture méditée avant toutes choses, & lorsqu'on vous croit encore au lit. Vers le soir, une autre lecture. Si vous vous sentez alors quelque goût à vous recueillir un peu en la faisant, vous vous accoutumerez par là peu à peu à faire le soir comme le matin. Mais d'abord, il ne faut pas vous gêner & vous lasser de priéres. Pendant la Messe, vous pourrez lire l'Epître & l'Evangile, pour vous unir au Prêtre dans le grand sacrifice de JESUS-CHRIST: quelque pensée tirée de l'Evangile ou de l'Epître qui aura raport au sacrifice, pourra vous aider à tenir votre esprit élevé à Dieu.

Il faut voir civilement tout le monde dans les lieux où tout le monde va, à la cour, chez le Roi, à l'armée, chez les Généraux. Il faut tâcher d'acquérir une certaine politesse qui fait qu'on défére à tout le monde avec dignité. Nul air de gloire, nulle affectation, nul empressement; savoir traiter chacun selon son rang, sa réputation, son mérite, son crédit: au mérite, l'estime; à la capacité accompagnée de droiture & d'amitié, la confiance & l'attachement; aux dignités, la civilité & la cérémonie. Ainsi, satisfaire au public par une honnête représentation, dans ces lieux où il n'est question que de représenter; saluer & traiter bien en passant tout le monde; mais entrer en conversation avec peu de gens. La mauvaise compagnie deshonore, sur tout un jeune homme, en qui tout est encore douteux. Il est permis de voir fort peu de gens: mais il n'est pas permis de voir les gens desaprouvés. Ne vous moquez point d'eux comme les autres, mais écartez-vous doucement.

Lisez les livres qui conviennent à votre état, sur l'histoire de votre pays. Voyant tout le monde d'une maniére gaie & civile en public, & ayant des occupations louables pour votre

Digitized by Google

métier ſelon le monde même, vous ne devez pas craindre d'être retiré. Autant qu'une retraite vuide eſt deshonorante, autant une retraite occupée & pleine des devoirs de ſa profeſſion, éléve-t-elle un homme au deſſus de tous ces fainéans qui n'apprennent jamais leur métier. Quand on ſaura que vous travaillez à n'ignorer rien dans l'hiſtoire & dans la guerre, perſonne n'oſera vous attaquer ſur la dévotion: la plupart même ne vous en ſoupçonneront point: ils croiront ſeulement que vous êtes un ſage ambitieux. Par ce réglement de vie, vous pouvez vous diſpenſer d'être avec la folle jeuneſſe, & par là vous pourrez être retiré, pour vous donner tout à Dieu, & aux devoirs de l'état où la providence vous a mis.

Outre qu'il ne faut jamais paroître ſe préférer à perſonne, il faut encore certaines maniéres ſimples, naturelles, ingénues, un viſage ouvert, quelque choſe de complaiſant dans le commerce paſſager; que tout marque de la nobleſſe, de l'élévation, un cœur libéral, officieux, bienfaiſant, touché du mérite; de l'induſtrie, pour obliger; du regret, quand on ne le peut pas; de la délicateſſe, pour prévenir les gens de mérite, pour les entendre à demi-mot, pour leur épargner certaines peines, pour dire à demi ce qu'il ne faut pas achever de dire, pour aſſaiſonner un ſervice de ce qui peut le rendre obligeant ſans le faire valoir. L'orgueil cherche la gloire par ce chemin; & il faut que la religion cherche par ce chemin la vraie bienſéance par des motifs tout divins. Rien n'eſt ſi noble, ſi délicat, ſi grand, ſi héroique que le cœur d'un vrai chrétien; mais en lui rien de faux, rien d'affecté, rien que de ſimple, de modeſte, & d'effectif en tout.

Voilà à peu près les choſes qui regardent le commerce public. Il y a encore le commerce de certains amis d'une amitié ſuperficielle. Il ne faut point compter ſur eux, ni s'en ſervir ſans un grand beſoin: mais il faut, autant qu'on le peut, les ſervir, & faire enſorte qu'ils vous ſoient obligés. Il n'eſt pas néceſſaire que ces gens-là ſoient tous d'un mérite accompli: il ſuffit de lier commerce extérieur avec ceux qui paſſent pour les plus

Digitized by Google

plus honnêtes gens. C'eſt ceux-là avec qui on s'arrête & on raiſonne, au lieu qu'on ne dit que bon jour aux autres. On les va voir chez eux aux occaſions de complimens; on ſe trouve avec eux en certains endroits : mais on n'eſt point de leurs plaiſirs, & on ne les met point dans ſa confidence. S'ils veulent pouſſer plus avant la liaiſon, on eſquive doucement : tantôt on a une affaire, tantôt une autre.

Pour les vrais amis, il faut les choiſir avec de grandes précautions; & par conſéquent, ſe borner à un fort petit nombre. Point d'ami intime qui ne craigne Dieu & que les pures maximes de religion ne gouvernent en tout; autrement, il vous perdra, quelque bonté de cœur qu'il ait. Choiſiſſez, autant que vous pouvez, vos amis dans un âge un peu au deſſus du vôtre : vous en murirez plus promptement. A l'égard des vrais & intimes amis, un cœur ouvert; rien pour eux de ſecret que le ſecret d'autrui, excepté dans les choſes où vous pourriez craindre qu'ils ne fuſſent préoccupés. Soyez chaud, deſintéreſſé, fidéle, effectif, conſtant dans l'amitié; mais jamais aveugle ſur les défauts & ſur les divers degrés de mérite de vos amis : qu'ils vous trouvent au beſoin, & que leurs malheurs ne vous refroidiſſent jamais.

Traitez bien vos domeſtiques : une autorité ferme & douce, un grand ſoin d'entrer dans leurs beſoins, de leur faire tout le bien qu'on peut, de diſtinguer ceux qui méritent quelque diſtinction, & de les attacher à ſoi par le cœur : ſuporter leurs défauts, lorſqu'ils ne ſont pas eſſentiels, & qu'ils ont bonne volonté de s'en corriger : ſe défaire de ceux dont on ne ſauroit faire d'honnêtes gens ſelon leur état.

Enfin ſouvenez-vous, Monſieur, (& je finis par où j'ai commencé) que la molleſſe énerve tout, qu'elle affadit tout, qu'elle ôte leur ſéve & leur force à toutes les vertus & à toutes les qualités de l'ame, même ſuivant le monde. Un homme livré à ſa molleſſe, eſt un homme foible & petit en tout : il eſt ſi tiéde, que Dieu le vomit. Le monde le vomit auſſi à ſon tour; car il ne veut rien que de vif & de ferme. Il eſt

Digitized by Google

donc le rebut de Dieu & du monde ; c'eſt un néant ; il eſt comme s'il n'étoit pas ; quand on en parle, on dit : ce n'eſt pas un homme. Craignez, Monſieur, ce défaut, qui ſeroit la ſource de tant d'autres. Priez, veillez ; mais veillez contre vous-même. Pincez-vous, comme on pince un léthargique : faites-vous piquer par vos amis, pour vous réveiller. Recourez aſſidûment aux Sacremens, qui ſont les ſources de vie, & n'oubliez jamais que l'honneur du monde & de l'Evangile ſont ici d'accord. Ces deux Royaumes ne ſont donnés qu'aux violens qui les emportent d'aſſaut.

LETTRE CXLVII.

Quelques avis ſur la Méditation & la maniére de lire pour un commençant.

JE ſuis perſuadé, Monſieur, que vous devez faire chaque matin une petite méditation ; d'abord, vous mettre en la préſence de Dieu, l'adorer comme préſent, vous offrir tout entier à lui : puis, invoquer ſon St. Eſprit pour la grande action que vous allez faire. Vous ſavez comment nous avons fait enſemble : mais vous ne ſauriez faire trop ſimplement. N'allez point chercher avec Dieu de belles penſées, ni des attendriſſemens extraordinaires. Parlez-lui ſimplement, ouvertement, ſans grande réfléxion, & de la plénitude du cœur, comme à un bon ami. Vous ferez deux ou trois conſidérations ſur les plus importantes vérités du Chriſtianiſme. Vous les tirerez de l'*Imitation* en la maniére que je vous ai pluſieurs fois expliquée, ou bien des Retraites qu'on vous a données. Mais, ſi le dégoût perſiſtoit pour ces Retraites, je reviendrois à tirer mon ſujet de méditation d'une petite page de l'*Imitation de* JESUS-CHRIST. Je lirois tout le moins que je pourrois, enſor-

enſorte que dès le moment que j'aurois trouvé deux, ou tout au plus, trois vérités importantes, je m'arrêterois pour les conſidérer avec recueillement, & pour m'affectionner à ces vérités, après les avoir fixement conſidérées. Si néanmoins dans la ſuite, je me trouvois trop ſec & trop peu nourri dans ma méditation, je reprendrois encore un peu mon livre, pour fixer mon eſprit par cet objet ſenſible, & pour me rapeller mon ſujet.

Les prémiers jours, contentez-vous d'un quart-d'heure à cette méditation, encore-que vous vous y trouviez ſec & ennuyé; mais, ſi vous pouvez ſans peine y nourrir votre cœur, allez juſqu'à la demi-heure, pourvu que votre tête n'en ſoit pas fatiguée. Généralement parlant, il vaut mieux en faire moins d'abord, & s'y accoutumer peu à peu. Vous pourrez en faire de même un autre quart-d'heure le ſoir, & vous verrez qu'avec le tems, cet autre quart-d'heure ira peu à peu juſqu'à la demi-heure entiére. Je ſuppoſe toujours qu'après avoir conſidéré vos deux ou trois vérités, & vous y être affectionné, vous prendrez quelque réſolution en détail pour la pratique. Vous finirez par une diſpoſition d'abandon à Dieu ſur les choſes conſidérées, & par des actions de graces ſur les bons mouvemens reçus.

Pour votre lecture ſpirituelle, qui doit être réglée, je crois que vous devez la faire tout au moins pendant un gros quart-d'heure, mais fort lentement. Liſez toujours pour vous, c'eſt à dire, ne vous contentez pas de croire & de goûter les vérités que vous liſez, mais appliquez-les à vos beſoins. Voyez attentivement les conſéquences que vous devez tirer de chaque maxime pour votre pratique. Tâchez ainſi de goûter, non ſeulement pour le plaiſir, mais de manger & de digérer le pain ſacré pour votre nourriture. Il faut même le mâcher longtems pour le bien digérer. Ceux qui avalent avec promptitude & avidité, bien loin de ſe nourrir ſolidement, ſe cauſent des indigeſtions dangéreuſes. Il vaut donc mieux lire médiocrement, & lire avec application & recueillement. Quand la lectu-

Digitized by Google

lecture se fait bien, elle devient insensiblement une demi-méditation, au lieu que les lectures des personnes qui ne sont pas assez simples, ne sont que des lectures vagues & un peu raisonnées. La trop grande variété d'objets dans les lectures spirituelles, comme en autres choses, dissipe l'esprit, le multiplie trop, le met tout au-dehors, & le dessèche.

Il me semble que vous pouvez lire d'abord avec utilité l'Introduction à la vie dévote, de St. François de Sales; puis, quelques traités de Rodriguez, sur tout celui de la conformité à la volonté de Dieu; de là, vous pourrez passer aux Entretiens de St. François de Sales. Vous avez quelques autres livres que vous goûtez, & dont il faut vous laisser un usage sobre pour vos menus plaisirs.

LETTRE CXLVIII.

Exhortation à la franchise, à la candeur, à la petitesse, à la soupleſſe & à la bonté de cœur. Fuir les curiosités de l'esprit.

JE ne vous écris, mon bon & cher Fils, que deux mots, pour vous recommander de plus en plus la franchise. Les retours de délicatesse sur vous-même, font la plupart de vos infidélités & de vos peines. Plus vous serez simple, plus vous serez souple & docile: pour l'être véritablement, il faut l'être pour tous ceux qui nous parlent avec charité. O que cet état d'être toujours prêt à être blâmé, mépriſé, corrigé, est aimable aux yeux de Dieu! Vous m'êtes infiniment cher: * *Despondi enim te uni viro virginem castam exhibere Christo.*

Soyez bon homme sans hauteur, ni décision, ni critique, ni dédain, ni délicatesse, ni tour de passe-passe d'amour propre. Soyez vrai, ingénu, en défiance de votre propre sens. Soyez

* 2 Cor. XI. vſ. 2.

Digitized by Google

Soyez fidéle à renoncer à votre vanité & aux ſenſibilités de votre amour propre, dès que Dieu vous le montre intérieurement. * *Pendant que la lumiére luit, ſuivez-la pour être enfant de lumiére.* Je prie Dieu qu'il vous rende doux, ſimple, & enfant avec JESUS né dans une créche. Ne ſoyez point habile, ni déciſif, ni attentif aux fautes d'autrui, ni délicat & facile à bleſſer, ni meilleur en apparence qu'en vérité. O que la vérité eſt mal-traitée dans ce qui paroît le meilleur en nous!

Retranchez toutes les curioſités qui paſſionnent, & ſoyez fidéle à ne parler jamais ſans néceſſité, de ce que vous ſaurez mieux qu'un autre. Sur tout ne vous laiſſez point enſorceller par les attraits diaboliques de la Géométrie. Rien n'éteindroit tant en vous l'eſprit intérieur de grace, de recueillement, & de mort à votre propre eſprit.

LETTRE CXLIX.

Avis touchant la hauteur, & les devoirs envers Dieu, ſoi-même & autrui.

POur le ſervice, vous ne devez point penſer à le quitter préſentement. Le goût d'ambition y eſt fort dangéreux: s'il ne ſoutenoit, on tomberoit bien-tôt de laſſitude; & quand il ſoutient, il méne trop loin. Il faudroit ſervir le Roi par pure fidélité à Dieu, ſans chercher aucune gloire mondaine.

Ne vous découragez point dans l'expérience de vos infidélités. Rien n'eſt ſi humiliant que la hauteur, quand Dieu la fait voir & qu'il en montre toute la déraiſon. Du moins, quand vous appercevrez qu'elle vous a échapé, ramenez-vous, rapetiſſez-vous, rabaiſſez-vous, & qu'alors, la pratique réelle ſoit le fruit de votre bonne volonté: autrement, vous n'auriez qu'en

* Jean XII. vſ. 36.

Digitized by Google

qu'en paroles, la haine de la hauteur & l'amour de la petiteſſe. Un grand point, c'eſt d'être ſimple & de bonne foi dans le deſir de ſe corriger : alors, on ne déguiſe, on ne ſoutient, on n'excuſe point ces hauteurs. On recule, on répare, on avoue qu'on s'eſt trompé ou qu'on a été trop vif ; on fait ſentir que la hauteur n'eſt pas du fonds, & qu'on en ſouffre plus de confuſion que ceux qu'on a fait ſouffrir. Ce qui n'eſt que dans la promptitude de l'humeur, n'eſt que foibleſſe : il faut s'en corriger ; mais ce mal n'eſt pas le plus dangéreux. Pour la hauteur, elle vient de plénitude ; c'eſt un fonds d'orgueil de Démon. Ce fonds rend faux, âpre, dur, tranchant, dédaigneux, critique.

Soyez retenu avec le prochain, pour ne prendre aucun aſcendant, pour éviter la déciſion & la moquerie. Rapellez la préſence de Dieu : humiliez-vous devant lui, pour demeurer humble devant les hommes. Ne prenez des hommes, que ce qu'il vous en faut pour le beſoin de la ſociété. Priez, liſez, & tournez vos lectures en une eſpéce d'oraiſon. Défiez-vous de vos goûts pour le ſervice, & en même tems de vos dégoûts pour le monde. Ne comptez pour rien auſſi, vos goûts pour une retraite belle en idée. En un mot, ne comptez pour rien tous vos goûts & toutes vos penſées. Bornez-vous à votre devoir de chaque jour, qui eſt votre pain quotidien.

Il faut ſe ſevrer des joyes les plus innocentes, quand Dieu nous les refuſe. Vous m'êtes très-préſent en lui. La foi a des yeux qui voyent mieux les amis que les yeux du corps. L'amour tendre que Dieu inſpire, a des bras aſſez longs pour les embraſſer malgré la diſtance des lieux. Aimez-moi toujours, & comptez que je vous aime, comme Dieu fait faire aimer.

Digitized by Google

LETTRE CL.

Sur les maladies, & les bons effets du ſentiment qu'on a de ſa foibleſſe.

ON dit que vous êtes malade, mon très-cher fils en Notre-Seigneur, & que vous ſouffrez. Votre ſouffrance m'afflige; car je vous aime tendrement : mais je ne puis m'empêcher de baiſer la main qui vous frape, & je vous conjure de la baiſer amoureuſement avec moi. Vous avez abuſé autrefois de la ſanté & des plaiſirs qu'elle donne. L'infirmité & les douleurs qui la ſuivent, ſont votre pénitence naturelle.

Je prie Dieu ſeulement qu'il abbatte encore plus votre eſprit que votre corps; & qu'en ſoulageant le dernier ſelon le beſoin, il vous deſabuſe pleinement de l'autre. O qu'on eſt fort, quand on ne croit plus l'être, & qu'on ne ſent plus que la foibleſſe & les bornes de ſon propre eſprit ! Alors, on eſt toujours prêt à croire qu'on ſe trompe, & à l'avouer en ſe corrigeant : alors, on a l'eſprit toujours ouvert à la lumiére d'autrui : alors, on ne mépriſe rien que ſoi & ſes penſées : alors, on ne décide rien, & on dit les choſes les plus déciſives, du ton le plus ſimple & le plus rempli de déférence pour autrui : alors, on ſe laiſſe volontiers juger, on ſe livre ſans peine, on donne droit de cenſure au prémier-venu. En même tems, on ne juge de perſonne que dans le vrai beſoin; on ne parle qu'aux perſonnes qui le ſouhaitent : & en leur diſant ce qu'on croit voir en elles d'imparfait, on le dit ſans déciſion, plutôt pour n'uſer point d'une réſerve contraire à ce que ces perſonnes ſouhaitent, que pour vouloir être cru, & pour ſe contenter dans ſa critique.

Je prie Dieu qu'il vous conſerve dans une entiére fidélité à

Digitized by Google

ſa grace. * *Qui cœpit in te opus bonum, perficiat uſque in diem Chriſti.* Il faut ſe ſuporter patiemment ſoi-même ſans ſe flater, & s'aſſujettir ſans relâche à tout ce qui peut vaincre nos pentes & nos répugnances intérieures, pour nous rendre plus ſouples aux impreſſions de la grace pour la pratique de l'Evangile. Mais ce travail doit être paiſible & ſans trouble: il doit même être modéré, pour n'entreprendre pas de faire tout l'ouvrage en un ſeul jour. Il faut tâcher de raiſonner peu, & de faire beaucoup. Si on n'y prend garde, toute la vie ſe paſſe en raiſonnemens; & il faudroit une ſeconde vie pour la pratique. On court riſque de ſe croire avancé, à proportion des lumiéres qu'on a ſur la perfection. Toutes ces belles idées, loin d'avancer la mort à nous-mêmes, ne ſervent qu'à entretenir ſecrétement la vie d'Adam en nous, par une confiance en nos vues. Soyez, mon très-cher Monſieur, bien deſabuſé de votre eſprit, & de vos vues de perfection; ce ſera un grand pas pour devenir parfait. La petiteſſe & la défiance de vous-même avec l'ingénuité, ſont les vertus fondamentales pour vous.

LETTRE CLI.

Ne point juger ſans néceſſité : prendre tout en eſprit de pénitence.

EN toutes choſes, jugez le moins que vous pourrez. C'eſt une voye bien ſimple, que de retrancher toute déciſion qui ne nous eſt pas néceſſaire. Ce n'eſt pas une irréſolution; c'eſt une défiance ſimple & un détachement pratique de notre propre ſens, qui s'étend à tout, même aux choſes les plus communes. Alors, on croit ce qu'il faut croire, & on agit ſelon le

* Phil. I. vſ. 6.

Digitized by Google

le beſoin, avec une détermination ſimple & ſans confiance en ſoi par réfléxion. Hors du beſoin, on ne juge point, & on laiſſe paſſer devant ſes yeux toutes les apparences & les raiſons de croire; mais on eſt ſi vuide de ſoi & de ſon propre ſens, qu'on eſt toujours prêt à recevoir d'autrui, à croire qu'on ſe trompe, & à revenir ſur ſes pas, en petit enfant que ſa mére raméne par la main. C'eſt ce vuide d'eſprit & cette docilité d'enfant, que je vous ſouhaite. Elle mettra la paix dans votre cœur, & entre vous & votre prochain.

Il faut prendre en pénitence de vos péchés, les aſſujettiſſemens fâcheux de l'état où vous êtes. Cette pénitence paroît courte & légére, quand on connoît ce qu'on doit à Dieu, & combien on lui a manqué. Les embarras mêmes, qui ſemblent nuire à notre avancement dans la piété, ſe tournent à profit, pourvu que nous faſſions ce qui dépend de nous. C'eſt un commencement de renoncement à ſoi & à ſa volonté, & un des plus ſolides ſacrifices qu'on puiſſe faire.

Allez naturellement votre chemin, & les hommes ne vous nuiront point. Une conduite modérée, ſimple & ferme, impoſera ſilence. Quand même vous auriez à eſſuyer quelques mauvaiſes railleries, ce ſeroit en être quitte à bon marché. N'eſt-il pas juſte de ſouffrir quelque choſe de la folie du monde, pour acquérir la vraie ſageſſe, après avoir été long-tems approuvé en voulant plaire à des aveugles? On eſt trop jaloux d'une vaine réputation, quand on craint les diſcours des hommes qu'on mépriſe, & dont on connoît l'égarement. Le principal eſt, de vous réſerver des heures, pour vous munir par vos exercices, d'un bon contrepoiſon contre leurs erreurs contagieuſes. Liſez la vérité dans les paroles de vie éternelle. Priez, veillez, détachez-vous de vous-même? Aimez Dieu généreuſement; que ce qui eſt fait uniquement pour lui, ne ſoit qu'à lui ſeul. Attendez tout de lui, ſans vous négliger, pour être fidéle à ſes dons.

Digitized by Google

LETTRE CLII.

Divers avis pour la conduite intérieure, & pour l'extérieure.

JE ne m'étonne point de ce dégoût que vous reſſentez pour tant de choſes contraires à Dieu : c'eſt l'effet naturel du changement de votre cœur. Vous aimeriez un certain calme, où vous pourriez vous occuper librement de ce qui vous touche, & vous délivrer de tout ce qui eſt capable de r'ouvrir vos playes : mais ce n'eſt pas là ce que Dieu veut. Il veut que ce qui vous a trop touché & occupé autrefois, ſe tourne en importunité, & ſerve à votre pénitence. Portez donc en paix cette croix pour l'expiation de vos péchés, & attendez que Dieu vous débarraſſe. Il le fera, Monſieur, dans ſon tems, & non pas dans le vôtre. Cependant, réſervez-vous les heures dont vous avez beſoin pour penſer à Dieu, & à vous par raport à lui. Il faut lire, prier, ſe défier de ſes inclinations & de ſes habitudes, ſonger qu'on porte le don de Dieu dans un vaſe d'argile, & ſur tout ſe nourrir au-dedans par l'amour de Dieu.

Quoiqu'on ait vécu bien loin de lui, on ne doit pas craindre de s'en raprocher par un amour familier. Parlez-lui dans votre priére, de toutes vos miſéres, de tous vos beſoins, de toutes vos peines, des dégoûts même qui pourroient vous venir pour ſon ſervice. Vous ne ſauriez lui parler trop librement, ni avec trop de confiance. Il aime les ſimples & les petits ; c'eſt avec eux qu'il s'entretient. Si vous êtes de ce nombre, laiſſez-là votre eſprit & toutes vos hautes penſées : ouvrez-lui votre cœur, & dites-lui tout. Après lui avoir parlé, écoutez-le un peu. Mettez-vous dans une telle préparation de cœur, qu'il puiſſe vous imprimer les vertus comme il lui plaira : que tout ſe taiſe en vous, pour l'entendre. Ce ſilence des créatures au-

Digitized by Google

au-dehors, des passions grossiéres & des pensées humaines au-dedans, est essentiel pour entendre cette voix qui appelle l'ame à mourir à elle-même, & à adorer Dieu en esprit & en vérité.

Vous avez, Monsieur, de grands secours dans les connoissances que vous avez acquises. Vous avez lu beaucoup de bons livres; vous connoissez les vrais fondemens de la Religion, & la foiblesse de tout ce qu'on lui oppose. Mais tous ces moyens, qui vous conduisent à Dieu pour les commencemens, vous arrêteroient dans la suite, si vous teniez trop à vos lumiéres. Le meilleur & le dernier usage de notre esprit, est de nous en défier, d'y renoncer, & de le soumettre à celui de Dieu par une foi simple. Il faut devenir petit enfant. Il y a une petitesse qui est bien au dessus de toute grandeur. Heureux qui la connoît! C'est peu de raisonner, de comparer, de démêler, de prévoir, de conclure: il faut aimer le seul vrai, le seul bon, & demeurer en lui par une volonté stable. L'esprit se proméne; la volonté est ce qui ne doit jamais varier.

Il ne s'agit point, Monsieur, de faire beaucoup de choses difficiles: faites les plus petites & les plus communes avec un cœur tourné vers Dieu, & comme un homme qui va à l'unique fin de sa création. Vous ferez tout ce que font les autres, excepté le péché. Vous serez bon ami, poli, officieux, complaisant, gai aux heures & dans les compagnies qui conviennent à un vrai Chrétien. Vous serez sobre à table, & sobre par tout ailleurs, sobre à parler, sobre à dépenser, sobre à juger, sobre à vous mêler, sobre à vous divertir, sobre même à être sage & prévoyant, comme le veut * St. Paul. C'est cette sobriété universelle dans l'usage des meilleures choses, que l'amour de Dieu fait pratiquer avec une simplicité charmante. On n'est, ni sauvage, ni épineux, ni scrupuleux; mais on a au dedans de soi, un principe d'amour qui élargit le cœur, qui adoucit toutes choses, qui sans gêner ni troubler, inspire une

* Rom. XII. vf. 3.

une certaine délicateſſe pour ne déplaire jamais à Dieu, & qui arrête, quand on eſt tenté d'aller au delà des régles.

En cet état, on ſouffre ce que les autres gens ſouffrent auſſi, des fatigues, des embarras, des contretems, des oppoſitions d'humeurs, des incommodités corporelles, des difficultés avec ſoi-même auſſi-bien qu'avec les autres, des tentations, & quelquefois des dégoûts & des découragemens. Mais, ſi les croix ſont communes avec le monde, les motifs de les ſuporter ſont bien différens. On connoît en JESUS-CHRIST Sauveur, le prix & la vertu de la croix. Elle nous purifie, nous détache, & nous renouvelle. Nous voyons ſans ceſſe Dieu en tout; mais nous ne le voyons jamais ſi clairement, ni ſi utilement, que dans les ſouffrances & les humiliations. La croix eſt la force de Dieu même: plus elle nous détruit, plus elle avance l'être nouveau en JESUS-CHRIST, pour faire un nouvel homme ſur les ruines du vieil Adam.

Vivez, Monſieur, ſans aucun changement extérieur, que ceux qui ſeront néceſſaires, ou pour éviter le mal, ou pour vous précautionner contre votre foibleſſe, ou pour ne rougir pas de l'Evangile. Pour tout le reſte, * *Que votre gauche ne ſache pas le bien que votre droite fera.* Tâchez d'être gai & tranquille. Si vous pouvez trouver quelque ami ſenſé & qui craigne Dieu, ſoulagez-vous un peu le cœur, en lui parlant des choſes que vous le croirez capable de porter. Mais comptez que Dieu eſt le bon ami du cœur, & que perſonne ne conſole comme lui. Il n'y a perſonne qui entende tout à demi-mot comme lui, qui entre dans toutes les peines & qui s'accommode à tous les beſoins ſans en être importuné. Faites-en un ſecond vous-même. Bientôt ce vous-même ſupplantera le prémier & lui ôtera tout crédit chez vous.

Réglez votre dépenſe & vos affaires. Soyez honorable & modeſte, ſimple, & point attaché. C'eſt le bon tems pour ſervir, que de ſervir par devoir, ſans ambition & ſans vaines eſpé-

* Matth. VI. vſ. 3.

Digitized by Google

eſpérances: c'eſt ſervir ſa patrie, ſon Roi, le Roi des Rois, devant qui les majeſtés viſibles ne ſont que des ombres. C'eſt réparer, par un ſervice déſintéreſſé, les campagnes faites avec faſte & paſſion pour la fortune. Montrez une conduite unie, modérée, ſans affectation de bien non plus que de mal, mais ferme pour la vertu, & ſi décidée, qu'on n'eſpére plus de vous rentraîner. Vous en ſerez quitte à meilleur marché, & on vous importunera moins, quand on croira que vous êtes de bonne foi attaché à la Religion, & que vous ne reculerez pas là-deſſus. On tourmente plus long-tems, ceux qu'on ſoupçonne d'être faux, ou foibles & légers.

Mettez votre confiance, non dans votre force, ni dans vos réſolutions, ni même dans les plus ſolides précautions (quoiqu'il faille les prendre avec beaucoup d'exactitude & de vigilance,) ni même dans les engagemens d'honneur que vous prendrez pour ne pouvoir plus reculer; mais dans la ſeule bonté de Dieu, qui vous a aimé éternellement avant que vous l'aimaſſiez, & lors même que vous l'offenſiez avec ingratitude.

Il faut vous faire une régle de bonnes lectures, ſelon votre goût & ſelon votre beſoin. Il faut lire ſimplement, aſſez courtement; ſe repoſer après avoir lu; méditer ce qu'on vient de lire; le méditer ſans grand raiſonnement, plus par le cœur que par l'eſprit; & laiſſer faire à Dieu ſon impreſſion dans votre cœur ſur la vérité méditée. Peu d'aliment nourrit beaucoup, quand on le digére bien. Il faut mâcher lentement, ſucer l'aliment & ſe l'approprier, pour le convertir tout en ſa propre ſubſtance.

Digitized by Google

LETTRE CLIII.

Souffrir avec abandon, & boire le calice d'amertume juſques à la derniére goute.

J'Eſpére, M., que dans cet état de ſéparation & d'amertume, vous trouverez, loin des créatures, la plus puiſſante conſolation. Dieu vous fera goûter ce qu'il eſt par lui-même, quand tout le reſte manque. La longueur de cette épreuve ſervira à vous endurcir contre vous-même, & à pouſſer ſans bornes votre abandon. Quand on ſe livre à Dieu pendant le tems de paix & de calme, on ne ſait, ni ce qu'on veut, ni ce qu'on promet: quoique l'abandon ſoit ſincére, il eſt encore bien ſuperficiel; mais, quand le calice plein d'amertume ſe préſente, alors la nature frémit, on eſt triſte & craintif juſques à la mort, comme JESUS-CHRIST au jardin des Oliviers; on ſue ſang & eau; on dit: * *Que ce calice ſoit éloigné de moi!* Heureux qui étouffe cette répugnance & ce ſoulévement de la nature, pour ajoûter, comme le Fils de Dieu: *Cependant que votre volonté ſe faſſe & non pas la mienne.* En vérité, M., je ſerois bien fâché que vous perdiſſiez la moindre goute du calice que Dieu vous préſente. C'eſt maintenant qu'il faut exercer votre foi & votre amour. O que Dieu vous aime, puiſqu'il vous frape ſans pitié! Quelque ſacrifice qu'il vous demande, ne héſitez jamais. L'état de triſteſſe qui ſerre votre cœur, & la vue d'un objet affligeant qui eſt à toute heure devant vos yeux, me fait craindre pour votre ſanté. Menagez-la, profitez des petits ſoulagemens qui ſe préſenteront: faites-le avec ſimplicité.

* Matth. XXVI. vſ. 39.

Digitized by Google

LETTRE CLIV.

Fuir l'activité de l'esprit, & la vanité des savans. Comment il faut prendre l'étude, pour qu'elle ne desséche & ne nuise point.

VOus avez l'esprit trop occupé de choses extérieures, & plus encore de raisonnemens, pour pouvoir agir avec une fréquente pensée de Dieu. Je crains toujours beaucoup votre pente excessive à raisonner : elle est un obstacle à ce recueillement & à ce silence où Dieu se communique. Soyons simples, humbles & sincérement détachés avec les hommes. Soyons recueillis, calmes & point raisonneurs avec Dieu. Les gens que vous avez le plus écoutés autrefois, sont infiniment secs, raisonneurs, critiques, & opposés à la vraie vie intérieure. Si peu que vous les écoutassiez, vous écouteriez aussi un raisonnement sans fin, & une curiosité dangéreuse, qui vous mettroit insensiblement hors de votre grace, pour vous rejetter dans le fonds de votre naturel. Les longues habitudes se réveillent bientôt, & les changemens qui se font pour rentrer dans son naturel, étant conformes au fonds de l'homme, se font beaucoup moins sentir que les autres. Défiez-vous-en, & prenez garde aux commencemens qui entraînent tout.

Il y a quatre mois que je n'ai eu aucun loisir d'étudier; mais je suis bien aise de me passer d'étude, & de ne tenir à rien, dès que la Providence me secoue. Peut-être que, cet hiver, je pourrois me remettre dans mon cabinet; & alors, je n'y entrerai que pour y demeurer un pied en l'air, prêt à en sortir au moindre signal. Il faut faire jeûner l'esprit comme le corps. Je n'ai aucune envie, ni d'écrire, ni de parler, ni de faire parler de moi, ni de raisonner, ni de persuader personne. Je vis au jour la journée, assez séchement & avec diverses sujettions

Digitized by Google

extérieures qui m'importunent : mais je m'amuſe, dès que je le puis & que j'ai beſoin de me délaſſer. Ceux qui ſont des almanachs ſur moi & qui me craignent, ſont de grandes dupes. Dieu les béniſſe. Je ſuis ſi loin d'eux, qu'il faudroit que je fuſſe fou pour vouloir m'incommoder en les incommodant. Je leur dirois volontiers comme Abraham à Loth : * *Toute la terre eſt devant nous :* Si vous allez à l'Orient, je m'en irai à l'Occident.

Heureux qui eſt véritablement délivré ! Il n'y a que le Fils de Dieu qui délivre : mais il ne délivre qu'en rompant tout lien : & comment les rompt-il ? C'eſt par ce glaive qui ſépare l'époux & l'épouſe, le pére & le fils, le frére & la ſœur. Alors, le monde n'eſt plus rien; mais, tandis qu'il eſt encore quelque choſe, la liberté n'eſt qu'en parole, & on eſt pris comme un oiſeau qu'un filet tient par le pied. Il paroît libre; le fil ne ſe voit point; il s'envole; mais il ne peut voler au delà de la longueur de ſon filet, & il eſt captif. Vous entendez la parabole. Ce que je vous ſouhaite, eſt meilleur que tout ce que vous pourriez craindre de perdre. Soyez fidéle dans ce que vous connoiſſez, pour mériter de connoître encore davantage. Défiez-vous de votre eſprit, qui vous a ſouvent trompé. Le mien m'a tant trompé, que je ne dois plus compter ſur lui. Soyez ſimple, & ferme dans votre ſimplicité. † *La figure du monde paſſe ;* Nous paſſerons avec elle, ſi nous nous rendons ſemblables à ſa vanité; mais la vérité de Dieu demeure éternellement : & nous ſerons permanens comme elle, ſi elle ſeule nous occupe.

Encore une fois, défiez-vous des ſavans & des grands raiſonneurs. Ils ſeront toujours un piége pour vous, & vous feront plus de mal, que vous ne ſauriez leur faire de bien. Ils languiſſent autour des queſtions, & ne parviennent jamais à la ſcience de la vérité. Leur curioſité eſt une avarice ſpirituelle qui eſt inſatiable. Ils ſont comme les conquérans, qui ravagent

* Gen. XIII. vſ. 9. † 1 Cor. VII. vſ. 31.

Digitized by Google

gent le monde ſans le poſſéder. Salomon parle avec une profonde expérience, de la vanité de leurs recherches.

Quand on étudie, il ne faut étudier que par un vrai beſoin de providence, & le faire comme on va au marché, pour la proviſion néceſſaire de chaque jour. Alors même, il faut étudier en eſprit d'oraiſon. Dieu eſt tout-enſemble la vérité & l'amour. On ne connoît bien la vérité, qu'autant qu'on l'aime. Quand on l'aime, on la connoît bien. N'aimer point l'amour, ce n'eſt pas le connoître. Qui aime beaucoup, & demeure humble & petit dans ſon ignorance, eſt le bien-aimé de la vérité: il ſait ce que les ſavans ignorent, & qu'ils ne veulent pas même ſavoir. Je vous ſouhaite cette ſcience, réſervée * *aux ſimples & aux petits*, pendant qu'elle eſt *cachée aux ſages & aux prudens.*

LETTRE CLV.

Réſiſter à la pente pour le raiſonnement, & pour vouloir trop épuiſer la matiére en chaque choſe.

JE vois bien plus ce que Dieu fait pour vous, que ce que vous faites pour lui. Votre cœur veut en général tenir à lui ſeul; mais la pratique n'en eſt pas tout à fait conforme en vous à la ſpéculation & au goût. Souffrez que je vous repréſente que vous ſuivez, ſans l'appercevoir très ſouvent, votre pente naturelle pour le raiſonnement & pour la curioſité. C'eſt une habitude de toute la vie, qui agit inſenſiblement & ſans réfléxion, prèſque à tout moment. Votre état augmente encore cette tentation ſubtile: la multitude des affaires vous entraîne toujours avec rapidité. J'ai ſouvent remarqué que vous êtes

* Matth. XI. vſ. 25.

Digitized by Google

êtes toujours preſſé de paſſer d'une occupation à une autre, & que cependant chacune en particulier vous méne trop loin. C'eſt que vous ſuivez trop votre eſprit d'anatomie & d'éxactitude en chaque choſe. Vous n'êtes point lent, mais vous êtes long. Vous employez beaucoup de tems à chaque choſe, non par la lenteur de vos opérations ; car, au contraire, elles ſont précipitées : mais par la multitude exceſſive des choſes que vous y faites entrer. Vous voulez dire ſur chaque choſe tout ce qui y a quelque raport. Vous craignez toujours de ne pas dire aſſez. Voilà ce qui rend chaque occupation trop longue, & qui vous contraint de paſſer ſans ceſſe à la hâte, & même avec retardement, d'une affaire à une autre. Si vous coupiez court, chaque affaire ſeroit placée au large, & trouveroit ſans peine ſon rang, ſans être reculée : mais il faut, pour couper court, s'étudier à retrancher tout ce qui n'eſt pas eſſentiel, & éviter une exactitude éblouiſſante, qui nuit au néceſſaire par le ſuperflu.

Pour être ſobre en paroles, il faut l'être en penſées. Il ne faut point ſuivre ſon empreſſement naturel pour vouloir perſuader autrui. Vous n'irez à la ſource du mal, qu'en faiſant taire ſouvent votre eſprit par le ſilence intérieur. Ce ſilence d'oraiſon ſimple calmeroit ce raiſonnement ſi actif. Bientôt l'Eſprit de Dieu vous vuideroit de vos ſpéculations & de vos arrangemens. Vous verriez dans l'occaſion chaque affaire, d'une vue nette & ſimple. Vous parleriez, comme vous auriez penſé. Vous diriez en deux mots ce que vous auriez à dire, ſans prendre tant de meſures pour perſuader. Vous ſeriez moins chargé, moins agité, moins diſſipé, plus libre, plus commode, plus régulier ſans chercher à l'être, plus décidé pour vous & pour le prochain. D'ailleurs, ce ſilence, qui rendroit la maniére d'expédier les occupations extérieures plus courte, vous accoutumeroit à faire les affaires mêmes en eſprit d'oraiſon. Tout vous ſeroit facilité : ſans cela, vous ſerez de plus en plus preſſé, fatigué, épuiſé ; & les affaires qui ſurmontent l'ame dans ſes beſoins intérieurs, ſurmonteront auſſi la ſanté du corps.

Au

Digitized by Google

Au nom de Dieu, coupez court depuis le matin juſqu'au ſoir; mais faites avec vous-même comme avec les autres. Faites-vous taire intérieurement: remettez-vous en vraie & fréquente oraiſon, mais ſans effort; plutôt par laiſſer tomber toute penſée, que par combattre celles qui viennent, & par chercher celles qui ne viennent pas. Ce calme & ce loiſir feront toutes vos affaires, que le travail forcé & l'entraînement ne font jamais bien. Ecoutez un peu moins vos penſées, pour vous mettre en état d'écouter Dieu plus ſouvent.

J'oſe vous promettre que, ſi vous êtes fidéle là-deſſus à la lumiére intérieure dans chaque occaſion, vous ſerez bientôt ſoulagé pour tous vos devoirs, plus propre à contenter le prochain, & en même tems beaucoup plus dans la voye de votre vocation.

Ce n'eſt pas le tout, que d'aimer les bons livres; il faut être un bon livre vivant. Il faut que votre intérieur ſoit la réalité de ce que les livres enſeignent. Les Saints ont eu plus d'embarras & de croix que vous: c'eſt au milieu de tous ces embarras qu'ils ont conſervé & augmenté leur paix, leur ſimplicité, leur vie de pure foi & d'oraiſon prèſque continuelle. N'ayez point, je vous en conjure, de ſcrupule déplacé: craignez votre propre eſprit, qui altére votre voye; mais ne craignez point votre voye, qui eſt ſimple & droite par elle-même. Je crois ſans peine que la multitude des affaires vous diſſipe & vous deſſéche. Le vrai reméde à ce mal, eſt d'accourcir chaque affaire, & de ne vous laiſſer point entraîner par un détail d'occupations, où votre eſprit agit trop ſelon ſa pente d'exactitude; parce qu'inſenſiblement, faute de nourriture, votre grace pour l'intérieur pourroit tarir: * *Renovamini ſpiritu mentis veſtræ.* Faites comme les gens ſages qui apperçoivent que leur dépenſe va trop loin: ils retranchent courageuſement ſur tous les articles, de peur de ſe ruiner.

Ré-

* Eph. IV. vſ. 23.

Digitized by Google

Réſervez-vous des tems de nourriture intérieure; qui ſoient des ſources de graces pour les autres tems : & dans les tems mêmes d'affaires extérieures, agiſſez en paix avec cet eſprit de briéveté qui vous fera mourir à vous-même. De plus, il faudroit encore nourrir l'eſprit de ſimplicité, qui vous fait aimer & goûter de bons livres. Il faudroit donc en lire, à moins que l'oraiſon ne prît la place ; & même vous pourriez ſans peine accorder ces deux choſes. Car vous commenceriez la lecture, toutes les fois que vous ne ſeriez point attiré à l'oraiſon; & vous feriez céder la lecture à l'oraiſon, toutes les fois que l'oraiſon vous donneroit quelque attrait pour elle.

Enfin, il faudroit un peu d'entretien avec quelqu'un qui eût un vrai fonds de grace pour l'intérieur. Il ne ſeroit pas néceſſaire que ce fût une perſonne conſommée, ni qui eût une ſupériorité de conduite ſur vous. Il ſuffiroit de vous entretenir dans la derniére ſimplicité, avec quelque perſonne bien éloignée de tout raiſonnement & de toute curioſité. Vous lui ouvririez votre cœur, pour vous exercer à la ſimplicité & pour vous élargir. Cette perſonne vous conſoleroit, vous nourriroit, vous développeroit à vos propres yeux, & vous diroit vos vérités. Par de tels entretiens, on devient moins haut, moins ſec, moins retréci, plus maniable dans la main de Dieu, plus accoutumé à être repris. Une vérité qu'on nous dit, nous fait plus de peine, que cent que nous nous dirions à nous-mêmes. On eſt moins humilié du fonds des vérités, que flaté de ſavoir ſe les dire. Ce qui vient d'autrui, bleſſe toujours un peu, & porte un coup de mort. J'avoue qu'il faut bien prendre garde au choix de la perſonne, avec qui on aura cette communication. La plupart vous gêneroient, vous deſſécheroient, & boucheroient votre cœur à la véritable grace de votre état. Je ne vois que M... qui vous convient. Il a ſes défauts, il n'eſt point parfait : mais perſonne ne l'eſt. Attendez-vous que Dieu vous envoye un Ange ? Ne vous rebutez point de ſes défauts : les Apôtres en avoient. St. Paul ne vouloit pas qu'on mépri-

Digitized by Google

mépriſât ſon extérieur, (* *præſentia corporis infirma*) quoique cet extérieur n'eût point de proportion avec la gravité de ſes lettres. Il faut toujours quelque contrepoids pour rabaiſſer la perſonne, & quelque voile pour exercer la foi des ſpectateurs.

LETTRE CLVI.

SUR LE MEME SUJET,

Et contre la vie ſubtile & ſpécieuſe, qui ſe nourrit du raiſonnement, & ſe poſſéde par méthode philoſophique.

JE prie Notre-Seigneur qu'il ſoit ſeul toutes choſes en vous. Plus une vie eſt profonde, délicate, ſubtile & ſpécieuſe, plus on a de peine à l'éteindre. Elle échape par ſa ſubtilité; elle ſe fait épargner par ſes beaux prétextes; elle eſt d'autant plus dangéreuſe qu'elle le paroît moins. Telle eſt la vie ſecréte d'un eſprit curieux tourné au raiſonnement, qui ſe poſſéde par méthode philoſophique, & qui veut poſſéder de même tout ce qui l'environne. Il faut au contraire, que nous ſoyons poſſédés par un eſprit entiérement ſupérieur au nôtre: il faut que notre philoſophie laiſſe la place à la ſimplicité Evangélique: † *Bienheureux les pauvres d'eſprit!* D'où je conclus: malheur aux riches d'eſprit, à ces ſavans qui entaſſent tant de connoiſſances, à ces philoſophes ſages en eux-mêmes, aux eſprits qui veulent tout pénétrer, & jouir de leurs lumiéres, comme un avare de ſes tréſors! Ce ſont les mauvais riches de l'eſprit, qui font tous les jours des feſtins ſomptueux, pendant que le pauvre Lazare ſouffre en paix la faim. § *Je vous rends graces, ô Pére, de ce que vous avez caché vos myſtéres aux ſages & aux prudens, pour les révéler aux petits.*

L'eſprit

* 2. Cor. X. vſ. 10. † Matth. V. vſ. 3. § Matth. XI. vſ. 25.

Digitized by Google

L'eſprit n'a pas moins beſoin de jeûner que le corps: il a auſſi ſes intempérances. Le jeûne qui ſembleroit devoir épuiſer, fortifie, quand il ſoulage un eſtomac ſurchargé. Tout de même, un eſprit ſurchargé d'alimens, a beſoin de jeûne; il en eſt plus fort, & en digére mieux. Le jeûne du ſilence, du recueillement & de l'oraiſon, nourrit l'ame: trop d'action au dehors la diſſipe. * *Sapere ad ſobrietatem*, profonde vérité. JESUS-CHRIST, qui devoit être ſi peu de tems viſible ſur la terre pour inſtruire les hommes, ne laiſſoit pas d'interrompre le travail de ſes Apôtres, pour les rapeller au ſaint repos.

Travaillez donc à vos affaires; mais ſans vous laiſſer aller à une multitude de vues, qui cauſent toujours la lenteur & l'indéciſion. Coupez court, & faites hardiment des fautes dans le détail, plutôt que de faire en général celle de vouloir faire trop bien & de ne point finir. Ne vous livrez point au torrent des affaires, & réſervez-vous des tems pour être libre avec Dieu.

Pour les lectures curieuſes, vous ne ſauriez trop les retrancher. Tout excès des plus ſolides alimens, ne peut cauſer qu'une indigeſtion. La curioſité eſt un défaut de ſobriété, qui produit l'enflure de cœur. On eſt plein ſans le ſavoir, & plein de rien: car la plupart des connoiſſances acquiſes ne nous donnent aucune nourriture effective pour la vie interieure, qui eſt l'amour de Dieu.

LETTRE CLVII.

SUR LE MEME SUJET,

Et contre l'entraînement d'un eſprit philoſophique, qui veut ſe faire des appuis de ſes recherches.

QUi voudroit à tout moment s'aſſurer qu'il agit par raiſon, & non par paſſion ou par humeur, perdroit le tems d'agir,

gir, passeroit sa vie à anatomiser son cœur, & ne viendroit jamais à bout de ce qu'il chercheroit: car il ne pourroit jamais s'assurer que l'humeur, ou la passion déguisée sous des prétextes spécieux, ne lui fissent point faire ce qu'il paroîtroit faire par pure raison. Voilà l'obscurité où Dieu nous tient sans cesse, même pour l'ordre naturel. A combien plus forte raison faut-il renoncer à l'évidence & à la certitude, quand il s'agit des opérations les plus délicates de la grace, dans la profonde nuit de la foi & dans l'ordre surnaturel? Cette recherche inquiéte & opiniâtre d'une certitude impossible, est un mouvement bien manifeste de la nature, & que la grace ne donne point. Vous ne sauriez trop vous en défier. Cette recherche subtile revient par cent détours au même but. Ce goût de sureté géométrique est enraciné en vous, par toutes les inclinations de votre esprit, par toutes les longues & agréables études de votre vie, par une habitude changée en nature, par les raisons plausibles de craindre, de veiller, de se précautionner contre l'illusion. Mais la vigilance Evangélique ne doit point aller jusques à troubler la paix du cœur, ni à vouloir l'évidence dans les opérations obscures de la grace, où Dieu veut se tenir caché comme sous un voile.

A vous parler franchement & sans réserve, vous savez bien que vous avez à craindre votre excès de raisonnement, même dans toutes les affaires communes de la vie. Vous devez le craindre encore bien davantage, quand il s'agit des opérations qui sont au dessus de la raison, & que Dieu tient secrétes. Ce qui est très-certain, c'est que plus vous serez fidéle pour mourir à vos goûts d'esprit, à vos curiosités, à vos recherches philosophiques, à votre sagesse intempérante, à vos arrangemens étudiés, à vos méthodes de persuasion pour le prochain, plus vous mourrez à vos vrais défauts naturels, & par conséquent, vous augmenterez en vous la vie de la grace.

Ecoutez beaucoup Dieu, & ne vous écoutez point vous-même volontairement sur vos goûts d'esprit. Vos lettres m'ont fait un sensible plaisir, car elles marquent une lumiére sur vous-

Digitized by Google

même, & contre vous-même, que la grace ſeule peut donner, quand Dieu agit fortement dans une ame, & qu'il la trouve ſouple pour ſe laiſſer déprendre de tout ce qui l'arrêtoit dans ſa voye. Je prie Notre-Seigneur, que vous ne regardiez jamais derriére vous, & que ſa volonté ſoit la vôtre en tout: * *Et erit omnia in omnibus.*

LETTRE CLVIII.

Importance de renoncer à la curioſité de l'eſprit & au goût du raiſonnement, qui éteignent l'eſprit d'oraiſon & de grace. Peinture de la dévotion des raiſonneurs ſans oraiſon.

JE ſuis ravi que vous trouviez dans la perſonne dont vous me parlez, ce que vous avez beſoin de chercher. Dieu met ce qu'il lui plaît, où il lui plaît. Naaman ne pouvoit être guéri dans les fleuves de Syrie. Il falloit qu'il fût aſſujetti à celui de la Paleſtine. Qu'importe par où vienne la lumiére & le ſoutien? Il n'eſt queſtion que de la ſource; le canal ne fait rien. Ce qui exerce le plus notre foi, qui démonte le plus notre ſageſſe humaine, qui nous ſimplifie, qui nous rapetiſſe, qui nous deſabuſe le plus de notre propre eſprit, a quelque choſe de plus propre aux deſſeins de Dieu. Recevez donc ce qu'il vous donne, & recevez-le avec dépendance de † *l'Eſprit* qui *ſouffle où il veut. On ne ſait, ni d'où il vient, ni où il va:* mais il ne s'agit pas de vouloir ſavoir ce que Dieu cache. Il ſuffit d'être fidélement attentif à ce qu'il montre.

Si vous pouvez vous ſevrer de toute curioſité & de tout raiſonnement ſuperflu, vous gagnerez beaucoup de tems pour l'oraiſon & pour vos affaires. L'eſprit d'oraiſon vous rendra ſim-

* 1 Cor. XV. vſ. 28. † Jean III. vſ. 8.

Digitized by Google

ſimple, concis, déciſif, ſobre en penſées & en paroles, tranquille dans les embarras. Le propre eſprit eſt actif, verbeux, vacillant, empreſſé, multipliant les vues, voulant toujours atteindre à tout & faire l'impoſſible, perdant le but pour viſer aux moyens, eſpérant de perſuader, de plaire, de concilier tout. L'eſprit de grace ne cherche en paix que la fidélité, ſans craindre aucun inconvénient que la fidélité ne pourra éviter. Voilà la paix que le monde ne peut ni donner ni ôter, & qui ſurpaſſe tout ſens humain. Comment le monde la donneroit-il? Il ne peut la connoître; il ne peut la croire dans ceux qui en jouiſſent.

Le raiſonnement eſt une grande diſſipation. Les raiſonneurs, les ſavans ſans oraiſon, éteignent l'eſprit intérieur, comme le vent éteint la bougie. Après avoir été avec eux, on ſe ſent le cœur deſſéché & l'eſprit hors de ſon centre. Craignez ce genre d'hommes. Ils ſont contagieux pour vous.

Il y en a qui paroiſſent recueillis, & qui ne le ſont guéres. On confond aiſément une certaine ferveur d'imagination avec le recueillement. Ces ſortes d'hommes ſont échauffés pour certains biens extérieurs dont ils ſe paſſionnent. Ce zèle les diſſipe; car ils ſont continuellement occupés de divers objets ſur leſquels ils raiſonnent, ſubtiliſent & s'épuiſent: mais ils n'ont point la paix intérieure & ce ſilence où l'on écoute Dieu: ainſi, ils ſont plus contagieux que les autres, parceque leur diſſipation eſt plus déguiſée. Approfondiſſez-les: vous trouverez des hommes inquiets, critiques, ardens, toujours occupés du dehors, âpres & roides dans tous leurs deſirs, délicats par des réfléxions exceſſives, pleins de leurs penſées, impatiens dans les moindres contradictions, en un mot, des *Ardélions* ſpirituels, incommodés de tout, & prèſque toujours incommodes.

Digitized by Google

LETTRE CLIX.

Consolation sur la mort d'une jeune personne.

J'Ai reçu votre lettre sur la perte que vous avez faite, & je crois que vous aurez reçu aussi, celle que je vous écrivis sur le même sujet. Je ressens, & cette perte, & la douleur dont vous me paroissez pénétré. Mais je ne saurois être en peine de votre cœur, ne doutant point qu'il ne soit dans la vraie paix, qui est toujours inséparable de l'amour de toutes les volontés de Dieu. Je vous plains seulement de cette playe secréte, dont le cœur demeure comme flétri. Mais la souffrance est la vie secréte des ames ici-bas: car ce n'est que par un sentiment de mort, que se forme en nous le principe d'une nouvelle vie. Tout ce qui semble faire pourrir dans la terre le grain semé, le fait germer & croître pour la moisson.

Au reste, il ne faut point se laisser aller à des pensées trop affligeantes. Les fragilités d'un âge si tendre & d'une vie si dissipée, n'ont pas un aussi grand venin que certains vices de l'esprit, que l'on rafine & que l'on déguise en vertus, en un âge plus avancé. Dieu voit la boue dont il nous a pétris, & a pitié de ses pauvres enfans. D'ailleurs, quoique le torrent des passions & des exemples entraîne un peu un jeune homme, nous pouvons néanmoins en dire ce que l'Eglise dit dans les priéres des agonizans: *Il a néanmoins, ô mon Dieu, cru & espéré en vous.* Un fonds de foi & des principes de religion, qui dorment au bruit des passions excitées, se réveillent tout à coup dans le moment d'un extrême danger. Cette extrêmité dissipe soudainement toutes les illusions de la vie, tire une espéce de rideau, ouvre les yeux à l'éternité, & rapelle toutes les vérités obscurcies. Si peu que Dieu agisse dans ce moment, le

Digitized by Google

le prémier mouvement d'un cœur accoutumé autrefois à lui, eſt de recourir à ſa miſéricorde. Il n'a beſoin ni de tems ni de diſcours, pour ſe faire entendre & ſentir. Il ne dit à Magdelaine que ce mot : * *Marie ;* & elle ne lui répondit que cet autre mot : *Maître ;* c'étoit tout dire. Il appelle ſa créature par ſon nom, & elle eſt déja revenue à lui. Ce mot ineffable eſt tout-puiſſant : il fait un cœur nouveau & un nouvel eſprit au fond des entrailles. Les hommes foibles & qui ne voyent que les dehors, veulent des préparations, des actes arrangés, des réſolutions exprimées. Dieu n'a beſoin que d'un inſtant, où il fait tout, & voit ce qu'il fait.

Il y auroit une préſomption horrible à attendre ces miracles de grace : mais celui qui défend de les attendre, ſe plaît quelquefois à les faire. Vous trouverez dans la 5^e^ & dans la 50^e^ des Homélies de St. Auguſtin, & en d'autres endroits, que la vie elle-même eſt une grace, puiſque Dieu ne la prolonge que pour nous inviter juſqu'au dernier moment, à nous convertir. N'en doutons donc point. Celui qui veut ſincérement ſauver les pécheurs, ne les attend que pour les ſauver ; & en vain les attendroit-il, s'il leur refuſoit dans la derniére heure du combat déciſif, le ſecours néceſſaire pour rendre leur ſalut poſſible. † *Conſolamini in verbis iſtis.*

LETTRE CLX.

Néceſſité du recueillement & de réprimer l'activité & le travail curieux de l'eſprit.

CE que je ſouhaite le plus pour vous, eſt le recueillement, & la ceſſation un peu fréquente de tout ce qui diſſipe. L'action de l'eſprit, quand elle eſt continuelle & ſans ordre abſolu

* Jean XX. vſ. 16. † 1 Theſſ. IV. vſ. 17.

Digitized by Google

abſolu de Dieu, deſſéche & épuiſe l'intérieur. Vous ſavez que JESUS-CHRIST écartoit ſes diſciples de la foule des peuples, & qu'il ſuſpendoit les fonctions les plus preſſées. Il laiſſoit même alors languir la multitude qui venoit de loin, & qui attendoit ſon ſecours: quoiqu'il en eût pitié, il ſe déroboit à elle, & diſoit à ſes Apôtres: * *Requieſcite puſillùm.* Trouvez bon que je vous en diſe autant de ſa part. Il ne ſuffit pas d'agir & de donner: il faut recevoir, ſe nourrir & ſe prêter en paix à toute l'impreſſion divine. Vous êtes trop accoutumé à laiſſer votre eſprit s'appliquer. Il vous reſte même une habitude de curioſité inſenſible. C'eſt un approfondiſſement, un arrangement, une ſuite d'opérations, ſoit pour remonter aux principes, ſoit pour tirer les conſéquences.

J'aimerois mieux vous voir amuſer à quelque bagatelle, qui couperoit ſuperficiellement l'imagination & les ſens, & qui laiſſeroit votre fond vuide, pour y entretenir une ſecréte préſence de Dieu. Un ſimple amuſement ne tient point de place dans le fond: mais le travail ſérieux, quoiqu'il paroiſſe plus ſolide, eſt plus vain & plus dangéreux, quand il revient trop ſouvent, parcequ'il nourrit la ſageſſe humaine, diſſipe le fond, & accoutume une ame à ne pouvoir être en paix. Il lui faut toujours des ébranlemens, & de l'occupation par raport à elle-même. Les eſprits appliqués auroient autant de peine à ſe paſſer d'application, que les gens inappliqués auroient de peine à mener une vie appliquée.

Faites donc jeûner votre eſprit avide; faites-le taire; ramenez-le au repos. *Requieſcite puſillùm.* Les affaires n'en iront que mieux: vous y prendrez moins de peine, & Dieu y travaillera davantage. Si vous voulez toujours tout faire, vous ne lui laiſſerez la liberté de rien faire à ſa mode. O qu'il eſt dangéreux d'être un *Ardélion* de vie intérieure! Au nom de Dieu, † *Vacate, & videte quoniam ego ſum Dominus:* c'eſt là le vrai Sabbat du Seigneur. Cette ceſſation de l'ame eſt le grand ſacrifice.

* Marc. VI. vſ. 31. † Pſ. XLV. vſ. 10.

LET-

LETTRE CLXI.

La volonté de Dieu doit être notre tout.

JE vous ſouhaite la paix du cœur & la joye du St. Eſprit, qui ſe trouve au milieu de toutes les croix & de toutes les tentations de la vie. C'eſt la différence eſſentielle entre la Babylone & la Cité de Dieu. Un habitant de Babylone, quelque proſpérité mondaine qui l'enivre, a un je ne ſai quoi, qui dit au fond du cœur: ce n'eſt pas aſſez; je n'ai pas tout ce que je voudrois, & j'ai encore ce que je ne voudrois pas. Au contraire, l'habitant de la Cité ſainte porte au fond de ſon cœur, un *Fiat* & un *Amen* continuel. Il veut toutes ſes peines, & il ne veut aucune des conſolations dont Dieu le prive. Demandez-lui ce qu'il veut; il vous répondra, que c'eſt préciſément ce qu'il a. La volonté de Dieu dans le moment préſent, eſt le pain quotidien qui eſt au deſſus de toute ſubſtance. Il veut tout ce que Dieu veut en lui & pour lui. Cette volonté fait le raſſaſiement de ſon cœur: c'eſt la manne de tous les goûts. * *Glorificaveris eum*, dit Iſaïe, *dum non facis vias tuas, & non invenitur voluntas tua ut loquaris ſermonem.* Auſſi eſt-il dit de la nouvelle Jéruſalem: † *Vocaberis voluntas mea in eâ.* Elle n'aura plus d'autre nom; on n'en pourra plus avoir d'autre idée; elle ne ſera plus rien d'elle-même. Comme St. Jean n'étoit qu'une voix annonçant JESUS-CHRIST, Jéruſalem n'eſt plus que *la* ſeule *volonté de Dieu en elle.* Ce n'eſt plus elle qui vit & qui veut; c'eſt l'Epoux vivant & voulant dans l'Epouſe. Quelle eſt donc ſa volonté ſur vous? C'eſt que vous n'en ayez plus aucune, que vous ne trouviez plus en vous de quoi vouloir,

* Iſa. LVIII. vſ. 13. † Iſa. LXII. vſ. 4.

Digitized by Google

loir, que vous laiſſiez Dieu vouloir en vous tout ce qui eſt ſelon ſon Eſprit. * *Qui autem ſcrutatur corda, ſcit quid deſideret ſpiritus, quia ſecundùm Deum poſtulat pro ſanctis.* Soyez donc l'homme de la volonté de Dieu, † (*virum voluntatis meæ.*) Ne la gênez en vous par aucune borne de volonté & de penſée propre, par aucun arrangement à votre mode.

La plupart des gens de bien, ſous de beaux prétextes, font ce que St. Auguſtin reprochoit aux Demi-Pélagiens, qui étoit, de vouloir que les mérites naturels précédaſſent, & que la grace ſuivît la nature; *Gratia pediſſequa.* On veut que Dieu veuille ce que nous voulons, afin que nous voulions notre propre volonté dans la ſienne. Il faut que la volonté de Dieu démonte la nôtre, & qu'il ſoit lui ſeul toutes choſes en nous.

LETTRE CLXII.

Conſolation ſur la mort d'un Fils.

VOtre douleur m'eſt toujours préſente. Je ne perds point de vue la grande perte que vous avez faite : mais Dieu prend ce qui eſt à lui, & non pas à nous. Qui eſt-ce qui lui dira : pourquoi le faites-vous ? Vous êtes bien éloigné de le lui dire. Vous ſavez qu'il n'a point de compte à nous rendre. Son bon plaiſir eſt la ſuprême raiſon. Ce qui eſt un caprice inſuportable dans toute créature, qui eſt de dire, *ſit pro ratione voluntas*, (je mets ma volonté en la place de la raiſon) cela même eſt en Dieu la parfaite juſtice.

D'ailleurs, nous entrevoyons toujours dans les coups les plus rigoureux de ſa main paternelle, un deſſein ſecret de miſéricorde. Il enléve dans les bons momens, certains hommes fragiles que l'enchantement du ſiécle auroit peut-être fait retomber:

* Rom. VIII. vſ. 27. † Iſa. XLVI. vſ. 11.

Digitized by Google

tomber : * *Raptus est . . . . properavit educere illum de medio iniquitatum.* Il s'eſt hâté, pour prévenir une chute funeſte. O que nous verrons de merveilles dans l'autre vie, qui nous échapent en celle-ci ! Alors, nous chanterons le cantique de joye & de reconnoiſſance éternelle, pour les événemens qui nous font pleurer ici-bas. Hélas ! Nous ne voyons dans les ténébres préſentes, ni le vrai bien, ni le vrai mal. Si Dieu faiſoit ce qui nous flate, il perdroit tout. Il ſauve tout, en briſant nos liens & en nous faiſant crier les hauts cris. Le même coup qui ſauve ce que nous aimons, en l'ôtant du milieu de l'iniquité, nous détache, & nous prépare, par la mort d'autrui, à la nôtre. Que pouvons-nous vouloir pour nous & pour les nôtres, de ce monde vain & contagieux ? S'il eſt vrai que la foi & l'amour faſſent toute la vie de notre cœur, devons-nous pleurer, parceque Dieu nous aime mieux que nous ne ſavons nous aimer nous-mêmes ? Nous plaindrons-nous de ce qu'il tire de la tentation & du péché, ceux qui nous ſont chers ? Nous fait-il du mal, en abrégeant les jours de miſéres, de combat, de ſéduction, & de ſcandale ? Que voudrions-nous ? Un plus long danger, des tentations plus violentes, où les élus même, s'il étoit poſſible, ſuccomberoient ? Nous voudrions tout ce qui flate l'amour propre, pour nous oublier dans le lieu d'exil. Dieu nous arrache le poiſon, & nous pleurons comme un enfant, à qui ſa mére ôte un joli couteau dont il ſe perceroit le ſein.

Monſieur votre fils réuſſiſſoit au milieu du monde empeſté : c'eſt ce ſuccès qui afflige ; & c'eſt ce ſuccès qui a fait trancher le fil de ſes jours, par un conſeil de miſéricorde pour lui & pour les ſiens. Il faut adorer Dieu, & ſe taire. Il n'y a que l'oraiſon qui conſole. Il n'y a que l'oraiſon où l'on ſoit véritablement avec Dieu. Dès qu'on eſt avec Dieu par l'union du cœur dans la ſimple vue de la foi, on eſt en oraiſon ; & toute occupation des choſes même les plus ſaintes, qui ne nous met point avec Dieu dans cette préſence & dans cette ſociété d'a-

* Sap. IV. vſ. 11, & 14.

Digitized by Google

d'amour, eſt plutôt une étude qu'une oraiſon. Or il n'y a que le vrai conſolateur dont la ſociété puiſſe nous conſoler. Demeurons donc en ſilence avec lui : il nous conſolera; nous retrouverons tout en lui ſeul. Heureux qui ne veut point d'autre conſolation ! Celle-ci eſt pure & inépuiſable.

LETTRE CLXIII.

L'exactitude & la liberté doivent s'allier enſemble, & n'être point l'une ſans l'autre.

IL me paroît néceſſaire que vous joigniez enſemble une grande exactitude & une grande liberté. L'exactitude vous rendra fidéle, & la liberté vous rendra courageuſe. Si vous vouliez être exacte ſans être libre, vous tomberiez dans la ſervitude & dans le ſcrupule : & ſi vous vouliez être libre ſans être exacte, vous iriez bientôt à la négligence & au relâchement. L'exactitude ſeule nous retrécit l'eſprit & le cœur, & la liberté ſeule les étend trop. Ceux qui n'ont nulle expérience des voyes de Dieu, ne croyent pas qu'on puiſſe accorder enſemble ces deux vertus. Ils comprennent par *être exact*, vivre toujours dans la gêne, dans l'angoiſſe, dans une timidité inquiéte & ſcrupuleuſe, qui fait perdre à l'ame tout ſon repos, qui lui fait trouver des péchés par tout, & qui la met ſi fort à l'étroit, qu'elle ſe diſpute à elle-même juſqu'aux moindres choſes, & qu'elle n'oſe prèſque reſpirer. Ils appellent *être libre*, avoir une conſcience large, n'y prendre pas garde de ſi près, ſe contenter d'éviter les fautes conſidérables, & ne compter pour fautes conſidérables que les gros crimes; ſe permettre hors de là tout ce qui flate ſubtilement l'amour propre ; & quelque licence qu'on ſe donne du côté des paſſions, ſe calmer & ſe conſoler aiſément, par la ſeule penſée qu'on n'y croyoit pas un grand mal. Ce n'étoit pas ainſi que St. Paul concevoit les choſes,

quand

Digitized by Google

quand il disoit à ceux à qui il avoit donné la vie de la grace, & dont il tâchoit de faire des Chrétiens parfaits : * Soyez libres, mais de la liberté que JESUS-CHRIST vous a acquise; soyez libres, puis que le Sauveur vous a appellés à la liberté : mais que cette liberté ne vous soit pas une occasion, ni un prétexte de faire le mal.

Il me paroît donc que la véritable exactitude consiste à obéir à Dieu en toutes choses, & à suivre la lumiére qui nous montre notre devoir, & la grace qui nous y pousse; ayant pour principe de conduite, de contenter Dieu en tout, & de faire toujours ce qui lui est non seulement agréable, mais, s'il se peut, le plus agréable, sans s'amuser à chicaner sur la différence des grands péchés & des péchés légers, des imperfections & des infidélités. Car, quoiqu'il soit vrai que tout cela est distingué, il ne le doit pourtant plus être pour une ame qui s'est déterminée à ne rien refuser à Dieu, de tout ce qu'elle lui peut donner. Et c'est en ce sens que l'Apôtre dit, que † *La loi n'est point établie pour le juste;* loi gênante, loi dure, loi menaçante; loi, si on l'ose dire, tirannique & captivante. Mais il a une loi supérieure qui l'éléve au dessus de tout cela, & qui le fait entrer dans la vraie liberté des enfans : c'est de vouloir toujours faire ce qui plaît le plus au Pére céleste, selon cette excellente parole de St. Augustin : *Aimez, & faites après cela tout ce que vous voudrez.*

Car si à cette volonté sincére de faire toujours ce qui nous paroît le meilleur aux yeux de Dieu, vous ajoûtez de le faire avec joye, de ne se point abbattre quand on ne l'a pas fait, de recommencer cent & cent fois à le mieux faire, d'espérer toujours qu'à la fin on le fera; de se suporter soi-même dans ses foibleſſes involontaires, comme Dieu nous y suporte; d'attendre en patience les momens qu'il a marqués pour notre parfaite délivrance, de songer cependant à marcher avec simplicité & selon nos forces dans la voye qui nous est ouverte; de ne point

* Gal. V. vſ. 13. † 1 Tim. I. vſ. 9.

Digitized by Google

point perdre le tems à regarder derriére ſoi, de nous étendre & de nous porter toujours, comme dit * l'Apôtre, à *ce qui eſt devant nous*; de ne point faire ſur nos chutes, une multitude inutile de retours, qui nous arrêtent, qui nous embarraſſent l'eſprit, & qui nous abbattent le cœur; de nous en humilier & d'en gémir à la prémiére vue qui nous en vient, mais de les laiſſer là auſſi-tôt après, pour continuer notre route; de ne point interpréter tout contre nous avec une rigueur littérale & Judaïque; de ne pas regarder Dieu, comme un eſpion qui nous obſerve pour nous ſurprendre, & comme un ennemi qui nous tend des piéges, mais comme un pére qui nous aime & nous veut ſauver; pleins de confiance en ſa bonté, attentifs à invoquer ſa miſéricorde, & parfaitement détrompés de tout vain appui ſur les créatures & ſur nous-mêmes; voilà le chemin, & le ſéjour de la véritable liberté.

Je vous conſeille, autant que je puis, d'y aſpirer. L'exactitude & la liberté doivent marcher d'un pas égal: & en vous, s'il y en a une des deux qui demeure derriére l'autre, c'eſt, à ce qui me paroît, la liberté; quoique j'avoue que l'exactitude ne ſoit pas encore au point que je la deſire: mais enfin, je crois que vous avez plus beſoin de pancher du côté de la confiance en Dieu, & d'une grande étendue de cœur. C'eſt pour cela que je ne balance point à vous dire, que vous devez vous livrer toute entiére à la grace que Dieu vous fait quelquefois, de vous appliquer aſſez intimement à lui. Ne craignez point alors de vous perdre de vue, de le regarder uniquement & d'auſſi près qu'il voudra bien vous le permettre, & de vous plonger toute entiére dans l'Océan de ſon amour; trop heureuſe, ſi vous pouviez le faire ſi bien, que vous ne vous retrouvaſſiez jamais. Il eſt bon néanmoins, lorſque Dieu vous donnera cette diſpoſition, de finir toujours, quand la penſée vous en viendra, par un acte d'humilité & de crainte reſpectueuſe & filiale, qui préparera votre ame à de nouveaux dons. C'eſt le conſeil que donnoit Ste. Théréſe, & que je crois pouvoir vous donner.

* Phil. III. vſ. 13.

LET.

Digitized by Google

LETTRE CLXIV.

Maniére de bien porter ſa croix.

POrtez en paix vos croix intérieures. Les extérieures, ſans celles de l'intérieur, ne ſeroient point des croix: elles ne ſeroient que des victoires continuelles avec une flateuſe eſpérance de notre force invincible. De telles croix empoiſonneroient le cœur, & charmeroient notre amour propre. Pour bien ſouffrir, il faut ſouffrir foiblement & ſentant ſa foibleſſe: il faut ſe voir ſans reſſource au dedans de ſoi: il faut être ſur la croix avec JESUS-CHRIST & dire comme lui: *Mon Dieu, mon Dieu, combien m'avez-vous abandonné?* O que la paix de la volonté, dans ce deſeſpoir de l'amour propre, eſt précieuſe aux yeux de celui qui la fait en nous, ſans nous la montrer! Nourriſſez-vous de cette parole de St. Auguſtin, qui eſt d'autant plus vivifiante qu'elle porte au cœur une mort totale de l'amour propre: „ Qu'il ne ſoit laiſſé en moi rien de moi-mê-„ me, ni de quoi jetter encore un regard ſur moi: *Nihil in me relinquatur mihi, nec quo reſpiciam ad me ipſum.* N'écoutez point votre imagination, ni les réfléxions d'une ſageſſe humaine. Laiſſez tomber tout, & ſoyez dans les mains du Bien-aimé. C'eſt ſa volonté & ſa gloire qui doivent nous occuper.

LETTRE CLXV.

Etre rien; demeurer livré à la deſtruction; ſouffrir & ſe laiſſer conſumer par une mort entiére.

SOyez un vrai rien en tout & par tout: mais il ne faut rien ajoûter à ce pur rien. C'eſt ſur le rien qu'il n'y a aucune priſe.

Digitized by Google

priſe. Il ne peut rien perdre. Le vrai rien ne réſiſte jamais, & il n'a point un *moi* dont il s'occupe. Soyez donc rien, & rien au delà : & vous ſerez tout ſans ſonger à l'être. Souffrez en paix : abandonnez-vous : allez, comme Abraham, ſans ſavoir où. Recevez des hommes, le ſoulagement que Dieu vous donnera par eux. Ce n'eſt pas d'eux, mais de lui par eux, qu'il faut le recevoir. Ne mêlez rien à l'abandon, non plus qu'au rien. Un tel vin doit être bu tout pur & ſans mêlange : une goute d'eau lui ôte ſa vertu. On perd infiniment à vouloir retenir la moindre reſſource propre. Nulle réſerve, je vous conjure.

Il faut aimer la main de Dieu, qui nous frape & qui nous détruit. La créature n'a été faite que pour être détruite, au bon plaiſir de celui qui ne l'a faite que pour lui. O heureux uſage de notre ſubſtance ? Notre rien glorifie l'Etre éternel & le Tout de Dieu. Périſſe donc ce que l'amour propre voudroit tant conſerver ! Soyons l'holocauſte, que le feu de l'amour réduit en cendres. Le trouble ne vient jamais que d'amour propre : l'amour divin n'eſt que paix & abandon. Il n'y a qu'à ſouffrir, qu'à laiſſer tomber, qu'à perdre, qu'à ne retenir rien, qu'à n'arrêter jamais un ſeul moment la main crucifiante. Cette non-réſiſtance eſt horrible à la nature ; mais Dieu la donne ; le Bien-aimé l'adoucit ; il meſure toute tentation.

§.

Mon Dieu, qu'il eſt beau de faire ſon Purgatoire en ce monde ! La nature voudroit ne le faire, ni en cette vie, ni en l'autre. Mais Dieu le prépare en ce monde, & c'eſt nous qui par nos chicanes en faiſons deux au lieu d'un. Nous rendons celui-ci tellement inutile par nos réſiſtances, que tout eſt encore à recommencer après la mort. Il faudroit être dès cette vie, comme les ames du Purgatoire, paiſibles & ſouples dans la main de Dieu, pour s'y abandonner, & pour ſe laiſſer détruire par le feu vengeur de l'amour. Heureux qui ſouffre ainſi !

§. Je

Digitized by Google

§.

Je vous aime & vous reſpecte de plus en plus, ſous la main qui vous briſe pour vous purifier. O que cet état eſt précieux! Plus vous vous y trouverez vuide & privée de tout, plus vous m'y paroîtrez pleine de Dieu, & l'objet de ſes complaiſances. Quand on eſt attaché ſur la croix avec JESUS-CHRIST, on dit comme lui: *O Dieu, ô mon Dieu, combien vous m'avez délaiſſé!* Mais ce délaiſſement ſenſible, qui eſt une eſpéce de deſeſpoir dans la nature groſſiére, eſt la plus pure union de l'eſprit, & la perfection de l'amour.

§.

Qu'importe, que Dieu nous dénue de goûts & de ſoutiens ſenſibles ou apperçus, pourvu qu'il ne nous laiſſe pas tomber? Le Prophéte Habacuc n'étoit-il pas bien ſoutenu, quand * l'Ange le tranſportoit avec tant d'impétuoſité de la Judée à Babylone, en le tenant par un de ſes cheveux? Il alloit ſans ſavoir où, & ſans ſavoir par quel ſoutien: il alloit nourrir Daniel au milieu des lions: il étoit enlevé par l'eſprit inviſible & par la vertu de la foi. Heureux qui va ainſi par une route inconnue à la ſageſſe humaine, & ſans toucher du pied à terre!

§.

Vous n'avez qu'à ſouffrir & à vous laiſſer conſumer peu à peu dans le creuſet de l'amour. Qu'y a-t-il à faire? Rien, qu'à ne jamais repouſſer la main inviſible qui détruit & qui refond tout. Plus on avance, plus il faut ſe délaiſſer à l'entiére deſtruction. Il faut qu'un cœur vivant ſoit réduit en cendre. Il faut

* Dan. XIV. vſ. 35.

faut mourir & ne voir point ſa mort: car une mort qu'on appercevroit, ſeroit la plus dangéreuſe de toutes les vies. * *Vous êtes morts*, dit l'Apôtre, *& votre vie eſt cachée avec* JESUS-CHRIST *en Dieu.* Il faut que la mort ſoit cachée pour cacher la vie nouvelle que cette mort opére. On ne vit plus que de mort, comme parle St. Auguſtin. Mais qu'il faut être ſimple & ſans retour, pour laiſſer achever cette deſtruction du vieil homme! Je prie Dieu qu'il faſſe de vous un holocauſte, que le feu de l'autel conſume ſans réſerve.

LETTRE CLXVI.

Vivre en pur abandon, & ſimple délaiſſement au bon plaiſir de Dieu.

LA peine que je reſſens ſur le malheur public, ne m'empêche point d'être occupé de votre infirmité. Vous ſavez qu'il faut porter la croix, & la porter en pleines ténébres. Le parfait amour ne cherche, ni à voir, ni à ſentir. Il eſt content de ſouffrir ſans ſavoir s'il ſouffre bien, & d'aimer ſans ſavoir s'il aime. O que l'abandon ſans aucun retour ni repli caché, eſt pur & digne de Dieu! Il eſt lui ſeul plus détruiſant, que mille & mille vertus auſtéres & ſoutenues d'une régularité apperçue. On jeûneroit, comme St. Siméon Stilite; on demeureroit des ſiécles ſur une colomne; on paſſeroit cent ans au déſert, comme St. Paul Hermite; que ne feroit-on point de merveilleux & digne d'être écrit, plutôt que de mener une vie unie, qui eſt une mort totale & continuelle dans ce ſimple délaiſſement au bon plaiſir de Dieu? Vivez donc de cette mort; qu'el-

* Col. III. vſ. 3.

Digitized by Google

qu'elle ſoit votre unique pain quotidien. Je vous préſente celui que je veux manger avec vous.

Soyez ſimple & petit enfant. C'eſt dans l'enfance, qu'habite la paix inaltérable & à toute épreuve. Toutes les régularités où l'on poſſéde ſa vertu, ſont ſujettes à l'illuſion & au mécompte. Il n'y a que ceux qui ne comptent jamais, leſquels ne ſont ſujets à aucun mécompte. Il n'y a que les ames deſappropriées par l'abnégation Evangélique, qui n'ont plus rien à perdre. Il n'y a que ceux qui ne cherchent aucune lumiére, qui ne ſe trompent point. Il n'y a que les petits enfans, qui trouvent en Dieu la ſageſſe, qui n'eſt point dans les grands & les ſages qu'on admire.

LETTRE CLXVII.

Laiſſer expirer la nature dans le dépouillement, & la mort totale.

TOut contribue à vous éprouver; mais Dieu qui vous aime, ne permettra pas que vous ſoyez tentée au deſſus de vos forces. Il ſe ſervira de la tentation, pour vous faire avancer. Mais il ne faut chercher curieuſement à voir en ſoi, ni l'avancement, ni les forces, ni la main de Dieu, qui n'en eſt pas moins ſecourable, quand elle ſe rend inviſible. C'eſt en ſe cachant, qu'elle fait ſa principale occupation: car nous ne mourrions jamais à nous-mêmes, s'il montroit ſenſiblement cette main toujours appliquée à nous ſecourir. En ce cas, Dieu nous ſanctifieroit en lumiére, en vie, & en revêtiſſement de tous les ornemens ſpirituels: mais il ne nous ſanctifieroit point ſur la croix, en ténébres, en privation, en nudité, en mort. JESUS-CHRIST ne dit pas: ſi quelqu'un veut venir après moi, qu'il ſe poſſéde, qu'il ſe revête d'ornemens, qu'il s'enivre de conſolations comme Pierre ſur le Tabor, qu'il jouiſ-

Digitized by Google

ſe de moi & de ſoi-même dans ſa perfection; qu'il ſe voye, & que tout le raſſure en ſe voyant parfait: mais au contraire, il dit: * *Si quelqu'un veut venir après moi*, voici le chemin par où il faut qu'il paſſe; *qu'il ſe renonce, qu'il porte ſa croix, & qu'il me ſuive* dans le ſentier bordé de précipices, où il ne verra que ſa mort. St. Paul dit, que nous voudrions être ſurvêtus, & qu'il faut au contraire être dépouillés juſqu'à la plus extrême nudité, pour être enſuite revêtus de JESUS-CHRIST.

Laiſſez-vous donc ôter juſqu'aux derniers ornemens de l'amour propre, & juſqu'aux derniers voiles dont il tâche de ſe couvrir, pour recevoir la robe qui n'eſt blanchie que du ſang de l'Agneau, & qui n'a plus d'autre pureté que la ſienne. O trop heureuſe l'ame qui n'a plus rien à ſoi, qui n'a même rien d'emprunté non plus que rien de propre, & qui ſe délaiſſe au Bien-aimé, étant jalouſe de n'avoir plus de beauté que lui ſeul! O Epouſe, que vous ſerez belle, quand il ne vous reſtera plus nulle parure propre! Vous ſerez toute la complaiſance de l'Epoux, quand l'Epoux ſera lui ſeul toute votre beauté. Alors, il vous aimera ſans meſure, parceque ce ſera lui-même qu'il aimera uniquement en vous. Ecoutez ces choſes, & croyez-les. Cet aliment de pure vérité ſera d'abord amer dans votre bouche & dans vos entrailles: mais il nourrira votre cœur, & il le nourrira de la mort qui eſt l'unique vie. Croyez ceci, & ne vous écoutez point. Le *moi* eſt le grand ſéducteur: il ſéduit plus que le ſerpent ſéducteur d'Eve. Heureuſe l'ame qui écoute en toute ſimplicité, ce qui l'empêche de s'écouter & de s'attendrir ſur ſoi!

Que ne puis-je être auprès de vous! Mais Dieu ne le permet pas. Que dis-je? Dieu le fait inviſiblement, & il nous unit cent fois plus intimement en lui, centre de tous les ſiens, que ſi nous étions ſans ceſſe dans le même lieu. Je ſuis en eſprit tout auprès de vous; je porte avec vous votre croix & toutes vos langueurs. Mais, ſi vous voulez que l'Enfant Jéſus les

* Matth. XVI. vſ. 24.

Digitized by Google

les porte avec vous, laiſſez-le ſe cacher à vos yeux; laiſſez-le aller & venir en toute liberté. Il ſera tout-puiſſant en vous, ſi vous êtes bien petite en lui. On demande du ſecours pour vivre, & pour ſe poſſéder: il n'en faut plus que pour expirer, & pour être dépoſſédé de ſoi ſans reſſource. Le vrai ſecours eſt le coup mortel; c'eſt le coup de grace. Il eſt tems de mourir à ſoi, afin que la mort de JESUS-CHRIST opére une nouvelle vie. Je donnerois la mienne pour vous ôter la vôtre, & pour vous faire vivre de celle de Dieu.

LETTRE CLXVIII.

Néceſſité de s'abandonner en pure foi à l'opération cachée de Dieu, pour donner la mort.

CE que je vous ſouhaite au deſſus de tout, c'eſt que vous n'altériez point votre grace en la cherchant. Voulez-vous que la mort vous faſſe vivre, & vous poſſéder en vous abandonnant? Un tel abandon ſeroit la plus grande propriété, & n'auroit que le nom trompeur d'abandon: ce ſeroit l'illuſion la plus manifeſte. Il faut manquer de tout aliment, pour achever de mourir. C'eſt une cruauté & une trahiſon, que de vous laiſſer reſpirer & nourrir, pour prolonger votre agonie dans le ſupplice. Mourez: c'eſt la ſeule parole qui me reſte pour vous.

Qu'avez-vous donc cherché dans la voye que Dieu vous a ouverte? Si vous vouliez vivre, vous n'aviez qu'à vous nourrir de tout. Mais combien y a-t-il d'années que vous vous êtes dévouée à l'obſcurité de la foi, à la mort, & à l'abandon? Etoit-ce à condition de le faire en apparence, & de trouver une plus grande ſureté dans l'abandon même? Si cela étoit, vous auriez été bien fine avec Dieu. Ce ſeroit le comble de l'illuſion. Si, au contraire, vous n'avez cherché (comme je

Digitized by Google

n'en doute pas) que le ſacrifice total de votre eſprit & de votre volonté, pourquoi reculez-vous, quand Dieu vous fait enfin trouver l'unique choſe que vous avez cherchée? Voulez-vous vous reprendre, dès que Dieu veut vous poſſéder, & vous dépoſſéder de vous-même? Voulez-vous, par la crainte de la mer & de la tempête, vous jetter contre les rochers & faire naufrage au port? Renoncez aux ſuretés, vous n'en ſauriez jamais avoir que de fauſſes. C'eſt la recherche infidéle de la ſureté, qui fait votre peine. Loin de vous conduire au repos, vous réſiſtez à votre grace: comment trouveriez-vous la paix?

J'avoue qu'il faut ſuivre ce que Dieu met au cœur; mais il faut obſerver deux choſes: l'une eſt, que l'attrait de Dieu qui incline le cœur, ne ſe trouve point par les réfléxions délicates & inquiétes de l'amour propre: l'autre, qu'il ne ſe trouve point auſſi par des mouvemens ſi marqués, qu'ils portent avec eux la certitude qu'ils ſont divins. Cette certitude réfléchie, dont on ſe rendroit compte à ſoi-même, & ſur laquelle on ſe repoſeroit, détruiroit l'état de foi, rendroit toute mort impoſſible & imaginaire, changeant l'abandon & la nudité en poſſeſſion & en propriété ſans bornes; enfin, ce ſeroit un fanatiſme perpétuel; car on ſe croiroit ſans ceſſe certainement & immédiatement inſpiré de Dieu, pour tout ce qu'on feroit en chaque moment. Il n'y auroit plus ni direction, ni docilité, qu'autant que le mouvement intérieur, indépendant de toute autorité extérieure, y porteroit chacun. Ce ſeroit renverſer la voye de foi & de mort. Tout ſeroit lumiére, poſſeſſion, vie & certitude dans toutes ces choſes. Il faut donc obſerver qu'on doit ſuivre le mouvement; mais non pas vouloir s'en aſſurer par réfléxion, & ſe dire à ſoi-même pour jouir de ſa certitude: oui, c'eſt par mouvement que j'agis.

Le mouvement n'eſt que la grace ou l'attrait intérieur du St. Eſprit, qui eſt commun à tous les juſtes; mais plus délicat, plus profond, moins apperçu & plus intime dans les ames déja dénuées, & de la deſappropriation deſquelles Dieu eſt jaloux.

Ce

Digitized by Google

Ce mouvement porte avec soi une certaine conscience très-simple, très-directe, très-rapide, qui suffit pour agir avec droiture, & pour reprocher à l'ame son infidélité, dans le moment où elle y résiste. Mais c'est la trace d'un poisson dans l'eau; elle s'efface aussi-tôt qu'elle se forme, & il n'en reste rien: si vous voulez la voir, elle disparoît pour confondre votre curiosité. Comment prétendez-vous que Dieu vous laisse posséder ce don, puisqu'il ne vous l'accorde, qu'afin que vous ne vous possédiez en rien vous-même. Les Saints Patriarches, Prophétes, Apôtres &c. avoient, hors des choses miraculeuses, un attrait continuel qui les poussoit à une mort continuelle: mais ils ne se rendoient point juges de leur grace, & ils la suivoient simplement: elle leur eût échapé, pendant qu'ils auroient raisonné pour s'en faire les juges. Vous êtes notre ancienne: mais c'est votre ancienneté qui fait que vous devez à Dieu plus que tous les autres. Vous êtes notre sœur aînée; ce seroit à vous à être le modéle de tous les autres, pour les affermir dans les sentiers des ténébres & de la mort. Marchez donc comme Abraham, sans savoir où. Sortez de votre terre, qui est votre cœur; suivez le mouvement de la grace: mais n'en cherchez point la certitude par raisonnement. Si vous la cherchez avant que d'agir, vous vous rendez juge de votre grace, au lieu de lui être docile & de vous livrer à elle, comme les Apôtres le faisoient. * Ils étoient *livrés à la grace de Dieu*, dit St. Luc dans les Actes. Si, au contraire, vous cherchez cette certitude après avoir agi, c'est une vaine consolation que vous cherchez par un retour d'amour propre, au lieu d'aller toujours en avant avec simplicité selon l'attrait, & sans regarder derriére vous. Ce regard en arriére interrompt la course, retarde le progrès, brouille & affoiblit l'opération intérieure: c'est un contretems dans les mains de Dieu; c'est une repriſe fréquente de soi-même; c'est défaire d'une main ce qu'on

* Chap. XV. vſ. 40.

qu'on fait de l'autre. De là vient qu'on paſſe tant d'années, languiſſant, héſitant, tournant tout autour de ſoi.

Je ne perds de vue ni vos longues peines, ni vos épreuves, ni le mécompte de ceux qui parlent de votre état ſans le bien connoître. Je conviens même qu'il m'eſt plus facile de parler, qu'à vous de faire, & que je tombe dans toutes les fautes où je vous propoſe de ne tomber pas. Mais enfin nous devons plus que les autres à Dieu, puiſqu'il nous demande des choſes plus avancées; & peut-être ſommes-nous à proportion les plus reculés. Ne nous décourageons point; Dieu ne veut que nous voir fidéles. Recommençons; & en recommençant, nous finirons bien-tôt. Laiſſons tout tomber; ne ramaſſons rien; nous irons bien vîte & en grande paix.

LETTRE CLXIX.

Abandon ſimple & total.

JE vous deſire une ſimplicité totale d'abandon, ſans laquelle on n'eſt abandonné, qu'à condition de meſurer ſoi-même ſon abandon, & de ne l'être jamais dans aucune des choſes de la vie préſente, qui touchent le plus notre amour propre. Ce n'eſt pas l'abandon réel & total à Dieu ſeul, mais la fauſſeté de l'abandon, & la réſerve ſecréte, qui fait l'illuſion.

Soyez petit & ſimple au milieu du monde le plus critique, comme dans votre cabinet. Ne faites rien, ni par ſageſſe raiſonnée, ni par goût naturel, mais ſimplement par ſoupleſſe à l'eſprit de mort & de vie; de mort à vous, de vie à Dieu. Point d'entouſiaſme, point de certitude recherchée au dedans de vous, point de ragoût de prédictions, comme ſi le préſent, tout amer qu'il eſt, ne ſuffiſoit pas à ceux qui n'ont plus d'autre

Digitized by Google

tre tréſor que la ſeule volonté de Dieu, & comme ſi on vouloit dédommager l'amour propre de la triſteſſe du préſent, par les proſpérités de l'avenir. On mérite d'être trompé, quand on cherche cette vaine conſolation. Recevons tout par petiteſſe; ne cherchons rien par curioſité; ne tenons à rien par un intérêt déguiſé. Laiſſons faire à Dieu, & ne ſongeons qu'à mourir ſans réſerve au moment préſent, comme ſi c'étoit l'éternité toute entiére. Ne faites point de tours de ſageſſe.

LETTRE CLXX.

Eviter la diſſipation, & réprimer l'activité de l'eſprit qui l'augmente.

AU nom de Dieu, évitez la diſſipation, craignez votre imagination trop vive & votre goût pour le monde. Il ne ſuffit pas de ne voir point trop de gens; il faut de plus ne laiſſer pas trop exciter votre vivacité avec chacun d'eux: il faut retrancher les longues converſations; & dans les courtes même, il faut retrancher une certaine activité d'eſprit, qui eſt incompatible avec le recueillement. Il ne s'agit point d'un certain recueillement procuré par effort & par induſtrie, qui n'eſt pas de ſaiſon: je vous demande l'union toute ſimple & du fonds, avec Dieu, que ſa grace nous donne, quand nous laiſſons tomber notre activité qui nous diſſipe, & qui nous engoue de l'amuſement des créatures. En vérité, ſi vous n'êtes fidéle à laiſſer tomber toute cette activité, qui eſt de nature & d'habitude, vous perdrez inſenſiblement tout votre intérieur; & malgré toutes vos pieuſes intentions, vous vous trouverez réduit à une dévotion de ſentimens paſſagers & ſuperficiels, avec de grandes fragilités & de grands mêlanges de choſes contraires à votre ancienne grace.

Digitized by Google

LETTRE CLXXI.

Divers avis allant au même but.

JE ſouhaite infiniment que vous receviez d'un cœur ouvert & docile, tout ce qu'on vous dira pour votre correction intérieure. Vous avez beſoin que N... conſerve ſur vous une vraie autorité. Elle vous connoît à fond : Dieu vous l'a donnée pour mére ſpirituelle: elle eſt le canal de grace pour vous : vous avez beſoin qu'on retienne les ſaillies continuelles de votre imagination trop vive : tout vous amuſe, tout vous diſſipe, tout vous replonge dans le naturel.

Ce qui vous rend ſi long à toutes choſes, eſt que vous ſuivez trop ſur chaque choſe votre imagination. Vous aimez trop à parler de choſes inutiles, & même de circonſtances peu importantes ſur les choſes les plus néceſſaires. Vous êtes trop occupé de vous procurer de la conſidération, de la confiance, des diſtinctions. Vous aimez trop votre rang & les perſonnes qui peuvent vous donner du crédit. Vous donnez trop de tems à tout ce qui vous plaît & qui vous flate. Vous ne mourrez à toutes ces choſes, qu'en coupant court.

Il faut connoître les hommes avec qui vous avez beſoin de bien vivre. Il faut s'inſtruire ſolidement de certains principes, ſur leſquels un homme de votre rang peut avoir beſoin de former des vues, & même d'agir ſelon les occaſions; mais il faut retrancher tous les empreſſemens de curioſité & d'ambition. Il ne faut entrer dans ces choſes que par pure fidélité; & par conſéquent, y mourir à toute heure, lors même qu'on y entre. Craignez, non ſeulement de recevoir avec hauteur ou propriété de lumiére, ce que l'on vous dit contre vos vues pour vous corriger; mais encore de le laiſſer tomber par diſtraction, par diſſipation, par une eſpéce de légéreté. On a mal reçu

reçu un bon conſeil, quand il échape ſi promptement. Pour le bien recevoir, il faut donner à l'eſprit intérieur tout le tems de l'imprimer profondément en nous, & de l'appliquer paiſiblement à toute l'étendue de nos beſoins dans le dernier détail. Laiſſez-vous à l'eſprit d'oraiſon, en ſorte que vous ne lui réſiſtiez point en vous diſſipant. C'eſt ce recueillement paſſif, qui ſera votre unique reſſource. Si vous ne réſiſtez point à cet attrait ſimple & intime, il vous tiendra dans un recueillement ſimple de votre degré, qui durera toute la journée au milieu des occupations les plus communes. Alors, vous parlerez peu, & ne le ferez que par grace: * *Si quis loquitur, quaſi ſermones Dei.*

LETTRE CLXXII.

Celui qui eſt foible, doit ſe laiſſer conduire ſans réſiſtance.

JE vous embraſſe tendrement. C'eſt dans votre infirmité que ma tendreſſe pour vous redouble. La foibleſſe ſe tournera en force deſappropriée, ſi vous êtes fidéle dans cette épreuve. A meſure que l'enfant eſt plus affoibli, il doit demeurer plus attaché à ſa mére. Dites-lui tout avec une ſimplicité enfantine; priez-la de vous garder; ne lui ſoyez jamais difficile. Ayez du moins l'intention de céder dans l'inſtant. Privez-vous de tout ce qu'elle voudra. Rentrez dans un recueillement proportionné à votre beſoin. Evitez tout ce qui vous diſſipe. Remettez-vous à l'a, b, c, s'il le faut, pour recommencer l'édifice par les fondemens. Ne vous étonnez point de ne trouver aucune reſſource en vous-même contre les ſentimens corrompus de la nature. C'eſt ce deſeſpoir de vous-

* 1 Petr. IV. vſ. 11.

Digitized by Google

vous-même dans votre misére, où Dieu vous veut, & qui est, non pas le mal, mais le vrai reméde à vos maux. Mais tournez-vous du côté de Dieu & de N.... qui vous est donnée dans ce besoin. Vous trouverez en Dieu par elle, tout ce qui vous manque dans votre propre fonds.

Ne vous fiez à vous-même sur rien. Ayez horreur de vous. Ayez votre cœur sur vos lévres, & dans les mains de cette bonne mére. Le grand point est, de céder sans cesse à Dieu, de le laisser faire en nous par simple non-résistance. Cette non-résistance, qu'on est tenté de regarder comme une inaction, s'étend au delà de tout ce qu'on peut croire. Elle ne laisse aucune vie à la nature, & lui ôte jusqu'à l'activité qui lui serviroit de dernier appui. On aimeroit mieux travailler sans relâche & voir son travail, que se réduire à ne résister jamais. Ne résistez jamais, & tout se fera peu à peu. Soyez simple, petit & sans raisonnement: avec soupleſſe, tout s'applanira; sans soupleſſe, tout vous deviendroit comme impossible, & vous succomberiez terriblement.

Je veux que vous soyez petit, à proportion de votre foibleſſe. Ce n'est rien que d'être foible, pourvu qu'on soit petit & qu'on se tienne entre les bras de sa mére. Mais être foible & grand, cela est insuportable; tomber à chaque pas, & ne vouloir pas se laisser porter, c'est de quoi se casser la tête.

LETTRE CLXXIII.

Avis pour deux personnes en degré différent de grace.

JE vois que la lumiére de Dieu est en vous, pour vous montrer vos défauts & ceux de N.... C'est peu de voir; il faut faire, ou pour mieux dire, il n'y auroit qu'à laisser faire Dieu & qu'à ne lui point résister. Pour N...., il ne faut jamais

Digitized by Google

mais lui faire quartier : nulle excuſe : coupez court : il faut qu'il ſe taiſe, qu'il croye, & qu'il obéiſſe ſans s'écouter.

Pour vous, plus vous chercherez d'appui, moins vous en trouverez. Ce qui ne péſe rien, n'a pas beſoin d'être appuyé; mais ce qui péſe, rompt ſes appuis. Un roſeau ſur lequel vous voulez vous ſoutenir, vous percera la main; mais ſi vous n'êtes rien faute de poids, vous ne tomberez plus. On ne parle que d'abandon, & on ne cherche que des cautions bourgeoiſes. La bonne foi avec Dieu conſiſte à n'avoir point un faux abandon, ni un demi-abandon, quand on le promet tout entier. Ananias & Saphira furent terriblement punis, pour n'avoir pas donné ſans réſerve, un bien qu'ils étoient libres de garder tout entier. Allons à l'avanture. Abraham alloit ſans ſavoir où, hors de ſon pays. Je voudrois bien vous chaſſer du vôtre, & vous mettre comme lui, loin des moindres veſtiges de route.

N.... n'avancera qu'autant qu'il ſera ſubjugué. On s'imagine, quand on eſt dans une certaine voye de ſimplicité, qu'il n'y a plus ni travail à faire pour ſe procurer le recueillement, ni mortification à pratiquer. C'eſt une grande illuſion. On a encore beſoin de ces deux choſes, parcequ'on n'eſt point encore entiérement dans l'état où l'on ſe flate d'être, & que ſouvent on y a reculé. Lors même qu'on eſt en cet état, on pratique le recueillement & la mortification, quoique ſans pratiques de méthode. On eſt recueilli ſimplement, pour ne ſe point diſſiper par des vivacités naturelles, & en demeurant en paix au gré de l'eſprit de grace. On eſt mortifié par ce même eſprit, qu'on ſuit uniquement ſans ſuivre le ſien propre. Ne vivre que de foi, c'eſt une vie bien morte. Quand Dieu ſeul vit, agit, parle, & ſe tait en nous, le *moi* ne trouve plus de quoi reſpirer. C'eſt à quoi il faut tendre : c'eſt ce que le principe intérieur, quand on ne lui réſiſte point, avance ſans ceſſe.

Quand on n'eſt que foible, la foibleſſe d'enfant n'empêche point la bonne enfance; mais être foible & indocile, c'eſt n'avoir de l'enfance que la ſeule foibleſſe, & y joindre la hauteur des grands. Ceci eſt pour N... Au nom de Dieu, qu'il ſoit

Digitized by Google

ouvert & petit. Je voudrois le mettre bas, bas, bas. Il ne peut être bon, qu'à force de dépendre.

LETTRE CLXXIV.

Trouver, avec l'Apôtre, ſa force dans la foibleſſe. Caractère de l'abandon véritable.

VOus n'avez, ma chére fille, qu'à porter vos infirmités, tant de corps que d'eſprit. *C'eſt* * *quand je ſuis foible*, dit l'Apôtre, *que je me trouve fort: la vertu ſe perfectionne dans l'infirmité.* Nous ne ſommes forts en Dieu, qu'à proportion que nous ſommes foibles en nous-mêmes. Votre foibleſſe fera donc votre force, ſi vous y conſentez par petiteſſe.

On ſeroit tenté de croire que la foibleſſe & la petiteſſe ſont incompatibles avec l'abandon, parcequ'on ſe repréſente l'abandon comme une force de l'ame, qui fait par généroſité d'amour & par grandeur de ſentimens, les plus héroïques ſacrifices. Mais l'abandon véritable ne reſſemble point à cet abandon flateur. L'abandon eſt un ſimple délaiſſement dans les bras de Dieu, comme celui d'un petit enfant dans les bras de ſa mére. L'abandon parfait va juſqu'à abandonner l'abandon même. On s'abandonne ſans ſavoir qu'on eſt abandonné: ſi on le ſavoit, on ne le ſeroit plus; car y a-t-il un plus puiſſant ſoutien, qu'un abandon connu & poſſédé? L'abandon ſe réduit, non à faire de grandes choſes qu'on puiſſe ſe dire à ſoi-même, mais à ſouffrir ſa foibleſſe & ſon infirmité; mais à laiſſer faire. Il eſt paiſiblé; car il n'y auroit point de ſincére abandon, ſi on étoit encore inquiet pour ne laiſſer pas échaper, & pour reprendre les

* 2 Cor. XII. vſ. 10.

Digitized by Google

les choſes abandonnées. Ainſi, l'abandon eſt la ſource de la vraie paix; & ſans la paix, l'abandon eſt très-imparfait.

Si vous demandez une reſſource dans l'abandon, vous demandez de mourir ſans perdre la vie. Tout eſt à recommencer. Rien ne prépare à s'abandonner juſqu'au bout, que l'abandon actuel en chaque moment. Préparer & abandonner, ſont deux choſes qui s'entre-détruiſent. L'abandon n'eſt abandon, qu'en ne préparant rien. Il faut tout abandonner à Dieu, juſqu'à l'abandon même. Quand les Juifs furent ſcandaliſés de la promeſſe que JESUS-CHRIST faiſoit de donner ſa chair à manger, il dit à ſes diſciples: * *Ne voulez-vous pas auſſi vous en aller?* Il met le marché à la main de ceux qui tâtonnent. Dites-lui donc comme St. Pierre: *Seigneur, à qui irions-nous? vous avez les paroles de vie éternelle.*

LETTRE CLXXV.

Réunion en unité dans notre centre commun.

DEmeurons tous dans notre unique centre, où nous nous trouvons ſans ceſſe, & où nous ne ſommes tous qu'une même choſe. O qu'il eſt vilain d'être deux, trois, quatre, &c. Il ne faut être qu'un. Je ne veux connoître que l'unité. Tout ce que l'on compte au delà, vient de la diviſion & de la propriété d'un chacun. Fi des amis! Ils ſont pluſieurs, & par conſéquent, ils ne s'aiment guéres, ou s'aiment fort mal. Le *moi* s'aime trop, pour pouvoir aimer ce qu'on appelle *lui* ou *elle*. Comme ceux qui n'ont qu'un ſeul amour ſans propriété, ont dépouillé le *moi*, ils n'aiment rien qu'en Dieu & pour Dieu ſeul. Au contraire, chaque homme poſſédé de l'amour propre,

* Jean VI. vſ. 68. 69.

Digitized by Google

pre, n'aime ſon prochain qu'en ſoi & pour ſoi-même. Soyons donc unis, par n'être rien que dans notre centre commun, où tout eſt confondu, ſans ombre de diſtinction. C'eſt-là que je vous donne rendez-vous, & que nous habiterons enſemble. C'eſt dans ce point indiviſible, que la Chine & la Canada ſe viennent joindre; c'eſt ce qui anéantit toutes les diſtances.

Au nom de Dieu, que N.... ſoit ſimple, petit, ouvert, ſans réſerve, défiant de ſoi & dépendant de vous. Il trouvera en vous, non ſeulement tout ce qui lui manque, mais encore tout ce que vous n'avez point : car Dieu le fera paſſer par vous, pour lui, ſans vous le donner pour vous-même. Qu'il croye petitement, qu'il vive de pure foi, & il lui ſera donné à proportion de ce qu'il aura cru.

LETTRE CLXXVI.

Croix & morts journaliéres.

PORtons la croix : la plus grande eſt nous-mêmes. Nous ne ſerons point hors de nous, pendant que nous ne nous regarderons pas ſimplement, comme un prochain qu'il faut ſuporter avec patience. Si nous nous laiſſons mourir tous les jours de la vie, nous n'aurons pas beaucoup à mourir le dernier : & ce qui nous fait tant de peur de loin, ne nous en fera guéres de près, pourvu que nous ne l'exagérions point par nos prévoyances inquiétes d'amour propre. Suportez-vous vous-même, & conſentez petitement à être ſuportée par autrui. O que les petites morts journaliéres ôtent la force à la grande mort !

LET-

Digitized by Google

LETTRE CLXXVII.

Les douleurs dans la mort à ſoi-même, ne viennent que de nos réſiſtances. L'abandon, pour être véritable, ne doit point être apperçu.

ON ſe trompe ſur la mort à ſoi-même : on s'imagine que c'eſt elle qui cauſe toutes les douleurs qu'on ſouffre. Non, il n'y a que les reſtes de vie ſecréte qui font ſouffrir. La douleur eſt dans le vif, & non dans le mort. Plus on meurt ſoudainement & ſans réſiſtance, moins on a de peine. La mort n'eſt pénible qu'à ce qui la repouſſe : c'eſt l'imagination qui l'exagére & qui en a horreur : c'eſt l'eſprit qui raiſonne ſans fin, pour autoriſer les propriétés ou vies cachées : c'eſt l'amour propre qui vit & qui combat contre la mort, comme un malade a des mouvemens convulſifs à l'agonie. Mais il faut mourir intérieurement, comme dans l'extérieur. La ſentence d'amour eſt prononcée contre l'eſprit, comme la ſentence de juſtice contre le corps. Le grand point eſt, que l'eſprit meure avant le corps ; alors, la mort corporelle ne ſera qu'un ſommeil. Bienheureux ceux qui dorment du ſommeil de paix !

Quand vous vous abandonnez à Dieu, ne le faites point en raiſonnant & en recherchant une certitude intérieure, qui ſeroit une poſſeſſion imaginaire, contre le véritable abandon : mais, ſans préſumer aucune inſpiration ni certitude, agiſſez ſans retour, ſuivant votre cœur. Ce qu'on meſure pour ſe contenter, ou pour s'aſſurer ſecrétement ſous de beaux prétextes, eſt un effet de ſageſſe & d'arrangement : c'eſt une borne qu'on ſe marque pour s'épargner ; & en ſe la marquant, on la marque à Dieu. Plus vous voudrez faire marché avec lui, & en être quitte à moindre prix, plus il vous en coûtera. Au contraire, laiſſez-lui tout ſans réſerve ; il vous laiſſera en paix. De ſureté

ſenſible, il n'y en a dans aucune voye; encore bien moins, dans celle de la pure foi. Il faut aller comme Abraham, ſans ſavoir où. L'épreuve connue pour ſimple épreuve, n'eſt plus une épreuve véritable. L'abandon meſuré & exercé comme abandon, n'eſt plus abandon : cette perte n'eſt qu'une poſſeſſion infinie de ſoi-même. En voulant éviter l'illuſion, on tombe dans la plus dangéreuſe des illuſions, qui eſt celle de ſe reprendre contre ſa grace.

Là où eſt la paix pour votre cœur, là eſt Dieu pour vous. Ne vous mettez donc en peine de rien. Vivez ſans aliment. Ce jour plein de nuages ſera ſuivi du jour ſans ombre & ſans fin. O que le déclin du jour nous doit donner une pure lumiére!

LETTRE CLXXVIII.

Se délaiſſer à Dieu, ſans retour inquiet ſur ſoi-même. Eviter la diſſipation. Agir, ſans rien préſumer de ſon travail.

N.... n'aura jamais de repos, qu'autant qu'elle renoncera à s'en procurer. La paix de cette vie ne peut ſe trouver, que dans l'incertitude. L'amour pur ne s'exerce, que dans cette privation de toute aſſurance. Le moindre regard inquiet eſt une repriſe de ſoi, & une infidélité contre la grace de l'abandon. Laiſſons faire de nous à Dieu ce qu'il lui plaira : après que nous l'aurons laiſſé faire, point de ſoutien. Quand on ne veut point ſe voir ſoutenu, il faut être fidéle à l'attrait de la grace, & puis s'abandonner.

Il faut qu'elle ſe délaiſſe dans les mains de Dieu. * *Soit que nous vivions, ſoit que nous mourions, nous ſommes à lui*, dit St. Paul.

* Rom. XIV. vſ. 8.

Digitized by Google

Paul. L'abandon n'eſt réel, que dans les occaſions de s'abandonner. Dieu eſt le même pour l'autre vie que pour celle-ci, également digne qu'on le ſerve pour ſa gloire & pour ſon bon plaiſir. Dans les deux cas, il veut également tout pour lui, & ſa jalouſie crible par tout les ames qui veulent le ſuivre. Le Paradis, l'Enfer, & le Purgatoire, ont une eſpéce de commencement dès cette vie.

Je demande pour cette chére Sœur, une paix de pure foi & d'abnégation. On ne perd point cette paix qui n'eſt expoſée à aucun mécompte, parcequ'elle n'eſt fondée ſur aucune propriété, ſureté, ni conſolation. Je ſouhaite qu'elle ait le cœur en paix & en ſimplicité. J'ajoûte, en ſimplicité; parceque la ſimplicité eſt la vraie ſource de la paix. Quand on n'eſt pas ſimple, on n'eſt pas encore véritable enfant de la paix: auſſi n'en goûte-t-on point les fruits. On mérite l'inquiétude qu'on ſe donne, par les retours inutiles ſur ſoi contre l'attrait intérieur. L'eſprit de paix repoſe ſur celui qui ne trouble point ce repos, en s'écoutant ſoi-même, au lieu d'écouter Dieu. Le repos, qui eſt un eſſai, & un avant-goût du ſabbat éternel, eſt bien doux; mais le chemin qui y méne, eſt un rude martyre. Il eſt tems (je dis ceci pour N...) de laiſſer achever Dieu après tant d'années: Dieu lui demande bien plus qu'aux commençans.

Je prie de tout mon cœur pour votre malade, dont les croix ſont précieuſes à Dieu. Plus elle ſouffre, plus je la révére en celui qui la crucifie pour la rendre digne de lui. Les grandes ſouffrances montrent tout-enſemble & la profondeur des playes qu'il faut guérir en nous, & la ſublimité des dons auxquels Dieu nous prépare.

Pour vous, M., évitez la diſſipation: craignez votre vivacité. Cette activité naturelle que vous entretenez, au lieu de l'amortir, fait tarir inſenſiblement la grace de la vie intérieure. On ne conſerve plus que des régles & des motifs ſenſibles; mais * *La vie cachée avec* JESUS-CHRIST *en Dieu*, s'altére, ſe mê-

* Coloſſ. III. vſ. 3.

mêlange, & s'éteint faute de l'aliment néceſſaire, qui eſt le ſilence du fond de l'ame. J'ai été affligé de ce que vous ne ſerviez pas; mais c'eſt un deſſein de pure miſéricorde, pour vous détacher du monde, & pour vous ramener à une vie de pure foi, qui eſt une mort ſans relâche. Ne donnez donc au monde, que le tems de néceſſité & de bienſéance. Ne vous amuſez point à des vétilles. Ne parlez que pour le beſoin. Calmez en toute occaſion votre imagination. Laiſſez tout tomber. Ce n'eſt point par l'empreſſement, que vous ceſſerez d'être empreſſé: je ne vous demande point un recueillement de travail & d'induſtrie. Je vous demande un recueillement qui ne conſiſte qu'à laiſſer tomber tout ce qui vous diſſipe & qui excite votre activité.

Je me réjouis de tout ce que vous trouvez de bon dans N.... J'eſpére que vous la rendrez encore meilleure, en lui faiſant connoître par une pratique ſimple & uniforme, combien la vraie piété eſt aimable & différente de ce que le monde s'en imagine: mais il ne faut pas que Mr. ſon mari la gâte par une paſſion aveugle; en la gâtant, il ſe gâteroit auſſi. Cet excès d'union cauſeroit même dans la ſuite une laſſitude dangéreuſe, & peut-être une deſunion. Laiſſez un peu le torrent s'écouler; mais profitez des occaſions de providence, pour lui inſinuer la modération, le recueillement, & le deſir de préférer l'attrait de la grace au goût de la nature. Attendez les momens de Dieu, & ne les perdez pas; N.... vous aidera à faire, ni trop, ni trop peu.

Dieu veut que dans les œuvres dont il nous charge, nous accordions enſemble deux choſes très-propres à nous faire mourir à nous-mêmes. L'une eſt, d'agir comme ſi tout dépendoit de l'aſſiduité de notre travail: l'autre eſt, de nous deſabuſer de notre travail, & de compter qu'après qu'il eſt fait, il n'y a encore rien de commencé. Après que nous avons bien travaillé, Dieu ſe plaît à emporter tout notre travail ſous nos yeux, comme un coup de balai emporte une toile d'araignée. Après quoi, il fait, s'il lui plaît, ſans que nous puiſſions dire com-

Digitized by Google

comment, l'ouvrage pour lequel il nous avoit fait prendre tant de peine, ce ſemble, inutile. Faites donc des toiles d'araignée, Dieu les enlevera; & après vous avoir confondu, il travaillera tout ſeul à ſa mode.

Je ne ſuis point ſurpris de vos miſéres: vous les mériterez, tandis que vous en ſerez encore ſurpris. C'eſt attendre arrogamment quelque choſe de ſoi, que d'être ſurpris de ſe trouver en faute. La ſurpriſe ne vient, que d'un reſte de confiance.

LETTRE CLXXIX.

Extinction de la vie propre. Agir par grace. Attendre Dieu.

MOn état ne ſe peut expliquer, car je le comprens moins que perſonne. Dès que je veux dire quelque choſe de moi en bien ou en mal, en épreuve ou en conſolation, je le trouve faux en le diſant; parceque je n'ai aucune conſiſtance en aucun ſens. Je vois ſeulement que la croix me répugne toujours & qu'elle m'eſt néceſſaire. Je ſouhaite fort que vous ſoyez ſimple, droite, ferme, ſans vous écouter, ſans chercher aucun tour dans les choſes que vous voudriez mener à votre mode; & que vous laiſſiez faire Dieu, pour achever ſon œuvre en vous.

Ce que je ſouhaite pour vous comme pour moi, eſt que nous n'appercevions jamais en nous aucun reſte de vie ſans le laiſſer éteindre. Quand je ſuis à l'office de notre chœur, je vois la main d'un de nos chapelains qui proméne un grand éteignoir qui éteint tous les cierges par derriére l'un après l'autre; s'il ne les éteint pas entiérement, il reſte un lumignon fumant, qui dure long-tems & qui conſume le cierge. La grace vient de même éteindre la vie de la nature; mais cette vie opiniâtre fume encore long-tems, & nous conſume par un feu ſecret, à

moins que l'éteignoir ne ſoit bien appuyé & qu'il n'étouffe abſolument juſqu'aux moindres reſtes de ce feu caché.

Je veux que vous ayez le goût de ma deſtruction, comme j'ai celui de la vôtre. Finiſſons, il eſt bien tems, une vieille vie languiſſante, qui chicane toujours pour échaper à la main de Dieu. Nous vivons encore, ayant reçu cent coups mortels.

Aſſurez-vous que je ne flaterai en rien Mr....., & je chercherai même à aller juſqu'au fond. Dieu fera le reſte par vous. Votre patience, votre égalité, votre fidélité à n'agir avec lui que par grace, ſans prévenir par activité ni par induſtrie les momens de Dieu; en un mot, la mort continuelle à vous-même, vous mettra en état de faire peu à peu mourir ce cher Fils, à tout ce qui vous paroît l'arrêter dans la voye de la perfection. Si vous êtes bien petite, & bien dénuée de toute ſageſſe propre, Dieu vous donnera la ſienne, pour vaincre tous les obſtacles.

N'agiſſez point avec lui par ſageſſe précautionnée, mais par pure foi & par ſimple abandon. Gardez le ſilence, pour le ramener au recueillement & à la fidélité, quand vous verrez que les paroles ne feront pas de ſaiſon. Souffrez ce que vous ne pourrez pas empêcher. Eſpérez, comme Abraham, contre l'eſpérance, c'eſt à dire, attendez en paix que Dieu faſſe ce qu'il lui plaira, lors même que vous ne pourrez plus eſpérer. Une telle eſpérance eſt un abandon: un tel état ſera votre épreuve très-douloureuſe & l'œuvre de Dieu en lui. Ne lui parlez que quand vous aurez au cœur de le faire, ſans écouter la prudence humaine. Ne lui dites que deux mots de grace, ſans y mêler rien de la nature.

LET-

Digitized by Google

LETTRE CLXXX.

Dieu proportionne les ſouffrances & l'épreuve aux forces qu'il donne.

JE prens toujours grande part aux ſouffrances de votre chére malade, & aux peines de ceux que Dieu a mis ſi près d'elle, pour lui aider à porter ſa croix. Qu'elle ne ſe défie point de Dieu, & il ſaura meſurer ſes douleurs avec la patience qu'il lui donnera. Il n'y a que celui qui a fait les cœurs, & qui les refait par ſa grace, qui ſache ces juſtes proportions. L'homme en qui il les obſerve, les ignore; & ne connoiſſant ni l'étendue de l'épreuve future, ni celle du don de Dieu préparé pour la ſoutenir, il eſt dans une tentation de découragement & de deſeſpoir. C'eſt comme un homme qui n'auroit jamais vu la mer, & qui étant ſur un rivage ſans pouvoir fuir à cauſe d'un rocher eſcarpé, s'imagineroit que la mer qui remontant pouſſeroit ſes vagues vers lui, l'engloutiroit bien-tôt. Il ne verroit pas qu'elle doit s'arrêter à une certaine borne préciſe que le doigt de Dieu lui a marquée, & il auroit plus de peur que de mal.

Dieu fait de l'épreuve du juſte, comme de la mer: il l'enfle, il la groſſit, il nous en menace, mais il borne la tentation. * *Fidelis Deus, qui non patietur vos tentari ſupra id quod poteſtis.* Il daigne s'appeller lui-même fidéle. O qu'elle eſt aimable cette fidélité! Dites-en un mot à votre malade, & dites-lui que ſans regarder plus loin que le jour préſent, elle laiſſe faire Dieu. Souvent ce qui paroît le plus laſſant & le plus terrible, ſe trouve adouci. L'excès vient, non de Dieu qui ne donne rien de trop;

* 1 Cor. X. vſ. 13.

Digitized by Google

trop; mais de notre imagination qui veut percer l'avenir, & de notre amour propre qui s'exagére ce qu'il ſouffre.

Ceci ne ſera pas inutile à N..., qui ſe trouble quelquefois par la crainte de ſe troubler un jour. Tous les momens ſont également dans la main de Dieu; celui de la mort comme celui de la vie. D'une parole il commande aux vents & à la mer: ils lui obéiſſent & ſe calment. Que craignez-vous, ô homme de peu de foi? Dieu n'eſt-il pas encore plus puiſſant que vous n'êtes foible?

LETTRE CLXXXI.

En venir enfin à la pratique. Simplicité & ſes effets.

VOs diſpoſitions ſont bonnes; mais il faut réduire à une pratique conſtante & uniforme, tout ce qu'on a en ſpéculation & en deſir. Il eſt vrai qu'il faut avoir patience avec ſoi-même comme avec autrui, & qu'on ne doit ni ſe décourager ni s'impatienter, à la vue de ſes fautes: mais enfin, il faut ſe corriger; & nous en viendrons à bout, pourvu que nous ſoyons ſimples & petits dans la main toute-puiſſante qui veut nous façonner à ſa mode, qui n'eſt pas la nôtre. Le vrai moyen de couper juſques à la racine du mal en vous, eſt d'amortir ſans ceſſe votre exceſſive activité par le recueillement, & de laiſſer tout tomber, pour n'agir qu'en paix & par pure dépendance de la grace.

Soyez toujours petit à l'égard de N..., & ne laiſſez jamais fermer votre cœur. C'eſt quand on ſent qu'il ſe reſſerre, qu'il faut l'ouvrir. La tentation de rejetter le reméde, en augmente la néceſſité. N.... a de l'expérience; elle vous aime, elle vous ſoutiendra dans vos peines. Chacun a ſon Ange gardien; elle ſera le vôtre au beſoin: mais il faut une ſimplicité entiére. La ſimplicité ne rend pas ſeulement droit & ſincére, elle rend encore

Digitized by Google

encore ouvert & ingénu juſqu'à la naïveté. Elle ne rend pas ſeulement naïf & ingénu, elle rend encore confiant & docile.

LETTRE CLXXXII.

Régles générales pour une ame qui, après une confeſſion exacte des fautes de ſa vie paſſée, deſire d'employer le préſent & l'avenir ſelon la volonté de Dieu.

LA lettre que vous m'avez écrite, ne me laiſſe rien à deſirer. Elle dit tout pour le paſſé : elle promet tout pour l'avenir. A l'égard du paſſé, il ne reſte qu'à l'abandonner à Dieu avec une humble confiance, & qu'à le réparer par une fidélité ſans relâche. On demande des pénitences pour le paſſé. En faut-il de plus grandes & de plus ſalutaires, que de porter les croix préſentes ? C'eſt bien réparer les vanités paſſées, que de devenir humble, & de conſentir que Dieu nous rabaiſſe. La plus rigoureuſe de toutes les pénitences, eſt de faire en chaque jour & en chaque heure la volonté de Dieu plutôt que la ſienne, malgré ſes répugnances, ſes dégoûts, ſes laſſitudes. Ne ſongeons donc qu'au préſent, & ne nous permettons pas même d'étendre nos vues avec curioſité ſur l'avenir. Cet avenir n'eſt pas encore à nous : il n'y ſera peut-être jamais. C'eſt ſe donner une tentation que de vouloir prévenir Dieu, & de ſe préparer à des choſes qu'il ne nous deſtine point. Quand ces choſes arriveront, Dieu nous donnera les lumiéres & les forces convenables à cette épreuve. Pourquoi vouloir en juger prématurément, lorſque nous n'en avons encore ni la force ni la lumiére ? Songeons au préſent qui preſſe : c'eſt la fidélité au préſent, qui prépare notre fidélité pour l'avenir.

A l'égard du préſent, il me ſemble que vous n'avez pas un

Digitized by Google

grand nombre de choſes à faire. Voici celles qui me paroiſſent les principales.

I. Je crois que vous devez retrancher toute ſociété qui pourroit, non ſeulement vous porter à quelque mal groſſier, mais encore réveiller en vous le goût de la vanité mondaine, vous diſſiper, vous amollir, vous attiédir pour Dieu, vous deſſécher le cœur pour vos exercices, & altérer votre docilité pour les conſeils dont vous avez beſoin. Heureuſement vous vous trouvez dans un lieu éloigné du monde, où vous pouvez facilement rompre vos liens, & vous mettre dans la liberté des enfans de Dieu.

II. Il ne convient néanmoins, ni à la bien-ſéance de votre état, ni à votre beſoin intérieur, que vous vous jettiez dans une profonde ſolitude. Il faut voir les gens qui ne donnent qu'un amuſement modéré, aux heures où l'on a beſoin de ſe délaſſer l'eſprit. Il ne faut fuir que ceux qui diſſipent, qui relâchent, qui vous embarquent malgré vous, & qui r'ouvrent les playes du cœur: pour ces faux amis-là, il faut les craindre, les éviter doucement, & mettre une barriére qui leur bouche le chemin.

III. Il faut nourrir votre cœur par les paroles de la foi; il faut faire chaque jour une lecture courte & longue: courte, par le nombre des paroles qu'elle contient; mais longue, par la lenteur avec laquelle vous la ferez. En la faiſant, raiſonnez peu, mais aimez beaucoup: c'eſt le cœur, & non la tête qui doit agir. Ne liſez rien que pour l'appliquer d'abord à vos devoirs qu'il faut remplir, & à vos défauts qu'il faut corriger pour plaire à Dieu. Ne craignez point de laiſſer tomber votre livre, dès qu'il vous mettra en recueillement. Vous ne ſauriez lire rien de plus utile, que les livres de St. François de Sales. Tout y eſt conſolant & aimable, quoiqu'il ne diſe aucun mot que pour faire mourir. Tout y eſt expérience, pratique ſimple, ſentiment & lumiére de grace. C'eſt être déja avancé, que de s'être accoutumé à cette nourriture.

IV. Pour l'oraiſon, vous ne ſauriez la faire mal dans les bonnes

Digitized by Google

nes diſpoſitions où Dieu vous met, à moins que vous n'ayez trop l'ambition de la bien faire. Accoutumez-vous à entretenir Dieu, non des penſées que vous formerez tout exprès avec art pour lui parler pendant un certain tems, mais des ſentimens dont votre cœur ſera rempli. Si vous goûtez ſa préſence, & ſi vous ſentez l'attrait de l'amour, dites-lui que vous le goûtez, que vous êtes ravie de l'aimer, qu'il eſt bien bon de ſe faire tant aimer par un cœur ſi indigne de ſon amour. Dans cette ferveur ſenſible, le tems ne vous durera guéres, & votre cœur ne tarira point: il n'aura qu'à épancher de ſon abondance, & qu'à dire ce qu'il ſentira. Mais que direz-vous dans la ſéchereſſe, dans le dégoût, dans le refroidiſſement? Vous direz toujours ce que vous aurez dans le cœur. Vous direz à Dieu que vous ne trouvez plus ſon amour en vous, que vous ne ſentez qu'un vuide affreux, qu'il vous ennuye, que ſa préſence ne vous touche point, qu'il vous tarde de le quitter pour les plus vils amuſemens, que vous ne ſerez à votre aiſe, que lorſque vous ſerez loin de lui & pleine de vous-même. Vous n'aurez qu'à lui dire tout le mal que vous connoîtrez de vous-même. Vous demandez de quoi l'entretenir. Eh! N'y a-t-il pas là beaucoup trop de matiére d'entretien? En lui diſant toutes vos miſéres, vous le prierez de les guérir. Vous lui direz: O mon Dieu, voilà mon ingratitude, mon inconſtance, mon infidélité. Prenez mon cœur, je ne ſai pas vous le donner. Retenez-le après l'avoir pris; je ne ſai pas vous le garder. Donnez-moi au dehors les dégoûts & les croix néceſſaires pour me rapeller ſous votre joug. Ayez pitié de moi malgré moi-même. Ainſi, vous aurez toujours amplement à parler à Dieu, ou de ſes miſéricordes, ou de vos miſéres: c'eſt ce que vous n'épuiſerez jamais. Dans ces deux états, dites-lui ſans réfléxion tout ce qui vous viendra au cœur, avec une ſimplicité & une familiarité d'enfant dans le ſein de ſa mére.

V. Occupez-vous pendant la journée de vos devoirs; comme, de régler votre dépenſe ſelon votre revenu, veiller ſur votre domeſtique pour ne permettre aucun ſcandale, travailler

avec une douce autorité à achever l'éducation de vos enfans, ſatisfaire aux bienſéances, enfin édifier tous ceux qui vous voyent, ſans leur parler jamais de dévotion.

Tout cela eſt ſimple, uni, modéré; tout cela rentre dans la vie la plus commune: mais tout cela raméne ſans ceſſe à Dieu. O que vous aurez de conſolation, ſi vous le faites! * *Un jour dans la maiſon de Dieu, vaut mieux que mille dans les tabernacles des pécheurs.*

LETTRE CLXXXIII.

Importance de s'ouvrir des petites choſes, & de renoncer à ce qu'on appelle eſprit.

IL y a une choſe dans votre lettre qui ne me plaît point; c'eſt de croire qu'il ne faut point me dire les petites choſes qui vous occupent, parce que vous ſuppoſez que je les mépriſe, & que j'en ſerois fatigué. Non, en vérité, je ne mépriſe rien; & je ſerois moi-même bien mépriſable, ſi j'étois mépriſant. Il n'y a perſonne qui ne ſoit, malgré ſoi, occupé de beaucoup de petites choſes. La vertu ne conſiſte point à n'avoir pas cette multitude de penſées inutiles; mais la fidélité conſiſte à ne les ſuivre pas volontairement, & la ſimplicité demande qu'on les diſe telles qu'elles ſont. Ces choſes, il eſt vrai, ſont petites en elles-mêmes; mais il n'y a rien de ſi grand devant Dieu, qu'une ame qui s'apetiſſe pour les dire ſans écouter ſon amour propre. D'ailleurs, ces petites choſes feront bien mieux connoître votre fonds que certaines choſes plus grandes, qui ſont accompagnées d'une plus grande préparation, & de certains efforts où le naturel paroît moins. Un malade dit tout à ſon médecin, & il ne ſe contente pas de lui expliquer les grands

* Pſ. LXXXIII. vſ. 11.

Digitized by Google

grands accidens ; c'eſt par quantité de petites circonſtances, qu'il le met à portée de connoître à fond, ſon tempérament, les cauſes de ſon mal, & les remédes propres à les guérir. Dites donc tout, & comptez que vous ne ferez rien de bon, qu'autant que vous direz tout ce que la lumiére de Dieu vous découvrira pour vous le faire dire.

Je trouve que vous avez raiſon de ne ſouhaiter pas de lire préſentement Ste. Théréſe: ce qui vous en empêche, eſt très-bon. Vous ne ſerez jamais tant ſelon le bon plaiſir de Dieu, que quand vous renoncerez à ce qu'on appelle eſprit, & que vous négligerez le vôtre, comme une femme bien détrompée du monde renonce à la parure de ſon corps. L'ornement de l'eſprit eſt encore plus flateur & plus dangéreux. Liſez bien St. François de Sales. Il eſt au deſſus de l'eſprit, il n'en donne point, il en ôte, il fait qu'on n'en veut plus avoir; c'eſt une maladie dont il guérit. * *Bienheureux les pauvres d'eſprit !* cette pauvreté eſt tout-enſemble leur tréſor & leur ſageſſe.

LETTRE CLXXXIV.

SUR LE MEME SUJET,

Et touchant les diſtractions involontaires & les ſéchereſſes.

VOus ne ſauriez me dire les choſes trop ſimplement. Ne vous mettez point en peine des penſées de vanité qui vous importunent, par raport aux diſpoſitions de votre cœur, que vous m'expliquez. Dieu ne permettra pas que le venin de l'orgueil corrompe ce que vous faites par néceſſité, pour aller droit à lui. De plus, il y a toujours plus à s'humilier & à ſe confondre, qu'à ſe plaire & à ſe glorifier, dans les choſes qu'on

* Matth. V. vſ. 3.

Digitized by Google

qu'on eſt obligé de dire de ſoi. Il en faut dire avec ſimplicité le bien comme le mal; afin que la perſonne à qui on ſe confie ſache tout, comme un médecin, & puiſſe donner des remédes proportionnés aux beſoins.

Il ne s'agit point de ce que vous ſentez malgré vous, ni des penſées qui ſe préſentent à votre eſprit, ni des diſtractions involontaires qui vous fatiguent dans votre oraiſon: il ſuffit que votre volonté ne veuille jamais être diſtraite, c'eſt à dire, que vous ayez toujours l'intention droite & ſincére de faire oraiſon, & de laiſſer tomber les diſtractions, dès que vous les appercevez. En cet état, les diſtractions ne vous feront que du bien: elles vous fatigueront, vous humilieront, vous accoutumeront à vivre du pain ſec & noir, dans la maiſon de Dieu; vous demeurerez fidéle à ſervir Dieu, à l'aimer, & à vous unir à lui dans la priére, ſans y goûter les conſolations ſenſibles, qu'on y cherche ſouvent plus que lui-même. L'illuſion eſt à craindre, quand on ne cherche Dieu qu'avec un plaiſir goûté. Ce plaiſir peut flater l'amour propre: mais, quand on demeure uni à Dieu dans les ténébres de la foi, & dans les ſéchereſſes des diſtractions, on le ſuit en portant la croix pour l'amour de lui. Quand les douceurs viendront, vous les recevrez pour ménager votre foibleſſe. Quand Dieu vous en ſévrera, comme on ſévre un enfant du lait pour le nourrir de pain, vous vous paſſerez de cette douceur ſenſible, pour aimer Dieu dans un état humble & mortifié. Gardez-vous bien en cet état, de reculer ſur vos communions. L'oraiſon & la communion marcheront d'un pas égal, ſans plaiſir, mais avec une pure fidélité. Dieu n'eſt jamais ſi bien ſervi, que quand nous le ſervons, pour ainſi dire, à nos dépens, ſans en avoir ſur le champ un profit ſenſible.

LET-

Digitized by Google

LETTRE CLXXXV.

Souffrir la tiédeur & ſes propres dégoûts. Silence intérieur.

JE ne ſuis point étonné de votre tiédeur. On n'eſt point toujours en ferveur; Dieu ne permet pas qu'elle ſoit continuelle; il eſt bon de ſentir par des inégalités, que c'eſt un don de Dieu, qu'il donne & qu'il retire comme il lui plaît. Si nous étions ſans ceſſe en ferveur, nous ne ſentirions, ni les croix, ni notre foibleſſe; les tentations ne ſeroient plus des tentations réelles. Il faut que nous ſoyons éprouvés par la révolte intérieure de notre nature corrompue, & que notre amour ſe purifie par nos dégoûts. Nous ne tenons jamais tant à Dieu, que quand nous n'y tenons plus par le plaiſir ſenſible, & que nous demeurons fidéles par une volonté toute nue, étant attachés ſur la croix. Les peines du dehors ne ſeroient point de vraies peines, ſi nous étions exemts de celles du dedans. Souffrez donc en patience vos dégoûts, & ils vous ſeront plus utiles, qu'un goût accompagné de confiance en votre état. Le dégoût ſouffert par une volonté fidéle, eſt une bonne pénitence. Il humilie, il met en défiance de ſoi, il fait ſentir combien on eſt fragile, il fait recourir plus ſouvent à Dieu. Voilà de grands profits. Cette tiédeur involontaire, & cette pente à chercher tout ce qui peut flater l'amour propre, ne doivent pas vous empêcher de communier.

§.

Vous voulez courir après un goût ſenſible de Dieu, qui n'eſt, ni ſon amour, ni l'oraiſon. Prenez ce goût, quand Dieu vous le donne; & quand il ne vous le donne pas, aimez, & tâchez de

de faire oraiſon, comme ſi ce goût ne vous manquoit pas. C'eſt avoir Dieu, que de l'attendre. D'ailleurs, vous faites très-bien de ne demander à Dieu les goûts & les conſolations, qu'autant qu'il lui plaira de vous les donner. Si Dieu veut vous ſanctifier par la privation de ſes goûts ſenſibles, vous devez vous conformer à ſes deſſeins de miſéricorde, & porter les ſéchereſſes: elles ſerviront encore plus à vous rendre humble & à vous faire mourir à vous-même; ce qui eſt l'œuvre de Dieu.

§.

Vos peines ne viennent que de vous-même: vous vous les faites en vous écoutant. C'eſt une délicateſſe & une ſenſibilité d'amour propre, que vous nourriſſez dans votre cœur en vous attendriſſant ſur vous-même. Au lieu de porter fidélement la croix, & de remplir vos devoirs en portant le fardeau d'autruí pour lui aider à le porter, & pour redreſſer les perſonnes que Dieu vous confie, vous vous reſſerrez en vous-même, & vous ne vous occupez que de votre découragement. Eſpérez en Dieu; il vous ſoutiendra, & vous rendra utile au prochain, pourvu que vous ne doutiez point de ſon ſecours, & que vous ne vous épargniez point dans ce travail.

Gardez-vous bien d'interrompre votre oraiſon: vous vous feriez un mal infini. Le ſilence dont vous me parlez, vous eſt excellent, toutes les fois que vous y ſentez de l'attrait. Sortez-en pour vous occuper des vérités plus diſtinctes, quand vous en avez la facilité & le goût: mais ne craignez point ce ſilence, quand il opére en vous pour la ſuite, une attention plus fidéle à Dieu dans le reſte de la journée. Demeurez libre avec Dieu de la maniére que vous pourrez, pourvu que votre volonté ſoit unie à lui, & que vous cherchiez enſuite à faire ſa volonté aux dépens de la vôtre.

LET-

Digitized by Google

LETTRE CLXXXVI.

Uſage ſalutaire des peines intérieures, quand on eſt fidéle à les déclarer.

JE ne ſuis nullement ſurpris de vos peines. Il eſt naturel que vous les reſſentiez. Elles doivent ſeulement ſervir à vous faire ſentir votre impuiſſance, & à vous faire recourir humblement à Dieu. Quand vous ſentez votre cœur vaincu par la peine, ſoyez ſimple & ingénue pour le dire. N'ayez point de honte de montrer votre foibleſſe, & de demander du ſecours dans ce preſſant beſoin. Cette pratique vous accoutumera à la ſimplicité, à l'humilité, à la dépendance. Elle détruira beaucoup l'amour propre, qui ne vit que de déguiſemens, pour faire bonne mine quand il eſt au deſeſpoir. D'ailleurs, cherchez à vous amuſer à toutes les choſes qui peuvent adoucir votre ſolitude, & vous garantir de l'ennui, ſans vous paſſionner, ni diſſiper par le goût du monde. Si vous gardiez ſur le cœur vos peines, elles ſe groſſiroient toujours, & elles vous ſurmonteroient enfin. Le faux courage de l'amour propre vous cauſeroit des maux infinis. Le venin qui rentre, eſt mortel : celui qui ſort, ne fait pas grand mal. Il ne faut point avoir de honte de voir ſortir le pus qui ſort de la playe du cœur. Je ne m'arrête nullement à certains mots qui vous échapent, & que l'excès de la peine vous fait dire contre le fond de votre véritable volonté. Il ſuffit que ces ſaillies vous apprennent que vous êtes foible, & que vous conſentiez à voir votre foibleſſe & à la laiſſer voir à autrui.

Digitized by Google

LETTRE CLXXXVII.

Pourquoi, & comment on doit s'ouvrir de ſes peines. Maniére de converſer avec Dieu.

Rien n'eſt meilleur que de dire tout. On ouvre ſon cœur: on guérit ſes peines en ne les gardant point: on s'accoutume à la ſimplicité & à la dépendance; car on ne réſerve que les choſes ſur leſquelles on craint de s'aſſujettir: enfin on s'humilie; car rien n'eſt plus humiliant, que de développer les replis de ſon cœur pour découvrir toutes ſes miſéres; mais rien n'attire tant de bénédiction.

Ce n'eſt pas qu'il faille ſe faire une régle & une méthode de dire avec une exactitude ſcrupuleuſe, tout ce qu'on penſe: on ne finiroit jamais, & on ſeroit toujours en inquiétude, de peur d'oublier quelque choſe. Il ſuffit de ne rien réſerver par défaut de ſimplicité & par une mauvaiſe honte de l'amour propre, qui ne voudroit jamais ſe laiſſer voir que par ſes beaux endroits. Il ſuffit de n'avoir nul deſſein de ne dire pas tout ſelon les occaſions: après cela, on dit plus ou moins ſans ſcrupule, ſuivant que les occaſions & les penſées ſe préſentent. Quoique je ſois fort occupé & peut-être ſouvent fort ſec, cette ſimplicité de grace ne me fatiguera jamais: au contraire, elle augmentera mon ouverture & mon zèle. Il ne s'agit point de ſentir, mais de vouloir. Souvent le ſentiment ne dépend pas de nous; Dieu nous l'ôte tout exprès pour nous faire ſentir notre pauvreté, pour nous accoutumer à la croix par la ſéchereſſe intérieure, & pour nous purifier, en nous tenant attachés à lui ſans cette conſolation ſenſible. Enſuite il nous rend ce ſoulagement de tems en tems, pour compatir à notre foibleſſe.

Soyez avec Dieu; non en converſation guindée, comme avec les gens qu'on voit par cérémonie & avec qui on fait des com-

Digitized by Google

complimens meſurés ; mais comme avec une bonne amie qui ne vous gêne en rien, & que vous ne gênez point auſſi. On ſe voit, on ſe parle, on s'écoute, on ne ſe dit rien, on eſt content d'être enſemble ſans ſe rien dire : les deux cœurs ſe repoſent & ſe voyent l'un dans l'autre, ils n'en font qu'un ſeul : on ne meſure point ce qu'on dit, on n'a ſoin de rien inſinuer, ni de rien amener : tout ſe dit par ſimple ſentiment & ſans ordre : on ne réſerve, ni ne tourne, ni ne façonne rien : on eſt auſſi content le jour qu'on a peu parlé, que celui qu'on a eu beaucoup à dire. On n'eſt jamais de la ſorte qu'imparfaitement avec les meilleurs amis : mais c'eſt ainſi qu'on eſt parfaitement avec Dieu, quand on ne s'envelope point dans les ſubtilités de ſon amour propre. Il ne faut point aller faire à Dieu des viſites, pour lui rendre un devoir paſſager ; il faut demeurer avec lui dans la privauté des domeſtiques, ou pour mieux dire, des enfans. Soyez avec lui comme Mad. votre fille eſt avec vous : c'eſt le moyen de ne s'y point ennuyer. Eſſayez-le avec cette ſimplicité, & vous m'en direz des nouvelles.

LETTRE CLXXXVIII.

Suivre Dieu ſans égard aux ſentimens. Bonté des croix & utilité à tirer des fautes, même après qu'elles ſont faites.

JE m'en tiens à ce que vous dites, qui eſt, que vous réſiſtez ſans ceſſe à la volonté de Dieu. L'impreſſion qu'il vous donne eſt d'être occupée de lui : mais les réfléxions de votre amour propre ne vous occupent que de vous-même. Puiſque vous connoiſſez que vous ſeriez plus en repos, ſi vous ne vouliez pas ſans ceſſe par vos efforts atteindre à une oraiſon élevée, & briller dans la dévotion, pourquoi ne cherchez-vous pas ce repos ? Contentez-vous de ſuivre Dieu, & ne prétendez pas que Dieu ſuive vos goûts pour vous flater. Faites

Digitized by Google

l'oraiſon comme les commençans les plus groſſiers & les plus imparfaits, s'il le faut : accommodez-vous à l'attrait de Dieu & à votre beſoin. Il eſt vrai qu'il ne faut pas ſe troubler, quand on ſent en ſoi les goûts corrompus de l'amour propre. Il ne dépend pas de nous de ne les ſentir point ; mais il n'y faut donner aucun conſentement de la volonté, & laiſſer tomber ces ſentimens involontaires, en ſe tournant d'abord ſimplement vers Dieu. Moyennant cette conduite, il faut communier, & il faut même communier pour la pouvoir tenir. Si vous attendiez à communier que vous fuſſiez parfaite, vous n'auriez jamais ni la communion ni la perfection : car on ne devient parfait qu'en communiant, & il faut manger le pain deſcendu du ciel, pour parvenir peu à peu à une vie toute céleſte.

Pour vos croix, il faut les prendre comme la pénitence de vos péchés, & comme l'exercice de mort à vous-même, qui vous menera à la perfection. O que les croix ſont bonnes ! O que nous en avons beſoin ! Eh, que ferions-nous ſans croix ! Nous ſerions livrés à nous-mêmes, & enivrés d'amour propre. Il faut des croix, & même des fautes que Dieu permet pour nous humilier. Il faut mettre tout à profit ; éviter les fautes dans l'occaſion, & s'en ſervir pour ſe confondre dès qu'elles ſont faites. Il faut porter les croix avec foi, & les regarder comme des remédes très-ſalutaires.

Craignez la hauteur : défiez-vous de ce que le monde appelle la bonne gloire : elle eſt cent fois plus dangéreuſe que la plus ſotte. Le plus ſubtil poiſon eſt le plus mortel. Soyez douce, patiente, compatiſſante aux foibleſſes d'autrui, incapable de toute moquerie & de toute critique. La charité croit tout le bien qu'elle peut croire, & ſuporte tout le mal qu'elle ne peut s'empêcher de voir dans le prochain. Mais, pour être ainſi morte au monde, il faut vivre à Dieu ; & cette vie intérieure ne ſe puiſe que dans l'oraiſon. Le ſilence & la préſence de Dieu ſont la nourriture de l'ame.

Digitized by Google

LETTRE CLXXXIX.

Recevoir les rebuts de Dieu, quand il retire ſes conſolations, comme un effet de ſa jalouſie contre nos infidélités, qui ſe fait ſentir par miſéricorde.

J'Ai reçu votre derniére lettre. Il m'y paroît que Dieu vous fait de grandes graces; car il vous éclaire & pourſuit beaucoup: c'eſt à vous à y correſpondre. Plus il donne, plus il demande; & plus il demande, plus il eſt juſte de lui donner.

Vous voyez qu'il retire ſes conſolations & l'attrait du recueillement, dès que vous vous laiſſez aller au goût des créatures qui vous diſſipent. Jugez par là de la jalouſie de Dieu, & de celle que vous devez avoir contre vous-même, pour n'être plus à vous, & pour vous livrer toute à lui ſans réſerve.

Vous avez bien raiſon de croire que le renoncement à ſoi-même, qui eſt demandé dans l'Evangile, conſiſte dans le ſacrifice de toutes nos penſées & de tous les mouvemens de notre cœur. Le *moi* auquel il faut renoncer, n'eſt pas un je ne ſai quoi, ou un fantôme en l'air; c'eſt notre entendement qui penſe, c'eſt notre volonté qui veut à ſa mode, par amour propre. Pour rétablir le véritable ordre de Dieu, il faut renoncer à ce *moi* déréglé, en ne penſant & en ne voulant plus, que ſelon l'impreſſion de l'Eſprit de grace.

Voilà l'état où Dieu ſe communique familiérement. Dès qu'on ſort de cet état, on réſiſte à l'eſprit de Dieu, on le contriſte, & on ſe rend indigne de ſon commerce. C'eſt par miſéricorde que Dieu vous rebute & vous fait ſentir ſa privation, dès que vous vous tournez vers les créatures. C'eſt qu'il veut vous reprocher votre faute & vous en humilier, pour vous en corriger & pour vous rendre plus précautionnée. Alors, il faut revenir humblement & patiemment à lui. Ne vous dépitez ja-

Digitized by Google

mais : c'eſt votre écueil : mais comptez que le ſilence, le recueillement, la ſimplicité & l'éloignement du monde, ſont pour vous ce que la mammelle de la nourrice eſt pour l'enfant.

LETTRE CXC.

De l'inſtinct du fonds : de la préſence de Dieu : des amuſemens innocens.

JE crois que vous devez être en repos pour votre oraiſon : elle me paroît bonne, & vous n'avez qu'à la continuer avec confiance en celui d'où elle vient, & avec qui vous y êtes. Pour ce que vous nommez *inſtinct*, c'eſt un germe ſecret d'amour & de préſence de Dieu, qu'il faut avoir ſoin de nourrir, parceque c'eſt lui qui nourrit tout le reſte dans votre cœur. La maniére de cultiver cet inſtinct eſt toute ſimple. Il faut 1°. éviter la diſſipation qui l'affoibliroit : 2°. le ſuivre par le retour au ſilence & au recueillement, toutes les fois que ce fonds ſe réveille & vous fait appercevoir votre diſtraction : 3°. céder à cet inſtinct, en lui faiſant les ſacrifices qu'il demande en chaque occaſion, pour vous faire mourir à vous-même.

Il ne faut pas croire que la préſence de Dieu ſoit imaginaire, à moins qu'elle ne nous donne de grandes lumiéres pour dire de belles choſes. Cette préſence n'eſt jamais plus réelle & plus miſéricordieuſe, que quand elle nous enſeigne à nous taire, à nous humilier, à n'écouter point notre amour propre, & à demeurer avec petiteſſe & fidélité dans les ténébres de la foi. Ce goût intime de renoncement à ſoi & de petiteſſe, eſt bien plus utile que des lumiéres éclatantes & des ſentimens vifs.

Pour cette préſence ſenſible de Dieu que vous avez moins qu'autrefois, elle ne dépend pas de vous. Dieu la donne & l'ôte comme il lui plaît. Il ſuffit que vous ne tombiez point dans

Digitized by Google

dans une diſſipation volontaire. Il y a des amuſemens de paſſion ou de vanité, qui diſſipent & qui mettent quelque entre-deux entre Dieu & nous. Il y a d'autres amuſemens, qu'on ne prend que par ſimplicité & dans l'ordre de Dieu, pour ſe délaſſer, pour occuper l'activité de ſon imagination, pendant que le cœur a une autre occupation plus intime. On peut s'amuſer de cette ſeconde façon, dans les tems de la journée où l'on ne pourroit pas continuer l'oraiſon ſans ſe fatiguer: alors, c'eſt une demi-oraiſon, qui vaut quelquefois autant que l'oraiſon même qu'on fait exprès.

LETTRE CXCI.

Il ne s'agit pas des ſentimens qui ſe réveillent en nous, mais du fond de la volonté. Se contenter, dans le deſir des croix, de bien porter celles qui ſe préſentent.

IL faut ſonger à réparer le dérangement, dont vous vous plaignez dans votre intérieur. Les maniéres trop naturelles d'autrui, réveillent tout ce qu'il y a en nous de trop naturel: elles nous font ſortir d'un certain centre de la vie de grace; mais il faut y rentrer avec ſimplicité & défiance de ſoi. La dureté, l'injuſtice, la fauſſeté, ſe trouvent dans notre cœur quant aux ſentimens, lorſque nous nous trouvons avec des perſonnes qui piquent notre amour propre: mais il ſuffit que notre volonté ne ſuive pas ce penchant. Il faut mettre ſes défauts à profit par une entiére défiance de notre cœur.

Je ſuis fort aiſe de ce que vous ne trouvez en vous aucune reſſource, pour ſoutenir le genre de vie que vous avez embraſſé. Je craindrois tout pour vous, ſi vous vous ſentiez affermie dans le bien, & ſi vous vous promettiez d'y perſévérer;

Digitized by Google

rer; mais j'eſpére tout, quand je vois que vous deſeſpérez ſincérement de vous-même. O qu'on eſt foible, quand on ſe croit fort ! O qu'on eſt fort en Dieu, quand on ſe ſent foible en ſoi !

Le ſentiment ne dépend pas de vous: auſſi l'amour n'eſt-il pas dans le ſentiment. C'eſt le vouloir qui dépend de vous, & que Dieu demande. Il faut que la volonté ſoit ſuivie de l'action; mais ſouvent Dieu ne demande pas de grandes œuvres de nous. Régler ſon domeſtique, mettre ordre à ſes affaires, élever ſes enfans; porter ſes croix, ſe paſſer des vaines joyes du ſiécle; ne flater en rien ſon orgueil, réprimer ſa hauteur naturelle; travailler à devenir ſimple, naïve, petite; ſe taire, ſe recueillir, s'accoutumer à une vie cachée avec JESUS-CHRIST en Dieu; voilà les œuvres dont Dieu ſe contente.

Vous voudriez, dites-vous, des croix pour expier vos péchés, & pour témoigner votre amour à Dieu. Contentez-vous des croix préſentes; avant que d'en chercher d'autres, portez bien-celles-là: n'écoutez, ni vos goûts, ni vos répugnances; tenez-vous dans cette diſpoſition générale de dépendance ſans réſerve de l'Eſprit de grace, en toute occaſion. C'eſt la mort continuelle à ſoi-même. Ne refuſez rien à Dieu, & ne le prévenez ſur rien, pour les choſes où vous ne voyez point encore ſa volonté. Chaque jour apportera ſes croix & ſes ſacrifices. Quand Dieu voudra vous faire paſſer dans un autre état, il vous y préparera inſenſiblement. Je ſerai volontiers votre inſtrument de mort, par cette dépendance de la grace. Je ſouhaite que Dieu pourſuive ſans relâche en vous, toute vie de l'amour propre.

Digitized by Google

LETTRE CXCII.

Recevoir également de Dieu, la tranquillité & la ſéchereſſe dans l'oraiſon.

VOus ne devez point être en peine ſur la tranquillité, que Dieu vous donne dans l'oraiſon. Quand elle vient, il la faut prendre ſans aucun ſcrupule. Ce ſeroit réſiſter à Dieu, que de vouloir, ſous prétexte d'humilité & de pénitence, rejetter cet attrait de grace pour vous occuper de vos miſéres. La vue de vos miſéres reviendra aſſez à ſon tour. Mais, quand vous trouvez un penchant & une facilité à être dans une douce préſence de Dieu, rien n'eſt ſi bon que d'y demeurer. Vous avouez que, hors de cette tranquillité en la préſence de Dieu, vous ne ſavez ce que c'eſt qu'oraiſon. Gardez-vous bien donc de ſortir par votre propre choix, d'une diſpoſition, hors de laquelle vous dites que votre oraiſon ſe perd.

D'un autre côté, quand une certaine douceur vous manque en cet état là, ne croyez point que tout ſoit perdu. Dieu ne vous ôte ce plaiſir, que pour vous ſevrer peu à peu comme un enfant, & pour vous accoutumer à du pain ſec en la place du lait. Il faut ſevrer l'enfant, & l'enfant crie: mais il vaut mieux le laiſſer crier & le ſevrer, pour le mieux nourrir & le faire croître. La privation de cette douceur ſenſible ne détruit pas l'oraiſon; au contraire, elle la purifie. C'eſt avoir Dieu ſans Dieu, comme vous le diſiez hier, c'eſt à dire, Dieu ſeul ſans ſes dons qui rendent ſa préſence douce, ſenſible & conſolante: c'eſt Dieu même dans un état de plus pure foi: c'eſt Dieu caché, mais Dieu pourtant: c'eſt Dieu qui éprouve notre amour: ce n'eſt plus Dieu qui charme notre goût & qui épargne notre foibleſſe. Il faut éprouver la viciſſitude de ces deux états, pour

Digitized by Google

ne tenir point à l'un, & pour n'être pas découragé de l'autre. Il faut être détaché de l'un, & ferme dans l'autre. Il faut être indifférent pour tous les deux, & ne changer point dans ces changemens. Il faut croire que nous ne pourrons nous donner le goût consolant : c'est Dieu seul qui le donne, comme & quand il lui plaît. Il faut s'en laisser priver, & sacrifier à Dieu ses dons quand il les retire, comme une fidéle épouse se laisseroit patiemment priver des joyaux & des caresses de son époux, pour se conformer à sa volonté. Il est encore plus parfait de tenir à Dieu qui nous rabaisse, qui nous dépouille, qui nous éprouve, que de tenir à Dieu qui nous enrichit, qui nous charme, & qui nous caresse.

Laissez vos fautes : il suffit de les voir quand la lumiére s'en présente, & de ne vous épargner point sur leur correction. Vos tentations se tourneront à profit. La véritable union à Dieu, qui est un amour simple & humble, diminue les imperfections. Demeurez donc unie à Dieu, & souffrez tout ce qu'il donne de croix & d'épreuves.

LETTRE CXCIII.

On n'a point la paix, en s'écoutant soi-même.

CE que je vous ai dit, ne vous a fait une si grande peine, qu'à cause que j'ai touché l'endroit le plus vif & le plus sensible de votre cœur. C'est la playe de votre amour propre, que j'ai fait saigner. Vous n'êtes point entrée avec simplicité, dans ce que Dieu demande de vous. Si vous aviez acquiescé à tout sans vous écouter vous-même, & si vous eussiez communié pour trouver en Notre-Seigneur la force qui vous manque dans votre propre fonds, vous auriez eu d'abord une véritable paix avec un grand fruit de votre acquiescement. Ce

qui

qui n'a pas été fait, peut ſe faire; & je vous conjure de le faire au plutôt.

LETTRE CXCIV.

L'oraiſon eſt bonne à tout: le propre eſprit fait tout le contraire. Perſévérer dans la voye de la perfection.

VOus ne garderez jamais ſi bien M . . ., que quand vous ſerez fidéle à faire oraiſon. Notre propre eſprit, quelque ſolide qu'il paroiſſe, gâte tout: c'eſt celui de Dieu, qui conduit inſenſiblement à leur fin les choſes les plus difficiles. Les traverſes de la vie nous ſurmontent; les croix nous abbattent; nous manquons de patience & de douceur, ou d'une fermeté douce & égale; nous ne parvenons point à perſuader autrui. Il n'y a que Dieu qui tient les cœurs dans ſes mains: il ſoutient le nôtre, & ouvre celui du prochain. Priez donc, mais ſouvent & de tout votre cœur, ſi vous voulez bien conduire votre troupeau. * *Si le Seigneur ne garde pas la ville, celui qui veille, la garde en vain.* Nous ne pouvons attirer en nous le bon Eſprit, que par l'oraiſon. Le tems qui y paroît perdu, eſt le mieux employé. En vous rendant dépendante de l'eſprit de grace, vous travaillerez plus pour vos devoirs extérieurs, que par tous les travaux inquiets & empreſſés. Si votre nourriture eſt de faire la volonté de votre Pére céleſte, vous vous nourrirez ſouvent, en puiſant cette volonté dans ſa ſource.

Pour l'oraiſon, vous pouvez la faire en divers tems de la journée, parceque vous avez beaucoup de tems libre, & que vous pouvez être ſouvent en ſilence. Il faut ſeulement prendre

* Pſ. CXXVI. vſ. 1.

Digitized by Google

dre garde de ne faire point une oraiſon avec contention d'eſprit, qui fatigue votre tête.

Je remercie Dieu de ce que vous êtes fatiguée de votre propre eſprit. Rien n'eſt plus fatiguant que ce faux appui. Malheur à qui s'y confie! Heureux qui en eſt laſſé, & qui cherche un vrai repos dans l'eſprit de recueillement & de renoncement à l'amour propre!

Si vous retourniez à une vie honnête ſelon le monde, après avoir goûté Dieu dans la retraite, vous tomberiez bien-bas, & vous le mériteriez, dans un relâchement ſi infidéle à la grace. J'eſpére que ce malheur ne vous arrivera point. Dieu vous aime bien, puiſqu'il ne vous laiſſe pas un moment de paix dans ce milieu entre lui & le monde. Dieu nous demande à tous la perfection, & il nous y prépare par l'attrait de ſa grace: c'eſt pourquoi JESUS-CHRIST dit à tous ſes diſciples: * *Soyez parfaits comme votre Pére céleſte eſt parfait*: & c'eſt pour cela qu'il nous a enſeigné cette priére: † *Que votre volonté ſe faſſe, ſur la terre comme dans le ciel.* Tous ſont invités à cette perfection ſur la terre: mais la plupart s'effarouchent, & reculent. Ne ſoyez pas du nombre de ceux qui ayant mangé la manne au déſert, regrettent les oignons d'Égypte. C'eſt la perſévérance qui eſt couronnée.

LETTRE CXCV.

Avis pour conſerver la tranquillité, & l'égalité en toutes choſes.

DIeu vous aime, puiſqu'il a tant de jalouſie à votre égard, & qu'il a ſoin de vous faire ſentir juſqu'aux moindres fautes que vous commettez. Quand vous appercevrez quelque

* Matth. V. vſ. 48. † Matth. VI. vſ. 10.

Digitized by Google

que faute qui vous indiſpoſe pour l'oraiſon, contentez-vous de vous humilier ſous la main de Dieu, & de recevoir cette interruption des graces ſenſibles, comme la pénitence que vous avez méritée. Enſuite, demeurez en paix : ne recherchez point par amour propre, ce plaiſir qui peut vous venir de la ſociété des bonnes gens qui vous honorent: mais auſſi ne vous faites point un ſcrupule de recevoir cette conſolation, quand la providence vous l'envoye. Laiſſez tomber l'excès de ſenſibilité que vous éprouvez dans de telles conſolations. Il ſuffit que votre volonté ne s'y livre pas, & que vous ſoyez ſincérement déterminée à vous en paſſer, toutes les fois qu'elles ceſſeront.

Vous voulez ſavoir ce que Dieu demande de vous là deſſus; & je vous réponds, que Dieu veut que vous preniez ce qui vient, & que vous ne couriez point au devant de ce qui ne ſe préſente point. Recevez avec ſimplicité ce qui vous eſt donné, n'y regardant que Dieu ſeul, qui vous le donne pour ſoutenir votre foibleſſe, & porter avec ſoi la privation de toutes les choſes dont Dieu vous prive pour vous détacher. Quand vous prendrez ainſi également les inégalités des hommes à votre égard, que Dieu permet tout-exprès pour vous éprouver par ces eſpéces de ſecouſſes, vous verrez que les conſolations ne vous ſaiſiront pas juſqu'à vous diſſiper & à troubler votre oraiſon, & que les privations ne ſe tourneront plus en découragement & en dépit.

Ne quittez point vos deux tems réglés d'oraiſon, pour le matin & pour le ſoir. Ils ſont courts; vous les paſſerez facilement, moitié ennui & diſtractions involontaires, moitié retour à votre occupation de Dieu. Pour le reſte de la journée, laiſſez-vous aller au recueillement, à meſure que vous vous y trouverez diſpoſée. Il faut ſeulement y mettre deux bornes; l'une, qu'il ne vous détournera d'aucun de vos devoirs extérieurs; l'autre, que vous prendrez garde que ce recueillement n'épuiſe peu à peu votre tête, & ne mine inſenſiblement votre très-délicate ſanté.

Digitized by Google

Marchez avec confiance & ſans crainte. La crainte reſſerre le cœur; la confiance l'élargit: la crainte eſt le ſentiment des eſclaves; l'amour de confiance eſt le ſentiment des enfans.

Pour vos miſéres, il faut vous accoutumer à les voir avec une ſincére condamnation, ſans vous impatienter ni décourager. Pour un travail paiſible, par raport à la correction, ramenez votre cœur, autant que vous le pourrez, au calme de l'oraiſon & à la préſence familiére de Dieu pendant la journée.

LETTRE CXCVI.

L'expérience de nos foibleſſes doit ſervir à nous rendre de bonne compoſition dans le ſuport du prochain, à nous humilier & nous déprendre de nous-mêmes.

JE ſuis véritablement attriſté d'avoir vu hier votre cœur ſi malade. Il me ſemble que vous devez faire également deux choſes. L'une eſt, de ne ſuivre jamais volontairement les délicateſſes de votre amour propre: l'autre eſt, de ne vous décourager jamais, en éprouvant dans votre cœur ces dépits ſi déraiſonnables. Voulez-vous bien faire? Demandez à Dieu qu'il vous rende patiente avec les autres & avec vous-même. Si vous n'aviez que les autres à ſuporter, & ſi vous ne trouviez de miſéres qu'en eux, vous ſeriez violemment tentée de vous croire au deſſus de votre prochain. Dieu veut vous réduire par une expérience preſque continuelle de vos défauts, à reconnoître combien il eſt juſte de ſuporter doucement ceux d'autrui. Eh, que ſerions-nous, ſi nous ne trouvions rien à ſuporter en nous, puiſque nous avons tant de peine à ſuporter les autres, lors même que nous avons beſoin d'un continuel ſuport!

Tour-

Digitized by Google

Tournez à profit toutes vos foibleſſes, en les acceptant, en les diſant avec une humble ingénuité, & en vous accoutumant à ne compter plus ſur vous. Quand vous ſerez bien ſans reſſource, & bien dépoſſédée de vous-même par un abſolu deſeſpoir de vos propres forces, Dieu vous apprendra à travailler dans une entiére dépendance de ſa grace pour votre correction. Ayez patience avec vous-même ; rabaiſſez-vous ; rapetiſſez-vous ; demeurez dans la boue de vos imperfections, non pour les aimer, ni pour négliger leur correction ; mais pour en tirer la défiance de votre cœur & l'humiliation profonde, comme on tire les plus grands remédes des poiſons mêmes. Dieu ne vous fait éprouver ces foibleſſes, qu'afin que vous recouriez plus vivement à lui. Il vous délivrera peu à peu de vous-même. O l'heureuſe délivrance!

LETTRE CXCVII.

La deſoccupation de ſoi-même perfectionne la vigilance pour ſe corriger, loin de l'exclure. Dieu doit être aimé purement.

JE comprens que toutes vos peines viennent de ce que vous voulez trop juger de vous-même, & de ce que vous en jugez par une fauſſe apparence, qui eſt votre ſentiment. Dès que vous ne trouvez point un certain goût & un attrait ſenſible dans l'oraiſon, vous êtes tentée de vous décourager. Comme vous êtes dans une ſolitude féche, triſte & languiſſante, vous n'y avez guéres d'autre ſoutien que le plaiſir de goûter la piété : ainſi, il n'eſt pas étonnant que vous vous trouviez abbattue, dès que cet appui vient à vous manquer. Voulez-vous être en paix ? Occupez-vous moins de vous-même, & un peu plus de Dieu. Ne vous jugez point ; mais laiſſez-vous juger avec une entiére démiſſion d'eſprit, par celui que vous avez choiſi pour

pour vous conduire. Il eſt vrai qu'on eſt ſouvent occupé de ſoi ſans le vouloir, & que l'imagination nous fait ſouvent retomber dans cette occupation pénible: mais je ne vous demande point l'impoſſible. Je me borne à vouloir que vous ne ſoyez point occupée de vous-même par choix, & que vous n'entrepreniez point volontairement de juger de votre état par vos propres lumiéres. Dès que vous appercevez en vous cette occupation & ce jugement, détournez-en votre vue comme d'une tentation, & ne rendez pas volontaire par une continuation de propos délibéré, ce qui commence par pure ſurpriſe d'imagination.

Au reſte, ne croyez point que cette conduite que je vous conſeille, vous empêche de pratiquer la vigilance ſur vous-même, que JESUS-CHRIST recommande dans l'Evangile. La plus parfaite maniére de veiller ſur ſoi, eſt de veiller devant Dieu, contre les illuſions de l'amour propre. Or une des plus dangéreuſes illuſions de l'amour propre, eſt de s'attendrir ſur ſoi, d'être ſans ceſſe autour de ſoi-même, d'être occupée de ſoi d'une occupation empreſſée & inquiéte, qui trouble, qui deſſéche, qui reſſerre le cœur, qui ôte la préſence de Dieu, enfin qui nous fait juger de nous-mêmes juſqu'à nous jetter dans le découragement. Dites comme St. Paul: * *Et même je ne me juge point;* vous n'en veillerez que mieux ſur vos défauts pour les corriger, & ſur vos devoirs pour les remplir, quoique vous ne ſoyez point volontairement dans ces occupations inquiétes d'amour propre. Ce ſera par amour pour Dieu, que vous retrancherez d'une maniére ſimple & paiſible, tout ce que cet amour vigilant & jaloux vous fera appercevoir d'imparfait & d'indigne du Bien-aimé. Vous travaillerez à vous corriger ſans impatience, & ſans dépit d'amour propre contre vos foibleſſes. Vous vous ſuporterez humblement, ſans vous flater. Vous vous laiſſerez juger, & vous ne ferez qu'obéir.

Cette conduite va bien plus à mourir à ſoi-même, que celle de

* 1 Cor. IV. vſ. 3.

Digitized by Google

de ſuivre les délicateſſes, les dépits, les impatiences de l'amour propre ſur la perfection. De plus, c'eſt prendre une fauſſe régle pour juger de ſoi, que d'en juger par les ſentimens que l'on trouve au dedans de ſoi-même. Dieu ne nous demande que ce qui dépend de nous : c'eſt préciſément notre volonté, qui dépend d'elle-même. Le ſentiment n'eſt point en notre pouvoir: nous ne pouvons, ni nous le donner, ni nous l'ôter, comme il nous plaît. Les plus endurcis pécheurs ont quelquefois malgré eux de bons mouvemens. Les plus grands ſaints ont été violemment tentés par des ſentimens corrompus dont ils avoient horreur. Ces ſentimens ont même ſervi à les humilier, à les mortifier, à les purifier: * *La vertu*, dit St. Paul, *ſe perfectionne dans l'infirmité.* Ce n'eſt donc pas le ſentir, mais le conſentir, qui nous rend coupables.

Pourquoi donc croyez-vous être loin de Dieu, quand vous ne pouvez pas le goûter? Sachez qu'il eſt tout-auprès de ceux qui ont le cœur en tribulation & en ſéchereſſe. Vous ne pouvez point vous donner par induſtrie ce goût ſenſible. Qu'eſt-ce que vous voulez aimer? Eſt-ce le plaiſir de l'amour, ou le Bien-aimé? Si ce n'eſt que le plaiſir de l'amour que vous cherchez, c'eſt votre propre plaiſir, & non celui de Dieu, qui eſt l'objet de vos prétentions. On impoſe ſouvent à ſoi-même dans la vie intérieure. On ſe flate de chercher Dieu, & on ne cherche que ſoi dans le culte divin. On ne quitte les plaiſirs du monde, que pour ſe faire un plaiſir rafiné dans la dévotion: & comme on ne tient à Dieu que par le plaiſir, on ne tient plus à lui, quand la ſource du plaiſir tarit. Il ne faut jamais ſe priver de ce plaiſir, par une recherche volontaire des autres plaiſirs qui rendent indigne de celui-là; mais enfin, quand ce plaiſir manque, il faut continuer à aimer ſans plaiſir, & mettre la conſolation à ſervir Dieu à ſes dépens, malgré les dégoûts qu'on éprouve. O que l'amour eſt pur, quand il ſe ſoutient ſans aucun goût ſenſible!

O

* 2 Cor. XII. vſ. 9.

O que tout s'avance, quand on eſt tenté de croire tout perdu! O que l'amour ſouffrant ſur le Calvaire, eſt au deſſus de l'amour enivré ſur le Tabor! On ne peut guéres compter ſur une ame, qui n'a point encore été ſevrée du lait des conſolations ſpirituelles.

Je ne veux plus que vous ſoyez une Dame ſage, forte, & vertueuſe en grand: je veux tout en petit. Soyez une bonne petite enfant.

LETTRE CXCVIII.

Uſage de nos laideurs, que Dieu nous fait appercevoir en nous.

VOus vous réjouiſſez par jalouſie des défauts de M..., que vous ſuportez le plus impatiemment: vous êtes plus choquée de ſes bonnes qualités, que de ſes défauts. Tout cela eſt bien laid & bien honteux. Voilà ce qui ſort de votre cœur, tant il en eſt plein. Voilà ce que Dieu vous fait ſentir, pour vous apprendre à vous mépriſer & à ne compter jamais ſur la bonté de votre cœur. Votre amour propre eſt au deſeſpoir, quand d'un côté vous ſentez au dedans de vous une jalouſie ſi vive & ſi indigne, & quand d'autre côté vous ne ſentez que diſtraction, que ſéchereſſe, qu'ennui, que dégoût pour Dieu. Mais l'œuvre de Dieu ne ſe fait en nous, qu'en nous dépoſſédant de nous-mêmes, à force d'ôter toute reſſource de confiance & de complaiſance à l'amour propre. Vous voudriez vous ſentir bonne, droite, forte & incapable de tout mal. Si vous vous trouviez ainſi, vous ſeriez d'autant plus mal, que vous vous croiriez aſſurée d'être bien. Il faut ſe voir pauvre, ſe ſentir corrompue & injuſte, ne trouver en ſoi que miſére, en avoir horreur, deſeſpérer de ſoi, n'eſpérer plus qu'en Dieu, & ſe ſuporter ſoi-même avec une humble patience ſans ſe fla-

ter. Au reſte, comme ces choſes ne ſont que des ſentimens involontaires, il ſuffit que la volonté n'y conſente point. Par là, vous en tirerez le profit de l'humiliation, ſans avoir l'infidélité d'adhérer à des ſentimens ſi corrompus.

Ne ceſſez point de communier : la communion eſt le remède à la foibleſſe des ames tentées, qui veulent vivre de JESUS-CHRIST, malgré tous les ſoulévemens de leur amour propre. Communiez, & travaillez à vous corriger. Vivez de JESUS-CHRIST, & vivez pour lui. Le point le plus capital pour vous, n'eſt point la force; c'eſt la petiteſſe. Laiſſez-vous donc apetiſſer; ne réſervez rien par courage & par ſageſſe humaine. Soyez docile, ſans écouter votre propre raiſon. Apprenez à ſuporter autrui, à force d'être réduite à vous ſuporter vous-même. Vous penſiez vous poſſéder; mais l'expérience vous montrera que c'eſt un amour propre, ombrageux, dépiteux & bizarre, qui vous poſſéde. J'eſpére que dans la ſuite vous ne ſongerez plus à vous poſſéder vous-même, & que vous vous laiſſerez poſſéder de Dieu.

LETTRE CXCIX.

La ſimplicité à s'ouvrir doit être ſans réſerve d'amour propre. Ne ſe point dépiter à la vue de ſes fautes, & les mettre à profit.

IL ne faut point délibérer, pour ſavoir ſi vous devez tout dire. On ne peut rien faire de bon, que par une entiére ſimplicité & par une ouverture de cœur ſans réſerve. Il n'y a point d'autre régle, que celle de ne rien réſerver volontairement, par la répugnance que l'amour propre auroit à dire ce qui lui eſt déſavantageux. D'ailleurs, il ſeroit hors de propos de s'appliquer pendant l'oraiſon, aux choſes qui ſe préſentent pour les dire; car ce ſeroit ſuivre la diſtraction. Il ſuffit de di-

re dans les occaſions, avec épanchement de cœur, tout ce qu'on connoît de ſoi. Je comprens bien qu'un certain trouble de l'amour propre fait que diverſes choſes que l'on comptoit de dire, échapent dans le moment où l'on en doit parler. Mais, outre qu'elles reviennent un peu plus tard, & qu'on ne perd pas toujours les choſes importantes que l'on connoît de ſoi-même, de plus, Dieu bénit cette ſimplicité, & il ne permet pas qu'on ne faſſe point connoître ce que ſa lumiére nous montre en nous de contraire à ſa grace. Le principal point eſt, de ne pas trop ſubtiliſer par les réfléxions, & de dire tout ſans façon, ſelon la lumiére qu'on en a, quand l'occaſion vient. Il n'y a que les envelopes de l'amour propre, qui puiſſent cacher le fond de notre cœur. Ne vous écoutez point vous-même: alors, vous vous ouvrirez ſans peine, & vous parlerez de vous avec facilité, comme d'autrui.

Tout ce que vous m'avez mandé de votre oraiſon, eſt très-bon. J'en remercie Dieu, & je vous conjure de continuer. N'oubliez jamais cette bonne parole de votre prémiére lettre: *J'expérimente que la grace ne me manque point, quand je deſeſpére bien de moi.* Celle-ci eſt encore excellente: *Je ſens que la croix m'attache à Dieu.* Enfin, en voici une troiſiéme que je goûte fort: *Il me ſemble que Dieu ne veut pas que j'examine tant mes diſpoſitions, qu'il demande que je m'abandonne à lui.* Tenez-vous dans cet état, & revenez-y, dès que vous appercevez que vous en êtes déchue.

La ſeconde lettre marque que cet état eſt altéré. Il faut le rétablir, en laiſſant doucement & peu à peu tomber vos réfléxions, qui ne vont qu'à vous diſtraire & à vous troubler. Les tentations de vaine complaiſance ne doivent pas vous empêcher, ni de me parler, ni de m'écrire. Il ne faut point s'occuper curieuſement de ſoi; mais il faut dire ſimplement tout ce que la lumiére de Dieu en fait voir.

Je ne m'étonne point de ce que Dieu permet que vous faſſiez des fautes, dans le tems même des ferveurs & du recueillement, où vous voudriez le moins en faire. La providence

Digitized by Google

dence qui permet ces fautes, eſt une des graces que Dieu vous fait en ce tems-là : car Dieu ne permet ces fautes, que pour vous faire ſentir votre impuiſſance, de vous corriger par vous-même. Qu'y a-t-il de plus convenable à la grace, que de vous deſabuſer de vous-même, & de vous réduire à recourir ſans ceſſe en toute humilité à Dieu? Profitez de vos fautes, & elles ſerviront plus en vous rabaiſſant à vos propres yeux, que vos bonnes œuvres en vous conſolant. Les fautes ſont toujours fautes : mais elles mettent dans un état de confuſion & de retour à Dieu, qui nous fait un grand bien.

Je ne m'étonne point que vous ayez des ſaillies de chagrin: mais il faut ſe taire, dès que l'eſprit de grace avertit & impoſe ſilence. Alors, c'eſt réſiſter à Dieu, contriſter le Sa Eſprit, que de continuer à ſuivre ſon chagrin. La crainte de déplaire à Dieu devroit vous retenir plus que la crainte de déplaire aux créatures. Quand vous avez fait une faute par amour propre, n'eſpérez pas que l'amour propre la répare par ſes dépits, par ſa honte, & par ſes impatiences contre ſoi-même. Il faut ſe ſuporter, en ſe voyant ſans ſe flater dans toute ſon imperfection. Il faut vouloir ſe corriger par amour de Dieu, ſans ſe ſoulever contre ſon imperfection par amour propre. Il vaut bien mieux travailler paiſiblement à ſe corriger, que ſe dépiter à pure perte ſur ſes miſéres. Il faut retrancher par tout les retours de ſageſſe pour ſoi, & ſurtout en confeſſion. Mais Dieu permet qu'on trouve la boue au fond de ſon cœur, juſques dans les plus ſaints exercices.

Digitized by Google

LETTRE CC.

Mettre à profit nos imperfections pour nous en humilier. Ne regarder que Dieu, dans la créature.

IL eſt vrai que vous vous obſervez trop, que vous vous voulez trop deviner par amour propre, délicat & ombrageux, & que vous vous piquez facilement: mais il faut porter cette croix intérieure, comme les extérieures. Elle eſt bien plus rude, que celle du dehors. On ſouffre bien plus volontiers de la déraiſon d'autrui, que de la ſienne propre. L'orgueil en eſt au deſeſpoir, il ſe pique de s'être piqué: mais cette double piquure eſt un double mal. Il n'y a qu'un ſeul reméde, qui eſt, de mettre à profit nos imperfections, en les faiſant ſervir à nous humilier, à nous confondre, à nous deſabuſer de nous-mêmes, & à nous mettre en défiance de notre cœur.

Vous devez remercier Dieu, de ce qu'il vous fait ſentir que le travail néceſſaire pour gagner M...., eſt un de vos prémiers devoirs. Mourez à vos répugnances, pour vous mettre à portée de lui apprendre à mourir à tous ſes défauts. Vous ne vous trompez nullement, quand vous me regardez comme un ami ſincére & à toute épreuve: mais vous faites un obſtacle à la grace, de ce qui en doit être le pur inſtrument, ſi vous n'êtes pas fidéle à chercher Dieu ſeul en moi, & à n'y voir que ſa lumiére, comme les rayons du Soleil au travers d'un verre vil & fragile.

Vous ne trouverez la paix ni dans la ſociété ni dans la ſolitude, quand vous y voudrez trouver des ragoûts & des ſoulagemens de votre amour propre dépité. Alors, la ſolitude d'un orgueil boudeur eſt encore pis, qu'une ſociété un peu diſſipée. Quand vous ſerez ſimple & petite, les compagnies ne vous gê-

Digitized by Google

gêneront, ni ne vous dépiteront pas : alors, vous ne chercherez la ſolitude, que pour Dieu ſeul.

LETTRE CCI.

Mélange de la ſenſibilité de la nature dans l'oraiſon. Variation des ſentimens, & comment s'y conduire.

IL faut ſuppoſer qu'il ſe mêle beaucoup d'imagination, de ſentimens, & même de ſenſibilité d'amour propre, dans notre oraiſon. De là vient que nous ſommes dans une eſpéce d'ivreſſe, quand notre imagination nous donne de belles images avec des ſentimens de plaiſir; & que nous ſommes découragés, dès que ces images & ces ſentimens flateurs nous manquent. Mais cette confiance dans le bon tems, & ce découragement dans le mauvais, ne ſont que pure illuſion. Il ne faudroit, ni s'élever quand l'oraiſon eſt douce, ni s'abbattre quand elle devient ſéche & obſcure. Le fonds de l'oraiſon demeure toujours le même, pourvu qu'on ait toujours la même volonté d'être uni à Dieu, ſans s'élever des dons ſenſibles, & ſans s'abbattre de leur privation. Dieu, par ces dons ſenſibles, ſoulage quelquefois notre imagination, il aide notre eſprit, il ſoutient notre volonté foible & prête à ſuccomber. Il retire auſſi aſſez ſouvent ſes ſecours, pour nous empêcher de nous les approprier avec une vaine confiance, & pour nous accoutumer à ſa préſence malgré les diſtractions & les ſéchereſſes. L'oraiſon n'eſt jamais ſi pure, que quand on la continue par fidélité, ſans plaiſir, ni goût.

Il eſt vrai que, ſi cette préſence vous eſt facilitée par la conſidération méthodique de quelques vérités particuliéres, il faut vous appliquer à ces vérités pour en nourrir votre cœur : mais, ſi ces vérités ne ſervent point à faciliter la préſence de Dieu, &

ſi ce n'eſt qu'une inquiétude ſcrupuleuſe, vous ne ferez que vous embrouiller en vous écoutant.

Il ne dépend point de vous de diſſiper les diſtractions involontaires, l'ennui, le dégoût & l'obſcurité. Ce qui dépend de vous moyennant la grace de Dieu, eſt la patience dans cet ennui, le retour paiſible à la préſence de Dieu, quand vous appercevez la ſurpriſe des diſtractions, & la fidélité pour demeurer attachée à Dieu ſans plaiſir, par une volonté ſéche & nue.

Laiſſez tomber les penſées de vaine complaiſance, comme celles de découragement; & allez toujours votre train. Le Tentateur ne cherche qu'à vous arrêter; en ne vous arrêtant point, vous vaincrez la tentation d'une façon ſimple & paiſible.

LETTRE CCII.

Ne point boucher ſon cœur par réſiſtance ſur ce qu'on deſeſpére de pouvoir prendre ſur ſoi. Acquieſcer, & attendre tout de Dieu.

VOus voyez à la lumiére de Dieu au fond de votre conſcience, ce que la grace demande de vous; mais vous réſiſtez à Dieu. De là vient votre trouble. Vous commencez par dire en vous-même: il eſt impoſſible que je prenne ſur moi de faire ce qu'on veut. C'eſt une tentation de deſeſpoir. Deſeſpérez de vous tant qu'il vous plaira; mais non pas de Dieu. Il eſt tout bon & tout puiſſant. Il vous donnera ſuivant la meſure de votre foi. Si vous croyez tout, tout vous ſera donné, & vous tranſporterez ces montagnes. Si vous ne croyez rien, rien ne vous ſera donné, mais ce ſera votre faute. Regardez Abraham, qui eſpéra contre toute régle d'eſpérance. Ecoutez

tez la ſainte Vierge ; on lui propoſe ce qu'il y a de plus incroyable, & ſans héſiter elle s'écrie : * *Qu'il me ſoit fait ſelon votre parole.*

Ne fermez donc pas votre cœur. Non ſeulement vous ne pouvez point faire ce qu'on vous demande, tant votre cœur eſt reſſerré ; mais encore vous ne voulez pas le pouvoir ; vous ne voulez pas laiſſer élargir votre cœur, & vous craignez qu'on ne l'élargiſſe. Comment voulez-vous que la grace entre dans un cœur ſi bouché contre elle ? Tout ce que je vous demande, eſt d'acquieſcer par docilité en eſprit de foi, & de ne vous point écouter vous-même. Pourvu que vous acquieſciez avec petiteſſe, & que vous rentriez dans la paix par le recueillement, tout ſe fera peu à peu en vous : & ce qui vous paroît impoſſible dans votre état de tentation, s'applanira inſenſiblement. Alors vous direz : quoi ! N'étoit-ce que cela ? Falloit-il tant de dépits & de deſeſpoir, pour une choſe ſi juſte que Dieu prépare & facilite par ſon amour ? Craignez qu'en lui réſiſtant, vous ne vous éloigniez de lui. Toute votre piété ne ſeroit qu'illuſion, ſi vous manquiez à ce point eſſentiel. Il n'y auroit plus en vous que délicateſſe, hauteur & art pour flater vos goûts. Je prie Dieu qu'il ne permette pas que vous preniez ainſi le change.

Je ſuis occupé de vos peines. Je ſuis encore plus touché de ce qui ſe tourne en tentation & en danger de réſiſter à Dieu, que des croix les plus peſantes. Les croix qu'on porte en pure ſouffrance avec petiteſſe, ſimplicité, démiſſion de ſon propre eſprit & abandon, uniſſent à JESUS-CHRIST crucifié, & elles opérent des biens infinis : mais les croix repouſſées par attachement à ſa propre penſée, & par retranchement dans ſa propre volonté, éloignent JESUS-CHRIST, déſſéchent le cœur, & font inſenſiblement tarir la grace. Au nom de Dieu, cédez par petiteſſe, & dites ſans compter ſur vous, qui n'êtes qu'un roſeau briſé : *Rien n'eſt impoſſible à celui qui eſt tout-bon* &

* Luc. I. vſ. 38.

& *tout-puiſſant.* Dieu ne demande de vous, qu'un *oui* en pure foi. Conſolez-moi, en me mandant que ce *oui* eſt prononcé au fond de votre cœur. Vous me ferez ſentir une vraie joye dans ma triſteſſe.

LETTRE CCIII.

Se relever du relâchement où l'on eſt tombé.

JE ne puis, ma chére Fille, vous rien dire de plus convenable que ces paroles de St. Jean à l'*Ange*, c'eſt à dire, à l'Evêque de l'égliſe d'Ephéſe, qui étoit, ſelon les apparences, Timothée : * *J'ai contre vous que vous avez quitté votre prémiére charité : ſouvenez-vous donc d'où vous êtes déchu : faites pénitence, & reprenez vos prémiéres œuvres. Si vous y manquez, je viendrai à vous, & j'ôterai votre chandelier de ſa place.* C'eſt ainſi que l'Eſprit de Dieu aime les hommes ſans les flater. Il aime & il menace. Il ne menace même que par amour. Il montre la peine, afin que l'homme ne le contraigne pas de la lui faire ſouffrir. Voyez combien les perſonnes les plus parfaites déchoient facilement & peu à peu ſans y prendre garde. Voilà Timothée que St. Paul appelle l'homme de Dieu : voilà l'Ange d'une des plus ſaintes égliſes de tout l'orient, dans ces beaux jours où la religion étoit ſi floriſſante; cet Ange tombe : il oublie ſon ancien amour, ſon recueillement, ſon oraiſon, ſes œuvres : il ſe relâche : il ſe diſſipe. Il n'apperçoit pas d'abord ſon égarement & ſa chute. Il dit en lui-même : que fais-je de mal ? Ma conduite n'eſt-elle pas honnête & réguliére aux yeux du monde ? N'a-t-on pas beſoin de quelque conſolation ? Seroit-ce vivre, que de n'avoir jamais rien qui ſoutienne & qui ranime le cœur ?

C'eſt

* Apoc. XII. vſ. 4. 5.

Digitized by Google

C'eſt ainſi qu'on eſt ingénieux à ſe tromper, & à déguiſer ſon relâchement. Hâtez-vous, dit le St. Eſprit, d'ouvrir les yeux & de voir d'où vous êtes déchu. O que vous êtes au deſſous de votre ancienne place! Souvenez-vous de la ferveur de vos oraiſons, de votre ſolitude paiſible, de votre jalouſie pour le recueillement & de la fidélité avec laquelle vous vouliez fuir tout ce qui pouvoit l'altérer. Si vous ne vous en ſouvenez plus, les autres ne l'ont pas oublié, & ils ne manquent pas de dire: qu'eſt devenue cette ferveur? On ne voit plus qu'amuſement au-dehors & qu'ennui au-dedans. Dès que les amuſemens ſont finis, ce n'eſt plus la même perſonne. Croit-elle être encore dévote?

C'eſt ainſi qu'on tombe par degrés inſenſibles, & ſous de beaux prétextes, d'un état de ſincére mort à ſoi, juſques dans un relâchement où l'on voit renaître toutes les vies les plus groſſiéres de l'amour propre. Au moins faut-il ſe ſouvenir de l'état d'où l'on eſt déchu. Il faut regreter ce prémier amour qui nourriſſoit le cœur. Il faut reprendre ces prémiéres œuvres, qu'on a abandonnées ſi lâchement pour des œuvres de vanité. Il faut regarder de loin la ſolitude, où l'on étoit en paix avec le véritable conſolateur. Il faut dire comme l'enfant prodigue: * *Je ſai ce que je ferai: je retournerai chez mon pére; je lui dirai: O pére, j'ai péché contre le ciel & contre vous; je ne ſuis plus digne d'être nommé votre enfant.* S'il vous fait ſentir d'abord quelque froideur & quelque ſéchereſſe, recevez humblement cette pénitence dont vous avez un beſoin infini. Si vous manquiez à rentrer promptement dans ſon ſein paternel, voici ce qu'il feroit. *Je viendrai*, dit-il, *à vous; & j'ôterai votre chandelier de ſa place.* Il vous ôteroit le flambeau, dont vous ne faites aucun uſage, & il vous laiſſeroit dans les ténébres: il tranſporteroit ſes graces ſi précieuſes & ſi long-tems foulées aux pieds, à quelque autre ame plus ſimple, plus docile & plus fidéle. Il faut reprendre vos lectures,

* Luc. XV. vſ. 18. 19.

res, votre oraiſon, votre ſilence, votre prémiére ſimplicité & petiteſſe.

LETTRE CCIV.

Faire ſervir la ſolitude à rentrer dans le recueillement, & reprendre l'oraiſon.

METtez à profit votre ſolitude, pour rentrer dans le recueillement. Vous ne pouvez, hors de ce centre, ni vous ſoutenir dans une vraie piété, ni modérer la ſenſibilité de votre cœur, ni adoucir vos croix, ni jouir d'aucune paix. Vous commencerez par une violence pénible, pour vous ramener à cette vie intérieure & à cette dépendance de l'eſprit de grace, qui eſt jaloux de toutes les vies ſecrétes de l'amour propre, & qui les éteint peu à peu: mais cette gêne ſe changera enfin en liberté. Elle mérite bien d'être achetée par une ſujettion conſtante. Ce travail eſt moins pénible, que celui de ſe livrer aux vaines délicateſſes d'un amour propre toujours dépité.

C'eſt vous-même que vous cherchez, en cherchant l'amitié des créatures; mais vous n'y trouverez point ce que vous y cherchez. Vos délicateſſes d'amitié ne ſont que des rafinemens d'amour propre: mais les créatures ont un amour propre auſſi-bien que vous. Chacun veut tout pour ſoi. D'ailleurs, vous ne trouverez jamais ni paix ni conſolation, dans un amour propre affamé d'amitié: il n'aura pour vous que douleurs & qu'épines. Ne le méritez-vous pas, puiſque l'infini même ne vous ſuffit point, & que vous ne trouvez point Dieu aſſez aimable, à moins que vous n'y joigniez les amuſemens les plus frivoles? Revenez au recueillement; mais ne tardez pas. Chaque moment où vous retardez, eſt une grande infidélité. Il faut que l'oraiſon ſoit votre pénitence, en attendant qu'elle redevienne votre nourriture.

LET-

Digitized by Google

LETTRE CCV.

Revenir à Dieu par l'oraiſon. Se deſoccuper des projets qui deſſéchent.

REmettez-vous, quoi qu'il vous en puiſſe coûter, à l'oraiſon & à la communion. Vous avez deſſéché votre cœur par votre vivacité à vouloir une affaire, ſans ſavoir ſi Dieu la vouloit. C'eſt la ſource de tout votre mal. Vous avez paſſé des tems infinis dans l'infidélité, à former des projets qui étoient des toiles d'araignée. Un ſouffle de vent les diſſipe. Vous vous êtes retirée inſenſiblement de Dieu ; & Dieu s'eſt rétiré de vous. Il faut retourner à lui, & lui abandonner tout ſans aucune réſerve. Vous n'aurez de paix que dans cet abandon. Laiſſez tous vos deſſeins : Dieu en fera ce qu'il voudra. Quand même ils réuſſiroient par des voyes humaines, Dieu ne les béniroit pas : mais, ſi vous lui en faites l'entier ſacrifice, il tournera tout ſelon ſes conſeils de miſéricorde, ſoit qu'il faſſe ce que vous avez deſiré, ou qu'il ne le faſſe jamais. L'eſſentiel eſt de recommencer l'oraiſon, quelque ſéchereſſe, diſtraction & ennui que vous y éprouviez d'abord. Vous méritez bien les rebuts de Dieu, après l'avoir ſi long-tems rebuté pour les créatures. Cette patience le raprochera de vous.

LETTRE CCVI.

Demeurer fidéle dans les ſéchereſſes, pour vivre de la vraie vie de J. C. en Dieu.

VOus ne devez point douter que votre ſanté ne me ſoit fort chére. Ce qui m'eſt encore plus cher, eſt votre fidéli-

Digitized by Google

té à Dieu. Il ne s'agit point des douceurs & des consolations qu'on voudroit goûter en le servant. Il ne dépend pas même de notre travail, de nous procurer toujours une ferveur sensible. Quoiqu'il ne faille jamais s'attirer cette privation par la moindre dissipation ou négligence volontaire, il faut néanmoins se passer de ces soutiens si consolans, & continuer avec une humble patience au milieu des ténébres & des sécheresses, quand Dieu nous y met. C'est même un grand profit pour une ame constante dans le bien, que de voir toute sa pauvreté & toute son impuissance. Il importe bien plus de sentir sa misére pour recourir à Dieu, que de goûter une consolation qui tente de vaine complaisance.

O mon cher enfant, toute la vie Chrétienne consiste à mourir à soi pour vivre à Dieu. Il faut donc mourir sans cesse à toutes les vies secrétes & flateuses de l'amour propre. Il faut être jaloux contre l'amour propre, pour l'amour de Dieu. Il faut s'exécuter à tout moment, pour préférer la volonté de Dieu aux goûts naturels. Voilà le vrai contrepoison de l'illusion dans la vie spirituelle. On ne s'égare sous de beaux prétextes de perfection, qu'en recherchant ce qui nous flate, au lieu de contenter Dieu; & qu'en voulant accommoder la piété à nos arrangemens, au lieu d'assujettir tous nos goûts à la croix de JESUS-CHRIST. La vie qui résiste à Dieu, est une vie fausse & douloureuse: au contraire, la mort qui céde à Dieu, est une mort de paix & d'union avec la véritable vie. Cette bienheureuse mort est une vie cachée avec JESUS-CHRIST en Dieu; & la vie des consolations mondaines est une vie trompeuse. O mon cher enfant, laissons-nous mourir à tout, afin que JESUS-CHRIST seul vive en nous.

LET-

Digitized by Google

LETTRE CCVII.

Ne point augmenter ſes peines intérieures par trop de contention ſur ſoi-même. Tourner vers Dieu la tendreſſe que nous avons pour nous.

JE ſuis bien touché de vos peines; & je deſire de tout mon cœur, tout ce qui peut ſoulager le vôtre. Il me ſemble que vous ſouffririez moins, ſi vous étiez moins en contention perpétuelle contre un danger imaginaire de pécher, & ſi vous cherchiez moins à vous convaincre de votre réſiſtance ſenſible par des efforts empreſſés. Une paix toute unie en préſence de Dieu, en ſouffrant humblement un ſentiment involontaire, vous épuiſeroit moins & ſeroit d'une beaucoup plus grande fidélité, parcequ'elle ſeroit plus conforme à votre grace. Je prie Notre-Seigneur qu'il vous ouvre le cœur à l'intelligence & à la pratique d'un ſi ſimple moyen.

Je ne ſuis point ſurpris de ce que votre intérieur eſt ſec & obſcurci. Il faut être ſevré des conſolations ſenſibles & des lumiéres qui flatent l'amour propre. Marchez avec patience dans les ténébres de la foi: ſervez Dieu ſans goût & ſans plaiſir: humiliez-vous ſous ſa main. Le goût ne dépend pas de vous. Il ſuffit de ne ſuivre aucun goût contraire, qui vous rende indigne de celui de Dieu. Suivez votre attrait avec ſimplicité. Occupez-vous librement des choſes qui nourriſſent votre cœur. Ne raiſonnez pas trop ſur votre priére: elle ſera bonne, pourvu que vous ſoyez devant Dieu en diſpoſition de vous taire pour l'écouter, d'ouvrir votre cœur pour recevoir, & de tourner tout en pratique pour mourir à vos défauts. Le principal eſt, la délicateſſe & la tendreſſe pour vous-même: c'eſt de quoi vous ne ſauriez trop vous défier. Mettez Dieu en la place du *moi* qui

qui veut tant être aimé ; & vous aimerez Dieu comme vous le devez.

LETTRE CCVIII.

Moyen de trouver la paix dans les peines qu'on ſouffre.

IL y a par tout à ſouffrir ; & les peines d'une communauté, quoique vives, ſi on les comparoit aux peines des perſonnes engagées dans le ſiécle, ne ſeroient prèſque rien ; mais on s'échauffe la tête dans la ſolitude, & les croix de paille y deviennent des croix de fer ou de plomb. Le reméde à un ſi grand mal, c'eſt de ne compter point de pouvoir être heureux en aucun état de cette vie, & de ſe borner à la paix qui vient de la conformité à la volonté divine, lors même qu'elle nous crucifie. Par là, on ne trouve jamais de mécompte ; &, ſi la nature n'eſt pas contente, du moins la foi ſe ſoutient & s'endurcit contre la nature.

Si vous aviez le courage de vous abandonner ainſi, & de ſacrifier vos irréſolutions, vous auriez plus de paix en un jour, que vous n'en goûteriez autrement en toute votre vie. Moins on ſe cherche, plus on trouve en Dieu tout ce qu'on a bien voulu perdre. Une occupation douce & réglée vous garantira de l'ennui. Dieu vous adoucira les dégoûts inévitables dans tous les états. Il vous fera ſuporter les eſprits incommodes, & vous ſoutiendra par lui-même, quand il vous ôtera les autres ſoutiens. Mais ne comptez que ſur lui, ſi vous ne voulez point vous mécompter.

Pendant votre retraite, nourriſſez-vous de la viande de JESUS-CHRIST, qui eſt la volonté du Pére céleſte. Vous trouverez, en vous abandonnant aux deſſeins de Dieu, tout ce que votre ſageſſe inquiéte & irréſolue ne trouveroit jamais. Ne craignez

Digitized by Google

gnez point de manquer de consolation, en vous jettant entre les bras du vrai consolateur.

LETTRE CCIX.

Trouble d'une ame qui s'en prend à sa voye, au lieu de s'en prendre à ses resistances.

JE prie la Sagesse éternelle qui s'est fait chair, mais chair d'enfant, & chair cachée sous les apparences du pain, de vous arracher votre fausse sagesse qui vous trouble & qui vous tourmente, pour vous donner son enfance, sa petitesse, & sa paix. Pourquoi voulez-vous vous éloigner du lieu où vous êtes? C'est pour soulager votre amour propre. Espérez-vous qu'en le soulageant, vous trouverez Dieu? Ne voyez-vous pas que c'est vouloir vous guérir, en flatant le fond de votre mal? Pourquoi croyez-vous que vous êtes loin de Dieu, puisque vous savez qu'on ne travaille qu'à vous faire mourir à vous-même, & que vous ne pouvez vous plaindre que d'une trop douloureuse mort? Mais d'où vous vient cette douleur accablante? Avouez la vérité. Elle ne vient que de vos réfléxions volontaires. Vous vous en prenez à Dieu & à la personne qui vous conduit, de tout ce que vous vous faites souffrir malgré Dieu & malgré elle, en vous écoutant, en vous croyant, en vous livrant à la séduction de votre amour propre. C'est s'en prendre au médecin, du poison qu'on avale contre sa défense. Si vous étiez loin du lieu où vous êtes, vous seriez dans un trouble à mourir. Dieu vous poursuivroit par tout, & votre propre cœur ne vous laisseroit point en repos. Les réfléxions qui vous tentent, se tourneroient alors contre vous pour venger Dieu. La paix ne se trouve qu'en cédant, & en cédant sans retarder ni hésiter. O que vous vous faites de maux!

Vous en accuſez la voye, & c'eſt contre la voye que vous vous les faites.

LETTRE CCX.

Inquiétude & activité ſpirituelle à contretems.

ON ne peut pas dire qu'une perſonne eſt malade, quand elle n'a beſoin pour ſe bien porter, que de n'uſer d'aucun reméde. Une ſanté eſt bonne, quand on n'a beſoin pour l'entretenir, que de n'y rien faire. Alors, on n'a point d'autres maux, que ceux qu'on ſe fait à ſoi-même, en voulant ſe guérir de ceux qu'on n'a pas. Voilà votre véritable état. Si vous demeuriez ſans vous croire malade, & ſans vouloir vous guérir, vous vous porteriez bien. Mais vous voulez vous écouter & vous tâter le poux. Vous vous faites malade par vos retours inquiets ſur vous-même. Les remédes ſpirituels auxquels vous avez recours ſans beſoin & contre votre grace, ne font que troubler votre ſanté & votre paix intérieure. Pourquoi n'êtes-vous pas fidéle à couper court dans les commencemens? Ce qui ſe groſſit, & qui vous coûte tant dans les ſuites, ne ſeroit rien, ſi vous ne le laiſſiez pas croître dans votre cœur. Ne vous embarraſſez point de l'avenir.

LETTRE CCXI.

Demeurer paiſible à la vue des miſéres qui humilient, eſt le ſeul chemin pour trouver la paix.

TOutes vos infidélités ſe réduiſent à ne pouvoir vous réſoudre à voir dans votre cœur des impreſſions humiliantes, & des ſentimens qui font honte à votre amour propre. En quel-

Digitized by Google

quelque terre inconnue que vous allassiez chercher le repos avec cette délicateſſe d'amour propre, vous ne l'y trouveriez jamais. L'Ecriture nous dit: * *Qui eſt-ce qui a eu la paix en réſiſtant à Dieu?* Vous porteriez par tout cet amour délicat, & inconſolable ſur ſes miſéres: vous y ajoûteriez le deſſéchement, le vuide & le trouble d'un cœur égaré de ſa voye, avec le reproche intime d'avoir manqué à Dieu, pour donner du ſoulagement à votre orgueil. Dieu vous pourſuivroit ſans relâche: duſſiez-vous fuir devant ſa face, comme Jonas, vous ſeriez plutôt jettée dans la mer & engloutie par un monſtre. Il vous faudroit revenir au point où Dieu vous veut. Il n'y a qu'à conſentir de ſe voir dans toute ſa laideur. La laideur des miſéres eſt comme la beauté des dons de Dieu: l'une & l'autre diſparoît, dès qu'on la regarde. Le regard de complaiſance fait diſparoître le bien, & le regard d'humilité paiſible fait diſparoître le mal. Souffrez de vous voir, & tout ſera guéri.

Ne me cherchez que comme le ſimple inſtrument de Dieu, ne voyant que lui ſeul en moi. Regardez-moi comme la roche qui donnoit de l'eau dans le déſert au peuple d'Iſraël. Moins je contente la nature, plus je ſers à la faire mourir & à faire ſuivre la pure grace. La tentation eſt évidente; mais vous avez les yeux fermés pour ne la pas voir, & vous vous roidiſſez contre Dieu.

LETTRE CCXII.

En quoi conſiſte le vrai ſacrifice de ſoi-même à Dieu; le faire ſans rien réſerver, & s'abandonner à lui avec toutes nos imperfections.

IL me tarde de ſavoir de vous, comment vous vous trouvez dans votre retraite, en approchant du jour que vous craignez

* Job. IX. vſ. 4.

gnez tant, & qui eſt ſi peu à craindre. Vous verrez que les fantômes qui épouvantent de loin, ne ſont rien de près. Quand Ste. Théréſe fit ſon engagement, elle dit qu'il lui prit un tremblement comme des convulſions, & qu'elle crut que tous les os de ſon corps étoient déboités. *Apprenez*, dit-elle, *par mon exemple, à ne rien craindre, quand vous vous donnez à Dieu.* En effet, cette prémiére horreur fut ſuivie d'une paix & d'une ſainteté qui ont été la merveille de ces derniers tems.

J'aime mieux que vous dormiez huit heures la nuit, & que vous payiez Dieu pendant le jour, d'une autre monnoye. Il n'a pas beſoin de vos veilles au-delà de vos forces : mais il demande un eſprit ſimple, docile & recueilli ; un cœur ſouple à toutes les volontés divines, grand pour ne mettre aucunes bornes à ſon ſacrifice, prêt à tout faire & à tout ſouffrir, détaché ſans réſerve du monde & de ſoi-même. Voilà la vraie & pure immolation de l'homme tout entier. Car tout le reſte n'eſt pas l'homme : ce n'eſt que le dehors, & l'écorce groſſiére.

Humiliez-vous avec les Mages devant JESUS enfant. En donnant votre volonté qui n'eſt pas à vous, & que vous livreriez au menſonge ſi vous la refuſiez à Dieu, vous ferez un don plus précieux, qu'en donnant l'or & les parfums de l'orient. Donnez donc, mais donnez ſans partage & ſans jamais reprendre. O qu'on reçoit en donnant ainſi, & qu'on perd quand on veut garder quelque choſe ! Le vrai fidéle n'a plus rien. Il n'eſt plus lui-même à lui-même.

Vous ne devez point vous embarraſſer de vos défauts, pourvu que vous ne les aimiez pas, & qu'il n'y en ait aucun que vous ayez un certain deſir ſecret d'épargner. Il n'y a que ces réſerves qui arrêtent la grace, & qui font languir une ame ſans avancer jamais vers Dieu. Si vous abandonnez ſans réſerve toutes vos imperfections à l'eſprit de Dieu, il les dévorera comme le feu dévore la paille : mais, avant que de vous en délivrer, il s'en ſervira pour vous délivrer de vous-même & de votre orgueil. Il les employera à vous humilier, à vous crucifier, à vous confondre, à vous arracher toute reſſource & tou-

Digitized by Google

toute confiance en vous-même. Il brulera les verges après vous en avoir frapé, pour vous faire mourir à l'amour propre. Courage ! Aimez, souffrez, soyez souple & constante dans la main de Dieu.

LETTRE CCXIII.

Crainte injurieuse à Dieu. Utilité d'une misére qui humilie.

NE craignez rien : vous feriez une grande injure à Dieu, si vous vous défiiez de sa bonté. Il sait mieux ce qu'il vous faut & ce que vous êtes capable de porter, que vous-même. Il ne vous tentera jamais au dessus de vos forces. Encore un coup, ne craignez rien, ame de peu de foi. Vous voyez par l'expérience de votre foiblesse, combien vous devez être desabusée de vous-même & de vos meilleures résolutions. A voir les sentimens de zèle où l'on est quelquefois, on croiroit que rien ne seroit capable de nous arrêter. Cependant, après avoir dit comme St. Pierre : * *Quand même il faudroit mourir avec vous cette nuit, je ne vous abandonnerai point*, on finit comme lui, par avoir peur d'une servante, & par renier lâchement le Sauveur. O qu'on est foible! Mais, autant que notre foiblesse est déplorable, autant l'expérience nous en est-elle utile, pour nous ôter tout appui & toute ressource au dedans de nous. Une misére que nous sentons & qui nous humilie, nous vaut mieux qu'une vertu angélique que nous nous approprierions avec complaisance. Soyez donc foible & découragée, si Dieu le permet; mais humble, ingénue, & docile dans ce découragement. Vous rirez un jour des frayeurs que la grace vous donne maintenant, & vous remercierez Dieu de tout ce que je vous ai dit sans prudence, pour vous faire renoncer à votre sagesse timide.

* Matth. XXVI. vs. 35.

LETTRE CCXIV.

Ne se point troubler d'expérimenter en soi des sentimens humilians & qui sont involontaires. Souffrir comme en Purgatoire, sans repousser la souffrance.

JE remercie Dieu de ce qu'il fait en vous. J'en ai le cœur infiniment soulagé. Quand votre cœur sera entiérement calmé, nous verrons ce qu'il faudra faire. Ne songez qu'à laisser tomber toutes vos réflexions, qui vous nuisent tant pour le corps que pour l'esprit. Vous savez où habite la paix : allez l'y chercher pour n'en plus partir. Les sentimens qui font horreur, sont naturels & ordinaires. Tout le monde les ressent en soi comme vous ; mais personne ne s'en allarme & ne s'en trouble comme vous le faites. Ce qui n'est que pente, que sentiment, qu'impression, n'est jamais péché. Vos réfléxions mêmes, quand elles sont involontaires, ne sont rien. Il n'y a que la volonté qui cause toute votre principale peine. Vous avez trop de délicatesse, & vous tombez dans une espéce de desespoir, dès que vous trouvez dans votre cœur quelque sentiment humiliant. C'est le commencement qui cause toute votre peine. Tous ces monstres ne sont point réels.

Pour les faire disparoître, il n'y a qu'à ne les voir, ni ne les écouter jamais volontairement ; il n'y a qu'à les laisser s'évanouir. Une simple non-résistance les dissipera, & appaisera votre cœur. Non, en vérité, vous n'êtes point telle que vous le croyez ; & je ne suis nullement pour vous, comme votre amour propre vous le persuade. Vous n'avez que le seul sentiment involontaire des choses que vous vous reprochez. Pour moi, je suis rempli de tout ce que Dieu peut me donner de zèle & d'affection pour vous ; mais il permet

Digitized by Google

met que vous n'en croyiez rien, afin que votre amour propre ſe détruiſe.

Souffrez comme on ſouffre en Purgatoire, ſans repouſſer la ſouffrance pour ſe ſoulager, & ſans l'augmenter en s'occupant de ce qui la cauſe. Ne projettez rien : ne formez même aucune opinion : mais demeurez immobile ſous la main de Dieu, qui ſe cache ſous celle des hommes. La croix diminue beaucoup, quand on la porte avec cette ſimplicité. Il y en a ſouvent plus de la moitié qui eſt de notre façon, & non de celle de Dieu. Souffrez ; mais ne vous faites pas ſouffrir.

LETTRE CCXV.

Les vaines délicateſſes pour ſoi-même ſe retrouvent juſques dans les bagatelles. Ne vouloir point pénétrer l'avenir dans les deſſeins de Dieu ſur nous. Se laiſſer ployer à tout.

JE ne m'étonne pas que Dieu vous épargne : vous êtes trop foible, pour être moins ménagé. Je vous avois bien dit qu'il ne vous feroit pas l'honneur de vous traiter ſi rudement que vous le craigniez. Ce ne ſera pas un grand malheur, quand vous direz quelque mot un peu vieux, & que deux ou trois perſonnes croiront que vous n'êtes pas un parfait modéle pour la pureté du langage. Ce qui iroit à des imprudences contre le ſecret, contre la charité, contre l'édification, ne doit jamais être permis. Ce qui iroit contre le ſens commun, ſeroit trop fort. Si vous vous ſentiez vivement preſſé de ce côté-là, il faudroit m'avertir, & cependant ſuſpendre : mais, pour les choſes qui ne vont qu'à la politeſſe ou qu'à certaines délicateſſes de bienſéance, je crois que vous devez vous livrer à l'eſprit de ſimplicité & d'humiliation. Rien ne vous eſt ſi néceſſaire, que de mourir à vos réfléxions, à vos goûts, à vos

vaines

vaines ſenſibilités ſur ces bagatelles. Plus vous craignez de les ſacrifier, plus le ſacrifice en eſt néceſſaire. Cette ſenſibilité eſt une marque d'une vie très-forte, qu'il faut arracher. Mais ne héſitez point avec Dieu. Vous voyez qu'il ne demande que ce que vous êtes convaincu vous-même, qu'il doit demander pour détruire votre orgueil.

N'enviſagez point l'avenir: car on s'y égare & on s'y perd, quand on le regarde. Ne cherchez point à deviner juſqu'où Dieu vous pouſſera, ſi vous lui cédez toujours ſans réſiſtance. Ce n'eſt point par des endroits prévus qu'il nous prend: la prévoyance adouciroit le coup; c'eſt par des choſes que nous n'aurions jamais crues, & que nous aurions comptées pour rien. Souvent celles dont nous nous faiſons des fantômes, s'évanouiſſent; ainſi, nos prévoyances ne ſervent qu'à nous inquiéter. Obéiſſez chaque jour. L'obéiſſance de chaque jour eſt le véritable pain quotidien. Nous ſommes nourris comme JESUS-CHRIST, de la volonté de ſon Pére, que la providence nous apporte dans le moment préſent. Ce pain céleſte eſt encore la manne. On ne pouvoit en faire proviſion. L'homme inquiet & défiant qui en prenoit pour le lendemain, la voyoit auſſi-tôt ſe corrompre.

Ployez-vous à tout ce que l'on veut. Soyez ſouple & petit, ſans raiſonner, ſans vous écouter vous-même, prêt à tout & ne tenant à rien; haut, bas; aimé, haï; loué, contredit; employé, inutile; ayant la confiance, ou l'envie & le ſoupçon des gens avec qui vous vivez. Pourvu que vous n'ayez, ni hauteur, ni ſageſſe propre, ni volonté propre ſur aucune choſe, tout ira bien. En voilà beaucoup: mais ce n'eſt pas trop. Soyez en ſilence le plus que vous pourrez. Nourriſſez votre cœur, & faites jeûner votre eſprit.

Perſonne n'entre plus ſincérement que moi dans vos vrais intérêts, & ne ſouhaite plus que vous ſoyez détaché de tout ce qui n'eſt point Dieu. Heureux qui a rompu avec ſoi, & qui n'eſt plus de ſes propres amis! On n'eſt fidéle à Dieu, qu'autant qu'on ſe manque à ſoi-même par le ſacrifice de tout ce que

la

Digitized by Google

la nature recherche. Paix, ſilence, ſimplicité, joye en Dieu & non dans les créatures, ſoupleſſe à tout dans les mains de Dieu!

LETTRE CCXVI.

De ce qui donne la vraie diſcrétion avec les autres, & de ce qui nous fait tomber dans le défaut contraire.

POur la diſcrétion, je ne voudrois point que vous travailliez à l'acquérir par des efforts continuels de réfléxion ſur vous-même. Il y auroit à cela trop de gêne. Il vaut mieux ſe taire, & trouver la diſcrétion dans la ſimplicité du ſilence. Il ne faut pourtant pas tellement ſe taire, que vous manquiez d'ouverture & de complaiſance dans les récréations: mais alors, il ne faut parler que de choſes à peu près indifférentes, & ſupprimer tout ce qui peut avoir quelque conſéquence. Il faut dans ces récréations ce que St. François de Sales appelle *joyeuſeté*, c'eſt à dire, ſe réjouir & réjouir les autres en diſant des riens. C'eſt une ſcience que Dieu vous donnera ſuivant le beſoin. Vous deviendrez prudente, quand vous ne tiendrez plus à votre propre eſprit. C'eſt celui de Dieu qui donne la véritable ſageſſe: le nôtre ne nous donne qu'une vaine compoſition, qu'un arrangement, qu'une apparence qui éblouit, qu'une fauſſe capacité. Quand on eſt bien ſimple & bien petit à force de s'être dépouillé de ſa propre ſageſſe, on eſt revêtu de celle de Dieu, qui ne fait point de fautes, & qui ne nous en laiſſe faire, qu'autant que nous avons beſoin d'être humiliés.

Ce qui produit nos indiſcrétions & nos fautes journaliéres, ce n'eſt pas l'eſprit d'enfance & de ſimplicité chrétienne: au contraire, nous ne faiſons encore des fautes, qu'à cauſe que nous ſommes trop à nous-mêmes, trop attachés à notre propre raiſon, trop promts à ſuivre les ſaillies de la nature, trop ren-

fermés dans les petites industries d'une sagesse corrompue; enfin, trop timides à nous livrer à l'esprit de Dieu. Cet esprit nous feroit toujours taire ou parler selon le besoin présent, sans donner rien, ni à notre vivacité, ni à nos talens, ni à nos réflexions inquiétes sur nous-mêmes, ni à un certain desir de réussir qui gâte souvent les meilleures choses.

LETTRE CCXVII.

Détours d'un amour propre subtil, & qui fait servir toutes ses délicatesses à repousser l'opération crucifiante de la main de Dieu, pour le déraciner.

JE vous laisse à Dieu, & je souhaite que vous vous y laissiez aussi. O, si vous l'écoutiez & si vous ne vous écoutiez point, quelle seroit votre paix! Mais vous commencez par prêter l'oreille aux délicatesses & aux dépits de l'amour propre. Cette infidélité manifeste en attire cent autres, qui sont moins faciles à découvrir. Vous cherchez à vous étourdir & à autoriser votre égarement. Vous voulez vous soustraire à la souffrance, comme si l'amour propre pouvoit échaper au feu vengeur. Vous espérez du repos loin de Dieu. Vous fermez votre cœur, & vous employez toute votre industrie à repousser la grace. Eh! * *Qui est-ce qui a résisté à Dieu, & qui a eu la paix?*

Rendez-vous, revenez, hâtez-vous; chaque moment de délai est une infidélité nouvelle. Mon cœur est bien serré: c'est en vous que je devrois trouver un vrai soulagement. O ma chére Fille, laissez-vous dompter par l'esprit de grace. Souffrez que je vous représente ce qu'il me semble que Dieu veut que je vous mette devant les yeux. Le fonds que vous avez

* Job. IX. vs. 4.

Digitized by Google

avez nourri dans votre cœur depuis l'enfance, en vous trompant vous-même, eſt un amour propre effréné & déguiſé ſous l'apparence d'une délicateſſe & d'une généroſité héroïque: c'eſt un goût de roman, dont perſonne ne vous a montré l'illuſion. Vous l'aviez dans le monde, & vous l'avez porté juſques dans les choſes les plus pieuſes. Je vous trouve toujours un goût pour l'eſprit, pour les choſes gracieuſes & pour la délicateſſe profane, qui me fait peur. Cette habitude vous a fait trouver des épines dans tous les états. Avec un eſprit très-droit & très-ſolide, vous vous rendez inférieure aux gens qui en ont beaucoup moins que vous. Vous êtes d'un excellent conſeil pour les autres; mais pour vous-même, les moindres bagatelles vous ſurmontent. Tout vous ronge le cœur: vous n'êtes occupée que de la crainte de faire des fautes, ou du dépit d'en avoir fait. Vous vous les groſſiſſez par un excès de vivacité d'imagination; & c'eſt toujours quelque rien qui vous réduit au deſeſpoir. Pendant que vous vous voyez la plus imparfaite perſonne du monde, vous avez l'art d'imaginer dans les autres, des perfections dont elles n'ont pas l'ombre. D'un côté vos délicateſſes & vos généroſités, de l'autre vos jalouſies & vos défiances, ſont outrées & ſans meſure. Vous voudriez toujours vous oublier vous-même, pour vous donner aux autres; mais cet oubli tend à vous faire l'idole, & de vous-même, & de tous ceux pour qui vous paroiſſez vous oublier. Voilà le fonds d'idolâtrie rafinée de vous-même, que Dieu veut arracher.

L'opération eſt violente, mais néceſſaire. Allaſſiez-vous au bout du monde pour ſoulager votre amour propre, vous n'en ſeriez que plus malade. Il faut, ou le laiſſer mourir ſous la main de Dieu, ou lui fournir quelque aliment. Si vous n'aviez plus les perſonnes qui vous occupent, vous en chercheriez d'autres bientôt, ſous de beaux prétextes; & vous deſcendriez juſqu'aux plus vils ſujets, faute de meilleurs: Dieu vous humilieroit même par quelque entêtement mépriſable, où il vous laiſſeroit tomber; l'amour propre ſe nourriroit des plus indignes alimens, plutôt que de mourir de faim.

Il n'y a donc qu'un ſeul véritable reméde, & c'eſt celui que vous fuyez. Les douleurs horribles que vous ſouffrez, viennent de vous, & nullement de Dieu. Vous ne le laiſſez pas faire. Dès qu'il commence l'inciſion, vous repouſſez ſa main; & c'eſt toujours à recommencer. Vous écoutez votre amour propre, dès que Dieu l'attaque. Tous vos attachemens faits par goût naturel, & pour flater la vaine délicateſſe de votre amour propre, ſe tournent pour vous en ſupplice. C'eſt une eſpéce de néceſſité, où vous mettez Dieu de vous traiter ainſi. Allaſſiez-vous au bout du monde, vous trouveriez les mêmes peines, & vous n'échaperiez pas à la jalouſie de Dieu, qui veut confondre la vôtre en la démaſquant. Vous porteriez par tout la playe envenimée de votre cœur. Vous fuiriez en vain comme Jonas: la tempête vous engloutiroit.

Je veux bien prendre pour réel tout ce qui n'eſt que chimérique; eh bien, cédez à Dieu; & accoutumez-vous à vous voir telle que vous êtes. Accoutumez-vous à vous voir vaine, ambitieuſe pour l'amitié d'autrui, tendant ſans ceſſe à devenir l'idole d'autrui pour l'être de vous-même, jalouſe & défiante ſans aucune borne: vous ne trouverez à affermir vos pieds qu'au fond de l'abîme. Il faut vous familiariſer avec tous ces monſtres. Ce n'eſt que par là que vous vous deſabuſerez de la délicateſſe de votre cœur. Il en faut voir ſortir toute cette infection: il en faut ſentir toute la puanteur. Tout ce qui ne vous ſeroit pas montré, ne ſortiroit point; & tout ce qui ne ſortiroit point, ſeroit un venin rentré & mortel.

Voulez-vous accourcir l'opération? Ne l'interrompez pas. Laiſſez la main crucifiante agir en toute liberté. Ne vous dérobez point à ſes inciſions ſalutaires. N'eſpérez pas de trouver la paix loin de l'oraiſon & de la communion. Il ne s'agit pas d'appaiſer votre amour propre en l'épargnant, & en réſiſtant à l'eſprit de grace: mais au contraire, il s'agit de vous livrer ſans réſerve à l'eſprit de grace pour n'épargner plus votre amour propre. Vous pouvez vous étourdir, vous enivrer pour un peu de tems, & vous donner des forces trompeuſes, tel-

Digitized by Google

telles que la fiévre ardente en donne aux malades qui ſont en délire: mais la vraie paix n'eſt que dans la mort. On voit en vous depuis quelques jours un mouvement convulſif, pour montrer du courage & de la gayeté avec un fonds d'agonie. O, ſi vous faiſiez pour Dieu ce que vous faites contre, quelle paix n'auriez-vous pas! O, ſi vous ſouffriez pour laiſſer faire Dieu, le quart de ce que vous vous faites ſouffrir pour l'empêcher de déraciner votre amour propre, quelle ſeroit votre tranquillité! Je prie celui à qui vous réſiſtez, de vaincre vos réſiſtances, d'avoir pitié de cette force contre lui, qui n'eſt que foibleſſe; & de vous faire malgré vous, autant de bien que vous vous faites de mal. Pour moi, comptez que je vous pourſuivrai ſans relâche, & que je ne vous quitterai point. J'eſpére beaucoup moins de mes paroles & de mes travaux pour vous, que de ma peine intérieure & de mon union à Dieu dans le deſir de vous raprocher de lui.

LETTRE CCXVIII.

La paix du cœur ne peut ſe trouver que dans le renoncement à nous & l'entier abandon à Dieu. Différence entre la ſageſſe que la grace donne, & celle qui vient du naturel.

JE me réjouis de vous ſavoir à la veille d'un grand ſacrifice, où j'eſpére que vous trouverez la paix. Il la faut moins chercher par l'état extérieur, que par la diſpoſition intérieure. Toutes les fois que vous voudrez prévoir l'avenir, & chercher des ſuretés avec Dieu, il vous confondra dans vos meſures; & tout ce que vous voudrez retenir, vous échapera. Abandonnez donc tout ſans réſerve. La paix de Dieu ne ſubſiſte parfaitement, que dans l'anéantiſſement de toute volonté & de tout intérêt propre. Quand vous ne vous intéreſſerez plus

Digitized by Google

qu'à la gloire de Dieu & à l'accompliſſement de ſon bon plaiſir, votre paix ſera plus profonde que les abîmes de la mer, & elle coulera comme un fleuve. Il n'y a que la réſerve, le partage d'un cœur incertain, l'héſitation d'un cœur qui craint de trop donner, qui puiſſe troubler ou borner cette paix, immenſe dans ſon fond comme Dieu même. Vous êtes la vraie femme de Lot, qui par inquiétude & par défiance regarde toujours derriére elle, pour voir ce qu'elle quitte. Ce que vous quittez n'eſt non plus bon à revoir, qu'à retenir. Il faut qu'il échape autant à vos yeux qu'à vos mains. L'incertitude de votre eſprit, qui ne ſe tient pas aſſez ferme dans ce qu'on lui a décidé, vous donne bien des peines & à pure perte, & vous recule dans la voye de Dieu. Ce n'eſt pas avancer; c'eſt tournoyer dans un cercle de penſées inutiles.

On ne peut pas dire que vous ſoyez indocile; car perſonne n'a jamais moins réſiſté que vous aux vérités les plus fortes: mais votre docilité n'a d'effet, que quand on vous parle; & vous retombez bien-tôt dans vos incertitudes. Voici une eſpéce de criſe, où il faut faire un vrai changement. Ne vous écoutez donc plus vous-même, & marchez hardiment après les déciſions. C'eſt écouter la tentation, que de s'écouter ſoi-même. Demain vous ne ſerez plus à vous: il y a déja long-tems que vous ne devriez plus y être. Dieu vous prend tout à lui, & vous ne vous laiſſez pas aſſez prendre. Vous manquez de courage. C'eſt la fauſſe ſageſſe, c'eſt l'intérêt propre qui décourage l'ame. Dès que vous ne tiendrez plus qu'à la volonté de Dieu, vous ne craindrez plus rien, & rien ne retardera plus votre courſe. Laiſſez tomber tous les mouvemens naturels: par là vous vous épargnerez, au dedans beaucoup d'inquiétudes, & au dehors beaucoup d'indiſcrétions.

Dieu vous veut ſage, non de votre propre ſageſſe, mais de la ſienne. Il vous rendra ſage, non en vous faiſant faire force réfléxions; mais au contraire, en détruiſant toutes les réfléxions inquiétes de votre fauſſe ſageſſe. Quand vous n'agirez

rez plus par vivacité naturelle, vous ſerez ſage ſans ſageſſe propre. Les mouvemens de la grace ſont ſimples, ingénus, enfantins. La nature impétueuſe penſe & parle beaucoup : la grace parle & penſe peu ; parcequ'elle eſt ſimple, paiſible, & recueillie au dedans. Elle s'accommode aux divers caractères ; elle ſe fait tout à tous ; elle n'a aucune forme ni conſiſtance propre, car elle ne tient à rien ; mais elle prend toutes celles des perſonnes qu'elle doit édifier. Elle ſe proportionne, ſe rapetiſſe, ſe replie. Elle ne parle point aux autres ſelon ſa propre plénitude, mais ſuivant leurs beſoins préſens. Elle ſe laiſſe reprendre & corriger. Sur tout, elle ſe tait, & ne dit au prochain que ce qu'il eſt capable de porter ; au lieu que la nature s'évapore dans la chaleur d'un zèle inconſidéré.

Je demanderai à Dieu qu'il faſſe de vous comme de ce qui lui appartient ſans réſerve, & qu'il ne vous épargne en rien pour tirer ſa gloire de vous. Malheur aux ames foibles, timides & intéreſſées, que Dieu eſt obligé de ménager, & qui donnent des bornes à ſa grace ! Dieu ne régne point, quand il n'eſt le maître qu'à une certaine meſure. Son régne doit être d'un empire ſouverain, & tout autre eſt indigne de lui. Il faut que ſa volonté ſe faſſe ſur la terre comme dans le Ciel. Tout ce qui n'eſt point dans cette pure deſappropriation de toute volonté pour ſe ſacrifier à celle de Dieu, n'étant point purifié par le pur amour en cette vie, le ſera en l'autre par le feu de la juſtice divine dans le Purgatoire.

LETTRE CCXIX.

Dieu ne peut ſouffrir un partage entre lui & l'amour propre. La paix ne peut ſe trouver dans ce partage.

Rien n'eſt plus ſincére, que la douleur que je reſſens de votre état. Vos projets ne ſont qu'illuſion. Vous voulez retrouver Dieu en quittant l'oraiſon. Hélas ! L'oraiſon eſt Dieu même,

Digitized by Google

même, ou du moins l'union avec lui. Vous voulez lui faire la loi, & ne vous plus donner à lui qu'à votre mode, pour adoucir votre ſouffrance. Eſpérez-vous qu'il ſera content de ce partage de votre cœur? Vous croyez que l'amour propre vous ſera moins ſouffrir, quand vous lui céderez; & vous ne voulez pas céder à l'amour de Dieu, de peur qu'il ne prenne trop ſur l'amour propre. En vérité ce deſſein eſt-il ſelon Dieu? Prétendez-vous que Dieu conſente que la jalouſie de ſon amour céde à la jalouſie de l'amour propre? Prétendez-vous que l'amour propre flaté & ſoulagé, en ſoit moins jaloux & moins tyrannique dans ſa jalouſie? O que vous vous trompez, & que vous manquez à Dieu! Eſt-ce donc là ce que vous lui avez promis tant de fois? Eſt-ce là ce que l'amour ſincére demande? Voudriez-vous faire à une créature eſtimable, ce que vous faites à Dieu? Voudriez-vous la quitter, pour ſoulager les dépits de votre amour propre?

Si vous laiſſiez faire Dieu, vous ſouffririez infiniment moins. C'eſt dans les commencemens de vos peines, que vous pourriez ne vous écouter pas. Cette fidélité, qui vous ſeroit alors poſſible, vous attireroit une grace merveilleuſe, & vous élargiroit le cœur. Faute d'agir ainſi, vous êtes toujours occupée des délicateſſes de votre amour propre. Dieu jaloux de vous, vous livre à vous-même & à votre propre jalouſie, pour vous montrer malgré vous, combien votre cœur, dont vous avez admiré le deſintéreſſement, eſt jaloux de ſon intérêt.

Rentrez dans les deſſeins de Dieu. Livrez-vous à lui ſans condition. N'eſpérez plus rien de vous-même: ce deſeſpoir fera votre paix. Tout ce qui flate l'amour propre, ne peut plus être de ſaiſon: c'eſt une douceur empoiſonnée. Revenez avec docilité & petiteſſe au recueillement: vous aurez meilleur marché de Dieu que de vous. Ce n'eſt pas lui, c'eſt l'amour propre qui vous tourmente. C'eſt au tourment que vous vous livrez, en croyant le fuir. Plus on donne à l'amour propre, plus il exige. Il eſt inſatiable & trompeur. Entre ces deux jalouſies, pourquoi craignez-vous davantage celle de Dieu? Elle

Digitized by Google

le eſt ſi juſte, ſi ſage, ſi miſéricordieuſe, ſi meſurée : celle de l'amour propre eſt aveugle, tyrannique, & ſans bornes. Vous n'aurez point la paix, en flatant l'ennemi. Vous ne l'aurez qu'en donnant tout à Dieu ſeul, & en le laiſſant faire. O ſi vous aviez des yeux pour voir, & un cœur pour ſentir le don de Dieu ! Tout cela vous étoit donné : mais vous n'en voulez plus.

LETTRE CCXX.

La paix ne ſe trouve que dans l'abandon abſolu.

L'Unique ſource de la paix, eſt l'abandon ſans réſerve. L'abandon ne permet plus de s'écouter volontairement. N'eſpérez point la paix, ni en écoutant les délicateſſes de l'amour propre, ni en voulant fuir Dieu. Vous trouveriez dans les ſolitudes les plus éloignées tous les tourmens de l'amour propre, ſi vous y alliez pour vous ſouſtraire aux jalouſies de l'amour de Dieu, & pour flater celles de l'amour propre. Mais livrez-vous à Dieu. Mettez tout au pis-aller. Suppoſez la vérité de toutes vos imaginations les plus fauſſes, & acceptez tout ſans bornes. C'eſt dans ce deſeſpoir qu'eſt la paix.

Encore une fois, l'acceptation ſimple & abſolue de tout ce qui ſe préſente de chimérique à votre eſprit, ſera votre paix. Dieu vous attend là : ce qui vous cauſe les plus violentes douleurs, ne vous les cauſera plus, quand vous l'aurez pleinement accepté ſans aucun adouciſſement. O que ne puis-je vous épargner ! Mais Dieu veut tout, & l'amour propre eſt furieux. Paix, paix ! Dieu ſeul eſt la paix.

Digitized by Google

LETTRE CCXXI.

Sur ce qui donne la paix, & dans quelle disposition on doit se tenir sur les sacrifices que Dieu exige.

VOus voudriez être parfaite & vous voir telle; moyennant quoi, vous seriez en paix. La véritable paix de cette vie doit être dans la vue de ses imperfections, non flatées & tolérées; mais au contraire, condamnées dans toute leur étendue. On porte en paix l'humiliation de ses miséres, parcequ'on ne tient plus à soi par amour propre. On est fâché de ses fautes plus que de celles d'un autre; non parcequ'elles sont siennes, & qu'on y prend un intérêt de propriété; mais parceque c'est à nous à nous corriger, à nous vaincre, à nous desapproprier, à nous anéantir pour accomplir la volonté de Dieu à nos dépens. Le tempérament convenable à votre besoin, est de vous rendre attentive & fidéle à toutes les vues intérieures de vos imperfections qui vous viennent par le fonds, & de n'écouter jamais volontairement les raisonnemens inquiets & timides, qui vous rejetteroient dans le trouble de vos anciens scrupules. Ce qui se présente à l'ame d'une maniére simple & paisible, est lumiére de Dieu pour la corriger: ce qui vous vient par raisonnement & par inquiétude, est un effet de votre naturel, qu'il faut laisser tomber peu à peu en se tournant vers Dieu avec amour.

Il ne faut non plus se troubler par la prévoyance de l'avenir, que par les réfléxions sur le passé. Quand il vous vient un doute que vous pouvez consulter, faites-le. Hors de là, n'y songez que quand l'occasion se présente. Alors donnez-vous à Dieu, & faites bonnement le mieux que vous pourrez selon la lumiére du moment présent.

Quand les occasions de sacrifice sont passées, n'y songez plus.

Digitized by Google

plus. Si elles reviennent, ne faites rien par le ſouvenir du moment paſſé : agiſſez par la pente actuelle du cœur. Pour les ſacrifices que vous prévoyez, Dieu vous les montre de loin pour vous les faire accepter. Quand l'acceptation eſt faite, tout eſt conſommé pour ce moment. Si l'occaſion réelle vient dans la ſuite, il faudra s'y déterminer, non par l'acceptation déja faite par avance, mais ſuivant l'impreſſion préſente.

LETTRE CCXXII.

La fidélité à découvrir ſes miſéres, exerce à la ſimplicité & ſoulage le cœur. Vanité du goût de l'eſprit, & néceſſité de le perdre. L'on ſouffriroit moins en s'abandonnant davantage.

VOus ne m'avez rien dit, qui doive vous faire la moindre peine. Ce n'eſt point pour ſe ſouſtraire à la ſouffrance qu'on explique ſon état; c'eſt par pure & ſimple fidélité: c'eſt pour n'écouter point l'amour propre, qui voudroit ſous de beaux prétextes cacher ſes miſéres. Il eſt vrai ſeulement que cette ſimplicité, qui eſt ſelon Dieu, eſt ſouvent utile pour ſoulager le cœur, quoiqu'on ne la pratique pas en vue du ſoulagement. Si vous ne conſerviez pas au fond de votre cœur, une vaine eſtime de l'eſprit, vous ne craindriez pas tant d'en manquer, & de n'en montrer pas autant que les autres: vous ne croiriez pas même que j'euſſe ce grand goût de l'eſprit, qui eſt ſi vilain, ſi corrompu, & ſi indigne de l'eſprit de Dieu. J'ai toujours remarqué que l'eſtime de l'eſprit eſt enracinée dans votre cœur, & que vous ne la laiſſez point tomber. C'eſt néanmoins ce que l'eſprit de grace éteint le plus, quand on le laiſſe agir librement. Vivre d'oraiſon & d'amour, eſt incompatible avec ce goût dépravé de l'amour propre. Il ne s'agit point maintenant de vous confeſſer, mais de céder à Dieu avec petiteſſe pour vous calmer.

Digitized by Google

Je connois en vous les deux perſonnes que vous y voyez. Il faut ſouffrir l'une avec patience ſans l'écouter volontairement: il faut que l'autre demeure dans la ſimplicité. *La communion*, *le ſilence*, *la ſouffrance*, comme vous le dites, ſont ce qui lui convient. Quand elle a manqué, *elle abandonne ſa faute à Dieu*, & ſe livre à lui en eſprit d'amour. Vous ſouffririez beaucoup moins, ſi vous laiſſiez paſſer vos imaginations & vos ſentimens involontaires, ſans en faire aucun cas, & ſans vouloir vous aſſurer de leur réſiſter poſitivement. Cette réſiſtance poſitive eſt une recherche de votre propre ſureté, & une activité d'amour propre, qui eſt contre votre grace. C'eſt ce travail douloureux que Dieu ne vous demande point: il vous demande, au contraire, de le ſupprimer. Faut-il s'étonner que vous ſouffriez, quand vous vous donnez des contorſions continuelles pour vous aſſurer de voir ce que Dieu ne veut pas que vous puiſſiez voir en cette vie avec cette ſureté? On n'a jamais la paix en lui réſiſtant.

Faites ce que vous dites très-bien, & vous ſouffrirez moins. Quand vous craignez de manquer, abandonnez ſimplement le tout à Dieu. Un amour ſimple vous garantira bien plus du péché, que cet effort empreſſé où vous vous recherchez vous-même. Cette vaine crainte d'un péché imaginaire vous jette dans un état réel & affreux, où vous tentez Dieu, où vous ne vous occupez que de vous, où vous vous tuez, où vous vous mettez en tentation violente contre l'attrait de la grace. Ce n'eſt donc pas Dieu qui vous fait ſouffrir: au contraire, c'eſt malgré lui que vous vous martyriſez vous-même. O ma chére fille, cherchez la paix au lieu où elle eſt. Vous la trouverez dans le ſimple non-conſentement à vos ſentimens involontaires de jalouſie, & dans la patience à ſuporter ces ſentimens honteux.

LET-

Digitized by Google

LETTRE CCXXIII.

Il n'appartient point à l'homme de changer ſa voye; & on ne diminue point ſa ſouffrance, en réſiſtant à Dieu.

NOn, en vérité, je ne veux point vous tourmenter. Je ne veux que ſouffrir en penſant à vos ſouffrances. Eh! Qui eſt-ce qui voudroit plus que moi, ſoulager votre cœur & le mettre en paix? J'eſpére ſeulement que Dieu ſera plus fort que vous, & qu'il vaincra vos réſiſtances. J'eſpére que ſa jalouſie prévaudra ſur la vôtre. Autant que la vôtre eſt injuſte, & ingénieuſe pour vous accabler: autant la ſienne eſt-elle pure, juſte, aimable, & propre à vous rendre la paix.

Vous dites que vous allez changer de voye: mais ne ſavez-vous pas que le St. Eſprit nous enſeigne que * *La voye de l'homme n'eſt point à lui?* Il ne lui appartient point de choiſir ſa voye ſur ſes prétendues convenances. Il doit ſuivre celle que l'attrait de grace lui marque, quoiqu'il lui en coûte. Mais encore, êtes-vous en droit de changer votre voye, parcequ'elle bleſſe la délicateſſe de votre amour propre? Eh! On ne doit ſuivre une voye que pour mourir à l'amour propre même. La voye qui avance le plus cette mort douloureuſe, eſt préciſément celle que nous devrions préférer, s'il nous appartenoit de faire aucun choix.

Vous voulez éviter la ſouffrance; mais on ne l'évite jamais en réſiſtant à Dieu: au contraire, c'eſt en lui réſiſtant, tantôt plus, tantôt moins, que vous ſouffrez tant. Vous vous en prenez à l'amour de Dieu, de tout ce que l'amour propre vous fait ſouffrir. Un malade doit-il s'en prendre au reméde, des douleurs que ſon mal lui fait ſouffrir? Il faut bien que l'opération

* Jer. X. vſ. 23.

tion du reméde l'expoſe à la ſouffrance : mais la ſouffrance vient de la maladie, que le reméde ne peut déraciner ſans quelque violence. D'ailleurs, c'eſt votre amour propre que vous écoutez, & qui eſt ingénieux pour inventer de faux ſujets de peine. Voulez-vous, comme le Prophéte Jonas, fuir devant la face du Seigneur pour n'exécuter pas ſes ordres ? La Baleine vous engloutira plutôt, que de vous laiſſer échaper aux volontés de Dieu. J'eſpére qu'il ne vous abandonnera pas aux dépits & au deſeſpoir de votre amour propre.

Si je vous ai bleſſée en vous diſant vos vérités & vos défauts, ç'a été (Dieu le ſait) contre mon intention. Pardonnez mon indiſcrétion en faveur de ma bonne volonté. Voudriez-vous être inéxorable, ſi quelqu'un vous avoit fait les injures les plus atroces ? Je ſuis ſur que non. Quoi ! Devez-vous manquer à Dieu & lui réſiſter, parceque j'ai fait une faute ? Je ne veux point la juſtifier : j'en laiſſe l'examen entre Dieu & vous, quand vous ſerez tranquille devant lui, & que vous aurez les yeux ouverts pour reconnoître la tentation de votre amour propre. Pour moi, je ne veux qu'avoir tort, qu'être confondu, & me corriger pour votre conſolation. Je ne crains, ni ma confuſion, ni ma peine. Je ne crains que votre infidélité & votre réſiſtance à des graces infinies. Abandonnez-vous à Dieu : vos ſouffrances, loin d'augmenter, diminueront. Dieu en réglera la meſure ſur celle des forces qu'il vous donnera. Défiez-vous, non de ſa bonté, mais de votre amour propre.

LETTRE CCXXIV.

Le mal n'eſt pas dans les ſentimens involontaires, mais dans ce qu'ajoûtent les réfléxions volontaires de l'amour propre.

VOus voulez appliquer le reméde à l'endroit où le mal n'eſt point. Votre mal n'eſt point dans vos ſentimens : il n'eſt que dans vos réfléxions volontaires. Vos ſentimens ſont vifs, in-

Digitized by Google

injuſtes, & contraires à la charité : mais la volonté n'y a aucune part; & par conſéquent, ils ne ſont point des péchés. Ce qui montre qu'ils ne ſont pas volontaires, c'eſt que la volonté ne s'attache que trop à les rejetter d'une façon poſitive & marquée: c'eſt que vous avez, par délicateſſe d'amour propre, trop d'horreur de ces ſentimens : c'eſt que cette horreur va juſqu'à vous troubler. Ainſi, vous vous en prenez à ce qui n'eſt que l'ombre du mal, & c'eſt le reméde qui devient un mal véritable. Ce prémier mal ne ſeroit qu'une ſimple douleur, comme celle des dents & de la colique : elle n'auroit rien de raiſonné : ce ſeroit une amertume, une triſteſſe, une playe douloureuſe au travers du cœur. Mais ce qui la rend inſuportable, c'eſt le deſeſpoir de l'amour propre, que vous y ajoûtez par vos réfléxions. Vous ne faites que deviner, & deviner faux ſur les autres; que ſubtiliſer ſur vous, pour vous tourmenter pour des riens : enſuite, vous vous faites par réfléxion, un ſecond tourment du prémier tourment déja paſſé.

En laiſſant tout tomber, vous contenteriez Dieu tout d'un coup. C'eſt le plus grand ſacrifice que vous lui puiſſiez faire, que celui de lui abandonner tout ce tourbillon de vaines penſées, & de revenir tout court à lui ſeul. Rien n'expiera tant vos prétendus péchés d'amour propre, que le ſimple délaiſſement de vous-même. C'eſt le reméde ſpécifique à l'idolâtrie de ſoi, que le délaiſſement de ſoi-même. Tout autre reméde aigrit & envenime la playe délicate du cœur, à force de la retoucher : c'eſt un dangéreux reméde contre l'amour propre, que de faire ſouvent l'anatomie de ſon propre cœur. Enfin, vous n'êtes point docile : & c'eſt de quoi vous devriez faire plus de ſcrupule, que de vos ſentimens involontaires, dont je me charge devant Dieu.

LET-

Digitized by Google

LETTRE CCXXV.

Néceſſité de mourir aux ſecours de la part des hommes, que Dieu ne donne que pour un tems.

Dieu ne donne ſon eſprit qu'à ceux qui le lui demandent avec douceur & petiteſſe. Rapetiſſez-vous donc, radouciſſez votre cœur. Devenez un bon petit enfant, qui ſe laiſſe porter par tout où l'on veut, & qui ne demande pas même, où eſt-ce qu'on le porte. Pour moi, je ne puis plus avoir l'honneur de vous voir : mais vous n'avez aucun beſoin de moi, ſi vous avez le courage de ne rien décider, & de vous livrer à la volonté de ceux qui gouvernent. Il y avoit autrefois un ſolitaire qui s'étoit dépouillé du livre des Evangiles, & qui diſoit : *Je me ſuis dépouillé de tout, même du livre qui m'a enſeigné le dépouillement.* A quoi ſert l'abandon que vous avez tant aimé ? N'eſt-ce pas une illuſion, ſi on ne le pratique quand les occaſions s'en préſentent ? Je ne ſuis point comparable au livre ſacré des Evangiles, où eſt la parole de vie éternelle : mais, quand je ſerois un Ange du ciel, au lieu que je ne ſuis qu'un indigne Prêtre, il ne faudroit ſe ſouvenir de moi, que pour ſe ſouvenir de ce que j'ai pu dire de bon.

Je ne vous ai jamais parlé que d'abandon ſans réſerve & de docilité enfantine. Je ne vous ai donc enſeigné qu'à vous détacher de moi comme de tout le reſte, & qu'à vous abandonner ſans héſitation à la conduite de vos ſupérieurs. Ce ſeroit vous ôter de votre grace & de l'ordre de Dieu, que de vouloir vous donner encore des ſecours auxquels vous devez mourir. Quand le tems de mourir à certains ſecours eſt venu, ces ſecours ne ſont plus ſecours ; ils ſe tournent en piéges. Au lieu d'être des moyens qui uniſſent à Dieu, ils deviennent un milieu humain entre Dieu & nous, qui nous arrête & nous empêche

Digitized by Google

pêche de nous unir immédiatement à lui. Je le prie de tout mon cœur, Madame, de vous donner l'eſprit de foi & de ſacrifice, dont vous avez beſoin pour accomplir ſa volonté. Perſonne ne vous honorera jamais plus parfaitement que moi.

LETTRE CCXXVI.

Scrupules hors de ſaiſon, & comment y remédier.

EN vérité, je ne ſaurois vous exprimer toute ma douleur ſur votre état. Les choſes que vous vous reprochez, ne ſont rien. Ce n'eſt pas l'eſprit de Dieu, mais le vôtre, qui les rapelle. Dieu ne donne point de ces retours inquiets. Lors même qu'il nous montre nos fautes, il nous les repréſente avec douceur. Il nous condamne & nous conſole tout-enſemble. Il humilie ſans troubler, & il nous tourne pour lui contre nous, de maniére que nous avons la confuſion de notre miſére avec la paix la plus intime. Le Seigneur n'eſt point dans l'agitation.

Je ſuppoſe que le goût de la converſation vous a un peu entraînée, que vous avez donné trop de liberté à votre eſprit, que l'amour propre a voulu prévaloir; en un mot, je ſuppoſe tout ce que la vivacité & la délicateſſe de vos ſcrupules peut vous exagérer. Hé bien, qu'en faut-il conclure? Voulez-vous renoncer à toute ſociété? Voulez-vous fermer votre porte à vos meilleurs amis qui ont beſoin de vous, & à ceux mêmes de qui vous êtes convaincue que vous avez beſoin pour aller à Dieu? Voulez-vous rejetter les conſolations mêmes, ſans leſquelles vous ne pouvez raiſonnablement eſpérer de guérir votre corps abbattu & languiſſant? Voulez-vous achever de vous épuiſer dans une vie ſolitaire, qui mine votre tempérament, & ne vous laiſſe aucune reſſource? On dit que St. Bernard prêchant avec un grand ſuccès, il ſe ſentit flaté de vaine complai-

Digitized by Google

ſance, & fut ſur le point de deſcendre de chaire. Mais l'eſprit de Dieu lui fit connoître que c'étoit une ſubtile tentation de ſcrupule, qui l'allarmoit trop ſur la tentation de vanité; & il ſe répondit à ſoi-même, en continuant ſon ſermon: Ce n'eſt point la vanité qui m'a fait monter ici; elle a beau me flater, elle ne m'en fera pas deſcendre.

Suppoſé même que vous commettiez de véritables infidélités dans ces occaſions, vous ne pouvez y renoncer. Il ne s'agit point de péchés mortels ni conſidérables: il ne s'agit que de ces fautes que l'amour propre renouvelle ſi ſouvent, & qu'on n'évite jamais entiérement en cette vie. Les occaſions que vous voudriez quitter, ſont néceſſaires & de providence. Elles entrent dans votre vocation. En les retranchant, vous vous rendriez reſponſable de la chute d'autrui, & de votre propre dommage ſpirituel. Vous vous fermeriez le cœur, vous vous le deſſécheriez.

De plus, ne croyez pas qu'au ſortir de telles converſations, Dieu ſe retire de vous pour vous punir, & qu'il vous prive des graces de l'oraiſon. Non: c'eſt votre ſcrupule ſeul qui, en vous agitant & en vous occupant de vos prétendues fautes, vous trouble, vous fait agir contre l'attrait de ſimplicité & de paix, vous dérobe la préſence de Dieu, & fait tarir la ſource des graces ſenſibles dans votre intérieur. N'écoutez point vos vains ſcrupules: tâchez de vous calmer: accoutumez-vous à compter pour rien ce qui ne mérite point de vous diſtraire de Dieu. N'admettez d'autre regret de telles fautes, que celui que la paiſible préſence de Dieu vous inſpirera. Vous verrez que cette privation des douceurs de l'oraiſon vous vient, non de Dieu qui veuille vous punir de vos converſations: mais au contraire de vos retours ſur vous-même, par leſquels vous vous deſſéchez & réſiſtez à l'eſprit de grace.

Je dois vous dire devant Dieu, que je ne connois point d'état plus dangéreux, ni plus oppoſé à la perfection, que l'extrêmité où vous voudriez vous jetter pour être parfaite. La véritable conduite des ames de grace, eſt ſimple, paiſible, com-

Digitized by Google

commune à l'extérieur, éloignée des extrêmités. Vous êtes ſcrupuleuſe ſans meſure pour des vétilles qui n'ont beſoin que d'un ſeul reméde, qui eſt, de les laiſſer paſſer ſans y ſonger; & vous ne faites aucun ſcrupule de tuer votre corps, de deſſécher votre intérieur, de réſiſter à votre grace, d'être indocile, & de vous ronger de ſcrupules qu'on ne pourroit ſouffrir à un enfant de ſept ans. Au nom de Dieu croyez moi, & eſſayez de paſſer par deſſus vos peines touchant les converſations & autres choſes ſemblables. Si vous pouvez parvenir à n'y avoir volontairement aucun égard, vous ſentirez la liberté des enfans de Dieu; & loin de perdre votre oraiſon, vous la verrez plus forte & plus intime. Il ſuffit de s'arrêter, quand l'eſprit de grace fait voir paiſiblement, que ce qu'on diroit n'eſt pas au goût de Dieu; & qu'à ſe condamner en paix, quand on a fait la faute de ne s'arrêter pas; après quoi, il faut aller bonnement ſon chemin. Tout ce que vous y mettez de plus, eſt de trop; & c'eſt ce qui forme un nuage entre Dieu & vous.

LETTRE CCXXVII.

Les ſcrupules d'un amour propre qui veut toujours être content de ſoi, & la recherche des goûts ſenſibles dans le ſervice de Dieu, ſont contraires à la vie de foi, & même à la vraie raiſon.

VOus avez deux choſes qui s'entre-ſoutiennent, & qui vous font des maux infinis: l'une eſt le ſcrupule, enraciné dans votre cœur depuis votre enfance, & pouſſé juſqu'aux derniers excès pendant tant d'années; l'autre eſt votre attachement à vouloir toujours goûter & ſentir le bien. Le ſcrupule vous ôte ſouvent le goût & le ſentiment de l'amour, par le trouble

où il vous jette. D'un autre côté, la ceſſation du goût & du ſentiment réveille & redouble tous vos ſcrupules ; car vous croyez ne rien faire, avoir perdu Dieu & être dans l'illuſion, dès que vous ceſſez de goûter & de ſentir la ferveur de l'amour. Ces deux choſes devroient au moins ſervir à vous convaincre de la grandeur de votre amour propre.

Vous avez paſſé votre vie à croire que vous étiez toujours toute aux autres, & jamais à vous-même. Rien ne flate tant l'amour propre, que ce témoignage qu'on ſe rend intérieurement à ſoi-même, de n'être jamais dominé par l'amour propre, & d'être toujours occupé d'une certaine généroſité pour le prochain. Mais toute cette délicateſſe qui paroît pour les autres, eſt dans le fond pour vous-même. Vous vous aimez, juſqu'à vouloir ſans ceſſe vous ſavoir bon gré de ne vous aimer pas. Toute votre délicateſſe ne va qu'à craindre de ne pouvoir pas être aſſez contente de vous-même. Voilà le fond de vos ſcrupules. Vous en pouvez découvrir le fond par votre tranquillité ſur les fautes d'autrui. Si vous ne regardiez que Dieu ſeul & ſa gloire, vous auriez autant de délicateſſe & de vivacité ſur les fautes d'autrui que ſur les vôtres.

Mais c'eſt le *moi* qui vous rend ſi vive & ſi délicate. Vous voulez que Dieu, auſſi-bien que les hommes, ſoient contens de vous, & que vous ſoyez toujours contente de vous-même dans tout ce que vous faites par raport à Dieu. D'ailleurs, vous n'êtes point accoutumée à vous contenter d'une bonne volonté toute ſéche & toute nue. Comme vous cherchez un ragoût d'amour propre, vous voulez un ſentiment vif, un plaiſir qui vous réponde de votre amour, une eſpéce de charme & de tranſport. Vous êtes trop accoutumée à agir par imagination, & à ſuppoſer que votre eſprit & votre volonté ne font point les choſes, quand votre imagination ne vous les rend pas ſenſibles. Ainſi, tout ſe réduit chez vous à un certain ſaiſiſſement, ſemblable à celui des paſſions groſſiéres, ou à celui que cauſent les ſpectacles. A force de délicateſſe, on tombe dans l'extrêmité oppoſée, qui eſt la groſſiéreté de l'imagination.

Rien

Rien n'eſt ſi oppoſé, non ſeulement à la vie de pure foi, mais encore à la vraie raiſon. Rien n'eſt ſi dangéreux pour l'illuſion, que l'imagination à laquelle on s'attache pour éviter l'illuſion même. Ce n'eſt que par l'imagination qu'on s'égare. Les certitudes qu'on cherche par l'imagination, par goût & par ſentiment, ſont les plus dangéreuſes ſources du fanatiſme. Il faut prendre le goût ſenſible quand Dieu le donne, comme un enfant prend la mammelle quand la mére la lui préſente: mais il faut ſe laiſſer ſevrer, quand il plaît à Dieu. La mére n'abandonne & ne rejette point ſon enfant, quand elle lui ôte le lait pour le nourrir d'un aliment moins doux & plus ſolide. Vous ſavez que tous les Saints les plus expérimentés ont compté pour rien l'amour ſenſible, & même les extaſes, en comparaiſon d'un amour nu & ſouffrant dans l'obſcurité de la pure foi: autrement, il ne ſe feroit jamais ni épreuve ni purification dans les ames : le dépouillement & la mort ne ſe feroient qu'en paroles, & on n'aimeroit Dieu qu'autant qu'on ſentiroit toujours un goût délicieux & une eſpéce d'ivreſſe en l'aimant. Eſt-ce donc là à quoi aboutit cette délicateſſe, & ce deſintéreſſement d'amour dont on veut ſe flater.

Voilà, Madame, le fonds vain & corrompu que Dieu veut vous montrer dans votre cœur. Il faut le voir avec cette paix & cette ſimplicité qui font l'humilité véritable. Etre inconſolable de ſe voir imparfait, c'eſt un dépit d'orgueil & d'amour propre : mais voir en paix toute ſon imperfection ſans la flater ni tolérer; vouloir la corriger, mais ne s'en dépiter point contre ſoi-même; c'eſt vouloir le bien pour le bien même & pour Dieu qui le demande, ſans le vouloir pour s'en faire une parûre, & pour contenter ſes propres yeux.

Pour venir à la pratique, tournez vos ſcrupules contre cette vaine recherche de votre contentement dans les vertus. Ne vous écoutez point vous-même: demeurez dans votre centre; où eſt votre paix. Prenez également le goût & le dégoût. Quand le goût vous eſt ôté, aimez ſans goûter & ſans ſentir, comme il faut croire ſans voir & ſans raiſonner.

Digitized by Google

Sur tout ne me cachez rien. Votre délicateſſe, qui paroît ſi réguliére, ſe tourne en irrégularité : rien ne vous éloigne tant de la ſimplicité, & même de la franchiſe. Elle vous donne des duplicités & des replis que vous ne connoiſſez pas vous-même. Dès que vous vous ſentez hors de votre ſimplicité & de votre paix, avertiſſez-moi. L'enfant, dès qu'il a peur, ſe jette ſans raiſonner au cou de ſa mére. Si vous ne pouvez me parler, au moins dites-moi que vous ne le pouvez pas, afin que je rompe malgré vous les glaces, & que j'exorcize le Démon muet.

LETTRE CCXXVIII.

Pureté & utilité de la direction qui ne flate pas.

JE prie Dieu de vous faire ſentir combien vos réfléxions vous trompent, & combien je ſuis éloigné de cette ſéchereſſe & de cette indifférence pour vous, que vous croyez voir en moi. Suppoſé même que je fuſſe tel que vous le croyez, vous ne devriez pas héſiter un moment à ſuivre le choix de Dieu, & à recevoir ſes dons par le canal qu'il auroit choiſi. Le canal n'en ſeroit que plus pur à votre égard, & que plus ſur pour vous porter la grace ſans mêlange. Votre délicateſſe ne ſeroit qu'une tentation d'amour propre qu'il faudroit rejetter ; & vous devriez reconnoître à cette marque, combien vous êtes encore trop ſenſible aux choſes auxquelles il faut mourir.

La direction n'eſt point un commerce où il doive entrer rien d'humain, quelque innocent & régulier qu'il ſoit. C'eſt une conduite de pure foi, toute de grace, de fidélité & de mort à ſoi-même. Qu'importe que la médecine céleſte ſoit dans un vaſe d'or ou dans un vaſe d'argile, pourvu qu'il ſoit préſenté de

Digitized by Google

de la main de Dieu, & qu'il contienne ſes dons ? Si j'agis ſans goût & avec répugnance, par pure fidélité, Dieu en ſera plus purement & plus efficacement en moi pour vous. Que voulez-vous, ſi-non Dieu ſeul ? Ne vous ſuffit-il pas ? Voulez-vous lui faire la loi pour rejetter ſes dons, à moins qu'il ne les faſſe paſſer par une perſonne qui ſuive ſon goût & qui contente votre amour propre ? Peut-on voir une tentation plus marquée que celle-là ? Reconnoiſſez une miſéricorde infinie en Dieu, qui veut par cet endroit vous convaincre d'un fonds d'amour propre très-vif & très-rafiné. N'eſt-ce pas un grand bonheur que vous nous ayez découvert votre peine ? Vous ne pourriez jamais bien juger toute ſeule de votre cœur là-deſſus. Je conclus que, ſuppoſé même que je ſois diſpoſé comme vous l'avez cru, vous n'en devez être que plus fidéle, & plus conſtante à vous aſſujettir à l'inſtrument que Dieu employe pour vous exercer, & pour vous faire mourir à vous-même. Eh ! Peut-il y avoir rien de plus propre à opérer la mort, que la docilité pour un homme qui ne donne aucun aliment à la vie de l'amour propre ? Reconnoiſſez donc en ſimplicité devant Dieu, l'excès de la tentation, puiſque ce qui vous ſouléve & vous déconcerte, n'eſt qu'une peine de la nature, qui ne trouve point de quoi ſe nourrir, & qui voudroit un appui flateur.

Pluſieurs ſaintes ames ſe ſont laiſſé condamner injuſtement par leurs Directeurs prévenus. Elles leur ont laiſſé croire qu'elles étoient hypocrites, & elles ſont demeurées humbles & dociles ſous leur conduite. Pourquoi faut-il que vous ſoyez ſi vive ſur une prévention infiniment moindre, & que je ne ceſſe de vous deſavouer devant Dieu ? En vérité, Dieu permet en cette occaſion, que tout le venin de votre amour propre ſe montre au dehors, afin qu'il ſorte de votre fond, & que votre cœur en ſoit vuidé. Vous ne l'auriez jamais pu bien connoître autrement.

Je voudrois bien vous aller voir ; mais je n'en ai pas le tems. Il faut que je confére avec le Chapître pour un procès que j'expédie, que j'écrive des lettres, que j'examine un compte. O

que

Digitized by Google

que la vie ſeroit laide dans un détail ſi épineux, ſi la volonté de Dieu n'embelliſſoit toutes les occupations qu'il nous donne! C'eſt être libre, que de conſentir à ne l'être pas pour porter un joug ſi aimable. Il vaut mieux eſſuyer des chicanes dans l'ordre de Dieu, que d'être dans la plus ſublime contemplation de Dieu-même ſans ſon ordre. On retrouve Dieu, en paroiſſant le perdre pour lui obéir.

Pour vous, vous êtes dans la liberté entiére que donnent le ſilence & la ſolitude. Jouiſſez-en en pleine paix. Mais malheur à quiconque eſt avec ſoi-même! Il n'eſt plus ſeul. Il n'y a plus de vrai ſilence, dès qu'on s'écoute. Après s'être écouté, on ſe répond; & dans ce dialogue du ſubtil amour propre, on fait taire Dieu. La paix eſt pour vous dans une ſimplicité très-délicate. Il me tarde de vous aller voir au déſert de la Thébaïde.

LETTRE CCXXIX.

L'amour de Dieu tourne la vue de nos imperfections en humiliation profonde, mais paiſible & ſans trouble.

LEs moindres commencemens de peine me font peur pour vous. Ce n'eſt pas la peine que je crains; mais l'infidélité qui la fait écouter. Au nom de Dieu, ne vous y laiſſez pas aller, & demeurez dans cette heureuſe ſimplicité, dont la paix eſt le centuple promis dès cette vie. Sur tout n'interrompez point vos communions. Mandez-moi, s'il vous plaît, comment votre cœur eſt aujourd'hui. Tandis qu'on ne peut ſuporter avec paix les imperfections où l'on eſt tombé, c'eſt un reſte d'amour propre ſoulevé, & dépité de ne ſe trouver point parfait. Au contraire, l'amour de Dieu donne une humiliation profonde, mais paiſible & ſans trouble, parcequ'elle eſt exemte de

Digitized by Google

de tous les dépits de l'orgueil. L'amour propre gâte tout, quand il veut racommoder le passé. Il voudroit faire de belles choses, & prendre sur lui plus qu'il ne pourroit porter. Il cherche à flater les hommes, pour se flater soi-même par un subtil contrecoup; & il le veut faire contre l'attrait de Dieu, parcequ'il craint moins de résister secrétement à Dieu sous de beaux prétextes, que de choquer les hommes en manquant de délicatesse & de régularité. Si vous voulez faire crever toute la grandeur de l'amour propre par une véritable petitesse, tâchez, quand vous verrez M....., de lui montrer à nu la misére de votre cœur, & de lui dire ce que vous ne pouvez plus faire, en ajoûtant tout ce que vous pouvez lui offrir sans sortir de vos bornes.

Mon Dieu, qu'il y auroit de plaisir à vous voir tranquille, simple, desoccupée de vos retours & de vos vaines délicatesses sur vous-même! Vous faites votre trouble & votre supplice. Dieu seroit alors votre paix & votre consolation. Vous le quittez à toute heure contre son attrait, pour discourir avec vous-même sur vos fautes. Hé bien! Supposons ces fautes; qu'y a-t-il à faire? Les réparer par l'amour, dans l'oubli de tout amour propre. Le trouble ne répare rien & gâte tout. L'oraison Dominicale efface les péchés véniels: par où le fait-elle? C'est par l'amour, qui dit: *Notre Pére qui êtes au ciel.* Aimez ce pére. Dites lui, que sa volonté se fasse; & toutes ces fautes qui vous troublent, seront consumées dans le feu de l'amour. Comparez ce qui vous occupe, à Dieu qui voudroit vous occuper. Il veut que vous soyez toute pleine de lui; & vous l'interrompez indignement en repassant sans cesse tout ce que vous avez, non pas voulu & cru, mais rêvé & songé. O quelle infidélité, dont vous ne faites aucun scrupule! Vous coulez le moucheron, & vous avalez le chameau. Dieu ne peut rien faire en vous, parceque vous préférez votre imagination à sa grace, & à la conviction intime de votre conscience. Vous me dites toujours; *que ferai-je?* Ce que vous ne faites point, & ne voulez pas faire. C'est de laisser tomber la tentation dès

ſa prémiére pointe : c'eſt de dire tout : c'eſt de ne douter jamais volontairement, ni de ce qu'on vous dit, ni du ſecours de Dieu pour l'exécuter : c'eſt de vouloir faire, quand vous n'avez point de goût conſolant & quand vous êtes obſcurcie, comme quand vous êtes dans la lumiére & la conſolation. Croyez ; & il vous ſera donné ſelon votre foi. Ecoutez Dieu, & vous n'écouterez plus vos imaginations. Que ne donnerois-je point, pour vous voir enfin reſpirer dans la liberté des enfans de Dieu !

LETTRE CCXXX.

Avantage de ſouffrir ſans ſe troubler.

JE ſouhaite que la fidélité à n'écouter point les réfléxions de l'amour propre, vous mette en paix ; alors, on ſouffre ſans trouble. C'eſt le trouble, & non la ſouffrance, qui nuit à l'ame. La ſouffrance ſans trouble profite toujours. C'eſt la douleur paiſible des ames du Purgatoire. Mais le trouble eſt une double peine. C'eſt une peine que la volonté repouſſe, & qu'elle augmente en la repouſſant : c'eſt une peine qui vient de réſiſtance à Dieu, & qui, loin d'être utile, eſt nuiſible.

La douleur, quand elle eſt ſeule, ne déplaît jamais à Dieu : au contraire, elle purifie l'ame, & eſt très-agréable à Dieu, quand elle ne porte à aucune infidélité. La douleur même n'eſt jamais ſi violente ni ſi longue, quand elle eſt ſans réſiſtance à la grace : car, dès que la volonté ne lui réſiſte point, elle eſt ſans trouble ; & de plus, elle ne dure pas, parceque Dieu ne la donne que pour rompre la propre volonté : ainſi, dès que la volonté propre eſt rompue, Dieu finit l'épreuve qui n'étoit deſtinée qu'à opérer la deſappropriation. On deſarme Dieu en lui cédant. La non-réſiſtance eſt le reméde à tous nos maux. Livrez tout à Dieu ſans bornes & ſans condition. Il ne faut

pas

pas le faire pour en avoir meilleur marché; mais il eſt pourtant vrai que c'eſt ce qui modére & abrége les peines.

LETTRE CCXXXI.

Simplicité, paix : être avec Dieu, & l'écouter.

Rien ne me donne tant de joye que de vous voir ſimple & paiſible. La ſimplicité raméne le Paradis terreſtre. On n'a pas de grands plaiſirs, & on ſouffre des peines; mais on ne veut point les plaiſirs qu'on n'a pas, & on veut les peines qu'on a. Cet accord du cœur avec lui-même, avec cette exemtion des craintes & des deſirs cuiſans de l'amour propre, font un raſſaſiement de volonté, qui eſt au deſſus de toute joye d'ivreſſe. Demeurez dans votre Paradis terreſtre, & gardez-vous bien d'en ſortir par une vaine eſpérance de diſcerner le bien d'avec le mal.

On n'eſt jamais moins ſeul, que quand on eſt dans la ſeule bonne ſociété avec l'ami fidéle. On n'eſt jamais moins abandonné, que quand on eſt porté dans les bras du Tout-puiſſant. Rien n'eſt ſi touchant, que les ſecours immédiats de Dieu. Ce qu'il nous donne par le canal de ſes créatures, ne tire aucune vertu de ce vil & ſtérile canal: c'eſt la ſource qui donne tout. Ainſi, quand la ſource coule immédiatement dans le cœur, on eſt bien éloigné d'avoir beſoin du canal. Il ne feroit qu'un entre-deux. * *Dieu avoit parlé* à ſon ancien peuple *par l'organe des Prophétes:* mais enfin, dit Saint Paul, *il nous a parlé lui-même en ſon Fils.* Falloit-il alors regreter la foible voix des Prophétes? O que la communication immédiate eſt pure & puiſſante! D'ailleurs elle eſt certaine, toutes les fois que la providence retranche les canaux.

Ne

* Heb. I. vſ. 1, 2.

Ne vous écoutez point, & vous n'écouterez pas l'amour propre; car c'eſt l'amour propre qui raiſonne, qui murmure, qui fait le ſcrupuleux, & qui nous occupe de nous, ſous prétexte de nous occuper de Dieu. Vous ſerez en paix & au large, ſi vous n'écoutez point la tentation.

LETTRE CCXXXII.

Circonciſion ſpirituelle & ſes effets. S'oublier ſoi-même.

L'Empreſſement pour ſervir les autres, ne vient ſouvent que d'une généroſité humaine, & d'un rafinement d'amour propre. Le même amour propre qui ſeroit empreſſé, ſe tourneroit bientôt au dépit & au deſeſpoir. La vraie charité eſt ſimple, paiſible & égale pour le prochain, parcequ'elle eſt humble & ſans retour ſur ſoi. Tout ce qui n'eſt point cet amour pur, doit être circoncis.

C'eſt la circonciſion du cœur, qui nous rend les enfans & les héritiers de la foi d'Abraham, pour aller comme lui ſans ſavoir où, hors de notre patrie terreſtre. O le beau partage que de quitter tout & de ſe livrer à la jalouſie de Dieu, qui eſt le couteau de la circonciſion! Notre main ne fait jamais en nous que des retranchemens ſuperficiels. Nous ne nous connoiſſons pas nous-mêmes, & nous ne ſavons pas où il faut fraper. Les endroits où notre main frape, ne ſont jamais ceux où Dieu veut couper. L'amour propre nous arrête toujours la main, & ſe fait épargner: il ne coupe jamais juſqu'au vif ſur lui-même. De plus, il y a toujours un choix propre, & une préparation de l'amour propre dans ce choix, qui amortit le coup. Mais, quand la main de Dieu vient, elle donne des coups imprévus: elle fait choiſir préciſément les jointures pour diviſer l'ame d'avec elle-même: elle ne laiſſe rien d'intime qu'elle ne pénétre.

Alors,

Digitized by Google

Alors, c'eſt l'amour propre qui eſt le patient. Il faut le laiſſer crier. Le grand point eſt, de ne ſe remuer pas ſous la main de Dieu, de peur de faire un contretems, & de retarder ſon opération détruiſante. Il faut demeurer immobile ſous le couteau. C'eſt tout faire, que d'être fidéle à ne repouſſer aucun coup. On n'agit jamais tant, que quand la volonté veut ne réſiſter point à Dieu : car toute notre action utile eſt dans la volonté. Les ames ſont merveilleuſement purifiées dans le Purgatoire, par leur ſimple non-réſiſtance à la main de Dieu qui les fait ſouffrir. Que votre volonté veuille ſimplement ne réſiſter point : c'eſt aſſez : Dieu fera ſon ouvrage de deſtruction. Portez vos miſéres & les coups de Dieu : c'eſt tout ce qu'il demande.

J'aime fort St. Jean, qui s'eſt ſans ceſſe oublié pour ne penſer qu'à JESUS-CHRIST : il le montroit : il n'étoit que la voix deſtinée à l'annoncer : il lui renvoyoit tous ſes diſciples : auſſi étoit-il par là bien plus que par ſa vie ſolitaire & pleine d'auſtérité, *le plus grand d'entre les enfans des femmes.* Oubliez-vous, & vous ſerez Jean au déſert.

LETTRE CCXXXIII.

Fidélité à laiſſer tomber tout ce qui trouble le ſilence intérieur. Indulgence pour les défauts d'autrui.

VOus voulez bien, M., que je vous demande de vos nouvelles & de celles de tout ce qui vous touche le plus. Etes-vous ſimple & uni en tout ? L'extérieur eſt-il auſſi abandonné à Dieu, que l'intérieur ? Etes-vous dans un recueillement ſans activité, qui conſiſte dans la fidélité à la grace pour laiſſer tomber tout ce qui vient de la nature, & qui trouble le ſilence du fond ; faute de quoi, on ne peut point écouter Dieu ?

N... eſt véritablement bon, quoiqu'il ait ſes défauts ; mais

Digitized by Google

qui eſt-ce qui n'en a pas? Et que ſeroit-ce, ſi nous n'en avions pas : puiſqu'étant accablés des nôtres que nous ne corrigeons point, nous ſommes néanmoins ſi délicats & ſi impatiens contre ceux du prochain? Rien ne peut nous rendre indulgens: puiſque notre propre miſére incorrigible, ne modére point la ſévérité de notre critique contre les autres. Nous faiſons plus pour les autres en nous corrigeant, qu'en voulant les corriger. Demeurez en paix, M.; laiſſez tout écouler, comme l'eau ſous les ponts. Demeurez dans le ſecret de Dieu, qui ne s'écoule jamais.

LETTRE CCXXXIV.

L'oubli de ſoi eſt la ſource de la paix, de même que l'amour propre & le raport de tout à nous-mêmes, ſont la ſource du trouble.

SOyez ſimple, petite & livrée à l'eſprit de grace, comme il eſt dit des Apôtres : la paix en ſera le fruit. Il n'y a que vous ſeule qui puiſſiez troubler votre paix : les croix extérieures ne la troubleront jamais. Vos ſeules réfléxions d'amour propre peuvent interrompre ce grand don de Dieu. Ne vous en prenez donc jamais qu'à vous-même, du mal que vous ſouffrirez au-dedans. Vous n'avez aucun autre mal que celui du faux reméde. Je ſouhaite fort que votre cœur ſoit dans la paix de pur abandon, qui eſt une paix ſans bornes & inaltérable : mais non pas dans la paix qui dépend des appuis recherchés & apperçus.

Ce que je vous deſire plus que tout le reſte, eſt un profond oubli de vous-même. On veut voir Dieu en ſoi : & il faut ne ſe voir qu'en Dieu. Il faudroit ne s'aimer que pour Dieu, au lieu qu'on tend toujours, ſans y prendre garde, à n'aimer Dieu que

Digitized by Google

que pour ſoi. Les inquiétudes n'ont jamais d'autre ſource que l'amour propre : au contraire, l'amour de Dieu eſt la ſource de toute paix. Quand on ne ſe voit plus qu'en Dieu, on ne s'y voit plus que dans la foule, & que des yeux de la charité, qui ne trouble point le cœur.

Il n'y a jamais que l'amour propre qui s'inquiéte & qui ſe trouble. L'amour de Dieu fait tout ce qu'il faut d'une maniére ſimple & efficace, ſans héſiter : mais il n'eſt, ni empreſſé, ni inquiet, ni troublé. L'Eſprit de Dieu eſt toujours dans une action paiſible. Retranchez donc tout ce qui iroit plus loin, & qui vous donneroit quelque agitation. * *Le parfait amour chaſſe la crainte.* Calmez votre eſprit en Dieu, & que l'eſprit calmé prenne ſoin de rétablir le corps. Retirez-vous en celui qui tranquilliſe tout, & qui eſt la paix même. Enfoncez-vous en lui, juſqu'à vous y perdre & à ne vous plus trouver.

C'eſt dans l'oubli du *moi* qu'habite la paix. Par tout où le *moi* rentre, il met le cœur en convulſion, & il n'y a point de bon antidote contre ce venin ſubtil. Heureux qui ſe livre à Dieu ſans réſerve, ſans retour, ſans ſonger qu'il ſe livre!

Je prie Dieu qu'il parle lui-même à votre cœur, & que vous ſuiviez fidélement ce qu'il vous dira. Ecouter & ſuivre ſa parole intérieure de grace, c'eſt tout. Mais pour écouter, il faut ſe taire : & pour ſuivre, il faut céder.

Je vous ſouhaite la paix du cœur & la joye du St. Eſprit. Toute pratique de vertu, & toute recherche de ſureté, qui ne s'accorde point avec cette paix humble & recueillie, ne vient point de Notre-Seigneur.

Que faire dans tous les fâcheux événemens qui nous arrivent? Se conſoler, perdre en paix ce que la providence nous ôte, & ne tenir qu'à celui qui eſt jaloux de tout. En perdant tout de la ſorte, on ne perd jamais rien. La jalouſie, qui eſt ſi tyrannique & ſi déplacée dans les hommes, eſt en ſa place en

* 1 Jean IV. vſ. 18.

en Dieu. Là elle eſt juſte, néceſſaire, miſéricordieuſe. En ne nous laiſſant rien, elle nous donne tout.

N... a de grandes croix : mais il les lui faut auſſi grandes qu'il les a. Il n'y a que Dieu qui ſache bien prendre la meſure à chacun de nous. Vous en prendriez trop en un ſens, & trop peu en un autre : trop ſur votre ſanté & ſur votre courage naturel, mais trop peu ſur votre délicateſſe. Toutes ces meſures ſont fauſſes. Il n'y a qu'à laiſſer faire Dieu : c'eſt profondément couper dans le vif, que de ne retenir rien de ce qu'il ôte, ſans vouloir retrancher ce qu'il ne retranche pas. Ce qu'on ajoûte, n'eſt pas un retranchement véritable : c'eſt, au contraire, une recherche déguiſée : car c'eſt pour ſe donner une vie fine & cachée, qu'on pratique une mort extérieure & conſolante.

La ſimplicité de l'amour porte avec ſoi quelque choſe qui ſe ſuffit à ſoi-même, & qui eſt un commencement de béatitude. Malheur à qui trouble cette ſimplicité par des réfléxions d'amour propre!

Dieu prend plaiſir à déranger tout : & ce dérangement vaut mieux que tous les plans de notre ſageſſe. Il ſait bien où il attend chaque homme ; & il l'y méne, lors même que cet homme ſemble lui échaper.

LETTRE CCXXXV.

Ne ſe point rebuter des imperfections des hommes, & ne preſſer ceux que Dieu veut que nous aidions, qu'à proportion de ce qu'il leur donne.

JE ſuis bien fâché de tous les mécomptes que vous trouvez dans les hommes : mais il faut s'accoutumer à y chercher peu : c'eſt le moyen de n'être jamais mécompté. Il faut prendre des hommes ce qu'ils donnent, comme des arbres les fruits qu'ils

Digitized by Google

qu'ils portent : il y a ſouvent des arbres, où l'on ne trouve que des feuilles & des chenilles. Dieu ſuporte & attend les hommes imparfaits, & il ne ſe rebute pas même de leurs réſiſtances. Nous devons imiter cette patience ſi aimable, & ce ſuport ſi miſéricordieux. Il n'y a que l'imperfection qui s'impatiente de ce qui eſt imparfait : plus on a de perfection, plus on ſuporte patiemment & paiſiblement l'imperfection d'autrui, ſans la flater. Laiſſez ceux qui s'érigent un tribunal dans leur prévention. Si quelque choſe les peut guérir, c'eſt de les laiſſer aller à leur mode, & de continuer à marcher de notre côté devant eux, avec une ſimplicité & une petiteſſe d'enfant.

Ne preſſez point N.... Il ne faut demander, qu'à meſure que Dieu donne. Quand il eſt ſerré, attendez-le, & ne lui parlez que pour l'élargir : quand il eſt élargi, une parole fera plus que trente à contre-tems. Il ne faut ni ſemer ni labourer, quand il gêle & que la terre eſt dure. En le preſſant, vous le décourageriez. Il ne lui en reſteroit qu'une crainte de vous voir, & une perſuaſion que vous agiſſez par vivacité naturelle pour gouverner. Quand Dieu voudra donner une plus grande ouverture, vous vous tiendrez toujours toute prête pour ſuivre le ſignal, ſans le prévenir jamais. C'eſt l'œuvre de foi, c'eſt la patience des Saints. Cette œuvre ſe fait au dedans de l'ouvrier, en même tems qu'au dehors ſur autrui : car celui qui travaille, meurt ſans ceſſe à ſoi, en travaillant à faire la volonté de Dieu dans les autres.

LETTRE CCXXXVI.

Langueur de l'ame ; ſa ſource & ſon reméde.

MA vie eſt triſte & ſéche comme mon corps : mais je ſuis dans je ne ſai quelle paix languiſſante. Le fond eſt malade, & il ne peut ſe remuer ſans une douleur ſourde. Nulle ſenſi-

Digitized by Google

ſenſibilité ne vient que d'amour propre : on ne ſouffre qu'à cauſe qu'on veut encore. Si on ne vouloit plus rien, que la ſeule volonté de Dieu, on en ſeroit ſans ceſſe raſſaſié, & tout le reſte ſeroit comme du pain noir, qu'on préſente à un homme qui vient de faire un grand repas. Si la volonté préſente de Dieu nous ſuffiſoit, nous n'étendrions point nos deſirs & nos curioſités ſur l'avenir. Dieu fera ſa volonté, & il ne fera point la nôtre : il fera fort bien. Abandonnons lui, non ſeulement toutes nos vues humaines, mais encore tous nos ſouhaits pour ſa gloire, attendue ſelon nos idées. Il faut le ſuivre en pure foi & à tâtons. Quiconque veut voir, deſire, raiſonne, craint & eſpére pour ſoi & pour les ſiens. Il faut avoir des yeux comme n'en ayant pas : auſſi bien ne ſervent-ils qu'à nous tromper & qu'à nous troubler. Heureux le jour, où nous ne voulons pas prévoir le lendemain !

LETTRE CCXXXVII.

Se laiſſer dépoſſéder de ſoi-même par ce qui nous vient de la part des autres, & par une vue paiſible de nos propres miſéres.

JE ſuis fort touché de la peinture que vous m'avez faite de votre état. Il eſt très-pénible ; mais il vous ſera fort utile, ſi vous y ſuivez les deſſeins de Dieu. L'obſcurité ſert à exercer la pure foi & à dénuer l'ame. Le dégoût n'eſt qu'une épreuve ; & ce qu'on fait en cet état eſt d'autant plus pur, qu'on ne le fait ni par inclination ni par plaiſir. On va contre le vent à force de rames. Pour l'état qui paroît tout naturel, je ne m'en étonne nullement. Dieu ne peut nous cacher ſa grace que ſous la nature. Tout ce qui eſt ſenſible, ſe trouve conforme aux ſaillies du tempérament ; & le don de Dieu n'eſt

que

Digitized by Google

que dans le fond le plus intime & le plus ſecret, d'une volonté toute ſéche & toute languiſſante. Souffrir, paſſer outre, & demeurer en paix dans cette douloureuſe obſcurité, eſt tout ce qu'il faut. Les défauts mêmes les plus réels ſe tourneront en mort & en deſappropriation, pourvu que vous les regardiez avec ſimplicité, petiteſſe, détachement de votre lumiére propre, & docilité pour la perſonne à qui vous vous ouvrez. Vous n'avez rien à craindre que de votre eſprit, qui pourroit vous donner un art que vous n'appercevriez pas vous-même, pour tendre au but de votre amour propre : mais, comme vous êtes ſincérement en garde contre vous, & comme vous ne cherchez qu'à mourir à vous-même de bonne foi, je compte que tout ira bien. Vos peines ſerviront à rabaiſſer votre courage, & à vous dépoſſéder de votre propre cœur : la vue de vos miſéres démontera votre ſageſſe. Il faut ſeulement vous ſoulager & vous épargner dans les tentations de découragement, comme une perſonne foible qu'on a beſoin de conſoler & de faire reſpirer.

Votre tempérament eſt tout-enſemble mélancolique & vif. Il faut y avoir égard, & ne laiſſer jamais trop attriſter votre imagination ; mais il lui faut des ſoulagemens de ſimplicité & de petiteſſe, non de hauteur & de ſageſſe, qui flatent l'amour propre.

Plus vous vous livrerez ſans meſure pour ſortir de vous, & pour en perdre toute poſſeſſion, plus Dieu en prendra poſſeſſion à ſa mode, qui ne ſera jamais la vôtre. Encore une fois, laiſſez tout tomber, ténébres, incertitudes, miſéres certaines, ſenſibilités, découragement. Amuſez-vous ſans vous paſſionner. Recevez tout ce que les amis vous donneront de bon comme un bien ineſpéré, qui ne fait que paſſer au travers d'eux & que Dieu vous envoye. Pour les choſes choquantes, regardez-les comme venant de leurs défauts; & ſuportez les leurs, comme vous ſuportez les vôtres. Vous n'aurez jamais aucun mécompte, ſi vous ne voulez jamais compter avec aucun de vos amis. L'amour de Dieu ne s'y méprend jamais: il n'y a

que l'amour propre qui puiſſe ſe mécompter. La grande marque d'un cœur deſapproprié, eſt de voir un cœur ſans délicateſſe pour ſoi, & indulgent pour autrui.

Je conviens que la ſimplicité ſeroit d'un excellent uſage avec nos bonnes gens : mais la ſimplicité demande dans la pratique une profonde mort, de la part de toutes les perſonnes qui compoſent une ſociété. Les imparfaits ſont imparfaitement ſimples. Ils ſe bleſſent mal à propos, ils critiquent, ils veulent deviner, ils cenſurent avec un zèle indiſcret, ils gênent les autres: inſenſiblement, les défauts naturels ſe gliſſent ſous l'apparence de ſimplicité.

LETTRE CCXXXVIII.

Exhortation à la condeſcendance pour les défauts & imperfections d'autrui.

J'Ai toujours eu pour vous un attachement & une confiance très-grande; mais mon cœur s'eſt attendri, en ſachant qu'on vous a blâmée & que vous avez reçu avec petiteſſe cette remontrance. Il eſt vrai que votre tempérament mélancolique & âpre vous donne une attention trop rigoureuſe aux défauts d'autrui. Vous êtes trop choquée des imperfections, & vous ſouffrez un peu impatiemment, de ne voir point la correction des perſonnes imparfaites. Il y a long-tems que je vous ai ſouhaité l'eſprit de condeſcendance & de ſuport avec lequel M... ſe proportionne aux foibleſſes d'un chacun. Elle attend, compatit, ouvre le cœur, & ne demande rien qu'à meſure que Dieu y diſpoſe.

Il y a certains défauts extérieurs, ſur leſquels il faut bien ſe garder de juger du fonds: ce ſeroit un grand défaut d'expérience. Il y a long-tems que je vous ai dit que M.... avec des imperfec-

Digitized by Google

perfections visibles, étoit beaucoup plus avancée que ceux qui sont exemts de ces défauts, & qui voudroient les corriger en elle. Souvent une certaine vivacité de correction, même pour soi, n'est qu'une activité qui n'est plus de saison pour ceux que Dieu méne d'une autre façon, & qu'il veut quelquefois laisser dans une impuissance de vaincre ces imperfections, pour leur ôter tout appui intérieur. La correction de quelques défauts involontaires, seroit pour eux une mort beaucoup moins profonde & moins avancée, que celle qui leur vient de se sentir surmontés par leurs miséres, pourvu qu'ils soient véritablement & sans illusion, desabusés & dépossédés d'eux-mêmes par cette expérience & par cet acquiescement. Chaque chose a son tems. La force intérieure sur ses propres défauts, nourrit une vie secréte de propriété.

Souffrez donc le prochain, & apprivoisez-vous avec nos miséres. Quelquefois vous avez le cœur saisi, quand certains défauts vous choquent ; & vous pouvez croire que c'est une répugnance du fond qui vient de la grace : mais il peut se faire que c'est votre vivacité naturelle qui vous serre le cœur. Je crois qu'il faut plus de suport ; mais je crois aussi qu'il faut corriger vos défauts comme ceux des autres, non par effort & par sévérité, mais en cédant simplement à Dieu, & en le laissant faire pour étendre votre cœur & pour le rendre plus souple. Acquiescez, sans savoir comment tout cela se pourra faire.

LETTRE CCXXXIX.

Avantages des croix & de l'état d'obscurité, où Dieu nous laisse.

VOus avez bien des croix à porter ; mais vous en avez besoin, puisque Dieu vous les donne. Il les sait bien choi-

Digitized by Google

ſir. C'eſt ce choix qui déconcerte l'amour propre, & qui le fait mourir. Des croix choiſies & portées avec propriété, loin d'être des croix & des moyens de mort, ſeroient des alimens & des ragoûts pour une vie d'amour propre. Vous vous plaignez d'un état de pauvreté intérieure & d'obſcurité. * *Bienheureux les pauvres d'eſprit !* † *Bienheureux ceux qui croyent ſans voir !* Ne voyons-nous pas aſſez, pourvu que nous voyions notre miſére ſans l'excuſer? Voir nos ténébres, c'eſt voir tout ce qu'il faut. En cet état, on n'a aucune lumiére qui flate notre curioſité : mais on a toute celle qu'il faut pour ſe défier de ſoi, pour n'écouter plus, & pour être docile à autrui. Que ſeroit-ce qu'une vertu qu'on verroit au dedans de ſoi & dont on ſeroit content? Que ſeroit-ce qu'une lumiére apperçue & dont on jouiroit pour ſe conduire ? Je remercie Notre-Seigneur de ce qu'il vous ôte un ſi dangéreux appui. Allez, comme Abraham, ſans ſavoir où. Ne ſuivez que l'eſprit de petiteſſe, de ſimplicité & de renoncement. Il ne vous inſpirera que paix, recueillement, douceur, détachement, ſuport du prochain, & contentement dans vos peines.

LETTRE CCXL.

Cette Lettre a été écrite au ſujet d'une pauvre fille villageoiſe dans le Diocéſe d'Arras, dont l'état tenoit du ſurnaturel.

JE crois que la bonne perſonne dont il s'agit, doit faire deux choſes: la prémiére eſt, de ne s'arrêter jamais à aucune de ſes lumiéres extraordinaires. Si ſes lumiéres ſont véritablement de Dieu, il ſuffit pour ne leur point réſiſter & pour en rece-

* Matth. V. vſ. 3. † Jean XX. vſ. 29.

Digitized by Google

recevoir tout le fruit, de demeurer dans un acquieſcement général & ſans bornes à toute volonté de Dieu, dans les ténébres de la plus ſimple foi. Si, au contraire, ces lumiéres ne viennent pas de Dieu, cette ſimplicité paiſible dans l'obſcurité de la foi, eſt le reméde aſſuré contre toute illuſion. On ne ſe trompe point, quand on ne veut rien voir, & quand on ne s'arrête à rien de diſtinct pour le croire, excepté les vérités de l'Evangile. Il arrive même ſouvent que les lumiéres ſont mêlangées. Auprès de l'une qui eſt vraie & qui vient de Dieu, il s'en préſente une autre qui vient de notre imagination, ou de notre amour propre, ou du Tentateur qui ſe transforme en Ange de lumiére. Les vraies lumiéres même ſont à craindre; car on s'y attache avec une complaiſance ſubtile & ſecréte; elles ſont inſenſiblement un appui & une propriété; elles ſe tournent par là en illuſion malgré leur vérité: elles empêchent la nudité & le dépouillement que Dieu demande des ames avancées. De là vient que ces dons lumineux ne ſont d'ordinaire que pour des ames médiocres, & pas encore mortes à elles-mêmes: au lieu que celles que Dieu méne plus loin outrepaſſent par ſimplicité tous ces dons ſenſibles. On voit les rayons du Soleil diſtinctement à un demi-jour, près d'une fenêtre: mais dehors en plein air, on ne les diſtingue plus.

Je conjure cette bonne perſonne de laiſſer tomber ſimplement tous ſes dons, ſans les rejetter poſitivement, & de ſe borner à n'y faire aucune attention par ſon propre choix. S'ils ſont de Dieu, ils opéreront aſſez ce qu'il faudra: mais je crois qu'ils ceſſeront peu à peu, à meſure que la ſimplicité & le dénuement croîtront. Voilà le prémier point, qui eſt d'une conſéquence extrême, ſi je ne me trompe.

Le ſecond point eſt, que je crois qu'elle doit par ſimplicité, ſuivre ſans ſcrupule les pentes du fond de ſon cœur. Si elle ſuit toujours avec méthode & exactitude toutes les régles que des gens d'ailleurs très-pieux lui donneront, elle ſe gênera beaucoup, & gênera en elle l'Eſprit de Dieu. *Là où eſt l'eſprit, la*

là eſt la liberté, * dit St. Paul. A Dieu ne plaiſe que cette liberté d'amour ſoit l'ombre du moindre libertinage. C'eſt cette liberté qui élargira ſon cœur, & qui l'accoutumera à être familiérement avec Dieu. Il ne ſuffit pas de nourrir un enfant à un certain âge; il faut encore le démailloter. Elle doit ſuivre ſimplement en eſprit d'enfance, l'attrait intérieur pour les tems d'oraiſon, pour les objets dont elle s'y occupe, pour parler, pour ſe taire, pour agir, pour ſouffrir. Cette dépendance de l'eſprit de mort, qui eſt celui de la véritable vie, fera tout ſon état. Je ne parle point des pentes qui ne viennent que par contrecoup & par réfléxion : c'eſt en écoutant l'amour propre & ſes arrangemens, que de telles pentes nous viennent. Ce ſont des pentes étrangéres à notre vrai fonds. On ſe les donne, on les prépare, elles ſont raiſonnées; on ne les trouve point toutes formées en nous comme ſans nous. Les bonnes ſont celles qui ſe trouvent dans le fond le plus intime en paix & devant Dieu, quand on ſe prête à lui & qu'on ſuſpend tout le reſte pour le laiſſer opérer.

Voilà ce que je ſouhaiterois que cette perſonne ſuivît ſans retour & par ſimple ſoupleſſe, comme la plume ſe laiſſe emporter ſans héſitation au plus léger ſouffle de vent. Il ne faut point craindre de ſuivre cette impreſſion ſi intime & ſi délicate : car elle ne méne qu'à la mort, qu'à l'obſcurité de la foi, qu'au dénuement total, & qu'à un rien de ſoi, qui eſt le tout de Dieu ſeul, ſans manquer à aucun véritable devoir.

Pour les ſouffrances, il n'y a qu'à les recevoir ſans attention, & qu'à les outrepaſſer comme les lumiéres, ne comptant point avec Dieu pour ce que l'on ſouffre, & ne le remarquant qu'autant que la remarque en vient, ſans la chercher ni entretenir.

Il faut recevoir tout le monde avec petiteſſe, ſur tout les Prêtres en autorité : mais il ne faut pas ſe laiſſer brouiller & déranger par toutes ſortes de bonnes gens ſans expérience ſuffiſante.

* 2 Cor. III. vſ. 17.

Digitized by Google

ſante. Dieu donnera tout ce qu'il faut ſans lumiére diſtincte, ſi on ſe contente des ténébres de la foi, & ſi on ne veut point des ſuretés à ſa mode pour s'appuyer ſenſiblement. Je me recommande aux priéres de cette bonne perſonne, & je ne l'oublierai point dans les miennes.

LETTRE CCXLI.

Bonheur des ſouffrances. L'amour les adoucit toutes.

J'Apprens que Dieu vous donne des croix, & j'y prends part de tout mon cœur. En tout tems j'ai été ſenſible à tout ce qui pouvoit vous toucher ; mais l'expérience ajoûte encore un nouveau degré de ſenſibilité en moi pour les ſouffrances d'autrui. Heureux qui ſouffre! Je le dis au milieu de l'occaſion même, & pour vous & pour moi. Heureux qui ſouffre d'un cœur doux & humble! Ce qui eſt le bon plaiſir de Dieu, ne va jamais trop loin. Si nous étions maîtres de nos ſouffrances, nous ne ſouffririons jamais aſſez pour mourir à nous-mêmes. Dieu, qui nous connoît mieux que nous ne pouvons nous connoître, & qui nous aime infiniment plus que nous ne pouvons nous aimer, en ſait la juſte meſure, & ne permettra pas que vous ſoyez tenté au deſſus de vos forces. L'amour adoucit toutes les ſouffrances; & l'on ne ſouffre tant, que parcequ'on n'aime point ou qu'on aime peu. Dieu vous veut donc à lui ; & ce n'eſt que ſur la croix qu'il prend ſa pleine poſſeſſion. Je garde maintenant le ſilence à l'égard de tous mes anciens amis, & je ne le romps pour vous, M., qu'à cauſe que vous êtes dans l'amertume, & que cette bienheureuſe ſociété de croix demande un épanchement de cœur, pour ſe ſoutenir dans l'affliction.

Digitized by Google

LETTRE CCXLII.

Abondance des graces pour la converſion de notre cœur. Moyens d'éviter ce qui diſſipe. Ne compter point ſur le ſenſible dans notre attrait pour Dieu.

IL n'y a point d'ame qui ne dût être convaincue qu'elle a reçu des graces pour la convertir & pour la ſanctifier, ſi elle repaſſoit dans ſon cœur toutes les miſéricordes qu'elle a reçues. Il n'y a qu'à admirer & à louer Dieu, en ſe mépriſant & ſe confondant ſoi-même. Il faut conclure de ces grandes graces reçues, que Dieu eſt infiniment libéral, & que nous lui ſommes horriblement infidéles.

Il faut éviter la diſſipation, non par une continuelle contention d'eſprit, qui caſſeroit la tête & qui en uſeroit les reſſorts; mais par deux moyens ſimples & paiſibles. L'un eſt, de retrancher dans ſes amuſemens journaliers, toutes les ſources de diſſipation qui ne ſont pas néceſſaires pour relâcher l'eſprit à proportion du vrai beſoin: l'autre eſt, de revenir doucement & avec patience à la préſence de Dieu, toutes les fois qu'on s'apperçoit de l'avoir perdue.

Il n'eſt point néceſſaire de mettre toujours en acte formel & réfléchi tous les exercices de piété. Il ſuffit d'y avoir attention habituelle & générale, avec l'intention droite & ſincére de ſuivre la fin qu'on doit s'y propoſer. Les diſtractions véritablement involontaires ne nuiſent point à la volonté qui ne veut y avoir aucune part. C'eſt la tendance réelle de la volonté, qui fait l'eſſentiel.

Conſervez ſans ſcrupule la paix ſimple que vous trouvez dans votre droiture, en cherchant Dieu ſeul. L'amour de Dieu donne une paix ſans préſomption: l'amour propre donne un trouble ſans fruit. Faites chaque choſe le moins mal que

Digitized by Google

vous pourrez pour le Bien-aimé. Voyez ce qui vous manque, ſans vous flater ni décourager; puis abandonnez-vous à Dieu, travaillant de bonne foi à vous corriger.

Plus vous ſerez vuide de vos propres biens & de vos reſſources humaines, plus vous trouverez une lumiére & une force intime qui vous ſoutiendront au beſoin, en vous laiſſant toujours ſentir votre foibleſſe, comme ſi vous alliez tomber à chaque pas. Mais n'attendez point ce ſecours comme un bien qui vous ſoit du. Vous mériteriez de le perdre, ſi vous préſumiez de l'avoir mérité. Il faut ſe croire indigne de tout, & ſe jetter humblement entre les bras de Dieu.

Quand c'eſt l'amour qui vous attire, laiſſez-vous à l'amour; mais ne comptez point ſur ce qu'il peut y avoir de ſenſible dans cet attrait, pour vous en faire un appui flateur. Ce ſeroit tourner le don de Dieu en illuſion. Le vrai amour n'eſt pas toujours celui qu'on ſent & qui charme: c'eſt celui qui humilie, qui détache, qui apetiſſe l'ame, qui la rend ſimple, docile, patiente ſous les croix, & prête à ſe laiſſer corriger.

LETTRE CCXLIII.

Tendre habituellement à Dieu avec paix & fidélité, ſans ſe détourner pour toutes les diſtractions involontaires.

MArchez dans les ténébres de la foi & dans la ſimplicité Evangélique, ſans vous arrêter, ni aux goûts, ni aux ſentimens, ni aux lumiéres de la raiſon, ni aux dons extraordinaires. Contentez-vous de croire, d'obéir, de mourir à vous-même, ſelon l'état de vie où Dieu vous a mis.

Vous ne devez point vous décourager pour vos diſtractions involontaires, qui ne viennent que de vivacité d'imagination & d'habitude de penſer à vos affaires. Il ſuffit que vous ne don-

Digitized by Google

niez point lieu à ces distractions, qui arrivent pendant l'oraison, en vous donnant une dissipation volontaire pendant la journée. On s'épanche trop ; quelquefois on fait même de bonnes œuvres avec trop d'empressement & d'activité ; on suit trop ses goûts & ses consolations. Dieu en punit dans l'oraison. Il faut s'accoutumer à agir en paix & avec une continuelle dépendance de l'esprit de grace, qui est un esprit de mort à toutes les vies les plus secrétes de l'amour propre.

L'intention habituelle, qui est la tendance du fond vers Dieu, suffit. C'est marcher en la présence de Dieu. Les événemens ne vous trouveroient pas dans cette situation, si vous n'y étiez point. Demeurez-y en paix, & ne perdez point ce que vous avez chez vous, pour courir au loin après ce que vous ne trouveriez point. J'ajoûte qu'il ne faut jamais négliger par dissipation, d'avoir une attention plus distincte : mais l'intention qui n'est pas distincte & dévelopée, est bonne. La paix du cœur est un bon signe ; quand on veut d'ailleurs de bonne foi obéir à Dieu par amour, avec jalousie contre l'amour propre.

Profitez de vos imperfections pour vous détacher de vous-même, & pour vous attacher à Dieu seul. Travaillez à acquérir les vertus, non pour y chercher une dangéreuse complaisance, mais pour faire la volonté du Bien-aimé.

Demeurez dans votre simplicité, retranchant les retours inquiets sur vous-même, que l'amour propre fournit sans cesse sous de beaux prétextes. Ils ne feroient que troubler votre paix & que vous tendre des piéges. Quand on méne une vie recueillie, mortifiée & de dépendance, par le vrai desir d'aimer Dieu, la délicatesse de cet amour reproche intérieurement tout ce qui le blesse. Il faut s'arrêter tout court, dès qu'on sent cette blessure & ce reproche au cœur. Encore une fois, demeurez en paix.

Digitized by Google

LETTRE CCXLIV.

Reméde à un ſentiment que le cœur éprouve & que la volonté repouſſe.

JE ſuis charmé de la ſimplicité avec laquelle vous m'ouvrez votre cœur ſur votre peine : Dieu bénira cette conduite, & elle eſt de pure grace. Les ſentimens violens de votre jalouſie ſont involontaires : la peine exceſſive que vous en avez, ne le montre que trop. Si cette jalouſie étoit moins oppoſée au fond de votre volonté, elle vous ſeroit infiniment moins douloureuſe. Vous n'avez même que trop d'activité & d'ardeur pour la repouſſer. Votre oppoſition à la jalouſie, que vous pouſſez juſqu'à l'excès, accable votre eſprit & votre corps. En même tems, votre ardeur pour repouſſer ſans ceſſe la tentation par des actes marqués, vous deſſéche l'intérieur, & trouble l'opération de la grace qui vous attire à la paix & au ſimple recueillement. O, ſi je pouvois vous perſuader de ne faire que ſouffrir ce que vous ſentez ſans y conſentir, je rétablirois tout d'un coup votre ſanté & votre intérieur. Je ſuppoſe que vous ſuivez un peu trop certaines réfléxions de dépit ; encore même n'eſt-ce qu'un entraînement d'imagination : mais pour le ſentiment de jalouſie, vous ne faites que le ſouffrir avec horreur : ainſi, il n'y a aucun péché.

La tentation & le ſentiment involontaire ne doivent jamais empêcher la communion. Communiez donc, je vous en conjure au nom de celui qui ſera votre paix, quand vous l'aurez reçu par pure foi & par obéiſſance aveugle. Dieu ſait le mal réel que vous vous feriez en vous ôtant le pain quotidien, pour un mal imaginaire auquel votre volonté n'a aucune part, & qu'elle repouſſe avec trop de délicateſſe & d'activité. J'eſpé-

Digitized by Google

re que le pain de vie vous attirera, pour guérir toutes les playes de votre cœur. Il faut être ſans péché mortel, mais non ſans imperfection, pour le recevoir. Il eſt le pain qui fait croître les petits, qui fortifie les foibles, & qui guérit les malades. Ce ſacrifice de vos peines & de tous les retours de votre amour propre, vaudra mieux que tous les actes inquiets & turbulens, par leſquels vous troublez ſans ceſſe votre recueillement.

Je crois que votre ſouffrance eſt extrême: mais ce que vous vous faites ſouffrir par réfléxion, eſt infiniment plus rude que ce que Dieu vous fait ſouffrir. Toute douleur ſoufferte ſimplement dans la paix de Dieu, quelque grande qu'elle ſoit en elle-même, porte ſa conſolation: il n'y a que le trouble de la volonté, qui réſiſte à Dieu ſous de beaux prétextes.

Laiſſez tomber vos réfléxions: revenez peu à peu à vous taire & à écouter Dieu. Ce chemin, qui vous paroît le plus long, eſt le plus court, & votre unique reſſource.

LETTRE CCXLV.

Avis pour une perſonne peinée.

JE ſuis véritablement affligé, Monſieur, des peines que vous m'apprenez que Madame votre ſœur ſouffre. J'ai vu ſouvent, & je vois encore tous les jours des perſonnes que le ſcrupule ronge. C'eſt une eſpéce de martyre intérieur. Il va juſqu'à une eſpéce de déraiſon & de deſeſpoir, quoique le fond ſoit plein de raiſon & de vertu. L'unique remède contre ces peines, eſt la docilité. Il faut examiner à qui eſt-ce qu'on donne ſa confiance: mais il faut la donner à quelqu'un, & obéir ſans ſe permettre de raiſonner. Qu'eſt-ce que pourroit faire le Directeur le plus ſaint & le plus éclairé, pour vous guérir, ſi vous ne lui dites pas tout, & ſi vous ne voulez pas faire ce qu'il

qu'il dit ? Il eſt vrai que quand on eſt dans l'excès de trouble que le ſcrupule cauſe, on eſt tenté de croire qu'on ne peut être entendu de perſonne, & que les plus expérimentés Directeurs, faute d'entendre cet état, donnent des conſeils diſproportionnés. Mais c'eſt une erreur d'une imagination dominante, qui n'aboutit qu'à une indocilité incurable, ſi on la ſuit. Doit-on ſe rendre juge de ſa propre conduite dans un état de tentation & de trouble, où l'on n'a qu'à demi l'uſage de ſa raiſon? N'eſt-ce pas alors, plus que jamais, qu'on a beſoin de redoubler ſa docilité pour un Directeur, & ſa défiance de ſoi? Ne doit-on pas croire que Dieu ne nous manque point dans ces rudes épreuves, & qu'alors il éclaire un Directeur dans lequel on ne cherche que lui, afin qu'il nous donne des conſeils proportionnés à ce preſſant beſoin? Dieu ne permet pas que nous ſoyons *tentés au deſſus de nos forces;* * St. Paul nous l'aſſure. Mais c'eſt aux ames ſimples & dociles, qu'il promet de leur tendre toujours la main dans ces violentes tentations. C'eſt manquer à Dieu, c'eſt lui faire injure, c'eſt mal juger de ſa bonté, que de douter qu'il ne donne à un bon Directeur, tout ce qu'il faut pour nous préſerver du naufrage dans cette tempête. Je conviens qu'il faut tolérer dans une perſonne pendant l'excès de ſa peine, certaines impatiences, certaines inégalités, certaines ſaillies irréguliéres, & même certaines contradictions de paroles ou de conduite paſſagére. Mais il faut qu'après ces coups de ſurpriſe le fonds revienne toujours, & qu'on y trouve une détermination ſincére à une docilité conſtante.

Pour tout le reſte, il dépend du détail que j'ignore. Mais enfin, quelque reméde que Madame votre ſœur cherche, quelques changemens qu'elle veuille eſſayer, à quelque pratique qu'elle recoure, il lui faut un Directeur qu'elle ne quitte point. Changer de Directeur, c'eſt ſe rendre maître de la direction, à laquelle on devroit être ſoumis. Une direction ainſi variée n'eſt plus une direction; c'eſt une indocilité, qui cherche par tout à ſe

* 1 Cor. X. vſ. 13.

Digitized by Google

ſe flater elle-même. La plus ſévére de toutes les pénitences, eſt l'humiliation intime de l'eſprit : c'eſt le renoncement à ſe croire & à s'écouter : c'eſt l'humble dépendance de l'homme de Dieu : c'eſt la pauvreté d'eſprit qui, ſelon l'oracle de JESUS-CHRIST, rend l'homme bienheureux : autrement, on tourne la mortification en aliment ſecret de l'amour propre. Tâchez de faire enſorte qu'elle ſe fixe, & qu'elle captive ſon eſprit avec foi en la bonté de Dieu, & qu'elle obéiſſe ſimplement. C'eſt la ſource de la paix.

LETTRE CCXLVI.

Le travail ſur nous-mêmes doit plus s'opérer pour le dedans que pour le dehors. L'oraiſon doit s'étendre ſur tout ce que nous faiſons.

VOus êtes bonne. Vous voudriez l'être encore davantage, & vous prenez beaucoup ſur vous dans le détail de la vie : mais je crains que vous ne preniez un peu trop ſur le dedans, pour accommoder le dehors aux bienſéances, & que vous ne faſſiez pas aſſez mourir le fond le plus intime. Quand on n'attaque point efficacement un certain fonds ſecret de ſens & de volonté propre ſur les choſes qu'on aime le plus, & qu'on ſe réſerve avec le plus de jalouſie, voici ce qui arrive. D'un côté, la vivacité, l'âpreté & la roideur de la volonté propre, ſont grandes : de l'autre côté, on a une idée ſcrupuleuſe d'une certaine ſimmétrie de vertus extérieures, qui ſe tourne en pure régularité de bienſéance. L'extérieur ſe trouve ainſi très-gênant, & l'intérieur très-vif pour y répugner. C'eſt un combat inſuportable.

Prenez donc moins l'ouvrage par le dehors, & un peu plus par

par le dedans. Choiſiſſez les affections les plus vives qui dominent dans votre cœur, & mettez-les ſans condition ni bornes dans la main de Dieu, pour les lui laiſſer amortir & éteindre. Abandonnez-lui votre hauteur naturelle, votre ſageſſe mondaine, votre goût pour la grandeur de votre maiſon, votre crainte de décheoir & de manquer de conſidération dans le monde, votre ſévérité âpre contre tout ce qui eſt irrégulier. Votre humeur eſt ce que je crains le moins pour vous. Vous la connoiſſez, vous vous en défiez; malgré vos réſolutions elle vous entraîne, & en vous entraînant elle vous humilie. Elle ſervira à vous corriger des autres défauts plus dangéreux. Je ſerois moins fâché de vous voir grondeuſe, dépitée, bruſque, ne vous poſſédant pas, & enſuite bien deſabuſée de vous-même par cette expérience, que de vous voir réguliére de tout point & irrépréhenſible de tous les côtés; mais délicate, haute, auſtére, roide, facile à ſcandaliſer, & grande en vous-même.

Mettez votre véritable reſſource dans l'oraiſon. Un certain travail de courage humain & de goût pour une régularité empeſée, ne vous corrigeront jamais. Mais accoutumez-vous devant Dieu, par l'expérience de vos foibleſſes incurables, à la condeſcendance, à la compaſſion & au ſuport des imperfections d'autrui. L'oraiſon bien priſe vous adoucira le cœur, & vous le rendra ſimple, ſouple, maniable, acceſſible, accommodant. Voudriez-vous que Dieu fût pour vous auſſi critique & auſſi rigoureux que vous l'êtes ſouvent pour le prochain ? On eſt ſévére pour les actions extérieures, & on eſt très-relâché pour l'intérieur. Pendant qu'on eſt ſi jaloux de cet arrangement ſuperficiel de vertus extérieures, on n'a aucun ſcrupule de ſe laiſſer languir au dedans, & de réſiſter ſecrétement à Dieu. On craint Dieu plus qu'on ne l'aime. On veut le payer d'actions, que l'on compte pour en avoir quittance; au lieu de lui donner tout par amour, ſans compter avec lui. Qui donne tout ſans réſerve, n'a plus beſoin de compter. On ſe permet certains attachemens déguiſés, à ſa grandeur, à ſa réputation, à

ſes commodités. Si on cherchoit bien entre Dieu & ſoi, on trouveroit un certain retranchement, où l'on met ce qu'on ſuppoſe qu'il ne faut pas lui ſacrifier. On tourne tout autour de ces choſes, & on ne veut pas même les voir, de peur de ſe reprocher qu'on y tient. On les épargne comme la prunelle de l'œil, ſous les plus beaux prétextes. Si quelqu'un forçoit ce retranchement, il toucheroit au vif; & la perſonne ſeroit inépuiſable en belles raiſons, pour juſtifier ſes attachemens: preuve convaincante qu'elle nourrit une vie ſecréte dans ces ſortes d'affections. Plus on craint d'y renoncer, plus il faut conclure qu'on en a beſoin. Si on n'y tenoit pas, on ne feroit pas tant d'efforts pour ſe perſuader qu'on n'y tient point.

Il faut bien qu'il y ait en nous de telles miſéres, qui arrêtent l'ouvrage de Dieu. Nous ne faiſons que languir autour de nous-mêmes, ne nous occupant jamais de Dieu que par raport à nous. Nous n'avançons point dans la mort, dans le rabaiſſement de notre eſprit, & dans la ſimplicité. D'où vient que le vaiſſeau ne vogue point? Eſt-ce que le vent manque? Nullement; le ſoufle de l'eſprit de grace ne ceſſe de le pouſſer: mais le vaiſſeau eſt retenu par des ancres qu'on n'a garde de voir: elles ſont au fond de la mer. La faute ne vient point de Dieu; elle vient donc de nous. Nous n'avons qu'à bien chercher, & nous trouverons les liens ſecrets qui nous arrêtent. L'endroit dont nous nous méfions le moins, eſt préciſément celui dont il faut ſe défier le plus.

Ne faiſons point avec Dieu un marché, afin que notre commerce ne nous coûte pas trop, & qu'il nous en revienne beaucoup de conſolation. N'y cherchons que la croix, la mort & la deſtruction. Aimons, & ne vivons plus que d'amour. Laiſſons faire à l'amour tout ce qu'il voudra contre l'amour propre. Ne nous contentons pas de faire oraiſon le matin & le ſoir; mais vivons d'oraiſon dans toute la journée: & comme on digére ſes repas pendant tout le jour, di-

gé-

gérons pendant toute la journée dans le détail de nos occupations, le pain de vérité & d'amour que nous avons mangé à l'oraiſon. Que cette oraiſon ou vie d'amour, qui eſt la mort à nous-mêmes, s'étende de l'oraiſon, comme du centre, ſur tout ce que nous avons à faire. Tout doit devenir oraiſon ou préſence amoureuſe de Dieu dans les affaires & dans les converſations. C'eſt là, Madame, ce qui vous donnera une paix profonde.

LETTRE CCXLVII.

Les deux lettres ſuivantes ſont ici hors de leur place, ſelon les tems qu'on a ſuivis dans le partage des deux volumes de ce recueil; mais, en les laiſſant parmi les monumens de la ſpiritualité de l'Auteur dans ſon dernier âge, elles ſerviront à en montrer l'uniformité dans tous les tems.

JE ſuis ravi d'apprendre par vous-même que vous êtes dans l'obéiſſance, & dans la paix de Dieu qui en eſt inſéparable. Dieu aura ſoin de tout, & vous ne devez chercher que ſa volonté. Ne tenez qu'à lui ſeul: vous trouverez en lui tout ce qui ſera ſelon ſon véritable eſprit. Souvenez-vous que la voye de foi & de détachement, que vous avez tant voulu ſuivre, n'eſt ſolide qu'autant qu'elle nous détache des perſonnes, des livres, des ſecours; en un mot, de tout ce qui n'eſt point Dieu, & ſa volonté. Les graces que vous avez reçues, vous rendroient bien coupable, ſi vous vous entêtiez d'une choſe qui doit par elle-même préſerver de tout entêtement. Obéiſſez donc comme un petit enfant. Je ne vous demande que ce

Digitized by Google

que je desire pour moi-même. Je me croirois un Démon, & non pas un Prêtre, si je n'étois pas dans le desir d'être aussi simple, docile & petit, que je vous conjure de l'être. Obéissez donc, encore une fois. Montrez que * *Les justes* sont, comme dit l'Ecriture, *une nation qui n'est qu'amour & obéissance.* Taisez-vous le plus que vous pourrez. Ce silence ne doit point être une dissimulation : ce doit être recueillement, défiance de vous-même, renoncement à vos propres lumiéres, docilité pour celles d'autrui. Souvenez-vous que vous manquez à Dieu, toutes les fois que vous hésitez à lui sacrifier toutes les consolations dont vous êtes privée. Le service de Dieu ne consiste, ni en paroles, ni en sentimens vagues, ni en affections sensibles, ni en belles imaginations, ni en grandes pensées; mais en bonnes œuvres. Se taire, obéir, se contraindre; renoncer à son goût aussi bien qu'à sa volonté dans toutes les occasions les plus difficiles; ne se décourager ni se flater; embrasser la croix & compter qu'on ne trouve Dieu que par elle. Voilà, Madame, la vérité du royaume de Dieu au dedans de nous. C'est l'adoration en esprit & en vérité. Observez votre régle; elle est le pur Evangile pour vous. Ecoutez vos Supérieurs; ils sont pour vous, Dieu même.

Etes-vous sur la terre pour vous contenter? † JESUS-CHRIST, dit St. Paul, *n'a point voulu se plaire à lui-même;* eh! Qui êtes-vous, pour le vouloir? Vous cherchez la volonté de Dieu: & quand la ferez-vous mieux, que quand vous ne ferez point la vôtre? L'oraison n'est solide qu'autant qu'elle est la mort à soi-même, à ses goûts, & même à sa perfection autant qu'on la regarde comme sa propre excellence, & non comme la pure volonté de Dieu. Tout est fait pour vous, pourvu que vous obéissiez, & que vous portiez les autres à faire de même.

Quand

* Eccl. III. vs. 1. † Rom. XV. vs. 3.

Digitized by Google

Quand vous aurez des répugnances, ouvrez simplement votre cœur, non pour être ménagée ni flatée, mais pour n'avoir point de réserve. Ensuite, ne vous écoutez plus vous-même. Les répugnances viennent de la propre volonté & de l'attachement à notre sens. Il faut se plier à tout, & se briser jusqu'à ce qu'on soit souple en tout sens. Pour vos fautes, je n'en suis point surpris; mais je remercie Dieu de ce que vous les connoissez, sans vous flater ni vous décourager. Reprenez toujours courage, & ne cessez point de vouloir vous vaincre: mais faites-le sans chagrin, ni âpreté, ni confiance en vous-même. Profitez de l'humiliation de vos fautes & de l'expérience de votre infidélité, sans vous relâcher pour la correction.

Je suis plein de reconnoissance pour la bonté avec laquelle vous prenez part à la grace que le Roi m'a faite. C'est une des plus grandes qu'on puisse recevoir des hommes: mais tout ce que les hommes donnent, n'est que vanité & affliction d'esprit, selon les termes de l'Ecclésiaste. Il faut regarder tout ceci comme un pesant fardeau, & ne songer qu'à le porter fidélement. Me voilà dans la condition de St. Pierre; * *Quand vous étiez jeune*, lui dit JESUS-CHRIST, *vous alliez où vous vouliez; mais en vieillissant, vous serez ceint par un autre, qui vous menera malgré vous.* J'ai passé une jeunesse douce, libre, pleine d'études agréables & de commerces avec des amis délicieux. J'entre dans un état de servitude perpétuelle en terre étrangére. Quelquefois je sens un peu ce changement: mais je serois bien fâché de tenir, ni à ma santé, ni à ma liberté, ni à mes amis, ni à aucune consolation. Faites de même, je vous en conjure. Ne regretez jamais dans le désert les oignons d'Egypte: la manne journaliére remplira tous les besoins de votre cœur, & vous n'avez qu'à marcher en esprit de foi vers la terre promise. Ecoutez Dieu, & ne vous écoutez jamais vous-

* Jean XXI. vs. 18.

Digitized by Google

vous-même : ſoyez ſoumiſe & docile : aimez & ſouffrez beaucoup : parlez peu : que le ſel de la ſageſſe ſoit dans vos paroles ; je dis, de la ſageſſe qui eſt ſelon Dieu.

17. *Fevrier* 1695.

LETTRE CCXLVIII.

A SA NIECE CARMELITE,

Principes de conduite pour une Supérieure.

J'Eſpére, ma chére Niéce, que Dieu qui vous a appellée à conduire vos Sœurs, vous ôtera votre propre eſprit, & vous donnera le ſien pour faire ſon œuvre. L'œuvre de Dieu eſt de ſe faire aimer & de vous détruire, afin qu'il vive ſeul en vous. Votre fonction eſt donc de faire mourir l'homme, & aimer Dieu. Ne devez-vous pas mourir, pour faire mourir les autres ? Ne devez-vous pas aimer, pour leur inſpirer l'amour ? Nulle inſtruction n'eſt efficace, que par l'exemple. Nulle autorité n'eſt ſuportable, qu'autant que l'exemple l'adoucit. Commencez donc par faire, & puis vous parlerez. L'action parle & perſuade : la parole ſeule n'eſt que vanité. Soyez la plus petite, la plus pauvre, la plus obéiſſante, la plus recueillie, la plus détachée, la plus réguliére de toute la maiſon. Obéiſſez à la régle, ſi vous voulez qu'on vous obéiſſe, ou pour mieux dire, faites obéir, non à vous, mais à la régle, après que vous lui aurez obéi la prémiére. Ne flatez aucune imperfection ; mais ſuportez toutes les infirmités. Attendez les ames qui vont lentement. Vous courriez riſque de les décourager par votre impatience. Plus vous aurez beſoin de force,

Digitized by Google

ce, plus il faudra y joindre de douceur & de consolation. Puisque le joug du Seigneur est doux & léger, pourquoi faut-il que celui des Supérieurs soit rude & pesant ? Ou soyez mére par la tendresse & la compassion, ou ne la soyez point par la place. Il faut vous mettre par la condescendance aux pieds de toutes celles qui vous ont mise au-dessus de leur tête par leur élection. Souffrez: ce n'est que par la croix qu'on reçoit l'esprit de JESUS-CHRIST, & sa vertu pour gagner les ames. Les supérieurs sans croix sont stériles pour former des enfans de grace. Une croix bien soufferte acquiert une autorité infinie, & donne bénédiction à tout ce qu'on fait. Il ne fut montré à Saint Paul les biens qu'il devoit faire, qu'avec les maux qu'il devoit souffrir. Ce n'est que par la souffrance qu'on apprend à compatir, & à consolér. Prenez conseil des personnes expérimentées. Parlez peu; écoutez beaucoup; songez bien plus à connoître les esprits & à vous proportionner à leurs besoins, qu'à leur dire de belles choses. Montrez un cœur ouvert, & faites que chacun voye par expérience, qu'il y a sureté & consolation à vous ouvrir le sien. Fuyez toute rigueur, corrigez même avec bonté & avec ménagement. Ne dites que ce qu'il faut dire; mais ne dites rien qu'avec une entiére franchise. Que personne ne craigne de se tromper, en vous croyant. Décidez un peu tard; mais avec fermeté. Suivez chaque personne sans la perdre de vue, & courez après, si elle vous échape pour s'écarter. Il faut vous faire toute à tous les enfans de Dieu, pour les gagner tous. Corrigez-vous pour corriger les autres. Faites vous dire vos défauts, & croyez ce qu'on vous dira de ceux que l'amour propre vous cache. Je suis, ma chére Niéce, plein de zèle pour vous, & dévoué à tous vos intérêts en Notre-Seigneur.

LET-

Digitized by Google

LETTRE CCXLIX.

A un Supérieur de Communauté.

VOus vous laiſſez trop aller, Monſieur, à la vivacité de vos ſentimens. Vous ne vous êtes point mis dans la place où vous êtes: c'eſt la providence qui vous y a engagé. Dieu ne demande point l'impoſſible. Vous n'aurez à lui rendre compte, que des choſes que vous aurez pu faire. On le connoît mal, quand on ſe le dépeint comme celui à qui ſon ſerviteur diſoit : * *Je ſai que vous êtes auſtére, & que vous voulez moiſſonner ce que vous n'avez pas ſemé.* On trouve par tout, quand on gouverne, des eſprits indociles, & qui refuſent de porter le joug. Si vous voulez gagner à Dieu vos inférieurs, ne vous mettez point d'abord dans l'eſprit un projet de régularité trop exacte. Vous n'en viendriez pas à bout ſur des eſprits qui ne ſont point accoutumés à porter ce joug. Mais faites-vous aimer, & faites ſentir que vous aimez Dieu. Accoutumez ceux que vous gouvernez, à vous montrer leurs imperfections avec confiance: montrez leur un cœur de pére, & une condeſcendance qui aille auſſi loin que les régles eſſentielles le permettront: attendez un chacun ſelon ſon beſoin. Conduiſez-les, non par des déciſions générales, mais en vous proportionnant au beſoin d'un chacun. Il faut ſe faire tout à tous par un diſcernement de grace, & ſuporter les foibles, pendant qu'on perfectionne les forts. On voit même ſouvent le bout de ſon autorité; ſi on la vouloit pouſſer trop loin, on révolteroit la multitude.

Il

* Matth. XXV. vſ. 24.

Digitized by Google

Il faut avoir égard à l'état où l'on a pris les inférieurs, & ſe ſouvenir des indiſpoſitions où l'on les a trouvés, pour ſe contenter de peu. Ce n'eſt pas qu'on rabatte rien de la loi de Dieu, ni des régles de ſon état: mais on tolére ce qu'on ne ſauroit empêcher; on attend, on eſpére; on montre de loin le but, on tâche d'encourager ceux qui n'oſent même le regarder; on les accoutume peu à peu à faire les prémiers pas. Dieu donne ſa bénédiction à cette conduite douce & patiente. C'eſt l'œuvre de la foi, où l'on travaille dans les ténébres, ſans voir le fruit de ſa peine. On ne ſent dans les inférieurs que molleſſe, murmure, diviſion, mécompte, traverſes: mais, parmi toutes ces épines qui couvrent toute la face de la terre, il croît un peu de bon grain; & c'eſt pour ce bon grain que Dieu nous met à tant d'épreuves. Je ſouhaite fort que vous ayez le cœur en paix dans vos fonctions; & que faiſant le bien que l'état des choſes vous permet de faire, vous attendiez ſans trouble, que Dieu diſpoſe les eſprits à vous laiſſer faire un bien plus parfait & plus étendu. Il faut laiſſer raiſonner chacun ſelon ſes préjugés. Après avoir tâché de dire la vérité & de la développer, il faut attendre qu'elle faſſe elle-même ce que nous ne pouvons pas exécuter, qui eſt, de perſuader les hommes & de ſe faire aimer d'eux.

Faites donc ce que vous pourrez au jour la journée, & ne prétendez pas procurer la gloire de Dieu plus qu'il ne la veut. Contentez-vous du pain quotidien de ſa volonté; que voulez-vous de plus? Liſez; mais préférez l'oraiſon à la lecture des livres de ſcience. O que je ſouhaite que vous comptiez pour peu la ſcience qui enfle, & que vous ne viviez que de la charité qui édifie. Amortiſſez la curioſité, & l'eſprit naturel par le recueillement & par l'occupation familiére de la préſence de Dieu. Appaiſez doucement votre imagination trop vive, pour écouter Dieu. C'eſt dans la priére ſeule que vous trouverez le

conſeil, le courage, la patience, la douceur, la fermeté, le ménagement des eſprits. C'eſt là que vous apprendrez à gouverner ſans trouble. C'eſt dans le ſilence que Dieu vous ôtera votre eſprit, pour vous donner le ſien. Il faut qu'il ſoit lui ſeul tout en toutes choſes. Quand Dieu ſera tout en vous, il atteindra d'un bout à l'autre avec force & douceur. Priez donc pour toutes choſes. Vous ne ſauriez trop prier. Si vous décidez & ſi vous agiſſez ſans priére, votre propre eſprit vous agitera beaucoup, vous attirera bien des contradictions, vous cauſera des doutes & des incertitudes très-pénibles, & vous vous épuiſerez à pure perte: mais, ſi vous êtes fidéle à la priére, votre Purgatoire ſe changera en un Paradis terreſtre, & vous ferez plus de bien en un jour dans la paix, que vous n'en faites en un mois dans le trouble. Ne ſongez point à la diſtance des lieux. Ceux qui ſont intimement unis en Dieu, ſe trouvent ſans ceſſe enſemble; au lieu que ceux qui habitent la même maiſon ſans habiter le cœur de Dieu, ſont dans un éloignement infini ſous un même toit. Je ſuis, &c.

LETTRE CCL.

Lettre de conſolation.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, m'a coûté des larmes. La douleur de votre perte ſe joint à la mienne; mais je crois que nous devons entrer, malgré toute notre amertume, dans le deſſein de Dieu. Il a voulu récompenſer celui que nous regretons, & nous détacher. Il a voulu même nous ôter un appui humain pour ſa gloire, ſur

ſur lequel nous comptions trop. Il eſt jaloux des plus dignes inſtrumens, & il veut que nous n'attendions l'accompliſſement de ſon ouvrage, que de lui-même.

Le principal fruit que Dieu vous prépare de cette épreuve, eſt de vous apprendre par une expérience ſenſible, que vous n'étiez point encore détachée, comme vous vous flatiez de l'être. On ne ſe connoît que dans l'occaſion; & l'occaſion n'eſt donnée par la Providence, que pour nous détromper de notre détachement ſuperficiel. Dieu permit l'horrible chute de St. Pierre, pour le deſabuſer d'une certaine ferveur ſenſible, & d'un courage très-fragile auquel il ſe confioit vainement. Si vous n'aviez que la croix extérieure, quelque grande & douloureuſe qu'elle ſoit, elle ne vous détromperoit point de votre détachement: au contraire, plus la croix eſt accablante en ſoi, plus vous vous ſauriez bon gré de ne vous en trouver point accablée: ce ſeroit un prodigieux accroiſſement de confiance; & par conſéquent, une très-dangéreuſe illuſion. La croix n'opére la petiteſſe & le ſentiment de notre miſére, qu'autant que l'intérieur nous paroît vuide & obſcurci, pendant que le dehors nous ébranle. Il faut voir ſa pauvreté au dedans, & la ſuporter; alors la pauvreté ſe tourne en tréſor, & on a tout en n'ayant rien.

Uniſſons-nous de cœur à celui que nous regretons. Il nous voit, il nous aime, il eſt touché de nos beſoins, il prie pour nous. Il vous dit encore d'une voix ſecréte ce qu'il vous diſoit ſi ſouvent, pendant qu'il vivoit au milieu de nous: *Ne vivez que de foi: ne comptez point ſur la régularité de vos œuvres, ni ſur la ſimmétrie de vos vertus: portez en paix la vue de vos imperfections: abandonnez-vous à la Providence: ne vous écoutez point vous-même: n'écoutez que l'eſprit de grace.* Voilà ce qu'il diſoit: voilà ce qu'il dit encore à votre cœur. Loin de l'avoir perdu, vous le trouverez plus préſent, plus uni à vous, plus ſecourable pour votre conſolation, plus efficace dans ſes conſeils de perfection, ſi vous vou-

lez bien changer en ſociété de pure foi, la ſociété viſible où vous étiez à toute heure avec lui. Pour moi, je trouve un vrai ſoulagement du cœur, d'être très-ſouvent en eſprit avec lui.

Ménagez votre ſanté pour votre famille, qui a grand beſoin de vous. Que le courage de la foi vous ſoutienne. C'eſt un courage qui n'a rien de haut, & qui ne donne point une force ſenſible ſur laquelle on puiſſe compter. On ne trouve nulle reſſource en ſoi, & on ne manque de rien dans l'occaſion. On eſt riche de ſa pauvreté. Si on fait quelque faute contre ſon intention, on la tourne à profit par l'humiliation qui en revient. On retombe toujours dans ſon centre par l'acquieſcement à tout ce qui nous dépoſſéde de notre propre cœur. On ſe livre à Dieu, ne ſe renfermant plus en ſoi, & n'oſant plus s'y fier. Alors tout devient peu à peu recueillement, ſilence, dépendance de la grace pour chaque moment, & vie intérieure en mort perpétuelle. En cet état, on ne poſſéde plus rien de tout ce qu'on voit, & on retrouve en Dieu avec l'union la plus ſimple & la plus intime, tout ce qu'on croyoit avoir perdu.

Digitized by Google

La plupart des Lettres ſuivantes ſont dogmatiques ; mais comme on y retrouve par tout cet eſprit d'onction que la piété de l'Auteur ſavoit répandre ſur les matiéres même les plus abſtraites, on peut avec raiſon les compter auſſi au nombre de ſes Lettres ſpirituelles. C'eſt ce qui a déterminé à les placer à la fin de ce ſecond Volume.

SUR LA FREQUENTE COMMUNION.

JE ne ſuis nullement ſurpris, Monſieur, d'apprendre par la lettre que vous m'avez fait la grace de m'écrire, que pluſieurs perſonnes ſont mal édifiées de vous voir communier prèſque tous les jours. Ces perſonnes ne jugent de vos communions, que ſur certains préjugés, qu'elles tirent de l'ancienne diſcipline ſur la pénitence : mais il ne s'agit point ici de l'exemple des hommes coupables de péchés mortels, qui étoient dans la néceſſité de faire pénitence, avant que de communier. Le cas dont il s'agit, eſt celui d'un fidéle, dont la conſcience eſt pure, qui vit réguliérement, qui eſt ſincére & docile à un Directeur expérimenté, & ennemi du relâchement. Ce fidéle eſt foible; mais il ſe défie de ſa foibleſſe, & a recours à l'aliment céleſte pour ſe fortifier. Il eſt imparfait ; mais il en gémit, & travaille pour ſe corriger de ſes imperfections. Je dis qu'un bon Directeur, auquel il obéit avec ſimplicité, peut & doit le faire communier prèſque tous les jours. Voici mes raiſons.

L

Les Péres nous enſeignent que l'Euchariſtie eſt le pain quotidien que nous demandons dans l'oraiſon Dominicale. JESUS-CHRIST ſe donne ſous l'apparence du pain, qui eſt l'aliment le plus familier de l'homme, pour nous familiariſer avec ſon corps reſſuſcité & glorieux.

Ainſi, l'inſtitution du ſacrement expliquée par la tradition, nous invite à une communion quotidienne.

Les Péres même ont expliqué de l'Euchariſtie la parabole, * où JESUS-CHRIST repréſente un Roi qui ayant préparé un feſtin, & ſachant les vaines excuſes des invités, envoye d'abord dans les places, & dans les rues, enſuite juſques dans les chemins & le long des hayes, pour y chercher des hommes qu'on force d'entrer, afin que ſa maiſon ſoit remplie.

La pratique ſuivit d'abord l'eſprit de l'inſtitution du ſacrement. † Les prémiers fidéles *perſévéroient dans la communion de la fraction du pain . . . . . ceux qui croyoient . . . . vivoient tous unis, & ils alloient aſſidûment tous les jours en union d'eſprit au temple, rompans le pain, tantôt dans une maiſon, & tantôt dans une autre.* La tradition nous apprend que cette communion de la fraction du pain étoit la participation à l'Euchariſtie; ainſi il réſulte de cette tradition ſur ces paroles, que les fidéles qui vivoient chrétiennement, étoient tous . . . . aſſidûment tous les jours nourris du pain ſacré, *tantôt dans une maiſon, & tantôt dans une autre.*

Saint Paul confirme cette vérité. § *Quand vous êtes*, dit-il, *aſſemblés, ce n'eſt plus manger la Céne du Seigneur.* Vous voyez que l'aſſemblée étoit faite pour la Céne, & que cet Apôtre en reprochant aux Corinthiens qu'on ne reconnoît plus *la Céne du Seigneur*, au milieu des indécences qu'ils y commettoient, fait entendre

* Luc. XIV. vſ. 23. † Actes II. vſ. 42. § 1 Cor. XI. vſ. 20.

Digitized by Google

entendre que l'assemblée n'avoit plus ce qu'elle devoit avoir, parceque chacun faisoit indécemment la manducation de la Céne. Suivant l'institution expliquée par l'Apôtre, on s'assembloit pour manger *la Céne du Seigneur*. Ces deux choses étoient unies.

Il y avoit trois choses qu'on ne séparoit point dans ces prémiers tems, savoir, la Synaxe ou assemblée, le repas mystique, & le repas suivant de charité, qu'on nommoit *Agape*. Tous s'assembloient, tous communioient, tous mangeoient ensemble après la communion. Les critiques veulent remonter à l'antiquité ; la voilà. Qu'y a-t-il dans le christianisme de plus pur & de plus ancien, que les Actes des Apôtres, & que les Epîtres de St. Paul?

On se récrie que ces prémiers chrétiens étoient des Saints. J'en conviens. Le terme de saints signifie des hommes séparés des pécheurs : en ce sens tous les justes sont saints, puisqu'ils sont séparés par la grace sanctifiante de tous les ennemis de Dieu : mais sans vouloir égaler les chrétiens de ces derniers siécles à ceux de l'Eglise naissante, je ne puis m'empêcher de remarquer, que les Apôtres qui donnent aux fidéles de leur tems le nom de saints, les reprennent en même tems sur beaucoup de défauts, comme la jalousie, les partialités, les dissentions. On voit des ouvriers Evangéliques, comme Démas, abandonner le travail du ministére par l'amour du siécle. On n'a qu'à lire St. Cyprien pour reconnoître que les fidéles, tombés dans un grand relâchement & dans beaucoup de desordres grossiers, avoient besoin que les persécutions réveillassent leur foi. * *Une longue paix*, dit ce Pére, *avoit corrompu la discipline de la tradition ; la correction céleste a relevé la foi abattue, & pour ainsi dire, endormie . . . . Chacun s'appliquoit à augmenter son patrimoine, & oubliant ce que les fidéles avoient fait du tems des Apôtres, & qu'ils devroient faire en tout tems, ne s'attachoient qu'à entasser des richesses par une avidité insatiable. Il n'y*

* St. Cypr. de lapsis paulò post initium.

n'y avoit plus de zèle de religion dans les pasteurs, ni de foi saine dans les ministres de l'autel, ni de compassion pour les bonnes œuvres, ni de discipline pour les bonnes mœurs. Les hommes paroissoient avoir changé leur barbe, & les femmes se fardoient. On déguisoit l'ouvrage de Dieu. On peignoit les cheveux, on usoit d'artifice pour tromper les simples. On surprenoit ses frères par des tours de mauvaise foi. On se marioit avec les infidéles; & on prostituoit aux Idolâtres les membres de JESUS-CHRIST. *On faisoit des sermens téméraires, & des parjures. On méprisoit par arrogance les supérieurs. On se déchiroit mutuellement par une médisance empoisonnée. Ils sont dans des animosités implacables. Un grand nombre d'Evêques qui auroient du soutenir les peuples par leurs exemples & par leurs exhortations, ont méprisé le ministére que Dieu leur confie; ils se sont chargés des emplois mondains. Ils ont abandonné leurs chaires & leurs troupeaux, pour errer dans les pays étrangers, & pour y trafiquer dans les foires comme les marchands. On n'a point secouru dans l'Eglise les fréres manquans de pain, parcequ'on vouloit amasser des tresors. On cherchoit des chicanes & des fraudes pour usurper les terres d'autrui; on s'enrichissoit par des usures énormes . . . . . Aux prémiéres menaces de l'ennemi, le plus grand nombre des fréres a trahi sa foi. Ils n'ont point été entraînés par le torrent de la persécution: mais ils se sont renversés eux-mêmes par une chute volontaire.* On n'a qu'à lire ce que saint Augustin dit aux Cathécuménes afin de les préparer, pour voir au nombre des chrétiens un grand nombre d'hommes très-relâchés.

Il va jusqu'à dire qu'il faut être bon pour pouvoir découvrir les bons chrétiens au dedans de l'Eglise. * Enfin il n'est pas permis d'oublier que les fidéles de Corinthe montroient des imperfections grossiéres jusques dans le festin sacré. De là vient que saint Paul se récrie. † *Ce n'est plus manger la Céne du Seigneur . . . . . Mépriſez-vous l'Eglise de Dieu? . . . Vous en louerai-je? Non, je ne vous en loue point . . . . . C'est pourquoi plu-*

* De Cathec. rudibus. † 1 Cor. XI. vſ. 20, 22, 30.

Digitized by Google

pluſieurs parmi vous ſont malades, languiſſent, & s'endorment. Les juſtes des prémiers ſiécles, & même ceux qui étoient conduits par les Apôtres, n'étoient donc pas exemts d'imperfections. Ils étoient néanmoins, *tous aſſidûment tous les jours . . . . . rompans le pain*, &c. Nos juſtes de ces derniers tems peuvent donc à leur exemple être aſſidus *tous les jours* à rompre le pain, pourvu qu'ils ſoient humbles & dociles pour travailler à ſe corriger de leurs imperfections.

II.

Les Canons qu'on a attribués aux Apôtres, ſont ſans doute d'une grande antiquité, & contiennent la diſcipline commune des prémiers tems. Le neuviéme Canon veut que ſi un Clerc, *après avoir fait l'oblation* avec les autres, *ne communie pas, il en diſe la raiſon, afin qu'on l'excuſe, ſi elle eſt bonne; & que s'il ne la dit pas, il ſoit exclus de la communion, comme ayant ſcandaliſé le peuple.*

Ainſi c'étoit dans ces prémiers tems un ſcandale, qu'un Clerc offrît ſans communier; & c'eſt ce qui étoit puni par une privation du Sacrement.

Le dixiéme Canon dit que *tous les fidéles qui entrent dans l'Egliſe, qui écoutent les Ecritures, qui ne continuent pas à demeurer pour l'oraiſon, & qui ne communient pas, ſoient privés de la communion*, c'eſt à dire excommuniés, *parcequ'ils cauſent du trouble*, ou ſcandale, *dans l'Egliſe.*

Ainſi vous le voyez; le ſcandale de voir un Clerc ou un fidéle aſſiſter à l'oblation ſans y participer, étoit ſi grand, qu'on excommunioit l'un & l'autre. On peut juger par là combien il étoit rare & extraordinaire, que quelque fidéle aſſiſtât aux divins myſtéres ſans communier, & qu'en ce cas il devoit lever le ſcandale, en expliquant les raiſons qui l'éloignoient de la communion.

Digitized by Google

III.

Si on veut ſuivre l'antiquité, on doit au moins écouter ſaint Juſtin Martyr & prèſque contemporain des Apôtres. *Après que celui qui préſide*, dit-il, * *a achevé l'action de graces, & que tout le peuple s'eſt uni à lui avec joye pour confirmer par ſes priéres tout ce qui a été fait, ceux qui ſont nommés par nous Diacres & Miniſtres, diſtribuent à chacun de ceux qui ſont préſens, le pain, le vin, & l'eau, qui ont ſervi de matiére à l'action de graces, afin que chacun y participe. Nous donnons à cet aliment le nom d'Euchariſtie, & il n'eſt permis à aucun autre d'y participer.... Nous ne prenons point ceci comme un pain, & comme un breuvage ordinaire.*

Mais, comme JESUS N. S. *devenu chair par la parole de Dieu, a pris pour l'amour de nous la chair & le ſang* de l'humanité, *de même nous avons appris que cet aliment, ſur lequel ſe font les actions de graces par les priéres du Verbe, pour nourrir par voye de changement notre ſang & notre chair, eſt la chair & le ſang de ce* JESUS *incarné..... Le jour qu'on nomme du Soleil, tous ceux qui ſont dans les villes ou à la campagne, s'aſſemblent dans un même lieu.... Nous nous levons tous en commun pour prier. Les priéres étant finies, on offre le pain, le vin, & l'eau..... La diſtribution & la communication des choſes qui ont ſervi de matiére à l'action de graces, ſe font à chacun de ceux qui ſont préſens; puis on les envoye aux abſens par les Diacres.*

Il eſt eſſentiel d'obſerver que, ſuivant cette fidéle deſcription, non ſeulement on diſtribuoit l'Euchariſtie *à un chacun* des fidéles qui étoient *préſens*: mais encore on *l'envoyoit aux abſens par les Diacres.* Tant on étoit alors éloigné de croire qu'aucun des fidéles préſens dût en être privé, ni même que les abſens qui n'avoient pas été libres de venir, duſſent ſouffrir au jour d'aſſemblée, une ſi rude & ſi dangéreuſe privation. Il eſt

yrai

* Apol. XI. vſ. 17.

Digitized by Google

vrai que saint Justin ne marque *pour l'ordinaire* le jour d'assemblée qu'au *jour du Soleil*, c'est à dire le Dimanche. Mais, outre qu'en ces tems-là les chrétiens souvent persécutés n'étoient pas libres de s'assembler tous les jours, de plus nous verrons tout à l'heure dans Tertullien, qu'après avoir reçu l'Eucharistie des mains des Ministres au jour d'assemblée, chacun gardant chez soi le pain sacré, faisoit à jeun sa communion secréte.

IV.

Tertullien expliquant ces paroles (Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien) dit qu'il s'agit * *du corps de* JESUS-CHRIST *qui est reconnu dans le pain*, & qu'ainsi en *demandant le pain quotidien, nous demandons à être perpétuellement avec* JESUS-CHRIST, *& à n'être jamais séparés de son corps.* Voilà la demande pour chaque jour, de l'Eucharistie, qui est le pain de ce jour-là.

D'ailleurs Tertullien, avertissant sa femme de ne se remarier pas avec un Payen en cas qu'il vint à mourir, lui disoit: † *Plus vous prendrez de soin pour vous cacher, plus vous serez suspecte, & en danger d'être surprise par la curiosité payenne.* Serez-vous cachée, *quand vous ferez le signe* de la croix *sur votre lit, sur votre corps? . . . Quand vous vous leverez la nuit pour prier, ne paroîtrez-vous point faire quelque action magique? Votre époux ne saura-t-il point ce que vous mangez en secret avant tout aliment, & s'il sait que c'est du pain, ne croira-t-il pas que c'est celui dont on parle?* Vous voyez qu'il ne s'agit pas d'une action rare que cette femme pût facilement cacher à un mari payen; mais au contraire, d'une communion à peu près fréquente, comme l'action de faire le signe de la croix en se couchant, ou de se lever la nuit pour prier. Il s'agit du pain que cette femme devoit prendre chaque jour, avant tous les autres qu'elle ne manquoit aucun jour de prendre. Telle étoit

* De orat. dom. C. 6. † Tertul. L. II. ad uxor. c. 5.

Digitized by Google

étoit la communion ſecréte & domeſtique, lors même qu'on n'étoit pas libre d'aller en un lieu d'aſſemblée. * Ce Pére ajoûte que, quand une femme chrétienne n'a point épouſé un Payen, elle participe *aux ſacrifices ſans ſcrupule*, & qu'elle a *une exactitude quotidienne ſans empêchement.* (*Diligentia quotidiana*). Le terme de *quotidienne* tombe ſur la participation *aux ſacrifices.* Voilà une communion quotidienne que ce Pére ſuppoſe même dans une femme très-éloignée de la perfection, puiſqu'il ſuppoſe qu'elle a fait la faute de ſe remarier avec un Idolâtre.

Ailleurs il ſuppoſe, que chacun communioit *aux jours de ſtation.* † *Nous recevons le Sacrement de l'Euchariſtie, même au tems du repas, lequel eſt ordonné à tous par le Seigneur, & nous ne le recevons dans nos aſſemblées mêmes qui ſe font avant le jour, que de la main de ceux qui préſident.* Vous voyez que la communion étoit générale, comme les repas nommés *Agapes*, qui étoient pour tous les fidéles, excepté ceux qui faiſoient pénitence.

V.

Saint Cyprien n'a pas manqué de ſuivre la tradition de Tertullien. § *Nous demandons*, dit-il, *que ce pain nous ſoit donné tous les jours, de peur que nous qui ſommes en* JESUS-CHRIST, *& qui recevons tous les jours l'Euchariſtie, comme l'aliment de ſalut, ne ſoyons ſéparés de ce corps par l'obſtacle de quelque délit plus grief, qui nous tenant privés & exclus de la communion, nous prive du pain céleſte. . . . Quand* JESUS-CHRIST *dit donc que celui qui mangera de ſon pain, vivra éternellement, il eſt manifeſte que comme ceux qui atteignent à ſon corps & qui reçoivent l'Euchariſtie par le droit de communion, ſont vivans, il faut craindre & prier, de peur que quelqu'un étant privé & ſéparé du corps*

* Ibidem. C. IX. † De coronâ Militis. C. III. § St. Cyprian. De oratione dominicâ, circà medium.

Digitized by Google

corps de JESUS-CHRIST, *ne demeure loin du ſalut.* JESUS-CHRIST *menaçant par ces paroles : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, & ſi vous ne buvez ſon ſang, vous n'aurez point la vie en vous. Voilà pourquoi nous demandons, qu'on nous donne tous les jours notre pain, c'eſt à dire* JESUS-CHRIST.

1°. Les paroles ſont formelles, & ne laiſſent rien à deſirer. *Nous demandons, ... & recevons tous les jours l'Euchariſtie.* La réception étoit quotidienne comme la demande. Ceux qui n'étoient pas dignes de communier à cauſe de quelque péché mortel dont ils ſe ſentoient coupables, n'auroient pas oſé demander le pain quotidien avec les juſtes, dans les célébrations des myſtéres.

2°. Nul fidéle n'étoit privé de la communion au jour d'aſſemblée, à moins qu'il ne fût tombé *dans quelque délit plus grief : (Intercedente aliquo graviore delicto).* Sans doute les fautes vénielles que la ſimple récitation de l'oraiſon dominicale peut effacer, ſelon ſaint Auguſtin, ces fautes légéres que les Apôtres mêmes, inſtruits par JESUS-CHRIST, confeſſoient tous les jours en récitant cette oraiſon, ne ſauroient jamais être confondues avec un *délit plus grief*, qui excluoit de la communion. Le terme comparatif de *plus grief*, déſigne avec évidence des péchés *plus griefs* que ces fautes vénielles & quotidiennes, ſans leſquelles les parfaits mêmes ne demeurent pas long-tems dans cette vie de fragilité & de tentation.

3°. Saint Cyprien aſſûre que tous ceux qui ne ſont pas coupables *d'un délit plus grief. . . . . reçoivent l'Euchariſtie par le droit de communion*, acquis à tout fidéle exemt de ce délit.

4°. Ce Pére regarde la privation de la communion quotidienne, comme une rigoureuſe punition, & comme un grand péril, parceque celui qui eſt privé de l'Euchariſtie, eſt *ſéparé du corps de* JESUS-CHRIST, *& demeure loin du ſalut.* Suivant ces paroles menaçantes : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme. . . . . vous n'aurez point la vie en vous.*

5°. Il ne s'agit point du cas extraordinaire d'une violente per-

Digitized by Google

ſécution, où l'Egliſe permettoit à chacun d'emporter avec des corbeilles l'Euchariſtie dans ſa maiſon, & où elle vouloit que chacun fût muni du ſang de JESUS-CHRIST, pour avoir la force de répandre le ſien dans le martyre. Il s'agit de la régle générale pour les tems mêmes les plus paiſibles, où tous les fidéles qui n'avoient commis *aucun délit plus grief..... reçoivent l'Euchariſtie. . . . . par le droit de communion.*

VI.

L'Egliſe d'Orient penſoit comme celle d'Afrique. * *Je vois*, dit St. Chryſoſtome, *beaucoup de fidéles qui participent au corps de* JESUS-CHRIST *d'une façon indiſcréte & téméraire, plutôt par coutume, & pour ſatisfaire à la formalité, que par réfléxion, & avec les ſentimens qu'ils devroient avoir. Je communierai, dit un fidéle, ſi le tems de Carême arrive, ou bien ſi l'Epiphanie vient. Cet homme communie en quelque état qu'il ſoit. Ce n'eſt pourtant ni l'Epiphanie, ni le Carême qui rend les fidéles dignes d'approcher de ce Sacrement; mais la ſincérité & la pureté de conſcience. Avec cette pureté, approchez-vous-en toujours; & ſans elle, jamais.*

Remarquez que ce Pére n'admet aucun milieu entre ces deux termes *toujours*, & *jamais*. Si votre conſcience eſt impure, ne vous approchez *jamais* de l'Euchariſtie. Si, au contraire, votre conſcience eſt purifiée, *approchez-vous-en toujours*. Il n'y met aucun milieu ni reſtriction. Mais continuons à l'écouter.

Je remarque, dit-il encore, *beaucoup d'irrégularité en ce point. Dans les autres tems vous n'approchez point de la ſainte table, quoiqu'il arrive ſouvent que vous ſoyez purs; mais à Pâques vous communiez, quoique vous ſoyez tombé dans le péché. O habitude! O préſomption! En vain on offre le ſacrifice quotidien, en vain nous ſommes à l'autel, puiſque perſonne n'y participe. Je par-*

* In ep. ad Eph. C. I. Hom. 3.

Digitized by Google

parle ainſi, non ſeulement afin que vous y participiez, mais encore afin que vous vous en rendiez dignes. Vous n'êtes pas dignes, dites-vous, du ſacrifice de la communion. Vous ne l'êtes donc pas auſſi de la priére. Vous entendez le Miniſtre qui eſt debout & qui crie: Vous tous qui êtes en pénitence, retirez-vous d'ici.

Tous ceux qui ne communient pas, ſont en pénitence. Si vous êtes du nombre de ceux qui ſont en pénitence, vous ne devez pas communier; car quiconque ne communie pas, eſt en pénitence. Pourquoi donc le Miniſtre crie-t-il: Vous qui ne pouvez pas prier, retirez-vous d'ici? Quoi donc, vous demeurez impudemment? Mais vous n'êtes pas, dites-vous, du nombre des pénitens. Quoi, vous êtes du nombre de ceux qui peuvent communier, & vous ne vous en ſouciez pas? Vous croyez que ce n'eſt rien. Mais penſez-y, je vous en conjure. C'eſt la table du Roi céleſte; les Anges la ſervent; le Roi même y eſt préſent, & vous vous y tenez debout en baîllant. Vos habits ſont ſales, & vous ne vous en mettez point en peine. Mais ils ſont propres, dites-vous. Hé bien, mettez-vous donc à cette table, & communiez. Le Roi vient chaque jour pour voir ceux qui ſont à table, & pour leur parler à tous; & maintenant il vous dit dans votre conſcience: Pourquoi êtes-vous là debout, ſans avoir la robe nuptiale? Il ne dit point: pourquoi êtes-vous à ma table? Mais avant que vous vous y mettiez, & que vous entriez, il dit qu'un tel en eſt indigne. Car il ne dit pas: pourquoi vous êtes-vous mis à table? Mais il dit: pourquoi êtes-vous entrés? Voilà donc ce qu'il dit maintenant à nous tous, ſi nous ſommes préſens avec indécence & ſans pudeur. Car quiconque ne participe point aux myſtéres, y aſſiſte avec impudence & témérité. C'eſt pourquoi on fait ſortir les prémiers, ceux qui ſont pécheurs, de même que quand un maître eſt à table, il ne faut pas qu'aucun de ſes domeſtiques qui l'ait offenſé ſoit préſent, & qu'on le fait retirer bien loin. Ainſi, quand on offre ici le ſacrifice, quand on ſacrifie JESUS-CHRIST *qui eſt la victime du Seigneur, quand vous entendez ces paroles: Prions tous en commun; quand vous voyez tirer les rideaux qui ſont devant les portes, alors croyez que le ciel eſt tranſporté ſur la terre, & que les Anges deſcendent.*

De

Digitized by Google

De même donc qu'aucun de ceux qui ne ſont pas initiés aux myſtéres ne doit y aſſiſter, il faut en exclure auſſi tous ceux qui ſont initiés, mais pécheurs. Dites-moi, qu'eſt ce que vous penſeriez, ſi quelqu'un etant invité à un feſtin, lavoit ſes mains, ſe mettoit à table, ſe préparoit au repas, & enſuite ne mangeoit point? N'offenſeroit-il pas celui qui l'auroit invité? N'auroit-il pas mieux valu qu'il eût été abſent? Quoi, vous avez aſſiſté au feſtin, vous avez chanté l'hymne, vous vous êtes mis au rang des dignes, en ne vous retirant pas avec les indignes: pourquoi êtes-vous demeuré ſans communier? Je ſuis indigne, me répondra quelqu'un; hé bien, vous êtes donc indigne auſſi de la ſociété des priéres.

Je n'ai garde d'entrer ici dans la queſtion qu'on peut faire à l'égard des pécheurs qui n'étoient coupables que de péchés ſecrets, quoiqu'ils fuſſent mortels. Nous n'avons beſoin de prendre ici le terme de pénitence que dans un ſens général, ſans le déterminer ni à la pénitence publique ni à la ſecréte. Il nous ſuffit de voir que ſaint Chryſoſtome n'admet aucun milieu, entre l'état des pénitens qui ont perdu la juſtice, & celui des juſtes qui communient en chaque jour d'aſſemblée. En vain certains hommes, ſe croyant purifiés & juſtes, ne font point pénitence comme les pécheurs, & néanmoins s'abſtiennent de communier, ne ſe croyant pas aſſez parfaits. Ce milieu eſt très-dangéreux pour l'homme qui veut y demeurer, & il eſt injurieux au Sacrement. En vain certaines perſonnes croyent honorer le Sacrement, en ſe privant par reſpect de le recevoir ſouvent. Saint Chryſoſtome les réfute & les condamne par ces paroles: *Vous dites que vos habits ſont propres. Hé bien, mettez-vous donc à cette table & communiez. . . . . Quiconque ne participe point aux myſtéres, y aſſiſte impudemment & avec témérité. . . . . Tous ceux qui ne communient pas, ſont en pénitence. . . . Mais vous n'êtes pas, dites-vous, du nombre des pénitens. Quoi, vous êtes du nombre de ceux qui peuvent communier, & vous ne vous en ſouciez pas? . . . . Dites moi, qu'eſt-ce que vous penſeriez, ſi quelqu'un étant invité à un feſtin lavoit ſes mains, ſe mettoit à table, ſe préparoit au repas, & en-*

ſuite

Digitized by Google

ſuite ne mangeoit point ? N'offenſeroit-il pas celui qui l'auroit invité? N'auroit-il pas mieux valu qu'il eût été abſent? Quoi, vous avez aſſiſté au feſtin ; vous avez chanté l'hymne ; vous vous êtes mis au rang des dignes, en ne vous retirant pas avec les indignes? Pourquoi êtes-vous demeuré ſans communier? En un mot, ſelon ce Pére, il faut, ou faire pénitence avec les pécheurs, ou communier avec les juſtes. Loin d'honorer le Sacrement en ſe privant de le recevoir, on offenſe JESUS-CHRIST, qui nous invite à ſon feſtin, en n'y mangeant pas. La vraie maniére d'honorer le pain quotidien, eſt de le manger dignement chaque jour. Mais écoutons encore ce Pére.

* *Beaucoup* de fidéles, dit-il raportant les paroles de l'Apôtre, *ſont foibles & languiſſans ; beaucoup d'entre eux s'endorment. Et comment, direz-vous, ces maux nous arrivent-ils, puiſque nous ne recevons ce Sacrement qu'une fois l'année ? Et c'eſt ce qui trouble tout ; car vous vous imaginez que le mérite conſiſte, non dans la pureté de conſcience, mais dans le plus long intervalle de tems d'une communion à l'autre. Vous regardez comme le plus grand reſpect & le plus grand honneur pour le Sacrement, de ne vous approcher pas ſouvent de cette table céleſte. Ignorez-vous que vous vous livrez au ſupplice éternel, en communiant indignement, quand même vous ne le feriez qu'une ſeule fois, & qu'au contraire vous faites votre ſalut, en communiant dignement, quoique vos communions ſoient fréquentes ? La témérité ne conſiſte pas à approcher trop ſouvent de la table du Seigneur ; mais à en approcher indignement, quand même ce ne ſeroit qu'une ſeule fois dans tout le cours de la vie..... Pourquoi donc meſurons-nous la communion par la loi du tems? C'eſt la pureté de conſcience qui fait qu'il eſt tems d'en approcher. Ce Myſtére n'a rien de plus à Pâques, que dans les autres tems, où l'on l'accomplit ſans ceſſe. Il eſt toujours le même ; c'eſt toujours la même grace du Saint-Eſprit. La Pâque continue toute l'année. Vous qui êtes initiés, vous connoiſſez parfaitement ce que je dis. Soit au Vendredi,*

* Hom. VI. in C. II. Epiſt. I. ad Timot.

Digitized by Google

dredi, ſoit au Samedi, ſoit au Dimanche, ſoit aux fêtes des Martyrs, c'eſt toujours la même victime, & le même ſacrifice ..... Le Seigneur n'a voulu borner ſon ſacrifice à l'obſervation d'aucun tems.

Il n'y a rien de plus précis pour la fréquente communion que ces paroles. 1°. *Les fideles ſe trompoient en regardant comme le plus grand reſpect & le plus grand honneur pour le Sacrement, de n'approcher pas ſouvent de cette table céleſte.* 2°. *C'eſt la pureté de conſcience qui fait qu'il eſt tems d'en approcher.* A l'égard de ceux qui ſont en cet état, *la Pâque continue toute l'année.* Le Vendredi, le Samedi, le Dimanche, où l'on communioit d'ordinaire en Orient, donne la même Victime, que la grande fête de Pâques. 3°. C'eſt la communion rare qui *trouble tout.* 4°. *Le Seigneur n'a voulu borner ſon ſacrifice à l'obſervation d'aucun tems.* 5°. C'eſt le long intervalle entre les communions, qui eſt cauſe que *beaucoup* de fidéles *ſont foibles & languiſſans, & qu'ils s'endorment.*

VII.

Saint Hilaire parle préciſément le même langage que les autres Péres. * *Donnez-nous*, dit-il, *notre pain quotidien, car qu'eſt-ce que Dieu veut auſſi fortement, qu'il deſire que* JESUS-CHRIST *habite en nous chaque jour; lui qui eſt le pain de vie, le pain deſcendu du ciel? Or comme cette demande eſt quotidienne, nous demandons auſſi qu'il nous ſoit donné tous les jours.* Ces paroles du ſaint Docteur citées par le IV. Concile de Toléde, ne laiſſent rien à deſirer.

VIII.

Saint Ambroiſe confirme ainſi cette doctrine univerſelle. † *Si c'eſt le pain quotidien, pourquoi ne le mangez-vous qu'au bout d'un an, comme les Grecs en Orient ont coutume de faire? Recevez-*

* Fragm. VII. ex Opere incerto. † De Sac. L. V. C. 4.

Digitized by Google

vez-le tous les jours, afin que tous les jours il vous ſoit utile. Vivez en ſorte que vous méritiez de le recevoir tous les jours. Celui qui ne mérite pas de le recevoir tous les jours, ne mérite pas de le recevoir au bout de l'an. Le ſaint homme Job n'offroit-il pas tous les jours un ſacrifice pour ſes enfans, de peur qu'ils ne péchaſſent par leurs penſées ou par leurs paroles? Mais ne ſavez-vous pas que toutes les fois que le ſacrifice eſt offert, la mort, la réſurrection, l'aſcenſion du Seigneur, & la rémiſſion des péchés ſont repréſentées? Et cependant vous ne recevez pas tous les jours ce pain de vie. Celui qui a reçu une bleſſure, ne cherche pas le reméde. Le péché qui nous captive, eſt notre playe. Notre reméde eſt dans le céleſte & vénérable Sacrement.

1°. Quand ce Pére parle des Grecs, il veut ſans doute parler de cette négligence & de cette indévotion, où beaucoup de Grecs étoient tombés, & que nous avons vu que ſaint Chryſoſtome leur reproche ſi fortement.

2°. Ce Pére ne connoît point d'autre maniére d'honorer le pain quotidien, que celle de le manger tous les jours. Il faut vivre en ſorte qu'on mérite de n'en être jamais privé un ſeul jour. Il eſt donc vrai que les fidéles peuvent avec la grace parvenir à un état de pureté de conſcience, où ils peuvent communier tous les jours.

3°. Ce pain céleſte eſt notre *reméde* contre le péché. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas, comme le Sacrement de pénitence, le reméde d'expiation pour les péchés mortels, mais il eſt à leur égard un reméde préſervatif. De plus, on ne ſauroit douter qu'il ne ſerve à effacer les péchés véniels par le feu de l'amour divin qu'il allume dans les cœurs.

IX.

* *Vous demandez*, dit St. Jérôme à Licinius, *s'il faut jeûner le Samedi, & s'il faut recevoir tous les jours l'Euchariſtie, comme*

* Ep. XXVII.

Digitized by Google

me on assure que les Eglises de Rome & d'Espagne le pratiquent. Ce Pére répond sur l'article du Jeûne, que les usages d'une Eglise ne doivent pas faire condamner les usages d'une autre, quoiqu'ils soient différens: que *chaque Province* peut *abonder en son sens, & regarder comme des loix Apostoliques les régles reçues des anciens.* Mais, pour l'article de l'Eucharistie, voici la réponse décisive du St. Docteur.

Recevez toujours aussi l'Eucharistie, sans nous condamner, & pourvu que votre conscience ne vous donne aucuns remords, écoutez cette parole du Psalmiste : Goûtez & voyez combien le Seigneur est doux.

1°. Vous voyez que la communion quotidienne de tous les fidéles qui n'étoient pas dans l'état de pénitence, étoit l'usage de Rome & des Eglises d'Espagne, quoiqu'en Orient on ne célébrât les Mystéres qu'en certains jours de la semaine. 2°. Saint Jérôme décide à Licinius qu'il peut pratiquer cette communion de tous les jours. 3°. Il veut que Licinius communie tous les jours, sans condamner les Eglises où l'on ne communioit que certains jours de la semaine. 4°. Il ne veut qu'il communie tous les jours, que quand il n'a aucun remords de conscience.

X.

* *Les uns*, dit saint Augustin, *reçoivent tous les jours dans la communion le corps & le sang du Seigneur, les autres le reçoivent en certains jours. Il y a des lieux où l'on ne passe aucun jour sans l'offrir; en d'autres, on ne l'offre que le Samedi & le Dimanche seulement. Si on remarque d'autres pareilles diversités, il faut conclure qu'on est libre pour l'observation de ces sortes de coutumes. Il n'y a point de meilleure discipline pour un prudent & grave chrétien, que celle de suivre ce qu'il voit pratiquer dans l'Eglise où il se rencontre.*

1°. Vous

* Epist. LIV. ad Januar.

Digitized by Google

1°. Vous voyez qu'il ne s'agit ici que des différentes coutumes des Egliſes, dont les unes s'aſſembloient, offroient le ſacrifice, & communioient *tous les jours*; & les autres le faiſoient un peu moins ſouvent. *La meilleure diſcipline*, ſuivant ce Pére, eſt qu'un chrétien communie *tous les jours*, ou un peu moins ſouvent, pour ſe conformer à l'uſage de l'Egliſe où il ſe trouve.

2°. Remarquez que, ſelon ce Pére, offrir & manger alloient d'un pas égal. Ceux qui *ne paſſent aucun jour ſans offrir* le ſacrifice, ſont les mêmes qui *reçoivent tous les jours dans la communion le corps & le ſang du Seigneur*. Ceux qui ne communioient qu'en certains jours de la ſemaine, n'offroient le ſacrifice qu'en ces jours-là.

Mais enfin le peuple communioit auſſi ſouvent que l'on diſoit la *Meſſe*. Reprenons la ſuite des paroles de ſaint Auguſtin.

Quelqu'un dira qu'il ne faut pas communier tous les jours. Vous demandez pourquoi? Parce, dira-t-il, qu'il faut choiſir les jours où l'on vit avec plus de pureté & de continence, afin d'approcher d'une maniére plus digne de ce grand Sacrement; car celui qui le reçoit d'une façon indigne, mange & boit ſon jugement. Un autre dit au contraire: Si la playe du péché commis eſt ſi grande, & ſi la maladie eſt tellement violente, qu'il faille retarder un tel reméde, c'eſt par l'autorité de l'Evéque que chacun doit être privé de l'autel pour faire pénitence, & pour y être enſuite réconcilié; car c'eſt communier indignement, que de communier dans le tems où l'on doit faire pénitence. Ceci néanmoins ne doit pas être entendu, enſorte que chacun par ſon propre jugement s'exclue ou s'approche, comme il lui plaît, de la communion. Au reſte, ſi les péchés ne ſont pas tellement grands, qu'on juge que le coupable doive être excommunié, il ne doit point ſe priver du reméde quotidien du corps du Seigneur. Quelqu'un decidera peut-être pour le mieux la queſtion entre ces deux hommes, en les avertiſſant de perſévérer principalement dans la paix de JESUS-CHRIST, *que chacun faſſe ce qu'il croit pieuſement, ſelon ſa perſuaſion, qu'il doit faire. Ni l'un, ni l'autre ne manque de reſpect pour le corps & pour le ſang*

du Seigneur; au contraire, ils s'empreſſent tous deux à l'envi à honorer un Sacrement ſi ſalutaire: l'un par reſpect n'oſe le recevoir tous les jours; l'autre par reſpect n'oſe manquer aucun jour à le reçevoir.

1°. Il ne faut jamais oublier qu'il s'agit ici, non de communier tous les jours, ou de communier rarement; mais de communier tous les jours, ou de communier un peu moins ſouvent, quoique la communion ſoit fréquente. Saint Auguſtin approuve ces deux divers uſages des diverſes Egliſes.

2°. Ces deux divers uſages ſe réuniſſent dans le point principal, ſavoir, celui que tous les juſtes communient toutes les fois qu'ils s'aſſemblent pour célébrer le Sacrifice.

3°. Selon ſaint Auguſtin, de même que ſelon ſaint Cyprien, ſaint Chryſoſtome & ſaint Jérôme, on ne doit ſe priver de la communion au jour de la célébration des Myſtéres, que quand on ſe ſent coupable d'un péché mortel. Ce que ſaint Cyprien exprime *par quelque délit plus grief:* ce que ſaint Chryſoſtome exprime par l'état d'un homme *qui ne participe point aux Myſtéres à cauſe qu'il eſt en pénitence:* ce que ſaint Jérôme exprime par *un remords de conſcience: (pungente conſcientiâ)*: ſaint Auguſtin l'exprime en diſant qu'il s'agit *de péchés tellement grands, qu'on juge que le coupable doive être excommunié*, s'il ne ſe ſoumet pas humblement à la pénitence.

4°. A l'égard des péchés véniels & quotidiens, que la ſimple récitation de l'oraiſon dominicale, faite avec une véritable piété, efface, ſuivant ſaint Auguſtin, ils ont dans la communion quotidienne leur *remède quotidien*, par la ferveur de l'amour que le don céleſte allume dans les cœurs. Ainſi, les infirmités quotidiennes, loin de nous empêcher de communier tous les jours, ſont au contraire préciſément ce qui doit nous exciter à recourir à ce reméde quotidien. C'eſt mal honorer le reméde, que de n'oſer s'en ſervir, & de le laiſſer inutile dans notre preſſant beſoin.

5°. On peut bien, ſelon l'uſage de diverſes Egliſes, & par reſpect, n'oſer recevoir tous les jours l'Euchariſtie, parcequ'il

Digitized by Google

y a des jours où l'on ſe ſent trop diſtrait par les affaires, ou trop diſſipé par un commerce inévitable au dehors. En ce cas, on peut *choiſir les jours où l'on vit avec plus de pureté & de continence;* mais ce choix ſe réduit à certains jours de la ſemaine, & l'on doit ſans ceſſe travailler à rendre la communion la plus fréquente que l'on peut ſelon ſon état. Loin de mettre ſon repos à communier par reſpect rarement, il faut, au contraire, ſelon la maxime de ſaint Chryſoſtome, que l'*unique douleur* du fidéle ſoit de retarder ſa communion par quelque imperfection particuliére.

6°. Quoique ſaint Auguſtin approuve cet uſage de quelques Egliſes, il n'approuve pas moins l'autre, ſavoir, celui que tous les juſtes d'une Egliſe communient réguliérement tous les jours.

7°. Le ſaint Docteur ne veut pas que chaque particulier ſe condamne lui-même à la pénitence pour s'exclure de la communion quotidienne. Il veut que chacun ſe laiſſe juger par *l'Evêque*, & que ce ſoit par ſon autorité que chacun ſoit *privé de l'autel;* autrement les perſonnes les plus humbles & les plus pénitentes qui en ſont les plus dignes, ne communieroient jamais, parcequ'elles ne ſe jugeroient jamais dignes de la communion.

8°. Excepté le cas de péchés tellement grands que le coupable doive être excommunié, s'il refuſe de faire pénitence, le fidéle a le droit de communion, & le Paſteur n'a pas celui de l'en priver.

Le même Pére dit aux nouveaux baptiſés. * *Vous devez ſavoir ce que vous avez reçu, ce que vous recevrez, ce que vous devez recevoir tous les jours. Ce pain que vous voyez ſur l'autel, & qui eſt ſanctifié par la parole de Dieu, eſt le corps de* JESUS-CHRIST. Voilà la communion de *tous les jours*, qui, ſelon l'inſtruction de ce Pére, doit être donnée à tous les Néophytes, qui ne ſont que les commençans dans la diſcipline chrétienne, & les derniers des fidéles.

D'ailleurs, tout le monde ſait que ce Pére étoit perſuadé que ces

* Serm. CCXXVII. ad Infantes.

ces paroles * (*Si vous ne mangez*, &c. . . . . *vous n'aurez point la vie en vous.*) doivent être prises dans la rigueur de la lettre pour l'Eucharistie; en sorte qu'on ne peut vivre spirituellement, qu'autant qu'on se nourrit par la communion. C'est pourquoi ce Pére parle ainsi sur ces mots, (*Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*) . . . . *Cette demande du pain quotidien a un double sens : l'un pour la nécessité de la nourriture du corps, l'autre pour la nécessité de l'aliment spirituel.* . . . *Les fidéles connoissent l'aliment spirituel que vous saurez aussi, (vous compétens) quand vous le recevrez de l'autel de Dieu, ce sera du pain, & même quotidien, nécessaire pour cette vie.* . . . *L'Eucharistie est donc notre pain quotidien.* Remarquez qu'il s'agit également de deux pains nécessaires à la vie, l'un du corps & l'autre de l'ame. Ces deux pains sont quotidiens, parcequ'il faut sans cesse soutenir l'homme fragile & défaillant. Il faut chaque jour le renouveller & réparer ses pertes, encore plus pour l'esprit que pour la chair. Ainsi il est nécessaire, même comme quotidien, pour empêcher la langueur & le péril de l'ame. De là vient que ce Pére veut que les *compétens* immédiatement après leur baptême, communient tous les jours.

Enfin le saint Docteur raisonne ainsi: † *Mes fréres, que personne ne croye devoir mépriser le conseil de faire une salutaire pénitence, à cause qu'il voit beaucoup de fidéles approcher du Sacrement de l'autel & qu'il n'ignore pas être coupables de tels crimes.* (Ce sont les péchés mortels & scandaleux). *Beaucoup sont corrigés, comme Pierre. Beaucoup sont soufferts, comme Judas. Beaucoup sont inconnus jusqu'à ce que le Seigneur vienne.* . . . *Mais pour nous, il ne nous est permis de priver personne de la communion, (quoique cette privation ne soit encore que pour la guérison & non pour la mort) à moins qu'un homme de son propre mouvement ne se déclare coupable, ou qu'il ne soit accusé & convaincu dans quelque jugement, soit séculier, soit ecclésiastique.* Ainsi, la discipline d'Afrique, semblable à celle de Rome, étoit de donner tous

* Serm. aliàs IX. de diversis. † Serm. CCCLI. De pœnit. No. 10.

Digitized by Google

tous les jours la communion à tous ceux qui s'y préſentoient, à moins qu'ils ne ſe déclaraſſent coupables de péchés mortels, ou qu'ils en fuſſent convaincus dans un jugement public.

XI.

Ces paſſages formels des ſaints Péres ſont très-conformes à la pratique générale de l'ancienne Egliſe pour l'Euchariſtie. Nous avons déja vu que ce Sacrement eſt un pain, & un pain quotidien. La nourriture d'hier ne ſuffit pas pour aujourd'hui. Comme le beſoin ſe renouvelle ſans ceſſe, il faut auſſi que l'aliment ſoit ſouvent renouvellé. L'aliment de l'ame étoit anciennement donné tous les jours avec l'aliment du corps. L'Euchariſtie & le repas nommé *Agape*, étoient enſemble. De plus, on donnoit toujours l'Euchariſtie, en donnant le baptême. Ainſi, dès qu'un homme étoit régénéré, il étoit nourri du pain quotidien. * On donnoit même le vin ſacré aux petits enfans à la mammelle, & quoique la communion ſe fît alors ſous les deux eſpéces, toutes les fois qu'on le pouvoit, on ſéparoit néanmoins les deux eſpéces en faveur de ces petits enfans, qui ne pouvoient pas prendre celle du pain, & on leur donnoit l'aliment céleſte, quoiqu'ils n'euſſent encore aucune connoiſſance. On donnoit auſſi, comme je l'ai déja remarqué, l'eſpéce du pain ſacré dans des corbeilles aux fidéles pour l'emporter chez eux au tems de perſécution, où ils ne pouvoient pas s'aſſembler librement. Ils avoient un coffre où ils cachoient ce précieux tréſor; chacun, tant hommes que femmes, ſe donnoit à ſoi-même chaque jour cette communion domeſtique, en attendant qu'on pût ſans danger s'aſſembler dans quelque lieu deſtiné à célébrer les Myſtéres. Quand on les célébroit, les Diacres alloient, après la communion de toute l'aſſemblée, la porter aux abſens, comme ſaint Juſtin vient de nous l'apprendre. Ainſi, vous le voyez; l'abſence même, quand elle n'étoit

* S. Cypr. Sermone de lapſis.

Digitized by Google

toit pas volontaire, n'étoit point une raiſon de priver en aucun jour d'aſſemblée, aucun fidéle de la communion. Plutôt que de laiſſer quelque tems les fidéles privés de la communion, on leur confioit à pleines corbeilles le pain ſacré. On craignoit moins les irrévérences auxquelles cette diſcipline expoſoit, que l'inconvénient de les priver de la communion quotidienne. Enfin, nous voyons par l'exemple célébre de la communion de Sérapion, qu'on donnoit à un jeune garçon laïque l'Euchariſtie à porter à un malade, plutôt que d'expoſer ce malade au péril de mourir, ſans avoir reçu ce Sacrement. Plus cette diſcipline, très-différente de celle de ces derniers ſiécles, nous étonne, plus nous devons réconnoître que l'ancienne Egliſe vouloit que les juſtes fiſſent un uſage beaucoup plus familier de l'Euchariſtie, que celui qu'on en fait parmi nous, & qu'elle paſſoit par deſſus beaucoup de dangers & d'inconvéniens, pour faciliter aux juſtes la communion. Il eſt vrai qu'en ce tems-là beaucoup de chrétiens étoient de grands Saints, mais tous ne l'étoient pas également. Les juſtes mêmes avoient leurs imperfections, comme nous l'avons obſervé, & les abus ſe gliſſoient juſques dans la communion même, comme nous l'apprenons de l'Apôtre.

XII.

Cette diſcipline de l'antiquité eſt confirmée par l'autorité du Concile de Trente. * L'Egliſe nous y enſeigne qu'un fidéle *qui ſe ſent coupable d'un péché mortel, quoiqu'il croye être contrit, ne doit point communier ſans s'être auparavant confeſſé.*

Remarquez qu'il n'exclud de la communion que ceux qui ſe ſentent coupables de quelque péché mortel.

Le Concile ajoûte, que les chrétiens doivent *croire & révérer ce Sacrement avec une foi ſi ferme, avec tant de ferveur & de piété, qu'ils puiſſent recevoir fréquemment ce pain qui eſt au deſſus de*

* Seſſ. XIII. cap. 7 & 8.

Digitized by Google

de toute ſubſtance ; afin qu'il ſoit véritablement la vie de leur ame, & la perpétuelle ſanté de leur eſprit, & afin que la force qu'ils en tireront, les faſſe paſſer des tentations de ce pélerinage, au repos de la céleſte patrie.

Enfin on ne ſauroit faire trop d'attention à ces paroles : * *Le ſacré Concile ſouhaiteroit que les fidéles qui aſſiſtent à chaque Meſſe, y communiaſſent, non ſeulement en eſprit & par affection, mais encore par la réception ſacramentelle de l'Euchariſtie, afin qu'ils reçuſſent un fruit plus abondant de ce ſaint Sacrifice.*

Voilà l'Egliſe qui eſt la même dans tous les tems. Rien ne la vieillit, rien n'altére ſa pureté. Le même eſprit qui l'animoit du tems de ſaint Juſtin & des autres Péres, la fait encore parler dans ces derniers jours. Elle invite tous ſes enfans à une communion fréquente. Elle ſouhaiteroit qu'ils n'aſſiſtaſſent jamais à aucune Meſſe, ſans y communier. Et en effet, l'Euchariſtie étant inſtituée pour tenir la place des anciens ſacrifices qu'on nommoit *pacifiques*, où la Victime étoit offerte & mangée par les aſſiſtans, on fait une eſpéce de violence au ſacrifice de JESUS-CHRIST, quand on s'unit au Prêtre pour l'offrir, ſans vouloir s'y unir auſſi pour la manducation. Ce qui arrête le Concile & qui le tient en crainte, c'eſt un chrétien à qui ſa conſcience reproche *un péché mortel.* † *(Sibi conſcius mortalis peccati.)*

XIII.

Il eſt inutile de nous objecter qu'on voit communier ſouvent des perſonnes très-indignes de la communion. Nous répondons avec ſaint Auguſtin : Les uns *ſont corrigés comme Pierre*, & les autres *ſoufferts comme Judas.* J'avoue qu'il y a beaucoup de chrétiens qui n'en portent le nom que pour le profaner & pour l'avilir. Ils ſont beaucoup au deſſous des Cathécuménes & des pénitens de l'antiquité. Il faudroit les faire ſortir, quand on célébre les myſtéres. Mais, pour les en exclure, il faut, ſelon ſaint Au-

* Seſſ. XXII. c. 6. † Seſſ. XIII. c. 7.

Digitized by Google

Auguſtin, ou leur propre confeſſion, ou un jugement public. Il y a beaucoup de perſonnes même, qui obſervan une certaine régularité de vie, n'ont point les véritables ſentimens de la vie chrétienne. Quand on approfondit leur état, on ne voit point qu'on puiſſe les mettre au rang des juſtes qui doivent communier. Mais nous ne parlons nullement de ceux-là; il s'agit ici des ames pures, humbles, dociles & recueillies, qui ſentent leurs imperfections, & qui veulent s'en corriger par la nourriture céleſte. Pourquoi ſe ſcandaliſe-t-on de les voir communier ſouvent? Elles ſont imparfaites, me dira-t-on. Hé! C'eſt pour devenir parfaites qu'elles communient. Saint Ambroiſe ne dit-il pas que *le péché eſt notre playe*, & que *notre reméde eſt dans le céleſte & vénérable Sacrement?* Saint Auguſtin ne dit-il pas, que ſi les péchés d'un fidéle ne ſont pas *tellement grands* qu'il doive être *excommunié*, en cas qu'il refuſe de faire pénitence, *il ne doit pas ſe priver du reméde quotidien du corps du Seigneur?* On n'eſt point étonné de voir les bons Prêtres dire la Meſſe tous les jours; ils ont néanmoins leurs imperfections. Pourquoi donc ſe ſcandaliſer, quand on voit de bons laïques, qui pour mieux vaincre leurs imperfections & pour mieux ſurmonter les tentations du ſiécle corrompu, veulent ſe nourrir tous les jours de JESUS-CHRIST? Si on attendoit pour communier tous les jours, qu'on fût exemt d'imperfection, on attendroit ſans fin. *Dieu a voulu*, comme ſaint Auguſtin le dit, *que nous ſoyons réduits à vivre humblement ſous le joug de la confeſſion quotidienne de nos péchés.* Saint Jean dit, ſans excepter perſonne: *Si nous diſons que nous n'avons pas de péché, nous nous ſéduiſons nous-mêmes, & la vérité n'eſt point en nous....* * *Si nous diſons que nous n'avons point de péché, nous faiſons Dieu menteur, & la vérité n'eſt point en nous.* Un autre Apôtre nous crie: † *Nous faiſons tous beaucoup de fautes.*

Il faut donc s'accoutumer à voir des fidéles qui commettent des péchés véniels, malgré leur deſir ſincére de n'en commettre

* 1 Joan c. 1. † Jac. c. 2.

Digitized by Google

tre aucun, & qui néanmoins communient avec fruit tous les jours. Il ne faut pas tellement être choqué de leurs imperfections que Dieu leur laiſſe pour les humilier, qu'on ne faſſe auſſi attention aux fautes plus groſſiéres & plus dangéreuſes dont ce *reméde quotidien* les préſerve. Encore une fois, nous voyons que les chrétiens des prémiers ſiécles, qui communioient tous les jours, étoient encore dans des imperfections notables. Veut-on condamner leurs communions quotidiennes, & corriger l'Egliſe primitive qui les autoriſoit, ſans ignorer ces imperfections notoires? De plus, nous ne voyons pas que ces anciens fidéles ſe confeſſaſſent réguliérement de ces fautes quotidiennes, au lieu que les juſtes de notre tems s'en confeſſent ſouvent pour ſe purifier avant la communion. Enfin, les chrétiens de l'antiquité communioient dans leurs maiſons & de leurs propres mains pendant les perſécutions, plutôt que de ne communier pas tous les jours. Ces derniers tems ne ſont pas moins périlleux. La perſécution eſt d'autant plus dangéreuſe, qu'elle eſt déguiſée ſous une apparence de paix, & que le Tentateur nous ſéduit par le venin de l'orgueil & de la molleſſe. L'impiété rafinée, l'illuſion flateuſe, l'hypocriſie qui gagne comme la gangréne, ſont plus redoutables que les glaives & les tourmens. Jamais le reméde quotidien ne fut ſi néceſſaire.

Combien voit-on de fidéles ſcrupuleux, qui, faute de cet aliment, ne ſont que languir? Ils ſe conſument en réfléxions & en efforts ſtériles. Ils craignent, ils tremblent. Ils ſont toujours en doute, & cherchent en vain une certitude qu'ils ne peuvent trouver en cette vie. L'onction n'eſt point en eux. Ils veulent vivre pour JESUS-CHRIST, ſans vivre de lui. Ils ſont deſſéchés, languiſſans, épuiſés; & ils tombent en défaillance. Ils ſont auprès de la fontaine d'eau vive, & ſe laiſſent mourir de ſoif. Ils veulent tout faire au dehors, & n'oſent ſe nourrir au dedans. Ils veulent porter le peſant fardeau de la loi, ſans en puiſer l'eſprit & la conſolation dans l'oraiſon & dans la communion fréquente.

Digitized by Google

XIV.

J'avoue qu'un ſage & pieux Directeur peut priver un fidéle de la communion pour un tems court, ſoit pour éprouver ſa docilité & ſon humilité, quand il a quelque ſujet d'en douter, ſoit pour le préſerver des piéges de quelque illuſion, & de quelque attachement ſecret à lui-même? Mais ces épreuves ne doivent être faites que dans un vrai beſoin, & doivent durer peu; il faut recourir au plutôt à la nourriture de l'ame. On nous objecte que chacun doit faire pénitence. Mais diſtinguons la pénitence des juſtes d'avec celle des hommes coupables de péchés mortels. La pénitence eſt néceſſaire aux juſtes mêmes, il eſt vrai; mais cette pénitence s'accorde très-bien avec la communion. Les Prêtres font pénitence en diſant la Meſſe tous les jours. Les plus grands Saints, en communiant de même, ſont dans une pénitence continuelle. Les Saints de l'antiquité faiſoient pénitence, & pratiquoient la communion quotidienne.

Ne ſoyez donc pas troublé, Monſieur, par les raiſonnemens qu'on vous fait ſur la diſcipline de l'ancienne Egliſe. Laiſſez parler tous ceux qui mépriſent toutes les dévotions de notre tems, & qui ne veulent ſuivre que les prémiers ſiécles. Vous venez de les voir d'accord avec le Concile de Trente. Le Concile devroit ſuffire pour décider, puiſque l'Egliſe eſt toujours la même ſelon les promeſſes, mais enfin je vous mets l'antiquité devant les yeux. Communiez donc, comme les Apôtres ont fait communier les prémiers fidéles, & comme les Péres ont fait communier les chrétiens des ſiécles ſuivans. Laiſſez raiſonner ceux qui veulent tout réformer, & mangez le pain quotidien, afin que vivant de JESUS-CHRIST, vous viviez pour lui. Laiſſez-vous juger, non par des réformateurs toujours prêts à ſe ſcandaliſer & à critiquer tout, mais par vos Paſteurs, ou par un Directeur modéré & expérimenté, qui vous conduiſe ſelon l'eſprit de l'Egliſe. *Je ſuis &c.*

A M.

Digitized by Google

A M.

L'EVEQUE D'ARRAS,

Sur la lecture de l'Ecriture ſainte en langue vulgaire.

MONSEIGNEUR,

PUiſque vous ſouhaitez que je vous diſe ma penſée ſur la lecture du Texte ſacré pour les laïques, je vais le faire avec toute la vénération & toute la déférence que vous méritez.

1°. Je crois qu'on s'eſt donné en nos jours une peine inutile pour prouver ce qui eſt inconteſtable, ſavoir, que les laïques liſoient les ſaintes Ecritures dans les prémiers ſiécles de l'Egliſe. Pour s'en convaincre, il ne faut qu'ouvrir les livres de ſaint Chryſoſtome. Il dit, par exemple, dans ſa préface ſur l'épître aux Romains, qu'il *reſſent une vive douleur* de ce que beaucoup de fidéles n'entendent pas ſaint Paul *comme il le faudroit*, & de ce que l'ignorance de quelques uns va *juſqu'à ne ſavoir pas le nombre de ſes épîtres.* Il ajoûte que ce deſordre vient de *ce qu'ils ne veulent pas avoir aſſidûment ſes écrits dans leurs mains.* Il ajoûte que l'ignorance des ſaintes Ecritures *eſt la ſource de la contagion des héréſies & de la négligence dans les mœurs. Ceux*, dit-il, *qui ne tournent pas les yeux vers les rayons des Ecritures, tombent néceſſairement dans des erreurs & dans des fautes fréquentes.* Tout ce diſcours regarde les laïques qui écoutoient les ſermons de ce Pére.

Saint

Saint Jérôme parlant à Lœta ſur l'éducation de ſa petite fille, dit, que quand cette enfant *commencera à être un peu plus grande*, il faut que ſes parens ne la trouvent que dans le *ſanctuaire des Ecritures, conſultant les Prophétes & les Apôtres ſur ſes nôces ſpirituelles.* Il ajoûte : *Qu'elle vous raporte tous les jours ſon ouvrage réglé, qui ſera un recueil des fleurs de l'Ecriture ; qu'elle apprenne le nombre des verſets grecs, & qu'enſuite elle s'inſtruiſe ſur l'édition latine.* Il veut que cette jeune fille *aime les livres ſacrés au lieu des pierreries & des étoffes de ſoye. . . . . qu'elle apprenne les Pſeaumes . . . . . qu'elle s'inſtruiſe dans les Proverbes de Salomon, ſur la régle de la vie ; qu'elle s'accoutume, dans l'Eccléſiaſte, à fouler aux pieds les choſes mondaines ; que, dans le livre de Job, elle ſuive les exemples de courage & de patience ; qu'elle paſſe aux Evangiles, pour ne les laiſſer jamais ſortir de ſes mains ; qu'elle ſe rempliſſe avec une ardente ſoif des actes des Apôtres & de leurs épîtres..... qu'elle apprenne par cœur les Prophétes, les ſept prémiers livres de l'Ecriture, ceux des Rois & des Paralipoménes, avec ceux d'Eſdras & d'Eſther ; qu'elle n'apprenne qu'à la fin & ſans péril le Cantique des Cantiques, de peur que, ſi elle le liſoit au commencement, elle fût bleſſée, ne comprenant pas ſous ces paroles charnelles le cantique des nôces ſpirituelles de l'Epoux ſacré.*

Il eſt viſible que ſaint Jérôme ne prétend point violer par ce plan d'éducation, la diſcipline de l'Egliſe de ſon tems, & qu'au contraire il ne faiſoit que ſuivre dans ce plan, l'uſage univerſel pour l'éducation des filles chrétiennes. Que ſi ce l'ére vouloit qu'une très-jeune fille apprît ainſi toutes les ſaintes Ecritures, & les ſût prèſque toutes par cœur, que ne doit-on pas conclure pour tous les hommes d'un âge mur, & pour toutes les femmes d'une piété & d'une diſcrétion déja éprouvées ? D'ailleurs, en ce tems-là les ſaintes Ecritures, & même toute la Liturgie étoient en langue vulgaire : tout l'Occident entendoit le latin, dans lequel il avoit l'ancienne verſion de la Bible que ſaint Auguſtin nomme *la vieille Italique.* L'Occident avoit auſſi la Liturgie dans la même langue, qui étoit celle de tout le peuple. Pour l'O-

Digitized by Google

l'Orient, c'étoit la même choſe. Tous les peuples y parloient le Grec; ils entendoient la verſion des Septante, & la Liturgie Grecque, comme nos peuples entendroient une verſion Françoiſe. Ainſi, ſans entrer dans aucune queſtion de critique, il eſt plus clair que le jour, que tout le peuple avoit dans ſa langue naturelle la Bible & la Liturgie, qu'on faiſoit lire aux enfans pour les bien élever; que les ſaints Paſteurs leur expliquoient de ſuite, dans leurs ſermons, les livres entiers de l'Ecriture; que ce texte étoit très-familier aux peuples; qu'on les exhortoit à le lire continuellement; qu'on les blâmoit d'en négliger la lecture; enfin qu'on regardoit cette négligence comme la ſource des héréſies & du relâchement des mœurs. Voilà ce qu'on n'avoit aucun beſoin de prouver, parcequ'il eſt clair dans les monumens de l'antiquité.

2°. D'un autre côté, *Monſeigneur*, on ne ſauroit nier que l'Egliſe, qui uſoit d'une ſi grande œconomie pour ne découvrir que peu à peu le ſecret des myſtéres de la foi, de la forme des Sacremens, &c. aux Cathécuménes, n'uſât auſſi, par le même eſprit, d'une œconomie proportionnée aux beſoins pour faire lire l'Ecriture aux Néophytes, ou aux jeunes perſonnes qui étoient encore tendres dans la foi. Les Juifs avoient donné l'exemple d'une ſi néceſſaire méthode, lorſqu'ils ne permettoient la lecture du commencement de la Genéſe, de certains endroits d'Ezéchiel, & du Cantique des Cantiques, que quand on étoit parvenu à un âge mur. Nous venons de voir que St. Jérôme gardoit auſſi une méthode ou œconomie pour donner à la jeune Lœta, d'abord certains livres, & enſuite quelques autres, & que le Cantique des Cantiques devoit être donné le dernier, parceque les *paroles charnelles* ſous leſquelles le myſtére des nôces ſacrées de l'ame avec l'Epoux étoit caché, auroient pu bleſſer ſon cœur, ſi on les lui eût confiées, avant qu'elle eût fait un certain progrès dans la ſimplicité de la foi & dans les vertus intérieures. Ainſi, d'un côté l'Ecriture étoit donnée à tous les fidéles: de l'autre, elle n'étoit néanmoins donnée à chacun qu'à proportion de ſon beſoin & de ſon progrès.

Digitized by Google

3°. Ce seroit même un préjugé dangéreux & trop approchant de celui des Protestans, que celui de penser que les chrétiens ne peuvent pas être solidement instruits de toutes les vérités, quand ils ne lisent point les saintes Ecritures. Saint Irénée étoit bien éloigné de ce sentiment, quand il disoit : * *Quoi donc ? Si les Apôtres ne nous eussent pas même laissé les Ecritures, n'auroit-il pas fallu suivre l'ordre de la tradition qu'ils ont mis en dépôt dans les mains de ceux auxquels ils confiérent les Eglises? Beaucoup de nations barbares qui ont reçu la foi en* JESUS-CHRIST *ont suivi cet ordre, conservant sans caractére ni encre, les vérités du salut écrites dans leurs cœurs par le saint Esprit, gardant avec soin l'ancienne tradition, & croyant par* JESUS-CHRIST *fils de Dieu, en un seul Dieu créateur du ciel & de la terre, & de tout ce qui y est contenu. . . . Ces hommes, qui ont embrassé cette foi, sans aucune Ecriture, sont barbares par raport à notre langage; mais quant à la doctrine, aux coutumes & aux mœurs, par raport à la foi, ils sont parfaitement sages & agréables à Dieu, vivans en toute justice, chasteté & sagesse. Que si quelqu'un parlant leur langue naturelle, leur proposoit les dogmes inventés par les Hérétiques, aussi-tôt ils boucheroient leurs oreilles & s'enfuiroient bien loin, ne pouvant pas même se résoudre à écouter un discours plein de blasphêmes. Ainsi, étant soutenus par cette vieille tradition des Apôtres, ils ne peuvent même admettre dans leur simple pensée la moindre image de ces prodiges d'erreurs.* On voit par ces paroles d'un si grand Docteur de l'Eglise prèsque contemporain des Apôtres, qu'il y avoit en son tems chez les peuples barbares, des fidéles innombrables qui étoient très-spirituels, très-parfaits, & *riches*, comme parle St. Paul, *en toute parole & en toute science*, quoiqu'ils ne lussent jamais les Livres sacrés. Cette vérité ne diminue en rien le prix du sacré dépôt des saintes Lettres, & ne doit en rien rallentir le zèle des chrétiens pour s'en nourrir avec une humble dépendance de l'Eglise ; mais enfin le fait est constant par un té-

* Adverſ. hær. L. III. c. 4.

Digitized by Google

témoignage ſi clair & ſi déciſif. La tradition ſuffiſoit à ces fidéles innombrables, pour former leur foi & leurs mœurs de la maniére la plus parfaite & la plus ſublime. L'Egliſe qui nous donne les Ecritures, leur donnoit ſans Ecritures, par ſa parole vivante, toutes les mêmes inſtructions que nous puiſons dans le Texte ſacré. La parole non écrite, qui eſt dans la bouche de l'Epouſe du fils de Dieu, ſuppléoit au défaut de la parole écrite, & donnoit le même aliment intérieur. En cet état ces fidéles étoient ſi *éclairés* qu'au prémier diſcours contagieux ils auroient bouché leurs oreilles, tant ils étoient affermis dans la ſimplicité de la foi & de la docilité pour l'Egliſe: tant cette heureuſe ſimplicité leur donnoit de diſcernement & de délicateſſe contre la ſéduction la plus ſubtile des Novateurs. On ſe tromperoit donc beaucoup, ſelon St. Irénée, ſi on croyoit que l'Egliſe ne peut pas élever ſes enfans à la plus haute perfection, tant pour la foi que pour les vertus, ſans leur faire lire les ſaintes Ecritures. Ce que ſaint Irénée nous apprend de ces fidéles de ſon tems, ſaint Auguſtin nous le répéte pour les Solitaires du ſien. * *Un homme*, dit-il, *étant ſoutenu par la foi, par l'eſpérance & par la charité, n'a pas beſoin des Ecritures, ſi ce n'eſt pour inſtruire les autres. C'eſt ainſi que beaucoup de Solitaires vivent avec ces trois vertus, même dans les déſerts, ſans avoir les Livres ſacrés.*

Voilà les Solitaires mêmes qui dans leurs déſerts étoient nourris de Dieu par l'oraiſon, ſans Ecritures, & qui parvenoient à la plus haute contemplation ſans ce ſecours. Nous voyons même qu'un de ces ſolitaires vendit juſqu'au livre ſacré, où il avoit appris à tout vendre, pour ſe livrer à l'eſprit de pauvreté Evangélique. Après de ſi fréquens exemples, peut-on douter que les fidéles ne puiſſent atteindre à la perfection ſans lire l'Ecriture, lorſque l'Egliſe qui les inſtruit par l'eſprit de ſon Epoux, leur devient une Ecriture vivante & diſtribuée en la maniére la plus proportionnée à leurs beſoins? C'eſt dans cet eſprit que ſaint Auguſtin diſoit aux fidéles: † *Appliquez-vous à vous inſtruire des*

* De doct. Chriſt. L. II. c. 36. † Serm. CCXXVII.

Digitized by Google

des saintes Ecritures : nous sommes vos Livres : (Intenti estote ad scripturas ; codices vestri sumus.)

C'est lire les Ecritures que d'écouter les Pasteurs qui les expliquent, & qui en distribuent aux peuples les endroits proportionnés à leurs besoins. Les Pasteurs sont des Ecritures vivantes. Un particulier ne pourroit point en cet état murmurer, comme s'il lui manquoit quelque chose, sans regarder la tradition de l'Eglise comme insuffisante, & sans se flater de trouver par sa propre recherche dans le texte de l'Ecriture, ce qu'il supposeroit que l'Eglise ne lui donneroit pas avec assez de pureté, ou d'onction, ou d'étendue. Ainsi, toutes les fois que l'Eglise jugera à propos de priver ses enfans de cette lecture, pour leur en donner l'équivalent, par des instructions plus accommodées à leurs vrais besoins, ils doivent s'humilier, & croire sur la parole de cette sainte mére qu'ils ne perdent rien ; se contenter du lait comme du pain, & se borner à recevoir avec docilité ce que l'esprit qui a fait les Ecritures, leur donne des vérités mêmes des saintes Ecritures, sans leur en confier le texte, de peur qu'ils ne l'expliquent mal. Toute curiosité, tout empressement, toute présomption, de quelque beau prétexte d'amour de la parole de Dieu qu'on veuille les colorer, ne peut être en ce cas, qu'une tentation d'orgueil & d'indépendance.

4° Pendant que l'Ecriture étoit lue de la sorte par une si grande multitude de fidéles, plusieurs choses empêchoient que la plupart d'entre eux n'en abusassent. 1°. Les Pasteurs expliquoient sans cesse le texte sacré pour inculquer le sens de la tradition, & pour empêcher qu'aucun particulier osât jamais, ni interpréter ce texte selon son propre sens, ni le séparer d'avec l'interprétation sobre & tempérée à laquelle l'Eglise le fixoit. 2°. L'usage étoit de consulter d'abord les Pasteurs sur les moindres difficultés qui regardoient le sens de quelque endroit obscur de ce texte. 3°. Dès que quelqu'un étoit suspect de nouveauté sur l'interprétation de quelque texte, les Evêques qui s'assembloient si fréquemment, levoient la difficulté. Enfin on consultoit, sur tout en Occident, le siége Apostolique,

Digitized by Google

que, pour n'y souffrir aucune dissension. Ainsi, la simplicité de la foi, la docilité des esprits, la grande autorité des Pasteurs & l'instruction continuelle qu'ils donnoient aux peuples sur le texte sacré, empêchoient alors les principaux abus qu'on pourroit craindre; encore ne laissoit-on pas de voir quelquefois des particuliers qui détournoient ce texte à des sens nouveaux, & qui causoient de très-dangéreuses contestations. Saint Pierre nous assure qu'il y a dans les épîtres de saint Paul des endroits obscurs & difficiles, que des esprits inconstans *tordent pour leur perte.*

Origéne paroît avoir abusé du sens allégorique, pour faire de ses pensées autant de mystéres divins, comme parle saint Jérôme. D'un autre côté, les Demi-Pélagiens se plaignoient mal à propos que saint Augustin expliquoit l'épître aux Romains selon un sens nouveau & inoui dans la tradition. Mais enfin la licence des esprits dans l'interprétation du Texte sacré n'étoit parvenue à rien d'approchant de la témérité des critiques, qui osent tous les jours ébranler tous les fondemens.

5°. Il semble que les Vaudois & les Albigeois ont obligé l'Eglise à user de son droit rigoureux, pour ne permettre la lecture du Texte sacré, qu'aux personnes qu'elle jugeoit assez bien préparées pour le lire avec fruit. Je ne prétens pas dire que cette réserve n'a commencé qu'au tems de ces Hérétiques; il faudroit faire une exacte recherche pour pouvoir fixer le commencement de cette discipline. Mais enfin je vois qu'en ce tems-là l'Eglise sentit par une triste expérience, que le pain même quotidien ne devoit pas être abandonné aux enfans; qu'ils avoient besoin que les Pasteurs le leur rompissent, & que ce même pain, qui nourrit les ames humbles & dociles, empoisonne les esprits indociles & présomptueux. Les Vaudois, ou Pauvres de Lyon, prétendoient entendre mieux l'Ecriture que tous les Pasteurs, & ils vouloient les redresser. Les Albigeois apprenoient aussi aux peuples à examiner par eux-mêmes le Texte sacré, indépendamment des explications des Pasteurs, qu'ils accusoient d'ignorance & de mauvaise

Digitized by Google

foi. C'eſt contre ces ſortes de Novateurs que le Pape Innocent III. écrivoit ainſi aux fidéles du diocéſe de Metz : *Notre vénérable frére l'Evêque de Metz nous a appris par ſes lettres, que dans ſon diocéſe & dans ſa ville, une multitude conſidérable de laïques & de femmes, étant excités par le deſir de lire les Ecritures, s'étaient fait traduire en François les Evangiles, les épitres de ſaint Paul, les Pſeaumes, les morales de Job & pluſieurs autres livres. . . Quelques Prêtres des paroiſſes ayant voulu les reprendre là-deſſus, ils leur ont réſiſté en face, prétendant tirer de l'Ecriture des raiſons pour prouver qu'on ne devoit point troubler ce qu'ils font. Quelques-uns d'entre eux mépriſent avec dégoût la ſimplicité de leurs Prêtres, & quand ceux-ci leur propoſent la parole du ſalut, ils diſent dans leurs ſecrets murmures, qu'ils ſavent bien mieux que les Prêtres expliquer cette parole, & qu'elle eſt bien mieux dans leurs libelles. Or, quoique le deſir d'entendre les divines Ecritures & d'exhorter les peuples ſelon la doctrine de ces ſaints livres, ne ſoit point blâmable, mais plutôt à louer, ceux-ci paroiſſent néanmoins répréhenſibles, en ce qu'ils font des aſſemblées ſecrétes, qu'ils y uſurpent le miniſtére de la prédication, qu'ils y éludent la ſimplicité des Prêtres*, &c. Le Pape ajoûte : *Les myſtéres ſecrets de la foi ne doivent point être expoſés indifféremment à tout le monde, puiſqu'ils ne peuvent pas être compris par tous les hommes, & qu'on les doit ſeulement expoſer à ceux qui peuvent les recevoir avec fidélité. C'eſt pourquoi l'Apôtre dit aux plus ſimples : je vous ai donné le lait à boire, & non la nourriture ſolide, comme à de petits enfans en* JESUS-CHRIST ; *car l'aliment ſolide eſt pour les grands, comme le même Apôtre le diſoit ailleurs : nous annonçons la ſageſſe parmi les parfaits ; mais parmi vous j'ai jugé que je ne ſavois rien que* JESUS-CHRIST, & JESUS-CHRIST *crucifié. Car la profondeur des divines Ecritures eſt ſi grande, que non ſeulement les ſimples qui n'ont pas étudié, mais encore les ſages & les ſavans ſont incapables de la pénétrer pour en acquérir la pleine intelligence.*

L'indocilité & l'eſprit de révolte qui a éclaté dans les laïques,

ques, a montré combien il étoit dangéreux de laiſſer lire le Texte ſacré aux peuples, dans des tems où les Paſteurs n'avoient plus, ni l'ancienne autorité, ni l'ancienne vigilance, pour interpréter l'Ecriture, & où les Peuples s'accoutumoient à mépriſer leur ſimplicité. On reconnut même par expérience, que le fanatiſme de ces laïques étoit contagieux, & qu'ils ſéduiſoient facilement la multitude, en lui promettant de lui montrer par l'Ecriture, combien les Paſteurs étoient ignorans, trompeurs & indignes de leur miniſtére. Wiclef, Luther, Calvin & toutes les ſectes du ſeiziéme ſiécle, qui ont entraîné les peuples, abuſoient de ces paroles: *Scrutamini ſcripturas*, approfondiſſez les Ecritures. Ils ont achevé de mettre l'Egliſe dans la néceſſité de réduire les peuples à ne lire les Ecritures, qu'avec une permiſſion expreſſe des Paſteurs.

6°. Gerſon ne peut point être accuſé de favoriſer trop les maximes des Ultramontains. Cet auteur a néanmoins parlé ainſi: * *C'eſt de cette ſource empeſtée que ſortent & croiſſent tous les jours les erreurs des Béquards, des Pauvres de Lyon, & de tous leurs ſemblables, dont il y a beaucoup de laïques, qui ſont une tradition de la Bible dans leur langue vulgaire, au grand préjudice & ſcandale de la vérité Catholique. C'eſt ce qu'on a propoſé de retrancher par le projet de réformation.* Il dit ailleurs, † *qu'il faut empêcher la traduction des Livres ſacrés en langue vulgaire, principalement de notre Bible, excepté les moralités & les hiſtoires.* Il ajoûte ailleurs que § *c'eſt une choſe trop périlleuſe que de donner aux hommes ſimples qui ne ſont pas ſavans, les livres de la ſainte Ecriture traduits en François, parce qu'ils peuvent, en les expliquant mal, tomber d'abord dans des erreurs; ils doivent écouter cette parole dans la bouche des Prédicateurs, autrement on prêcheroit envain.* Cet Auteur ſe fonde ſur la réfléxion ſuivante: ‡ *Comme on peut tirer quelque bien d'une bonne*

* Tract. contrà Hæres; de Commun. Laïc. ſub utrâque ſpecie. † In II. Lect. pænit., 9. Conſid. § 1 Serm. de Nativit. Domini. ‡ Serm. Cont. Adulat. 5. Conſid.

Digitized by Google

ne & fidéle verſion de la Bible en François, ſi le lecteur l'entend avec ſobriété; au contraire, il arrivera des erreurs & des maux innombrables, ſi elle eſt mal traduite, ou expliquée avec préſomption, en rejettant les ſens & les explications des ſaints Docteurs. En effet nous avons vu que c'eſt par les verſions de la Bible & par l'interprétation arbitraire, que les Proteſtans ont voulu renverſer l'ancienne Egliſe. Tous les peuples étoient entraînés par cette promeſſe flateuſe, qu'ils verroient clairement la vérité dans le texte des Ecritures.

7°. C'eſt par la crainte de ces inconvéniens que la Faculté de Théologie de Paris cenſura l'an 1527. quelques propoſitions d'Eraſme, qui diſoit *que, ſi ſon ſentiment étoit ſuivi, les laboureurs, les maçons, & tous les autres artiſans liroient la ſainte Ecriture, & quelle ſeroit traduite en toute ſorte de langues.* La Faculté aſſuroit au contraire *que les Vaudois, les Albigeois, les Turlupins, nous ont appris quel danger il y a d'en permettre indifféremment la lecture en langue vulgaire. . . . . qu'encore qu'elle fût utile à quelques-uns, on ne devroit pourtant pas la permettre ſans choix à tout le monde . . . .* La Faculté ajoûtoit à l'égard des laïques, *que l'Egliſe ne les empêche point de lire quelquefois quelques livres de l'Ecriture; qui pourront ſervir à l'édification des mœurs, avec une explication qui ſoit à leur portée.* Enfin elle remarque que *le ſaint Siége a défendu il y a déja long-tems aux laïques de lire ces livres*, &c.

8°. Le Clergé de France parut ſuivre les mêmes maximes, lorſqu'il écrivit au Pape Aléxandre VII. l'an 1661. contre la traduction du Miſſel faite en François par le Sieur Voiſin. *Nous avons été attentifs*, diſent les Evêques, *à cette nouveauté, & nous l'avons entiérement deſapprouvée, comme contraire à la coutume de l'Egliſe, & comme très-pernicieuſe aux ames.* A ce propos le Clergé raporte & approuve la cenſure que la Faculté de Paris avoit faite autrefois des propoſitions d'Eraſme. Il remarque que les Vaudois, ou Pauvres de Lyon, ſont ceux qui ont abuſé de la lecture familiére du Texte ſacré: que c'eſt ce qui a produit dans la ſuite les ſectes des Proteſtans, & que cette nouveauté

Digitized by Google

té avoit même auparavant *ouvert le chemin à l'erreur des Bohémiens*, comme la Faculté de Paris l'avoit dit dans sa censure. Enfin le Clergé cite Vincent de Lérins, qui assure que l'*Ecriture sainte étoit nommée le livre des Hérétiques*, à cause des subtilités par lesquelles ils en tournoient les textes contre l'autorité de l'Eglise. Le Pape Alexandre VII. ayant reçu cette lettre du Clergé, répondit en condamnant *la témérité de ceux qui avoient osé traduire dans la langue vulgaire, savoir la Françoise, le Missel Romain, pour le divulguer & le faire passer dans les mains des personnes de tout état & de tout sexe.*

9°. Je conclus de tout ceci, que l'Eglise, sans changer de maximes fondamentales, s'est crue obligée de changer un peu sa conduite sur la lecture du Texte sacré. Comme les Pasteurs ont eu moins d'autorité & d'application à expliquer les Ecritures, & que les peuples ont été plus indociles, plus présomptueux, plus enclins à prêter l'oreille aux séducteurs, elle a cru devoir permettre avec moins de facilité & plus de précaution, ce qu'elle permettoit plus généralement dans des tems plus heureux. C'est ainsi que nous voyons que la même Eglise permettoit aux simples fidéles d'emporter l'Eucharistie dans leurs maisons ou dans leurs voyages, parcequ'elle se tenoit pleinement assurée de leur pureté, de leur retenue & de leur zèle; au lieu que maintenant, elle ne leur donne la communion que dans l'église avec beaucoup de précaution. Ce n'est pas l'Eglise qui change; c'est le peuple fidéle qui a changé, & qui rend nécessaire ce changement de discipline extérieure. Au reste, dans les prémiers siécles, l'Eglise ne permettoit la lecture du Texte sacré, qu'avec dépendance de la direction des Pasteurs qui y préparoient les particuliers, & qui ne les y admettoient qu'à mesure qu'ils les y trouvoient suffisamment préparés. Encore même, comme nous l'avons vu dans saint Jérôme, chacun ne lisoit certains livres qu'après les autres, & quand les Pasteurs jugeoient que le tems en étoit venu. Ce qui a été pratiqué dans les derniers tems, ne va que du plus au moins. C'est la même œconomie de l'Eglise, la même méthode, la même

même dépendance : on a seulement augmenté la réserve & la précaution, à mesure que l'indisposition des peuples a augmenté.

10°. Pour nos Pays-Bas, on peut assurer que la crainte & l'improbation des versions de la Bible en langue vulgaire, & de la lecture qu'en feroient indifféremment les laïques, y ont été plus grandes qu'ailleurs. Les maux que les Hérétiques du pays y firent du tems de la Duchesse de Parme, le voisinage de la Hollande, & la grande soumission que le pays a conservée pour le saint Siége, ont été cause de ce redoublement de précaution. C'est pourquoi le Concile de la Province de Cambray tenu à Mons l'an 1586. parle ainsi : *Qu'il ne soit point libre à tout homme du peuple, de lire les livres sacrés de l'Ecriture en langue vulgaire contre la quatriéme régle de l'Indice sur les livres défendus, si ce n'est avec la permission des Evêques ou de leurs délégués.* Le Synode diocésain de Guillaume de Bergues défend aux libraires *de vendre la version de la Bible ou de quelqu'une de ses parties en langue vulgaire, à moins que les acheteurs ne leur produisent une permission par écrit pour cette lecture, qui soit donnée par l'Archevêque ou par ses grands-Vicaires.* C'est conformément à ces régles que feu M. de Brias mon prédécesseur immédiat fit l'an 1690. une Ordonnance, pour appaiser quelques troubles survenus à Mons sur cette matiére de la lecture de l'Ecriture en langue vulgaire, où il parle ainsi : *Nous conjurons aussi de toute l'étendue de notre cœur, toutes les personnes que Dieu a commises à notre conduite, d'écouter avec beaucoup d'attention & de piété, la parole de Dieu qu'on leur annonce, soit par les catéchismes, soit par les prédications, où souvent elles peuvent puiser les lumiéres nécessaires pour leur conduite ; d'une maniére plus proportionnée à leur foiblesse, que par la lecture qu'elles pourroient faire elles-mêmes de l'Ecriture sainte, qui ne doit point être mise indifféremment entre les mains de toute sorte de personnes. C'est pourquoi l'Eglise, comme une mére sage & charitable, s'est réservée avec beaucoup de raison, le pouvoir d'en permettre la lecture ou de l'interdire ; & il n'y a rien de si ridicule que l'insolence*

de

de ceux qui la veulent faire passer pour une mére cruelle, parce-qu'elle refuse quelquefois à ses enfans la viande qu'ils ne peuvent digérer. Nous estimons être obligés d'user de la même précaution à l'égard des ames dont nous devons répondre un jour devant Dieu, & insistant à l'usage si louablement établi & si constamment observé dans ce diocése, conformément au chapitre 4. du prémier titre du Synode Provincial de l'an 1586, nous recommandons aux Curés de faire comprendre à leurs paroissiens, que pour recueillir quelque fruit de la lecture de l'Ecriture sainte, il est très-important que ceux qui la voudroient lire en langue vulgaire, en obtiennent auparavant la permission de nous, de nos Vicaires généraux, ou Doyens de Chrétienté, que nous députons particuliérement à cet effet, de crainte que se fiant à leurs propres lumiéres, ils ne veuillent contempler des mystéres dont l'éclat leur seroit insuportable. Nous voulons aussi que cette permission ne soit accordée qu'aux personnes qui la pourroient lire avec édification, prenant sur tout égard à ce que les traductions ayent les approbations requises. Nous défendons cependant aux personnes de l'un & de l'autre sexe, d'expliquer ou d'interpréter par elles-mêmes les Ecritures saintes dans leurs écoles, étant plus à propos d'y faire la lecture de quelques livres spirituels, que le siécle d'à-présent a produits avec tant de fruit, & qui contiennent en substance les mêmes vérités, sans que l'entendement des personnes foibles en puisse être aucunement blessé.

11°. Ce pays est demeuré dans la maxime que Rome a cru être obligée de suivre dans ces derniers tems, pour empêcher la contagion des nouveautés, par le retranchement des versions en langue vulgaire. Cette maxime est expliquée dans la quatriéme régle de l'*Indice* des livres défendus: *Comme il est manifeste par l'expérience*, dit cette régle, *que si on laisse sans choix la lecture de la Bible en langue vulgaire, il en arrivera par la témérité des hommes, plus de mal que d'utilité, il dépendra de la discrétion de l'Evêque ou de l'Inquisiteur, de pouvoir accorder, sur l'avis du Curé ou du Confesseur, la lecture d'une version de la Bible en langue vulgaire, qui soit faite par des auteurs Catholiques,*

pour ceux qu'ils connoîtront en état de tirer de cette lecture, non quelque dommage, mais une augmentation de foi & de piété. Il faut qu'ils ayent cette permiſſion par écrit. * Voilà les paroles de la quatriéme des dix régles de l'*Indice* des livres défendus, qui ont été faites en conſéquence des ordres donnés par le Concile de Trente. C'eſt ce qui a fait dire à Sylvius célébre Théologien, qui eſt né dans le diocéſe de Cambray, & qui a enſeigné dans celui d'Arras à Douay : *Que tous les hommes ſavans ſéculiers & réguliers ne peuvent point, ſans la permiſſion de l'Evêque ou des autres à qui il appartient de la donner, lire la Bible en langue vulgaire.* Pour prouver cette déciſion, il allégue la quatriéme régle de l'*Indice* des livres défendus, que je viens de raporter. Il ſoutient *que les Prêtres qu'on ne deſtine ou qu'on ne prépare point aux fonctions de Curés ou de prédication, ne ſont aucunement dans la néceſſité de lire la Bible en langue vulgaire, & que la régle de l'Indice, qui défend cette lecture, les comprend.* Il conclut, *qu'on doit à plus forte raiſon porter le même jugement ſur les laïques qui ſavent le Latin.* Cet auteur raporte encore un décret de Clément VIII. ſur la quatriéme régle de l'*Indice*, qui défend de lire, *ſans permiſſion, la Bible en langue vulgaire, ou des parties tant du nouveau que de l'ancien Teſtament, ou même des ſommaires & des abregés de la Bible, quoiqu'ils ſoient hiſtoriques, & en quelque langue vulgaire qu'ils ſoient écrits.* Ainſi, quoique la Faculté de Louvain ait eu ſoin autrefois de faire une verſion de la Bible en langue vulgaire, pour l'oppoſer à celles des Proteſtans, qui étoient répandues par tout, l'eſprit de l'Egliſe de Flandres étoit, que les verſions les plus approuvées ne fuſſent jamais lues ſans permiſſion.

12°. Je conclus de tout ceci, *Monſeigneur*, que l'Egliſe en paroiſſant un peu changer ſa diſcipline extérieure, n'a jamais changé en rien ſes véritables maximes. Elle en a toujours eu deux très-conſtantes. La prémiére eſt, de donner le Texte ſacré

* Seſſ. XXV.

Digitized by Google

cré à tous ceux d'entre ſes enfans, qu'elle trouve bien préparés à le lire avec fruit. La deuxiéme eſt, *de ne jetter point les perles devant les Pourceaux*, & de ne donner point ce Texte aux hommes qui ne le liroient que pour leur perte. Dans les anciens tems, où le commun des fidéles étoit ſimple, docile, attaché aux inſtructions des Paſteurs, on leur confioit le Texte ſacré, parcequ'on les voyoit ſolidement inſtruits & préparés pour le lire avec fruit. Dans ces derniers tems, où on les a vus préſomptueux, critiques, indociles, cherchant dans les Ecritures à ſe ſcandaliſer contre elles, pour ſe jetter dans l'irreligion, ou tournant l'Ecriture contre les Paſteurs, pour ſecouer le joug de l'Egliſe, on a été contraint de leur défendre une lecture ſi ſalutaire en elle-même, mais ſi dangéreuſe dans l'uſage que beaucoup de laïques en faiſoient. Ma penſée eſt qu'il ne faut jamais ſéparer ces deux maximes de l'Egliſe. L'une eſt, de ne donner l'Ecriture qu'à ceux qui ſont déja préparés pour la lire avec fruit: l'autre eſt, de travailler ſans relâche à les y préparer. Si vous vous contentez de ſuppoſer que tous les fidéles y ſont préparés, ſans les y préparer effectivement, vous nourriſſez la curioſité, la préſomption, la critique téméraire, & vous lui donnez pour aliment l'Ecriture même. C'eſt ce qu'on ne voit que trop en nos jours. Si, au contraire, vous ſuppoſez toujours que les fidéles ne ſont pas encore aſſez préparés à cette lecture, ſans travailler jamais ſérieuſement à les y préparer, vous les privez de la conſolation & du fruit que les prémiers chrétiens tiroient ſans ceſſe des ſaints Livres. Ma concluſion eſt, qu'il faut travailler ſans relâche à préparer les fidéles à cette lecture; qu'on ne doit compter au nombre de ceux qui ſont véritablement inſtruits & ſolidement affermis en JESUS-CHRIST, que ceux qu'on a mis en état de digérer ce pain des forts; & qu'il faut, ſelon la direction des Directeurs expérimentés, leur donner peu à peu ces divers livres de l'Ecriture, ſuivant qu'ils ſont capables de les porter, leur diſant ſur les autres: *Non poteſtis portare modò, poteritis autem poſteà.*

13°. J'ai connu autrefois une perſonne, qui avoit beaucoup

d'esprit, avec une grande réputation dans le monde, & qui après avoir vécu sans aucun vice grossier dans un grand oubli de Dieu, cherchoit à se consoler dans ses infirmités par la Religion. Cette personne m'a avoué plusieurs fois que la lecture du Texte sacré, loin de lui être utile, lui causoit du trouble & du scandale. C'étoit sans doute son esprit hautain, présomptueux & rempli de certains préjugés, qui l'indisposoit à une si salutaire lecture; mais enfin beaucoup d'autres se trouveront dans la même indisposition. J'ai vu des gens tentés de croire qu'on les amusoit par des contes d'enfans, quand on leur faisoit lire les endroits de l'Ecriture, où il est dit que le Serpent parla à Eve pour la séduire : qu'une Anesse parla au Prophéte Balaam, & que Nabuchodonosor paissoit l'herbe comme les bêtes. Saint Augustin a bien senti que beaucoup de lecteurs seroient d'abord surpris de la multitude des femmes que les Patriarches avoient, & il a cru avoir besoin de montrer en détail ce qui pouvoit les justifier là-dessus. Tout le monde sait combien ce Pére s'est appliqué à prouver que Jacob n'avoit pas menti, & qu'il n'avoit pas trompé son pére pour frustrer son frére ainé de la principale bénédiction. J'ai vu un homme d'esprit, qui étoit indigné de voir le peuple qui se vantoit d'être conduit par la main de Dieu, sortir de l'Egypte après y avoir enlevé les richesses des Egyptiens, se révolter dans le désert contre Moyse, adorer un veau d'or, & enfin n'employer cette mission céleste, qu'à s'emparer des terres des peuples voisins, & qu'à les massacrer pour occuper leur place, sans être moins corrompus qu'eux. Il falloit que je réfutasse en détail toutes ces objections, pour réprimer cet esprit critique. J'en ai vu d'autres qui étoient scandalisés de David, parce qu'il recommande, disoient-ils, en mourant, à son fils, de faire la vengeance qu'il n'avoit pas faite durant sa vie. Il faut avouer que le commun des hommes dont l'esprit n'est pas assez subjugué par l'autorité des saints Livres, est surpris de voir les Prophétes, commettre je ne sai combien d'actions qui paroissent indécentes & insensées.

Il

Il eſt vrai que ces choſes extraordinaires ſont myſtérieuſes & extraordinairement inſpirées. Il eſt vrai qu'elles nous enſeignent des vérités très-profondes; mais le commun des hommes ſans humilité & ſans vertu acquiſe, eſt-il capable de porter ces exemples? N'eſt-il-pas à craindre que chacun d'eux en abuſe? Quand on n'eſt pas accoutumé à ces profonds myſtéres, n'eſt-on pas étonné de voir Abraham qui veut égorger ſon fils unique, quoique Dieu le lui ait donné par miracle, en lui promettant que la poſtérité de cet enfant ſéra la bénédiction de l'Univers? On eſt ſurpris de voir Jacob qui étant conduit par ſa mére inſpirée, paroît faire le perſonnage d'un impoſteur. On ne l'eſt pas moins de voir Oſée chercher par l'ordre de Dieu, la femme qu'il prend. Les hommes indociles & corrompus s'étonnent de ce qu'on leur propoſe pour modéle de patience, Job qui maudit le jour de ſa naiſſance; qui ſe vante de n'avoir jamais mérité la peine qu'il ſouffre, & qui paroît dans l'excès de ſa peine, murmurer contre Dieu même, après avoir rejetté la conſolation que ſes amis veulent lui donner en l'exhortant à ſe reconnoître pécheur. Rien n'eſt plus difficile que d'expliquer comment eſt-ce que Judith, que le Saint Eſprit nous fait admirer, a pu aller trouver Holoſerne. Elle l'excite au mal, diſent les libertins, elle le trompe, elle l'aſſaſſine. Il n'y a dans tout le Cantique des Cantiques aucun mot, ni de Dieu, ni de la vertu; la lettre n'y préſente qu'un amour ſenſuel qui peut faire les plus dangéreuſes impreſſions, à moins qu'on n'ait le cœur bien purifié. Il eſt vrai que ceux qui ont les *yeux illuminés de la foi* & le goût du ſaint amour y trouvent une allégorie admirable, qui exprime l'union des ames pures avec Dieu; mais il y a peu de perſonnes aſſez renouvellées en JESUS-CHRIST, pour entrer pleinement dans ce myſtére des nôces ſacrées de l'Epouſe avec l'Epoux. Si on ne s'arrêtoit qu'à la ſeule lettre de l'Eccléſiaſte, on ſeroit tenté de croire, que c'eſt le raiſonnement d'un impie, qui compte que tout eſt vanité ſous le Soleil, parceque l'homme meurt tout entier comme les bêtes. Les livres des Machabées

bées nous montrent un peuple qui ſecoue le joug des Rois de Syrie, & qui prend les armes pour pouvoir exercer librement ſa religion, plutôt que de ſouffrir patiemment le martyre, comme les prémiers chrétiens l'ont ſouffert, ſans ſe révolter jamais contre les Empereurs. Un grand nombre d'anciens ſont tombés dans l'erreur des Millénaires, en liſant le régne de mille ans dans l'Apocalypſe; & ſaint Auguſtin avoue qu'il a été lui-même dans le faux préjugé des Millénaires modérés. Tous ceux qui ont été prévenus des imaginations des Proteſtans, peuvent être tentés de croire que Rome eſt encore à préſent la Babylone, qui fait adorer les Idoles, parcequ'elle fait honorer les Images & invoquer les Saints; & qu'elle *eſt enivrée du ſang des Martyrs*, parcequ'elle perſécute les réformés. J'ai vu des gens qui étoient frapés de la pourpre ou écarlate, qui paroît avec faſte dans cette Babylone. On a bien de la peine à leur faire entendre que ſaint Jean a peint la Rome payenne, qui a perſécuté les chrétiens pendant trois cens ans. Tous ceux qui ſont prévenus par de ſemblables préjugés, croyent voir dans l'épître aux Romains, que Dieu hait & réprouve la plupart des hommes ſans aucun démérite de leur part, qui y détermine. Ces mêmes hommes à demi Proteſtans ne ſauroient lire *que Dieu donne le vouloir & le faire*, ſans conclure auſſi-tôt que Dieu le fait par une grace néceſſitante. Enſuite, ils cherchent je ne ſai combien de vaines ſubtilités, pour ne donner pas le nom de néceſſitante, à cette grace qu'ils ſuppoſent que la volonté ne peut rejetter dès qu'elle ſe préſente, parcequ'il eſt néceſſaire de ſuivre cette inévitable & invincible délectation. Les Sociniens ſi nombreux & ſi dangéreux en nos jours, ſe ſervent de l'Evangile pour montrer que JESUS-CHRIST a déclaré qu'il n'a voulu être cru Dieu qu'au même ſens impropre & allégorique, où il eſt dit aux hommes : *Vous êtes des Dieux;* & que JESUS-CHRIST a dit en termes formels : *Mon pére eſt plus grand que moi.* Les Proteſtans prétendent démontrer par les épîtres aux Romains, aux Galates & aux Hébreux, que la foi ſuffit ſans les œuvres, quoique les œuvres ſuivent la foi.

Ils

Ils prétendent montrer par l'épître aux Hébreux qu'il ne peut y avoir dans la loi nouvelle qu'une seule hostie, qu'un seul sacrifice, & qu'une seule offrande qui n'a plus besoin d'être réitérée, parcequ'elle n'est point insuffisante comme celle des victimes des Juifs. Saint Jean semble aux Protestans autoriser dans ses épîtres l'impeccabilité de ceux qui sont la *semence de Dieu.* D'autres y croyent voir le fanatisme, quand il dit que *l'onction enseigne tout.* Ils disent que saint Paul confirme cette maxime, en disant que *l'homme spirituel juge de tout, & n'est jugé de personne.* D'ailleurs ceux qui ont quelque pente vers l'incrédulité, ne manquent pas de chicaner sur l'apparente contradiction qu'on trouve dans les différentes éditions de l'Ecriture pour la chronologie. Ils s'embarrassent de même sur la généalogie de JESUS-CHRIST, qu'un Evangéliste nous donne bien différente de celle qui nous est donnée par un autre. Ils sont scandalisés de ce que JESUS-CHRIST dit: *Je ne monte point à cette fête*, & de ce que bientôt après il y monte en se cachant: ils disent qu'il a peur, qu'il se trouble, qu'il prie son pére de l'exemter de sa passion, & qu'enfin sur la croix, il se plaint d'être abandonné par lui. Ils ajoûtent que les disciples de JESUS-CHRIST ne peuvent s'accorder entre eux, que saint Paul reprend saint Pierre en face, & qu'il ne peut compatir avec saint Barnabé. Il faut avouer que si un livre de piété, tel que l'Imitation de JESUS-CHRIST, ou le Combat spirituel, ou le Guide des pécheurs, contenoit la centiéme partie des difficultés qu'on trouve dans l'Ecriture, vous croiriez en devoir défendre la lecture dans votre diocése. L'excellence de ces livres ne vous empêcheroit point de conclure qu'il ne faudroit pas les donner indifféremment à tous les esprits profanes & curieux, parceque cette nourriture, quoique merveilleuse, seroit trop forte pour eux, & qu'ils seroient trop foibles pour la digérer. L'Ecriture est comme JESUS-CHRIST, qui *a été établi pour la chute & pour la résurrection de la multitude:* elle est comme lui, *en bute à la contradiction de plusieurs en Israël.* La même parole est un pain qui nourrit

Digitized by Google

les uns, & un glaive qui perce les autres; elle eſt odeur de vie pour ceux qui vivent de la foi, & qui meurent ſincérement à eux-mêmes; elle eſt odeur de mort pour ceux qui ſont aliénés de la vie de Dieu, & qui vivent renfermés en eux-mêmes avec orgueil. Le meilleur aliment ſe tourne en poiſon dans les eſtomacs corrompus. Quiconque cherche le ſcandale juſques dans la parole de Dieu, mérite de l'y trouver pour ſa perte. Dieu a tellement tempéré la lumiére & les ombres dans ſa parole, que ceux qui ſont humbles & dociles, n'y trouvent que vérité & conſolation, & que ceux qui ſont indociles & préſomptueux, n'y trouvent qu'erreur & incrédulité. Toutes les difficultés dont je viens de raſſembler des exemples, s'évanouiſſent ſans peine, dès qu'on a l'eſprit guéri de la préſomption. Alors, ſuivant la régle de ſaint Auguſtin, * *on paſſe ſur tout ce que l'on n'entend pas*, & on s'édifie de tout ce qu'on entend. On n'a aucune peine à croire que la parole de Dieu a une profondeur myſtérieuſe, & qui eſt impénétrable à notre foible eſprit. Alors, on écoute avec docilité tout ce qu'on apprend des Paſteurs pour juſtifier ces endroits difficiles. Alors, on tourne toute ſon attention vers les principes qui ſervent de clef. Alors, on ſe défie de ſoi, & on craint ſans ceſſe de donner trop d'eſſor à ſa curioſité & à ſon raiſonnement. Alors, on ſe laiſſe juger par cette parole ſans la vouloir juger. Alors, on ne lit aucun endroit de l'Ecriture que par le conſeil des Paſteurs ou Directeurs expérimentés, & on ne les lit que dans l'eſprit de l'Egliſe même. Alors, on prie encore plus qu'on ne lit; on ne lit qu'en eſprit de priére, & on compte que c'eſt la priére qui nous ouvre les Ecritures. Alors, comme Caſſien l'aſſure, † l'ame étant appauvrie de cette pauvreté, *qui eſt la prémiére des béatitudes*; elle pénétre le ſens de cette parole ſacrée, *moins par la lecture du texte que par ſon expérience*. Alors, *les Ecritures s'ouvrent plus clairement*, & *ſes veines* nous en communiquent *la moëlle*, parceque nous devenons *comme les auteurs*

* Epiſt. ad Hyeron. † Coll. X. c. 11.

teurs de ce texte, & que nous entrons dans l'eſprit de celui qui l'a compoſé.

14°. Ces difficultés ont fait dire à ſaint Auguſtin que * *rien n'eſt mieux appellé la mort de l'ame, que l'attachement ſervile à la lettre de ce texte.* Il ajoûte que ſi les hommes qui ont fait de certaines actions, † *ſont loués* dans l'Ecriture, & ſi *ces actions ſont contraires aux coutumes des gens de bien qui gardent les commandemens de Dieu depuis l'avénement de* JESUS-CHRIST, *il faut entendre ces choſes dans un ſens figuré, & n'appliquer point ces choſes aux mœurs préſentes: car beaucoup de choſes qui ſe faiſoient officieuſement en ces tems-là, ne pourroient plus maintenant ſe faire que par une paſſion criminelle.* Ce Pére avoue néanmoins que § le *ſens figuré qu'un Prophéte a eu principalement en vue, en ſorte que ſa narration du paſſé eſt une figure de l'avenir, ne doit point être propoſé aux eſprits contentieux & infidéles.* Il ſoutient ſeulement que l'Ecriture ‡ *ayant tant d'iſſues ouvertes à ceux qui cherchent avec piété, pour ne critiquer pas témérairement une ſi grande autorité*, les Marcionites, les Manichéens, & les autres Hérétiques, *ſont inſpirés par le Démon*, pour chercher de vains prétextes de ſcandale & de calomnie dans ces choſes, qu'ils ne ſont pas capables de pénétrer. La régle que ce Pére donne dans la lecture de ce texte, eſt bien remarquable. *Quelque doute*, dit-il, *qui s'éléve dans le cœur d'un homme en écoutant les Ecritures de Dieu, qu'il ne ſe retire point de* JESUS-CHRIST; *qu'il comprenne qu'il n'a rien compris juſqu'à ce que* JESUS-CHRIST *lui ſoit révélé dans ces paroles; qu'il ne préſume point les avoir compriſes, avant qu'il ſoit parvenu à y trouver* JESUS-CHRIST. Sans doute une telle pénétration des ſens myſtérieux ſurpaſſe la portée de nos chrétiens groſſiers & indociles. Auſſi ce Pére dit-il dans le même ſermon: *Dieu préſente de grands ſpectacles au cœur chrétien, & rien ne peut être plus délicieux, ſi toutefois on a le palais de la foi qui goûte*

* Doct. Chriſt. L. III. c. 5. † Ibid. c. 22, § Contrà adv. Leg. & Proph. L. I. c. 13. ‡ In Pſalm. XCVI.

Digitized by Google

te le miel de Dieu ; mais tout dépend de la préparation des cœurs, & cette profondeur impénétrable du texte ſacré n'a plus rien de caché à l'ame ſimple & humble. * *Celui dont le cœur eſt plein de charité*, dit ce Pére, *comprend ſans aucune erreur & ſans aucun travail, l'abondance pleine de divinité & la très-vaſte doctrine des Ecritures.* En voici la raiſon ſimple & déciſive : *C'eſt que celui-là poſſéde, & ce qui eſt clair & ce qui eſt caché dans ce divin texte, qui poſſede la charité dans ſes mœurs.* Ce Pére veut encore que le fidéle, en liſant l'Ecriture, † *laiſſe l'honneur* à ce texte, & ne ſe *réſerve que le reſpect & la crainte*, quand il n'en peut pas pénétrer le ſens. Or comme cette diſpoſition eſt très-rare, il arrive rarement que les hommes ſoient diſpoſés à lire ce Texte avec fruit. § *Toutes les divines Ecritures*, dit ce Pére, *ſont ſalutaires à ceux qui les entendent bien, mais elles ſont périlleuſes à ceux qui veulent les tordre, pour les accommoder à la dépravation de leurs cœurs, au lieu qu'ils devroient redreſſer leurs cœurs ſuivant la droiture de ce texte.*

Le grand principe de ce Pére, qu'il établit dans ſon livre *de utilitate credendi*, eſt de renverſer l'ordre flateur pour l'amour propre que les Manichéens propoſoient, qui étoit de ſavoir avant que de croire. Ce Pére vouloit au contraire qu'on commençât par croire humblement, en ſe ſoumettant à une autorité, pour parvenir enſuite à ſavoir. Ainſi, il vouloit qu'on ne lût l'Ecriture qu'avec cet eſprit de docilité ſans réſerve. Il faut encore obſerver que ce Pére veut que l'intelligence des Ecritures aille par degrés, à proportion de la ſimplicité, de l'humilité, de la mort de ſoi-même où chacun eſt parvenu; ‡ *In tantùm vident*, dit-il, *in quantùm moriuntur huic ſæculo: in quantùm autem huic vivunt, non vident.* Suivant ce ſaint Docteur, †† le plus ſavant de tous les Théologiens, qui croit entendre les Ecritures ſans y voir par tout *la charité*, n'a encore rien entendu; (*nondùm intellexit.*) Au contraire, dit-il, comme nous

* Serm. CCCL. de Charitate. † De Geneſ. ad Litt. c. XX. § Serm. I. in Pſal. 48. ‡ De Doctr. Chriſt. L. II. c. 7. †† Ibid. c. 36.

Digitized by Google

nous l'avons déja vu, * *un homme ſoutenu par la foi, par l'eſpérance & par la charité, n'a point beſoin des Ecritures, ſi ce n'eſt pour inſtruire les autres: c'eſt ainſi que beaucoup de ſolitaires vivent avec les trois vertus, même dans les déſerts, ſans avoir les Livres ſacrés.* Il ne faut pas s'en étonner; en voici la raiſon que ce Pére nous donne: † *Quoique les ſaints hommes chargés du miniſtére, ou même les ſaints Anges travaillent à inſtruire, perſonne n'apprend bien ce qu'il doit ſavoir pour vivre avec Dieu, ſi Dieu ne le rend docile à Dieu même . . . . Ainſi, les ſecours de l'inſtruction ſont utiles à l'ame, étant donnés par l'homme, quand Dieu opére pour les rendre utiles.*

15°. On dira peut-être, *Monſeigneur*, que les livres de l'Ecriture ſont les mêmes aujourd'hui que dans les prémiers ſiécles, que les Evêques ont par leur miniſtére la même autorité, & que les fidéles doivent être nourris du même pain. Il eſt vrai que les livres de l'Ecriture ſont les mêmes; mais tout le reſte n'eſt plus au même état. Les hommes qui portent le nom de chrétiens, n'ont plus la même ſimplicité, la même docilité, la même préparation d'eſprit & de cœur. Il faut regarder la plupart de nos fidéles, comme des gens qui ne ſont chrétiens que par leur baptême, reçu dans leur enfance ſans connoiſſance ni engagement volontaire; ils n'oſent en retracter les promeſſes, de peur que leur impiété ne leur attire l'horreur du public. Ils ſont même trop inappliqués & trop indifférens ſur la Religion, pour vouloir ſe donner la peine de la contredire; ils ſeroient néanmoins fort aiſes de trouver ſans peine ſous leurs mains, dans les livres qu'on nomme divins, de quoi ſecouer le joug & flater leurs paſſions. A peine peut-on regarder de tels hommes comme des Catéchuménes. Les Catéchuménes qui ſe préparoient autrefois au martyre en même tems qu'au baptême, étoient infiniment ſupérieurs à ces chrétiens qui n'en portent le nom que pour le profaner. D'un autre côté, les Paſteurs

* Ibid. c. 39. † De Doct. L. IV. c. 16.

Digitized by Google

teurs ont perdu cette grande autorité, que les anciens Paſteurs ſavoient employer avec tant de douceur & de force; maintenant les laïques ſont toujours tout prêts à plaider contre leurs Paſteurs devant les juges ſéculiers, même ſur la diſcipline eccléſiaſtique. Il ne faut pas que les Evêques ſe flatent ſur cette autorité : elle eſt ſi affoiblie, qu'à peine en reſte-t-il des traces dans l'eſprit des peuples. On eſt accoutumé à nous regarder comme des hommes riches & d'un rang diſtingué, qui donnent des bénédictions, des diſpenſes & des indulgences ; mais l'autorité qui vient de la confiance, de la vénération, de la docilité & de la perſuaſion des peuples, eſt prèſque effacée. On nous regarde comme des Seigneurs qui dominent & qui établiſſent au dehors une police vigoureuſe ; mais on ne nous aime point comme des péres tendres & compatiſſans qui ſe font *tout à tous* ; ce n'eſt point à nous qu'on va demander conſeil, conſolation, direction de conſcience. Ainſi, cette autorité paternelle qui ſeroit ſi néceſſaire pour modérer les eſprits par une humble docilité dans la lecture des ſaints Livres, nous manque entiérement. En notre tems, chacun eſt ſon Caſuiſte, chacun eſt ſon Docteur, chacun décide, chacun prend parti pour les Novateurs, ſous de beaux prétextes, contre l'autorité de l'Egliſe. On chicane ſur les paroles, ſans leſquelles les ſens ne ſont plus que de vains fantômes. Les critiques ſont au comble de la témérité ; ils deſſéchent le cœur ; ils élévent les eſprits au deſſus de leur portée ; ils apprennent à mépriſer la piété ſimple & intérieure ; ils ne tendent qu'à faire des Philoſophes ſur le chriſtianiſme, & non pas des chrétiens ; leur piété eſt plutôt une étude ſéche & préſomptueuſe, qu'une vie de recueillement & d'humilité. Je croirois que ces hommes renverſeroient bientôt l'Egliſe, ſi les promeſſes ne me raſſuroient pas. Les voilà arrivés ces tems, où les hommes ne pourront plus *ſouffrir la ſaine doctrine*, & où ils auront une *démangeaiſon d'oreilles* pour

pour écouter les Novateurs. J'en conclus qu'il ſeroit très-dangéreux dans de telles circonſtances, de livrer le texte ſacré indifféremment à la téméraire critique de tous les peuples. Il faut ſonger à rétablir l'autorité douce & paternelle : il faut inſtruire les chrétiens ſur l'Ecriture, avant que de la leur faire lire : il faut les y préparer peu à peu, en ſorte que quand ils la liront, ils ſoient déja accoutumés à l'entendre, & ſoient remplis de ſon eſprit avant que d'en voir la lettre. Il ne faut en permettre la lecture qu'aux ames ſimples, dociles, humbles, qui y chercheront, non à contenter leur curioſité, non à diſputer, non à décider, ou à critiquer, mais à ſe nourrir en ſilence. Enfin il ne faut donner l'Ecriture, qu'à ceux qui ne la recevant que des mains de l'Egliſe, ne veulent y chercher que le ſens de l'Egliſe même. *Je ſuis, &c.*

Digitized by Google

AU
PÉRE L'AMI
BÉNÉDICTIN,
Sur la Prédeſtination.

JE ſuis touché, comme je le dois être, mon révérend Pére, de la continuation de votre amitié. J'en connois tout le prix, & je vous aſſure qu'elle me ſera très-chére toute ma vie.

Votre ami, M. P. . . nous a enfin quitté. Il eſt fort aimable. J'ai pris la liberté de lui dire les principales vérités dont il m'a paru avoir quelque beſoin ; il les a très-bien reçues. Dieu veuille que ſa jeuneſſe, la vivacité de ſes goûts, le ſuccès flateur qu'il a eu dans le monde, ſes talens, & ſa curioſité même ſur les matiéres d'érudition, ne ſoient pas des piéges très-dangéreux pour lui. Je prierai pour ſon avancement dans le bien; mais vos priéres ſeront les meilleures.

La queſtion qui vous occupe, eſt préciſément celle qui a fait dire à ſaint Paul: * *O altitudo* &c. Eſpérez-vous de pénétrer un myſtére que le Saint-Eſprit nous déclare être impénétrable ? Vous avez raiſon de remarquer que, quand même vous admettriez la grace la plus univerſelle & la moins efficace, ce myſtére de la prédeſtination des uns & de la réprobation des autres, n'en ſeroit pas moins incompréhenſible.

Bien plus, quand même vous ſuppoſeriez qu'il n'y auroit dans tout le genre humain qu'un ſeul homme, qui par ſa pure faute ſe priveroit du ſalut au milieu des graces les plus abondantes,

* Rom. XI. vſ. 33.

Digitized by Google

tes, votre difficulté resteroit encore toute entiére pour cet homme unique. Voici le raisonnement que vous feriez: D'un côté, Dieu est tout-puissant pour faire vouloir à tous les hommes tout ce qu'il veut, sans blesser leur liberté; il voit dans le trésor de ses graces, de quoi persuader, de quoi sanctifier, de quoi faire persévérer, de quoi sauver tous les hommes sans aucune exception, & celui-ci en particulier; il sait ce qu'il faut à chacun d'entre eux afin qu'il ne rejette point la grace, afin qu'il persévére, & afin que la mort le fixe éternellement dans le bien. D'un autre côté, il aime tous les hommes, & veut sincérement le salut de tous sans aucune exception. D'où vient donc qu'il refuse à cet homme unique la grace convenable pour assurer son salut, pendant qu'il la donne par prédilection à tous les autres? D'où vient qu'il choisit pour cet homme unique préciſément une certaine grace suffisante, qu'il prévoit qui ne le persuadera point, & dont la suffisance ne servira qu'à le rendre inexcusable & éternellement malheureux? Ainsi l'objection demeure toute entiére pour un seul homme qui périt, comme pour cent millions qui périssent.

Cependant la Religion chrétienne ne vous permet pas de douter que le grand nombre ne périsse, & que ceux qui sont sauvés, ne composent le moindre nombre. Mettons donc à part pour un moment la vérité indubitable de la prédestination. Renfermons-nous dans le simple fait. C'est le petit nombre qui se sauve; c'est le grand nombre qui se damne. D'où vient que Dieu qui voit dans ses trésors, des graces pour assurer le salut de tous les hommes, n'a pas voulu donner ces graces, lui qui veut, dit-on, sincérement les sauver tous? Il faut nécessairement avouer qu'il y a deux maniéres de vouloir le salut des hommes. L'une consiste à vouloir leur rendre le salut véritablement possible, en leur donnant des secours de grace suffisante, par lesquels il ne tienne qu'à eux d'assurer leur salut, s'ils veulent y correspondre. L'autre consiste à vouloir assurer leur salut, en choisissant parmi les secours suffisans ceux qu'il

prévoit qui les persuaderont, & qui les feront persévérer. La prémiére volonté est conditionelle; la seconde est absolue.

Dieu veut de la prémiére façon seulement, le salut de tous les réprouvés mêmes; mais il veut par prédilection, de la seconde maniére, le salut des seuls prédestinés. En un mot, il ne veut pour les uns qu'une vraie possibilité du salut, en sorte qu'il ne tienne réellement qu'à eux d'assurer leur salut, s'ils le veulent; c'est une maniére très-sincére, très-effective, mais conditionelle, de vouloir les sauver. A l'égard des autres, il veut la certitude de leur salut, en sorte qu'il s'assure absolument qu'ils seront sauvés, & il exécute ce dessein en choisissant les graces par lesquelles il prévoit qu'ils seront persuadés, affermis & persévérans, jusqu'au moment où il les enlevera, par une puissance inévitable & invincible, à l'incertitude des tentations. Voyons maintenant ce qui vous scandalise.

Dieu pouvoit se borner à donner à tous les hommes, sans en prédestiner aucun, la même grace pleinement suffisante pour tous. Il pouvoit dire en lui-même: Je donnerai ma récompense céleste à tous ceux qui par leur libre arbitre correspondront à ce secours, & je priverai de cette récompense tous ceux qui, ayant de quoi la mériter, ne voudront pas s'en rendre dignes. Dans cette supposition, pourriez-vous accuser Dieu d'injustice? Il ne paroîtroit aucune inégalité, aucune prédilection, aucune préférence; tout seroit général, effectif, proportionné au besoin & abondant de la part de Dieu. Il n'y auroit d'inégalité que de la part des hommes: toute l'inégalité viendroit de leur libre arbitre, qui étant prévenu par la grace, pourroit ou coopérer avec elle pour le bien, ou la rendre inutile & faire le mal contre son attrait. Iriez-vous alors jusqu'à dire: Pourquoi est-ce que Dieu a donné aux hommes le libre arbitre pour pouvoir déméríter s'ils le veulent, & pour se pouvoir perdre en déméritant? D'où vient qu'il ne les a pas mis tous, dès le moment de leur création, dans l'heureuse nécessité de l'aimer éternellement, où sont les Anges & les Saints

du

Digitized by Google

du ciel? Mais, qui êtes-vous pour interroger Dieu, & pour entrer dans son conseil? Pouvez-vous trouver Dieu injuste; parcequ'il vous a laissé dans la main de votre conseil, ayant devant vous l'eau & le feu, le bien & le mal, la vie & la mort, pour prendre celui qu'il vous plaira; en sorte que vous soyez le maître de votre vouloir pour l'un ou pour l'autre parti, & que vous ne puissiez imputer qu'à vous-même le choix que vous ferez, si vous choisissez votre perte, malgré l'attrait & le secours divin? * *Quiconque*, dit saint Augustin, *veut bien vivre, en préférant le vrai bien aux biens fragiles, peut l'obtenir avec une si grande facilité, que le seul vouloir de la chose en fait la possession.* Dès qu'on suppose la liberté donnée de Dieu, il faut conclure que rien n'est tant au pouvoir de la volonté que son propre vouloir, & c'est à ce propre vouloir que Dieu remet la décision pour notre salut ou pour notre perte. C'est pourquoi saint Augustin dit: † *Puisque vous êtes en votre pouvoir, ou vous ne serez point malheureux, ou si vous l'êtes, vous le serez justement en vous conduisant vous-même avec injustice.....* ‡ *L'homme a reçu de Dieu de pouvoir faire le bien quand il lui plaît; il a reçu aussi de lui, d'être malheureux s'il ne le fait pas, & d'être heureux s'il le fait. . . . .* § *Quand les hommes ne veulent pas être ce qu'ils ont reçu d'être s'ils le vouloient, & qui est bon en soi, ils sont coupables s'ils ne le veulent pas. . . .* ** *Dieu a commandé de vouloir, il a donné de pouvoir, & il a permis de ne vouloir pas à condition qu'on en seroit puni. . . .* †† *Le Créateur a montré avec quelle grande facilité l'homme eût pu, s'il eût voulu, conserver ce qu'il étoit par sa prémiére institution, puisque sa postérité même a pu surmonter le défaut de sa naissance. . . . .* §§ *L'homme par le secours du Créateur a le pouvoir de se cultiver lui-même, d'acquérir & de posséder, à proportion de son bon desir, toutes les vertus par lesquelles il soit délivré, & de la difficulté qui le tourmente, & de l'ignorance qui l'aveugle.*

D'un

* De lib. arb. L. I. c. 13. N. 29. † Ibid. L. III. c. 6. N. 19. ‡ Ibid. c. 15. N. 43. § Ibid. N. 44. ** Ibid. c. 16. N. 46. †† Ibid. c. 20. N. 55. §§ Ibid. N. 56.

Digitized by Google

D'un côté, il eſt indubitable que Dieu a donné à l'homme le libre arbitre pour ſe perdre ou pour ſe ſauver a ſon choix. D'un autre côté, il n'eſt pas moins indubitable que Dieu a pu avec une pleine juſtice donner à l'homme ce libre arbitre, afin qu'il pût mériter ou démériter. Dans cette ſuppoſition du libre arbitre donné, & de la grace gratuitement ſurajoûtée, ſi cette grace étoit également ſuffiſante pour tous les hommes, & donnée avec une bonté générale & indifférente, perſonne ne pourroit ſe plaindre. Ceux qui ſeroient ſauvés, le ſeroient par le ſecours de la grace & par miſéricorde. Ceux qui périroient, devroient s'imputer leur perte, & n'en accuſer que leur mauvais vouloir, qu'il ne tenoit qu'à eux de rendre bon. En cet état des choſes, Dieu ſeroit pleinement juſtifié, puiſqu'il auroit montré une bonté effective & égale à tous, qu'il n'auroit pas tenu à la ſuffiſance de ſon ſecours, que tous ne fuſſent également ſauvés, & qu'il n'auroit tenu qu'à eux de l'être tous. Qu'eſt-ce donc qui ſouléve le cœur de l'homme à la vue de la prédeſtination des uns au deſſus des autres? C'eſt que le cœur jaloux de l'homme envieux ſuporte impatiemment de voir quelqu'un préféré à ſoi.

Mais la bonté ſpéciale de prédilection pour les uns, ne diminue en rien la bonté générale pour tous les autres. La ſurabondance de ſecours pour les élus, ne diminue en rien le ſecours très-ſuffiſant que tous les autres reçoivent. L'argent donné par profuſion à quelques ouvriers par le maître, n'empêche pas que l'argent donné moins largement, mais très-ſuffiſamment aux autres, ne ſoit à leur égard une exacte juſtice, & même une grande libéralité. Si le pére de famille n'étoit que juſte, ou également libéral, vous n'auriez rien à dire. Vous murmurez donc, non parcequ'il vous refuſe les ſecours très-ſuffiſans dont vous avez beſoin pour vous ſauver, mais parcequ'il ne vous donne peut-être pas autant de ſurabondance de ſecours qu'il en donne à d'autres? Quoi! Vous vous plaignez, parcequ'étant très-bon pour vous, il eſt encore meilleur pour d'autres?

Digitized by Google

1°. Direz-vous qu'il ne veut point votre ſalut avec ſincérité, puiſqu'il eſt tout-puiſſant pour l'aſſurer, & qu'il ne l'aſſure pourtant pas, par la grace qu'il voit propre à l'aſſurer? Ne voyez-vous pas que c'eſt vouloir très-ſuffiſamment votre ſalut, que de le mettre dans la main de votre propre conſeil, & à la pure diſcrétion de votre volonté prévenue & aidée de ſon ſecours? Si vous périſſez, c'eſt vous ſeul qui voudrez périr, malgré la grace qui vous fortifie, qui vous attire, qui met le ſalut dans votre main: c'eſt vous ſeul qui refuſerez le ſalut, laiſſé à votre propre volonté: c'eſt vous qui le tenant dans votre main, le rejetterez par un choix très-libre. Dieu de ſa part ne fait que vouloir ſincérement votre ſalut, que vous le rendre pleinement poſſible, que vous en laiſſer, pour ainſi dire, abſolument le maître, & que le conſigner dans vos mains par la grace très-ſuffiſante. * *O Iſraël, votre perte vient de vous* ſeul: & Dieu eſt victorieux dans ſon jugement. Il eſt vrai qu'il auroit pu vous mettre d'abord dans la patrie céleſte, ſans vous faire paſſer par l'épreuve du pélerinage, vous couronner ſans combat, vous récompenſer ſans mérite, & vous mettre d'abord dans la néceſſité de l'aimer où ſont les bienheureux: mais il a voulu que vous méritaſſiez pour vous récompenſer, & c'eſt en vue du mérite qu'il vous a donné le libre arbitre. Il eſt vrai auſſi qu'il auroit pu vous donner une grace ſi perſuaſive pour vous, qu'elle auroit aſſuré votre perſuaſion & votre ſalut: mais oſeriez-vous dire qu'il eſt injuſte, quand il ne vous donne que la pleine poſſibilité de votre ſalut, & qu'il n'y ajoûte pas la certitude? N'eſt-ce pas aſſez qu'il le laiſſe entre vos mains, en vous donnant toute la force néceſſaire pour l'aſſurer? Voulez-vous que Dieu ceſſe d'être bon pour vous, parcequ'il eſt peut-être encore meilleur pour un autre? La ſurabondance de bonté pour un autre anéantit-elle la juſtice exacte, la bonté gratuite & libérale qu'il a pour vous, & le ſecours très-ſuffiſant dont il vous prévient?

2°. Mais, dites-vous, Dieu prévoit que je ne ferai aucun uſage

* Oſé. XIII.

ge de ce ſecours très-ſuffiſant: pourquoi ne m'en donnera-t-il pas, comme à mon voiſin, un autre auquel il prévoit que je correſpondrai ? 1°. La préſcience de Dieu n'influe en rien dans votre volonté; cette préſcience, ſelon la comparaiſon de ſaint Auguſtin, * *ne fait rien à notre vouloir futur, comme mon ſouvenir ne fait rien aux choſes paſſées.* 2°. Vous prouvez très-bien que Dieu aime peut-être votre voiſin encore plus que vous; mais vous ne prouvez nullement qu'il ne vous aime point avec une bonté très-libérale : au contraire vous devez avouer de bonne foi, que Dieu aimant votre voiſin encore plus que vous, il vous comble néanmoins de preuves effectives & très-ſuffiſantes de ſon amour, juſqu'à vous offrir votre ſalut. Oſeriez-vous dire qu'il ne vous aime point, parcequ'il aime peut-être un autre homme encore plus que vous ? N'eſt-il pas libre en aimant ſincérement tous les hommes, & en les prévenant tous par une grace très-abondante, d'aimer & de ſecourir avec prédilection & ſurabondance un certain nombre d'hommes choiſis ? Voulez-vous vous ſervir de la ſurabondance donnée au petit nombre, pour lui faire la loi par raport au grand?

3°. J'avoue, direz-vous, que cette prédilection n'empêche pas que Dieu ne ſoit rigoureuſement juſte; mais elle empêche qu'il ne ſoit parfaitement bon & bienfaiſant pour tous les hommes. Voici mes réponſes. J'avoue qu'il pourroit exercer une bonté plus étendue & plus efficace au dehors, en ce qu'il pourroit, ou créer d'abord tous les hommes dans la félicité céleſte & dans l'impuiſſance de pécher, ou du moins donner à tous les hommes, ſans diſtinction ni préférence, tout ce qu'il donne au petit nombre de ſes élus pour aſſurer leur ſalut. Mais il ne devoit cette ſurabondance de grace à aucun d'entre eux: il la donne par ſurabondance purement gratuite à ceux qui la reçoivent, & ne laiſſe pas de combler de ſes libéralités, quoique moindres, tous les autres qui reçoivent, ſans le mériter, des dons très-ſuffiſans pour leur félicité éternelle. Il eſt vrai qu'on

* De libero arbitrio.

qu'on ne ſauroit fixer les dons de Dieu à aucun degré précis & borné, qu'on ne puiſſe dire auſſitôt qu'il auroit pu les pouſſer encore plus loin à l'infini. Mais dès qu'il donne, ſelon une certaine meſure bornée, à ſa créature les effets de ſa bonté infinie, on doit reconnoître qu'il a ajoûté à la plus exacte juſtice, une libéralité digne de lui. La borne des bienfaits, ni même leur inégalité, n'empêchent pas qu'il ne ſoit très-ſuffiſamment bienfaiſant & libéral pour tous.

4°. Vous direz: Que m'importe que la concupiſcence qui me ſollicite au mal, ne me prévienne point inévitablement, & ne me détermine point invinciblement à pécher, s'il eſt vrai néanmoins que je pécherai, que Dieu le prévoit, qu'il peut l'empêcher, & qu'il me laiſſe courir à ma perte ſans m'arrêter? Je réponds que ce raiſonnement prouve, que Dieu pourroit vouloir votre ſalut d'une volonté encore plus ſpéciale & plus forte; qu'il pourroit vous aimer encore plus qu'il ne vous aime; qu'il pourroit vous donner des ſecours au-delà même de toute ſuffiſance parfaite; qu'en un mot, il pourroit ne ſe contenter pas de laiſſer votre ſalut très-poſſible dans la main de votre propre volonté, & qu'il pourroit de plus s'aſſurer par ſa préſcience, des moyens de vous le faire certainement vouloir: mais ce raiſonnement ne prouve pas que Dieu ne vous aime point d'un amour très-effectif, & qu'il ne veut pas très-ſincérement votre ſalut, qu'il a ſoin de vous rendre très-poſſible par un ſecours très-ſuffiſant. Vous courez à votre perte malgré Dieu. Il eſt vrai qu'il vous laiſſe libre; mais il employe des ſecours très-ſuffiſans pour vous retenir. C'eſt vous ſeul qui foulez ſes graces aux pieds, pour vous jetter dans le précipice malgré lui, en réſiſtant à ſon attrait.

5°. Vous direz: Qu'ai-je fait à Dieu pour n'avoir que la grace ſuffiſante dont je ne me ſervirai point, & pour n'avoir pas cette autre grace dont je me ſervirois avec certitude? Et mon voiſin qu'a-t-il fait à Dieu pour avoir cette grace dont il ſe ſervira certainement pour ſon ſalut, & pour n'être pas réduit à cette autre grace qui ne ſerviroit qu'à

qu'à le rendre coupable comme moi ? Je réponds : 1°. Qu'il ne tient qu'à vous de faire autant avec cette grace très-parfaitement ſuffiſante, que votre voiſin avec cette autre grace avec laquelle il ſe ſauve. La préſcience que Dieu a de votre reſiſtance à cette grace, n'empêche pas ſa pleine ſuffiſance. La grace de votre voiſin & la vôtre, ſont toutes deux préciſément de même nature. Elles ont toutes deux une parfaite ſuffiſance, comme ſaint Auguſtin le ſuppoſe. * *Quand on dit que la grace nommée efficace, eſt plus abondante que celle qui eſt nommée ſuffiſante, ce n'eſt pas qu'elle ſoit d'une autre nature, ni même qu'elle ſoit toujours donnée à un plus haut degré. Elle n'eſt dite plus grande, qu'à cauſe qu'elle eſt jointe à la préſcience qui aſſure Dieu de l'effet qu'elle produira. L'efficace n'eſt telle que de fait ; la ſuffiſante eſt réellement en ſoi auſſi ſuffiſante que l'efficace, ſi vous voulez y conſentir comme votre voiſin y conſent. Toute la différence qu'il y a entre elles, eſt que Dieu prévoit que l'une perſuadera votre voiſin, & que l'autre pouvant auſſi pleinement vous perſuader, ne vous perſuadera point, par la pure faute de votre libre arbitre. Mais cette préſcience ne fait rien, ni pour rendre une grace inégale à l'autre en degré, ni pour indiſpoſer votre volonté en comparaiſon de celle de votre voiſin.* Ainſi tout ſe réduit, dans le cas ſuppoſé par le ſaint Docteur, au mauvais uſage qu'il vous plaît de faire de votre libre arbitre, malgré l'égalité du ſecours divin, pendant que votre voiſin ſe détermine librement à y correſpondre. Je réponds : 2°. Qu'en vain vous chercherez la raiſon de la prédilection de Dieu dans la volonté de deux hommes, puiſque cette prédilection eſt purement gratuite. Elle précéde tout mérite ; elle ne préſuppoſe aucun bien dans l'homme ; car c'eſt elle qui donne tout à l'homme en le prévenant. † *Vous ne m'avez pas choiſi*, dit JESUS-CHRIST, *mais c'eſt moi qui vous ai choiſis.* Il ne trouve rien ; c'eſt lui qui fait tout ce qu'il veut trouver. Il ſe complaît, non dans ce qu'il trouve, mais dans ce qu'il lui plaît de faire & de donner gratuitement.

* De civit. Dei. L. XII. c. 6. † Jean XV. vſ. 16.

Digitized by Google

ment. O profondeur, &c. *O altitudo, &c.* Les hommes ne peuvent rien choisir prudemment, qu'autant qu'ils sont déterminés par une raison de vouloir, c'est à dire, par un bien qui leur paroît plus grand d'un côté, que celui que l'autre côté leur présente. Mais Dieu est libre d'une liberté bien plus haute. Il n'a besoin d'aucune raison qui le détermine; parcequ'il met la raison du côté de son choix, & qu'il porte le bien de quelque côté qu'il se tourne. Il ne choisit pas un homme, parcequ'il le trouve bon; mais il le fait bon, parcequ'il le choisit: & c'est son choix qui porte dans cet homme ce qui le rend digne d'être choisi.

6°. Vous direz que ces réponses sont dures & hautaines, qu'elles ne sont point proportionnées à la délicatesse des hommes, & qu'elles consternent le cœur humain. J'avoue qu'elles sont dures à la nature dépravée par l'amour propre. Ce qui est hautain, est déplacé & odieux dans toute créature; mais il est naturel & en sa place, quand c'est le Créateur qui joint la hauteur avec la bonté libérale, en donnant la loi à sa créature. J'avoue que ces réponses sont hautaines à toute hauteur superbe qui raisonne avec Dieu. J'avoue qu'elles irritent tout homme qui ose examiner la Religion, pour entrer en marché avec son souverain maître, & qui ne veut lui engager sa liberté qu'à des conditions sures & commodes. J'avoue que jusqu'à ce que l'homme soit dépossédé de lui-même par un amour supérieur à l'amour propre, ces vérités l'accablent & le mettent dans une espéce de desespoir. Il veut entrer en jugement avec Dieu; il ne se contente pas que Dieu lui vienne mettre son Royaume céleste & éternel dans les mains, sans le lui devoir, afin qu'il n'ait qu'à vouloir pour le posséder. Il veut encore que Dieu l'assure de vaincre sa mauvaise volonté pour le rendre bienheureux: autrement il rejette tous les dons très-abondans de son Créateur. Que diroit-il, si on vouloit le réduire à croire, comme les prétendus disciples de saint Augustin se l'imaginent, que Dieu laisse les trois quarts & demi du genre humain livrés à une délectation inévitable & invinci-

Digitized by Google

ble pour le mal, qu'il eſt néceſſaire qu'ils ſuivent, parceque Dieu ne leur donne aucun ſecours intérieur pour vouloir le bien commandé. Que diroit-il, ſi on venoit lui ſoutenir, qu'il ſera peut-être damné éternellement après quatre-vingts ans de vie pieuſe & ſans tâche, parceque Dieu lui refuſera peut-être tout à coup dans ce dernier moment le ſecours *qua*, c'eſt à dire ſelon eux, un ſecours de grace intérieure qui eſt inévitable & invincible pour la perſévérance finale, & ſans lequel il lui ſera auſſi impoſſible de perſévérer, qu'il eſt impoſſible de * *naviger ſans navire, de parler ſans voix, de marcher ſans pieds & de voir ſans lumiére.* Voilà ce qui doit faire horreur, moins pour l'intérêt de l'homme, qui n'eſt qu'une vile créature, que pour l'honneur de Dieu, qui eſt trop juſte pour commander rien d'impoſſible, & pour punir éternellement l'homme, quand il ne fait pas ſans grace, les actes ſurnaturels auxquels la ſeule nature ne peut jamais atteindre. Mais pour les hommes qui périſſent, parcequ'ils † *mépriſent la miſéricorde* de Dieu *dans ſes dons* très-effectifs, & très-ſuffiſans par raport à la perſévérance & au ſalut; mais pour les hommes qui, par le choix entiérement libre de leur volonté, malgré le ſecours abondant de la grace, foulent aux pieds le ſalut que Dieu leur avoit mis dans les mains; mais pour les hommes qui n'ont rien tant au pouvoir de leur propre volonté que leur propre vouloir, quand ils ſont aidés par cette grace; il faut qu'ils s'humilient & qu'ils confeſſent que, s'ils périſſent, c'eſt malgré Dieu qui dit: ‡ *Qu'ai-je du faire à ma vigne que je n'aye pas fait.* Il a donné, comme ſaint Auguſtin le ſuppoſe, la même grace à deux hommes également diſpoſés en tout. L'un demeure fidéle par ſon libre arbitre très-ſuffiſamment ſecouru: l'autre tombe par ce même libre arbitre malgré le même ſecours. Tout eſt égal du côté de la grace intérieure & des forces de ces deux hommes. En ce cas ſuppoſé par ſaint Auguſtin, l'homme qui tombe & qui

* De Geſt. Pelag. C. I. n. 13. † S. Auguſ. L. de ſpir. & litterâ. C. 33.
‡ Iſai. III.

Digitized by Google

qui périt éternellement, ne peut s'en prendre qu'au seul libre arbitre, que Dieu ne nous avoit donné que pour le mérite. Voilà les principes fondamentaux sur lesquels saint Augustin a justifié Dieu contre l'impiété des Manichéens, & que nul chrétien ne peut ébranler. Mais pour le conseil profond & impénétrable, par lequel il a voulu ajoûter à sa volonté sincére en faveur de tous les *appellés*, une volonté spéciale en faveur des *élus*, & ajoûter au secours très-suffisant qui est général, un secours de certitude préparé par sa préscience en faveur des seuls prédestinés; c'est sur quoi il faut l'adorer & se taire.

7°. Vous me direz encore que, si c'est une vérité, elle est une de celles que les hommes ne peuvent porter. Que s'ensuit-il de là? Qu'elle est une des derniéres qu'on doit dire aux Catéchuménes ou aux chrétiens ignorans, imparfaits, & pleins des faux préjugés de l'amour propre, qu'il faut instruire peu à peu, comme on instruisoit les Catéchuménes de l'antiquité. Que s'ensuit-il de là? Qu'il faut au moins adoucir cette vérité par toutes les réfléxions les plus consolantes sur la fidélité de Dieu, qui ne demande jamais de nous que ce que nous avons déja reçu de lui; qui donne à tout homme * *& une volonté libre, & un très-suffisant pouvoir* pour parvenir à sa derniére fin; qui nous donne de quoi † *chercher pieusement*, quand nous n'avons pas encore trouvé; qui § *ne refuse à personne de connoître pour son bien, ce qu'il ignoroit pour son dommage;* ‡ *qui aide l'homme par sa grace, afin que le commandement ne soit pas fait sans raison à sa volonté;* enfin qui †† *n'abandonne personne sans en avoir été auparavant abandonné.* Que si l'homme, aveuglé par son amour propre, se sent irrité contre le conseil impénétrable de Dieu que la foi chrétienne nous présente, lors même que nous avons soin de l'adoucir, à l'exemple de St. Augustin, par tant de vérités consolantes; que sera-ce quand les faux disciples de saint Augustin ajoûteront à ce conseil si effrayant, les faux dogmes

* De lib. Arbitr. L. III. C. 16. † Ibid. C. XXII. § Ibid. C. XIX. ‡ L. de grat. & de lib. Arbitr. C. XVIII. †† Serm. LXXXVIII. de temp.

Digitized by Google

dogmes d'une grace donnée à un ſi petit nombre d'hommes, & d'une concupiſcence inévitable & invincible, qu'il eſt néceſſaire que tout le reſte du genre humain ſuive dans tous ſes actes.

8°. Je viens à votre concluſion. *Je ne me calme ſur cela*, dites-vous, *qu'en me ſouvenant que Dieu eſt l'être infiniment parfait; qu'un tel être ne peut rien faire que de parfaitement juſte; & qu'ainſi, quand les hommes lui attribuent quelque conduite qui ne s'ajuſte pas avec cette idée, c'eſt qu'ils ne connoiſſent ſa conduite qu'en partie, c'eſt qu'ils ne la regardent que d'un côté, & qu'ils ne voyent pas tout ſon plan, dont la vue parfaite diſſiperoit toutes les contradictions.* Tenez-vous-en là, mon révérend Pére. Les eſprits foibles & bornés des hommes ne ſauroient embraſſer toute l'étendue du plan de Dieu. Ils ne le voyent que par petits morceaux détachés, ſans en pouvoir comprendre tous les raports. Ils n'en jugent que par une ſageſſe intéreſſée, & retrécie dans les bornes d'un amour propre qui décide de tout par raport à ſoi, & qui n'eſt capable de ſouffrir que ce qui le flate. Les hommes malades de cet amour propre ne ſavent, ni approuver que ce qui leur convient, ni blâmer que ce qui choque leur délicateſſe. Ils ſont eux-mêmes leur propre régle, & n'en peuvent ſuporter aucune autre. Le *moi* flaté ou piqué, eſt la raiſon déciſive de tout dans leur cœur.

Vous allez plus loin, Dieu merci, & vous ajoûtez ces paroles qui m'édifient au delà de toute expreſſion. *Je vous avoue que de quelque maniére que Dieu ait décidé de mon ſort, je me ſens par ſa miſéricorde, dans la diſpoſition de ne vouloir pour rien du monde me départir de ſon ſervice & de ſon amour, quoique je ne ſois guéres content ni de ce ſervice ni de cet amour.* La controverſe que vous avez ſi bien ſoutenue contre le pére Mallebranche, vous engage à être dans ce ſentiment. Mais je ſuis perſuadé que l'eſprit de grace vous y engage bien plus fortement. A Dieu ne plaiſe qu'on affoibliſſe jamais par aucune voye indirecte, l'exercice de l'eſpérance, néceſſaire en tout état de la plus haute perfection. Ce ſeroit une illuſion que j'ai toujours eu intention

tention de rejetter, & que je condamnerai toute ma vie avec le zèle le plus ſincére. Vous connoiſſez à fond mes ſentimens là-deſſus, & je crois n'avoir pas beſoin de vous en renouveller une explication. Il ne s'agit ici que de la nature de la charité, qui, loin d'exclure l'eſpérance, en commande les actes en toute occaſion. Voici les réfléxions que je fais conformément à vos paroles.

1°. Si on demande à ceux qui paroiſſent penſer autrement que vous, s'ils voudroient ſe *départir* du *ſervice* & de *l'amour* de Dieu, en cas qu'ils fuſſent par une révélation certaine & extraordinaire, que Dieu prévoyant qu'ils ne perſévéreroient pas juſqu'à la fin par leur pure faute, a décidé de leur ſort & ne les a pas prédeſtinés, que répondroient-ils? Voudroient-ils en ce cas ſe révolter contre Dieu, comme les Démons, & dire: puiſque nous n'aurons point ſon bonheur céleſte, nous nous *départons* de ſon *ſervice* & de ſon *amour*? Pour moi, je ſuis perſuadé qu'ils auroient horreur de prendre un tel parti, & même de tenir un ſi monſtrueux langage. Il eſt donc vrai que dans le fond de leurs cœurs ils penſent d'une maniére confuſe & envelopée, comme vous penſez d'une façon plus diſtincte & plus explicite.

2°. Plus les ames ſont fidéles à Dieu, plus on voit que Dieu les éprouve, & qu'elles augmentent en humilité. Plus une ame eſt humble, moins elle eſt contente de *l'amour* qu'elle a pour Dieu, & du *ſervice* qu'elle lui rend. Plus une ame eſt éprouvée, plus elle eſt, pendant le trouble de la tentation, dans un obſcurciſſement où elle ne trouve plus en elle, ni vertu, ni *amour*, ni *ſervice* de Dieu. En cet état, ſi elle ne tenoit à l'*amour* de Dieu & à ſon *ſervice*, qu'autant qu'elle compteroit ſur ſa prédeſtination, elle courroit grand riſque de ſe *départir du ſervice & de l'amour* de Dieu. Ce qui la ſoutient le plus dans l'extrêmité de l'épreuve, eſt de dire comme vous: *De quelque maniére que Dieu ait décidé de mon ſort. . . . . je ne veux pour rien du monde me départir de ſon ſervice & de ſon amour.* Voilà dans la pratique, ce qui calme l'orage. Voilà ce qui n'intro-

duit nullement le deſeſpoir, mais qui au contraire en diſſipe la tentation. Voilà ce qui nourrit une ſécréte & infinie eſpérance, qui eſt alors toute concentrée au fond du cœur. Voilà le ſentiment d'une ame prédeſtinée. C'eſt par là qu'on impoſe ſilence au Tentateur. On ne s'écoute plus ſoi-même; on n'écoute plus que l'amour, & on aime de plus en plus. Voilà ce qui fait paſſer du trouble de l'épreuve, à la paix la plus ſimple où une ame dit: *Le Bien-aimé eſt à moi, & je ſuis à lui;* ce qui renferme ſans doute la pleine confiance de l'Epoux, & la plus haute eſpérance de le poſſéder à jamais. Alors une ame ne veut plus que Dieu ſeul. *De Deo Deum ſperare*, dit ſaint Auguſtin.

3°. Cette paix qui eſt un petit commencement de celle des ſaints de la Jéruſalem d'enhaut, ne s'acquiert point par des raiſonnemens philoſophiques ſur la préſcience de Dieu, ſur l'ordre de ſes décrets, ſur la nature de ſes ſecours intérieurs, ſur les divers ſyſtémes des écoles touchant la grace. Saint Paul nous apprend que, * *comme le monde n'a point connu Dieu dans ſa ſageſſe, par la ſageſſe qui eſt en eux, il a plu à Dieu de ſauver les fidéles par la folie de la prédication.* Notre mal ne conſiſte que dans la paſſion que nous avons pour raiſonner. C'eſt notre ſageſſe intempérante & éloignée de toute ſobriété, laquelle nous travaille, comme une fiévre ardente qui met en délire. C'eſt la vaine curioſité d'un eſprit qui veut toujours tenter l'impoſſible, & qui ne peut, ni ſortir de ſon ignorance, ni la ſuporter humblement en paix. C'eſt ce méſaiſe & cette réverie de malade, que nous n'avons pas honte d'appeller une noble recherche de la vérité. Voulons-nous comprendre les jugemens incompréhenſibles? Eſpérons-nous de pénétrer les voyes impénétrables? L'homme prétend, à force de raiſonner, ſe guérir d'un mal qui eſt l'intempérie du raiſonnement même; c'eſt en arrêtant notre raiſonnement téméraire, que nous guérirons notre raiſon. Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie cette ſageſſe vaine & inquiéte? La ſageſſe qui n'eſt point folle, eſt celle qui ne préſume point d'é-

* 1 Cor. I. vſ. 21.

Digitized by Google

d'être ſage, & qui eſt contente de s'abandonner au conſeil de Dieu, ſur toutes les vérités auxquelles elle ne peut atteindre. O qu'il y a de conſolation à ſavoir, qu'en ce genre on ne ſait & on ne peut rien ſavoir! O qu'on eſt bien, quand on demeure les yeux fermés dans les bras de Dieu, en s'attachant à lui ſans meſure! O la merveilleuſe ſcience que celle de l'amour, qui ne voit & qui ne veut voir que la bonté infinie de Dieu, avec notre infinie impuiſſance & indignité! La paix ſe trouve, non dans un éclairciſſement qui eſt impoſſible en cette vie; mais dans une amoureuſe acceptation des ténébres & de l'incertitude, où il faut achever d'aimer & de ſervir Dieu ici-bas, ſans ſavoir s'il nous jugera dignes de ſa miſéricorde éternelle. La paix ſe trouve, non en ſe troublant, en s'inquiétant, & en ſe tentant ſoi-même de deſeſpoir; mais en aimant Dieu, & en méritant par là ſon amour. La paix ſe trouve, non dans une philoſophie ſéche, vaine, diſcoureuſe, qui court ſans ceſſe après une ombre fugitive, & qui veut à contre-tems ſe donner des ſuretés où il n'y en a aucune; mais dans un amour de préférence de Dieu à nous, & dans une confiance en ſa bonté, qui répond ſans ſubtilité à toutes les tentations les plus ſubtiles dans la pratique. La paix ſe trouve, non dans les raiſonnemens abſtraits, mais dans l'oraiſon ſimple; non dans les recherches ſpéculatives, mais dans les vertus réelles & journaliéres; non en s'écoutant, mais en ſe faiſant taire; non en ſe flatant de pénétrer le conſeil de Dieu, mais en conſentant de ne le pénétrer jamais, & en ſe bornant à aimer, malgré l'incertitude de notre béatitude, qu'on ne ceſſe jamais d'eſpérer.

Je ſuis de plus en plus, mon révérend Pére, tout à vous avec tendreſſe & vénération.

Digitized by Google

AUTRE LETTRE AU PÉRE L'AMI BÉNÉDICTIN,

Sur la Prédeſtination.

L'Etat de votre ſanté m'allarme, mon cher Pére: je bénis Dieu de ce qu'il vous en détache; mais je ſuis affligé de vous ſavoir dans la douleur, & je crains les ſuites de cet état. Faites-moi mander ſimplement de vos nouvelles, ſans vous donner la peine d'écrire vous-même.

Pour la queſtion qui vous occupe, il n'y a aucune réelle diverſité de ſentiment entre nous; vous m'accordez tout ce que je demande, & je rejette tout ce que vous ne m'accordez pas. En voici la preuve.

D'abord vous raportez ces paroles qui ſont de moi: *Pourquoi il ne me donne que la pleine poſſibilité du ſalut, & qu'il n'y ajoûte pas la certitude? Pourquoi, prévoyant que je ne ferai aucun uſage des ſecours très-ſuffiſans, il ne m'en donne pas d'autres, auxquels je correſpondrois? Pourquoi il n'a pas été également bienfaiſant envers tous les hommes? Pourquoi, me donnant de vraies marques de ſon amour, il ne m'a pas aimé autant que pluſieurs autres?* Enſuite vous ajoûtez: *Non*, MONSEIGNEUR, *rien de tout cela ne fait, ni le ſujet de mes peines, ni celui de mes recherches. Je ne vois rien que de juſte en tout cela, &c.* Vous allez juſqu'à dire: *Je vous avoue que je ne trouve rien là de ſi ſurprenant qu'il faille adorer, & ſe taire; & je ne vous dirai jamais que ce ſoit là une vérité que les hommes ne puiſſent porter, s'il eſt vrai que*

Digitized by Google

que le reſte des hommes ait des graces très-ſuffiſantes pour perſévérer & pour ſe ſauver. . . . . En voilà plus qu'il n'en faut pour juſtifier la juſtice & la bonté de Dieu.

Voilà préciſément tout ce que je demande. Je veux ſeulement une prédilection purement gratuite, qui prévienne tous les mérites, & qui les prépare pour aſſurer le ſalut de certains hommes, pendant que Dieu ſe contente de donner aux autres la pleine poſſibilité du ſalut; par des ſecours très-ſuffiſans pour y parvenir. La prédeſtination n'eſt autre choſe que cette prédilection antécédente à tout mérite, laquelle prépare les mérites mêmes, comme des moyens très-certains pour arriver à la délivrance ou gloire céleſte. * *Præparatio beneficiorum Dei, quibus certiſſimè liberantur, quicumque liberantur.* Cette prédilection ou ſurabondance de bonne volonté pour les uns, ne diminue ni n'affoiblit en rien pour les autres l'amour ſincére de leur ſalut, la pleine poſſibilité de ce ſalut pour eux, & la parfaite ſuffiſance des ſecours qui leur ſont donnés pour y parvenir. Voilà le ſyſtême ſur lequel vous dites: *Rien de tout cela ne fait le ſujet de mes peines. . . . . Je ne vois rien que de juſte en tout cela. . . . . Je ne trouve rien de ſi ſurprenant* ... C'eſt-là néanmoins tout ce que je demande; & je ne crois pas que vous puiſſiez trouver dans mes paroles un ſeul mot qui aille au delà de ce ſyſtême. Que ſi par hazard il m'étoit échapé, contre mon intention, quelque terme qui parût aller plus loin, il faudroit le corriger, pour le réduire à ces bornes préciſes. Encore une fois, tout ſe réduit à dire, que Dieu aimant très-ſincérement tous les hommes, & voulant d'une volonté très-véritable leur ſalut, il veut néanmoins, par une prédilection ou volonté plus ſpéciale, le ſalut de tous les hommes choiſis. Tout ſe réduit à dire, que donnant aux uns des ſecours très-ſuffiſans, afin qu'ils ayent la pleine poſſibilité du ſalut, & qu'ils ſoient ſauvés s'ils le veulent être; il va pour les autres juſqu'à leur préparer des moyens de perſuaſion & de perſévérance juſqu'à

* S. Auguſt. de bono perſever. L. 14.

Digitized by Google

qu'à la fin; en ſorte qu'ils veuillent très-certainement tout ce qu'il faut pour être ſauvés. Voilà toute la doctrine de ſaint Auguſtin. Voilà, ſelon ce Pére, le ſecours *quo*, qu'Adam n'avoit point reçu pour perſévérer juſqu'à la fin de ſon tems d'épreuve, & qui eſt donné dans l'état préſent * *à ceux qui ſont prédeſtinés au Royaume de Dieu.* (*Hæc de his loquor*, dit le ſaint Docteur, *qui prædeſtinati ſunt in regnum Dei.*) Cette prédeſtination eſt la grace qui *méne inévitablement & invinciblement la volonté de l'homme* à la fin. C'eſt *la grace par laquelle nous ſommes prédeſtinés*, (*gratia quâ prædeſtinati ſumus.*) D'où vient qu'elle nous conduit *inévitablement & invinciblement* à notre fin? Saint Auguſtin en rend la raiſon par la préſcience divine: *Quia Deus non fallitur, nec vincitur.* Cette grace n'eſt pas la grace intérieure actuelle qui eſt donnée *ad ſingulos actus*, à tous les hommes que Dieu aide. C'eſt une grace ſpéciale qui eſt réſervée aux ſeuls *predeſtinés au Royaume de Dieu.* (*Hæc de his loquor, qui prædeſtinati ſunt in regnum Dei.*) Entendez de la grace intérieure & actuelle ce qui eſt dit ici de cette grace; vous en dites tout ce qu'ont dit Luther & Calvin. Car vous établiſſez une grace ſi néceſſitante, que la néceſſité en eſt inévitable & invincible au libre arbitre. De plus, vous n'accordez cette grace qu'aux *prédeſtinés au Royaume de Dieu.* Voilà ce que vous ne pouvez vous diſpenſer de dire, ſelon le texte de ſaint Auguſtin, du ſecours *quo*, ſi vous le prenez pour la grace intérieure & actuelle. Mais entendez de la prédeſtination, ce que ſaint Auguſtin dit du ſecours *quo*, tout eſt applani. Alors, il eſt vrai de dire que la préſcience de Dieu ne peut être trompée, & que la préparation des moyens de délivrance très-certaine, qu'il donne aux ſeuls élus, ne peut être ni vaincue ni fruſtrée de ſon effet. *Non fallitur, non vincitur Deus.* Voilà l'unique but que ſaint Auguſtin s'eſt propoſé dans les quatre principaux livres contre les Demi-Pélagiens, qui nioient la prédeſtination. Dès que vous admettrez la prédilection purement gra-

* De cor. & gra. C. 13. n. 39.

Digitized by Google

gratuite des uns, ſans préjudice de l'amour ſincére & effectif pour tous les autres, vous admettrez tout ce que ſaint Auguſtin a ſoutenu dans cette controverſe. A Dieu ne plaiſe que je veuille jamais aller plus loin.

Pour la réprobation, on peut la conſidérer en deux maniéres. 1°. On peut la conſidérer comme purement négative, c'eſt à dire, comme une pure & ſimple non-prédeſtination. 2°. On peut la regarder comme poſitive & abſolue, c'eſt à dire, comme une poſitive condamnation, & comme une abſolue excluſion de la gloire céleſte. Suivant la prémiére notion, il eſt évident que la réprobation de tous les hommes qui ſont *appellés* ſans être *élus*, précéde tout démérite. En voici la preuve, tirée de l'aveu même que vous me faites. Vous avouez une prédilection purement gratuite, & un décret que cette prédilection forme en faveur d'un certain nombre d'hommes. Or il eſt viſible que la totalité des hommes ne peut pas être compriſe dans ce décret ſpécial, & que cette prédilection ne peut pas embraſſer tout le genre humain. La prédilection ne ſeroit plus une prédilection, mais elle ſeroit un amour général, ſi elle s'étendoit généralement ſur tous les hommes. La volonté ſpéciale ſeroit confondue avec la volonté générale. L'élection n'auroit rien de plus particulier que la ſimple vocation. En un mot, il n'y auroit plus de vocation *ſecundùm propoſitum*, comme parle ſaint Auguſtin après ſaint Paul, ſuppoſé que tous les *appellés* fuſſent indifféremment compris dans le décret de l'élection. En ce cas, il n'y auroit qu'une volonté égale & indifférente de Dieu pour ſauver tous les hommes; en ſorte qu'ils ne ſeroient diſtingués que par le démérite des uns, & par le mérite des autres. Ce ſeroit rejetter toute prédeſtination, comme les Demi-Pélagiens, & nier un dogme que ſaint Auguſtin tire de ſaint Paul, en aſſurant qu'il eſt fondé ſur une tradition prophétique & apoſtolique.

Il eſt vrai que, quand ſaint Auguſtin parle à Simplicien de l'élection, en tant qu'elle eſt la récompenſe du mérite, il

Digitized by Google

dit que * *l'élection ne précéde point la juſtification, mais que la juſtification précéde l'élection, parceque perſonne n'eſt élu, qu'autant qu'il eſt déja différent de celui qui eſt rejetté.* Il eſt vrai qu'il ajoûte, qu'il ne voit pas comment cette élection peut être faite *avant la création du monde, ſi ce n'eſt par la préſcience.* Il eſt vrai que ſaint Proſper a parlé à peu près de même, & qu'il veut que la préſcience des volontés futures des hommes, ait dirigé l'élection divine. Mais il y a une grande différence entre l'élection qui ſépare ceux qui méritent d'avec ceux qui déméritent, & la prédeſtination qui précédant tout mérite, prépare les mérites même, afin qu'ils aſſurent la délivrance ou gloire céleſte. Pour cette prédeſtination, St. Auguſtin dit ſans ceſſe, qu'on ne peut trouver aucune raiſon de la part des mérites, ou des démérites des hommes. C'eſt ſur cette prédilection purement gratuite qu'il s'écrie après l'Apôtre: *O profondeur*, &c. C'eſt là-deſſus qu'il cite les exemples des enfans auxquels Dieu procure le baptême, ou ne veut pas le procurer, † *Deo volente.* C'eſt là-deſſus qu'il propoſe auſſi les exemples des hommes que Dieu ſe hâte d'enlever, quand ils ſont juſtes, pour prévenir leur *chute prochaine*, (*imminentem lapſum;*) ou qu'il laiſſe à la fragilité de leur libre arbitre, lorſqu'il prévoit qu'ils tomberont. Ces exemples, comme il le remarque, ſont déciſifs, & montrent une prédilection indépendante de tout mérite ou démérite futur. Voilà ce qui fait dire à ſaint Auguſtin, en parlant de tous les juſtes non-prédeſtinés: § *Ils n'ont jamais été tirés de la maſſe de perdition.... Ils n'étoient pas d'entre nous &c.* Toutes ces expreſſions ne ſignifient pas, que ces hommes ne ſont pas réellement juſtes pour un tems; car ſaint Auguſtin aſſure que dans ce tems-là ils ſont tellement juſtes, que, s'ils mouroient en cet état, ils recevroient ſans doute la gloire céleſte, comme la récompenſe de leur juſtice. Ces expreſſions ſignifient donc, non pas qu'ils

* L. 1. Ad Simplic. Quæſt. n. 2. † Epiſt. 107. ad Vitalem de corrept. & grat. C. 8. § De corrept. & grat. C. 7. De bono perſever. C. 8.

Digitized by Google

qu'ils ne ſont point tirés de la maſſe des enfans d'Adam, condamnés à l'Enfer pour le péché originel ; mais ſeulement, qu'ils ne ſont point tirés de la maſſe générale de ceux qui, faute de prédeſtination, ne parviendront point à la gloire céleſte, quoiqu'ils ayent des ſecours très-ſuffiſans pour y arriver, s'ils le veulent. Tout ſe réduit à dire, que les *appellés* ne ſont pas *élus*, & qu'il n'y a que les ſeuls prédeſtinés qui entrent dans le décret de la prédeſtination. Ce n'eſt pas que les autres n'ayent pas en leur faveur une volonté très-ſincére & très-effective de Dieu, qui leur donne par des ſecours très-ſuffiſans la pleine poſſibilité du ſalut ; mais ils n'ont pas en leur faveur cette volonté ſpéciale & prédeſtinante, qui prépare avec certitude les moyens de la délivrance des autres. En un mot, ces expreſſions ſignifient ſeulement, que les hommes *appellés* ſans être *élus*, ſont dans une eſpéce de réprobation purement négative, en ce qu'ils ne ſont pas prédeſtinés. Mais, comme cette prédeſtination ne prépare les moyens que par la ſimple préſcience, & que la certitude de ces moyens vient, non de leur nature néceſſitante, mais de l'infaillibilité avec laquelle Dieu prévoit que ces moyens feront vouloir le bien aux hommes, il s'enſuit que ces hommes, en correſpondant librement à ces graces, * *rendront leur élection certaine:* parcequ'en effet leur élection, quoique très-infailliblement préparée par la préſcience divine, ne s'accomplit en la façon prévue, que par leur très-libre conſentement. Il s'enſuit auſſi que les *appellés*, nonobſtant leur réprobation purement négative, c'eſt à dire, quoiqu'ils ſoient non-prédeſtinés, ont le ſalut néanmoins entiérement dans les mains de leur conſeil, en ſorte que leur non-prédeſtination ne diminue en rien leur plein pouvoir d'être ſauvés, & qu'ils ne ſont exclus du ſalut, que par le ſeul refus de leur libre arbitre, que Dieu prévoit ſimplement.

Pour la réprobation poſitive, elle eſt un juſte jugement de condamnation, que Dieu ne prononce jamais que ſur les démérites

* 2. Pet. I. 10.

Digitized by Google

mérites de l'homme qui a rejetté librement le ſalut, quoiqu'il fût dans ſes mains. En ce ſens, la réprobation eſt uniquement fondée ſur la préſcience des démérites. Dieu ne condamne jamais, comme dit ſaint Auguſtin, les hommes, qu'à cauſe qu'il *ne leur a pas ôté le libre arbitre, pour le bon & mauvais uſage duquel ils ſont très-juſtement jugés.* Il condamne ceux * *qui ſe fraudent eux-mêmes du grand & ſouverain bien.* Il tourne ſa puiſſance contre ceux *qui ont mépriſé ſes miſéricordes dans les dons* de ſa grace.

Voilà, ſi je ne me trompe, mon cher Pére, le ſyſtême dans lequel vous ne trouvez aucun *ſujet de peine. . . . rien que de juſte. . . . . rien de ſi ſurprenant. En voilà*, dites-vous, *plus qu'il n'en faut pour juſtifier la juſtice & la bonté de Dieu.* En ſuivant ce ſyſtême, vous rempliſſez dans toute la rigueur de la lettre, tout ce que ſaint Auguſtin a ſoutenu contre les Demi-Pélagiens. Il eſt facile de démontrer dans ſes livres d'un bout à l'autre, qu'il ne va jamais plus loin. Et ce ſyſtême bien compris avec ſes adouciſſemens, ſuffit *pour juſtifier la juſtice & la bonté de Dieu*, comme vous le dites très-bien.

Pour les prétendus diſciples de ſaint Auguſtin, ils veulent que Dieu ne tire de la maſſe de perdition condamnée pour le péché originel, que les ſeuls prédeſtinés; qu'il n'y ait aucun ſecours médicinal dans l'état préſent, que le ſeul ſecours *quo*, qui *n'eſt point laiſſé au libre arbitre*, qui ne peut être *ni mérité*, *ni perdu*, & auquel *les volontés ne peuvent réſiſter*, parcequ'il n'y a point de plus grande néceſſité que celle qui eſt *inévitable & invincible.* Ils veulent que tout homme, même juſte, qui n'a pas ce ſecours *quo* préciſément pour l'acte ſurnaturel, commandé dans le moment où le commandement le preſſe, ne puiſſe non plus s'empêcher de violer le commandement, ſelon la comparaiſon de ſaint Auguſtin, † que *perſonne ne peut naviger ſans navire, parler ſans voix, marcher ſans pieds, & voir ſans lumiére.* Je ne m'étonne nullement que ceux qui ſont attachés à un tel ſyſtême, ne puiſſent répondre rien d'intelligible

* De ſpir. & litt. C. 33. † De geſt. Pelag. C. 1. n. 3.

Digitized by Google

ble aux libertins, ni même aux ames tentées de murmure ou de deſeſpoir. L'hiſtoire très-curieuſe & très-remarquable que vous me racontez, fait voir combien ils ſont dans l'impuiſſance *de juſtifier la juſtice & la bonté de Dieu*, & de dire avec ſaint Auguſtin: *Les commandemens ne ſont point tyranniques.* Une prédeſtination qui n'eſt qu'une prédilection pour les uns, ſans préjudice de l'amour très-ſincére pour tous les autres, & laquelle ſe borne à ne donner pas aux uns la ſurabondance qu'elle prépare aux autres, ſans diminuer rien de la parfaite ſuffiſance à ceux-ci, laiſſe tout le genre humain avec le ſalut dans les mains de ſon propre conſeil; en ſorte que la perte d'un chacun d'eux ne vient que de ſon libre arbitre, rébelle à la grace. * *Perditio tua, Iſraël.* Leur non-prédeſtination ne leur a ôté rien d'effectif pour un très-parfait pouvoir de ſe ſauver. Mais une prédeſtination qui ne prépare à aucun homme dans l'état préſent que le ſeul ſecours *quo*, & qui ne le donne, au moins pour la perſévérance finale, qui eſt le coup déciſif, qu'aux ſeuls prédeſtinés, laiſſe pour le reſte des hommes, même des juſtes non-élus, la même impuiſſance de perſévérer dans ce moment déciſif, où tout homme ſe trouve *de naviger ſans navire, de parler ſans voix, de marcher ſans pieds, & de voir ſans lumiére.* Voilà une doctrine qui méne tout droit au deſeſpoir, & par conſéquent au libertinage le plus incorrigible. Pour remédier à ces maux, allez dire à un homme, que cette impuiſſance de faire le bien & de réſiſter au mal, eſt une juſte punition du péché originel; il vous répondra, que nul de ceux que Dieu punit ainſi, ne peut ni ne doit réſiſter à cette punition divine & inévitable. Dites-lui qu'il a la grace pour l'acte ſurnaturel qui lui eſt commandé; il vous répondra: Si je l'ai, je ferai l'acte avec une néceſſité invincible; pourquoi craignez-vous que j'évite ce qui eſt inévitable, & que je vainque ce qui eſt invincible? Repréſentez-lui que la grace n'eſt point néceſſitante, & que la concupiſcence auſſi ne l'eſt pas, quoique:

* Oſe. 13.

Digitized by Google

que l'une détermine la volonté inévitablement & invinciblement au bien, comme l'autre la détermine au mal; il rira de cette ſubtilité puérile, qui eſt ſi indigne du profond ſérieux d'une telle queſtion. Il vous répondra avec moquerie & indignation: Hé, quelle néceſſité peut être plus forte, que celle qui prévient inévitablement, & qui détermine invinciblement ma volonté, tantôt au bien & tantôt au mal? N'avouez-vous pas vous-même, qu'il eſt néceſſaire que ma volonté ſuive toujours tout ce qui la délecte le plus? N'eſt-ce pas là ce que vous n'avez pas de honte d'attribuer à ſaint Auguſtin? Ai-je beſoin d'aucun autre principe pour m'autoriſer dans une liberté Epicurienne? On n'a qu'à mettre d'un côté le plus grand Docteur du parti, & de l'autre une perſonne qui n'a que le ſens commun avec ce principe, dont elle ſe prévaudra en faveur de ſon libertinage; plus le Docteur ſera habile, plus il ſera confondu & honteux des réponſes abſurdes, auxquelles il ſera réduit.

Mais j'abuſe de la patience d'un malade. Pardon, mon cher Pére. Je ſuis avec vénération tout à vous ſans réſerve.

A U-

Digitized by Google

AUTRE LETTRE AU PÉRE L'AMI BÉNÉDICTIN,

Sur le même ſujet.

JE ſuis perſuadé, mon révérend Pére, que nous ſommes tellement d'accord ſur le point eſſentiel, que les choſes déja accordées ſuffiſent pour nous accorder ſur celles dont nous ne convenons pas encore.

1°. Vous admettez la préſcience infaillible de Dieu pour toutes nos volontés futures.

2°. Vous admettez auſſi ſans peine une prédilection de Dieu pour un certain nombre d'hommes ; ſans préjudice à la dilection très-ſincére, en vertu de laquelle il donne à tous les autres des ſecours très-ſuffiſans pour rendre leur ſalut poſſible. Voilà les deux points que vous m'accordez ; vous m'en demandez un troiſiéme que voici.

Vous voulez qu'un certain nombre de ces hommes, auxquels Dieu donne ſans prédilection des ſecours très-ſuffiſans, ſe ſauvent par le ſecours de ces graces ſi ſuffiſantes, qui leur rendent le ſalut ſi parfaitement poſſible. Pourquoi, dites-vous, arriveroit-il, que de tant d'hommes à qui il ne manque rien pour ſe pouvoir ſauver, aucun ne ſe ſauvât jamais ; & ſi le défaut de prédeſtination eſt un obſtacle invincible à leur ſalut, d'où vient que Dieu, qui veut avec tant de bonté les ſauver tous, ne veut pas lever cet obſtacle ? Voici mes réponſes, que je tire des deux propoſitions que vous m'accordez.

1°. Je veux bien vous abandonner toute inégalité de ſecours

entre les prédeſtinés & ceux qui ne le ſont pas. Je veux bien ſuppoſer une grace commune & égale pour tous les hommes, comme ſaint Auguſtin ſemble l'avoir bien voulu ſupoſer, en écrivant à Simplicien. Dans cette ſupoſition que je fais ici ſans conſéquence, la prédeſtination pourroit encore reſter toute entiére, puiſque la prédeſtination, ſelon ſaint Auguſtin, ne conſiſte qu'en deux points, ſavoir, la prédilection & la préſcience divine. Dans cette ſupoſition, Dieu pourroit encore aimer quelques hommes plus que tous les autres, leur vouloir un plus grand bien, & vouloir s'aſſurer de les y faire parvenir. Dieu pourroit auſſi ſe ſervir de ſa préſcience, pour faire en ſorte qu'une certaine grace commune & égale pour tous, perſuaderoit ceux-ci, quoiqu'elle ne perſuadât point les autres. *Ainſi*, dans cette ſuppoſition d'une grace générale & également donnée à tous, dans les mêmes diſpoſitions au dedans, & les mêmes circonſtances au dehors, je trouve encore la prédeſtination que je cherche, & qui ne conſiſte que dans la prédilection & dans la préſcience. Vous m'avez accordé la prédilection ſans préjudice de la dilection ſincére. Vous m'avez accordé auſſi la préſcience infaillible. Vous ne pouvez donc plus rejetter la prédeſtination que je borne à ces deux points. Dans cette ſuppoſition, la prédeſtination n'eſt, ni un ſecours intérieur de grace, ni une cauſe réelle qui influe dans le ſalut des hommes prédeſtinés. Sans la prédeſtination, un homme a tous les ſecours les plus ſuffiſans, & la plus parfaite poſſibilité du ſalut. Le ſalut n'eſt pas plus prochainement poſſible au prédeſtiné qui ſe ſauve, qu'au non-prédeſtiné qui ne ſe ſauve pas. La non-prédeſtination n'eſt la privation d'aucun ſecours réel de grace, puiſque nous ſupoſons que les uns & les autres ont la même grace générale, ſans ombre de diſtinction. La différence de l'événement entre ces deux ſortes d'hommes, ne vient ni du principe de la prédilection de Dieu pour les uns, puiſqu'on ſupoſe que cette prédilection n'opére aucune inégalité de grace entre eux; ni de la préſcience, puiſque ce n'eſt point la préſcience qui fait que les hommes veulent ni le bien ni le mal;

mais,

Digitized by Google

mais qu'au contraire c'eſt la détermination libre des volontés des hommes qui régle la préſcience ; en ſorte que cette préſcience, comme ſaint Auguſtin l'aſſure, n'influe pas plus ſur nos volontés futures, que le ſouvenir d'un particulier influe ſur nos volontés paſſées. Dans cette ſuppoſition que vous ne pouvez pas nier, puiſqu'elle ne contient que les deux points que vous avez déja accordés, voilà une prédeſtination tellement certaine, qu'aucun prédeſtiné ne périt, & qu'aucun non-prédeſtiné ne ſe ſauve. Il faut donc que vous admettiez comme moi, ce qui vous paroît faire une ſi grande difficulté.

2°. Vous demandez, d'où vient que nul de ces hommes qui ont le ſalut *dans la main de leur conſeil*, & qui peuvent auſſi prochainement que les prédeſtinés même ſe ſauver, puiſqu'ils ont préciſément la même grace, ne ſe ſauvent pourtant jamais. Je vous réponds, que ce qui empêche leur ſalut, n'eſt point leur non-prédeſtination. Avec cette non-prédeſtination, ils ont une grace entiérement égale à celle des prédeſtinés qui ſe ſauvent; le défaut de prédilection ne les prive d'aucun ſecours réel. Quoiqu'ils ſoient moins aimés que les autres, ils ne ſont pas moins ſecourus par la grace. La préſcience même, par laquelle Dieu voit leur infidélité en même tems que la fidélité des prédeſtinés, ne leur nuit en rien de réel : car cette préſcience, comme je l'ai déja remarqué, ne contribue en rien à leur infidélité; c'eſt au contraire leur infidélité, qui étant future par leur ſeul libre arbitre, ſe préſente à la préſcience de Dieu. Les hommes non-prédeſtinés ne manquent donc d'aucun ſecours réel que les prédeſtinés reçoivent; & il n'eſt pas permis de demander comment eſt-ce que Dieu veut ſincérement qu'ils ſe ſauvent, puiſqu'il les prive de la prédeſtination, ſans laquelle ils ne ſauroient être ſauvés. La prédeſtination ne conſiſte que dans deux choſes jointes enſemble : l'une eſt une prédilection, qui n'agit point ſur les volontés, & qui ne donne aucune grace au deſſus de la générale; en un mot, le ſalut n'eſt pas plus poſſible avec cette prédilection que ſans elle; & ſans elle le ſalut eſt auſſi poſſible que quand on l'a. L'autre choſe qui entre dans

Digitized by Google

la prédeſtination, eſt la préſcience. Or la préſcience ne donne rien aux prédeſtinés, & ne prive de rien celui qui n'eſt pas prédeſtiné. Il eſt vrai que ſans cette préſcience du ſalut futur d'un homme, il eſt impoſſible que cet homme ſoit ſauvé; mais ce n'eſt qu'une impoſſibilité purement *conſéquente*, comme celle qui fait qu'il eſt impoſſible qu'une choſe ne ſoit pas arrivée autrefois, quand je me ſouviens de l'avoir vue en ſon tems. Il ne faut donc que bien entendre la prédeſtination, & que la réduire aux deux ſeules choſes dont elle eſt compoſée, pour conclure que la non-prédeſtination ne rend nullement le ſalut impoſſible aux non-prédeſtinés, & qu'elle ne leur diminue même en rien la poſſibilité du ſalut, qui leur eſt commune avec les prédeſtinés. Vous n'avez qu'à dire de la préſcience, ce que vous dites de la prédeſtination, pour ſentir combien votre objection eſt facile à réſoudre. En un ſens de néceſſité purement conſéquente, il eſt vrai de dire, que nul homme ne peut être ſauvé, ſi ſon ſalut n'eſt pas prévu de Dieu comme futur; en voudriez-vous conclure que la préſcience de la perte d'un grand nombre d'hommes rend leur ſalut impoſſible, & leur damnation néceſſaire?

3°. Allons plus loin, & faiſons une autre ſupoſition, qui eſt de nous repréſenter Dieu voulant le ſalut de tous les hommes d'une volonté égale & conditionelle, ſans en prédeſtiner aucun. Dans cette ſupoſition, Dieu dit en lui-même: Je les aime tous également: je leur donne à tous le même ſecours de grace: je les ſauverai tous, ſi tous y correſpondent par leur libre arbitre. Je les condamnerai tous, ſi tous y réſiſtent par leur libre arbitre. Enfin les uns y correſpondent, les autres n'y correſpondent pas. Je récompenſerai dans le ciel ceux qui ſe trouveront y avoir correſpondu, & je punirai dans l'Enfer ceux qui auront refuſé d'y correſpondre. Dans cette ſupoſition il n'y auroit aucune prédeſtination, faute de prédilection pour les uns au deſſus des autres. Mais il reſteroit une pure & ſimple préſcience de la fidélité future des uns, & de l'infidélité future des autres. Je ſou-

tiens,

tiens néanmoins, que dans ce ſyſtême, toute votre difficulté réelle reſteroit, & qu'on pourroit faire encore votre objection. On pourroit dire : D'où vient que Dieu n'a pas donné à tous un certain degré de grace qu'il voit dans les tréſors infinis de ſa puiſſance, & avec lequel il prévoit par ſa préſcience infaillible, qu'il aſſureroit le ſalut de tous les hommes, ſans exception ? Il eſt impoſſible d'être ſauvé ſans la préſcience de Dieu ; nul ne peut être ſauvé, ſi Dieu ne prévoit qu'il le ſera. Pourquoi donc Dieu, qui veut ſincérement, dit-on, ſauver tous les hommes, en laiſſe-t-il un ſi grand nombre, dont le ſalut n'eſt pas compris dans ſa préſcience, & qui par conſéquent ne peuvent pas être ſauvés ? Vous ne pouvez pas deſavouer, mon révérend Pére, que cet argument ne conſerve encore toute ſa force contre vous, après que vous aurez ſupprimé toute prédeſtination. Le ſalut de chaque homme eſt impoſſible, ſans une préſcience de la part de Dieu que cet homme ſera ſauvé. Ainſi, ſans préſcience comme ſans prédeſtination, ſon ſalut ne peut jamais être futur. L'unique ſolution que vous puiſſiez donner à cette objection, c'eſt de dire que la ſimple préſcience ne fait rien au ſalut, ni pour le procurer ni pour l'empêcher ; que la préſcience préſupoſe, pour ainſi dire, ſon objet futur, ſans contribuer à le rendre tel ; & que la néceſſité qui en réſulte, n'eſt que purement *conſéquente* : mais qu'au contraire, la prédeſtination eſt une volonté de Dieu, qui décide, qui prépare ; qui arrange, & ſans l'arrangement de laquelle il eſt impoſſible que le ſalut d'aucun homme arrive jamais. Mais ma réponſe ſe réduit à ce que j'ai déja établi. La prédeſtination n'eſt qu'un compoſé de la prédilection & de la préſcience. Nous avons déja vu que la prédilection ſeule n'opére rien, ni comme cauſe efficiente ſur la volonté, ni comme cauſe diſtributive de certaines graces, puiſque, ſuivant notre ſuppoſition, Dieu, nonobſtant cette prédilection pour les uns, ne leur donne que la même grace préciſément qu'il donne à tous les autres. Ce n'eſt donc pas la pré-

dilection d'un tel homme qui assure son salut, puisqu'elle ne lui donne rien pour l'assurer, plus qu'aux autres qui périssent: mais c'est la préscience qui se joint à la prédilection, pour lui assurer le salut de certains hommes. Toute la sureté de l'événement futur vient de cette préscience. Or la préscience ne peut jamais produire qu'une nécessité purement *conséquente*, soit qu'elle se trouve jointe à une prédilection en faveur de quelques hommes, soit qu'elle se trouve sans prédilection. Il est donc évident, que dans les deux systêmes, l'un de la prédestination, l'autre de la simple préscience sans prédestination, il n'y a jamais qu'une nécessité purement *conséquente*, qui n'ôte, ni aux hommes qui se sauvent, le pouvoir prochain de se perdre, ni à ceux qui se perdent, le pouvoir prochain de se sauver. Vous convenez qu'il y a une prédilection outre la préscience. Vous êtes donc obligé tout autant que moi de répondre à l'objection, puisque vous n'admettez pas moins que moi les deux parties qui composent la prédestination. De plus, quand même vous voudriez supprimer la prédilection que vous admettez, & par conséquent anéantir toute prédestination, vous n'auriez pas moins besoin que moi de répondre à votre argument, puisque c'est la préscience seule, & non la prédilection, qui fait toute la difficulté dont vous êtes en peine; savoir, celle de la certitude inévitable de l'événement futur. Je serai toujours en droit de répondre mot pour mot sur la prédestination, tout ce que vous répondrez sur la préscience. Vous n'avez qu'à voir ce que saint Augustin dit des *élus*. Il les nomme sans cesse *præsciti*, & il met toujours la certitude de leur salut, dans l'infaillibilité de la préscience de Dieu.

4°. Vous voudriez au moins qu'il y eût un certain nombre d'hommes non-prédestinés, qui parvinssent au salut, afin qu'il parût par leur exemple qu'on peut se sauver, & qu'on se sauve en effet sans prédestination: alors vous seriez consolé par les non-prédestinés qui peut-être se sauveront. Ainsi vous mettriez trois classes d'hommes. Les prémiers seroient les saints pré-

Digitized by Google

prédeſtinés; les ſeconds, les ſaints non-prédeſtinés; & les derniers ſeroient les non-prédeſtinés, qui périſſent; mais permettez-moi de vous repréſenter mes difficultés.

1°. Où trouvez-vous les ſaints non-prédeſtinés? En voyez-vous quelque trace dans la tradition? Eſt-il permis d'avancer un ſyſtême ſi nouveau, & ſi inconnu aux anciens? *Nova ſunt quæ dicitis*, &c.

2°. Ce tempérament ne léve point la difficulté: on reviendra toujours à vous dire, que Dieu a prévu que les ſaints non-prédeſtinés ſe ſauveroient avec une telle grace; qu'il a eu pour eux la bonne volonté de la leur donner préciſément telle qu'il la prévoyoit convenable pour aſſurer leur ſalut; qu'il ne l'a point fait au hazard, d'une façon aveugle & indifférente; qu'il a prévu que leur ſalut en ſeroit la ſuite. On ne manquera pas d'ajoûter, que Dieu a vu de même la grace préciſe qui auroit ſauvé pareillement les autres hommes non-prédeſtinés qui périſſent, & qu'il n'a pas voulu la leur donner. Voilà, vous dira-t-on, la préſcience & la prédilection, qui étant jointes enſemble, font une prédeſtination complète. Ainſi votre ſyſtême raſſemble les défauts & les inconvéniens des deux extrêmités oppoſées. D'un côté, on vous ſoutiendra que vos ſaints non-prédeſtinés ont une prédeſtination véritable, puiſqu'ils ont une préſcience de Dieu, jointe à une bonne volonté ſpéciale de leur donner la grace préciſe qu'il prévoit convenable pour les ſauver: *Quomodo ſcit congruere*, &c. C'eſt ce qui vous doit paroître dur à l'égard des autres hommes non-prédeſtinés, qui périſſent par le refus d'une pareille grace, ſans laquelle il eſt impoſſible qu'ils ſoient jamais ſauvés. D'un autre côté, vous ne pouvez pas dire que certains hommes ſe ſauvent, étant privés de toute prédeſtination, ſans énerver le dogme de la prédeſtination même. La tradition eſt toute contraire à cette nouveauté. Si certains hommes ſe ſauvoient ſans prédeſtination, ils ſe diſcerneroient eux-mêmes. En ce cas-là les plus grands ſaints, comme la ſainte Vierge, ſaint Jean Baptiſte, les Apôtres, &c. ſeroient diſcernés par une élection purement

ment gratuite : mais les ſaints d'un ordre inférieur, qui ſe ſeroient ſanctifiés ſans prédeſtination, ſe ſeroient diſcernés eux-mêmes; ils pourroient dire : Quoique Dieu ne nous ait pas prédeſtinés comme ces ſaints privilégiés, nous n'avons pas laiſſé néanmoins de parvenir ſans ce privilége à la même fin. Ce ſyſtême raſſemble les inconvéniens que vous ſentez dans les deux autres.

5°. Vous me demanderez encore, comment il ſe peut faire que de tant de millions d'hommes, qui ont reçu des graces très-ſuffiſantes pour leur rendre le ſalut pleinement poſſible, il n'y en a jamais aucun qui uſe d'un pouvoir ſi complet, & qui parvienne à ce ſalut, qu'ils ont tous pour ainſi dire *dans la main de leur conſeil*? Je vous réponds que la cauſe de leur infidélité à ces graces, n'eſt autre que leur libre arbitre; qu'il ne faut point remonter plus haut que leur volonté, & qu'il ne faut pas s'étonner que nul de ces hommes ne ſe ſauve point, puiſque Dieu voit par ſa préſcience infaillible, qu'aucun d'eux ne voudra faire ce qui dépend de lui pour ſe ſauver. Vous reviendrez peut-être encore à me demander: D'où vient qu'un ſi prodigieux nombre d'hommes, comme de concert, refuſent de ſe ſervir d'un pouvoir ſi complet ? Je ne puis vous en donner aucune autre cauſe ni ſource, que leur libre arbitre que Dieu leur laiſſe. Pour expliquer ceci, permettez-moi de faire une parabole. Un Roi offre à dix millions de ſes ſujets une récompenſe, avec tous les moyens pour la gagner. Ce Prince eſt Prophéte. Il prévoit infailliblement par l'eſprit de prophétie, qu'il n'y aura parmi ces dix millions d'hommes, pas même un ſeul homme qui ſe veuille donner la peine néceſſaire pour remporter le prix offert, & que cette multitude innombrable s'en privera par ſa mauvaiſe volonté, qui ſera néanmoins très-libre; il voit ſeulement cent mille hommes qui ſe détermineront autrement, & qui remporteront le prix négligé par ceux-ci Ce Prince Prophéte voit infailliblement cet événement futur, ſans y avoir aucune part. Il ne produit nullement cette mauvaiſe volonté future de tant d'hommes. Il ne

la

Digitized by Google

la voit, qu'à cauſe que tous ces hommes, parfaitement libres de gagner le prix offert, ſe détermineront d'eux-mêmes, malgré lui, à ne le pas vouloir; il voit cet événement futur ſans y contribuer, comme je vois une campagne, que mes yeux regardent ſans l'avoir faite; comme ma mémoire me rapelle les actions paſſées d'autrui, où je n'ai eu aucune part; & comme le ſens commun me fait prévoir, ſur des vraiſemblances très-fortes, certaines actions futures de mon prochain, dont je voudrois le détourner. L'unique différence qui eſt entre la prévoyance de Dieu & la mienne, eſt que la ſienne eſt infaillible, & que la mienne peut faillir. Du reſte ſa prévoyance n'influe pas plus que la mienne, ſur ſon objet futur. La comparaiſon du Prince-prophéte eſt très-propre à faire entendre, combien la prévoyance de Dieu eſt infaillible, ſans être cauſe de ce qu'elle prévoit. Ne dites point, que c'eſt la prévoyance du Prince-prophéte, qui eſt cauſe que tant de millions d'hommes, comme de concert, refuſent de gagner le prix qu'il leur offre. Ne demandez point d'autres raiſons de ce refus ſi univerſel, que leur volonté libre & mal diſpoſée par ſon propre choix. Mais, dès que vous avez ſuppoſé que ce Prince-prophéte a prévu infailliblement, que les dix millions d'hommes ne voudront pas gagner ſon prix que cent autres mille hommes gagneront, il ne vous eſt plus permis de vouloir ſuppoſer, qu'il y aura quelques hommes au delà des cent mille prévus, qui voudront gagner cette récompenſe. Ce n'eſt nullement à ce Prince, mais à des hommes innombrables que vous devez demander, pourquoi eſt-ce qu'ils ſont tous comme d'accord, pour ne vouloir pas ce qu'il ne tient qu'à eux de vouloir. Pour le Prince, il les prévient, il les excite, il les exhorte, il leur donne tous les ſecours dont ils ont un vrai beſoin pour pouvoir remporter le prix qu'il leur promet. Il ne tient nullement à lui, il ne tient qu'a eux; mais étant pleinement libres de vouloir ou de ne vouloir pas, ils choiſiſſent de ne point vouloir. Le Prince qui eſt Prophéte ne fait que pré-

Digitized by Google

voir infailliblement leur mauvaiſe volonté future. Or il eſt évident, que dès qu'il la voit par une prévoyance prophétique, on ne peut plus ſuppoſer qu'elle n'eſt pas future, puiſque cette prévoyance ne peut pas être fautive. Ce ſeroit ſe contredire viſiblement & renverſer ſa propre ſuppoſition, que de ſuppoſer d'un côté, que le Prince-prophéte voit le refus futur de tous les hommes, & que de ſuppoſer de l'autre côté, que ce refus infailliblement prévu n'arrivera jamais pour une partie de ces gens-là. Il ne reſte qu'à changer ſimplement les noms, & qu'à dire de la préſcience divine, qui eſt infaillible, ce que vous êtes obligé de dire de celle du Prince-prophéte. Elle voit d'une façon toute nue & purement ſpéculative, ce que le libre arbitre des hommes décidera, comme mes yeux regardent un tableau que je n'ai pas fait; ou comme je me ſouviens d'une action d'autrui; ou bien, pour revenir à notre comparaiſon, comme le Prophéte prévoit une faute & un malheur de ſon prochain, qu'il ne peut empêcher par toutes ſes offres.

6°. Quand on embraſſe dans toute ſon étendue le plan de la prédeſtination, il n'y a que deux points qui doivent nous étonner. Le prémier eſt, que Dieu qui aime ſincérement tous les hommes pour les conduire à leur derniére fin, ſavoir leur ſalut, ne donne pas à tous ſans exception, ce qu'il donne aux ſeuls *élus*, ſavoir une grace qu'il voit convenir pour aſſurer le ſalut de chacun d'eux, *quomodo ſcit congruere*, &c. Dieu tient ces graces dans les tréſors de ſa puiſſance; il les voit diſtinctement; s'il les donnoit, tous ſans exception ſeroient ſauvés. Il ne veut pas les donner, quoiqu'il donne à tous des graces très-ſuffiſantes, avec leſquelles ils auront la pleine & parfaite poſſibilité du ſalut, dont ils ne voudront pas ſe ſervir. Le ſecond point eſt, que Dieu préfére d'une façon purement gratuite les uns aux autres, pour les graces congrues ou aſſaiſonnées, *quomodo ſcit congruere*, &c. Ces graces, ſi vous voulez, ſont au même degré que celles des hommes non-prédeſtinés, elles

ne

ne ſont pas plus fortes, elles ne donnent point plus de facilité : en un mot, je veux bien ſuppoſer qu'elles ſont entiérement les mêmes, quant à leur degré ou force, quant aux circonſtances extérieures, & même quant à la tentation qui eſt à vaincre au dedans. Mais Dieu prévoit que cette même grace, qui fera vouloir Jacques par le ſeul choix de ſon libre arbitre ainſi prévenu & aidé, ne fera point vouloir Antoine par le choix de ſon libre arbitre qui réſiſtera librement à cet attrait & à ce ſecours. Dieu, en prévoyant que cette grace ſauvera l'un & ne ſauvera pas l'autre, la donne également à tous les deux, avec une dilection qui paroît très-inégale. D'où vient que Dieu aime l'un plus que l'autre, par cet amour ſi gratuit & ſi prévenant? C'eſt ſur ces deux points que l'Egliſe dit, après ſaint Paul & avec ſaint Auguſtin, *O altitudo*, &c.

7°. Pour moi, dans cette incertitude, je ne puis trouver aucun repos que dans l'amour de préférence de Dieu à moi. Je ſai que le nombre des non-prédeſtinés eſt incomparablement plus grand que celui des prédeſtinés. Ainſi, toutes les fois que je m'arrêterai aux vraiſemblances humaines, ſur tout en rapellant le ſouvenir de mes infidélités, je ſerai dévoré par une frayeur que rien n'appaiſera, de ne me point trouver du petit nombre des prédeſtinés. L'incertitude ſeule doit ſuffire pour cauſer le plus intolérable tourment, quand il s'agit d'une déciſion telle que celle du ſalut éternel. On en peut juger par les inquiétudes mortelles d'un homme qui tireroit au billet pour être pendu, avec une apparence cent fois plus grande de l'être, que de ne l'être pas. Dans cette horrible incertitude pour le ſalut éternel, qui eſt-ce qui peut calmer mon cœur? Sera-ce la certitude de la volonté ſincére de Dieu pour me ſauver? Hé! Ne vois-je pas que la multitude innombrable périt, nonobſtant cette ſincére volonté? Quoi donc! Sera-ce la prédeſtination? C'eſt elle-même qui me fera trembler de n'y être pas compris. Sur quoi donc me raſſurerai-je? Ou bien ſerai-je tranquille & content à la veille d'une déciſion, non ſeulement ſi incertaine,

Digitized by Google

mais encore où je vois tant de motifs de craindre pour mon éternité? Encore une fois, ſur quoi eſt-ce que je fonde le repos de mon cœur? Si c'eſt ſur mon ſalut, c'eſt ſur le ſable mouvant; non par l'incertitude des promeſſes de Dieu, mais par l'incertitude qui vient de ma propre fragilité. Puis-je appaiſer mon cœur, puis-je reſpirer, puis-je vivre, ſi je ne m'appuye que ſur une eſpérance ſi incertaine de ma part, quoique très-certaine de la part de Dieu? Sera-ce l'incertitude qui nourrira mon cœur? Hé! C'eſt elle qui le rongeroit. De quoi donc puis-je vivre, comme ſuſpendu par un cheveu au deſſus de l'abîme de l'Enfer? Je puis m'étourdir, m'enivrer, me mettre dans une eſpéce de délire, & goûter une joye de frénétique dans cette horrible ſituation; mais je ne puis être mis dans une véritable paix, que par un amour de préférence de Dieu à moi, qui ſoit indépendant de mon incertitude. Si je n'aimois Dieu que pour mon ſalut, ce ſalut ſi incertain ne pourroit pas me mettre en paix; plus je le voudrois, plus je ſerois troublé par ſon incertitude. Ma paix ne viendra donc que d'un amour qui m'attache à Dieu indépendamment même de la récompenſe, quoique je la deſire, l'eſpére & la demande en tout état, ſelon la volonté très-expreſſe de Dieu.

A U-

Digitized by Google

AUTRE LETTRE AU PÉRE L'AMI BÉNÉDICTIN.

Sur la nature de la Grace.

VOus me demandez, mon révérend Pére, en quoi consiste la grace. Je vous réponds que la grace (sans examiner, selon la philosophie de l'Ecole, son entité) est Dieu opérant dans l'ame. 1°. La grace donne à l'entendement une illustration. 2° Elle donne à la volonté un attrait prévenant, un plaisir indélibéré, un sentiment doux & agréable, qui est en elle sans elle. 3°. Elle augmente la force de la volonté, afin qu'elle puisse actuellement, dans ce moment, vouloir le bien. 4°. Elle l'excite à se servir de cette force nouvellement donnée. Jusques-là cette grace n'est que prévenante, & en nous sans nous. Or, rien de tout ce qui est en nous sans nous, ne nous détermine; autrement, notre détermination seroit mise en nous sans nous; nous ne nous déterminerions pas; mais nous serions déterminés *ad unum* comme les bêtes, ainsi que parle saint Thomas; ce seroit se jouer des termes; que de dire dans cette supposition: l'homme est dans l'indifférence active & dans la liberté d'exercice, l'homme délibére, se détermine lui-même, & choisit. Tous ces termes deviendroient ridicules. Pour ce qui est d'augmenter la force de la volonté, c'est le moyen le plus décisif pour faire vouloir l'homme sans le nécessiter. Aussi voyons-nous que saint Augustin, après avoir dit, *Fa-*

Digitized by Google

cit ut velimus, ou quelque autre choſe ſemblable, s'explique en ajoûtant, *adjuvando*. En effet, comme le péché n'eſt qu'une défaillance de la volonté, & qu'au contraire le bon vouloir eſt une force de la volonté qui ſe tourne au bien, c'eſt tourner la volonté au bien & la ſoutenir contre le mal auſſi efficacement qu'il eſt poſſible, ſans la néceſſiter, c'eſt opérer le bon vouloir en elle & avec elle, que de lui donner une force nouvelle pour le bien: *adjuvando.*

On peut dire même que la grace médicinale doit être principalement une grace de force pour aider la puiſſance; parceque le mal ne conſiſte que dans l'affoibliſſement de cette même puiſſance: ainſi le mal étant l'impuiſſance de vouloir, le reméde doit être une grace de pouvoir vouloir; mais de pouvoir ſi proportionné à l'affoibliſſement actuel, que la volonté dans ce moment ſe trouve auſſi forte par la grace, que ſi elle étoit ſaine & entiére. Il faut encore ajoûter, que Dieu voit cette proportion telle, que la volonté voudra ce qu'elle doit vouloir: *Quomodo eis vocari aptum eſt.... quomodo ſcit ei congruere, ut vocantem non reſpuat.*

Mais enfin, la liberté qu'Adam a perdue, eſt la même que JESUS-CHRIST a rendue à ſes enfans. Or, celle d'Adam étoit de pleine indifférence active: donc la grace qui prévient & qui fortifie la volonté de l'homme, loin de la néceſſiter au bien, doit la remettre dans le véritable équilibre entre le bien & le mal, comme Adam y étoit avant ſon péché. Il faut encore obſerver que ſaint Auguſtin n'a jamais diſputé avec les Pélagiens de la nature de la liberté de mérite & de démérite. Il l'a toujours ſuppoſée telle préciſément avec eux, qu'il l'avoit établie contre les Manichéens, ſans en rien retracter. Il n'a été queſtion pour ſaint Auguſtin, que de ſoutenir que la grace que Dieu donne pour s'aſſurer du bon vouloir des élus, ne détruit point cette liberté. Ainſi il eſt évident qu'il faut trouver, ſelon ſaint Auguſtin, ſous l'impreſſion actuelle de cette grace prévenante, la même liberté qu'il avoit établie contre les Manichéens, & que les Pélagiens vouloient défendre contre lui.

Digitized by Google

lui. Voilà ce qui regarde la grace prévenante qui eſt en nous ſans nous ; qui eſt une grace, tout-enſemble de ſecours & d'attrait, de force & d'invitation : elle donne & elle demande ; elle donne la force de vouloir, & elle excite au vouloir même.

Venons à la grace de coopération. Dieu, après nous avoir fortifiés & excités, agit avec nous ; c'eſt ce qui eſt marqué dans les priéres de l'Egliſe, auſſi bien que dans les ouvrages des Théologiens. Dieu produit avec nous notre acte, qui eſt notre bon vouloir ; il en eſt cauſe avec nous, mais cauſe immédiate & indiviſible avec nous ; mais tout ce qui n'eſt que ſecours, force nouvelle, coopération ſans prévention de cauſalité par eſſence, ne peut néceſſiter. Je ne néceſſite point un gouteux à marcher, quand je ne fais que le ſoutenir, que l'aider, que l'inviter, que lui donner des alimens propres à remplir ſes nerfs d'eſprits abondans, pourvu que je ne l'entraîne point. Ainſi nous pouvons prendre à la lettre ces paroles : *Deus operatur in nobis velle & perficere*, ſans admettre autre choſe que le concours ſurnaturel pour la grace coopérante & concomitante : *Facit ut velimus :* mais c'eſt toujours, *adjuvando*. Il eſt vrai ſeulement que Dieu proportionne ſi bien pour ſes *élus* la grace prévenante, excitante & fortifiante, au beſoin de la volonté, qu'il s'aſſure de ſa coopération : *Quomodo ſcit ei congruere, ut vocantem non reſpuat. Ita ſuadetur, ut perſuadeatur*. Il le fait, parcequ'il a une prédilection pour ſes *élus*, & une volonté ſpéciale pour leur ſalut, qu'il n'a point pour celui des hommes qui ne ſont qu'*appellés*, quoiqu'il veuille ſincérement ſauver ceux-ci. 1°. En ce qu'il leur donne des moyens ſuffiſans de ſalut. 2°. En ce qu'il veut effectivement les ſauver, s'ils y coopérent, comme ils le peuvent.

C'eſt cette volonté ſpéciale du ſalut des élus, qui ne peut être fruſtrée de ſon effet ; c'eſt d'elle, & non pas de la grace, dont ſaint Auguſtin dit ſouvent, qu'elle eſt invincible, indéclinable, toute-puiſſante. La grace n'eſt point indéclinable par ſa nature ou eſſence ; ſi elle l'étoit, il faudroit de bonne foi

Digitized by Google

ſoi admettre avec les Contre-Remontrans de Dordrecht, le ſyſtême de l'irréſiſtibilité de l'homme à la grace; car irréſiſtible & indéclinable, ſont termes ſynonimes entre gens de bonne foi. C'eſt ſe moquer, de dire qu'on puiſſe réſiſter à ce qui eſt indéclinable & tout-puiſſant. Donnez aux Contre-Remontrans l'indéclinabilité ou l'irréſiſtibilité; ils n'en demanderont jamais davantage. Mais ſaint Auguſtin n'employe ces termes que pour la volonté prédeſtinante; ſi elle n'eſt que congrue, ſon effet n'eſt que très-vraiſemblable, & non abſolument certain; mais faut-il s'étonner que ſon effet ſoit certain & indéclinable, puiſque Dieu le voit déja préſent à ſes yeux? Dieu voit comme préſent tout ce qu'il veut. Ce qui eſt déja préſent devant lui, ne ſauroit point ne pas être: en tout cela il n'y a qu'une néceſſité conſéquente ou identique.

Mais la grace eſt-elle par ſon eſſence une cauſe néceſſaire de mon vouloir? Eſt-il vrai, que non ſeulement Dieu produiſe avec moi mon vouloir, ce qui n'eſt que le ſimple concours ſurnaturel; mais encore que ſa grace, miſe en moi ſans moi, ſoit la cauſe qui me détermine à vouloir? En un mot, eſt-il une cauſe prévenante, qui détermine néceſſairement ſon concours & le mien pour mon acte? Si on le dit, les Contre-Remontrans n'ont plus rien de réel à deſirer. Voilà l'indéclinabilité ou l'irréſiſtibilité qui vient de l'eſſence de la grace même; en ſorte que l'irréſiſtibilité ſera auſſi abſolue, que les eſſences ſont immuables. Si vous voulez nier ſérieuſement l'irréſiſtibilité, il ne vous reſte plus qu'à dire, que la volonté prédeſtinante eſt indéclinable & toute-puiſſante par une néceſſité ou irréſiſtibilité purement conſéquente & identique. Il n'eſt pas poſſible que ce qui eſt, ne ſoit pas; or, le bon vouloir de l'homme eſt déja préſent aux yeux de Dieu. Mais comment Dieu s'eſt-il aſſuré de ce bon vouloir de l'homme? Saint Auguſtin ne l'explique pas, & il y auroit de la témérité à aller plus loin que lui. Il dit: * *In nobis mirabili modo & ineffabili operatur*

* De Præd. Serm. C. XIX. n. 42.

Digitized by Google

ratur. Il dit ailleurs, parlant des peuples qui s'attachérent à David: † *Numquid corporalibus ullis vinculis alligavit? Intùs egit, corda tenuit, corda movit, eoſque voluntatibus eorum, quas ipſe in illis operatus eſt, traxit.* Mais il dit ces choſes autant pour l'ordre naturel, que pour le ſurnaturel; il le dit autant des mauvaiſes volontés des impies; par exemple, de Nabuchodonoſor, de Cyrus, d'Artaxerxes, de Saül, & d'Architophel, que des amis de Dieu. Il ne s'agit point préciſément de la grace médicinale pour les actes méritoires. Sa théſe eſt générale, qu'il donne comme une vérité qu'on ne peut révoquer en doute, ſans être impie; ſavoir, que Dieu a une puiſſance toute-puiſſante d'incliner les cœurs où il veut: *Sine dubio habens humanorum cordium, quò placeret inclinandorum, omnipotentiſſimam poteſtatem.* Mais c'eſt ſur de tels paſſages que les Contre-Remontrans établiſſent leur irréſiſtibilité; & ils ne manquent pas d'attribuer à la nature ou eſſence de la grace, ce que ſaint Auguſtin ne dit que de la volonté de Dieu. Ils ne manquent pas de citer ces paroles du même endroit: ‡ *Non eſt itaque dubitandum voluntati Dei, qui & in cœlo & in terrâ omnia quæcumque voluit fecit, & qui etiam illa quæ futura ſunt fecit, humanas voluntates non poſſe reſiſtere, quominùs ipſe faciat quod vult, quandoquidem etiam de ipſis hominum voluntatibus, quod vult, cum vult, facit.* Si vous dites, que cette irréſiſtibilité, dont parle ſaint Auguſtin, quand il dit: *Humanas voluntates non poſſe reſiſtere*, vient de la nature de la grace même, voilà l'*irréſiſtibilité* de Dordrecht. Si au contraire vous dites que la grace n'eſt point par ſa nature irréſiſtible, c'eſt à dire, indéclinable ou néceſſitante, mais que c'eſt ſeulement le décret ou la volonté de Dieu, qui ne peut être fruſtrée de ſon effet, puiſqu'il voit déja comme préſent tout ce qu'il veut, vous ne mettez l'efficacité de la grace que dans ſa congruité: *Ita ſuadetur, ut perſuadeatur. Quomodo ſcit ei congruere, ut vocantem non reſpuat.* Alors vous dites avec St. Auguſtin, que la néceſſité qu'impoſe la volonté toute-puiſ-

† De Correp. & grat. C. XIV. n. 45. ‡ Ibid.

Digitized by Google

puiſſante, n'eſt point une néceſſité néceſſitante, puiſqu'elle n'eſt qu'identique. Dieu voit ce que nous appellons futur contingent, comme une choſe déja préſente & déja faite: *Qui etiam illa, quæ futura ſunt, fecit.* Il a déja fait ce bon vouloir qui eſt encore futur à l'égard de l'homme, & par conſéquent il en eſt bien aſſuré: *Certiſſimè liberantur, indeclinabiliter, inſuperabiliter, omnipotentiſſimâ voluntate.* Tout cela eſt vrai; il le voit déja fait: faut-il s'étonner que l'homme ne puiſſe réſiſter à une volonté, quand il eſt déja vrai qu'il ne lui réſiſte point? D'ailleurs il eſt vrai que Dieu a dans les tréſors de ſa toute-puiſſance & de ſa ſageſſe, des moyens infinis & inépuiſables de gagner les cœurs des hommes, de les perſuader, de les toucher, de les incliner, de leur faire vouloir ce qu'il veut, de tourner même, ſelon ſes deſſeins, leurs volontés les plus impies: *In nobis mirabili modo & ineffabili operatur.* Ce n'eſt point par des liens groſſiers, par des cauſes néceſſitantes de leur propre nature, qu'il s'aſſure de notre vouloir. Si un ami, d'un génie ſupérieur à ſon ami, eſt ſouvent ſûr de le perſuader, *certiſſimè*, quoiqu'il ne puiſſe ni mettre quelque choſe en lui, ni en ôter quelque choſe; s'il eſt vrai qu'il peut tout ſur cet ami, pour la perſuaſion raiſonnable; à combien plus forte raiſon, Dieu qui ſait tout & qui porte dans les cœurs toute la force qu'il lui plaît, peut-il s'aſſurer de faire vouloir le bien à l'homme, quand il l'a réſolu. Eh, qu'y a-t-il de plus naturel, pour ainſi dire, que de vouloir ce qui eſt véritablement bon? Qu'eſt-ce que le péché, ſi-non une erreur & une déraiſon? Encore une fois, qu'eſt-ce que le péché, ſi-non une chute, une foibleſſe, une défaillance de la volonté? Plus Dieu éclaire & fortifie l'homme, plus il l'éloigne de la défaillance de l'erreur & du vice. Il s'aſſure donc de l'entendement, & puis de la volonté de l'homme: 1°. En le perſuadant; *Ita ſuadetur, ut perſuadeatur*: 2°. En le fortifiant contre ſa foibleſſe; *Adjuvando.*

Pour les moyens de perſuader & de fortifier, ils ſont infinis dans les tréſors de Dieu: *Mirabili modo & ineffabili.* Il ne ſeroit pas Dieu, s'il ne ſavoit pas s'aſſurer, quand il lui plaira,

du

Digitized by Google

du cœur de chaque homme, & pour faire le bien & pour régler le mal. Voilà la vérité générale, tant pour l'ordre naturel & même pour toutes les actions des impies, que pour l'ordre ſurnaturel & pour les bonnes œuvres des Saints. Il ne reſte qu'à dire, après ſaint Auguſtin, que Dieu fait par ſa grace médicinale, dans un pécheur pour ſa converſion, ou dans un juſte pour ſa perſévérance, ce qu'il a ſu faire dans le cœur des impies; par exemple, dans le cœur des Juifs, qui condamnérent & crucifiérent JESUS-CHRIST, pour s'aſſurer de l'accompliſſement de ſon décret ſur la mort du Sauveur: *Quod conſilium & manus tua decreverunt fieri.* C'eſt ſeulement en ce ſens que ſaint Auguſtin dit: *Eoſque voluntatibus eorum, quas ipſe in illis operatus eſt, traxit;* c'eſt à dire ſeulement, qu'il invite, qu'il attire, qu'il incline, *quomodo ſcit ei congruere, ut vocantem non reſpuat.* Qu'il s'inſinue & invite ſi bien, qu'il perſuade: *Ita ſuadetur, ut perſuadeatur.* Qu'il aide & fortifie l'homme contre lui-même: *Adjuvando.* Qu'enfin il opére avec l'homme, comme cauſe, le vouloir de l'homme même: *Eoſque voluntatibus eorum, quas ipſe in illis operatus eſt, traxit.* Auſſi voyons-nous que ſaint Auguſtin déclare, que la prédeſtination n'ajoûte rien à la ſimple préſcience, que le ſeul don des graces qui aident, qui perſuadent, & qui ſont ſi congrues, que la volonté qui peut les rendre inefficaces, ne veut pas le faire: *Quomodo ſcit ei congruere, ut vocantem non reſpuat.* Voilà la derniére borne entre cette doctrine & l'irréſiſtibilité des Contre-Remontrans de Dordrecht, c'eſt à dire, les plus outrés Proteſtans. Il n'y a aucun milieu réel, dont un homme ſincére & ſérieux puiſſe s'accommoder.

Digitized by Google

AUTRE LETTRE AU PÉRE L'AMI BÉNÉDICTIN.

Du motif de la délectation & de la fin de notre vouloir.

LA délectation ni délibérée ni indélibérée, ne doit jamais être la cauſe finale, non plus que l'efficiente, de notre vouloir.

Pour la délectation indélibérée & involontaire, elle ne peut être qu'un ſentiment agréable. Vouloir la vertu pour ſon plaiſir, c'eſt tomber dans l'Epicuriſme. Epicure mettoit la derniére fin dans la volupté, c'eſt à dire, dans le plaiſir en général. Que ce plaiſir vienne à l'occaſion du corps ou non, n'importe; c'eſt toujours également le plaiſir de l'ame, c'eſt à dire, la modification de la ſubſtance penſante & incorporelle. Or cette modification de mon ame n'eſt point diſtinguée d'elle; agir pour mon plaiſir, c'eſt agir pour moi; plus le plaiſir eſt grand, plus nous agiſſons pour nous-mêmes, en le recherchant comme notre fin. Les plaiſirs courts & imparfaits, ſont une eſpéce de félicité trés-imparfaite & momentanée. La parfaite félicité de l'ame, eſt un plaiſir parfait, ſuprême & permanent; mais enfin, c'eſt un plaiſir; & quiconque ſe propoſe pour fin ce ſuprême plaiſir, ſe propoſe ſoi-même pour fin; ſa fin eſt d'être heureux par le plus grand plaiſir: c'eſt ce qu'Epicure ſe propoſoit. Il avoit pour fin derniére le plaiſir en général quel qu'il fût, ou du moins l'exemtion de toute douleur, parceque cette exemtion mettoit l'ame en état de jouir d'elle-même, & de

de ſe faire heureuſe. Si vous ſuppoſez que l'ame peut pratiquer la vertu pour le plaiſir, vous voulez qu'elle raporte ſon vouloir délibéré & vertueux, c'eſt à dire, ce qu'il y a de plus parfait & de plus ſublime en elle, à ce qu'il y a de moins parfait, c'eſt à dire, à un plaiſir indélibéré, involontaire & aveugle, ſemblable à celui qu'on attribue d'ordinaire aux bêtes. C'eſt renverſer l'ordre; c'eſt tomber dans l'erreur d'Epicure, que tous les ſages Payens ont déteſtée. Que le plaiſir vienne à l'occaſion du corps on non, il n'en eſt pas moins un plaiſir indélibéré & involontaire de l'ame, auquel la vertu ne peut être raportée ſans la dégrader.

Pour la délectation délibérée, comme elle n'eſt que notre propre vouloir, elle n'eſt que la vertu même, quand le vouloir eſt bon. Or eſt-il que la vertu ne peut jamais être ſa propre fin derniére; & c'eſt en quoi les Stoïciens ſe ſont trompés groſſiérement. 1°. La vertu de l'homme eſt la modification de ſa volonté, qui n'eſt point réellement diſtinguée de ſa volonté même. Ainſi, ſi ſa vertu étoit ſa derniére fin, il ſeroit réellement lui-même ſa derniére fin. La derniére fin qu'il ſe propoſeroit, ce ſeroit ſoi-même, parfait & orné de toutes les beautés de la vertu & de la ſageſſe; c'eſt le renverſement de la derniére fin, qui doit être Dieu ſeul. 2°. Nos actes délibérés, comme ſaint Thomas l'a très-bien remarqué, ne peuvent jamais, par leur nature, être notre derniére fin. Qui dit un acte délibéré, dit un acte qui a une fin pour laquelle il eſt fait, & à laquelle il ſe raporte. Or, il y a une évidente contradiction à dire qu'un acte eſt la derniére fin de lui-même, puiſque lui-même eſt fait pour une fin ultérieure à ſoi. Comme voir dit un objet qu'on voit, (c'eſt la comparaiſon de ſaint Thomas) tout de même, vouloir dit un objet, c'eſt à dire, un bien qu'on veut comme fin de ſon vouloir. De même que la viſion a toujours un terme ou objet au delà de ſoi, c'eſt à dire, un corps lumineux, coloré, figuré, &c. de même, le vouloir ne peut donc jamais être la fin derniére; puiſque le vouloir lui-même tend à un objet, c'eſt à dire, à quelque bien au-delà

Digitized by Google

de ſoi, dont il fait ſa fin, & auquel il ſe raporte. D'où il faut conclure avec évidence, que la vertu ne peut être ſa propre fin; mais qu'elle doit avoir un objet, c'eſt à dire, un bien qui eſt ſa fin au-delà d'elle; de même que ma viſion ne peut être l'objet que je vois. L'homme peut bien, en exerçant une vertu, vouloir en acquérir ou augmenter une autre, & ſe la propoſer alors pour objet ou motif; mais cette autre vertu qu'il veut, doit toujours avoir une fin ultérieure. L'homme peut bien auſſi vouloir toutes les vertus réunies en lui, pour devenir parfait; mais alors c'eſt lui-même parfait, dont il fait la fin de toutes ces vertus. La béatitude même en quelque ſens que vous la preniez, ne peut jamais être notre derniére fin proprement dite. Si vous entendez par béatitude le parfait amour de *Dieu*, qui eſt un amour de complaiſance, il eſt évident que cet acte n'eſt point à lui-même ſa propre fin, & que Dieu ſeul eſt l'objet ou fin ultérieure qui doit le terminer. Il eſt vrai qu'on veut aimer l'objet qu'on aime: c'eſt la ſpontanéité du vouloir; mais le vouloir n'eſt pas l'objet ou la fin du vouloir même: en voulant, on agit pour une fin ultérieure à ſon vouloir: on veut quelque choſe: cette choſe qu'on veut dans l'acte de béatitude, c'eſt Dieu glorifié. Ainſi Dieu eſt une fin réellement ultérieure à l'acte d'amour ſuprême qu'on nomme béatitude, & par lequel il eſt aimé. Ce dernier acte eſt ce qu'on nomme la béatitude. Elle eſt le dernier acte, & non la derniére fin; car ce dernier acte a une fin ultérieure à ſoi; ſavoir, Dieu qui eſt ſon objet.

Ainſi, le plaiſir indélibéré & involontaire ne peut jamais être la fin d'aucun vouloir vertueux; & le plaiſir délibéré, qui eſt le vouloir vertueux même, a toujours une fin ultérieure à ſoi; ainſi, le plaiſir n'eſt, ni la cauſe efficiente, ni la finale du bon vouloir.

AU-

Digitized by Google

AUTRE LETTRE AU PÉRE L'AMI BÉNÉDICTIN.

De la Priére, par raport à la délectation ſenſible.

LEs principes que j'ai réfutés, ne ſont pas ſeulement abſurdes en métaphyſique; ils ſont encore pernicieux en morale, & incompatibles avec la ſolide piété: en voici en abregé les principaux inconvéniens.

1°. Si le plaiſir ou la délectation, eſt la cauſe efficiente & néceſſaire de tout bon vouloir, il faut conclure qu'on n'a le bon vouloir, qu'autant qu'on a le plaiſir.

2°. Le plaiſir étant un ſentiment de l'ame, il ne peut être que ſenſible. Je n'entends point par ſenſible, ce qui paſſe par le canal des ſens corporels; je veux dire ſeulement que tout ſentiment de l'ame doit être ſenti par elle: autrement il ne ſeroit pas ſentiment, puiſque ſentiment ne dit que l'action ou paſſion de ſentir. Par exemple, il y auroit une contradiction évidente à dire que j'ai un ſentiment de dépit, d'orgueil, purement ſpirituel; & à dire que je ne le ſens pas. Tout de même il y auroit de la contradiction à dire que les Démons ont un ſentiment de douleur; & à dire que c'eſt une douleur qu'ils ne ſentent pas. D'où il s'enſuit que tout plaiſir, comme toute douleur, étant un ſentiment, tout plaiſir eſt un goût & une délectation ſenſible. Il faudra conclure ſur les principes ci-deſſus

ſus poſés, qu'il n'y a point de bon vouloir dans l'homme, quand il n'y a point en lui de plaiſir, ni de goût ſenſible pour le bien. Ce plaiſir pourra être plus ou moins vif & ſenſible, plus ou moins apperçu par réfléxion: mais enfin, quand l'homme ne le pourra point trouver en ſoi, il s'enſuivra qu'il n'y ſera point.

3°. Il faudra dire qu'il eſt inutile de s'efforcer à prier, à demander, à deſirer, à vouloir le bien, ſi on n'en a aucun plaiſir ſenſible, & ſi, en ſe tâtant bien ſoi-même, on n'y peut trouver aucun ſentiment de délectation; car il eſt inutile de tenter l'impoſſible. Or, on ne peut former le bon vouloir ſans ſon unique & eſſentielle cauſe efficiente, qui eſt le plaiſir ſenſible; ce ſeroit produire une chimére, c'eſt à dire, un triangle ſans côtés, une montagne ſans vallée. Il faut donc attendre ce plaiſir ſenſible, qui vient en nous ſans nous, & par lequel ſeul nous pouvons vouloir le bien.

4°. Il faut conclure que le bon vouloir diminue, à proportion qu'on ſent diminuer le ſentiment de plaiſir à l'égard du bien, & que tous les dégoûts intérieurs qui éprouvent les Saints, ſont autant de diminutions de la grace & de la bonne volonté.

5°. Bien loin de s'efforcer inutilement à prier & à vouloir aimer, &c. quand les aridités, les privations de goûts ſenſibles, les dégoûts, les épreuves, les tentations viennent, il faut alors croire que tout eſt perdu, & ſe deſeſpérer pour le ſalut, ſuppoſé qu'on ne trouve plus en ſoi aucun reſte de goût & de plaiſir; car le plaiſir ſenſible ne peut point venir ſans que nous le ſentions: donc il ne vient point, quand nous ne le ſentons pas; & quand il ne vient pas, il eſt extravagant de s'imaginer qu'on puiſſe former aucun vouloir du bien ſans lui.

6°. Tous les Péres, tous les Auteurs aſcétiques, tous les contemplatifs approuvés de l'Egliſe, ſont donc des inſenſés, quand ils aſſurent que l'oraiſon, l'amour, en un mot, la perfection, ſe conſomment par les épreuves, où l'on eſt privé des goûts & conſolations ſenſibles. Saint Jacques même a tort de dire: *Si quis veſtrúm triſtatur, oret.* Eh, comment pouvoir prier, c'eſt à dire, vouloir le bien, pendant qu'on manque de

la

Digitized by Google

la cauſe efficiente de ce bon vouloir; ſavoir, le plaiſir ſenſible, ou la joye prévenante qui le produit? Ainſi il faut renverſer toutes les maximes & les expériences des Saints, depuis les Apôtres juſques à nous, pour ne juger plus de la vie intérieure que par le plaiſir, comme on juge du froid & du chaud par un Thermomêtre.

7°. Il faudra auſſi couclure qu'on aime Dieu, qu'on fait une merveilleuſe oraiſon, & qu'on eſt parfait, dès qu'on ſent un grand plaiſir ou délectation par raport aux choſes de Dieu. Si le plaiſir ſenſible eſt la cauſe néceſſaire du bon vouloir, ce ſigne du bon vouloir ne peut jamais être équivoque: par tout où eſt la cauſe néceſſaire, là eſt l'effet: donc on pourra, ſans craindre de ſe flater, ſe juger ſoi-même infailliblement pour ſon intérieur, ſur le degré de plaiſir qu'on ſent actuellement par raport à Dieu.

8°. C'eſt nier l'état du Purgatoire, où les ames privées de tout plaiſir ſenſible, & ſouffrant actuellement une très-grande douleur, ont néanmoins le bon vouloir à un très-haut degré. Peut-on voir une plus pernicieuſe illuſion, que celle qui naît de ce principe? Quand l'homme, qui par ſa corruption n'aime que le plaiſir & la gloire, n'a plus qu'à chercher le plaiſir pour ſe croire parfait, qu'eſt-ce que ſon imagination ne lui fournira point, pour nourrir ſa vaine préſomption par une ferveur douce & flateuſe? Jamais les Fanatiques n'ont préſenté aux ames ſimples, un poiſon ſi ſubtil & ſi dangéreux.

En général, tout dépendra du plaiſir ſenſible dans les exercices de la vie intérieure. Quand le goût ſenſible viendra, on ſera tranſporté, & on ſe croira ravi au troiſiéme ciel; dès que le goût ſenſible manquera, on deſeſpérera de tout, on quittera tous les bons exercices. Jugez des ſuites affreuſes de cette eſpéce de deſeſpoir, où l'ame ne cherchera plus d'aliment intérieur, n'en connoiſſant point d'autre, que le plaiſir qui lui échape.

Vous me demandez ce qu'il faut établir en la place de cette monſtrueuſe ſpiritualité. Je vous réponds, qu'il faut s'en tenir à celle de tous les Saints & de toute l'Egliſe, qui eſt, de croire

Digitized by Google

qu'on doit perſévérer patiemment dans l'amour & dans l'oraiſon en pure foi, quand Dieu nous prive de tout plaiſir & de tout goût ſenſibles, de toute lumiére conſolante; & qu'on aime d'autant plus purement alors, qu'on aime ſans ſentir, comme on croit avec plus de mérite, lorſqu'on croit ſans voir. Le ſentir ne dépend pas de nous; mais le vouloir en dépend. Dieu ne nous demandera pas d'avoir ſenti, puiſqu'il n'a pas mis le ſentiment dans la main de notre conſeil; mais il nous demandera d'avoir voulu & perſévéré dans le bon vouloir, parcequ'il nous en a donné la liberté véritable. Renverſez ce fondement; vous renverſez toute la vie chrétienne, tout l'ouvrage intérieur de la foi, & toutes les voyes de perfection dans les épreuves. Auſſi voyons-nous que ceux qui s'attachent à cette délectation ſenſible, ne comptent pour rien que la ſeule ferveur d'imagination : ils ne veulent qu'une ivreſſe ſpirituelle, qu'un goût empreſſé des bonnes œuvres, qu'un zèle ardent pour les auſtérités, qu'une méditation raiſonnée & conſolante, qui eſt plutôt une étude agréable de tête echauffée, qu'une oraiſon; ils croyent que tout eſt perdu en eux, dès que cette chaleur & ce plaiſir leur manquent; & ils ſe ſcandaliſent d'autrui, d'une maniére âpre, noire & farouche, dès qu'ils n'y trouvent point ce goût & cette ferveur d'imagination. Pour le véritable homme intérieur, il demeure en paix & en égalité de cœur, dans les inégalités qu'il éprouve, ſuivant ce qui eſt ſi bien enſeigné dans le troiſiéme livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST, & dans ſaint François de Sales.

Vous me demandez ſi l'oraiſon doit être longue. Je vous réponds que les Anciens demandoient d'abord des oraiſons courtes, mais fréquentes; c'eſt ce que ſaint Auguſtin a enſeigné à Proba. C'eſt ce que vous trouverez dans les Saints qui ont donné des régles communes pour la multitude des commençans qui veulent ſe convertir, & travailler à leur perfection dans la ſolitude. En effet ce qu'ils appellent oraiſon, qui eſt une eſpéce d'oraiſon jaculatoire, ne peut être que court. Ils liſoient, ils méditoient, ils récitoient des Pſeaumes, ils variroient

Digitized by Google

rioient leurs occupations intérieures. De tems en tems ils revenoient à de vives affections, & à une préſence de Dieu amoureuſe & ſenſible; ces traits enflammés & véhémens, ne pouvoient être que courts, & demandoient de fréquens intervalles; ils auroient épuiſé les ames, & ſe ſeroient tournés peu à peu en formules génantes. Auſſi voyons-nous que nos offices ſont pleins de lectures de l'Ecriture, de chant des Pſeaumes, & de courtes oraiſons ou demandes. Mais nous apprenons par ſaint Clément, par Caſſien, & par les autres Aſcétes, que le but de ces fréquentes & courtes oraiſons, étoit d'accoutumer peu à peu les ſolitaires à une contemplation prèſque cotinuelle. Liſez les Conférences 9. 10. & 11. de Caſſien: vous voyez que ſaint Antoine paſſoit la nuit en oraiſon; vous voyez que les autres contemplatifs étoient dans une préſence de Dieu familiére & prèſque perpétuelle. Liſez le tréſor aſcétique: alors ces oraiſons jaculatoires n'étoient plus ſi vives ni ſi marquées; mais étoient plus profondes, plus familiéres, plus paiſibles, & prèſque ſans relâche. Tant que vous n'appellerez oraiſon, que des actes vifs & formés avec ardeur & goût ſenſible, vous n'en pourrez jamais faire long-tems de ſuite & vous ignorerez toujours la maniére d'accomplir le précepte de JESUS-CHRIST & de l'Apôtre, pour l'oraiſon ſans intermiſſion. Vous demeurerez ſec, raiſonneur, critique, toujours ombrageux ſur votre propre oraiſon, & cherchant ſans ceſſe le goût ſenſible, qui tantôt vous fuira, & tantôt vous éblouira dangéreuſement.

Il faut donc aſſujettir les ames à une oraiſon réglée, d'abord courte à la vérité, pour modérer leur ferveur naiſſante & ménager leurs forces; mais qui croiſſe à meſure que vous voyez la grace agir en elles; pour les rendre capables d'être plus longtems de ſuite & plus paiſiblement, dans la préſence amoureuſe de Dieu. Si dans la ſuite ces ames ſont dans l'obſcurité, dans la ſéchereſſe, dans la privation de ce plaiſir, & de cette ferveur ſenſible qui leur rendoit d'abord la vertu ſi douce, elles doivent ſe ſouvenir que les Apôtres paſſérent des douceurs du Thabor, aux horreurs du Calvaire; que ſaint Pierre enivré

Digitized by Google

ſur le Thabor, ne ſavoit ce qu'il diſoit, en diſant : *Bonum eſt nos hic eſſe ; ſi vis, faciamus hic tria tabernacula ;* qu'enfin JESUS-CHRIST parloit dès-lors de ſa paſſion avec Moyſe & avec Elie, parceque les conſolations préparent aux croix. Il faut accoutumer peu à peu ces ames à vouloir ſans ſentir ; ce qui eſt le martyre intérieur. La plus pure oraiſon commence, dit ſainte Théréſe, dans ces épreuves & ces privations, où l'on eſt tenté de croire qu'elle ceſſe, & où l'on la quitte ſouvent par découragement. Il faut pourtant juger de l'arbre par les fruits, c'eſt à dire, examiner ſi ces ames qui perdent le goût ſenſible, ſont fidéles, dociles, ſincéres, humbles, mortifiées. Il faut auſſi leur faire éviter l'oiſiveté intérieure. Si elles ont beſoin de lectures, de méditation, de pratiques, il ne faut ni les leur ſouſtraire à contretems, ni craindre de les y remettre, ſi on éprouve qu'elles en tirent *quelque ſuc*, comme parle le bienheureux Jean de la Croix.

Mais enfin, rien n'eſt ſi pernicieux à la piété, que de ſuppoſer que la délectation ſenſible décide de tout. Que ceux qui ne veulent écouter que ſaint Auguſtin, l'écoutent au moins ſur ceci. Il aſſure qu'il nous eſt ſouvent utile de ne voir point notre ouvrage, & de n'y prendre point de plaiſir : **Ideò quiſque noſtrûm bonum opus ſuſcipere, agere, implere, nunc ſcit, nunc neſcit, nunc delectatur, nunc non delectatur : ut noverit, non ſuæ facultatis, ſed divini muneris eſſe, vel quod ſcit, vel quod delectatur : ac ſic ab electionis vanitate ſanetur.* Quoique la délectation involontaire, c'eſt à dire, le goût manque, la délectation délibérée, qui eſt la fidélité du bon vouloir, peut perſévérer & ſe perfectionner.

* De pecc. Merit. & remiſſ. L. II.

AU-

Digitized by Google

AUTRE LETTRE AU PÉRE L'AMI BÉNÉDICTIN.

PArdon, mon révérend Pére, de n'avoir pas répondu à votre queſtion. Il n'y a eu dans mon ſilence rien qui doive vous faire aucune peine, ni qui vienne d'aucune réſerve. Voici ſeulement ce que je penſe là-deſſus.

Notre corps n'a beſoin que d'être nourri; il lui ſuffit que l'ame qui le gouverne, ſoit ſenſiblement avertie de ſes beſoins, & que le plaiſir facilite l'exécution d'une choſe ſi néceſſaire. Pour l'ame, elle a un autre beſoin: ſi elle étoit ſimple, elle pourroit recevoir toujours une force ſenſible & en bien uſer; mais, depuis qu'elle eſt malade de l'amour d'elle-même, elle a beſoin que Dieu lui cache ſa force, ſon accroiſſement & ſes bons deſirs. Si elle voit, du moins ce n'eſt qu'à demi, & d'une maniére ſi confuſe, qu'elle ne peut s'en aſſurer: encore ne laiſſe-t-elle pas de regarder ces dons avec une vaine complaiſance, malgré une incertitude ſi humiliante; que ne feroit-elle point, ſi elle voyoit clairement la grace qui l'inſpire, & ſa fidéle correſpondance? Dieu fait donc deux choſes pour l'ame, au lieu qu'il n'en fait qu'une pour le corps. Il donne au corps la nourriture avec la faim, & le plaiſir de manger; tout cela eſt ſenſible. Pour l'ame, il donne la faim, qui eſt le deſir de la nourriture; mais en accordant ce don, il ſe cache, de peur que l'ame ne s'y complaiſe vainement: ainſi dans les tems d'épreuves, où il veut

Digitized by Google

nous purifier, il nous ſouſtrait les goûts, les ferveurs ſenſibles, & les deſirs ardens. Comme l'ame tournoit en poiſon, par orgueil, toute force ſenſible, Dieu l'a réduite à ne ſentir que dégoût, langueur, foibleſſe, tentation. Ce n'eſt pas qu'elle ne reçoive toujours les ſecours réels; elle eſt avertie, excitée, ſoutenue pour perſévérer dans la vertu: mais il lui eſt utile de n'en avoir point le goût ſenſible, qui eſt très-différent du fonds de la choſe; l'oraiſon eſt très-différente du plaiſir ſenſible qui accompagne ſouvent l'oraiſon. Le médecin fait quelque fois manger le malade ſans appétit; le malade n'a aucun plaiſir à manger, & ne laiſſe pas de digérer & de ſe nourrir. Sainte Théréſe remarquoit que beaucoup d'ames quittoient par découragement l'oraiſon, quand elle commence à ſe perfectionner. La vraie oraiſon n'eſt, ni dans les ſens, ni dans l'imagination; elle eſt dans l'eſprit & dans la volonté. On peut ſe tromper beaucoup, en parlant de plaiſir & de délectation. Il y a un plaiſir indélibéré & ſenſible qui prévient la volonté; celui-là peut être ſéparé d'une très-véritable oraiſon: il y a le plaiſir délibéré, qui n'eſt autre choſe que la volonté délibérée même. Cette délectation, qui eſt notre vouloir délibéré, eſt celle que le Pſalmiſte commande, & à laquelle il promet une récompenſe: * *Delectare in Domino, & dabit tibi petitiones cordis tui.* Cette délectation eſt inſéparable de l'oraiſon en tout état, parcequ'elle eſt l'oraiſon même; mais cette délectation qui n'eſt qu'un ſimple vouloir, n'eſt pas toujours accompagnée de l'autre délectation prévenante & indélibérée, qui eſt ſenſible: la prémiére peut être très-réelle, & ne donner aucun goût conſolant.

C'eſt ainſi que les ames les plus rigoureuſement éprouvées, peuvent conſerver la délectation de pure volonté, c'eſt à dire, le vouloir ou l'amour tout nu, dans une oraiſon très-ſéche, ſans conſerver le goût & le plaiſir de faire oraiſon; autrement, il faudroit dire qu'on ne ſe perfectionne dans les voyes de Dieu, qu'autant qu'on ſent augmenter le plaiſir des vertus, & que tou-

* Pſ. XXXVII. vſ. 4.

Digitized by Google

toutes les ames privées du plaiſir ſenſible par les épreuves, ont perdu l'amour de Dieu, & ſont dans l'illuſion; ce ſeroit renverſer toute la conduite des ames, & réduire toute la piété au plaiſir de l'imagination; c'eſt ce qui nous meneroit au fanatiſme le plus dangéreux: chacun ſe jugeroit ſoi-même pour ſon degré de perfection, par ſon degré de dégoût & de plaiſir. C'eſt ce que font bien ſouvent des ames, ſans y prendre garde; elles ne cherchent que le goût & le plaiſir dans l'oraiſon; elles ſont toutes dans le ſentiment; elles ne prennent pour réel, que ce qu'elles goûtent & imaginent; elles deviennent en quelque maniére enthouſiaſtes. Sont-elles en ferveur? Elles entreprennent & décident tout, rien ne les arrête, nulle autorité ne les modére. La ferveur ſenſible tarit-elle? Auſſi-tôt ces ames ſe découragent, ſe relâchent, ſe diſſipent & reculent; c'eſt toujours à recommencer: elles tournent comme une girouette à tout vent; elles ne ſuivent JESUS-CHRIST, que pour les pains miraculeuſement multipliés; elles veulent des cailles au déſert; elles cherchent toujours, comme ſaint Pierre, à dreſſer des tentes ſur le Thabor, & à dire: O que nous ſommes bien ici! Heureuſe l'ame qui eſt également fidéle dans l'abondance ſenſible, & dans la privation la plus rigoureuſe: * *Sicut mons Sion, non commovebitur.* Elle mange le pain quotidien de pure foi, & ne cherche, ni à ſentir le goût que Dieu lui ôte, ni à voir ce que Dieu lui cache: elle ſe contente de croire ce que l'Egliſe lui enſeigne, d'aimer Dieu d'une volonté toute nue, & de faire, quoi qu'il lui en coûte, tout ce que l'Evangile commande & conſeille; ſi le goût vient, elle le reçoit comme le ſoutien de ſa foibleſſe; s'il échape, elle en porte en paix la privation, & aime toujours. C'eſt l'attachement au ſenſible, qui fait tantôt le découragement, & tantôt l'illuſion: au contraire, c'eſt cette fidélité, dans la privation du ſenſible, qui préſerve de l'illuſion. Quand on perd le goût ſenſible, ſans ſe procurer cette perte par infidélité, on ne perd que ce que perd un en-

* Pſ. CXXIV. vſ. 1.

Digitized by Google

enfant, que ſes parens ſévrent; le pain ſec & dur eſt moins doux, mais plus nourriſſant que le lait: la correction d'un précepteur, fait plus que les careſſes d'une nourrice.

Ceſſons de raiſonner en philoſophes ſur la cauſe, & arrêtons-nous à l'effet. Comptons que nous ne devons jamais tant faire oraiſon, que quand le plaiſir de faire oraiſon nous échape; c'eſt le tems de l'épreuve & de la tentation, & par conſéquent celui du recours à Dieu & de l'oraiſon la plus intime. D'un autre côté, il faut recevoir ſimplement les ferveurs ſenſibles d'oraiſon, puiſqu'elles ſont données pour nourrir, pour conſoler, pour fortifier l'ame; mais ne comptons point ſur ces douceurs où l'imagination ſe mêle ſouvent, & nous flate. Suivons JESUS-CHRIST à la croix, comme ſaint Jean; c'eſt ce qui ne nous trompera point. St. Pierre fut dans une eſpéce d'illuſion ſur ſe Thabor. Il eſt aiſé de ſe dire à ſoi-même, j'aime Dieu de tout mon cœur, quand on ne ſent que du plaiſir dans cet amour.; mais l'amour réel eſt celui qui aime en ſouffrant: *Noli credere affectui tuo, qui nunc eſt.*

Je ſuis fort aiſe, mon révérend Pére, d'apprendre que vous êtes content & édifié de la perſonne que vous avez vue. J'eſpére que L. de B. m'apportera de vos nouvelles. Quand Dieu ſuſpend vos études, il vous réduit à faire quelque choſe de bien meilleur que d'étudier. Priez pour moi, comme je prie pour vous. Mille fois tout à vous ſans réſerve:

A U-

Digitized by Google

AUTRE LETTRE AU PÉRE L'AMI BÉNÉDICTIN.

JE ne veux point, mon révérend Pére, former aucun ſentiment ſur la ſincérité de la perſonne que vous avez examinée, ni me mêler de juger des choſes qu'elle prétend éprouver : vous pouvez bien mieux en juger, après avoir obſervé de près le détail, que ceux qui, comme moi, n'ont rien vu ni ſuivi qu'en général. Je craindrois fort, que la lecture des choſes extraordinaires, n'eût fait trop d'impreſſion ſur une imagination foible. D'ailleurs, l'amour propre ſe flate aiſément, d'être dans les états qu'on a admirés dans les livres. Il me ſemble que le ſeul parti à prendre, eſt de conduire cette perſonne, comme ſi on ne faiſoit attention à aucune de ces choſes, & de l'obliger à ne s'y arrêter elle-même jamais volontairement; c'eſt le vrai moyen de découvrir, ſi l'amour propre ne l'attache point à ces prétendues graces. Rien ne pique tant l'amour propre, & ne découvre mieux l'illuſion, qu'une direction ſimple, qui compte pour rien ces merveilles, & qui aſſujettit la perſonne en qui elles ſont, à faire comme ſi elle ne les avoit pas. Juſqu'à ce qu'on ait fait cette épreuve, on ne doit pas croire, ce me ſemble, qu'on ait éprouvé la perſonne, ni qu'on ſe ſoit précautionné contre l'illuſion. En l'obligeant à ne s'arrêter jamais volontairement à ces choſes extraordinaires, on ne fera que ſuivre la régle du bienheureux Jean de la Croix, qui eſt expliquée à fond dans ſes ouvrages : *On outrepaſſe toujours*, dit-il,

ces lumiéres, & on demeure dans l'obſcurité du la foi nue. Cette obſcurité & ce détachement n'empêchent pas que les impreſſions de grace & de lumiére ne ſe faſſent dans l'ame, ſuppoſé que ces dons ſoient réels; & s'ils ne le ſont pas, cette foi qui ne s'arrête à rien, garantit l'ame de l'illuſion. De plus, cette conduite ne gêne point une ame pour les véritables attraits de Dieu: car on ne s'y oppoſe point; elle ne pourroit que contriſter l'amour propre, qui voudroit tirer une ſecréte complaiſance de ces états extraordinaires; & c'eſt préciſément ce qu'il importe de retrancher. Enfin, quand même ces choſes ſeroient certainement réelles & excellentes, il ſeroit capital d'en détacher une ame, & de l'accoutumer à une vie de pure foi: quelque excellence qu'il puiſſe y avoir dans ces dons, le détachement de ces dons eſt encore plus excellent qu'eux: *Adhuc excellentiorem viam vobis demonſtro.* C'eſt la voye de foi & d'amour, ſans s'attacher, ni à voir, ni à ſentir, ni à goûter, mais à obéir au Bien-aimé: cette voye eſt ſimple, droite, abregée, exemte des piéges de l'orgueil. Cette ſimplicité & cette nudité font qu'on ne prend point autre choſe pour Dieu, ne s'arrêtant à rien. Si vous n'agiſſez que par cet eſprit de foi, que vous devez inſpirer à cette perſonne, Dieu vous fera trouver ce qui lui convient pour être ſecourue dans ſa voye, ou du moins ce qui vous conviendra pour n'être point trompé. Ne ſuivez point vos raiſonnemens naturels, mais l'eſprit de grace & les conſeils des Saints expérimentés, comme le bienheureux Jean de la Croix, qui ſont très-oppoſés à l'illuſion. Dieu ſait à quel point je ſuis, mon révérend Pére, tout à vous, à jamais en lui.

LET-

Digitized by Google

LETTRE
SUR LA
DIRECTION.

LEs meilleures choſes ſont les plus gâtées, parceque leur abus eſt pire que celui des choſes moins bonnes. Voilà ce qui fait que la Direction eſt ſi décriée. Le monde la regarde comme un art de mener les eſprits foibles, & d'en tirer parti. Le Directeur paſſe pour un homme qui ſe ſert de la Religion pour s'inſinuer, pour gouverner, pour contenter ſon ambition; & ſouvent on ſoupçonne dans la Direction, ſi elle regarde le ſexe, beaucoup d'amuſement & de miſére. Tant de gens, ſans être ni choiſis ni éprouvés, ſe mêlent de conduire les ames, qu'il ne faut pas s'étonner qu'il en arrive aſſez ſouvent des choſes irréguliéres & peu édifiantes.

Cependant il ſera toujours vrai de dire, au milieu de toutes ces choſes déplorables, que la fonction de mener les ames à Dieu, eſt le miniſtére de vie confié aux Apôtres par J. C. La Direction eſt donc une fonction toute divine qu'il n'eſt jamais permis de mépriſer, quoique les hommes indignes d'une ſi haute fonction, l'aviliſſent ſouvent & la deshonorent. Quelle folie de mépriſer un diamant parcequ'on la vu enfoncé dans la boue! Après tout, J. C. n'a rien fait en vain; il a donné des Paſteurs à ſon troupeau, & ces Paſteurs doivent diriger: car le devoir du Paſteur eſt de conduire les brebis, de les connoître, comme dit J. C., chacune en particulier, de diſcerner leurs beſoins, d'étudier leurs maladies, de chercher les remédes, de ſuporter leurs foibleſſes, de redreſſer celles qui s'égarent, de les raporter ſur ſes épaules au bercail, de conduire

Digitized by Google

les saines dans les bons pâturages, & de les défendre du loup ravisseur. Voilà le vrai Directeur, & il n'en faudroit point d'autre que le Pasteur même, si les Pasteurs chargés de troupeaux innombrables, & quelquefois trop peu appliqués au travail pastoral, ne manquoient, ni de tems, ni de zèle, ni d'expérience, pour mener les ames jusqu'à la perfection de l'Evangile. Ils manquent souvent de quelqu'une de ces trois choses; c'est pourquoi on choisit parmi les plus saints Prêtres, qui peuvent travailler au nom du Pasteur & avec son autorité, celui qui paroît le plus propre à être l'homme de Dieu pour chacun de nous. C'est le supplément au défaut du Pasteur. Voilà l'idée qu'on doit, ce me semble, avoir de la Direction. Ce Directeur, comme dit St. François de Sales, doit être choisi entre mille, & même entre dix mille. Il faut le chercher, sage, éclairé, mortifié, expérimenté, détaché de tout, incapable de nous flater, exemt de tout soupçon de nouveauté sur la doctrine, & de tout excès dans ses maximes; mais pourtant droit, ferme, prêt à compter pour rien le monde, & les grandeurs les plus éblouissantes; en un mot, qui étant le vrai homme de Dieu, ne cherche que lui seul dans tous les conseils qu'il donne. Il est, me direz-vous, plus aisé de peindre cet homme merveilleux, que de le trouver. Il est vrai, mais on le trouvera pourtant, pourvu qu'on le cherche bien. Voici la maniére de le chercher.

Il faut prémiérement avoir égard à la réputation publique, pour éviter ce qui n'est point approuvé. Ce n'est pas qu'il faille aller chercher les gens qui sont à la mode, & qu'on voit en estime parmi les Grands; mais il faut éviter ce qui est suspect ou desapprouvé par le commun des personnes sages. Les mauvaises réputations, ainsi que les bonnes, quand elles sont fort répandues, ont souvent quelque fondement. Pour les gens qui ont une certaine vogue, il est ridicule de les chercher; c'est porter le goût du monde & de la vanité jusques dans les choses les plus sérieuses de la Religion. C'est vouloir être remarqué, se mettre au rang des personnages considérables, s'intri-

Digitized by Google

trigner, ſe donner de l'appui & des liaiſons; en un mot, c'eſt une eſpéce de vanité hypocrite qui éloigne de Dieu, & qui éteint l'eſprit de grace. Cherchez donc un Directeur loin du monde, & à qui le monde ne ſoit rien; qui, loin de vous en pouvoir enivrer, vous en deſabuſe.

Pour le trouver, informez-vous des perſonnes les plus ſimples, les plus ſolides, les plus éloignées des vaines apparences, & qui par leur conduite vous faſſent eſpérer que leurs conſeils ſeront bons; qu'à voir la maniére dont ces perſonnes profitent des ſoins d'un Directeur, vous ayez ſujet de croire qu'elles l'ont bien choiſi, & qu'elles ſauront bien vous le dépeindre.

Il faut même voir pluſieurs fois le Directeur qu'on veut choiſir, & l'éprouver en le conſultant, pour voir ſi on pourra avoir l'ouverture qui eſt néceſſaire, & ſi on trouvera en lui tout ce qu'on a beſoin d'y trouver. Je dis qu'il faut faire cette expérience avant que de choiſir, pour ne s'expoſer pas à une inconſtance après un choix. Il faut donc bien ſe garder de choiſir jamais un Directeur, ni par complaiſance, ni par politique, ni par un embarquement inſenſible, ni par aucune autre raiſon que celle de trouver l'homme de Dieu. Un choix fait par des vues humaines, ſeroit capable de tout ruiner pour le ſalut; ſi on étoit aſſez malheureux pour être tombé dans cette faute, l'unique reméde ſeroit de rompre courageuſement, & de mettre ſa conſcience en liberté pour chercher ailleurs un ſecours ſelon ſon beſoin.

Mais, direz-vous, à quoi ſert tout cet examen pour une perſonne qui n'eſt point capable de diſcerner les qualités d'un Directeur? J'avoue que la plupart des gens ne ſont guéres capables de faire ce diſcernement, & il faudroit deſeſpérer pour eux d'un bon choix, ſi on ne comptoit que ſur leurs talens naturels; mais Dieu infiniment bon ſupplée, quand il s'agit du choix des moyens pour aller à lui, ce qui manque dans l'eſprit des hommes. Suivez ſimplement ce que Dieu vous mettra au cœur, après que vous vous ſerez humilié ſous ſa main, & abandonné à ſa conduite paternelle. La bonne volonté, la

Digitized by Google

ſimplicité, le détachement de tout intérêt où l'amour propre raporte tout à ſoi, la crainte de tomber dans les mains qui ne ſont pas les plus propres aux deſſeins de Dieu, enfin la confiance en la grace, ſeront vous guides; Dieu verra votre cœur, & vous donnera ſuivant la meſure de votre foi. Ne cherchez donc un Directeur, que pour mourir à vous-même ſans réſerve, que pour ne tenir à rien. Dieu qui ne manque point à ceux qui ont le cœur droit, vous donnera la demande de votre cœur; l'Ange Raphael vous ſera envoyé. Ce n'eſt point ſur votre eſprit que je compte, c'eſt ſur celui de Dieu; priez ſans ceſſe, humiliez-vous, détachez-vous de tout intérêt propre où on n'a que ſoi-même pour objet, ne laiſſez rien en vous qui vous rende indigne du ſecours que vous attendez, arrachez de votre cœur tout ce qui vous empêcheroit d'être docile à celui qui doit vous conduire; & ce Conducteur ne vous ſera point refuſé: il viendra je ne ſai comment, mais il viendra. Une converſation, un hazard, un rien, vous ouvrira les yeux; & vous verrez celui que vous attendez.

Il aura ſes défauts comme un autre homme; je dis des défauts naturels qui pourront rebuter, & tenter contre l'obéiſſance; mais il faudroit n'obéir jamais aux hommes, ſi on vouloit attendre qu'ils fuſſent parfaits. Il aura auſſi des imperfections par raport à la grace; ces imperfections feront encore plus de peine; mais elles ne gâteront rien, pourvu que le Directeur ne les conſerve point volontairement en réſiſtant à l'eſprit de grace: mais, ſi ſes intentions ceſſoient d'être pures & droites, Dieu ne permettroit pas qu'il continuât de conduire les ames ſimples & recueillies qui ſe ſeroient miſes de bonne foi ſous ſa conduite. A l'égard des légéres imperfections qui reſtent dans les plus ſaints Directeurs pour les humilier, il eſt très-important de ne s'en ſcandaliſer pas. Ces imperfections ſont ſouvent très-utiles; car elles rendent un homme doux, humble, petit, compatiſſant par ſa propre expérience aux foibleſſes de ceux qu'il conduit, patient pour attendre l'opération lente de la grace, attentif aux momens de Dieu, incapable d'être ſur-

Digitized by Google

ſurpris quand il trouve de l'infirmité, enfin modéré dans ſon zèle. C'eſt par le reniement exécrable de J. C. que St. Pierre, comme remarquent les Péres, devint propre à être le Paſteur de tout le troupeau, & à compatir à l'infirmité de chacune de ſes brebis. Pour la perfection du Directeur, il eſt juſte ſans doute de la chercher; mais on ne peut, ni comparer les perfections des hommes, ni connoître même le fonds de leur intérieur; ainſi il faut ſe borner aux principales marques extérieures, telles que le détachement, la vie retirée, la conduite conſtante dans les divers emplois, la patience, la douceur, l'égalité, la franchiſe, l'éloignement de tout amuſement & de toute molleſſe, la fermeté dans les bonnes maximes ſans âpreté & ſans excès, l'expérience de l'oraiſon & des choſes intérieures, enfin une certaine retenue pour donner le ſecours néceſſaire aux perſonnes qu'il conduit, ſans tomber néanmoins dans des converſations inutiles; il ne doit jamais y avoir rien que de ſérieux, de modeſte, & d'édifiant dans ces entretiens, ou il s'agit purement de la vie éternelle. Le Directeur perd ſon autorité, avilit ſon miniſtére, s'en rend indigne, & nuit mortellement aux ames, quand il a une conduite moins grave & moins réſervée. Cette réſerve n'empêche point l'ouverture de cœur, la condeſcendance paternelle, & la ſimplicité avec laquelle il doit agir pour attirer les ames : car la véritable gravité eſt ſimple, douce, accommodante, & même pleine d'une gayeté modeſte. Elle eſt bien éloignée d'une auſtérité farouche ou affectée qu'on n'oſe aborder. Le malheur eſt, que les perſonnes lâches & molles, telles que ſont ſouvent les femmes, trouvent trop froid & trop ſec ce qui eſt ſérieux & éloigné de l'amuſement; elles croyent qu'on ne les écoute point, ſi on ne leur laiſſe dire cent choſes inutiles, avant que de venir à celle dont il eſt queſtion. Ainſi elles ſe rebutent des Directeurs qui leur ſeroient les plus utiles, & elles en cherchent qui veuillent bien perdre du tems avec elles. Oh! Si elles ſavoient ce que c'eſt que le tems d'un Prêtre chargé de prier pour ſoi même & pour toute l'Egliſe, de méditer profondément la loi

de

Digitized by Google

de Dieu & de travailler pour ramener tant de pécheurs, elles craindroient de profaner un tems ſi précieux, & de l'uſer en diſcours ſuperflus. Il faut parler à l'homme de Dieu d'une maniére ſimple, ingénue, préciſe & courte, ſongeant qu'il doit ſon tems à beaucoup d'autres œuvres. C'eſt parcequ'on n'eſt ni humble ni ſimple, qu'on n'entre point d'abord en matiére, & qu'on fait de ſi longs détours, avant que de venir au but; d'ailleurs on cherche plus un commerce de vaine conſolation, qu'un conſeil droit & vigoureux pour aller à Dieu en mourant à ſoi.

Si on ne cherchoit que des conſeils Evangéliques, il faudroit peu de tems dans la Direction. Quand il n'eſt queſtion que de ſe taire, d'obéir, de ſouffrir, de ſe cacher, de ſuporter les autres ſans vouloir être ſupporté, de réſiſter à ſes inclinations & à ſes habitudes, de ſe conformer au cours de la Providence ſur nous, de compter pour rien ſes jalouſies & ſes délicateſſes, il ne faut point tant de conſultations. Peu parler & faire beaucoup, voilà le partage des ames droites. Il y a encore moins à conſulter, quand on eſt dans une communauté réguliére: alors tout eſt prèſque réglé par les conſtitutions, par les exercices journaliers, & par les ordres des Supérieurs. La volonté de Dieu eſt dans le cœur. Quand même ils ſe tromperoient, ou décideroient avec paſſion, leurs ordres, quoique mauvais pour eux, ne laiſſeroient par d'être bons pour nous; & leurs défauts nous ſervent ſouvent d'une maniére plus efficace que leurs vertus, à mourir à notre propre volonté. Dieu met tout en œuvre pour ſanctifier ſes enfans, quand ils tendent à lui avec un cœur droit.

J'ajoûte que, quand le Supérieur ou la Supérieure d'une communauté ont les qualités, la vertu, & l'expérience néceſſaires pour nous conduire, ils ſont préférables aux gens du dehors; comme le Paſteur, à choſes égales, devroit être préféré à l'étranger. Il ne faut point faire un ſi grand myſtére de la Direction. C'eſt un conſeil qu'on prend pour tendre à la perfection. Une Supérieure bien morte à elle-même, & d'une expé-

Digitized by Google

périence consommée verra de plus près ce qu'il y a à corriger dans son inférieure ; elle étudiera mieux son naturel & ses habitudes, elle lui dira des choses plus convenables à ses besoins dans ses fonctions journaliéres, qu'une personne de dehors qui ne la voit point agir, & qui ne sait que ce qu'elle lui dit de soi-même suivant ses préventions. Cela n'empêche point qu'on ne demeure toujours inviolablement attaché au ministére des Prêtres, pour les sacremens, pour la doctrine & pour tous les cas difficiles. Je ne parle ici que des conseils de perfection qu'une Supérieure bien sainte & bien expérimentée peut quelquefois donner, comme St. François de Sales a jugé nécessaire de l'établir chez les filles de la Visitation, pour éviter la multitude des Directeurs de dehors, auxquels on s'attache trop quelquefois. Mais, comme il arrive fort souvent qu'une Supérieure, quoiqu'excellente, n'ait point encore ce parfait détachement & cette expérience fonciére dont nous parlons, il faut en ce cas avoir recours à quelque bon Directeur, mais avec toute la sobriété que nous avons déja marquée.

On me dira peut être : quelle nécessité de prendre un Directeur, puisque la régle est un Directeur par écrit, & qu'on a remis sa volonté dans les mains de ses Supérieurs ? Je réponds que les Supérieurs ne peuvent pas toujours avoir toute l'attention nécessaire à vos besoins intérieurs ; cependant il est capital de ne vous conduire pas vous-même. Vous serez aveuglé sur votre intérêt ou sur une passion déguisée qui trouble votre paix. Vous ne connoissez point la source de certaines peines qui vous dégoûtent de vos devoirs & qui vous rendent lâche dans votre état. Vous avez besoin d'être soutenu & encouragé dans une croix qui vous surmonte. Vous vous trouvez dans des tentations pénibles & dangéreuses. Dans tous ces cas, rien n'est plus dangéreux que de n'écouter que soi-même ; il faut, comme je l'ai déja remarqué, un homme de Dieu qui supplée au défaut du Pasteur, & qui s'applique à vous conduire au milieu de tant de précipices. Qui est ce qui vous conduira & vous soutiendra ? Sera-ce vous-même ? Eh ! C'est vous qui avez besoin de con-

duite, qui êtes tenté, foible, aveugle, découragé, aux priſes avec vous-même; c'eſt de vous que vous viennent vos plus ſubtiles tentations; vous êtes votre plus cruel ennemi; il vous faut quelqu'un qui n'ait, ni vos erreurs, ni vos paſſions, ni les penchans de votre amour propre; quelqu'un qui ſoit hors de vous, qui vous aide à en ſortir & qui ait autant de zèle pour vous corriger, que vous avez d'inclination ſecréte à vous flater vous-même.

D'ailleurs, l'oraiſon qui eſt le canal des graces & le commerce d'union avec Dieu, eſt expoſée à toutes ſortes de chiméres & d'illuſions, ſi vous n'y êtes conduit par une perſonne qui connoiſſe par expérience les voyes de Dieu. Le reméde qui doit guérir toutes vos miſéres, ſe changera en poiſon mortel. Il vous faut une Direction douce & modérée, mais droite & ferme, qui vous arrache à tous vos deſirs, qui rabaiſſe votre eſprit, qui vous ôte toute confiance en vous & en votre vertu, qui vous ôte toute volonté propre & qui vous deſabuſe même de votre ſageſſe, qui vous empêche de vous arrêter aux dons de Dieu, pour ne chercher que Dieu ſeul. Bien loin qu'un tel ſecours ne ſoit pas néceſſaire, il faut s'écrier: Hélas! Que ferois-je ſans lui? Mais où pourrai-je le trouver? Eſt-il ſur la terre? Dieu l'y mettra pour vous & vous le fera trouver, ſi vous le méritez par la droiture de votre volonté.

O mon Dieu! Si j'oſois former quelque plainte, l'unique choſe dont je me plaindrois, ſeroit que vous n'en donnez point aſſez à votre Egliſe de ces hommes. Combien qui conduiſent ſans ſcience ni piété, avec quelques apparences trompeuſes! Combien qui n'ont qu'une ſcience ſéche & hautaine, incapable d'entrer dans vos voyes, & que vous rejettez juſtement! Je vous rends graces, Seigneur, de leur cacher vos myſtéres de grace, puiſqu'ils ſont grands & ſages, & que vous ne les révélez qu'aux petits. Combien qui ont la ſcience & la piété, mais une piété ſans expérience, & qui ne connoiſſent que les dehors de votre maiſon, ſans avoir jamais été attirés dans votre ſanctuaire! Hélas, que de tels Directeurs avec de droites in-

ten-

Digitized by Google

tentions, retardent & gênent les ames qu'ils retréciſſent toujours, pendant que l'Eſprit ſaint veut les élargir! Mais enfin combien d'autres qui n'ont que l'expérience ſans ſcience, ou pour mieux dire, qui préſument d'avoir l'expérience, ſans l'avoir effectivement! Quels dangers d'illuſion & d'égarement! Où ſont donc, ô mon Dieu, les autres; ces lampes luiſantes & ardentes, poſées dans votre maiſon pour éclairer & pour embraſer vos enfans? Que le nombre en eſt petit! Où ſont-ils? Et qui oſera eſpérer de les trouver? Heureux ceux qui les trouvent! Qu'ils en rendent graces & qu'ils en profitent. Ames droites, ames ſimples, où êtes vous? Qu'on me diſe où vous êtes; & je dirai, où ſont les bons Directeurs: car c'eſt à vous que Dieu les donnera; vous les ferez par vos priéres; Dieu les formera exprès pour les deſſeins qu'il a ſur vous, puiſque vous êtes ſans réſerve livrées à ſa grace; le reſte gémira avec des ſecours imparfaits, mais le reſte n'eſt pas digne de mieux. Le Pére céleſte donne à chacun de ſes enfans, ſelon la meſure de ſa foi & de la ſimplicité de ſon abandon.

LETTRE
SUR LA
CONFESSION ET LA COMMUNION.

VOus m'avez fait, Madame, une queſtion à laquelle il me ſemble que je n'ai repondu qu'à demi, ſur les Confeſſions & ſur les Communions.

L'Euchariſtie a été inſtituée comme un pain, c'eſt à dire, comme l'aliment le plus familier; & les Péres l'appellent le pain quotidien. Les prémiers Fidéles rompoient tous les jours ce pain ſacré avec joye & ſimplicité de cœur. En vain, dit St. Chryſoſtome, célébrons-nous les myſtéres, ſi perſonne n'y participe. Aſſiſter à la Meſſe ſans y participer par la Communion, eſt une action comme eſtropiée. C'eſt ne remplir qu'à demi l'intention de J. C., quand il a inſtitué

titué ce Sacrement. Il n'y a que notre indignité qui doive nous exclure de cette Communion du pain quotidien. Tous les chrétiens y ſont appellés. Ils font violence au Sacrement, quand ils s'en privent. Toute notre vie doit donc tendre à recevoir ce pain de vie le plus ſouvent que nous pouvons. Il ne faut point croire avoir rempli notre devoir à cet égard, juſqu'à ce que nous puiſſions atteindre à la Communion de tous les jours. L'Euchariſtie n'eſt offerte par le Prêtre, qu'afin que le fidéle en vive. Ces deux actions ſe raportent l'une à l'autre; & il manque quelque choſe au Sacrifice, quand le Laïque ſe tient comme interdit loin des autels, n'oſant manger la victime offerte pour lui.

Cependant les idées préſentes ſont bien éloignées de ces idées pures. On eſt prèſque mal édifié d'un Prêtre qui ne dit point la Meſſe tous les jours, & on ſeroit ſurpris de voir un Laïque qui communieroit tous les jours de la ſemaine. Pourvu que le Laïque vive en bon Laïque, il peut & doit communier tous les jours, s'il eſt libre, comme le bon Prêtre, s'il eſt libre, peut & doit offrir tous les jours. J'excepte ſeulement les perſonnes qui ſont aſſujetties ou à des régles de communauté où tout tire à conſéquence, ou à des engagemens du monde dans leſquels il faut garder des meſures. J'avoue auſſi que les gens qui aiment leurs imperfections, & qui ſont volontairement dans des péchés véniels, ſont indignes de cette Communion quotidienne. Mais pour les ames ſimples, droites, prêtes à tout pour ſe corriger, dociles & humbles, c'eſt à elles qu'appartient le pain quotidien. Leurs infirmités involontaires, loin de les en exclure, augmentent leur beſoin de ſe nourrir du pain des forts.

Rien n'eſt donc plus contraire à l'inſtitution du Sacrement & à l'eſprit de l'Egliſe, que de vouloir reſpecter l'Euchariſtie en la recevant rarement. Pourvu qu'on ſoit pur, le vrai reſpect eſt de la recevoir fréquemment. On ne peut point ſe dire: je ſuis pur; mais il ne faut jamais ſe juger ſoi-même. Il faut ſe laiſſer juger par un conſeil pieux & modéré.

La régle pour la Confeſſion eſt contraire à celle de la Com-

mu-

Digitized by Google

munion. La Communion eſt un aliment de vie. Plus on peut le prendre, plus on ſe nourrit & on ſe fortifie. Au contraire la Confeſſion eſt un reméde. Il faut tendre à en diminuer le beſoin. Je ſai bien que le beſoin ne ceſſera jamais entiérement; car nous commettrons toujours des fautes en cette vie : mais du moins il faut tâcher de diminuer un beſoin, que nous ne pouvons faire ceſſer abſolument.

Le pouvoir que J. C. a donné à ſes miniſtres de lier & de délier, de remettre & de retenir les péchés, eſt abſolu & ſans reſtriction. Ils ne ſauroient remettre les péchés ſecrets, qu'on ne leur découvre point. Ce miniſtére ſuppoſe donc la déclaration des péchés, ou publique, ou du moins ſecréte. Voilà la Confeſſion. Quand elle n'eſt qu'auriculaire, c'eſt le moins que l'Egliſe puiſſe demander. Mais enfin il faut que le pécheur s'accuſe. Pour le miniſtre, il a une puiſſance ſans reſtriction pour remettre tous les péchés ; à plus forte raiſon les véniels. Il ne paroît point dans l'antiquité qu'on ſe confeſſât auſſi fréquemment qu'on le fait parmi nous, de ces péchés véniels. Les Péres, ſur tout St. Auguſtin, aſſurent qu'ils ſont remis par l'oraiſon dominicale, par les jeunes de l'Egliſe, & par les aumônes. Principalement ces péchés ſont effacés par l'amour de Dieu. Ce feu conſume nos imperfections comme la paille. Beaucoup de péchés légers ſont remis à l'ame qui aime beaucoup. Nous liſons les vies de ces anciens Péres de l'Egliſe, & leurs Hiſtoriens nous racontent leur mort avec un grand détail, ſans parler des fréquentes Confeſſions de nos jours. C'eſt qu'ils vivoient très-purement, & qu'il ne paroît pas qu'on ſe confeſſât réguliérement en ces tems-là, quand on n'avoit à s'accuſer que de ces fautes légéres & vénielles, qu'on n'aime point, quand on aime Dieu bien ſincérement.

J'avoue que l'uſage préſent de l'Egliſe eſt bien différent. Mais ce changement de diſcipline ne doit pas étonner. La puiſſance de remettre les péchés véniels, eſt conſtamment donnée au Prêtre. Le fidéle peut donc y avoir recours, quand cet uſage lui devient ſalutaire. Beaucoup de grands Saints l'ont

Digitized by Google

pratiqué avec fruit. Il y a des ames qui ſe purifient admirablement par cette voye. Ce ſeroit une indiſcrétion ſcandaleuſe que d'ôter cette conſolation & cette ſource de grace, à quantité de conſciences délicates qui en ont beſoin. Il eſt vrai qu'il faut craindre d'en faire une pure habitude, un appui ſenſible & trompeur, une décharge de cœur ſans ſe corriger. On croit ſouvent avoir tout fait en diſant ſes péchés. On ſe confie avec excès à l'efficace de l'abſolution. On trouve un amuſement & un ragoût d'amour propre à parler ſi ſouvent de ſoi: celui à qui on en parle, eſt un Confeſſeur qu'on a choiſi, & dont on eſt quelquefois entêté. Autant que la confeſſion eſt amére aux grands pécheurs qui la pratiquent rarement, autant devient-elle douce & commode à ces perſonnes dévotes qui s'y apprivoiſent, & qui y cherchent une certaine routine de dévotion qui tient lieu de tout.

Les Confeſſeurs ſages & fermes doivent donc diſcerner le beſoin de leurs pénitens, & l'uſage qu'ils font de leurs Confeſſions pour les rendre plus ou moins fréquentes. J'oſe dire en général que la matiére fort ſouvent n'eſt pas traitée avec aſſez de ſérieux & de ſobriété. Pour les perſonnes droites & éclairées, elles doivent, ce me ſemble, faire deux choſes. L'une, de ſe confeſſer autant qu'il le faut, même au delà de leur beſoin, pour le bon exemple. L'autre, de ſe conformer avec reſpect à la diſcipline préſente, qui eſt très ſainte, & de tâcher d'en tirer du fruit, en ſe confeſſant avec un cœur abbaiſſé & docile.

LETTRE I.

A UNE RELIGIEUSE CARME'LITE.

QUe direz-vous de moi, ma chére Sœur? Je n'ai pas encore eu un moment libre pour lire votre Vie du B. Jean de la Croix. Mais je m'en vais la lire au plutôt, & bien exactement. Pour vos lettres où vous me parlez de ſes maximes, je

Digitized by Google

je les approuve du fond de mon cœur. Ces maximes ſont de l'eſprit de Dieu, & il ne peut jamais y en avoir de contraires qui ne ſoient pernicieuſes. Il y a même dans ces maximes bien entendues, de grands principes de vie intérieure, qui demandent beaucoup d'expérience & de grace. Ce que je ſouhaite de vous, ma chére Sœur, c'eſt que vous ne vous faſſiez jamais un appui des talens humains dans votre obéiſſance. N'obéiſſez point à un homme, parcequ'il raiſonne plus fortement, ou parle d'une maniére plus touchante qu'un autre; mais parcequ'il eſt l'homme de Providence pour vous & qu'il eſt votre Supérieur, ou que vos Supérieurs agréent qu'il vous conduiſe, & que vous éprouvez, indépendamment du raiſonnement & du goût humain, qu'il vous aide plus qu'un autre, à vous laiſſer ſubjuguer par l'eſprit de grace, & à mourir à vous-même. Le Directeur ne nous ſert guéres à nous détacher de notre propre ſens, quand ce n'eſt que par notre propre ſens que nous tenons à lui. O ma chére Sœur, que je voudrois vous appauvrir du côté de l'eſprit! Ecoutez St. Paul: *Vous êtes prudens en J. C.; pour nous, nous ſommes inſenſés pour lui.* Ne craignez point d'être indiſcréte. A Dieu ne plaiſe que je veuille de vous aucune indiſcrétion; mais je ne voudrois laiſſer en vous qu'une ſageſſe de pure grace, qui conduit ſimplement les ames fidéles, quand elles ne ſe laiſſent aller, ni à l'humeur, ni aux paſſions, ni à l'amour propre, ni à aucun mouvement naturel. Alors ce qu'on appelle dans le monde eſprit, raiſonnement & goût, tombera. Il ne reſtera qu'une raiſon ſimple, docile à l'eſprit de Dieu, & une obéiſſance d'enfant pour nos Supérieurs, ſans regarder en eux autre choſe que Dieu. Je le prie d'être lui ſeul toutes choſes en vous.

LETTRE II.

A LA MEME.

J'Ai beaucoup penſé à vous devant Dieu, depuis deux ou trois jours. Je ne ſaurois ſouffrir votre eſprit, ni le goût que

que vous avez pour celui des autres. Je voudrois vous voir pauvre d'eſprit, & ne vous repoſant plus que dans le commerce des ſimples & des petits. Les talens ſont de Dieu, & ils ſont bons quand on en uſe ſans y tenir. Mais, quand on les recherche, quand on les préfére à la ſimplicité, quand on dédaigne tout ce qui en eſt dépourvu, quand on veut toujours le plus ſublime dans les dons de Dieu, on n'eſt point encore dans le goût de pure grace. Au nom de Dieu, laiſſez là votre eſprit, votre ſcience, votre goût, votre diſcernement. Le B. Jean de la Croix donnoit bien moins à l'eſprit que vous. Plus d'autre eſprit, que l'eſprit de Dieu. La véritable grace nous fait tout à tous indiſtinctement; elle rabaiſſe tous les talens, elle applanit tout, elle fait qu'on eſt ravi d'être avec les gens les plus groſſiers & les plus idiots, pourvu qu'on y ſoit pour faire la volonté de Dieu. Pardon, ma chére Sœur, de mes indiſcrétions. Mille & mille fois tout à vous en N. S. J. C.

LETTRE III.

A LA MEME.

J'Ai penſé, ma chére Sœur, à tout ce que vous m'avez dit en ſi peu de tems; & Dieu ſait combien je m'intéreſſe à tout ce qui vous touche. Je ne ſaurois aſſez vous recommander de compter pour rien toutes les lumiéres de grace, & les communications intérieures qu'il vous paroît que vous recevez. Vous êtes encore dans un état d'imperfection & de mêlange, où de telles lumiéres ſont tout au moins très-douteuſes & très-ſuſpectes d'illuſion. Il n'y a que la conduite de foi qui ſoit aſſurée, comme le B. Jean de la Croix le dit ſi ſouvent. Ste. Théréſe même paroît avoir préſque perdu toute lumiére miraculeuſe dans ſa ſeptiéme demeure du Château de l'Ame. Vous avez un beſoin infini de ne compter pour rien tout ce qui paroît le plus grand, & de demeurer dans la voye, où l'on ne voit rien que les maximes de la pure foi, & la pratique du parfait amour. Je me ſouviens de vous avoir

Digitized by Google

avoir écrit autrefois là-dessus une lettre. Si elle contient quelque chose de vrai, servez-vous-en comme de ce qui est à Dieu ; & si j'y ai mis quelque chose qui soit mauvais, rejettez-le comme mien. J'avoue que je souhaiterois pour votre sureté que M. votre Supérieur, qui est plein de mérite, de science & de vertu, vous tint aussi-bas que vous devez l'être. Il s'en faut beaucoup que vous ne soyez dans la véritable lumiére qui vient de l'expérience de la perfection. Vous n'êtes que dans un commencement, où vous prendrez facilement le change avec bonne intention, & où l'approbation de vos Supérieurs & de vos ancien nes, est fort à craindre pour vous. Vous avez une sorte de simplicité que j'aime fort, mais elle ne va qu'à retrancher tout artifice & toute affectation. Elle ne va pas encore jusqu'à retrancher les goûts spirituels, & certains petits retours subtils sur vous-même. Vous avez besoin de ne vous arrêter à rien, & de ne compter pour rien tout ce que vous avez, même ce qui vous est donné ; car ce qui vous est donné, quoique bon du côté de Dieu, peut être mauvais par l'appui que vous en tirerez en vous-même. Ne tenez qu'aux vérités de la foi pour crucifier sans réserve, encore plus le dedans que le dehors de l'homme. Gardez dans votre cœur l'opération de la grace, & ne l'épanchez jamais sans nécessité. Il y auroit mille choses simples à vous dire sur cette conduite de foi ; mais le détail n'en peut être marqué ici, car il seroit trop long, & on ne sauroit tout prévoir. J'espére que Dieu vous conduira lui-même, si vous êtes fidéle à contenter toute la jalousie de son amour, sans écouter votre amour propre. Je le prie d'être toutes choses en vous, & de vous préserver de toute illusion ; ce qui arrivera, si vous allez, comme dit le B. Jean de la Croix, toujours par le non-savoir dans les vérités inépuisables de l'abnégation de vous-même. N'en cherchez point d'autres. Tout à vous en J. C. N. S. A lui seul gloire à jamais.

LETTRE IV.

A LA MEME.

SI je vous ai écrit, ma chére Sœur, ſur les précautions dont vous avez beſoin, ce n'eſt pas que je croye que vous vous trompiez, mais c'eſt que je voudrois que vous fuſſiez loin de tous les piéges. Celui de l'approbation de toutes les perſonnes de votre maiſon, n'eſt pas médiocre. D'ailleurs, vous n'avez point d'expérience; vous n'avez que de la lecture, avec un eſprit accoutumé au raiſonnement depuis votre enfance. On pourroit même vous croire bien plus avancée que vous ne l'êtes. Voilà ce qui me fait tant deſirer que vous marchiez toujours dans la voye de la plus obſcure foi & de la plus ſimple obéiſſance. Vous ne ſauriez trop abbattre votre eſprit, ni vous défier trop de vos lumiéres, & de toutes les graces ſenſibles. Il ne faut pas les rejetter, afin que Dieu en faſſe en vous tout ce qu'il lui plaira, ſuppoſé qu'elles viennent de lui: mais il ne faut pas s'y arrêter un ſeul inſtant; & cela n'empêchera point leur effet, ſi c'eſt Dieu qui en eſt la ſource. Tout ce que vous m'avez écrit me ſemble bon, & je vous prie de n'aller pas plus loin. Communiquez-vous peu aux autres. Ne le faites que par pure obéiſſance, & d'une maniére proportionée au degré de chaque perſonne. Il faut que les ames de grace ſe communiquent comme la grace même, qui prend toutes les formes. Ce n'eſt pas pour diſſimuler, mais ſeulement pour ne dire à chacun que les vérités qu'il eſt capable de porter, & réſervant la nourriture ſolide aux forts, pendant qu'on donne le lait aux enfans. Le dépôt entier de la vérité, eſt dans la Tradition indiviſible de l'Egliſe. Mais on ne le diſpenſe que par morceaux, ſuivant que chacun eſt en état d'en recevoir plus ou moins. Je ſerai très-aiſe de ſavoir de vos vues & de vos diſpoſitions, tout ce que Dieu vous mettra au cœur de m'en confier; mais je crois que le tems le plus convenable pour cette communication, ſera celui de mon retour.

Alors

Alors j'irai vous rendre une visite où nous pourrons parler ensemble ; après quoi vous me confierez par écrit, ou de vive voix, tout ce que vous voudrez, pourvu que vos Supérieurs l'approuvent. En attendant, je prierai N. S. de vous détacher de tous vos proches, pour ne les aimer plus qu'en lui seul, & pour vous faire porter la Croix dans l'esprit de J.C. Tout le zèle empressé que vous aurez pour le salut de vos parens, leur sera peu utile. On voudroit par principe de nature communiquer la grace : elle ne se communique que par mort à soi-même & à son zèle trop naturel. Attendez en paix les momens de Dieu. J. C. dit souvent : *mon heure n'est pas encore venue.* On voudroit bien la faire venir ; mais on la recule, en voulant la hâter. L'œuvre de Dieu est une œuvre de mort, & non pas de vie ; c'est une œuvre où il faut toujours sentir son inutilité & son impuissance. Telle est la patience, & la longanimité des Saints. Plus on a de talens, & plus on a besoin d'en éprouver l'impuissance. Il faut être brisé & mis en poudre, pour être digne de devenir l'instrument des desseins de Dieu. Vous m'obligerez sensiblement, si vous voulez bien témoigner à la Mére Prieure, & aux autres de votre maison, combien je les révére.

LETTRE V.

A LA MEME.

JE ne puis assez vous redire ce que j'ai pris la liberté de vous dire tant de fois. Craignez votre esprit, & celui de ceux qui en ont. Ne jugez de personne par là. Dieu, seul bon Juge, en juge bien autrement. Il ne s'accommode que des enfans, & des petits pauvres d'esprit. Ne lisez rien par curiosité, ni pour former aucune décision dans votre tête sur aucune de vos lectures. Lisez pour vous nourrir intérieurement dans un esprit de docilité & de dépendance sans réserve. Communiquez-vous peu,

Digitized by Google

& ne le faites jamais que pour obéir à vos Supérieurs. Soyez ingénue comme un enfant à leur égard. Ne comptez pour rien ni vos lumiéres ni les graces extraordinaires. Demeurez dans la pure foi, contente d'être fidéle dans cette obscurité, & d'y suivre sans relâche les commandemens & les conseils de l'Evangile, expliqués par votre Régle. Sous prétexte de vous oublier vous-même & d'agir simplement sans réfléxion, ne vous relâchez jamais pour votre régularité, ni pour la correction de vos défauts. Demandez à vos Supérieurs qu'ils vous en avertissent. Soyez fidéle à tout ce que Dieu vous en fera connoître par autrui, & acquiescez avec candeur & docilité, à tout ce qu'on vous en dira, & dont vous n'aurez point la lumiére. Il faut s'oublier pour retrancher les attentions de l'amour propre, & non pour négliger la vigilance qui est essentielle au véritable amour de Dieu. Plus on l'aime, plus on est jalouse contre soi, pour n'admettre jamais rien qui ne soit des vertus les plus pures que l'amour inspire. Voilà, ma chére Sœur, tout ce qui me vient au cœur pour vous. Recevez-le du même cœur dont je vous le donne. Je prie N. S. qu'il vous fasse entendre mieux que je ne dis, & qu'il soit lui seul toutes choses en vous. Il sait à quel point je suis en lui intimement uni à vous.

LETTRE VI.

A LA MEME.

J'Ai reçu, ma très-honorée Sœur, une réponse de la personne qui vous est si chére; elle ne tend qu'à entrer en dispute, & qu'à vouloir m'y engager avec ses Ministres. Cette dispute avec eux n'aboutiroit à rien de solide. Je me bornerai à lui répondre doucement sur les points qui peuvent toucher le cœur, en laissant tomber tout ce qui excite l'esprit à des contesta-

teſtations. La priére ôte l'enflûre du cœur, que la ſcience & la diſpute donnent. Si les hommes vouloient prier avec amour & humilité, tous les cœurs ſeroient bientôt réunis; les nouveautés diſparoîtroient, & l'Egliſe ſeroit en paix. Je ſouhaite de tout mon cœur, que Dieu vous détache à meſure qu'il vous éprouve. Les dépouillemens les plus rigoureux ſont adoucis, dès que Dieu détache le cœur des choſes dont il dépouille. Les inciſions ne ſont nullement douloureuſes dans le mort; elles ne le ſont que dans le vif. Quiconque mourroit en tout, porteroit en paix toutes les croix. Mais nous ſommes foibles, & nous tenons encore à de vaines conſolations. Les ſoutiens de l'eſprit ſont plus ſubtils que les appuis mondains. On y renonce plus tard, & avec plus de peine. Si on ſe détachoit des conſolations les plus ſpirituelles, dès que Dieu en prive, on mettroit ſa conſolation, comme dit l'Imitation de J. C., à être ſans conſolation dans ſa peine. Je ſerois ravi d'apprendre l'entiére guériſon de vos yeux; mais il ne faut pas plus tenir à ſes yeux, qu'aux choſes plus extérieures. Je ſerai juſqu'au dernier ſoupir de ma vie intimement uni à vous, & dévoué à tout ce qui vous appartient, avec le zèle le plus ſincére.

LETTRE VII.

A LA MEME.

25. Décembre 1711.

JE voudrois, ma très-honorée Sœur, être à portée de vous témoigner plus réguliérement par mes lettres, combien je vous ſuis dévoué. Ce que Dieu fait, ne reſſemble point à ce que les hommes ſont. Les ſentimens des hommes changent; ceux que Dieu inſpire, vont toujours croiſſans, pourvu qu'on lui ſoit fidéle.

On ne peut être plus touché que je le ſuis de vos maux; je leur pardonne de vous empêcher de faire des exercices de pénitence. Les maux qu'on ſouffre, ne ſont-ils pas eux-mêmes des

pénitences continuelles qui Dieu nous a choisies, & qu'il choisit infiniment mieux que nous ne les choisirions ? Que voulons-nous, si-non l'abbattement de la chair & la soumission de l'esprit à Dieu ? A l'égard de vos lectures, je ne saurois les regretter, pendant qu'il plaît à Dieu de vous en ôter l'usage. Tous les livres les plus admirables mis ensemble, nous instruisent moins que la croix. Il vaut mieux être crucifié avec J. C., que lire ses souffrances ; l'un n'est souvent qu'une belle spéculation, ou tout au plus, qu'une occupation affectueuse : l'autre est la pratique réelle, & le fruit solide de toutes nos lectures & oraisons. Souffrez donc en paix & en silence, ma chére Sœur ; c'est une excellente oraison, que d'être uni à Jésus sur la croix. On ne souffre point en paix pour l'amour de Dieu, sans faire une oraison très-pure & très-réelle. C'est pour cette oraison qu'il faut laisser les livres, & les livres ne servent qu'à préparer cette oraison de mort à soi-même. Vous connoissez l'endroit, où St. Augustin parlant du dernier moment de sa conversion, dit qu'après avoir lu quelques paroles de l'Apôtre, il quitta le livre, *& ne voulut point continuer de lire, parcequ'il n'en avoit plus besoin, & qu'une lumiére de paix s'étoit répandue dans son cœur.* Quand Dieu nourrit au dedans, on n'a pas besoin de la nourriture extérieure. La parole du dehors n'est donnée, que pour procurer celle du dedans. Quand Dieu, pour nous éprouver, nous ôte celle du dehors, il la remplace par celle du dedans, pour ne nous abandonner pas à notre indigence. Demeurez donc en silence & en amour auprès de lui. Occupez-vous de tout ce que l'attrait de la grace vous présentera dans l'oraison, pour suppléer à ce qui vous manque du côté de la lecture. O que J. C., parole substantielle du Pére, est un divin livre pour nous instruire ! Souvent nous chercherions dans les livres de quoi flater notre curiosité, & entretenir en nous le goût de l'Esprit. Dieu nous sevre de ces douceurs par nos infirmités ; il nous accoutume à l'impuissance, & à une langueur d'inutilité qui attriste, & qui humilie l'amour propre. O l'excellente leçon ! Quel livre pourroit nous instruire plus fortement ? Ce que je vous demande très-instamment, est de ménager vos forces avec simplicité

Digitized by Google

plicité, & de recevoir dans vos maux les ſoulagemens qu'on vous offre, comme vous voudriez qu'un autre à qui vous les offririez, les reçut dans ſon beſoin. Cette ſimplicité vous mortifiera plus que les auſtérités que vous regrettez, & qui vous ſont impoſſibles; au reſte, Dieu ſe plaît davantage dans une perſonne accablée de maux, qui met ſa conſolation à n'en avoir aucune pour le contenter, que dans les perſonnes les plus occupées aux œuvres les plus éclatantes. *Sur qui jetterai-je mes regards* de complaiſance, dit le Seigneur, *ſi ce n'eſt ſur celui qui eſt pauvre, petit & écraſé intérieurement*? Leurs lumiéres, leurs ſentimens, leurs œuvres, ſoutiennent les autres; mais Dieu porte ceux-ci entre ſes bras avec compaſſion. Pleurez, ſans vous contraindre, les choſes que vous dites que Dieu vous ordonne de ſentir; mais j'aime bien ce que vous appellez *votre ſtupidité*. Elle vaut cent fois mieux que la délicateſſe & la vivacité des ſentimens ſublimes, qui vous donneroient un ſoutien flateur. Contentez-vous de ce que Dieu vous donne, & ſoyez également délaiſſée à ſon bon plaiſir dans les plus grandes inégalités. Encore une fois, ménagez votre corps & votre eſprit; l'un & l'autre eſt abbattu. Au reſte, je répons à votre lettre le lendemain de ſa réception, c'eſt à dire, le 25. Décembre, quoiquelle ſoit dattée du 30. d'Août. Je n'oublierai pas devant Dieu la perſonne que vous me recommandez, & je ſerai juſqu'à la mort intimement uni à vous avec zèle en notre Seigneur.

LETTRE VIII.

A LA MEME,

Au ſujet de la mort de Mr. L'Abbé de Langeron ſon fidéle & plus ancien ami. 17. *Janvier* 1711.

JE n'ai point la force que vous m'attribuez; j'ai reſſenti la perte irréparable qui j'ai faite, avec un abbattement qui montre un

un cœur très-foible. Maintenant mon imagination eſt un peu appaiſée, & il ne me reſte qu'une amertume & une eſpéce de langueur intérieure. Mais l'adouciſſement de ma peine ne m'humilie pas moins que ma douleur. Tout ce que j'ai éprouvé dans ces deux états, n'eſt qu'imagination & qu'amour propre; j'avoue que je me ſuis pleuré, en pleurant un ami qui faiſoit la douceur de ma vie, & dont la privation ſe fait ſentir à tout moment. Je me conſole comme je me ſuis affligé, par laſſitude de la douleur & par beſoin de ſoulagement. L'imagination qu'un coup ſi imprévu avoit ſaiſie & troublée, s'y accoutume & ſe calme. Hélas! Tout eſt vain en nous, excepté la mort à nous-mêmes que la grace y opére. Au reſte, ce cher ami eſt mort avec une vue de ſa fin, qui étoit ſi ſimple & ſi paiſible, que vous en auriez été charmée. Lors même que ſa tête ſe brouilloit un peu, ſes penſeés étoient toutes de grace, de foi, de docilité, de patience & d'abandon à Dieu. Je n'ai jamais rien vu de plus édifiant & de plus aimable. Je vous raconte tout ceci pour ne vous repréſenter point ma triſteſſe, ſans vous parler de cette *joye de la foi*, dont parle St. Auguſtin, & que Dieu m'a fait ſentir en cette occaſion. Dieu a fait ſa volonté, il a préféré le bonheur de mon ami à ma conſolation. Je manquerois à Dieu & à mon ami même, ſi je ne voulois pas ce que Dieu a voulu. Dans ma plus vive douleur, je lui ai offert celui que je craignois tant de perdre. On ne peut être plus touché que je le ſuis, de la bonté avec laquelle vous prenez part à ma peine. Je prie celui pour l'amour de qui vous le faites, de vous en payer au centuple.

DU

Digitized by Google

DU RETOUR A L'EGLISE ET DE LA VOYE DE LA PURE FOY.

Les cinq Lettres ſuivantes ont été écrites à une Perſonne qui vouloit ſe convertir à la Religion Catholique, & qui s'étoit adreſſée à M. DE FENELON ARCHEVEQUE DE CAMBRAY, pour s'inſtruire.

LETTRE I.

La vraie & l'unique Egliſe.

IL n'y a qu'une ſeule vraie Religion, & qu'une ſeule Egliſe épouſe de JESUS-CHRIST. Il n'en a voulu qu'une; les hommes ne ſont pas en droit d'en faire pluſieurs. La Religion n'eſt pas l'ouvrage du raiſonnement des hommes; c'eſt à eux à la recevoir telle qu'elle leur eſt donnée d'en-haut. Un homme peut raiſonner avec un autre homme; mais avec Dieu il n'y a qu'à prier, qu'à s'humilier, qu'à écouter, qu'à ſe taire, qu'à ſuivre aveuglément. Ce ſacrifice de notre raiſon eſt le ſeul uſage que nous puiſſions faire de notre raiſon même, qui eſt foible & bornée. Il faut que tout céde, quand la raiſon ſuprême décide. Encore une fois, JESUS-CHRIST n'a voulu qu'une ſeule Egliſe, & qu'une ſeule Religion: il n'y a donc plus qu'à comparer enſemble l'Egliſe nouvelle avec l'ancienne, &

celle qui livre l'homme à ſon orgueil, en le faiſant juge quoiqu'il ſoit viſiblement incapable de juger, avec celle qui uſe de l'autorité qui lui eſt promiſe par ſon époux, pour fixer les eſprits incertains, pour guider les ignorans, pour humilier les ſuperbes, & pour les réunir tous.

Je reviens au beſoin de prier. C'eſt la priére qui finiroit toutes les diſputes. Heureux les hommes que la vanité ne rend point jaloux de leur liberté, qui ſont ſincérement neutres entre leur penſée & celle d'autrui, qui ſe défient de la leur, & qui ſont ſouvent recueillis en ſilence devant Dieu, pour écouter l'eſprit de grace! Dès qu'on a au dedans de ſoi cet eſprit humble & pacifique, on eſt bien avancé. On ſent d'abord ſans controverſe, que c'eſt dans le ſein de l'Egliſe Catholique qu'on devient petit, & qu'on apprend à mourir à ſoi, pour vivre dans la dépendance.

LETTRE II.

Néceſſité d'une autorité viſible.

JE prie Dieu de tout mon cœur, qu'il vous faſſe ſentir combien les hommes les plus éclairés ont beſoin d'humilier leur eſprit ſous une autorité viſible. Les myſtéres nous ſont propoſés pour dompter notre raiſon, & pour la ſacrifier à la ſuprême raiſon de Dieu. La Religion n'eſt qu'humilité; on n'eſt digne de la trouver, on ne la pratique même, qu'autant qu'on s'abbaiſſe intérieurement, qu'on reconnoît ſa foibleſſe, & qu'on croit ſans comprendre.

Quand on entre dans le détail des points conteſtés, on voit d'abord que nos fréres ſéparés de nous, ont voulu juſtifier leur ſéparation, en nous imputant des erreurs & des idolâtries dont nous ſommes infiniment éloignés. Ce détail démontre l'injuſtice du ſchiſme, & la néceſſité de ſe réunir. Mais de plus, il faut

Digitized by Google

faut toujours revenir au point principal ; c'eſt celui d'une autorité viſible qui parle & qui décide, pour ſoumettre, pour réunir & pour fixer tous les eſprits dans une même explication des ſaintes Ecritures. Autrement, ce livre divin, qui nous a été donné pour nous humilier, ne ſerviroit qu'à nourrir notre vaine curioſité, notre préſomption, la jalouſie de nos opinions & l'ardeur des diſputes ſcandaleuſes. Il n'y auroit qu'un ſeul texte des ſaintes Ecritures ; mais il y auroit autant de maniéres de les expliquer, autant de Religions que des têtes. Que diroit-on d'une République qui auroit des loix écrites, mais où tous les particuliers ſeroient libres de s'élever au deſſus des déciſions des magiſtrats ſur la police ? Chacun, le livre des loix en main, voudroit corriger les jugemens des magiſtrats, & on diſputeroit au lieu d'obéir ; & pendant la diſpute, le livre des loix, loin de réunir & de ſoumettre les eſprits, ſeroit lui-même le jouet des vaines ſubtilités de tous les citoyens. Une telle République ſeroit dans l'état le plus ridicule & le plus déplorable.

Mais comment peut-on croire que JESUS-CHRIST, ce divin légiſlateur de l'Egliſe, l'ait abandonnée à ce deſordre, que le moins prudent de tous les hommes n'auroit pas manqué de prévoir & de prévenir ? Il faut donc une autorité qui vive, qui parle, qui décide, qui explique le texte ſacré, & qui ſoumette tous ceux qui veulent l'expliquer à leur mode. Quand on eſt préſomptueux, on ſuporte impatiemment le joug de cette autorité : mais, dès qu'on le ſecoue, on tombe dans la licence monſtrueuſe des opinions, dans la multitude honteuſe des Religions oppoſées, & enfin dans cette indifférence entre les Sectes, qui dégénére en irreligion dans les nations du Nord.

LETTRE III.

Ecouter l'Egliſe : ſe réformer ſoi-même.

ON ne peut être plus touché, M., que je le ſuis, de la derniére lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Vous ne ſauriez deſavouer que Dieu frape à la porte de votre cœur. Il vous fait ſentir qu'il ne doit jamais y avoir qu'une ſeule Egliſe, qu'elle a les promeſſes de ſon époux, qu'en vertu de ces promeſſes elle nous enſeigne toute vérité néceſſaire au ſalut, & qu'elle nous préſerve de toute erreur qui nous exclûroit du royaume céleſte. Il n'y a plus qu'à écouter, qu'à ſuivre cette Egliſe par tout où elle ſera, ſans craindre de s'égarer. C'eſt en nous écoutant nous-mêmes par curioſité, par préſomption, par goût de critique & d'indépendance, que nous tombons dans l'illuſion. La ſéparation eſt contre l'ordre établi par JESUS-CHRIST. Voyez les ſociétés ſéparées. Elles ſe vantoient de ſe ſéparer pour réformer le culte & pour purifier la religion. Qu'ont-elles fait après tant de diſputes ſcandaleuſes & de guerres ſanglantes ? Elles ont réduit prèſque tout le Nord à l'incertitude, à l'indifférence, & enfin à l'irreligion. Les branches ſéparées ſe ſéchent & tombent. La tige que l'on croyoit morte, reverdit: elle porte des fruits abondans.

Si vous voulez une ſérieuſe réforme, ne la commencez point au dehors, comme les Proteſtans, par une critique acre & hautaine. Tournez-la contre vous-même, humiliez-vous profondément, défiez-vous de vos foibles lumiéres, travaillez à mourir à vos goûts naturels: n'écoutez point les délicateſſes de votre amour propre, rabaiſſez votre cœur noble, fier & élevé: ne comptez point ſur votre courage. Voulez-vous trouver Dieu? Rentrez ſouvent au dedans de vous en ſilence pour l'y écou-

Digitized by Google

écouter. Faites taire votre imagination, pour vous occuper de la préſence de Dieu, pour lui demander l'accompliſſement de vos devoirs, & la correction de vos défauts. O l'heureuſe & ſolide réforme ! Plus vous vous réformerez ainſi, moins vous voudrez réformer l'Egliſe. Si le véritable eſprit de priére entre dans votre cœur, & parvient à le poſſéder, vous trouverez le tréſor enfoui dans la terre, vous goûterez la manne cachée, vous ne craindrez plus que de n'être pas pauvre avec votre époux. Vous ſerez incapable de craindre jamais de manquer des vrais biens avec lui. Vous ſentirez ſa toute-puiſſance, ſon amour infini ſans ceſſe occupé de vos beſoins. Si vous ne voulez pas m'en croire, eſſayez-le; vous le verrez. Ne manquez point à Dieu, il ne vous manquera jamais. Je prie le maître, d'agir & au dedans & au dehors, pour vous procurer tout dans les bornes du néceſſaire. Vous ne ſerez jamais ſi riche, que quand vous renoncerez aux richeſſes ſuperflues pour votre ſalut. Vous ne ſerez jamais tant honorée, que quand vous aurez fait ce ſacrifice. Vous n'aurez que la gloire à craindre en cet état.

LETTRE IV.

Combats à eſſuyer avant que de renaître. Le repos vient après qu'on s'eſt rabaiſſé, corrigé, recueilli.

JE ne m'étonne nullement de l'état violent où vous vous trouvez. Le régne de Dieu, dit le St. Eſprit, ſouffre violence. On ne renaît point ſans douleur. Vous auriez tort, ſi vous ne ſentiez pas une extrême peine à quitter tout ce qui vous étoit le plus cher, & à vous renoncer vous-même. On ne meurt point ſans le ſentir; mais celui qui vous afflige, ſera lui-même votre conſolateur. La vérité vous délivrera. Alors vous ſerez véritablement libre. Vous goûterez la conſolation de ſacrifier à Dieu vos anciens préjugés.

Digitized by Google

Il eſt vrai que la Religion Catholique vous donnera contre votre amour propre, des leçons d'humilité dont vous aurez un peu à ſouffrir, parceque la Religion où vous avez été nourrie, flatoit votre préſomption naturelle, & vous rendoit juge de la parole de Dieu même. Mais vous ſentirez la vérité de ces paroles de JESUS-CHRIST: *Apprenez de moi, que je ſuis doux & humble de cœur, & vous trouverez le repos de vos ames.* Vous trouverez un repos intérieur à vous rabaiſſer & à vous corriger, que vous n'avez jamais trouvé à vous croire & à vous enorgueillir. Le grand point eſt, de vous accoutumer à vous recueillir, à chercher le royaume de Dieu, qui eſt au dedans de vous, & à vous taire pour écouter l'eſprit de grace. Il vous montrera les défauts à corriger, & les vertus à acquérir par le principe de l'amour de Dieu.

LETTRE V.

Réfléxions ſur les paroles de JESUS-CHRIST *en faveur de ſon unique Egliſe, capables de ramener à l'unité & à la vérité tous nos fréres errans.*

J'Entre de tout mon cœur, M., dans toutes vos peines; elles doivent être très-grandes. Que ne voudrois-je point faire & ſouffrir pour vous les épargner! Mais Dieu ne nous a mis en ce monde que pour y ſouffrir, & pour y mériter le royaume du ciel par notre patience. Heureux ceux que le monde croit malheureux, & qui n'ont point de part à ſes vaines joyes! Heureux ceux auxquels il eſt donné d'être attachés à la croix avec le fils de Dieu! Cette doctrine eſt inſuportable à l'amour propre, mais on ne peut en douter ſans ébranler la foi chrétienne, & elle devient douce par l'onction de l'amour de Dieu. J'avoue qu'il eſt facile de parler des croix, & difficile de les porter avec un courage humble & desintéreſſé. Mais que

Digitized by Google

que puis-je faire, ſi-non vous dire les vérités de l'Evangile, comme je voudrois qu'on me les dît dans une épreuve auſſi violente que la vôtre? Voici les principales réfléxions que je vous prie de faire.

1°. JESUS-CHRIST parle ainſi: *Si quelqu'un n'écoute pas l'Egliſe, qu'il ſoit pour vous comme un payen & comme un publicain.* Remarquez qu'il ne dit pas: ſi quelqu'un n'écoute pas l'Egliſe de ſon pays, ou celle d'entre les diverſes Egliſes à laquelle il ſe trouve attaché par ſa naiſſance & par ſes préjugés. Il ne ſuppoſe point pluſieurs Egliſes, entre leſquelles chacun ſoit libre de choiſir à ſa mode. Il n'en ſuppoſe qu'une ſeule, qu'il veut être à jamais ſon unique épouſe. Elle doit être tout-enſemble unique, univerſelle, & ſubſiſtante dans tous les ſiécles. Elle doit parler à toutes les nations qui ſont ſous le ciel, & faire entendre ſa voix d'un bout de l'univers à l'autre.

Ce n'eſt point une Egliſe inviſible & compoſée des ſeuls *élus* que chacun mette où il lui plaît ſuivant ſes préjugés, & que perſonne ne puiſſe montrer au doigt. C'eſt la cité élevée ſur le ſommet de la montagne, que tous les peuples voyent de loin: chacun ſait le lieu où il peut la trouver, la voir & la conſulter. Elle répond, elle décide; on l'écoute, on la croit; malheur à quiconque refuſe de lui obéir! Il doit être retranché de la ſociété des enfans de Dieu, comme un payen & comme un publicain.

2°. Un pére terreſtre, quoique très-imparfait, ne peut ſouffrir qu'aucun de ſes enfans diviſe ſa famille, ſous prétexte de la réformer ſelon ſes idées. Croyez-vous que notre pére céleſte, qui aime tant l'union, & qui veut que ce ſoit à cette marque qu'on reconnoiſſe ſes enfans, ſouffre ſans indignation, que quelqu'un d'entre eux ſoit aſſez préſomptueux & aſſez dénaturé pour diviſer ſa famille, qu'il a voulu par le mérite de ſon propre ſang conſommer à jamais dans l'unité? L'époux ne veut qu'une ſeule épouſe; il a horreur de la pluralité. Le ſchiſme qui fait pluſieurs Egliſes, malgré JESUS-CHRIST qui n'en veut qu'une ſeule, eſt donc le plus grand des crimes. C'eſt celui

Digitized by Google

lui de Coré, de Dathan & d'Abiron, qui voulurent partager le ſacré miniſtére. La terre doit engloutir, & le feu du ciel conſumer ceux qui déchirent l'épouſe unique pour en faire pluſieurs.

3°. En vain nos fréres ſéparés ſoutiendront que l'ancienne Egliſe étoit tombée en ruine & en déſolation par ſon idolâtrie, en ſorte qu'il a fallu en former une autre en ſa place. Si l'Egliſe viſible avoit pu être un ſeul jour trompeuſe & idolâtre, JESUS-CHRIST ſe ſeroit bien gardé de dire abſolument & ſans reſtriction, pour toutes les nations & pour tous les ſiécles: *Si quelqu'un n'écoute pas l'Egliſe.* Il auroit induit par là ſes enfans en erreur. Il n'eût pas manqué de dire tout au contraire: Si quelqu'un écoute l'Egliſe pendant les ſiécles d'erreur & d'idolâtrie où elle tombera, qu'il ſoit pour vous comme un payen & comme un publicain. Cette défenſe expreſſe d'écouter l'Egliſe devroit, ſelon le plan de nos fréres ſéparés, avoir été faite pour prèſque tous les ſiécles, puiſque de leur propre aveu, le monde a été pendant prèſque tous les ſiécles, depuis les Apôtres juſques à la prétendue réforme des Proteſtans, ſans avoir aucune autre Egliſe, que celle qui enſeignoit, qui adminiſtroit les ſacremens, qui diſoit la meſſe, qui honoroit les images, & qui prioit les Saints, comme nous le faiſons. Loin de dire: Gardez-vous bien d'écouter l'Egliſe dans ces ſiécles d'aveuglement, JESUS-CHRIST dit au contraire pour tous les jours ſans exception, juſqu'à celui où il reviendra juger le monde: *Si quelqu'un n'écoute pas l'Egliſe, qu'il ſoit pour vous comme un payen & un publicain.*

Il aſſure ailleurs que cette Egliſe, loin de tomber en idolâtrie, & de rendre par là le ſchiſme néceſſaire, ſera *fondée ſur la pierre, en ſorte que les portes de l'Enfer*, c'eſt à dire, les conſeils de l'erreur, *ne prévaudront point contre elle.* C'eſt promettre préciſément, que ce que nos fréres prétendent être arrivé, n'arrivera jamais. JESUS-CHRIST dit encore en quittant ſon Egliſe naiſſante pour monter au ciel: *Allez, inſtruiſez toutes les nations, les baptiſant au nom du Pére, du Fils & du ſaint-Eſprit;*

Digitized by Google

Eſprit ; & voilà que je ſuis avec vous tous les jours juſqu'à la conſommation des ſiécles. C'eſt au corps des Paſteurs qu'il s'adreſſe, pour leur confier le miniſtére de l'inſtruction, & de l'adminiſtration des Sacremens. Il parle d'une Egliſe viſible, qui a un corps de Paſteurs, avec des peuples conduits par eux. Il s'agit d'une Egliſe qu'on voit, qu'on entend, qu'on croit, qui enſeigne, qui décide, qui baptiſe.

4°. Enfin l'événement s'accorde parfaitement avec la promeſſe de JESUS-CHRIST. Il avoit prédit que l'ivraye ſe mêleroit avec le bon grain dans le champ du ſouverain pére de famille. C'eſt ce qui eſt arrivé. Il s'eſt gliſſé dans l'Egliſe, des relâchemens & des abus dont elle gémit, & qu'elle travaille à réformer. Mais la réforme ne doit jamais ſe faire par la ſéparation: au contraire Notre-Seigneur crie : *Laiſſez ces deux eſpéces de grain*, ſavoir le pur froment & l'ivraye, *croître enſemble juſqu'à la moiſſon*, qui eſt la conſommation des ſiécles, *de peur qu'en arrachant le mauvais grain, vous ne déraciniez auſſi le bon.* C'eſt avec cette patience, ce ménagement, ce zèle pour conſerver l'unité, qu'il faut travailler de concert à une douce & pacifique réforme.

Pour la chute de l'Egliſe dans l'idolâtrie, JESUS-CHRIST a répondu qu'elle n'arriveroit jamais ; auſſi n'eſt-elle jamais arrivée. L'Egliſe n'a jamais adoré du pain ; elle n'adore que le corps de JESUS-CHRIST ſur ſa parole expreſſe, priſe ſimplement à la lettre. Elle ne connoît aucun autre médiateur que JESUS-CHRIST. Elle prie ſeulement nos fréres du ciel, comme nos fréres de la terre, de prier pour nous par notre commun & unique médiateur JESUS-CHRIST. Elle n'honore les images que comme de ſimples peintures par raport aux myſtéres qu'elles nous repréſentent. Il eſt donc clair comme le jour, que nos fréres ſéparés ont calomnié l'Egliſe pour juſtifier leur ſéparation, en l'accuſant d'impiété & d'idolâtrie. Si elle n'eſt ni idolâtre ni impie, le ſchiſme qu'ils ont fait avec tant d'animoſité & de ſcandale, eſt le crime de Coré, de Dathan & d'Abiron, puiſqu'ils refuſent d'écouter l'Egliſe avec la-

Digitized by Google

quelle JESUS-CHRIST enſeigne tous les jours : chacun d'eux doit être regardé comme un payen & comme un publicain.

5°. Ne dites point que vous n'avez pas fait le ſchiſme, que vous le trouvez fait, que vous êtes bien fâchée que vos ancêtres l'ayent fait, & que vous ne ſauriez le défaire. Ne le faites point pour votre perſonne; c'eſt tout ce que je vous demande au nom de JESUS-CHRIST. Ne ratifiez point, ne confirmez point, ne continuez point par votre choix, un ſchiſme ſi injuſte & ſi contraire à la régle de JESUS-CHRIST.

6°. Si vous voulez voir quelles ſont les ſuites du ſchiſme, jettez les yeux ſur les Egliſes de nos fréres, qui ſe ſont ſéparés de nous avec tant de hauteur & d'inſulte, ſe vantant d'être les réformateurs du chriſtianiſme. Qu'ont-ils réformé ? Pendant que l'Egliſe Romaine, malgré les foibleſſes inſéparables de l'humanité, a travaillé depuis plus d'un ſiécle à une ſérieuſe réforme du Clergé & des peuples, les Egliſes Proteſtantes, ſemblables à des branches arrachées de leur tige, n'ont fait que ſe deſſécher viſiblement. Qu'en reſte-t-il dans tout le Nord, ſi-non une multitude monſtrueuſe de Sectes oppoſées ? Que voit-on de tous côtés ? Une curioſité effrénée, une préſomption que rien n'arrête, une incertitude qui ébranle tous les fondemens du chriſtianiſme même, une tolérance qui tombe, ſous prétexte de paix, dans l'indifférence de Religion, & dans l'irreligion la plus incurable.

7°. Nous ne ſommes point parfaits, je l'avoue, & je vous en avertis par avance ; mais nous gémiſſons de ne l'être pas. Vous verrez parmi nous des ſcandales; mais nous les condamnons, & nous deſirons de les corriger. Il y en a eu juſques dans la plus pure antiquité : faut-il s'étonner qu'il en paroiſſe encore dans ces derniers ſiécles? Mais, ſi vous trouvez dans notre très-nombreuſe Egliſe, beaucoup de chrétiens qui n'en ont que le nom, & qui le deshonorent, vous y trouverez pour votre conſolation, des ames recueillies, ſimples, mortes à elles-mêmes, qui ſont détachées, non ſeulement des vices groſ-

Digitized by Google

groſſiers, mais encore des plus ſubtiles imperfections, qui vivent de foi & d'oraiſon, dont toute la converſation eſt déja au ciel, qui uſent du monde comme n'en uſant point, & qui ſont jalouſes contre leur amour propre, pour donner tout à l'amour de Dieu. Si vous ne voulez pas me croire, eſſayez-le avec confiance en Dieu. Venez, goûtez, & voyez combien le Seigneur eſt doux.

8°. J'avoue que vous avez un très-rigoureux ſacrifice à faire; mais écoutez JESUS-CHRIST: *Celui*, dit-il, *qui aime ſon pére & ſa mére plus que moi, n'eſt pas digne de moi.* Voudriez-vous vous rendre indigne de JESUS-CHRIST pour contenter votre famille? Voudriez-vous faire comme ce jeune homme qui, après avoir cru en JESUS-CHRIST & avoir été aimé de lui, l'abandonna triſte & découragé, parceque JESUS-CHRIST lui propoſa de renoncer à ſes richeſſes? La chair & le ſang ne révélent point ce ſacrifice; il n'y a que la grâce qui puiſſe l'inſpirer. Ecoutez encore la vérité même: *Celui qui hait ſon ame*, c'eſt à dire ſa vie, *pour ce monde, la ſauve pour l'éternité.* Voudriez-vous préférer une vie ſi courte, ſi fragile, ſi épineuſe, au Royaume de Dieu, qui eſt déja ſi proche de vous? Les martyrs ont ſouffert la mort pour la vérité; refuſerez-vous de ſouffrir pour elle les douces croix d'une vie retirée & frugale? Les tourmens des martyrs n'étoient-ils pas plus terribles, que les peines qui ſont attachées à la vertu, & que l'eſpérance du ciel adoucit? Après tout, que ſacrifierez-vous à Dieu? Les délicateſſes d'une vie molle, les vanités mondaines, les ragoûts de l'amour propre qui ſe tournent en peines & en remords. Abandonnez-vous ſans reſſource à Dieu; & il ne vous abandonnera jamais. Cherchez par préférence ſon Royaume; & les ſecours temporels vous viendront comme par ſurcroît. Souvenez-vous qu'un pain deſcendu du ciel a nourri pendant quarante ans au deſert le peuple de Dieu. Les oiſeaux du ciel ne ſément ni ne moiſſonnent; Dieu en a ſoin. Vous oubliera-t-il? *Quand même*, dit Dieu,

Digitized by Google

une mére oublieroit ſon fils unique, le fruit de ſes entrailles, pour moi, je ne vous oublierai jamais.

*Acte dreſſé après les cinq Lettres précédentes, & ſigné par M. * * pour embraſſer la doctrine Catholique ſur les points controverſés par les Proteſtans, & pour abjurer les erreurs contraires. Profeſſion de foi ſur chacun de ces points.*

1°. JE déclare qu'après avoir prié, lu & examiné, je me ſuis déterminée à vivre & à mourir dans le ſein de l'Egliſe Catholique, Apoſtolique & Romaine, où nous avons toujours cru que nos ancêtres faiſoient leur ſalut, avant la ſéparation qui a été faite ſous le nom de réforme. C'eſt une Egliſe viſible qui comprend, outre les *élus* qui ſont inconnus ici-bas, tous ceux qui font profeſſion du chriſtianiſme dans cette ſociété; elle eſt l'Egliſe de tous les tems, depuis les Apôtres juſqu'à nous. C'eſt elle qui nous a conſervé le ſacré dépôt des Ecritures & le Baptême. C'eſt elle qui a la ſucceſſion non interrompue des Paſteurs, depuis JESUS-CHRIST juſqu'à notre tems. C'eſt elle qui eſt répandue dans toutes les nations connues de la terre. J'embraſſe toute ſa doctrine, & je m'attache à ſon culte.

2°. Je crois que cette Egliſe eſt l'unique épouſe du fils de Dieu. Autant que l'Evangile m'apprend à me défier de moi-même, à être humble, docile, ſoumiſe aux paſteurs, parceque *celui qui les écoute, écoute* JESUS-CHRIST même; autant ſuis-je aſſurée par les promeſſes, que cette Egliſe ne ſe trompera jamais. Quiconque refuſe de l'écouter & de la croire, doit être regardé *comme un payen & comme un publicain.* Elle eſt fondée *ſur la pierre, & les portes de l'Enfer*, qui ſont les conſeils de l'erreur, *ne prévaudront jamais contre elle.* JESUS-CHRIST ſera avec le corps viſible de ſes Paſteurs, *enſeignant* la doctrine qu'ils enſeignent, & *baptiſant*, c'eſt à dire, adminiſtrant

niſtrant les Sacremens qu'ils adminiſtrent tous les jours ſans aucune interruption, *juſqu'à la conſommation du ſiécle.* Voilà ce qui me perſuade que cette Egliſe, qui eſt la ſeule qu'on trouve dans tous les ſiécles, a conſervé, malgré les *portes de l'Enfer*, une doctrine ſaine, un culte pur; puiſque JESUS-CHRIST ne ceſſera jamais un ſeul jour, d'enſeigner & de baptiſer avec elle.

3°. De là je conclus que cette Egliſe n'a jamais pu *tomber en ruine & en déſolation* par l'idolâtrie; puiſque, ſi cette ruine étoit arrivée, les promeſſes de la vérité même ſe trouveroient fauſſes, *les portes de l'Enfer* auroient *prévalu*, & JESUS-CHRIST n'auroit point continué d'enſeigner & de baptiſer avec une Egliſe idolâtre.

4°. Je crois qu'il ne peut arriver aucun cas, où il ſoit permis de ſe ſéparer de cette Egliſe. La preuve en eſt claire comme le jour, dès qu'on a compris l'étendue des promeſſes. JESUS-CHRIST ne veut avoir qu'une ſeule épouſe, toujours fidéle, & toujours indiviſible. De quel droit ferions-nous pluſieurs Egliſes, nous qui ſavons qu'il n'en a voulu qu'une ſeule, & qu'il a demandé à ſon pére, qu'elle fut *une & conſommée en unité*, comme il l'eſt avec ſon pére même? N'eſt-ce pas une témérité ſacrilége, que d'entreprendre de diviſer l'épouſe que l'époux a voulu rendre indiviſible? Peut-on, pour juſtifier la ſéparation, accuſer cette Egliſe d'idolâtrie, elle dont il eſt dit par le St. Eſprit même, que *les portes de l'Enfer ne prévaudront* jamais *contre elle*; que JESUS-CHRIST ſera *tous les jours*, ſans aucune interruption, enſeignant & baptiſant *avec elle juſqu'à la conſommation du ſiécle*; que *quiconque ne l'écoutera point* avec docilité, doit être regardé *comme un payen & comme un publicain*, c'eſt à dire, comme un impie & comme un idolâtre, comme un homme indigne de la ſociété des enfans de Dieu; que cette Egliſe eſt la *colomne & l'appui de la vérité*; qu'enfin *elle n'a ni ride ni tache*? Une Egliſe ſuperſtitieuſe & idolâtre, pourroit-elle être *ſans ride & ſans tache* aux yeux de ſon époux? Il eſt donc vrai par les promeſſes, que l'Egliſe ne

Digitized by Google

peut jamais tomber, ni dans l'idolâtrie, ni dans l'erreur contre la foi; & par conſéquent il ne peut jamais arriver aucune cauſe légitime de nous ſéparer d'elle.

5°. Je crois qu'il n'appartient point à chaque particulier d'expliquer le texte ſacré de l'Ecriture ſelon ſon propre ſens, indépendamment de l'Egliſe. Comme c'eſt elle à qui Dieu a confié ce texte, pour nous le diſtribuer ſelon nos diſpoſitions, c'eſt auſſi à elle à nous en apprendre le vrai ſens. La même autorité qui nous aſſure que ces livres ſont divins, nous aſſure auſſi de l'interprétation qu'on doit leur donner; autrement, chacun feroit dire à l'Ecriture tout ce qu'il s'imagineroit y trouver par ſes préventions; & les hommes, avec un ſeul livre divin, feroient autant de Religions, qu'ils inventeroient de vaines ſubtilités pour l'expliquer. Tel eſt le malheureux fruit de la réforme prétendue. Je ne ſai combien de Sectes trouvent les doctrines les plus oppoſées dans les mêmes paſſages. La vraie Religion ne peut être trouvée & miſe en pratique, que par une humble défiance de nos foibles lumiéres. Qu'y a-t-il de plus orgueilleux, que de fonder le choix de ſa Religion, ſur ce qu'on préſume d'entendre mieux l'Ecriture, que cette Egliſe de qui on la tient? Qu'y a-t-il de plus ſuperbe, que de vouloir juger de l'Egliſe par ſon propre ſens ſur le texte de l'Ecriture, au lieu que nous devons juger du ſens de l'Ecriture par l'autorité de cette Egliſe, qui nous la donne & qui nous l'explique.

6°. Je crois que JESUS-CHRIST n'a point laiſſé ſon Egliſe dépourvue de ce qui eſt néceſſaire pour garder quelque ſubordination dans toute ſociété réglée, je veux dire un chef viſible, qui ſoit le prémier de tous les Paſteurs, qui préſide parmi eux, & qui ſoit le centre de l'unité Catholique; en ſorte que tous les membres demeurent unis & ſubordonnés à ce chef. C'eſt le ſucceſſeur de Saint Pierre, rempliſſant ſa chaire à Rome, que je reconnois pour être ce Paſteur principal, ſuivant cette parole de JESUS-CHRIST: *Tu es Pierre, & c'eſt ſur cette pierre que j'édifierai mon Egliſe.* Je ſai que toute la ſainte antiquité a regardé ces paroles, non comme bornées à la per-

Digitized by Google

perſonne de St. Pierre qui devoit mourir bientôt ; mais comme étendues à ſes ſucceſſeurs, qui doivent perpétuer cet ordre ſi néceſſaire, & ſervir de pierre fondamentale pour l'unité, juſqu'à la fin des ſiécles.

7°. Je crois que quand on apperçoit des abus, des ſuperſtitions, & des ſcandales dans cette Egliſe, on doit ſe ſouvenir que cette Egliſe naiſſante même, n'étoit pas exemte de cet inconvénient; que les Sectes qui ont prétendu établir la réforme, ſouffrent tous les jours l'ignorance, les abus groſſiers, les vices contagieux, & qu'elles tolérent les erreurs les plus énormes ſur la Religion. Il faut, ſelon la parole de JESUS-CHRIST, *laiſſer croître le mauvais grain avec le bon, de peur qu'on arrache le bon & le mauvais;* il faut ſouffrir l'un, pour conſerver l'autre *juſqu'à la moiſſon.* Souvent une critique âpre & hautaine, un zèle amer, une prévention contre l'Egliſe, nous groſſit les objets. Il falloit demeurer en eſprit de paix & de charité dans le ſein de l'ancienne Egliſe, pour lui aider à faire une réforme modérée. Quand on ſe ſépare d'elle, on veut la combattre, & non la réformer. La réforme la plus preſſée, eſt celle de corriger la préſomption des réformateurs, qui veulent être les juges de l'Egliſe & de l'Ecriture par leur propre ſens, pour corriger tout à leur mode. Pour moi, je ne veux me mêler que de la réforme de ma perſonne, pour m'humilier & pour me corriger de mes défauts. Je laiſſe à l'Egliſe le ſoin de réformer les abus, dont je ne ſuis pas reſponſable ; je comprens même, qu'elle ne peut le faire que peu à peu, & qu'elle eſt toujours à recommencer.

8°. Je ne ſaurois craindre aucun reproche de JESUS-CHRIST au jour de ſon jugement, pour avoir pris avec une religieuſe ſimplicité, ſelon la tradition de l'Egliſe, les paroles par leſquelles le Sauveur a inſtitué l'Euchariſtie. Que Luther faſſe dire à JESUS-CHRIST : *Ceci eſt du pain où mon corps ſe trouve caché;* que Calvin lui faſſe dire : *Ceci eſt la propre ſubſtance de mon corps, qu'on recevra quoiqu'elle n'y ſoit point, & que ce ne ſoit que du pain* ; que Zuingle lui faſſe dire : *Ceci n'eſt point mon corps,*

corps, & ce n'en eſt que la figure. Pour moi, je ne veux faire rien dire à JESUS-CHRIST, & je me borne à croire, que *ceci*, c'eſt à dire, ce qui étoit du pain, n'eſt plus ce qu'il étoit, & que la parole toute-puiſſante du Fils de Dieu, qui fait ce qu'elle dit, a changé la ſubſtance de ce pain, en celle du corps de JESUS-CHRIST rompu ſur la croix, & de ſon ſang répandu pour notre ſalut. Les dons de l'amour de Dieu ſont réels. Comme le Fils a pris par ſon incarnation une chair réelle, & non en figure; de même il nous a donné réellement, & non en ſimple figure, cette même chair dans l'Euchariſtie. La loi nouvelle réaliſe les dons, qui n'étoient qu'en figure dans l'ancienne loi. C'eſt ainſi que l'Euchariſtie eſt plus précieuſe, & plus ſalutaire même, que ce pain miraculeux qu'on nomme *la Manne.*

9°. Luther peut donner une contorſion aux paroles de JESUS-CHRIST, pour lui faire dire: *Ceci contiendra mon corps au ſeul moment où vous le mangerez;* pour moi, je ne veux point reſtraindre les paroles générales & abſolues du Sauveur. Il a dit ſans reſtriction: *Ceci eſt mon corps:* qu'on le mange ou qu'on ne le mange point, ſa parole demeure vraie à la lettre. Qu'y a-t-il de plus odieux, que d'attaquer l'ancienne Egliſe, & de lui faire un crime, d'avoir pris religieuſement à la lettre les paroles de JESUS-CHRIST dans l'inſtitution de ce Sacrement?

10°. L'Egliſe naiſſante, qui accompliſſoit les prophéties pour la gloire & pour le régne de JESUS-CHRIST, donnoit l'Euchariſtie aux petits enfans, ſous la ſeule eſpéce du vin. Elle la donnoit ſouvent aux abſens pendant les perſécutions, & aux mourans, ſous la ſeule eſpéce du pain. Faut-il s'en étonner? Les Proteſtans, qui n'admettent dans l'Euchariſtie que du pain, figure du corps, & que du vin, figure du ſang de JESUS-CHRIST, peuvent ſouffrir avec impatience, qu'on ne leur laiſſe que l'une des deux figures: qu'on les prive de l'autre, c'eſt retrancher la moitié des figures, & du Sacrement qu'elles compoſent. Mais cette ſainte antiquité qui avoit, comme les Catholiques de nos jours, des idées de réalité ſur ce myſtére, ne crai-

Digitized by Google

craignoit point de donner indifféremment l'Euchariſtie ſous les deux eſpéces, ou ſous l'une des deux ſeulement. JESUS-CHRIST *reſſuſcité d'entre les morts, ne meurt plus*, dit l'Apôtre. Son corps immortel ne peut plus être ſéparé de ſon ſang. La ſéparation des deux eſpéces n'eſt faite, que pour repréſenter dans le ſacrifice, la ſéparation violente qui fut faite de cette chair & de ce ſang pour nous ſur la croix. D'ailleurs nous ſavons que la chair, maintenant inſéparable du ſang, eſt avec lui ſous l'eſpéce du pain, & que le ſang, inſéparable de la chair, eſt avec elle ſous l'eſpéce du vin. Pouvons-nous craindre d'être privés de quelque fruit du Sacrement, quand nous recevons ſous une ſeule eſpéce JESUS-CHRIST tout entier, lui qui eſt l'unique ſource de toutes les graces? Que craignons-nous, puiſque nous imitons l'Egliſe naiſſante, qui accompliſſoit ſi glorieuſement les promeſſes de ſon époux?

11°. Je crois que l'oblation & la manducation de JESUS-CHRIST dans l'Euchariſtie, eſt un vrai, propre & propitiatoire ſacrifice. J'entens l'Apôtre qui dit: *Nous avons un autel, duquel n'ont pas le pouvoir de manger, ceux qui ſervent encore au tabernacle* Judaïque. Voilà un autel, & une victime qu'on mange ſous la loi nouvelle. Il eſt vrai que c'eſt préciſément la même victime qui a été immolée ſur la croix. Il eſt vrai que c'eſt la même unique oblation, par laquelle la victime ſe préſente à jamais à ſon Pére en notre faveur; ſoit qu'elle le faſſe elle ſeule dans le ſanctuaire céleſte, ſoit qu'elle le faſſe ici-bas par les mains des Prêtres. Mais l'Euchariſtie y ajoûte la manducation réelle de la victime; ce qui eſt d'un prix infini en ſoi. C'eſt ce que l'Egliſe a toujours nommé le ſacrifice de l'autel.

12°. JESUS-CHRIST a donné à ſes miniſtres la puiſſance *de lier & de délier* les pécheurs, en ſorte que tous les péchés qu'ils remettront ici-bas, ſeront remis au ciel, & que tous ceux qu'ils retiendront, ſeront retenus. Cette rémiſſion n'eſt

Digitized by Google

pas moins néceſſaire pour les péchés ſecrets, que pour les péchés publics. Les prémiers ſont ſouvent encore plus énormes. Les miniſtres de JESUS-CHRIST peuvent-ils juger s'il faut les remettre ou les retenir, ſi le pécheur ne les déclare pas, ou en public, ou du moins en ſecret? La confeſſion ſecréte n'eſt donc qu'un adouciſſement par raport à la néceſſité de ſoumettre les péchés au jugement des miniſtres de JESUS-CHRIST. De là vient que cette régle a toujours été conſervée par l'Egliſe avec tant de fruit. Plus elle eſt humiliante, plus elle eſt ſalutaire. Eh! De quoi avons-nous beſoin dans la pénitence, ſi-non de confondre notre orgueil, qui eſt la ſource de tous nos péchés? Qu'y a-t-il de plus efficace que ce reméde pour nous corriger? Peut-on croire que JESUS-CHRIST nous a laiſſé manquer d'un reméde ſi néceſſaire, & que les hommes l'ont ſuppléé par leur induſtrie? Peut-on s'imaginer qu'une diſcipline ſi capable de révolter l'orgueil & d'irriter l'amour propre, ne ſoit qu'une invention humaine?

13°. Je n'ai aucune peine à admettre avec l'Egliſe ſept Sacremens. Je comprens qu'un Sacrement eſt un ſigne, ou cérémonie inſtituée par l'autorité divine, & à laquelle quelque grace a été attachée. Pourquoi refuſerois-je de croire, ſur une autorité ſi déciſive, 1°. Que nous ſommes purifiés du péché originel dans le Baptême, & que d'enfans corrompus du vieil homme, nous devenons les enfans de l'homme nouveau, qui eſt JESUS-CHRIST: 2°. Que nous ſommes affermis en lui par la confirmation, pour ne rougir point de ſon Evangile, & pour porter patiemment la croix du nom chrétien: 3°. Que la rémiſſion de nos péchés nous eſt donnée au nom de JESUS-CHRIST, quand nous les confeſſons en eſprit de pénitence: 4°. Que JESUS-CHRIST, dans l'Euchariſtie, eſt le pain deſcendu du ciel, pour donner la vie au monde: 5°. Que l'extrême-Onction, comme ſaint Jacques l'enſeigne, efface les péchés, & fortifie contre les tentations du dernier combat: 6°. Qu'il

6°. Qu'il y a, comme ſaint Paul le dit à Timothée, une grace attachée au miniſtére, qui eſt confié aux Paſteurs par l'impoſition des mains : 7°. Que l'aſſiſtance & la bénédiction de l'Egliſe répand une grace dans le Mariage pour unir en JESUS-CHRIST les deux époux, malgré *les tribulations de la chair*, & pour préparer une poſtérité chrétienne.

14°. Je vois par l'hiſtoire des Machabées, que la priére pour les morts étoit en uſage ſolemnel dans la Synagogue, long-tems avant JESUS-CHRIST. Je vois qu'elle a été continuée par l'Egliſe chrétienne dès ſes commencemens les plus purs. Cette priére ne peut pas être faite en vain, ni d'une façon aveugle. L'Egliſe, en demandant le ſoulagement des fidéles, ſuppoſe viſiblement, qu'ils ſont dans quelque peine dont ils peuvent être ſoulagés par ſon interceſſion. *C'eſt*, dit ſaint Auguſtin, *qu'il y a des chrétiens, qui n'ont pas vécu aſſez mal pour être exclus du royaume du ciel, ni aſſez bien pour y entrer d'abord.* Parceque *rien n'y entre avec la moindre tache*, ils ont beſoin d'expier certains péchés qui ne vont point *à la mort*. Ce pénible retardement de leur bonheur eſt un Purgatoire, où ils paſſent *comme par le feu*. L'Egliſe a toujours cru, que ſes priéres pouvoient contribuer à leur ſoulagement, & à l'avancement de leur repos. Peut-on refuſer à l'épouſe du Fils de Dieu, de s'unir à elle dans une ſi pieuſe demande?

15°. L'Egliſe nous invite à prier nos fréres qui ſont déja au ciel, comme ceux qui ſont encore ſur la terre, afin qu'ils prient pour nous par JESUS-CHRIST, notre commun & unique Médiateur. Dieu lui-même, qui pouvoit accorder immédiatement leur pardon aux ennemis de Job, ſur leur demande immédiate, les aſſujettit à le demander par l'entremiſe de Job, qu'ils avoient condamné. C'eſt ainſi que Dieu nous accorde, en faveur des priéres pures des Saints qui ſont ſes amis, ce qu'il ne nous accorderoit peut-être pas ſur nos ſeules priéres moins dignes de lui. Si nous ne bleſſons point notre unique Médiateur,

teur, en demandant les priéres des hommes pécheurs & exposés aux tentations du pélerinage, à combien plus forte raiſon devons-nous unir nos priéres à celles de l'Egliſe, pour obtenir les ſuffrages de la Mére de Dieu, & des autres Saints, qui voyent Dieu face à face, & qui ſont impeccables à jamais dans ſon ſein?

16°. L'Egliſe dès les prémiers tems a honoré les tombeaux des Martyrs, où elle alloit chanter leur victoire, & offrir le ſang de l'Agneau, pour lequel ils avoient répandu le leur. Elle conſervoit précieuſement leurs reliques; & les reliques faiſoient une infinité de miracles, comme nous l'apprenons des anciens Péres. Peut-on craindre la ſuperſtition, en imitant par un culte ſi pur, l'antiquité la plus éclairée?

17°. L'Ecriture a dit, il eſt vrai: *Vous ne ferez point d'images taillées;* mais elle ajoûte auſſi-tôt, *pour les ſervir*, c'eſt à dire, pour les adorer. D'ailleurs il y avoit des images dans le Temple, & juſques ſur l'Arche. A Dieu ne plaiſe que nous adorions les images comme des divinités. Nous ne les ſervons pas; au contraire nous nous en ſervons. Elles ne ſont que de ſimples repréſentations des viſions miraculeuſes de l'Ecriture, des actions de JESUS-CHRIST & des Saints; ſi elles ſont gâtées ou indécentes, nous les briſons ſans ſcrupule. Les images inſtruiſent les ignorans, & touchent les perſonnes les mieux inſtruites. Elles mettent les myſtéres du ſalut comme devant nos yeux. Pourquoi refuſerions-nous de nous unir à l'Egliſe dans une pratique ſi ancienne, ſi pure, ſi exemte d'idolâtrie, ſi dégagée des ſuperſtitions populaires qu'on tâche d'en écarter, enfin ſi propre à nourrir la piété des fidéles?

18°. L'Egliſe a établi par ſes Canons, des pénitences longues & rigoureuſes pour la réparation des divers péchés. Ne peut-elle pas, quand elle le juge à propos, diſpenſer ſes enfans d'une partie de cette rigueur, quand elle les trouve humbles, dociles, & touchés du deſir d'une ſincére converſion? C'eſt-

ce

Digitized by Google

ce qu'on nomme *indulgence*. L'Egliſe ne peut-elle pas uſer de cette condeſcendance, ſans flater la molleſſe des pécheurs impénitens, & ſans les diſpenſer de la pénitence évangélique ? Ne doit-on pas même croire, que quand l'épouſe prie l'époux céleſte, pour ceux qui n'ont pas accompli dans leur ſincére converſion toutes les œuvres de la pénitence convenable, une interceſſion ſi pure doit ſans doute opérer beaucoup en faveur de ces ames ? De tels ſuffrages ſont précieux ; les abus qu'on peut faire en ce genre malgré l'Egliſe, ne diminuent point cette vérité.

19°. Je renonce à toute ſociété qui eſt ſéparée de cette Egliſe, dans laquelle je veux vivre & mourir. Je me ſépare de tous ceux qui rejettent ſa doctrine & ſon culte. Je prie Dieu qu'il les éclaire & qu'il les touche, afin qu'il ne ſe faſſe d'eux & de nous *qu'un ſeul troupeau ſous un ſeul paſteur*. Eſt-il permis à un fils de diviſer toute la famille, & d'en ſoulever une partie contre l'intention du pére commun, qui a voulu les tenir inſéparablement unis ? Que ſi cette diviſion d'une ſimple famille eſt ſi criminelle, à combien plus forte raiſon les Novateurs ſont-ils coupables, quand ils diviſent, malgré le pére céleſte, l'Egliſe qui eſt ſa famille, en ſéduiſant les peuples, & en leur promettant qu'ils entendront mieux l'Ecriture que le corps des Paſteurs, auxquels les promeſſes ont été faites ?

20°. Je promets de ſuivre avec une vraie ſoumiſſion de cœur, toutes les déciſions que cette Egliſe a faites, & qu'elle pourra faire, pour la conſervation du dépôt de la foi. Ainſi Dieu me ſoit en aide & ſes ſaints Evangiles.

LETTRE

Sur le détachement du Monde.

J'Ai tort, Madame, puiſque vous êtes ſure de m'avoir fait l'honneur de m'écrire; je ſuis charmé d'être confondu & de voir vos bontés. Mais votre ſanté trouble un peu ma joye: Dieu veuille que l'air de la campagne, un peu de promenade, & un vrai repos d'eſprit, vous rétabliſſent parfaitement. Pour moi, je ne ſuis plus qu'un ſquelette qui marche & qui parle, mais qui dort & qui mange peu: mes occupations me ſurmontent, & je ne me couche jamais ſans laiſſer pluſieurs de mes devoirs en arriére. Un vaſte diocéſe eſt un accablant fardeau à ſoixante-trois ans. J'ai beaucoup trop d'affaires, & vous n'en avez peut-être pas aſſez pour éviter l'ennui; mais la ſageſſe conſiſte à ſavoir s'amuſer. Trompez-vous vous-même, Madame; inventez des occupations qui vous raniment. Les jours ſont longs, quoique les années ſoient courtes; il faut accourcir les jours en ſe traitant comme un enfant; cette enfance eſt une ſageſſe profonde. Souvenez-vous que vous ne feriez dans le plus beau monde, rien de plus ſolide que ce que vous faites dans la langueur & dans l'obſcurité de votre ſolitude; vous entendriez beaucoup de mauvais diſcours; vous verriez beaucoup de perſonnes importunes & mépriſables avec des noms diſtingués; vous ſeriez environnée de piéges & d'exemples contagieux; vous ſentiriez les traits de l'envie la plus maligne; vous éprouveriez votre propre fragilité; vous auriez bien des fautes à vous reprocher. Il eſt vrai que vous paroîtriez être plus dans l'abondance; mais vous n'auriez qu'un ſu-

Digitized by Google

ſuperflu très-dangéreux : la vanité le dépenſeroit, & vous rendroit peut-être encore plus dérangée, & plus embarraſſée que vous ne l'êtes ; vous ne ſongeriez ſérieuſement, ni à Dieu, ni à vous, ni à la mort, ni à votre ſalut ; vous ſeriez, comme les autres, enivrée, enſorcelée, endurcie. Ne vaut-il pas mieux demeurer un peu triſtement loin du monde, ſous la main de Dieu qui vous fera goûter les eſpérances de la Religion, & qui vous détachera des faux biens dont il vous dépouille. En vérité, Madame, je vous donne de bon cœur les conſeils que je prends pour moi-même. Le monde ne donne que des plaiſirs de vanité. D'ailleurs il eſt plein d'épines, de troubles, de procédés lâches, trompeurs & odieux ; il faut que nous ſoyons bien gâtés, puiſque nous avons tant de peine à demeurer loin du mal. J'ai vu ici, pendant trois ou quatre ans, l'Armée & une grande partie de la Cour. Quoique j'aye mille ſujets de me louer de leur politeſſe, je me ſens infiniment ſoulagé de ne les voir plus. Pour la dépenſe, je me croirois riche, ſi je n'avois à dépenſer chaque année que deux mille francs, comme en ma jeuneſſe. Secouez le joug du ſuperflu ; faites-vous riche ſans argent ; vous êtes diſpenſée de tout, & heureuſe de mépriſer pour l'amour de Dieu, tout ce qui vous manque.

Je prendrai la liberté de vous envoyer mon nouvel ouvrage pour votre Pére Recteur ; je l'aime & je le révére, puiſqu'il entre dans vos peines. Rien n'égale mon zèle, mon dévouement & mon reſpect.

EX-

Digitized by Google

EXTRAITS DE DEUX LETTRES PARTICULIÉRES.

LETTRE I.

JE profite avec beaucoup de joye, M. B. D., de l'occaſion de M. de.... pour vous ſouhaiter ſanté, paix, joye & fidélité à Dieu, avec largeur de cœur dans toutes les épines de votre état. Plus les affaires deviennent difficiles, plus vous devez y agir avec foi. Ne héſitez point par reſpect humain. Ne prenez aucun parti, ni par timidité naturelle, ni par un certain ſentiment ſoudain qui pourroit ne venir que de vivacité d'imagination, mais par la pente du fond de votre cœur devant Dieu ſeul, après que vous avez écouté ſans prévention les raiſons des hommes. Ménagez beaucoup votre ſanté qui eſt très-délicate, & qui pourroit très-facilement s'altérer. Non ſeulement l'effort d'un grand travail épuiſe, mais encore une ſuite d'occupations triſtes & génantes accable inſenſiblement. L'Ennui & la ſujettion minent ſourdement la ſanté. Il faut ſe relâcher & s'égayer. La joye met dans le ſang un baume de vie : *la triſteſſe deſſéche les os ;* c'eſt le St. Eſprit même qui nous en avertit. Il faut que le vrai bien vienne par le dedans, & ſe répande enſuite au dehors. Il en eſt de la grace pour l'ame, comme des alimens pour le corps. Un homme qui voudroit nourrir ſes bras & ſes jambes, en y appliquant la ſubſtance des meilleurs alimens, ne ſe donneroit jamais aucun embonpoint. Il faut que tout commence par le centre, que tout ſoit digéré d'abord dans l'eſtomac, qu'il devienne chyle,

Digitized by Google

chyle, ſang, & enfin vraie chair. C'eſt du dedans le plus intime, que ſe diſtribue la nourriture de toutes les parties extérieures. L'Oraiſon eſt comme l'eſtomac, l'inſtrument de toute digeſtion. C'eſt l'amour qui digére tout, qui fait tout ſien, & qui incorpore à ſoi tout ce qu'il reçoit. C'eſt lui qui nourrit tout l'extérieur de l'homme dans la pratique des vertus. Comme l'eſtomac fait de la chair, du ſang, des eſprits pour les bras, pour les mains, pour les jambes & pour les pieds, de même l'amour dans l'oraiſon renouvelle l'eſprit de vie pour toute la conduite. Il fait de la patience, de la douceur, de l'humilité, de la chaſteté, de la ſobriété, du deſintéreſſement, de la ſincérité, & généralement de toutes les autres vertus autant qu'il en faut, pour réparer les épuiſemens journaliers. Si vous voulez appliquer les vertus par le dehors, vous ne faites qu'une ſymmétrie génante, qu'un arrangement ſuperſtitieux, qu'un amas d'oeuvres légales & judaïques, qu'un ouvrage inanimé. C'eſt un ſépulchre blanchi. Le dehors eſt une décoration de marbre, où toutes les vertus ſont en bas relief; mais au dedans il n'y a que des oſſemens de morts. Le dedans eſt ſans vie; tout y eſt ſquelette, tout y eſt deſſéché, faute de l'onction du St. Eſprit. Il ne faut donc pas vouloir mettre l'amour au dedans par la multitude des pratiques entaſſées au dehors avec ſcrupule; mais il faut au contraire, que le principe intérieur d'amour cultivé par l'oraiſon à certaines heures, & entretenu par la préſence familiére de Dieu dans la journée, porte la nourriture du centre aux membres extérieurs, & faſſe exercer avec ſimplicité en chaque occaſion, chaque vertu convenable pour ce moment-là. La piété priſe ainſi devient douce, commode aux autres, ſimple, exacte, ferme, ſans être ni ſcrupuleuſe ni âpre.

Je vous ſuis toujours dévoué ſans réſerve, comme je le dois.

Digitized by Google

LETTRE II.

BOn jour, mon cher petit enfant. M. vous dira de nos nouvelles; mais il ne vous ſauroit dire combien il me tarde de vous ſavoir guéri. Je n'en ai point une impatience inquiéte. J'attens même en paix les momens de Dieu, dont la volonté m'eſt infiniment plus chére que vous & que moi mis enſemble. Mais enfin mon cœur penche vers votre guériſon, & je ſoumets ce deſir ſans réſerve au bon plaiſir de celui qui eſt l'unique lien de notre amitié. Ne trouvez pas mauvais que je vous aime d'un tel amour, puiſque c'eſt du même amour que je veux aimer Dieu, & moi en lui ſeul. J'ai penſé pluſieurs fois par raport à votre état à ces paroles de St. Paul: *Per patientiam curramus ad propoſitum nobis certamen; aſpicientes in autorem fidei & conſummatorem Jeſum, qui propoſito ſibi gaudio ſuſtinuit crucem, confuſione contemptâ.*

Le monde eſt bien éloigné de comprendre que la patience eſt une courſe vers notre véritable but. On s'imagine au contraire, que la patience eſt une inaction. D'ailleurs le monde ne comprend point que notre but eſt un combat. Les hommes veulent parvenir à un repos plein de gloire & de délices. Il eſt néanmoins vrai qu'un combat ſoutenu avec patience juſqu'à la fin de notre vie, eſt le plus grand des biens ſelon la foi. Nous ne pouvons eſpérer ce bien, qu'en tournant ſans ceſſe nos regards vers Jéſus, auteur & conſommateur de notre foi. Il faut, comme lui, préférer la croix aux joyes empoiſonnées du ſiécle, & mépriſer les mépris des libertins. Tâchons de le faire avec paix, douceur & gayeté. Pourquoi ſerions-nous moins gais que les impies, nous qui n'avons rien à faire de difficile, que par amour, & avec l'eſpérance d'un royaume éternel, pendant que ces impies ont tant à craindre & rien à eſpérer. Réjouiſſons-nous donc au Seigneur.

Digitized by Google

Il faut être patient juſqu'au bout: patient avec les maux, patient avec les remédes, patient avec vous-même. Il faut être patient ſur ſon impatience. Il faut s'attendre, ſe ménager, ſe ſuporter, ſe corriger peu à peu, comme on corrigeroit un autre homme, qu'on ne voudroit ni décourager ni flater. Le grand point eſt de ne faire jamais l'entendu, & de montrer ſa foibleſſe aux vrais amis. Une foibleſſe montrée avec ingénuité ſans réſerve, & avec la petiteſſe des enfans de Dieu, ſe tourne en force; comme au contraire la force montrée ſe tourne en vanité, en fauſſeté & en foibleſſe arrogante. Ouvrez-vous, livrez-vous, & ſoyez bon petit enfant. Il faut, ſans ſe laſſer de ſoi, ni ſe flater jamais, récommencer ſans ceſſe à ſe jetter entre les bras du Pére des miſéricordes, pour ſe corriger.

Il ne faut point nous croire bien avancés, quoique nous nous renfoncions ſouvent en Dieu avec ſimplicité & confiance enfantine. Il ne faut point auſſi nous décourager de retourner librement à ce centre de notre cœur malgré nos miſéres. Mais le grand point eſt d'être ouvert, ingénu contre ſoi-même, pour ſe dépoſſéder du fond de ſon cœur, & pour en donner la clef à ceux qui peuvent nous aider pour notre avancement.

Ne ſoyez point en peine de moi. Je ſuis triſte; mais en paix & en ſoumiſſion à Dieu. La douleur des hommes eſt dans l'imagination. Les maux les plus pénibles qu'on voit venir de loin, nous accoutument peu à peu à eux. On ſouffre plus longtems; mais on ſouffre moins au dernier coup, parceque le dernier coup ne ſurprend prèſque plus. Ma peine eſt une langueur paiſible, & non une douleur violente.

Je vous porte à l'Autel dans mon cœur pendant la meſſe. Je ſuis avec vous devant Dieu pendant la journée. Epuiſez les remédes, je vous en conjure. Il faut n'y retourner plus, ou par l'entiére guériſon, ou par le mauvais ſuccès qui vous en desabuſera.

Dieu vous béniſſe & vous rende petit, ſimple, ouvert, ingénu, détaché & ſouple à toutes ſes volontés. Lui ſeul ſait, mon cher petit enfant, avec quelle tendreſſe je vous aime.

Digitized by Google

LETTRE

ECRITE DEUX JOURS AVANT SA DERNIE'RE MALADIE.

A Cambray le 30. *Décem*[illegible] 1714.

JE reçois, Madame, diverſes lettres, où l'on me preſſe de plus en plus de vous voir au plutôt, de m'ouvrir à vous ſans réſerve, & de vous engager à la même ouverture. Je ne ſai d'où me viennent ces lettres. Je ſuppoſe que ces perſonnes inconnues pour moi, ſont inſtruites à fonds des graces que Dieu vous fait. Je ſerois ravi d'en profiter, quoique je n'aye jamais eu aucune occaſion de vous voir. Je me recommande même de tout mon cœur à vos priéres. Enfin je vous conjure de me faire ſavoir en toute ſimplicité, tout ce que vous auriez peut-être au cœur de me dire. Il me ſemble que je le recevrois avec reconnoiſſance & vénération. Vous pouvez compter ſur un ſecret inviolable. Pour ce qui eſt de vous aller voir, je ne manquerois pas de le faire, ſi vous étiez dans mon diocéſe; mais vous ſavez mieux qu'un autre, les réſerves qui ſont néceſſaires dans toutes les communautés. Un tel voyage ſurprendroit tout le pays, & pourroit même vous cauſer de l'embarras. Les lettres ſont ſans éclat. Je recevrai avec ingénuité, & même, je l'oſe dire, avec petiteſſe, tout ce que vous croirez être ſelon Dieu, & venir de ſon eſprit. Quoique je ſois en autorité paſtorale, je veux être, pour

Digitized by Google

pour ma perſonne, le dernier & le plus petit des enfans de Dieu. Je ſuis prêt, ce me ſemble, à recevoir des avis, & même des corrections, de toutes les bonnes ames. Je ne cherche qu'à être ſans jugement & ſans volonté propre dans les mains de l'Egliſe notre Ste. Mére. Parlez donc en pleine liberté, ſi Dieu vous donne quelque choſe pour mon édification perſonnelle. Je voudrois être *ſoumis*, comme parle l'Apôtre, *à toute créature humaine*, pour mourir à mon amour propre & à mon orgueil. C'eſt ſur les lettres de gens inconnus, que je vous parle avec tant de franchiſe. Vous ne me connoiſſez point. Je ne devrois pas, ſelon la ſageſſe humaine, faire ces avances: mais j'ai oui dire que vous cherchez Dieu. En voilà aſſez pour un homme, qui ne veut chercher que lui. C'eſt avec la plus grande ſincérité que je vous honore, Madame, & que je vous ſuis dévoué en Notre-Seigneur J. C.

LETTRE

ECRITE LA VEILLE DE SA MORT, AU REVEREND PERE CONFESSEUR DU ROI.

A Cambray le 6. Janvier 1715.

JE viens de recevoir l'extrême-Onction. C'eſt dans cet état, mon Réverend Pére, où je me prépare à aller paroître devant Dieu, que je vous prie inſtamment de repréſenter au Roi mes véritables ſentimens. Je n'ai jamais eu que docilité pour l'Egliſe, qu'horreur des nouveautés qu'on m'a imputées. J'ai reçu la condamnation de mon livre avec la ſimplicité la plus abſolue. Je n'ai jamais été un ſeul moment de ma vie ſans

Digitized by Google

avoir pour la perſonne du Roi la plus vive reconnoiſſance & le zèle le plus ingénu, le plus profond reſpect & l'attachement le plus inviolable. Je prends la liberté de demander à Sa Majeſté deux graces, qui ne regardent, ni ma perſonne, ni aucun des miens. La prémiére eſt, qu'il ait la bonté de me donner un ſucceſſeur pieux, régulier, bon, & ferme contre le Janſéniſme, lequel eſt prodigieuſement accrédité ſur cette frontiére. L'autre grace eſt, qu'il ait la bonté d'achever avec mon ſucceſſeur, ce qui n'a pu être achevé avec moi pour Meſſieurs de S. S. Je dois à Sa Majeſté le ſecours que je reçois d'eux. On ne peut rien voir de plus apoſtolique & de plus vénérable. Si Sa Majeſté veut bien faire entendre à mon ſucceſſeur, qu'il vaut mieux qu'il conclue avec ces Meſſieurs ce qui eſt déja ſi avancé, la choſe ſera bientôt finie. Je ſouhaite à Sa Majeſté une longue vie, dont l'Egliſe auſſi-bien que l'Etat ont infiniment beſoin. Si je puis aller voir Dieu, je lui demanderai ſouvent ces graces. Vous ſavez, mon révérend Pére, avec qu'elle vénération je ſuis votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur.

FRANÇOIS, *Arch. Duc de Cambray.*

FIN DU II. VOLUME.

LYON

Digitized by Google

ERRATA.

DANS L'AVERTISSEMENT.

Page xiv. *ligne* 4. de la rendre publique. *lisez* de la laiſſer devenir publique.
xxvj. *ligne* 15. du St. Office que avoient été. *lisez* du St. Office qui avoient été.
xxxj. *ligne* 4. Evêque de Genéve, à Annecy. *lisez* Evêque de Genéve réſidant à Annecy.
xxxviij. *lignes* 22. & 23. trois autres qu'il dreſſa de ſon coté & demanda. *lisez* trois autres, & demanda.
xl. *lignes* 15. & 16. lui avoient fait ſouſcrire. *lisez* l'avoient fait ſouſcrire.

DANS LE PREMIER VOLUME.

Page 9. *ligne* 12. ſacrifice entier de moi. *lisez* ſacrifice entier du moi.
13. *lignes* 7. & 8. le joug de ma paſſion tyrannique. *lisez* le joug de mes paſſions tyranniques.
36. *ligne* 19. voudroient pas leur donner. *lisez* voudroient pas lui donner.
97. *ligne* 2. parcequ'on eſt d'abord. *lisez* parcequ'on eſt d'accord.
106. *ligne* 11. que d'autant. *lisez* qu'autant.
129. *ligne* 6. de Dieu en eux qui rend. *lisez* de Dieu qui rend.
144. *ligne* 13. ne réprimeront point. *lisez* réprimeront bien mieux.
220. *ligne* 1. de miſéres ſemblables. *lisez* de miſéres proportionnées.
230. *ligne* 33. votre état vous force. *lisez* votre état vous ſerve.
253. *ligne* 13. qui fait faire. *lisez* qui permet.

DANS LE SECOND VOLUME.

Page 63. *ligne* 22. retourner, porer. *lisez* retourner, porter.
86. *ligne* 8. Rémette-vous. *lisez* Remettez-vous.
88. *ligne* 3. pour les commençans. *lisez* pour les commencemens.
195. *ligne* 16. mais de bonne volonté. *lisez* mais bonne volonté.
240. *ligne* 15. couperoit ſuperficiellement. *lisez* occuperoit ſuperficiellement.
293. *ligne* 18. & porter avec foi. *lisez* & portez avec foi.
404. *ligne* 2. qui obſervan. *lisez* qui obſervant.
415. *ligne* 20. une tradition de la Bible. *lisez* une traduction de la Bible.
510. *ligne* 1. qui Dieu nous a choiſies. *lisez* que Dieu nous a choiſies.
528. *ligne* 13. plus ſalutaire même, que ce pain miraculeux. *lisez* plus ſalutaire que ce pain miraculeux.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



